



JO PIZZOFALCO.

NAZIONALE

B. Prov.

BIBLIOTECA

XIII

150

NAPOLI

VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

VIII



Palchetto

Num.° d'ordine

67

400-82

B. P. W.

211

150

VOYAGE
DE
L'ASTROLABE.

LE VOYAGE DE L'ASTROLABE,
12 VOLUMES GRAND IN-8°, 600 PLANCHES OU CARTES,
se compose des parties suivantes :

Première Division.

HISTOIRE DU VOYAGE, rédigée par M. Dumont d'Urville; 5 volumes grand in-8, papier grand-raisin superfin; avec plus de 100 Vignettes en bois ou en taille-douce, 5 Cartes grand in-folio, et un Atlas d'au moins 240 Planches lithographiées sur demi-feuille jésus-vélin.

MÉTÉOROLOGIE, MAGNÉTISME, TEMPÉRATURE DE LA MER, etc., Mémoire rédigé par M. Arago, de l'Académie des Sciences 1 volume grand in-8.

Deuxième Division.

BOTANIQUE. Texte par MM. Lesson jeune et A. Richard; 1 volume grand in-8; Atlas de 80 Planches au moins en taille-douce, la plupart coloriées, sur demi-feuille jésus-vélin.

Troisième Division.

ZOOLOGIE, rédigée par MM. Quoy et Gaimard; 5 forts volumes grand in-8, avec Atlas de 200 Planches au moins, gravées en taille-douce, imprimées en couleur, relevées au pinceau; sur demi-feuille jésus-vélin.

Quatrième Division.

PARTIE ENTOMOLOGIQUE, rédigée par M. Latreille, de l'Académie des Sciences; 1 volume grand in-8, avec 12 Planches en taille-douce, imprimées en couleur et relevées au pinceau, sur demi-feuille jésus-vélin.

Cinquième Division.

HYDROGRAPHIE. Atlas d'environ 53 Cartes ou Plans, gravés par les soins du gouvernement, suivi d'un volume de texte, rédigé par M. Dumont d'Urville.



IMPRIMERIE DE J. TASTU.



644925

VOYAGE

LA CORVETTE

L'ASTROLABE

Exécuté par ordre du Roi,
PENDANT LES ANNÉES 1826-1827-1828-1829,

SOUS LE COMMANDEMENT

DE M. J. DUMONT D'URVILLE,
CAPITAINE DE VAISSEAU.

PUBLIÉ

Par Ordonnance de Sa Majesté.

HISTOIRE DU VOYAGE.

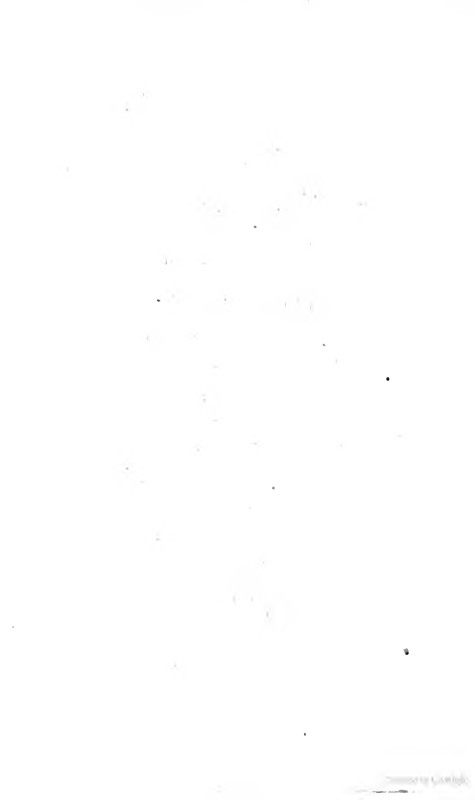
TOME TROISIÈME.



PARIS

J. TASTU, ÉDITEUR-IMPRIMEUR,
n° 36, RUE DE VAUGELARD.

1831



**PIÈCES
JUSTIFICATIVES**

sur

LA NOUVELLE-ZÉLANDE.



AVERTISSEMENT.

La fin du volume précédent a été consacrée à un **Essai sur la Nouvelle-Zélande**, renfermant la découverte, l'histoire et la topographie de cette contrée, et tout ce que l'on connaît des mœurs, des coutumes et de la religion de ses habitans. Pour tracer ce tableau, il a fallu, outre mes observations particulières, avoir recours à celles de tous les voyageurs qui m'ont précédé. Ces observations se trouvaient éparses dans vingt ouvrages divers, pour la plupart écrits dans une langue étrangère et encore totalement ignorés en France. Il m'a semblé que plus d'un lecteur serait satisfait de trouver réunis dans un seul volume ces divers documens dont plusieurs sont d'un vif intérêt pour ceux qui se plaisent à étudier la race humaine dans l'enfance de sa civilisation. J'ai donc recueilli avec soin tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour de plus

remarquable sur la Nouvelle-Zélande : tout en traduisant, j'ai laissé à chacun de mes autorités sa teinte particulière, sans chercher à embellir, ni même à corriger son style, persuadé que la simplicité, la naïveté et même l'imperfection du récit d'un voyageur sont souvent pour le lecteur la meilleure preuve de sa sincérité. Ce recueil, ou, si l'on veut, cette compilation que je donne sous le titre de *Pièces justificatives*, pourra donc être aussi considérée comme la *Collection des Chroniques de la Nouvelle-Zélande*.

Quant aux personnes qui regarderaient d'un œil de dédain ces longues narrations touchant un peuple sauvage, séparé de notre Europe par le diamètre entier de la terre, et tout-à-fait en dehors de sa civilisation et de ses arts ; je ne saurais trop leur répéter qu'un jour viendra certainement où ce peuple jouera un rôle important sur la scène du monde. Alors du moins on saura quelque gré à l'homme qui le premier se sera occupé de rassembler ces fragmens et de jeter quelque lumière sur les premières époques de l'histoire de la Nouvelle-Zélande.

Bien que je me sois assujéti à reproduire le plus fidèlement possible le texte des voyageurs, j'ai cru qu'il m'était indispensable de ramener les noms propres à une orthographe uniforme ; autrement il

en serait résulté une confusion inextricable pour les désignations des personnes et des lieux. Pour arriver à un résultat satisfaisant, la grammaire zélandaise rédigée en 1820 par le professeur Samuel Lee, d'après les matériaux recueillis par M. Kendall, m'a été de la plus grande utilité. En l'étudiant attentivement, j'ai pu rétablir presque toujours l'identité d'une foule de mots destinés à désigner la même chose, et cependant écrits par les divers auteurs de manières toutes différentes les unes des autres ; de même il m'a été possible de différencier convenablement des termes écrits de la même manière, et qui devaient cependant avoir diverses formes pour représenter des objets divers et des sons vraiment distincts, malgré leur ressemblance apparente.



VOYAGE DE L'ASTROLABE.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

SUR LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

VOYAGE DE TASMAN.

Nous allons extraire de l'excellent ouvrage du capitaine Burney tout ce qui a trait aux découvertes de Tasman sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, d'après le journal même de cet habile navigateur.

• Le 13 décembre 1642, notre latitude fut $42^{\circ} 10' S.$, et notre longitude $188^{\circ} 28'$. Vers midi, nous vîmes une grande et haute terre à quinze milles environ dans le S. S. E. Nous gouvernâmes dessus, mais le vent fut faible et variable. Le soir nous eûmes de la brise et nous mîmes le cap à l'est.

• Le 14 à midi, nous étions à deux milles environ de la côte ; nous avions $42^{\circ} 10'$ lat. S. et $189^{\circ} 3'$ long. C'est une terre haute et double. Nous ne pouvions apercevoir le sommet des montagnes, à cause des nuages épais qui nous le cachaient. Nous fîmes route le long de la côte au nord, en la suivant de si près que nous pouvions voir briser les lames au rivage. A deux milles de distance les sondes nous donnèrent cinquante-cinq brasses, sable gris. Le soir et durant la nuit, il fit calme, et nous eûmes un courant de l'O. N. O., qui nous faisait approcher la côte, tellement que nous mouillâmes notre ancre de détroit par vingt-huit brasses, fond de vase.

• Le 15 au matin, au moyen d'une brise légère, nous dérapâmes et nous nous écartâmes du rivage, en faisant route au nord. A midi, notre latitude fut $41^{\circ} 40'$ S. et notre longitude $189^{\circ} 49'$. Nous n'aperçûmes ni habitans ni fumées sur la terre, et nous pouvions distinguer que près du rivage la terre était nue.

• Le 16 nous eûmes peu de vent. Latitude à midi, $40^{\circ} 58'$ S. Au coucher du soleil, la variation fut $9^{\circ} 23'$ N. E. L'extrémité nord de la terre en vue nous restait à l'E. 174° N. E. Nous gouvernâmes au N. E. et à l'E. N. E. Dans le second quart nous eûmes fond à soixante brasses, beau sable gris.

• Le 17 au soleil levant, nous étions à un mille environ de terre et nous vîmes des fumées qui s'élevaient en différens lieux. A midi, latitude estimée $40^{\circ} 32'$ S.; longitude $190^{\circ} 47'$. Durant l'après-midi nous cinglâmes à l'E. 174° S. E., le long d'une terre basse pleine de dunes de sables, avec des sondes de trente brasses, sable noir. Au coucher du soleil, nous mouillâmes par dix-sept brasses, près d'une pointe de terre sablonneuse, au dedans de laquelle nous apercevions une grande baie ouverte, de trois à quatre milles de large. De cette pointe de sable, un écueil ou banc de sable s'étend à la distance d'un mille environ à l'E. S. E. sous l'eau, à six, sept ou huit pieds de profondeur. Quand vous avez dépassé ce banc, vous pouvez donner dans la baie. La variation est ici de 9° N. E.

• Le 18 au matin nous levâmes l'ancre et gouvernâmes sur la baie, précédés par notre chaloupe et un canot du *Zeehann* qui allaient à la recherche d'un bon mouillage et d'une aiguade. Au soleil couchant, il fit calme, et l'ancre fut jetée par quinze brasses, bon fond de vase. Une heure après le coucher du soleil, nous vîmes plusieurs lumières sur la terre, et quatre embarcations qui venaient du rivage vers nous. Deux d'entre elles étaient nos propres canots. Les gens qui montaient les autres nous appelaient d'une voix forte et rude. Nous ne comprîmes pas ce qu'ils disaient, cependant nous les hélâmes en guise de réponse. Ils répétèrent plusieurs fois leurs cris, mais sans s'approcher plus près que la portée d'un jet de pierre. Ils jouaient aussi d'un instrument qui faisait un bruit semblable à celui d'une trompette mauresque, et auquel nous répondîmes en sonnant de notre trompette. Ceci eut lieu plusieurs fois de chaque côté. Quand il fit tout-à-fait nuit, ces gens nous quittèrent. Nous fîmes bonne garde toute la nuit et tinmes nos canots prêts.

• Le 19 au matin, un canot des naturels, monté par treize hommes, s'approcha de notre navire, mais à la distance d'un jet de pierre seulement. Ils nous appelèrent plusieurs fois, mais leur langage ne ressemblait en rien au Vocabulaire des îles Salomon qui nous avait été remis à Batavia par le général et le conseil. Ces hommes, autant que nous pûmes en juger, étaient d'une taille ordinaire, ils avaient les os saillans et la voix rude. Leur couleur est entre le brun et le jaune. Leurs cheveux sont noirs, liés sur le sommet de la tête, à la façon des Japonais, et surmontés d'une grande plume blanche. Leurs embarcations étaient de longues et étroites pirogues réunies deux à deux, et recouvertes de planches pour s'asseoir. Les pagaies avaient plus d'une toise de long et se terminaient en pointe. Leurs vêtemens semblaient être en nattes ou en coton; mais la plupart d'entre eux avaient la poitrine nue.

• Nous leur montrâmes du poisson, de la toile et des couteaux, pour les décider à s'approcher de nous; mais ils s'y refusèrent.

et s'en retournèrent à la fin vers le rivage. Sur ces entrefaites, les officiers du *Zeehann* vinrent à notre bord, et nous résolûmes d'approcher de la côte avec nos navires, vu qu'il y avait bon mouillage et que les habitans semblaient désirer notre amitié. Aussitôt que nous eûmes pris cette résolution, nous vîmes sept embarcations qui venaient de terre. L'une d'elles, montée de dix-sept hommes, arriva très-promptement et alla se placer derrière le *Zeehann*. Une autre portant treize hommes vigoureux s'approcha à un demi-jet de pierre de notre navire. Ils se bëlèrent plusieurs fois les uns les autres. Nous leur montrâmes encore, comme auparavant, de la toile blanche; mais ils restèrent immobiles. Le maître du *Zeehann*, Gerard Janszoon, qui se trouvait à notre bord, donna ordre à son canot armé par un quartier-maître et six matelots de se rendre sur leur navire pour recommander aux officiers de se tenir sur leurs gardes, et, dans le cas où les naturels l'aecosteraient, de ne pas permettre à la fois à un trop grand nombre d'entre eux de monter à bord. Quand le canot du *Zeehann* déborda de notre bâtiment, les naturels dans les *pros* ou pirogues les plus voisines de nous, appelèrent à grands cris ceux qui se trouvaient derrière le *Zeehann* et firent avec leurs pagaies un signal dont nous ne pouvions deviner la signification. Mais quand le canot du *Zeehann* fut tout-à-fait au large, les pirogues qui se tronyaient entre les deux navires coururent dessus avec impétuosité et l'abordèrent avec une telle violence qu'il tomba sur le côté et se remplit d'eau. Le premier de ces traîtres, armé d'une pique grossièrement aiguisée, donna au quartier-maître Cornélius Joppe un coup violent dans la gorge, qui le fit tomber à la mer. Alors les autres naturels attaquèrent le reste de l'équipage du canot avec leurs pagaies et de courtes et épaisses massues que nous avions d'abord prises pour des *parangs* grossiers, et les taillèrent en pièces. Dans cet engagement, trois des hommes du *Zeehann* furent tués et un quatrième blessé à mort. Le quartier-maître et deux matelots se mirent à nager vers notre navire, et nous envoyâmes notre canot qui les recueillit en vie.

Après le combat, les meurtriers prirent un de nos hommes morts dans leur pirogue, un autre des morts tomba à l'eau et coula. Ils laissèrent aller le canot. Notre vaisseau et le *Zeehann* firent feu sur eux avec les mousquets et les canons, mais sans les atteindre, et ils pagayèrent vers le rivage. Nous envoyâmes notre canot pour ramener celui du *Zeehann*, nous y trouvâmes un homme mort et un autre blessé mortellement.

Après cet événement, nous ne pouvions plus établir de relations amicales avec les naturels, et il n'y avait pas d'espoir de se procurer chez eux de l'eau ni des vivres. Ainsi nous levâmes l'ancre et appareillâmes. Quand nous fîmes sous voiles, vingt-deux de leurs pirogues partirent de terre et s'avancèrent sur nous. Onze étaient pleines de monde. Quand elles se trouvèrent à la portée de nos canons, on leur tira deux coups, mais sans effet. Le *Zeehann* fit aussi feu et atteignit un homme de la pirogue la plus avancée qui était debout avec un pavillon blanc à la main et que le coup fit tomber. Nous entendîmes le bruit de notre mitraille sur leurs pirogues, mais nous ne savons pas quel en fut l'effet; seulement il les força d'opérer tout-à-coup leur retraite vers la côte où ils demeurèrent tranquilles et ne revinrent plus contre nous.

Nous appelâmes cette baie *Moordenaar's Bay* (Baie des Meurtriers). La partie où nous mouillâmes est située par 40° 50' lat. S. et long. 491° 30'. La variation est 9° 30' N. E. En quittant *Moordenaar's Bay*, nous gouvernâmes à l'E. N. E.; mais pendant la nuit nous courûmes des bordées, par vingt-six et quinze brasses.

Nous avons nommé cette terre *Staten Land* en honneur des états-généraux. Il est possible qu'elle se joigne à *Staten Land*,

Savoir : le *Staten Land* à l'est de *Tierra del Fuego*, découvert et ainsi nommé par Schouten et Le Maire. Mais le *Staten Land* de Tasman ayant été par la suite reconnu pour être une terre séparée de celle qu'avaient découverte Schouten et Le Maire, ce nom fut changé peu de temps après en celui de *Nouvelle-Zélande* qui lui est resté.

mais le fait est incertain. C'est un très-beau pays et nous supposons qu'il fait partie du continent inconnu du Sud.

• Le 20 au matin, après avoir navigué l'espace de trente milles dans la baie, nous vîmes la terre presque tout autour de nous. Nous pensions d'abord que l'endroit où nous avions mouillé appartenait à une île et que nous trouverions un passage dégagé (vers l'est) pour le grand Océan du Sud; mais à notre grand regret, nous trouvâmes qu'il en était autrement. Le vent venait de l'ouest, nous fîmes tous nos efforts pour revenir contre la direction du vent par la route que nous avions suivie. A midi, nous fûmes par $40^{\circ} 51'$ lat. S. et $192^{\circ} 55'$ long. Dans l'après-midi il fit calme et le courant portait avec force dans la baie. Tout autour de nous, la terre semblait d'une bonne qualité; au rivage elle est basse, mais elle s'élève dans l'intérieur. Nous trouvâmes des fonds de vase par soixante, cinquante, et quinze brasses, à un mille et demi ou deux milles de la côte. Toute la soirée, nous eûmes des vents légers.

• Le 21, au second quart de nuit, la brise s'élevant à l'ouest, nous fîmes route au nord. Nous trouvâmes que la côte de la terre du nord courait au N. O. Dans la matinée, il commença à souffler bon frais. Après le déjeuner, nous virâmes de bord et courûmes sur la côte du sud. Vers le soir, nous nous plaçâmes sous le vent d'une petite île que nous mîmes au N. N. O. par rapport à nous, et nous laissâmes tomber l'ancre par trente-trois brasses, fond de sable et coquilles. Nous avions près de nous d'autres îles et des mornes. Ici notre latitude fut de $40^{\circ} 50'$ S. et notre longitude $192^{\circ} 37'$. Le vent souffla avec tant de violence dans la nuit que nous mouillâmes une autre ancre et calâmes les mâts de perroquet. *Le Zeehann* en fit autant.

• Le 22 et 23, le coup de vent continua avec force du N. O., accompagné d'un temps très-brumeux. *Le Zeehann* faillit ne pas tenir sur ses ancrés.

• Le 24 au matin, il fit calme. Les officiers du *Zeehann* vinrent à bord de notre navire et proposèrent, si le temps et le

vent le permettaient, d'examiner s'il n'y avait pas un passage dans cette baie, vu qu'on avait observé que la marée montante venait du S. E.

• Le 25, le temps devint encore très-sombre et nous restâmes à l'ancre.

• Le 26 au matin, le vent vint de l'E. N. E. Nous mîmes sous voiles et fîmes route au N. et ensuite au N. N. O., dans l'intention de contourner cette terre par le nord.

• Le 27, nous eûmes une forte brise du S. O. A midi, notre latitude fut $38^{\circ} 38' S.$; longitude $190^{\circ} 15'$. Après-midi, nous gouvernâmes au N. E. (pour rapprocher la terre). Variation $8^{\circ} 20' N. E.$

• Le 28 à midi, nous vîmes une haute montagne dans l'E. $174^{\circ} N. E.$, que nous prîmes d'abord pour une île; mais nous reconnûmes que ce n'était qu'une partie de la grande terre, et la côte ici, autant que je pus le remarquer, court nord et sud. Cette montagne est par 38° lat. S. Notre latitude à midi, par estime, fut $38^{\circ} 21'$. La longitude $192^{\circ} 23'$. A cinq milles de la côte, nous eûmes des sondes par cinquante brasses, beau sable mêlé d'argile. Dans la nuit le vent fut violent.

• Le 29, nous eûmes grand frais de vent. Latitude à midi, $37^{\circ} 17' S.$

• Le 30, le temps se modéra, le vent à l'O. N. O. A midi, notre latitude fut $37^{\circ} S.$, longitude $194^{\circ} 55'$. Nous fîmes route au N. E., et le soir nous revîmes la terre dans le N. E. et N. N. E.; c'est pourquoi nous gouvernâmes plus au nord.

• Le 31 à midi, nous trouvâmes notre latitude de $36^{\circ} 45' S.$, et notre longitude $191^{\circ} 46'$. La côte ici court S. E. et N. O. Cette terre est élevée en quelques endroits; et en d'autres couverte de dunes de sable. Le soir nous étions à trois milles de terre. Dans la nuit nous eûmes des sondes par quatre-vingts brasses.

• 1^{er} janvier 1643. C'est une côte unie, sans écueils ni basses; mais il y a un grand ressac au rivage. Latitude à midi $36^{\circ} 12' S.$

• Le 2 et le 3, on court au N. le long de la côte.

• Le 4. Ce matin nous étions près d'un cap et nous avions une île dans le N. O. 174 N. Nous hissâmes le pavillon blanc pour appeler à bord les officiers du *Zeehann*, et nous résolûmes d'aller sur l'île chercher de l'eau et des légumes. Nous trouvons un fort courant portant à l'ouest et une grosse mer du N. E., ce qui nous fait espérer de trouver un passage libre vers l'est. Le soir nous étions près de l'île, mais nous ne pûmes savoir si nous pourrions nous procurer ici les objets dont nous avions besoin.

• Le 5 au matin, nous eûmes peu de vent et une mer calme. Vers midi, nous envoyâmes Francis Jacobez dans notre chaloupe, et le subrécargue M. Gillemans dans le canot du *Zeehann* vers l'île, pour essayer s'il serait possible d'y faire de l'eau. Le soir ils revinrent et rapportèrent qu'ils étaient allés dans une petite baie sûre, où l'eau douce descendait en abondance d'une haute montagne; mais qu'à la côte il y avait un grand raseau qui rendrait cette opération pénible et dangereuse. En faisant le tour de l'île pour découvrir s'il n'y avait pas d'endroit plus commode sur la plus haute montagne de l'île, ils virent trente-cinq personnes d'une très-grande taille et armées de bâtons et de massues. Ces gens appelèrent les Hollandais d'une voix forte et rude. Ils faisaient de très-grandes enjambées en marchant. Sur d'autres parties de l'île, on vit quelques individus çà et là, qui, réunis à ceux qu'on vient de mentionner, parurent former toute ou presque toute la population de l'île. Nos gens ne virent point d'arbres, et n'observèrent aucune terre cultivée, excepté auprès de la source d'eau douce où se trouvaient quelques carrés de terre verdoyante et d'un aspect agréable; mais ils ne purent discerner quelle espèce de légumes ce pouvait être. Deux pirogues étaient tirées à la plage.

• Le soir, nous mouillâmes par quarante brasses, bon fond, à une portée de mousquet de l'île (sur la bande du nord).

• Le 6 au matin, nous mîmes les pièces à eau dans les deux canots et nous les envoyâmes au rivage. Comme ils ramaient vers la terre, ils virent des hommes de haute taille postés en

différens lieux , avec de longs bâtons à la main comme des piques , et qui hélaient les nôtres. Il y avait devant l'aiguade un violent ressac qui rendait le débarquement difficile ; entre une pointe de la grande île et une petite île élevée et escarpée , le courant était si violent que les canots pouvaient à peine l'étaler. Pour ces diverses raisons , les officiers tinrent conseil ensemble , et ne voulant pas exposer le salut des canots et des hommes , ils revinrent aux vaisseaux. Avant de les voir opérer leur retour , nous avions tiré un coup de canon et hissé un pavillon pour les rappeler à bord. Nous nommâmes cette île *Drie Koningen Eyland* (île des Trois Rois) , ce jour étant celui de l'Épiphanie. Elle est par la latitude de 34° 25' S. et longitude 190° 40' .

Le soir Tasman mit à la voile et poursuivit son voyage vers les Îles des Amis.

(*A Chronological History, etc.; by Burney.*

Part. III, pag. 72 et suiv.)

VOYAGES DE COOK.

Les Voyages de cet illustre navigateur étant entre les mains de tout le monde, nous nous sommes presque toujours bornés à donner exactement l'indication des passages cités, lorsque nous nous sommes appuyés sur l'autorité de ce capitaine ou sur celle de ses compagnons. Un petit nombre de ces passages cependant nous ont paru de nature à être rapportés textuellement, soit par leur importance, soit pour être plus facilement comparés aux observations faites par des voyageurs plus modernes. Nous avons toujours employé la traduction française, édition in-quarto, publiée, 1^{er} voyage en 1774, 2^e voyage en 1778, et le 3^e voyage en 1785.

PREMIER VOYAGE.

Au sujet des plantations des naturels dans la baie Toko-Malou (*Tegadou* de Cook), on lit :

M. Banks aperçut quelques-unes de leurs plantations où le terrain était aussi bien divisé et labouré que dans nos jardins

les mieux soignés ; il y reconnut des patates douces, des eddas qui sont très-connus et fort estimés dans les Indes orientales et les îles d'Amérique, et quelques citrouilles : les patates douces étaient plantées sur de petites collines, quelques-unes disposées par planches, d'autres en quinconce, et toutes alignées avec la plus grande régularité. Les eddas avaient été placés sur un sol plat, mais aucun ne paraissait encore au-dessus de terre, et les citrouilles étaient placées dans de petits creux, à peu près comme en Angleterre. L'étendue de ces plantations variait depuis une aere jusqu'à dix ; en les rassemblant toutes, il paraissait y avoir 150 à 200 acres de terrain cultivé dans toute la baie, quoique nous n'y ayons jamais vu cent Indiens. Chaque district était environné d'une haie composée ordinairement de ronces qui étaient entrelacées les unes si près des autres, qu'une souris aurait en peine à passer au travers.

(Tome III, pag. 83.)

Voici comment Cook décrit les *pds* de la baie Witi-Anga, lorsqu'il y mouilla en novembre 1769 :

Après déjeuner, j'allai avec la pinasse et l'yole, accompagné de MM. Banks et Solander, au côté septentrional de la baie, afin d'examiner le pays et deux villages fortifiés que nous avions reconnus de loin. Nous débarquâmes près du plus petit, dont la situation était la plus pittoresque qu'on puisse imaginer ; il était construit sur un petit rocher détaché de la grande terre, et environné d'eau à la haute marée. Ce rocher était percé, dans toute sa profondeur, par une arche qui en occupait la plus grande partie ; le sommet de l'arche avait plus de soixante pieds d'élévation perpendiculaire au-dessus de la surface de la mer, qui coulait à travers le fond à la marée haute. Le haut du rocher, au-dessus de l'arche, était fortifié de palissades à la manière du pays ; mais l'espace n'en était pas assez vaste pour contenir plus de cinq ou six maisons ; il n'était ac-

cessible que par un sentier escarpé et étroit, par où les habitants descendirent à notre approche, et nous invitèrent à monter; nous refusâmes cette offre, parce que nous avions envie d'examiner un fort beaucoup plus considérable de la même espèce, situé à peu près à un mille de là. Nous fîmes quelques présens aux femmes, et sur ces entrefaites nous vîmes les Indiens du bourg vers lequel nous allions, s'avancer vers nous en corps au nombre d'environ cent, y compris les hommes, les femmes et les enfans. Quand ils furent assez près pour se faire entendre, ils firent un geste de leurs mains en nous criant *Heromai* (lisez *Aire mai*); ils s'assirent ensuite parmi les buissons près de la grève : on nous dit que ces cérémonies étaient des signes certains de leurs dispositions amicales à notre égard. Nous marchâmes vers le lieu où ils étaient assis, et quand nous les abordâmes, nous leur fîmes quelques présens, en demandant permission de visiter leur *heppah* (lisez *pá*); ils y consentirent avec la joie peinte sur leur visage, et sur-le-champ ils nous y conduisirent : il est appelé *Wharre Touwa* (sans doute *Ware-Tawa*), et il est situé sur un promontoire ou pointe élevée qui s'avance dans la mer, sur la côte septentrionale et près du fond de la baie. Deux des côtés lavés par les flots de la mer sont entièrement inaccessibles; deux autres côtés sont contigus à la terre : il y a depuis la grève une avenue qui conduit à un de ceux-ci, qui est très-escarpé; l'autre est plat. On voit sur la colline une palissade d'environ dix pieds de haut, qui environne le tout et qui est composée de gros pieux, joints fortement ensemble avec des baguettes d'osier. Le côté faible, près de la terre, était aussi défendu par un double fossé, dont l'intérieur avait un parapet et une seconde palissade; les palissades de dedans étaient élevées sur le parapet près du bourg, mais à une assez grande distance du bord et du fossé intérieur, pour que les Indiens pussent s'y promener et s'y servir de leurs armes. Les premières palissades du dehors se trouvaient entre les deux fossés, et elles étaient enfoncées obliquement en terre, de manière que leurs extré-

pendamment de ses belles explorations sur la côte nord-ouest d'Amérique, sur celles du Japon et dans la manche de Tartarie.

G. Bligh, expédié en 1787 pour aller prendre aux îles de la Société des plants d'arbres à pain, des cannes à sucre et autres plantes utiles, découvre au sud de la Nouvelle-Zélande le petit groupe des îles *Bounty*, l'île *Whytoutaki*. Abandonné dans sa chaloupe, en 1789, par les mutins de son vaisseau, il parvient à opérer sur un si frêle esquif son retour à Timor, et découvre sur sa route plusieurs des îles Viti, un nouveau groupe au nord des Nouvelles-Hébrides qu'il nomme îles de *Banks*, et qui avaient été jadis vues par Quiros; enfin plusieurs îles nouvelles dans le détroit de Torres.

Immédiatement après son retour, Edward Edwards, envoyé en 1790 à la recherche des mutins du *Bounty*, découvre dès l'année suivante dans ces mers les îles *Ducie*, *Hood*, *Carysfort*, *York*, *Clarence*, *Grenville* ou *Rotouma*, *Mitre* et *Cherry*. Il avait en outre reconnu les îles des Navigateurs, et celles de Vavaa encore peu connues.

Marchand, parti de Marseille pour une spéculation commerciale, reconnaît en juin 1791 cette partie des îles Marquises à laquelle il donne le

nom d'îles de la *Révolution*, et qui comprend les îles Noukabiva, Uahuga, Uapoa, etc., que quelques semaines auparavant venait de découvrir l'Américain Ingraham.

Vancouver ne peut être comparé à son maître Cook, pour l'importance et la quantité des travaux, mais le surpasse beaucoup pour l'exactitude et le mérite des reconnaissances. C'est à lui que commence la bonne géographie de détail. On regrette seulement que son voyage n'ait pas rendu les mêmes services aux autres sciences, parce qu'il manquait de collaborateurs capables de les enrichir par leurs observations. En Polynésie, il découvre dans le cours de 1791 les *Embûches* et *Oparo*; Broughton, qui commande sa conserve, découvre de son côté les îles *Chatam* et *Vavitou*. Nous ne suivrons pas les deux voyageurs dans leurs belles explorations de la côte nord-ouest d'Amérique.

Le général d'Entrecasteaux est envoyé en 1791 à la recherche de La Pérouse, et pour exécuter de nouvelles reconnaissances dans cet Océan. Par leur suite, par leur exactitude, et par la confiance qu'ils peuvent inspirer, ces travaux surpassent tout ce qui avait été fait jusqu'alors, et n'ont en-

core été surpassés par aucun de ceux qui ont été exécutés depuis. La géographie doit à la campagne de d'Entrecasteaux la reconnaissance détaillée de toute la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie, et des immenses brisans qui la ceignent au nord, de plusieurs des îles Salomon, du canal Saint-Georges, des îles de l'Amirauté, de l'archipel de Santa-Cruz, de toute la partie septentrionale de la Louisiade, des îles au nord de la Nouvelle-Bretagne et d'une partie de la Nouvelle-Guinée, près du cap de Bonne-Espérance. Dans ces belles explorations se trouve comprise la découverte d'un grand nombre d'îles et îlots inconnus jusqu'alors.

L'Espagne aussi eût pu s'enorgueillir des estimables travaux exécutés, par Malespina, dans les mêmes mers et à peu près à la même époque. Mais le traitement odieux qu'elle fit subir à ce grand capitaine et à ses dignes compagnons de voyage lui a pour jamais ravi l'honneur qu'elle eût pu retirer de leurs observations. Ce sera même à d'autres nations qu'on devra la connaissance détaillée de cette expédition.

Les deux voyages de Vancouver et de d'Entrecasteaux, exécutés à peu près dans le même temps, et tous deux également estimables pour le prix et le

nombre des résultats, semblent avoir simultanément épuisé le zèle de la France et de l'Angleterre. L'une et l'autre renoncent à envoyer de nouvelles expéditions scientifiques dans les mers du sud, en sorte que les découvertes qui s'y font ne sont dues qu'à des marins en retour ou à des baleiniers qui rencontrent des îles sans les chercher. Elles ne font partie d'aucun plan suivi de recherches; aussi, par une conséquence naturelle, leurs positions relatives laissent souvent des doutes. Cependant, grâce au perfectionnement des chronomètres et à l'excellente précaution qu'ont les Anglais et les Américains naviguant dans ces mers, d'en être toujours pourvus, les erreurs sont resserrées dans des limites assez étroites, et il est rare que l'on ne puisse retrouver ces terres sur les indications des premiers découvreurs.

C'est ainsi que l'Océan-Pacifique se peuple successivement des îles suivantes que j'ai réunies sous la forme d'un tableau.

NOMS DES ILES	NOMS DES CAPITAINE'S	EPOQUE.
DECOUVERTES.	NAVIRE'S QUI ONT DECOUVERT.	
Mathews (rocher).	Gilbert (capitaine).	1788
Charlotte (banc).	Idem.	Id.
Gilbert (île).	Idem.	Id.
Knox (île).	Idem.	Id.
Charlotte (île).	Idem.	Id.
Mathews (île).	Idem.	Id.
Shortland (île).	Shortland (capitaine).	Id.
Middleton (île et banc).	Idem.	Id.
Henderville (île).	Marshall (capitaine).	Id.
Hopper (île).	Idem.	Id.
Hutchins (île).	Idem.	Id.
Mulgrave (île).	Idem.	Id.
Maradey et Curtis (îles).	Watts (capitaine).	Id.
Pearlyn (île).	Sever (capitaine).	Id.
Howe (île).	Ball (capitaine).	Id.
Stewart (îles).	Hunter (capitaine).	1791
Maukito (groupe).	Royal-Admiral (navire).	1792
Baringa (île).	Idem.	Id.
Hunter (île).	Fearn (capitaine).	1793
Seven Islands et un autre groupe.	Sugar-Cane (navire).	Id.
Saint-Vincent (port).	Kent (capitaine).	Id.
Durand (récif).	Butler (capitaine).	1794
Walpole (île).	Idem.	Id.
Rennel et Bellous (île).	Idem.	Id.
Young Williams (île).	Young-Williams (navire).	1795
Caroline (île).	Broughton (capitaine).	Id.
Mortlock (île).	Mortlock (capitaine).	1796
Barwell (île).	Barwell (navire).	1798
Drummond (île).	Bishop (capitaine).	1799
Sydenham (île).	Idem.	Id.
Perantipodo (île).		1800
Pleasant (île).	Fearn (capitaine).	1801
Mattouchy (île).	Bishop (capitaine).	Id.
Flint (île).		Id.
Palmyre (île).	Sayle (capitaine).	1802
Margaret (île).	Turnbull (capitaine).	1803
Bayers (groupe).	Idem.	Id.
Phillips (île).	Idem.	Id.
Holt (île).	Idem.	Id.
Loyalty (îles).	Walpole, Reichen (navires).	1800

NOMS DES ÎLES DÉCOUVERTES.	NOMS DES CAPITAINES NAVIRES QUI ONT DÉCOUVERT.	ÉPOQUE.
Océan (île).	Océan (navire).	1804.
Strong ou Ualan (île).	Crozer.	Id.
Anckland (île).	Bristow (capitaine).	1806.
Sydney-Shoal (écueil).	Forrest (capitaine).	Id.
Hope (île).	Elizabeth (navire).	1809.
Paterson (île).	Idem.	Id.
Banham (île).	Idem.	Id.
Clampbell (île).	Hazelburgh (capitaine).	1810.
Macquarie (île).		1811.
Laughlan (île).	Laughlan (capitaine).	1812.
Dublon (île).	Dublon (capitaine).	1814.
Souworyff (île).	Lazareff (capitaine).	Id.
Arthur (île).		1818.
Nicholson (deux îles).	Nicholson (capitaine).	Id.
Peyster (île).	Peyster (capitaine).	1819.
Ellice (île).	Idem.	Id.
Elizabeth (île).	King (capitaine).	Id.
Jarvis (île).	Brown (capitaine).	1822.
Minerve (île).	Minerve (navire).	Id.
Hunter (île).	Hunter (capitaine).	1823.
Rordelise (île).	Salis (capitaine).	1826.
Foveaux (détroit).	Chase.	1809.
Banks (presqu'île).	Idem.	Id.

Dans l'année 1792, le capitaine Bligh fit un second voyage dans la mer du Sud pour remplir la mission dans laquelle il avait échoué quelques années auparavant. Il découvrit de nouvelles îles, surtout dans l'archipel Viti; mais son voyage n'ayant point été publié, je ne puis en signaler exactement les résultats. D'ailleurs ce marin n'a

jamais apporté une grande précision dans ses opérations.

Wilson, en 1796, fut chargé de conduire des missionnaires dans les diverses îles de la Polynésie; il a le mérite d'avoir opéré avec méthode, d'avoir visité plusieurs de ces îles, et surtout d'avoir donné une bonne relation de son voyage. Ce navigateur découvrit, en 1797, les îles *Crescent*, *Gambier*, *Serles* parmi les îles basses; *Danger*, *Middleton*, *Direction*, *Ross*, *Clusters* et *Farewell* dans l'archipel Viti, le groupe de *Duff* près Santa-Cruz, et enfin dans les Carolines les îles *Tucker*, *Swede*, *Sisters* et *Treize-Îles*.

Une nation qu'on ne s'attendait guère à voir paraître en lice dans ces climats, la Russie fut la première, au dix-neuvième siècle, à y renvoyer une expédition, et Krusenstern le premier promena le pavillon des czars dans la mer du Sud. Son voyage, qui s'effectua en 1804 et 1805, tenait plus à la diplomatie qu'à la science; il produisit cependant des résultats estimables, mais n'ajouta aucune terre nouvelle à la Polynésie.

Son élève, Kotzebue, conduisit peu d'années après dans les mêmes parages le brick *le Rurik*, armé par la munificence du comte Romanzoff. Les

iles *Romanzoff*, *Spiridoff*, *Krusenstern*, dans l'archipel Dangereux, et plusieurs îles basses dans la Chaîne de *Radaëk* dans les Carolines, sont des découvertes qu'il fit en 1816. Les observations du savant Chamisso ajoutèrent un grand prix à la relation de son capitaine.

Enfin, la France, rendue à la paix après de longues agitations, songe à montrer de nouveau à l'Océan-Pacifique un pavillon qui plusieurs fois déjà y avait flotté avec honneur. M. de Freycinet y dirige *l'Uranie*, en 1819; mais cette expédition, plus spécialement destinée à des expériences de physique, ne rend à la géographie que de médiocres services. Ses résultats se bornent à la reconnaissance de quelques îles Carolines, de la plus grande partie des Mariannes; le petit écueil *Rose*, dans l'archipel des Navigateurs, est l'unique découverte du voyage qui, du reste, produisit d'immenses matériaux pour toutes les branches de l'histoire naturelle, grâce au zèle et au mérite de MM. Quoy, Gaimard et Gaudichaud.

Presqu'au même temps, le Russe Billinghamusen parcourait la même arène. Les résultats de son voyage ne me sont pas bien connus; cependant, je puis indiquer la découverte des îles *Moller*,

Arackeef, Wolchonsky, Barclay de Tolly, Nigery, Tchitchagoff, Miloradowitch, Witgenstein, Greig et Lazareff dans l'archipel Dangereux, et l'île *Ono* avec deux petites îles voisines au sud de l'archipel Viti.

M. Duperrey est expédié en 1822 pour opérer de nouvelles reconnaissances dans ces mers; En 1823 il découvre les îles *Clermont-Tonnerre* et *Lostange*, et il exécute diverses reconnaissances sur la Nouvelle-Irlande et les îles Schouten de la Nouvelle-Guinée. En 1824 il prolonge de près les îles Mulgraves dont il assure la position; il visite l'île Strong ou *Ualan*; découvre les îles *Duperrey*, *d'Urville*; il explore le groupe considérable d'Hogoleu dont on ne connaissait encore que l'île haute de Dublon, et y retrouve plusieurs des îles de Cantova; il découvre l'îlot *Bigali*, reconnaît l'île Tucker, et termine enfin ses travaux dans cet Océan par la reconnaissance de la partie de la Nouvelle-Guinée comprise entre Dorey et le cap de Bonne-Espérance. Du reste, cette expédition surpasse encore celle de M. de Freycinet par la prodigieuse masse d'objets d'histoire naturelle qu'elle rapporte au Muséum. Jaloux d'en consacrer le souvenir, le gouvernement français a fait publier l'un et

l'autre voyage sur l'échelle la plus magnifique.

Des expéditions russes se sont succédées à de fréquens intervalles dans ces mêmes mers; je ne connais guère que les noms des commandans, savoir : Schismareff, Kotzebue, de Wrangel et Lutke : mais je ne puis citer leurs travaux. Je sais seulement, par une note que m'a communiquée le gouverneur de Guam, que celui-ci, en 1827, avait découvert ou reconnu dans les Carolines le groupe des îles *Sennavine*, les Valiantes de *Tompson*, les îles *Yong-Williams* de *Mortlock* qu'il a trouvées très-nombreuses, les îles *Namolouk*, les îles *Pisenas* vues quelques mois auparavant par *James Duncan*, *Piguela* (sans doute *Bigali* de *Duperrey*), *Fayeou* et *Ualan*.

Enfin, dans ces dernières années, diverses îles, ilots ou récifs ont encore été signalés dans la même mer par différens navigateurs; leurs positions ne sont pas toujours bien authentiques, et souvent leurs prétendues découvertes s'appliquent à des terres déjà connues. Aussi me contenterai-je d'indiquer l'île *Fanning* revue dernièrement par *M. le Goarant*, les îles *Abgaris* dont deux capitaines différens m'ont donné la position sans s'être communiqués; *Washington*, l'île aux *Noix de Cocos* près

Amargura, Harbuck, New-Nantucket, Massachusetts, Gasper, Basker, les Récifs de Clerk où naufragèrent, en 1822, les navires Pearl et Hermès, le groupe de Mitchels, l'île Falsham, l'île Rouroutou récemment découverte par le capitaine Henry, près de Mangea, etc.

On a dû remarquer que je n'ai point mentionné les expéditions qui ont eu pour objet spécial les archipels de l'Asie, les côtes de l'Amérique ou celles de la Nouvelle-Hollande. C'est pourquoi j'ai passé sous silence les voyages de Baudin, Flinders, King, etc., malgré les services éminens qu'ils ont rendus à la géographie. Mais je devais me borner aux travaux exécutés dans la Polynésie, dont les archipels seuls entraient dans notre plan de campagne.

Bien que j'aie fait en sorte de rendre aussi complète qu'il m'a été possible la revue des découvertes ou des reconnaissances opérées par les navigateurs qui nous ont précédé dans l'Océan-Pacifique, sans doute quelques documens ont échappé à ma mémoire ou ne sont point parvenus à ma connaissance; ce ne serait guère qu'en Angleterre qu'on pourrait achever cette revue sans y laisser de lacunes. De nombreux baleiniers parcourent chaque

année les divers parages de cet immense bassin, et c'est à eux qu'il sera probablement donné désormais de signaler le petit nombre d'îles encore ignorées des Européens. Aujourd'hui le véritable but des missions scientifiques doit être plutôt de compléter la géographie des côtes imparfaitement figurées, et des archipels peu connus, surtout d'assujettir, au moyen des chronomètres, la position d'une foule d'îles et d'écueils dont la position est encore douteuse, relativement à des points regardés comme fixes d'une manière positive par un grand nombre d'observations. Je proposai et entrepris la campagne de l'*Astrolabe* dans cet esprit qui n'a cessé de présider à mes opérations durant tout le cours du voyage.

Les parties de l'Océan-Pacifique qui me semblaient réclamer plus impérieusement l'attention du géographe navigateur, étaient la Nouvelle-Zélande, les îles Viti, les îles Loyalty, la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Guinée; et ce fut vers ces divers points que se dirigèrent tous mes efforts. La relation du voyage fera voir ce qu'il nous a été possible d'exécuter, et on appréciera sans doute les raisons qui nous ont contraint à laisser incomplètes quelques parties de ce plan.

Pour mettre le lecteur entièrement à même d'avoir une juste idée de notre campagne, j'ai fait précéder mon récit par les instructions que m'avait données le ministère, et par l'excellent membre explicatif qui avait été tracé pour le voyage de *l'Astrolabe* par les savans chefs du dépôt de la marine. En cela j'ai suivi l'exemple des plus illustres capitaines; c'est avec une vive satisfaction que l'on retrouve en tête des voyages des Cook, des La Perouse, des d'Entrecasteaux, les instructions de leurs gouvernemens. Elles sont de glorieux témoignages des sentimens nobles et désintéressés qui animaient les souverains au nom desquels elles furent données, et du courage persévérant et réfléchi de ceux qui se dévouèrent à les suivre. En outre, ces mêmes instructions peuvent par la suite offrir long-temps encore d'utiles renseignemens aux navigateurs que le sort conduira dans ces parages. Celles de La Perouse, que rédigea l'habile Fleurieu, ont toujours été regardées comme un modèle en ce genre, et celles de *l'Astrolabe* prouveront, je l'espère, que l'esprit de cet hydrographe célèbre revit encore chez un de ses plus estimables successeurs.

La liste générale des officiers, marins et soldats

composant l'équipage de *l'Astrolabe*, avec leurs divers mouvemens durant la campagne, viendra après les instructions, et sera suivie par le rapport de MM. les Membres de l'Académie des sciences chargés d'examiner les travaux de la mission; puis nous passerons à la relation même du voyage.

Ici je dois une explication au lecteur; jusqu'à M. de Freycinet, tous les récits de voyages maritimes, constamment soumis à l'ordre historique, n'étaient en quelque sorte que le journal du bord dépouillé d'une partie de sa sécheresse habituelle, et plus ou moins animé par des épisodes, par des observations sur les mœurs des naturels, et les productions du sol, et quelquefois aussi par des réflexions philosophiques. M. de Freycinet, le premier, dans la rédaction du voyage de Baudin, en vertu des ordres qu'il reçut alors, adopta une autre marche, et se contentant de faire précéder l'ouvrage d'un simple itinéraire, divisa les observations faites pendant la campagne en divers chapitres qui ne reconnurent d'autre loi que celle des localités et des matières. Il a suivi à peu près le même système dans la publication de son voyage sur *l'Uranie*, qui offre plutôt un immense

recueil de recherches laborieuses qu'une véritable relation.

De cette manière, il est possible de présenter sans doute un travail plus complet, et qui peut en quelques circonstances devenir plus utile à consulter, puisqu'alors le narrateur ne se borne plus à ses propres observations ou à celles qui y ont un rapport direct. Les diverses relâches de la campagne deviennent ainsi en quelque sorte autant de sujets de dissertations que l'on peut rendre d'autant plus complètes que l'on ne néglige aucun des auteurs ou des voyageurs qui ont traité la même matière. Mais on ne doit pas se dissimuler que d'un autre côté cette méthode entraîne de grands inconvéniens. D'abord elle nécessite dans la publication de longs retards, puisqu'il faut connaître tout ce qui a été écrit sur chaque sujet, étudier, discuter, analyser des versions souvent bien différentes, et faire, en quelque sorte, un traité de géographie pour chaque mouillage. Ensuite les observations du voyageur lui-même disparaissent confondues avec celles des autres personnes qu'il a fallu citer, et son ouvrage perd alors ce cachet d'originalité si agréable au lecteur, pour les savans le meilleur garant de sa

mités supérieures étaient inclinées vers le second fossé ; ce fossé avait vingt-quatre pieds de profondeur, depuis le pied jusqu'au haut du parapet ; et tout près et en dedans de la palissade intérieure, il y avait une plate-forme de vingt pieds d'élévation, de quarante de long et de six de large ; elle était soutenue par de gros poteaux, et destinée à porter ceux qui défendent la place, et qui peuvent de là accabler les assaillans par des dards et des pierres, dont il y a toujours des tas en cas de besoin. Une autre plate-forme de la même espèce, et placée également en dedans de la palissade, commandait l'avenue escarpée qui aboutissait à la grève ; de ce côté de la colline, il y avait quelques petits ouvrages de fortification et des huttes qui ne servaient pas de postes avancés, mais d'habitations à ceux qui, ne pouvant pas se loger faute de place dans l'intérieur du fort, voulaient cependant se mettre à portée d'en être protégés. Les palissades, ainsi qu'on l'a déjà observé, environnaient tout le sommet de la colline, tant du côté de la mer que du côté de la terre ; mais le terrain, qui originairement était une montagne, n'avait pas été réduit à un seul niveau, mais formait plusieurs plans différens qui s'élevaient en amphithéâtre, les uns au-dessous des autres, et dont chacun était environné par une palissade séparée ; ils communiquaient entre eux par des sentiers étroits qu'on pouvait fermer facilement, de sorte que si un ennemi forçait la palissade extérieure, il devait en emporter d'autres avant que la place fût entièrement réduite, en supposant que les Indiens défendissent opiniâtrément chacun de ces postes. Un passage étroit d'environ douze pieds de long, et qui aboutit à l'avenue escarpée qui vient du rivage, en forme la seule entrée ; elle passe sous une des plates-formes ; et quoi que nous n'ayons rien vu qui ressemblât à une porte ou à un pont, elle pouvait aisément être barricadée, de sorte que ce serait une entreprise très-dangereuse et très-difficile que d'essayer de la forcer ; en un mot, on doit regarder comme très-forte une place dans laquelle un petit nombre de combattans déterminés se défend aisément contre les attaques que pourrait

former avec ses armes tout le peuple de ce pays. En cas de siège, elle paraissait être bien fournie de toutes sortes de provisions, excepté d'eau : nous aperçûmes une grande quantité de racines de fougère, qui leur sert de pain, et de poissons secs amoncelés en tas ; mais nous ne remarquâmes pas qu'ils eussent d'autre eau douce que celle du ruisseau qui coulait tout près et au-dessous du pied de la colline. Nous n'avons pas pu savoir s'ils ont quelque moyen d'en tirer de cet endroit pendant un siège ; ou s'ils connaissent la manière de la conserver dans des citrouilles ou d'autres vases ; ils ont sûrement quelque ressource pour se procurer cet article nécessaire à la vie, car autrement il leur serait inutile de faire des amas de provisions. Nous leur témoignâmes le désir que nous avions de voir leurs exercices d'attaque et de défense ; un jeune Indien monta sur une des plates-formes de bataille, qu'ils appellent *Porara*, et un autre descendit dans le fossé ; les deux combattans entonnèrent leur chanson de guerre, et dansèrent avec les mêmes gestes effrayans que nous leur avions vu employer dans des circonstances plus sérieuses, afin de monter leur imagination à ce degré de fureur artificielle qui, chez toutes les nations sauvages, est le prélude du combat.

(Tome III, pag. 122 et suiv.)

C'est ainsi que Cook représente les naturels de la baie des Îles, quand il y mouilla en novembre 1769 :

Nous aperçûmes plusieurs villages au côté occidental de la baie, tant sur les îles que sur la terre de la Nouvelle-Zélande, et plusieurs pirogues très-grandes s'avancèrent vers nous ; elles étaient remplies d'Indiens qui avaient meilleur air que tous ceux que nous avions vus auparavant. Ils étaient tous vigoureux et bien faits ; leurs cheveux noirs étaient attachés en touffes au sommet de la tête et garnis de plumes blanches. Dans chacune des pirogues il y avait deux ou trois chefs, dont les vête-

mens étaient de la meilleure espèce d'étoffe et reconverts de peaux de chiens, de manière qu'ils présentaient un coup-d'œil agréable. La plupart de ces Indiens étaient marqués de *moko*, comme ceux qui étaient venus auparavant au côté du vaisseau. Leur manière de commercer était également frauduleuse, et, comme nous négligeâmes de les punir ou de les effrayer, un des officiers de pompe, qui avait été trompé, eut recours, pour se venger, à un expédient qui était à la fois cruel et comique. Il prit une ligne de pêche, et quand l'homme qui l'avait friponné eut approché sa pirogue très-près du côté du vaisseau, il jeta son plomb avec tant d'adresse, que l'hameçon saisit le voleur par le dos; il tira ensuite la ligne; mais l'Indien se cramponnant sur sa pirogue, l'hameçon rompit à la tige et la barbe resta dans la chair.

(Tome III , pag. 148.)

En décembre 1769, Cook recueillit la tradition suivante de la bouche des habitans du cap Nord de la Nouvelle-Zélande.

Voyant que ces insulaires étaient si intelligens, nous leur demandâmes en outre (par *Tupia*) s'ils connaissaient quelque autre pays que le leur; ils répondirent qu'ils n'en avaient jamais visité d'autres, mais que leurs ancêtres leur avaient dit qu'au N. O. 174 N. ou au N. N. O., il y avait une contrée fort étendue, appelée *Ulimarua*, où quelques-uns de leurs compatriotes étaient allés sur une grosse pirogue; qu'il n'en revint qu'une partie, et qu'ils rapportèrent qu'après un passage d'un mois, ils avaient vu un pays où les habitans mangeaient des cochons. *Tupia*, s'informant alors si ces navigateurs avaient ramené quelques cochons avec eux, ils répondirent que non. Il faut remarquer que quand ils faisaient mention des cochons, ils n'en décrivaient pas la figure, mais ils les désignaient seule-

ment par le mot *boeah*, nom qu'on leur donne dans les îles de la mer du Sud.

(Tome III, pag. 162.)

Deux mois plus tard, il retrouve la même tradition dans la baie de la Reine-Charlotte (détroit de Cook).

Quand nous fûmes sous voiles, le vieillard *Topaa* vint à bord pour nous dire adieu, et comme nous désirions toujours d'apprendre si, parmi ce peuple, il s'était conservé quelque tradition de Tasman, Tupia fut chargé de demander au vieillard s'il avait jamais entendu dire que quelque vaisseau parçait au nôtre eût visité son pays. Il répondit que non, mais il ajouta que ses ancêtres lui avaient dit qu'autrefois il était arrivé en ce même endroit un petit bâtiment venant d'une contrée éloignée appelée *Ulimaraa*, et dans lequel il y avait quatre hommes qui furent tous tués lors de leur débarquement. Lorsqu'on lui fit des questions sur la position de cette terre éloignée, il montra le nord. Les Indiens des environs de la baie des Îles nous avaient parlé d'*Ulimaraa*, en nous disant que leurs ancêtres l'avaient visité. Tupia nous avait entretenus aussi quelquefois de ce pays, sur lequel il avait quelques notions confuses qui lui avaient été transmises par tradition, et qui n'étaient pas fort différentes de celles de notre vieillard, etc.

(Tome III, pag. 203.)

DEUXIÈME VOYAGE.

Forster lui-même, cet observateur si assidu et si judicieux, n'avait presque rien découvert de leurs opinions, ni de leurs cérémonies religieuses.

« Tupia, le seul qui pût faire une conversation suivie avec

les Zélandais, découvrit bientôt qu'ils reconnaissent un Être suprême; ils croient aussi à quelques divinités inférieures; leur système de polythéisme répond à celui des Taïtiens, et doit être de très-ancienne date, et tirer son origine de leurs ancêtres communs. Nous n'avons pas observé, à la Nouvelle-Zélande, une seule cérémonie qui parût avoir le moindre rapport à la religion, et je n'ai remarqué que deux choses qui semblent en avoir un éloigné. La première est le nom d'*Atuée* (plutôt *Tout*), l'oiseau de la divinité, qu'ils donnent quelquefois à une espèce de bouvreuil (*Certhia circinnata*). On croirait que ce nom suppose la même vénération qu'on a pour les hérons et les martins-pêcheurs à Taïti et aux îles de la Société; mais je ne puis pas dire qu'ils nous aient témoigné le moindre désir de conserver la vie de cet oiseau plutôt que des autres. La seconde chose c'est l'amulette de pierre verte qu'ils portent sur la poitrine et qui est suspendue à un collier; elle est de la grosseur de deux œufs; et sculptée de manière qu'elle ressemble à une figure humaine. Ils l'appellent *Eté-ghée* (lisez *Tiki*), ce qui, sans doute, équivaut à l'*Etée* taïtien (qu'on doit prononcer *Tiki*). A Taïti et sur les îles voisines, *Etée* signifie une image de bois représentant une figure humaine, érigée sur un bâton dans les cimetières en mémoire des morts, mais pour laquelle on n'a aucun respect particulier. Il paraît qu'on fait usage du *Téé-ghée* de la Nouvelle-Zélande dans la même vue; mais il n'est pas plus révérend, car quoiqu'ils ne voulussent pas le vendre pour des grains de verre, cependant ils ne manquaient pas, dans le détroit de la Reine-Charlotte, de nous le céder pour une demi-verge de drap ou de serge rouge. En outre, ils parent souvent leur col de plusieurs rangées de dents humaines que nous primes pour des trophées de leur valeur, puisque c'étaient les dents des ennemis qu'ils avaient tués. Nous n'avons aperçu parmi eux ni prêtres, ni jongleurs d'aucune espèce, ce qui explique pourquoi ils sont si peu superstitieux.

(Tome II, pag. 130.)

Le même observateur s'exprime ainsi au sujet des habitans de la Nouvelle-Zélande :

• Le visage des naturels y est tatoué, et leur teint est encore rembruni par l'usage où ils sont de le tatouer, ou plutôt de le découper en sillons réguliers, qui empêchent un peu la barbe de croître; en général, ils sont d'une grande taille, robustes et formés pour la fatigue; leurs membres sont bien proportionnés et bien liés, excepté les genoux qui sont fort élargis, parce qu'ils s'appuient trop sur leurs jambes dans leurs pirogues; la taille des femmes est communément mince, il n'y en a qu'un petit nombre dont les traits soient supportables; leurs genoux sont aussi larges que ceux des hommes, et elles sont très-maltraitées par leurs maris, qui les chargent de tous les travaux pénibles, comme chez tous les sauvages. Cette nation est hospitalière et généreuse; les guerriers y sont intrépides et hardis; leur inimitié est implacable et cruelle, et leur vengeance est telle, qu'ils mangent leurs captifs; en général, les individus ont un jugement sain, du goût et de l'industrie. »

(Tome V, pag. 215 et suiv.)

TROISIÈME VOYAGE.

On lit ce qui suit sur les dispositions de ces insulaires :

Mes observations et les détails que m'ont donnés *Taweharoua* (lisez *Tawal-Oroua*) et d'autres, prouvent que les habitans de la Nouvelle-Zélande vivent dans des trames continuelles; la plupart des tribus croient avoir essuyé des injustices et des outrages de leurs voisins, et elles épient sans cesse l'occasion de se venger. Ils aiment beaucoup à manger la chair de leurs ennemis tués dans les batailles, et le désir de cet homi-

nable repas est peut-être une des principales causes de leur ardeur dans les combats. On m'a dit qu'ils attendent quelquefois bien des années un moment favorable, et qu'un fils ne perd jamais de vue l'injure faite à son père. Pour exécuter leur horrible dessein, ils se glissent pendant les ténèbres au milieu de leurs ennemis; s'ils les surprennent, ce qui, je crois, arrive peu, ils leur donnent la mort à tous, et ils n'épargnent pas même les femmes et les enfans. Lorsque le massacre est achevé, ils mangent les vaincus sur le lieu même où s'est passée la boucherie, ou ils emportent autant de cadavres qu'ils le peuvent; et ils s'en régaleront ensuite chez eux avec une brutalité trop dégoûtante pour la décrire ici. S'ils sont découverts avant d'avoir exécuté leurs sanguinaires projets, ils s'enfuient ordinairement à la sourdine; on les poursuit, et on les attaque quelquefois à leur tour. Ils ne connaissent point cette modération qui donne quartier ou qui fait des captifs, en sorte que les vaincus ne peuvent mettre leurs jours à couvert que par la fuite. Cet état perpétuel de guerre; et cette manière de la conduire, si destructive de la population, les rend très-attentifs, et il est rare de rencontrer, le jour ou la nuit, un Zélandais qui ne soit pas sur ses gardes. Il est impossible de rien ajouter aux motifs qui excitent leur vigilance; la conservation de leur vie et leur bonheur en dépendent; car, selon leur système religieux, l'ame de l'homme dont le corps est mangé par l'ennemi est condamnée à un feu éternel, tandis que les ames de ceux dont les corps ont été arrachés des mains des meurtriers, ainsi que les ames de ceux qui meurent de mort naturelle, vont habiter avec les dieux. Je leur demandai s'ils mangent ceux de leurs amis qui étaient tués à la guerre, mais dont les corps ne tombaient point au pouvoir de l'ennemi. Ils parurent étonnés de ma question; ils me répondirent que non; ils témoignèrent même une sorte d'horreur sur l'idée qu'elle présentait. Ils enterrent communément leurs morts; mais, s'ils ont tué plus d'ennemis qu'ils ne peuvent en manger, ils les jettent à la mer.

(Tome I, pag. 174.)

Voici les observations recueillies, en février 1777, par le chirurgien Anderson sur le même sujet :

Les diverses tribus sont souvent en querelle, ou plutôt elles y sont toujours; car la multitude de leurs armes et leur dextérité à s'en servir annoncent que la guerre les occupe principalement; ces armes sont des piques, des *patous*, des ballebardes et quelquefois des pierres. Les piques sont d'un bois très-dur; leur longueur varie de cinq à vingt et même trente pieds; ils lancent les plus courtes comme des dards. Le *patou* ou le *mere* a la forme d'une ellipse, sa longueur est d'environ dix-huit pouces; il a un manche de bois, de pierre, d'os ou de jaspé vert, et c'est l'arme sur laquelle ils comptent le plus dans les batailles. La ballebarde ou la longue massue a cinq ou six pieds de longueur; l'une de ses extrémités se termine en pointe et offre une tête sculptée; l'autre est large ou aplatie, et elle présente des bords tranchans.

Avant de commencer l'action, ils entonnent une chanson guerrière; et ils observent tous la mesure la plus exacte; leur colère arrive bientôt au dernier degré de la fureur et de la frénésie; ils font des contorsions horribles de l'œil, de la bouche et de la langue, afin d'inspirer de la terreur à leurs ennemis; on les prendrait pour des démons plutôt que pour des hommes, et cet affreux spectacle glacerait presque d'effroi d'intrepides guerriers qui n'y seraient pas accoutumés. Ils ont une autre habitude plus horrible et plus déshonorante pour la nature humaine; ils coupent en morceaux un ennemi vaincu, lors même qu'il n'est pas encore mort, et, après l'avoir rôti, ils le mangent, non avec répugnance, mais avec une satisfaction extrême.

On est tenté de croire que des hommes capables de pareils excès n'ont aucune commisération ou aucun attachement pour ceux de leur tribu : cependant on les voit déplorer la perte de leurs amis d'une manière qui suppose de la sensibilité. Les

hommes et les femmes poussent des cris attendrissans, lorsque leurs parens ou leurs amis ont été tués dans les batailles, ou sont morts d'une autre manière : ils se découpent le front et les joues avec des coquilles et des morceaux de pierre ; ils se font de larges blessures d'où le sang sort à gros bouillons et se mêle à leurs larmes : ils taillent ensuite des pierres vertes auxquelles ils donnent une figure humaine ; ils mettent à cette figure des yeux de nacre de perle, et ils la portent à leur cou pour se souvenir de ceux qui leur étaient chers. Leurs affections paraissent si fortes, qu'au retour de leurs amis, dont l'absence n'a pas été quelquefois bien longue, ils se découpent également le visage et poussent, dans leur transport de joie, des cris frénétiques.

Les enfans sont accoutumés de bonne heure à toutes les pratiques bonnes ou mauvaises de leurs pères : un petit garçon, ou une petite fille de neuf à dix ans, fait les mouvemens, les contorsions et les gestes par lesquels les Zélandais plus âgés inspirent de la terreur à leurs ennemis : ils chantent la chanson de guerre, et ils observent très-exactement la mesure.

Les Zélandais chantent, sur des airs qui ont une sorte de mélodie ; les traditions de leurs aïeux, leurs batailles, leurs victoires, et même des sujets assez indifférens. Ils sont passionnés pour cet amusement, et la plus grande partie de leur temps y est employée : ils passent aussi plusieurs heures de la journée à jouer de la flûte.

Quoique leur prononciation soit souvent gutturale, leur langue est loin d'être dure ou désagréable, et si nous pouvons établir ici une opinion d'après la mélodie de quelques-uns de leurs chants, l'idiome de la Nouvelle-Zélande a certainement une grande partie des qualités qui rendent les langues harmonieuses : il est assez étendu ; on imagine bien toutefois qu'on le trouvera pauvre, si on le compare à nos langues d'Europe, qui doivent leur perfection à une longue suite de travaux, etc.

(Tom. I, pag. 205 et suiv.)

VOYAGE

DU CAPITAINE SURVILLE.

Voici l'article du journal de Monneron, subrecargue du vaisseau *le Saint-Jean-Baptiste*, relatif au séjour que fit le capitaine Surville à la Nouvelle-Zélande.

Cet officier reconnut cette grande île le 12 décembre 1769, par la latitude australe de 35° 37' : les vents ne lui permirent pas de trouver un mouillage avant le 17, jour où il jeta l'ancre dans une baie qu'il nomma Lauriston, du surnom du gouverneur Laws. Le lendemain Surville descendit à terre, le chef du village vint au devant de lui sur le bord du riyage. Les insulaires étaient épars de côté et d'autre; ils tenaient à la main des peaux de chiens et des paquets d'herbes qu'ils baussaient et baissaient alternativement, dans l'intention sans doute de lui rendre hommage; c'est ainsi que se passa en espèce de salutation la première entrevue : le jour suivant la réception fut bien différente, les Indiens étaient en armes et par troupes. Le chef était venu dans sa pirogue au devant de Surville pour l'engager, par signe, à l'attendre sur le bord du rivage, parce que les Indiens étaient dans de vives alarmes sur la descente à terre

d'une grande partie de l'équipage de son vaisseau. Surville se conforma à ce qu'il désirait à cet égard; mais, lorsque le chef lui fit la demande de son fusil, il s'y refusa. Le chef, sans se rebuter du peu de succès de sa première demande, pria cet officier de lui prêter son épée pour la montrer aux gens de son village. Le capitaine ne fit aucune difficulté de lui remettre cette arme; le chef, satisfait, accourut la montrer aux insulaires qui paraissaient attendre avec inquiétude le dénonement de cette entrevue. Le chef harangua à haute voix, et avec chaleur, ce nombreux attroupement; et dès ce moment il s'établit, entre les insulaires et l'équipage du vaisseau, un commerce qui procura des vivres et des secours de toute espèce aux malades. Ce chef demanda à Surville la permission de l'accompagner à bord de son vaisseau pour en examiner la construction: ce capitaine y consentit; mais, dès que le canot commença à s'éloigner de la côte, le cri des femmes et les alarmes des Indiens déterminèrent Surville à le ramener promptement à terre, où cet officier fut témoin de l'affection sincère de ce peuple envers leur chef.

L'illustre Cook côtoyait alors la Nouvelle-Zélande, il releva même la baie où était Surville, sans se douter qu'un vaisseau français eût abordé avant lui à cette île alors peu connue. On lit dans la relation de son second voyage: « Lorsque je prolongeai (en décembre 1769), sur *l'Endeavour*, la côte de la Nouvelle-Zélande, le capitaine Surville était mouillé dans la baie Douteuse, sans que j'en eusse par les insulaires aucune connaissance. »

Surville éprouva une tempête dont il est mention dans le journal de Cook, qui lui fit perdre ses ancres; son vaisseau courut de grands dangers, mais cet habile marin savait, dans ces grandes circonstances, déployer avec un sang-froid imperturbable toutes les ressources de son art. Aussi avait-il la confiance de son équipage à tel point qu'il n'était pas intimidé à la vue des plus imminents dangers.

Au commencement de la tempête, la chaloupe où étaient

les malades tenta inutilement de gagner le vaisseau. Elle ne put pas même revenir au village, elle fut jetée dans une anse qu'on nomma pour cette cause *anse du Refuge*. Elle fut obligée d'y rester tout le temps de la durée du coup de vent. Naguinoui, chef de ce village, açoneillit et reçut les malades dans sa maison. Il leur prodigua tous les rafraichissemens qu'il fut en son pouvoir de leur procurer, sans vouloir accepter aucun salaire de ses soins généreux. Ce ne fut que le 29 qu'il fut praticable à la chaloupe de se rendre au vaisseau ; la tempête avait fait perdre à Surville le canot qui était amarré derrière le vaisseau ; il le vit échoué sur le rivage de l'anse du Refuge. Ce capitaine l'envoya chercher, mais les Indiens plus alertes s'en emparèrent et le cachèrent si bien, que toutes les perquisitions furent inutiles ; on soupçonna que les Indiens avaient coulé ce canot dans une petite rivière que l'on remonta, et que l'on descendit à diverses reprises. Surville, irrité de la perte de son canot, fit signe à quelques Indiens qui étaient auprès de leurs pirogues de s'approcher. Un d'entre eux accourut, il fut arrêté et conduit à bord ; les autres moins confians prirent aussitôt la fuite. On poursuivit cette hostilité en s'emparant d'une pirogue et en brûlant toutes celles qui étaient sur le rivage. On mit le feu aux maisons et aux villages ; et, après avoir ainsi porté l'effroi et la désolation dans ces contrées, Surville quitta la Nouvelle-Zélande sans prévoir que cet injuste châtimement aurait les suites les plus funestes pour les Européens qui auraient le malheur d'y aborder. Infortuné Mariop, voilà la vraie cause de votre mort et du massacre des Français qui vous ont suivi ! Ne cherchons pas d'autres motifs ; il est bien douloureux pour nous d'être encore forcés de les aggraver. Notre qualité d'historien nous impose le devoir de tout dire, et cette tâche est cruelle lorsqu'elle peut servir à accuser d'injustice et d'ingratitude un habile navigateur et un marin d'une haute distinction. Il faut donc que je fasse connaître au lecteur que l'Indien qui fut arrêté, était le chef Naguinoui, qui avait reçu les malades dans sa maison avec autant d'humanité que de désintéresse-

ment, et encore dans une circonstance infiniment critique; car la tempête, qui dura trois jours, avait mis le vaisseau à tout moment dans le danger de se perdre à cette côte. On aurait sans doute pu connaître plus particulièrement par ce chef les productions et les mœurs des peuples de la Nouvelle-Zélande. Mais on ne trouve, dans les journaux du *Saint-Jean-Baptiste*, que la date de sa mort, à la vue des îles de Jean-Fernandès, le 12 mars 1770. Le journal de Potier de l'Orme, que nous avons sous les yeux, nous apprend qu'il commandait la chaloupe où étaient les malades avec le chirurgien Dolne, lorsque Naguinqui offrit si généreusement sa maison pour y déposer les malades et leur donner tous les secours que cette contrée pouvait offrir. Après avoir fait un bel éloge de l'humanité de ce chef, qui passait pour avoir dans le pays une grande autorité, il ajoute : « Je fus très-surpris de voir que l'Indien qu'on conduisait à bord, pieds et mains liés, était ce chef qui, à mon arrivée à l'anse du Refuge, m'avait fait apporter du poisson séché, sans exiger de paiement, avec l'air du monde le plus compatissant. Cet infortuné ne m'eut pas plutôt reconnu, qu'il se jeta à mes pieds, les larmes aux yeux, en me disant des choses que je n'entendais pas, et que je pris pour des prières, d'intercéder en sa faveur et de le protéger, parce qu'il m'avait rendu service dans une circonstance où j'en avais le plus grand besoin. Je fis pour cet homme tout ce qui était en mon pouvoir pour lui montrer qu'on ne voulait pas lui faire de mal. Il me serrait dans ses bras, et il me montrait sa terre natale qu'on le forçait d'abandonner. Heureusement pour moi, le capitaine le fit mener dans sa chambre de conseil, car il me faisait peine de voir cet homme alarmé du sort qu'on lui préparait. » On conçoit qu'il devait être très-inquiet, car lorsqu'il fut plus rassuré, il apprit à Potier de l'Orme que, lorsqu'ils font des prisonniers, ils les saisissent par la touffe de cheveux qu'ils portent sur le sommet de la tête, et les tuent d'un coup de leurs assommoirs sur la tempe. Ils partagent entre eux par morceaux le cadavre pour en faire un horrible festin.

Ces cannibales sont extrêmement voraces. Naguipoui désirait non-seulement tout ce qu'on lui offrait, mais il allait encore auprès des matelots, sollicitait et mendiait les restes de leurs vivres. Il paraissait cependant regretter sa nourriture primitive, la racine de fougère : on a remarqué qu'il avait les dents très-petites, et qu'il éprouvait une grande difficulté à rendre le son de l's.

(*Voyage aux Indes orientales, etc.*, par
Rochon, 1807, pag. 382 et suiv.)

VOYAGE

DU CAPITAINE MARION.

M. l'abbé Rochon donna en 1783 la relation détaillée du voyage du capitaine Marion, d'après le journal du lieutenant Crozet qui prit le commandement du *Mascarin* après la mort de M. Marion. C'est de cette relation que nous allons extraire tout ce qui a rapport au séjour de cet infortuné navigateur sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, ainsi que les observations qui furent alors recueillies sur les productions de ce pays et les mœurs de ses habitans. On verra qu'elles avaient été faites avec beaucoup de discernement et d'exactitude, encore que l'expédition commandée par Marion fût presque uniquement commerciale.

Le capitaine Marion commandant les vaisseaux le *Mascarin* et le *Castries* venait de la terre de Van-Diemen, quand il se dirigea sur les côtes de la Nouvelle-Zélande. Ce fut le 24 mars 1772 qu'il atterrit à la hauteur du mont Egmont de Cook, qui lui parut aussi élevé que le pic des Açores et près duquel il vit des hommes et plusieurs feux.

Le 31 il revit la terre par $36^{\circ} 36'$ lat. S. ; puis il longea la côte à une ou trois lieues de distance, faisant route au nord et par vingt-six à quarante brasses de fond.

De violens coups de vent du N. à l'O. l'obligèrent à éloigner la terre. Le 4 avril il eut connaissance des Rois. Un nouveau coup de vent le renvoya au large. Le 13 au matin il s'approcha de la plus grande Ile des Rois à une lieue de distance. Il y vit des hommes d'une grande taille, et d'agréables bouquets d'arbrisseaux.

Le 16 il laissa tomber l'ancre sur une mauvaise rade dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande. Les navires manquèrent tomber à la côte; ils furent obligés d'appareiller en hâte en laissant leurs ancrs, qu'ils ne revinrent chercher que le 26. Enfin, le 3 mai, les navires se trouvèrent devant la baie des Iles, près le cap Brett de Cook.

Désormais nous allons laisser parler le lieutenant Crozet :

« Lorsque nous fûmes à deux lieues de distance dudit cap, nous eûmes connaissance de trois pirogues qui venaient à nous. Il ventait peu et la mer était belle. Une des pirogues s'approcha de notre vaisseau; elle contenait neuf hommes. On les engagea par signes à venir à bord; on leur envoya diverses bagatelles pour les y déterminer. Ils y vinrent avec un peu de difficulté et parurent, en montant dans le vaisseau, n'être pas sans crainte. M. Marión les fit entrer dans la chambre du conseil, et leur offrit du pain. Il en mangea le premier, et ils en mangèrent aussi. On leur présenta de la liqueur; ils en burent avec répugnance. On les engagea à se dépouiller de leur pagne, et on leur fit présent de chemises et de caleçons, dont ils parurent se laisser habiller avec plaisir. On leur fit voir différens outils, tels que haches, ciseaux et herminettes. Ils montrèrent extrêmement empressés de les avoir; ils s'en servirent dans le moment, pour nous faire voir qu'ils en connaissaient l'usage. On leur en fit présent. Ils s'en allèrent peu de temps après, très-satisfaits de notre réception. Dès qu'ils furent un peu éloignés du vais-

seau, nous les vîmes quitter leurs chemises et leurs caleçons pour prendre leurs premiers vêtements et cacher ceux qu'ils avaient reçus de nous. Ils abordèrent ensuite les deux autres pirogues, dont les sauvages n'avaient pas osé s'approcher du vaisseau; ils parurent les rassurer et les engager à venir aussi nous voir. Ils vinrent effectivement et montèrent sur le vaisseau, sans témoigner ni crainte ni défiance. Il y avait parmi eux des femmes; on leur donna du biscuit et quelques autres bagatelles.

• Le soir, le vent étant augmenté, les pirogues se retirèrent à terre. Cinq ou six de ces sauvages restèrent de leur bonne volonté à bord du vaisseau. On leur fit donner à boire et à manger; ils soupèrent même avec nous, et mangèrent de tous nos mets avec beaucoup d'appétit; ils ne voulurent boire ni vin ni liqueur. Ils couchèrent dans le vaisseau. On leur arrangea des lits dans la grande chambre; ils dormirent bien, sans marquer la moindre défiance. Cependant on les veilla toute la nuit. Parmi ces sauvages était le nommé Takouri, un de leurs chefs, dont on aura occasion de parler dans la suite, lequel témoignait beaucoup d'inquiétude toutes les fois que le vaisseau s'éloignait un peu de la côte pour courir des bordées, en attendant le bateau que nous avions envoyé le matin à terre.

Ce bateau revint vers les onze heures du soir. L'officier nous rapporta avoir trouvé une baie dans laquelle il y avait un village considérable et un enfoucement très-étendu, où il paraissait y avoir un beau port, des terres cultivées, des ruisseaux et des bois.

• Le 4 mai, nous mouillâmes entre des îles et nous y restâmes à l'ancre jusqu'au 11 dudit mois, que nous mîmes de nouveau sous voiles pour entrer dans un port beaucoup plus assuré. C'est celui que M. Cook avait nommé Port des Îles.

• Le 12 mai, le temps étant fort beau et les vaisseaux en sûreté, M. Marion envoya établir des tentes sur une île qui était dans l'enceinte du port, où il y avait de l'eau et du bois, et qui présentait une anse très-abordable vis-à-vis des vaisseaux; il

y fit transporter les malades, et y établit un corps-de-garde. Les naturels nomment cette île Motou-Aro *.

• A peine fûmes-nous monillés, qu'il nous vint à bord une quantité de pirogues, qui nous apportèrent du poisson ; ils nous témoignèrent l'avoir pêché exprès pour nous. Nous ne savions quel langage parler à ces sauvages. J'imaginai par hasard de prendre le Vocabulaire de l'île de Taïti, que nous avait remis l'intendant de l'île-de-France. Je lus quelques mots de ce Vocabulaire, et je vis avec la plus grande surprise que les sauvages m'entendaient parfaitement. Je reconnus bientôt que la langue du pays où nous étions était absolument la même que celle de l'île de Taïti, éloignée de plus de six cents lieues de la Nouvelle-Zélande. A l'approche de la nuit, les pirogues se retirèrent et nous laissèrent à bord huit ou dix sauvages qui passèrent la nuit avec nous, comme si nous étions leurs camarades et que nous fussions connus d'eux de tout temps.

• Le lendemain, le temps étant très-beau, il nous vint beaucoup de pirogues remplies de sauvages qui nous amenaient leurs enfans et leurs filles. Ils vinrent sans armes et avec la plus grande confiance. En arrivant dans le vaisseau, ils commençaient par crier *Taro* : c'est le nom qu'ils donnent au bisquit de mer. On leur en donnait à tous de petits morceaux et avec une certaine économie, car ils étaient grands mangeurs, et en si grand nombre que, si on leur en eût donné suivant leur appétit, ils eussent bientôt achevé nos provisions ; ils nous apportaient du poisson en très-grande quantité, et nous le donnaient en troc de quelques verroteries et de morceaux de fer. Dans ces premiers jours, ils se contentaient de vieux clous de deux à trois ponces ; par la suite, ils devinrent plus difficiles, et demandaient, en échange de leurs poissons, des clous de quatre

* Ou M. Cr  zet se trompe dans son journal touchant le nom de cette lie, ou elle a changé de nom depuis ce temps. Il est certain qu'elle se nomme aujourd'hui *Motou-Doa* ou *Motou-R  ua*, car les naturels confondent souvent le son du *d* avec celui de l'*r*.

ou cinq pouces. Leur objet, en demandant ces clous, était d'en faire de petits ciseaux pour travailler le bois. Dès qu'ils avaient obtenu un petit morceau de fer, ils allaient aussitôt le porter à quelque matelot, et l'engageaient par signes à le leur aiguiser sur la meule; ils avaient toujours soin de ménager quelques poissons pour payer à ce matelot le service qu'il leur rendait. Les deux vaisseaux étaient pleins de ces sauvages; ils avaient un air fort doux et même caressant. Peu à peu ils connurent tous les officiers des vaisseaux et les appelaient par leur nom. Nous faisons entrer dans la chambre du conseil les chefs seulement, les femmes et les filles. Les chefs étaient distingués par des plumes d'aigrettes ou d'autres oiseaux aquatiques, plantées dans leurs cheveux au sommet de la tête.

Les femmes mariées se reconnaissaient à une espèce de tresse de junc qui leur liait les cheveux au sommet de la tête. Les filles n'avaient point cette marque distinctive; leurs cheveux tombaient naturellement sur le cou, sans aucune tresse pour les attacher. C'étaient les sauvages eux-mêmes qui nous avaient fait connaître ces distinctions, en nous faisant entendre par signes qu'il ne fallait pas toucher aux femmes mariées, mais que nous pouvions en toute liberté nous adresser aux filles. Il n'était pas possible en effet d'en trouver de plus faciles.

Dès que nous eûmes connaissance de ces distinctions, on en fit passer l'avis dans les deux vaisseaux; afin que chacun fût circonspect à l'égard des femmes mariées; pour conserver la bonne intelligence avec des sauvages qui nous paraissaient si aimables, et ne pas les indisposer contre nous. La facilité d'avoir des filles fit que nous n'eûmes jamais le moindre reproche de la part des sauvages au sujet de leurs femmes, pendant tout le temps que nous vécûmes avec ces peuples.

Lorsque nous eûmes bien fait connaissance avec eux, ils nous invitèrent à descendre à terre et à venir les visiter dans leur village; nous nous rendîmes à leur invitation. Je m'embarquai avec M. Marion dans notre chaloupe bien armée;

avec un détachement de soldats. Nous parcourûmes d'abord une partie de la baie, où nous comptâmes vingt villages composés d'un nombre suffisant de maisons pour loger quatre cents personnes; les plus petites pouvaient en contenir deux cents.

« Nous abordâmes à plusieurs de ces villages. Dès que nous mettions pied à terre, les sauvages venaient au-devant de nous sans armes, avec leurs femmes et leurs enfans. Nous nous fîmes des amitiés réciproques; nous leur offrîmes de petits présens auxquels ils parurent très-sensibles. Des chefs de quelques-uns de ces villages nous faisaient des instances très-presantes pour nous engager à monter avec eux. Nous les suivîmes.

« Peu de jours après notre arrivée dans le port des Iles, M. Marion fit diverses courses le long des côtes et même dans l'intérieur du pays, pour chercher des arbres propres à faire des mâts pour le vaisseau *le Castrès*. Les sauvages l'accompagnaient partout. Le 23 de mai, M. Marion trouva une forêt de cèdres magnifiques, à deux lieues dans l'intérieur des terres et à portée d'une baie éloignée d'environ une lieue et demie de nos vaisseaux...

« Nous fîmes aussitôt un établissement en cet endroit; nous y envoyâmes les deux tiers de nos équipages, avec les haches, les outils et tous les appareils nécessaires, non-seulement pour abattre les arbres et faire les mâts; mais encore pour aplanir les chemins sur trois petites montagnes et un marais qu'il fallait traverser pour amener les mâts au bord de la mer.

« Nous établîmes des barraques de correspondance et de communication sur le rivage le plus voisin de l'endroit où était notre atelier: c'était à ce poste que nos vaisseaux envoyaient tous les jours leurs chaloupes, avec les provisions pour les travailleurs qui étaient cabanés à deux lieues de l'intérieur du pays.

« Par ce moyen, nous avions trois postes à terre, l'un sur l'île Motou-Aro, au milieu du port où étaient nos malades

sous des tentes, notre forge où l'on forgeait les cercles de fer destinés à la nouvelle mâture du vaisseau *le Castrier*, enfin toutes nos futailles vides avec nos tonneliers; car c'était sur cette île que nous faisions notre eau. Ce poste était gardé par un officier avec dix hommes armés et les chirurgiens destinés au service des malades. Un second poste était sur la grande terre, au bord de la mer, à une lieue et demie des vaisseaux, pour servir d'entrepôt et de point de communication avec notre atelier de charpentiers, établi à deux lieues plus loin dans le milieu des bois. Ces deux derniers postes étaient également commandés par des officiers, ayant sous eux des hommes armés pour la garde de nos effets.

• Les sauvages étaient toujours parmi nous dans ces différens postes et sur nos deux vaisseaux; ils nous fournissaient, en échange de elous, du poisson, des tailles, des pigeons ramiers et des canards sauvages; ils mangeaient avec nos matelots, ils les aidaient dans leurs travaux: et toutes les fois qu'ils mettaient la main à l'œuvre, on s'en apercevait bien, car ils sont généralement forts, et leur aide soulageait beaucoup nos équipages.

• Nos jeunes gens, attirés par les caresses des sauvages et par la facilité de leurs filles, parcouraient tous les jours les villages, faisaient même des courses dans les terres pour aller à la chasse des canards, en menant avec eux des sauvages qui les portaient, dans les marais et au passage des rivières, avec la même facilité qu'un homme fort porterait un enfant. Il leur est arrivé quelquefois de s'écarter fort loin, de parvenir chez des sauvages d'un autre canton, d'y trouver des villages beaucoup plus considérables que ceux qui étaient dans notre port. Ils y ont trouvé des hommes plus blancs qui les ont bien reçus, et sont revenus pendant la nuit au travers des forêts, accompagnés d'une troupe de sauvages qui les portaient lorsqu'ils étaient fatigués.

• Malgré ces preuves d'amitié de la part des sauvages, nous étions toujours un peu sur nos gardes, et nos bateaux n'allaient

jamais à terre que bien armés; nous ne laissions pas aborder nos vaisseaux par les sauvages avec leurs armes. Mais enfin la confiance s'établit au point que M. Marion ordonna de désarmer les chaloupes et les canots, lorsqu'ils iraient à terre. Je fis tout ce qui dépendait de moi pour faire rétracter cet ordre; et, malgré les caresses des sauvages, je n'oubliai jamais que notre devancier, Abel Tasman, avait nommé baie des Menrriers celle où il avait atterré dans la Nouvelle-Zélande. Nous ignorions que M. Cook l'eût visitée depuis, et reconnue tout entière; nous ignorions qu'il y avait trouvé des anthropophages, et qu'il avait failli être tué dans le même port où nous étions mouillés.

« Il est bien étonnant que ces sauvages qui, l'année précédente, avaient vu un vaisseau français et un vaisseau anglais, qui avaient traité avec eux, et devaient nécessairement avoir en de ces vaisseaux, du fer, des toiles et autres effets d'Europe, ne nous aient jamais rien laissé apercevoir de tout cela, et ne nous aient pas donné à comprendre qu'ils avaient déjà vu d'autres vaisseaux que les nôtres; il est vrai que les effets même que nous leur donnions tous les jours ne repaissaient plus, et que nous n'en trouvions jamais aucunes traces en parcourant leurs villages et en visitant leurs maisons.

« M. Marion, parvenu à la plus grande sécurité, faisait son bonheur de vivre au milieu de ces sauvages. Quand il était dans le vaisseau, la chambre du conseil en était toujours pleine; il les caressait, et, à l'aide du Vocabulaire de Taiti, il tâchait de se faire entendre d'eux; il les comblait de présents. De leur côté, ils connaissaient parfaitement M. Marion pour le chef des deux vaisseaux: ils savaient qu'il aimait le turbot, et tous les jours ils lui en apportaient de fort beaux. Dès qu'il témoignait désirer quelque chose, il les trouvait toujours à ses ordres. Lorsqu'il allait à terre tous les sauvages l'accompagnaient avec un air de fête et des démonstrations de joie; les femmes, les filles, les enfans même, venaient lui faire des caresses: tous l'appelaient par son nom.

• Le nommé Takouri, chef du plus grand des villages du pays, lui avait amené sur le vaisseau son fils âgé d'environ quatorze ans, qu'il paraissait aimer beaucoup, et l'avait laissé passer la nuit dans le vaisseau.

• Trois esclaves de M. Marion avaient déserté dans une pirogue qui submergea en arrivant à terre : Takouri fit arrêter ceux qui ne s'étaient pas noyés, et les ramena à M. Marion.

• Un sauvage était entré un jour par le sabord de la sainte-barbe, et avait volé un sabre : on s'en aperçut ; on le fit monter à bord, on le dénonça au chef qui le réprimanda beaucoup, et pria de le mettre aux fers comme un matelot qui y était. On le renvoya sans correction.

• Nous étions si familiers avec ces hommes, que presque tous les officiers avaient parmi eux des amis particuliers qui les suivaient et les accompagnaient partout. Si nous étions partis dans ce temps-là, nous eussions rapporté en Europe l'idée la plus avantageuse de ces sauvages ; nous les eussions peints dans nos relations comme le peuple le plus affable, le plus humain, le plus hospitalier qui existe sur la terre.

• Le 8 juin, M. Marion était descendu à terre, toujours accompagné d'une troupe de sauvages. Il y fut accueilli avec des démonstrations d'amitié plus grandes encore que de coutume : les chefs des sauvages s'assemblèrent, et, d'un commun accord, le reconnurent pour le grand chef du pays ; ils lui placèrent au sommet de la tête, dans les cheveux, les quatre plumes blanches qui distinguaient les chefs. Il revint sur son vaisseau, plus content que jamais de ces bons sauvages.

• Dans le même temps, le jeune sauvage que j'avais pris en affection, qui venait me voir tous les jours et me témoignait beaucoup d'attachement ; vint me visiter : c'était un jeune homme beau, bien fait, d'une physionomie douce et toujours riante ; il avait ce jour-là un air de tristesse que je ne lui avais pas encore vu. Il m'apporta en présent des armes, des outils et des ornemens d'un très-beau jade que je lui avais témoigné désirer. Je voulus les lui payer par des outils de fer et des mou-

choirs rouges que je savais devoir lui faire plaisir : il les refusa. Je voulus lui faire reprendre ses jades ; il ne le voulut pas. Je lui offris à manger : il refusa encore, et s'en alla fort triste. Je ne l'ai plus revu.

• Quelques autres sauvages, amis de nos officiers, accoutumés à venir les visiter tous les jours, disparurent de même. Nous ne fîmes pas assez d'attention à cette singularité. Il y avait trente-trois jours que nous étions dans le port des Iles, et que nous vivions dans la meilleure intelligence avec les sauvages, qui nous paraissaient le meilleur peuple qu'on pût voir ; nous nous répandions tous les jours dans les campagnes pour reconnaître le pays, étudier les productions, et chercher si nous ne découvririons pas quelques métaux ou autres objets de commerce. M. Marion avait fait des courses très-éloignées dans son canot, et avait visité différentes baies habitées par d'autres sauvages qui tous l'avaient bien accueilli.

• Enfin, le 12 juin, à deux heures après-midi, M. Marion descendit à terre dans son canot armé de douze hommes, emmenant avec lui deux jeunes officiers, MM. de Vaudricourt et Le Houx, un volontaire et le capitaine d'armes du vaisseau, en tout dix-sept personnes. Le nommé Takouri, chef du plus grand village, un autre chef et cinq ou six sauvages qui étaient sur le vaisseau, accompagnèrent M. Marion dont le projet était d'aller manger des hultres, et donner un coup de filet au pied du village de Takouri.

• Le soir, M. Marion ne vint point, à son ordinaire, coucher à bord du vaisseau. On ne vit revenir personne du canot : on n'en fut pas inquiet ; la confiance dans l'hospitalité des sauvages était si bien établie parmi nous qu'on ne se défiait point d'eux. On crut seulement que M. Marion et sa suite avaient couché à terre dans nos cabanes, pour être à portée de voir le lendemain les travaux de l'atelier qui était à deux lieues dans l'intérieur du pays, occupé à la mâture du vaisseau *le Castries*. Cette mâture était fort avancée, et une partie des matériaux était déjà transportée assez près du rivage. Les sau-

vages nous aidaient tous les jours à ces transports très-fatigans.

Le lendemain, 13 juin, à cinq heures du matin, le vaisseau *le Castries* envoya sa chaloupe faire de l'eau et du bois pour la consommation journalière, suivant l'usage établi entre les deux bâtimens qui envoyaient ainsi alternativement tous les jours pour la provision commune. A neuf heures, on aperçut à la mer un homme qui nageait vers les vaisseaux; on lui envoya aussitôt un bateau pour le secourir et l'amener à bord : cet homme était un des chaloupiers, qui s'était sauvé seul du massacre de tous ses camarades assassinés par les sauvages. Il avait deux coups de lance dans le côté, et était fort maltraité. Il raconta que lorsque la chaloupe avait abordé la terre, sur les sept heures du matin, les sauvages s'étaient présentés au rivage sans armes, avec leurs démonstrations ordinaires d'amitié; qu'ils avaient même, suivant leur coutume, porté sur les épaules, de la chaloupe au rivage, les matelots qui avaient craint de se mouiller; qu'ils s'étaient montrés à l'ordinaire bons camarades; mais que les matelots s'étant tous séparés les uns des autres pour ramasser chacun leur paquet de bois, alors les sauvages, armés de casse-têtes, de massues et de lances, s'étaient jetés avec fureur par troupe de huit ou dix sur chaque matelot, et les avaient massacrés; que lui, n'ayant affaire qu'à deux ou trois sauvages, s'était d'abord défendu et avait reçu deux coups de lance: mais que voyant venir à lui d'autres sauvages, et se trouvant plus près du bord de la mer, il s'était enfui et caché dans les broussailles; que de là il avait vu tuer ses camarades; que les sauvages, après les avoir tués, les avaient dépouillés, leur avaient ouvert le ventre, et commençaient à les hacher en morceaux, lorsqu'il avait pris le parti de tenter de gagner un des vaisseaux à la nage.

Après un rapport aussi affreux, on ne conta plus que M. Marion et les seize hommes du canot, dont on n'avait aucune nouvelle, n'eussent éprouvé la même fin que les onze hommes de la chaloupe.

• Les officiers qui restaient à bord des deux vaisseaux s'assemblèrent pour aviser aux moyens de sauver les trois postes que nous avions à terre.

• On expédia aussitôt la chaloupe du *Mascarin*, bien armée, avec un officier et un détachement de soldats commandés par un sergent. L'officier avait ordre d'examiner le long de la côte s'il ne découvrirait pas le canot de M. Marion et sa chaloupe ; mais il lui était surtout commandé d'avertir tous les postes, et d'aller d'abord au débarquement le plus voisin de l'atelier des mâts, pour porter promptement à ce poste le plus nombreux et le plus important secours, avec l'avis de ce qui venait de se passer. L'officier découvrit en chemin la chaloupe du *Castries* et le canot de M. Marion échoués ensemble sous le village de Takouri, et entourés de sauvages armés de haches, sabres et fusils, qu'ils avaient pris dans les deux bateaux, après avoir égorgé nos gens.

• L'officier, pour ne rien compromettre, ne s'arrêta pas à cet endroit où il aurait pu facilement dissiper les sauvages et reprendre les bateaux ; il craignait de ne pas arriver à temps au poste de la mâture. Il se conforma à l'ordre qu'il avait reçu d'y porter promptement du secours, avec l'avis des événemens tragiques de la veille et du matin.

• Je me trouvais heureusement au poste ; j'y avais passé la nuit ; je n'avais pas dormi ; et sans savoir rien du massacre de M. Marion, j'avais fait faire bonne garde. J'étais sur une petite montagne, occupé à diriger le transport de nos mâts, lorsque, vers les deux heures après midi ; je vis paraître un détachement marchant en bon ordre avec des fusils armés de baïonnettes, que je reconnus de loin, à leur éclat, pour n'être pas les armes ordinaires des vaisseaux.

• Je compris aussitôt que ce détachement venait nous annoncer quelque événement fâcheux. Pour ne point effrayer nos gens, dès que le sergent qui marchait à la tête fut à la portée de la voix, je lui criai d'arrêter, et je m'approchai pour apprendre seul ce dont il pouvait être question. Lorsque j'eus

entendu ce rapport, je défendis au détachement de parler, et je me rendis avec lui au poste.

« Je fis aussitôt cesser les travaux, rassembler les outils, les armes; je fis charger les fusils, et partager entre les matelots tout ce qu'ils pouvaient emporter. Je fis faire un trou dans une de nos barraques pour enterrer le reste; je fis abattre ensuite la barrique, et donnai ordre d'y mettre le feu, pour cacher sous les cendres le peu d'outils et ustensiles que j'avais fait enterrer, faute de pouvoir les emporter.

« Nos gens ne savaient rien des malheurs arrivés à M. Marion et à leurs camarades; j'avais besoin, pour nous tirer d'embarras, qu'ils conservassent leur tête. J'étais entouré de sauvages armés, et je ne m'en étais aperçu qu'au moment où le détachement m'avait joint, et après que le sergent m'eut fait son rapport. Les sauvages, rassemblés par troupes, occupaient toutes les hauteurs.

« Je partageai mon détachement que je renforçai de matelots armés de fusils, partie à la tête précédés du sergent, et partie à la queue; les matelots, chargés d'outils et d'effets, étaient au centre; je faisais l'arrière-garde. Nous partîmes au nombre d'environ soixante hommes; nous passâmes au travers de plusieurs troupes de sauvages; dont les différens chefs me répétaient souvent ces tristes paroles : *Takouri mate Marion*, c'est-à-dire, le chef Takouri a tué Marion. L'intention de ces chefs était de nous effrayer, parce que nous avons reconnu que chez eux, lorsque le chef est tué dans une affaire, tout est perdu pour ceux qui le suivent.

« Nous fîmes ainsi près de deux lieues jusqu'au bord de la mer où les chaloupes nous attendaient, sans être inquiétés par les sauvages qui se contentaient de nous suivre sur les côtes, et de nous répéter souvent que Marion était mort et mangé. J'avais dans le détachement de bons tireurs qui, entendant dire que M. Marion était tué, brûlaient d'envie de venger sa mort, et me demandaient souvent la permission de casser la tête à ces chefs qui semblaient nous menacer. Mais il n'était pas temps

de s'occuper de vengeance ; dans l'état où nous étions, la perte d'un seul homme était irréparable, et, si nous en avions perdu plusieurs, les deux vaisseaux ne fussent jamais sortis de la Nouvelle-Zélande. Nous avions d'ailleurs un troisième poste, celui de nos malades, qu'il fallait encore mettre en sûreté. J'arrêtai donc l'ardeur de nos gens, et je leur défendis de tirer, leur promettant de donner carrière à leur vengeance dans un moment plus favorable.

» Lorsque nous fûmes arrivés à notre chaloupe, les sauvages semblaient nous presser de plus près. Je donnai ordre aux matelots chargés de s'embarquer les premiers ; puis, m'adressant à un chef des sauvages, je plantai un piquet en terre à dix pas de lui, et je lui fis entendre que si un seul sauvage passait la ligne de ce piquet, je le tuerais avec ma carabine, dont je fis la démonstration de vouloir me servir. Je leur dis d'un ton menaçant qu'ils eussent tous à s'asseoir. Le chef répéta docilement mon commandement aux siens, et aussitôt les sauvages, au nombre d'environ mille hommes, s'assirent tous.

» Je fis successivement embarquer tout le monde, ce qui fut assez long, parce qu'il y avait beaucoup de bagage à mettre dans la chaloupe ; que ce bateau chargé tirant beaucoup d'eau ne pouvait accoster la terre, et qu'il fallait entrer dans la mer pour s'embarquer. Je m'embarquai enfin le dernier, et aussitôt que je fus entré dans l'eau, les sauvages se levèrent tous ensemble, forcèrent la consigne, jetèrent le cri de guerre, nous lancèrent des javelots de bois et des pierres qui ne firent mal à personne. Ils brûlèrent nos cabanes qui étaient sur le rivage, et nous menaçaient avec leurs armes qu'ils frappèrent les unes contre les autres en jetant des cris affreux.

» Aussitôt que je fus embarqué, je fis lever le grappin de la chaloupe. Je fis ranger tous nos gens de manière à ne pas embarquer les rameurs. La chaloupe était si chargée et si pleine, que je fus obligé de me tenir debout à la poupe, la barre du gouvernail entre mes jambes. Mon intention était de ne pas faire tirer un coup de fusil, mais de rejoindre promptement

ment le vaisseau ; pour envoyer ensuite la chaloupe sur l'île Motou-Aro relever le poste de nos malades, notre forge et notre tonnellerie.

• A mesure que nous commençâmes à nous éloigner du rivage, les cris, les menaces des sauvages augmentaient, de sorte que notre retraite avait l'air d'une fuite. Les sauvages entraînaient dans l'eau, comme pour venir attaquer la chaloupe. Je jugeai alors, avec le plus grand regret, qu'il était important et nécessaire à notre propre sûreté de faire connaître à ces malheureux la supériorité de nos armes. Je fis lever les rames ; je commandai à quatre fusiliers de tirer sur les chefs qui paraissaient plus agiles et animaient tous les autres ; chaque coup fit tomber un de ces malheureux. La fusillade continua ainsi pendant quelques minutes. Les sauvages voyaient tomber leurs chefs et leurs camarades avec une stupidité incroyable ; ils ne comprenaient pas comment ils pouvaient être tués par des armes qui ne les touchaient pas, comme leurs casse-têtes et leurs massues. A chaque coup de fusil, ils redoublaient leurs cris et leurs menaces ; ils s'agitaient horriblement sans changer de place ; ils restaient sur le rivage comme un troupeau de bêtes. Nous les eussions détruits jusqu'au dernier, si j'avais voulu faire continuer la fusillade. Après en avoir fait tuer malgré moi beaucoup trop, je fis ramer vers le vaisseau, et les sauvages ne cessèrent de crier.

• Dès que je fus arrivé à bord du *Mascarin*, j'expédiai aussitôt la chaloupe pour aller relever le poste de nos malades. Je fis embarquer un détachement commandé par un officier, avec ordre de renvoyer à bord tous les malades, les officiers de santé et tous les ustensiles de notre hôpital, d'abattre les tentes, de faire autour de notre forge un retranchement pour la nuit, avec les pièces à l'eau ; de poser une sentinelle avancée du côté du village qui était sur la même île ; de veiller exactement et de prendre garde surtout aux surprises ; car je me défiais de quelque entreprise de la part des sauvages sur l'établissement de notre forge, où nous avions des fers très-propres à les

tenter. Je donnai en même temps à l'officier des signaux de nuit, avec promesse de lui envoyer promptement du secours au cas qu'il fût attaqué.

• Les malades furent heureusement ramenés sur les vaisseaux vers les onze heures de la nuit, sans aucun accident. Les sauvages rôdèrent toute cette nuit aux environs du poste; mais voyant que nos gens faisaient bonne garde, ils n'osèrent rien entreprendre, ayant essayé à les surprendre.

• Le lendemain, 14 juin, j'envoyai sur l'île un second détachement avec deux officiers. Nous n'avions point encore notre provision d'eau ni de bois pour continuer notre voyage. Après ce que nous venions d'éprouver de la part des sauvages, il y aurait eu beaucoup de difficulté à faire cet approvisionnement sur la grande terre. L'île Motou-Aro, placée au milieu du port, à portée de nos vaisseaux, nous offrait du bois à discrétion, et un ruisseau d'eau douce assez commode pour remplir nos pièces; mais il y avait sur cette île un village de trois cents sauvages qui pouvaient nous inquiéter. Je donnai ordre à l'officier qui commandait ce poste de réunir tout son monde et d'attaquer le village de vive force, en cas que les naturels parussent disposés à nous inquiéter, de le brûler et de nettoyer entièrement l'île pour assurer notre aiguade.

• Après midi, les sauvages se présentèrent en armes assez près du poste et firent des démonstrations de menaces, comme défiant nos gens au combat. On se mit aussitôt en disposition de les recevoir; on marcha à eux sans tirer, la baïonnette au bout du fusil; ils s'enfuirent dans leur village; arrivés à la porte, ils y tinrent ferme et jetèrent des eris affreux.

• Le chef Malou, maître du village, qui était un de ceux avec lesquels nous avions vécu plus familièrement, était accompagné de cinq autres chefs de différens villages, ou guerriers principaux; ils s'agitaient prodigieusement, excitaient de la voix, et par le mouvement de leurs armes, les jeunes guerriers à avancer sur nous, mais ils n'osèrent.

• Nos gens en ordre de combat s'arrêtèrent à la portée du

pistolet de la porte du village; là ils commencèrent la fusillade; tuèrent les six chefs; aussitôt tous les guerriers prirent la fuite au travers du village pour gagner leurs pirogues. Le détachement les poursuivait la baïonnette dans les reins, en tua cinquante, culbata une partie du reste dans la mer et mit le feu au village. Par ce moyen, nous restâmes maîtres de l'île; nous n'eûmes qu'un seul homme de blessé par un javelot, assez gravement, à la partie supérieure du nez, au coin de l'œil.

Après cette expédition, nous rembarquâmes notre forge, nos fers, nos pièces à can, et je fis retirer entièrement le poste. Je renvoyai ensuite couper les fougères qui étaient sur l'île, dans lesquelles les sauvages auraient pu se cacher pour nous surprendre; car ces fougères étaient hautes de six pieds et fort épaisses. Je donnai ordre d'enterrer les sauvages tués dans le combat, avec l'attention de leur laisser à tous une main hors de terre, pour faire voir aux sauvages que nous n'étions pas gens à manger comme eux nos ennemis. J'avais recommandé à nos officiers de faire leurs efforts pour nous amener quelques sauvages vivans, et de tâcher de prendre des jeunes gens des deux sexes ou des enfans; j'avais même promis aux soldats et aux matelots cinquante piastres pour chaque sauvage qu'ils pourraient amener vivant. Mais ces insulaires avaient eu soin de mettre en sûreté, avant le combat, leurs femmes et leurs enfans qu'ils avaient fait passer sur la grande terre. Nos soldats tentèrent d'arrêter et de lier des blessés qui ne pouvaient fuir; mais ces malheureux étaient enragés et mordaient comme des bêtes féroces; d'autres rompaient comme des fils les cordes avec lesquelles on les avait liés; il n'y eut pas moyen d'en avoir un seul.

Cependant, le vaisseau *le Castrics* n'avait encore ni mât de beaupré, ni mât de misaine. Il n'était plus question d'aller chercher notre belle mâture de bois de cèdre que nous avions trouvée sur la grande terre, et qui nous avait coûté des travaux infinis pour la tirer de la forêt où nous l'avions abattue. Nous fîmes des mâts par un assemblage de plusieurs petites pièces de

bois que nous trouvâmes dans nos vaisseaux, et nous remâmes enfin *le Castries*.

• Il nous fallait sept cents barriques d'eau et soixante-dix cordes de bois à feu pour les deux bâtimens ; il ne nous restait qu'une seule chaloupe pour ces travaux : nous les achevâmes peu à peu dans l'espace d'un mois.

• J'envoyais tous les jours la chaloupe sur l'île pour faire alternativement un voyage à l'eau, et l'autre au bois. Je faisais escorter les travailleurs par un détachement qui revenait tous les soirs coucher à bord du vaisseau.

• Un jour que la chaloupe était restée à terre plus tard que de coutume, les sauvages y passèrent en nombre de la grande terre sur l'île, par un côté où ils ne pouvaient être aperçus. La sentinelle, qui était placée sur une hauteur, vit venir à elle un homme portant un chapeau et habillé en matelot, mais qui marchait comme un homme qui se glisse et ne veut pas être aperçu. La sentinelle lui cria d'arrêter : c'était un sauvage qui, ne comprenant rien à ses cris, continua de s'avancer. La sentinelle reconnut le déguisement, lui tira un coup de fusil et le tua. Aussitôt on vit paraître une multitude de sauvages ; le détachement s'avança, leur donna la chasse, et en tua plusieurs qu'on trouva vêtus des habillemens des officiers et des matelots qu'ils avaient tués précédemment ; les autres se rembarquèrent dans leurs pirogues, et depuis cette tentative inutile les sauvages ne parurent plus.

• Depuis le jour où M. Marion avait disparu, nous voyions des vaisseaux les mouvemens continnels des sauvages qui s'étaient retirés sur les montagnes : nous distinguions clairement leurs sentinelles placées sur les parties les plus élevées de ces montagnes, d'où elles avertissaient toute la troupe du moindre de nos mouvemens. Ils avaient toujours les yeux tournés sur nous, et nous entendions parfaitement les cris de ces sentinelles qui se répondaient les unes aux autres avec des voix d'une force surprenante. Pendant la nuit, ils faisaient des signaux avec des feux.

• Lorsque les sauvages passaient en troupes à la portée de l'artillerie de nos vaisseaux, nous leur envoyions de temps en temps quelques coups de canon, surtout pendant la nuit, pour leur faire connaître que nous étions sur nos gardes; mais comme ils étaient hors de la portée de nos canons, ils n'en éprouvaient jamais l'effet, et il était à craindre qu'ils ne s'enhardissent à mépriser notre artillerie.

• Une de leurs pirogues, dans laquelle il y avait huit ou dix hommes, passa un jour à portée du vaisseau *le Castries*, qui d'un coup de canon cassa la pirogue en deux, et tua quelques sauvages; les autres gagnèrent la terre à la nage.

• Cependant nous n'avions pas de certitude sur le sort de M. Marion, des deux officiers qui l'avaient accompagné le 12 de juin à terre, et de quatorze matelots qu'il avait emmenés avec lui dans son canot, tant pour conduire ce bateau que pour donner un coup de filet. Nous savions seulement, par le rapport du matelot échappé le jour suivant du massacre des chaloupiers, que les onze hommes tués dans cette horrible trahison avaient eu le ventre ouvert après leur mort, et que leurs corps avaient été partagés par quartiers et distribués entre tous les sauvages complices du massacre. Le matelot qui avait eu le bonheur d'échapper avait vu, au travers des broussailles où il s'était caché, cette scène d'horreur.

• Pour nous éclaircir sur le sort de M. Marion et sur celui des compagnons de son malheur, j'expédiai la chaloupe avec des officiers de confiance et un fort détachement, au village de Takouri, que les sauvages nous avaient dit avoir tué M. Marion, où nous savions qu'il avait été à la pêche, accompagné de ce même Takouri, et où nous avions vu son canot, ainsi que la chaloupe, échoués, portés à terre, et entourés de sauvages armés. Je donnai ordre aux officiers de faire les perquisitions les plus exactes, d'abord à l'endroit où l'on avait vu les jours précédens nos bateaux échoués; puis de monter dans le village, de le forcer s'il était défendu, d'en exterminer les habitants, de fouiller scrupuleusement toutes leurs maisons pu-

bliques et particulières, d'y ramasser tout ce qu'ils pourraient trouver avoir appartenu à M. Marion ou à ses compagnons d'infortune, afin de pouvoir constater leur mort par un procès-verbal; de finir leur expédition par mettre le feu au village, d'enlever les grandes pirogues de guerre qui étaient échouées au pied du village, de les amener à la remorque au vaisseau, ou de les brûler au cas qu'ils ne pussent les amener.

• La chaloupe partit bien armée de pierriers et d'espingoles. L'officier qui commandait aborda d'abord l'endroit où nous avions vu nos bateaux échoués. Ils n'y étaient plus; les sauvages les avaient brûlés pour en tirer le fer. Le détachement monta en bon ordre au village de Takouri. Les traîtres sont lâches à la Nouvelle-Zélande comme ailleurs : Takouri s'était enfui; on le vit de loin, et hors de la portée du fusil, portant sur ses épaules le manteau de M. Marion, qui était d'un drap d'Angleterre de deux couleurs, écarlate et bleu. Son village était abandonné; on n'y trouva que quelques vieillards qui n'avaient pu suivre leurs camarades fugitifs, et qui étaient assis tranquillement à la porte de leurs maisons. On voulut les prendre captifs. Un d'eux, sans paraître beaucoup s'émouvoir, frappa un soldat avec un javelot qu'il avait à côté de lui. On le tua, et l'on ne fit aucun mal aux autres qu'on laissa dans le village. On fouilla soigneusement toutes les maisons. On trouva dans la maison de Takouri le crâne d'un homme qui avait été cuit depuis peu de jours, on il restait encore quelques parties charnues, dans lesquelles on voyait les impressions des dents des anthropophages. On y trouva un morceau de cuisse humaine qui tenait à une broche de bois, et qui était aux trois quarts mangée.

• Dans une autre maison, on trouva le corps d'une chemise qu'on reconnut avoir été celle de M. Marion. Le col de cette chemise était tout ensanglanté, et on y voyait trois ou quatre trous également tachés de sang sur le côté. Dans différentes autres maisons, on trouva une partie des vêtements et les pistolets du jeune M. de Vandricourt, qui avait accompagné M. Ma-

tion à la fatale partie de pêche. Enfin, on trouva des armes du canot et un tas de lambeaux des hardes de nos malheureux matelots.

• Après avoir fait une visite exacte dans ce village, et avoir rassemblé toutes les preuves de l'assassinat de M. Marion et de ses camarades, ainsi que les armes et effets abandonnés par les sauvages, on mit le feu à leurs maisons, et le village entier fut réduit en cendres.

• Dans le même temps, le détachement s'aperçut que les indigènes évacuaient un autre village voisin beaucoup mieux fortifié que les autres. Le nommé Piki-Ore en était le chef. Nous avions de forts soupçons que ce Piki-Ore était complice de Takouri. Le détachement se transporta aussitôt à ce village, qu'on trouva entièrement abandonné. On en visita toutes les maisons. L'on y trouva, comme au premier, beaucoup d'effets provenant de nos bateaux, et des lambeaux des hardes de nos gens massacrés. On trouva entre autres, dans la maison de Piki-Ore, des entrailles humaines, bien reconnues telles par un de nos chirurgiens, lesdites entrailles nettoyées et euites. On réduisit en cendres ce village.

• En descendant, pour se rembarquer, nos gens poussèrent à l'eau deux pirogues de guerre, les mirent à la traine derrière la chaloupe, et les emmenèrent à bord du vaisseau. Nous en tirâmes les planches et les bois qui pouvaient nous être utiles. Le corps de ces pirogues étant d'environ soixante pieds de longueur, ne put être embarqué : on les brûla.

Le 14 juillet 1772, les vaisseaux *le Castries* et *le Mascarin*, commandés par MM. Duelesmeur et Crozet, quittèrent la Nouvelle-Zélande pour continuer leur voyage dans la mer du Sud.

(*Nouveau Voyage à la Mer du Sud*, etc., 1783, pag. 43 et suiv.)

REMARQUES GÉNÉRALES SUR LES SAUVAGES DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

• Je remarquai avec étonnement, parmi les sauvages qui vinrent à bord du vaisseau dès les premiers jours, trois espèces d'hommes, dont les uns, qui paraissent les vrais indigènes, sont d'un blanc tirant sur le jaune : ceux-ci sont les plus grands ; et leur taille ordinaire est de cinq pieds neuf à dix pouces ; leurs cheveux noirs sont lisses et plats ; des hommes plus basanés et un peu moins grands, les cheveux un peu crépus ; enfin de véritables nègres à têtes cotonnées, et moins grands que les autres, mais en général plus larges de poitrine. Les premiers ont très-peu de barbe et les nègres en ont beaucoup.

• Il y a toute apparence que les blancs sont les indigènes. La couleur de ceux-ci est en général comme celle des peuples méridionaux de la France. J'en ai vu trois ou quatre qui avaient les cheveux rouges. Il y en avait parmi eux qui étaient aussi blancs que nos matelots ; et nous avons vu souvent sur nos vaisseaux un grand jeune homme bien fait, de cinq pieds onze pouces, qui eût pu passer pour un Européen, par sa couleur et par ses traits. J'ai vu une fille de quinze ou seize ans aussi blanche que nos Françaises.

• En général ces trois espèces d'hommes sont beaux et bien faits, la tête d'une belle forme, de grands yeux, tous des nez aquilins de belle proportion, ainsi que la bouche ; les dents belles et très-blanches, le corps bien musclé, les bras nerveux, les mains fortes, la poitrine large, la voix extrêmement haute, peu de ventre, presque imberbes, les jambes bien proportionnées, un peu grosses, les pieds larges, les doigts bien écartés.

• Les femmes ne sont pas si bien à beaucoup près ; elles sont en général plus mal de figure, courtes, la taille fort épaisse, les mamelles volumineuses, les cuisses et les jambes grosses, d'un

tempérament qui paraît fort amoureux, au lieu que les hommes paraissent en général avoir une grande indifférence pour elles; ils leur font faire tous les travaux domestiques et pénibles. Ce sont elles qui vont chercher dans les champs les paquets de racines de fougères arrachées par les hommes; elles portent l'eau du bas des montagnes au haut des villages; elles ramassent seules les moules et autres coquillages au bord de la mer; elles seules se mêlent de la cuisine, font cuire les mets et les servent aux hommes, sans en manger avec eux; enfin elles sont, dans cet état d'avilissement, les servantes plutôt que les compagnes de leurs maris.

• Ce sont sans doute ces travaux pénibles auxquels elles sont assujetties, qui les rendent épaisses et difformes. J'en ai vu néanmoins quelques-unes très-jeunes qui étaient jolies; elles paraissent de bonnes mères, et témoignent de la tendresse pour leurs enfans. Je les ai vues souvent jouer avec eux, les caresser, mâcher de la racine de fougère, la dépouiller de ses filamens, et la tirer ensuite de la bouche pour la mettre dans celle de leur nourrisson.

• Les hommes même m'ont paru avoir de l'amitié et de la complaisance pour leurs enfans. Le chef Takouri amenait quelquefois sur nos vaisseaux son fils âgé d'environ quatorze ans, d'une jolie figure, qu'il paraissait aimer beaucoup.

• Je n'ai pas vu un grand nombre d'enfans parmi ces sauvages. À voir ces hommes tous grands, robustes et bien faits, on pourrait soupçonner qu'ils ne conservent pas les enfans qui viennent au monde faibles ou difformes.

• J'ai remarqué que les hommes et les femmes parviennent à une grande vieillesse; qu'ils conservent, dans l'âge le plus avancé, tous leurs cheveux qui blanchissent peu, et leurs dents qui s'usent plus qu'elles ne se gâtent. Nous n'avons trouvé aucune apparence qu'ils fussent sujets à la petite-vérole et au mal vénérien; ils sont en général malpropres et se lavent peu, mais on ne leur voit aucune tache; aucune marque ou cicatrice sur la peau. Il y avait dans notre

équipage plusieurs matelots atteints de maux vénériens, qui ont communiqué avec les filles du pays.

• Chez un peuple comme celui de la Nouvelle-Zélande, qui est dans un état de guerre continuelle, séparé par petits villages doublement palissadés, entourés de fossés, et construits sur des hauteurs presque inaccessibles, on conçoit que le premier état est celui de guerrier. Nous n'avons remarqué chez les sauvages de distinction que pour cet état. Il n'est de considération que pour ceux d'entre eux qui savent le mieux employer le casse-tête, et manier la massue ou la lance.

• Ceux parmi les guerriers qui peuvent compter le plus d'actes de férocité ou de trahison, ont seuls droit de porter quatre plumes à la tête, de se graver horriblement la peau du visage, les fesses et les jarrets; ce qui est parmi ces peuples la suprême distinction. Il faut sans doute avoir tué et mangé bien des hommes pour y parvenir.

• Lorsqu'un homme ordinaire, une femme ou un enfant meurent, on jette leurs cadavres à la mer; ou enterre un guerrier, et sur la motte de terre qui couvre son cadavre on plante des lances et des javelots qui sont les trophées.

• Lorsque leurs parens meurent, ils en font le deuil pendant plusieurs jours. Ce deuil consiste à s'égratigner le visage et toutes les parties du corps, pour marquer la douleur; à s'asseoir dans la maison du défunt pour pleurer et jeter des cris de désespoir; à raconter ses actions et à redoubler de burlemens à la fin de chaque récit.

• Une terre habitée par des hommes qui sont toujours en guerre et qui n'estiment que l'art de détruire leurs semblables, ne saurait être bien peuplée. Il m'a paru que l'intérieur du pays était désert, qu'il n'y avait de population que sur les bords de la mer, dans les ports.

• Ces hommes féroces aiment néanmoins la danse, et leur danse est ou ne peut pas plus lascive; ils dansaient souvent sur le tillac de nos vaisseaux, et ils dansaient si lourdement, que nous avions peur qu'ils n'enfonçassent notre

pont. En dansant ils chantent alternativement des chansons guerrières et d'autres lascives. Quelques personnes de nos vaisseaux ont cru s'apercevoir que ces hommes naturels avaient des goûts qui choquent la nature, même dans l'usage de leurs femmes. Les deux sexes ne connaissent pas la pudeur, et quoiqu'ils soient à demi vêtus pour se garantir du froid, ils se mettent sans façon tout nus dès qu'ils ne le craignent pas.

DESCRIPTION DES VILLAGES DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

• Ces villages sont tous placés sur des pointes de terre escarpées et avancées sur la mer. Nous remarquâmes que dans les endroits où la pente du terrain était douce, elle avait été rendue escarpée à mains d'hommes. Nous avons beaucoup de peine à y graver, et les sauvages étaient souvent obligés de nous donner la main pour nous soutenir et nous aider à monter. Arrivés au sommet, nous trouvions d'abord une première palissade formée de pieux plantés droits, enfoncés solidement dans la terre, et de sept à huit pieds de hauteur, la terre bien battue et gazonnée au pied de la palissade; ensuite on rencontre un fossé de six pieds de largeur sur cinq à six pieds de profondeur environ : ce fossé est seulement du côté de la terre par où l'ennemi pourrait venir. On rencontre ensuite une seconde palissade qui, comme la première, sert de clôture à tout le village, et forme un carré long. Les portes d'entrée ne sont pas vis-à-vis les unes des autres. Après être entré dans la première enceinte, il faut aller beaucoup plus loin, par un sentier étroit, chercher l'entrée de la seconde palissade. Ces portes sont très-petites.

• Du côté où ils craignent d'être attaqués, ils ont une espèce d'ouvrage avancé extérieur, également bien palissadé, et entouré de fossés, qui peut contenir quatre à cinq cents hommes. Cet ouvrage, qui n'est qu'un carré bien palissadé, est placé hors du village, à portée d'en défendre l'entrée. En de-

dans du village, à côté de la porte, est une espèce d'échafaud élevé de vingt-cinq pieds, porté sur des pièces de bois solidement enfoncées dans la terre, et de dix-huit à vingt pouces de diamètre. Ils montent sur cette espèce de cavalier par une pièce de bois entaillée en forme d'échelon. Dans tous les temps, ils y ont des amas considérables de pierres et de javelots; et lorsqu'ils craignent quelques ennemis, ils y établissent des sentinelles. Ces échafauds sont d'un espace capable de contenir quinze ou vingt guerriers. Ces deux ouvrages avancés sont ordinairement placés à la porte la plus extérieure, servant à la défendre et à empêcher le passage du fossé.

• L'intérieur du village est composé de deux lignes de maisons rangées à la file des deux côtés des palissades qui en forment la clôture. Chaque maison est accompagnée d'un appentis qui sert de cuisine. C'est sous cet appentis que les sauvages mangent : ils ne prennent aucun repas dans leur maison. L'espace qui sépare ces deux files de maisons, et qui est plus ou moins large, suivant la commodité du local, est une espèce de place d'armes qui s'étend d'un bout du village à l'autre dans toute sa longueur. Cette place d'armes est plus élevée d'environ un pied que le sol sur lequel sont établies les maisons particulières. Cette élévation est formée par des terres rapportées et battues : on n'y voit point d'herbes, et toute la place est tenue d'une grande propreté. Tout cet espace entre les deux files des maisons n'est coupé que par trois bâtimens publics dont le premier et le plus près de la porte du village est le magasin général des armes. A quelque distance de là on trouve le magasin des vivres; plus loin encore est placé celui des filets, de tous les instrumens pour la pêche, et même de toutes les matières nécessaires pour les fabriquer. A l'extrémité à peu près du village, on trouve de gros poteaux charpentés en forme de potenees, qui servent à sécher les provisions avant de les renfermer dans le magasin. Au centre de cette place d'armes est une pièce de sculpture en bois représentant une figure bidcuse, fort mal travaillée, dans laquelle on ne connaît qu'une tête informe,

des yeux, une grande bouche semblable à la gueule d'un crapaud, d'où sort une langue d'une longueur démesurée : toutes les autres parties du corps sont encore plus informes, à la réserve des parties génitales, tantôt d'un sexe, tantôt de l'autre, qui sont beaucoup plus marquées. Cette pièce de sculpture fait partie d'un gros pieu enfoncé profondément dans la terre.

• Nous entrâmes avec les chefs des sauvages dans le premier magasin qui est celui des armes; nous y trouvâmes une quantité surprenante de javelots de bois, les uns simplement affilés en pointe, les autres taillés en langues de serpents, et ces entailures multipliées le long de la pointe du javelot de la longueur d'un pied; d'autres, garnies de pointes très-affilées, faites avec des os de baleine; nous y trouvâmes des assommoirs ou massues d'un bois très-lourd, et des côtes de baleine plus lourdes encore; des lances qui paraissent faites sur le modèle de nos anciennes hallebardes, propres à percer d'un côté et à assommer de l'autre, lesdites lances toutes d'un bois très-dur et assez bien sculptées; des casse-têtes de pierre ou d'os de baleine, ces casse-têtes très-polis, bien affilés et proprement sculptés; des manches de sonets garnis à une extrémité d'un bout de corde propre à lancer de petits javelots; comme on lance une pierre avec la fronde; des espèces de haches d'armes en bois dur, et d'une forme assez bien imaginée pour tuer des hommes.

• Dans le même magasin nous trouvâmes leurs amas d'outils communs, tels que haches, herminettes, ciseaux, tous de différentes pierres très-dures, de jadis, de granit et de basalte. Ces magasins ont en général vingt à vingt-quatre pieds de longueur, sur dix à douze de largeur. L'intérieur de ce magasin est garni d'une file de pieux en forme de piliers qui supportent le faîte du toit. C'est contre ces piliers que les sauvages rangent toutes leurs armes en faisceaux, qualité par qualité.

• Dans le second magasin où les sauvages rassemblent leurs vivres en commun, nous trouvâmes des sacs de patates, des fagots de racine de fougère suspendus, différents poisons testacés, cuits, tirés de la coquille, enfilés par des tresses de jonc,

et suspendus à l'air; une quantité de tronçons de gros poissons de toute espèce, cuits, enveloppés et liés par paquets dans des feuilles de fougère, et suspendus; une grande abondance de calebasses très-grosses toujours remplies d'eau pour la provision de tout le village.

« Ce magasin est à peu près de la même forme et grandeur que celui des armes.

« Le troisième magasin contient des provisions de cordes, de lignes pour la pêche, de filasse pour faire les cordes, de fils et de joncs pour faire des filets; une quantité immense d'hameçons de toutes grandeurs, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands; des pierres taillées pour tenir lieu de plomb aux lignes de pêche, et des morceaux de bois travaillés pour tenir lieu de liège. C'est dans ce magasin qu'ils renferment toutes les pagaies de leurs pirogues de guerre; c'est là qu'ils fabriquent leurs filets, et, lorsqu'ils sont achevés, ils les portent à l'extrémité du village, où chaque filet en forme de seine a une cabane séparée.

« Ces magasins publics, ainsi que les maisons particulières, sont tous également faits de pièces de bois bien équarries et bien assemblées par tenons et mortaises, et chevillées; ils forment pour l'ordinaire un carré long. Au lieu de planches pour former les parois de leurs maisons, ils se servent de paillassons très-bien faits, qu'ils appliquent doubles et triples les uns sur les autres, et qui les mettent à l'abri du vent et de la pluie : des paillassons forment également le toit de la maison, mais ces derniers sont faits avec une espèce d'herbe fort dure qui croît dans les marais, et qu'ils emploient avec beaucoup d'adresse. Chaque maison n'a qu'une porte d'environ trois pieds de hauteur et de deux pieds de largeur, qu'ils ferment en dedans avec une bascule de bois semblable à celle de fer qui sert à fermer nos barrières en France. Au-dessus de la porte est une petite fenêtre de deux pieds en carré, garnie d'un treillis de jonc. L'intérieur de leur maison n'a point de plancher : ils ont seulement la précaution d'y élever le terrain d'environ un pied, de le bien battre afin d'éviter l'humidité.

Dans chaque maison on trouve un carré de planches bien assemblées, d'environ six pieds de long sur deux pieds de large. Ces planches sont garnies de sept à huit pouces d'herbe ou de feuilles de fougère bien sèches sur lesquelles ils se couchent : ils n'ont pas d'autre lit. Au milieu de la maison il y a toujours un petit feu pour en chasser l'humidité. Ces maisons sont très-petites ; la plupart n'ont que sept à huit pieds de longueur sur cinq à six de largeur. Les maisons des chefs sont plus grandes ; elles sont ornées de quelques morceaux de bois sculptés, et les piliers de l'intérieur le sont aussi.

• Les seuls meubles que nous ayons trouvés dans ces maisons, sont des hameçons de naere et de bois garnis d'os ; des filets, des lignes à pêcher, quelquesalebasses pleines d'eau, des outils de pierre semblables à ceux que nous avons trouvés dans les magasins communs ; des manteaux et autres vêtemens suspendus le long de leur cloison.

• Tous les villages que nous avons parcourus pendant deux mois que nous avons séjourné dans la baie des Iles, nous ont paru être construits sur le même plan, sans une différence bien remarquable. La construction et la forme des maisons particulières, ainsi que celle des chefs, est la même dans tous les villages : ils sont tous également palissadés, et placés sur des hauteurs escarpées. A l'extrémité de chaque village, sur la pointe la plus avancée à la mer, on trouve un lieu public de commodité pour les habitans.

NOURRITURE.

• Nous avons remarqué que la base de la nourriture de ces peuples est la racine d'une fougère absolument semblable à la nôtre, avec la seule différence qu'en quelques endroits celle de la Nouvelle-Zélande a sa racine plus grosse, plus longue, et sa palme plus élevée.

• Après avoir arraché cette racine, ils la font sécher pendant

quelques jours, suspendre à l'air et au soleil. Quand ils veulent la manger, ils la présentent au feu, la font griller légèrement, la brisent entre deux pierres, et la mâchent dans cet état pour en tirer des sucs qui m'ont paru farineux; ils mangent jusqu'aux filamens ligneux lorsqu'ils n'ont pas autre chose à manger; mais lorsqu'ils ont du poisson, des coquillages ou quelques autres mets, ils se contentent de mâcher la racine de fougère et ils en rejettent tous les filamens.

• Ces peuples vivent également de poissons et de coquillages principalement; ils mangent des eailles, des canards et autres oiseaux aquatiques dont leur pays abonde, diverses autres espèces d'oiseaux, des chiens, des rats; enfin ils mangent leurs ennemis.

• Les Nouveaux-Zélandais n'ont aucune espèce de vase propre à cuire leur viande. L'usage général de tous les villages que nous avons parcourus, est de faire cuire leur viande et leur poisson dans une espèce de four souterrain. Dans toutes leurs cuisines, on trouve un trou de la profondeur d'un pied et demi, sur deux pieds de diamètre; ils mettent au fond de ce trou des pierres, sur ces pierres des bois qu'ils allument, sur ces bois de nouvelles pierres plates qu'ils font rougir; et sur ces dernières pierres, ils étendent leur viande ou leur poisson qu'ils font cuire.

• Ils se nourrissent également de patates et de Calebasses qu'ils font cuire comme leur viande. Leur manière de manger est malpropre.

• Je les ai vus manger également une espèce de gomme de couleur verte, dont ils paraissent faire grand cas; je n'ai pu savoir de quel arbre ils la tirent. Quelques-uns de nous en ont mangé, ce la faisant fondre dans la bouche. Nous l'avons tous également trouvée d'une qualité très-échauffante.

• Nous avons remarqué que les sauvages font régulièrement deux repas par jour, l'un le matin, et l'autre au coucher du soleil. Comme ils sont tous forts et robustes, grands, bien faits et de bonne constitution, on doit croire que leur nourriture

est fort saine; et je erois devoir répéter ici que la racine de fougère est la base de cette nourriture.

• En général, ils nous ont paru grands mangeurs; quand ils venaient dans nos vaisseaux, nous ne pouvions les rassasier de biscuit, dont ils s'accommodaient fort. Lorsque nos matelots mangeaient, ils s'approchaient d'eux pour avoir une partie de leur soupe ou de leur viande salée. Les matelots leur abandonnaient ordinairement le fond de leurs gamelles, que les sauvages avaient grand soin de nettoyer parfaitement. Ils étaient avides de graisse et même de suif. Je les ai souvent vus prendre le suif qui servait pour les plombs de sonde et autres usages du vaisseau, et le manger comme un mets excellent.

• Ils étaient très-friands de sucre; ils buvaient avec nous du thé et du café, et estimaient ces boissons, suivant qu'elles étaient plus ou moins sucrées. Ils ont la plus grande répugnance pour le vin, surtout pour les liqueurs fortes; ils n'aiment pas le sel et ne s'en servent point; ils boivent beaucoup d'eau, et; en les voyant ainsi altérés, j'ai pensé que ce besoin de boire continuellement était causé par leur nourriture sèche de racine de fougère.

HABILLEMENT.

• Les sauvages de cette partie du monde ne portent jamais aucune espèce de coiffure; ils relèvent tous leurs cheveux en touffe au sommet de leur tête, les lient avec un morceau de corde ou de tresse, et les coupent en forme de brosse à un ou deux pouces au-dessus de la tresse. A défaut de ciseaux pour cette opération, ils se servent d'une coquille de moule ou d'oreille de mer, qu'ils rendent tranchante en l'aiguissant.

• Les hommes et les femmes s'enduisent les cheveux d'huile de poisson, et les poudrent avec de l'ocre rouge pulvérisée. Plusieurs d'entre eux ne poudrent ainsi que la place du toupet; les chefs ornent leur tête de plumes blanches.

• Les femmes mariées se coiffent de même que les hommes;

les filles laissent tomber naturellement leurs cheveux sur le cou, et les coupent de manière qu'ils ne passent pas la naissance des épaules.

• Les jeunes femmes se peignent les lèvres de noir, sans doute pour faire paraître davantage la blancheur de leurs dents.

• Les hommes ont les oreilles percées comme les femmes, et tous les ornent également de quelques coquillages bien dépouillés et brillans, de la couleur du burgau, ou de plumes, ou de petits os de chiens.

• Quelques-uns portent au cou des morceaux de jade d'un assez beau vert, de différentes formes, rnis, gravés, sculptés. Quelques-uns de ces jades sont chatoyans; ils portent quelquefois des coquilles nacrées, des morceaux de bois, des plumes en paquet.

• Les femmes portent des colliers faits comme des chapelets, composés de morceaux cassés à longueur égale de dentales blanches alternativement et de tuyaux vermiculaires noirs; d'autres portent des colliers de petits noyaux très-durs, d'un fruit que je n'ai pas connu.

• Les hommes et les femmes portent sur les épaules un manteau attaché par le moyen d'une tresse, autour du cou, et qui tombe jusqu'à la ceinture. Ces manteaux sont d'une petite pièce de toile grossière, sans couture, faite exprès pour cet usage; ils ne couvrent exactement que les épaules et les reins, et laissent toute la poitrine et le ventre découverts.

• Outre ce manteau, ils ont une espèce de pagne de même tissu, qui leur enveloppe les reins et les cuisses, et tombe jusqu'au mollet de la jambe. Ce second vêtement est, comme le premier, commun aux hommes et aux femmes; il est lié et retenu autour des reins par une ceinture large de quatre doigts. Ces ceintures sont quelquefois de la même étoffe et quelquefois de jonc artistement tressé.

• Les sauvages ont imaginé une autre espèce de vêtement, qui est un manteau de pluie. Ce manteau est fabriqué de filasse grossière, dont les bouts assez longs débordent de trois ou

quatre pouces par-dessus le tissu ; c'est ee côté de l'étoffe, ainsi hérissé de longues filasses eomme d'un poil, que les sauvages mettent en dehors pour recevoir la pluie, et la laisser conler comme sur un toit. Ce manteau est long et eouvre à peu près tout le corps.

• Les chefs sont distingués par des manteaux et des eottes d'un tissu plus fin. J'ai remarqué en général que les chefs seuls avaient des manteaux fort bien travaillés, avec des lanières très-fines de peaux de chiens, adroitement rapprochées les unes des autres, avec symétrie dans les couleurs, et paraissant ne faire qu'une seule et même peau. Ils mettent le poil en dedans et sur leur peau lorsqu'il fait froid ; ils le mettent en dehors lorsqu'il fait chaud.

• Mais la manière la plus frappante que les chefs de ees sauvages aient imaginée pour se distinguer, a été de se graver le visage et les fesses de la manière la plus hideuse ; ils se font sur le front, sur les joues et jusque sur le nez, des dessins par de petites pigures dans lesquelles, au moment où le sang sort, ils s'incrustent dans l'épiderme de la poussière de charbon qui ne s'efface plus. Ils s'étudient à imaginer des dessins qui les rendent plus affreux et leur donnent un air plus effrayant. Tous ces dessins sur les visages des différens chefs sont extrêmement variés, mais ils ont tous les fesses gravées sur un même dessin ; ils traient sur eette partie, en traits également ineffaçables, une ligne spirale très-nette, dont le premier point, partant du centre de la partie la plus charnue, en embrasse successivement toute la circonférence.

• Ils ont également à ehaque jarret deux petites gravures noires, dessinées très-correctement en forme d'S. Ces chefs se faisaient un plaisir de nous montrer toutes les gravures qu'ils portaient sur le corps ; ils en paraissaient même fiers et glorieux.

INDUSTRIE.

« L'industrie de ces peuples sauvages se réduit, à peu de chose près, à quatre objets : à se procurer une nourriture frugale , un logement simple contre les injures du temps , un habillement de nécessité dans un climat plus froid que ne semble le comporter la position de leurs îles ; enfin à se palissader et se garantir des invasions de leurs semblables , même à les attaquer et à les détruire.

« J'ai dit que la base de leur nourriture était de la racine de fougère. Cette racine s'enfonce naturellement très-profondément en terre ; pour l'arracher , les sauvages ont imaginé une espèce de bêche pointue, semblable à un levier aiguë par une extrémité, auquel ils appliquent et lient fortement avec une corde un morceau de bois qui leur sert à appuyer du pied sur le levier, en même temps que les bras agissent dessus pour l'enfoncer profondément et lever de grosses mottes.

« Ce levier ne pouvant avoir une certaine largeur à l'extrémité qui s'enfonce dans la terre , deux hommes se réunissent avec chacun leur instrument , et s'accordent dans leur travail pour lever ensemble une même motte. Cette espèce de bêche ressemble assez à une échasse, dont le sous-pied serait placé à la hauteur de deux pieds et demi environ.

« Ces peuples ont un commencement d'agriculture ; ils cultivent quelques petits champs de patates semblables à celles des deux Indes ; ils cultivent aussi des calabasses qu'ils mangent lorsqu'elles sont petites et tendres ; et, lorsqu'elles sont mûres, ils les vident et les font sécher , et s'en servent pour porter et conserver de l'eau ; ils ont de ces calabasses qui contiennent jusqu'à dix ou douze pots d'eau.

« Ils cultivent aussi des aloès-pites et une espèce de roseau qui étant parvenu en maturité , leur donne , par le rouissage qu'ils emploient , une filasse propre à faire leurs tissus , et des cordes

pour différens usages; ils se servent dans ces cultures du même instrument dont je viens de parler, et de quelques morceaux de bois aiguisés et taillés assez proprement en forme de plantoirs. Il m'a paru que toute l'agriculture se réduisait à ces deux ou trois objets; ils ne connaissent aucune espèce de graines. Hors quelques champs très-petits plantés en patates, calebasses, aloès et roseaux très-petits, tout le pays m'a paru en friche, et ne présente que des productions naturelles et agrestes. Je n'ai rien vu qui eût l'air d'un verger; je n'ai même pu entrevoir le moindre fruit cultivé ou sauvage.

• Le poisson étant, après la racine de fougère, la principale nourriture des sauvages, c'est particulièrement sur la pêche que leur industrie s'est exercée. Sans fer et sans aucun autre métal, ils font, avec des nautes et divers autres coquillages, des hameçons de toute grandeur, et travaillés avec beaucoup d'adresse. Leurs lignes de pêche, leurs filets de toute espèce, sont noués avec le même art que ceux des plus habiles pêcheurs de nos ports de mer; ils fabriquent des seines de cinq cents pieds de longueur; ils suppléent au défaut de liège pour la partie supérieure du filet, par des morceaux de bois blanc très-léger, et au plomb pour la partie inférieure qui doit trainer sur le fond, par des cailloux roulés très-pesans, renfermés dans une gaine à jour dont ils garnissent le bas du filet.

• Ils fabriquent des seines avec du jone, et d'autres avec un fil bien tordu, et teint en rouge à l'huile de poisson. Les nœuds de ces seines sont exactement semblables à ceux de tous nos filets.

• Tous les villages situés dans l'intérieur du port des Hes où nous étions mouillés, possédaient une quantité considérable de pirogues. Ces bateaux qui ne sont qu'un tronc d'arbre creusé, nous parurent généralement bien faits, d'une coupe avantageuse pour la marche, bien travaillés, et la plupart chargés de sculptures. Le plus grand nombre de ces pirogues porte vingt à vingt-cinq pieds de longueur sur deux pieds et demi à trois pieds de largeur. Leur usage principal est pour la

pêche. Chaque pirogue porte ordinairement sept à huit hommes.

« Indépendamment de ces bateaux qui paraissent appartenir à divers particuliers, chaque village possède en commun deux ou trois grandes pirogues de guerre, destinées pour l'attaque. J'en ai mesuré de ces dernières qui avaient soixante pieds de longueur sur six de largeur, quatre de creux : le fond d'un seul tronc d'arbre, surhaussé d'une planche cousue adroitement sur chaque bord, la couture bien enduite de résine, et toute la pirogue peinte en rouge à l'huile. Ces bateaux de guerre sont chargés de sculptures très-élevées à la poupe et à la proue.

« Les sauvages se servent de pagaies au lieu de rames pour conduire leurs pirogues. Ces pagaies sont parfaitement bien taillées et contournées avantageusement pour ajouter, par l'élasticité de la pale, à la force du coup qui frappe le fluide. Ces pagaies pourraient, à certains égards, servir de modèles aux avironneries de nos ports. Celles des chefs qui gouvernent ordinairement les pirogues sont sculptées assez agréablement du côté opposé à celui qui frappe l'eau.

« Ce qu'il y a d'étonnant dans l'industrie des sauvages pour la construction de leurs bateaux, de leurs pagaies, dans leurs sculptures, enfin dans tous les ouvrages, c'est qu'ils n'ont pas de fer ni aucun autre métal qui puisse le remplacer; ils n'ont par conséquent aucun des instrumens dont se servent nos ouvriers. Ils y ont suppléé par des pierres très-dures aiguës et taillées en forme de fers de haches, de eiscaux, d'herminettes. Les pierres qu'ils emploient à cet usage sont principalement le jade et le basalte. C'est assurément une grande industrie que de remplacer le fer par des matières si brutes et si différentes de ce métal.

« Les bateaux de la Nouvelle-Zélande sont tous d'un bois de cèdre admirable dont le pays est couvert. En suivant la méthode des expériences de M. Duhamel sur la pesanteur respective des bois, j'ai reconnu que le cèdre de la Nouvelle-Zélande,

frûchement coupé, ne pesait par pied cube qu'une livre et demie de plus que le pin de Riga de première qualité.

» J'ai dit que les sauvages se nourrissaient de coquillages. Cette espèce de nourriture n'exige aucune industrie; ce sont les femmes et les filles qui vont journellement les ramasser autour des roches dans la mer. Pour cette opération elles s'enveloppent d'un tablier de jonc fait en forme de paillason, pour garantir leur cotte de l'eau de mer; elles ont à leur ceinture un cabas de jonc dans lequel elles ramassent les coquillages et les portent dans leurs villages.

» Ces sauvages ne connaissent d'autre chasse que celle du filet et du laet coulant; ils y prennent des cailles, des cahards sauvages, des pigeons ramiers d'une très-grosse espèce, et divers autres oiseaux dont je parlerai ei-après; ils ne connaissent pas l'usage de l'arc et de la flèche.

» J'ai déjà parlé de l'industrie des sauvages austraux dans la formation et la disposition de leurs villages, dans la construction de leurs magasins publics et de leurs cabanes particulières; celle qu'ils emploient à la fabrication de leurs vêtemens embrasse un plus grand nombre d'objets. Ils cultivent des plantes à filasse; ils ont l'air de les faire rouir. Après le rouissage, ils les battent pour en détacher les parties ligneuses ou dures; ils peignent leur filasse avec des peignes faits de grandes coquilles de mer; ils ont une espèce de rouet pour tordre leur fil, un moulinet très-grossier et très-simple pour doubler les fils. Ils ont aussi un fil composé de cinq à six brins de cheveux; ce fil est fort. Enfin, ils ont un métier qui paraît être le commencement de celui de nos tissérands, qui leur sert à faire des toiles d'un tissu bien serré et d'un bon usage.

» Les sauvages de la Nouvelle-Zélande sont dans un état de guerre continuelle; leurs villages palissadés, entourés de fossés, plantés sur des pointes de terre très-escarpées, prouvent qu'ils craignent des ennemis, et que tous sont au moins sur la défensive. Cet état de guerre a tourné leur industrie vers la fabrication de toute espèce d'instrumens propres à détruire

leurs semblables ; elle y a employé la pierre , le bois et les ossemens des animaux. Leurs casse-têtes sont de pierre , ordinairement de basalte et quelquefois de jade. Leurs lances, leurs javelots, leurs piques, sont d'un bois très-dur et pesant ; leurs massues ou assômmois sont de bois et de côtes de baleine ; leurs trémpettes de guerre sont de bois et font un bruit désagréable , semblable à celui de nos cornes de berger. Tous ces instrumens menétriers sont sculptés et travaillés avec soin. Ces sauvages en ont une quantité considérable.

• Outre ces instrumens destructeurs, l'industrie des sauvages leur a donné deux ou trois espèces de flûtes dont ils tirent, par le soufflé des narines, des sons assez doux, mais discordans. Je les ai entendus jouer de ces instrumens, surtout le soir, lorsqu'ils sont renfermés dans leurs villages, et il m'a paru qu'ils dansaient quelquefois au son de ces flûtes.

RELIGION.

• Nous n'avons pas séjourné assez long-temps à la Nouvelle-Zélande, et j'y ai toujours été trop occupé des besoins de nos vaisseaux pour y avoir pu acquérir des notions suffisantes sur le culte et la croyance des sauvages. Je suis néanmoins fondé à croire qu'ils ont une religion.

• 1°. Ils ont dans leur langue un mot qui exprime la divinité : ils l'appellent *Patoa* ; ils lui donnent un nom qui veut dire, celui qui secoue la terre.

• 2°. Quand on leur a fait des questions à ce sujet, ils ont levé les yeux et les mains au ciel, avec des démonstrations de respect et de crainte, qui indiquaient leur croyance d'un Être suprême.

• 3°. J'ai dit qu'on trouvait au centre de tous les villages une figure sculptée qui paraît être la représentation du dieu tutélaire du village. On trouve dans leurs maisons particulières les mêmes figures sculptées comme de petites idoles, et placées dans des lieux distingués. Plusieurs sauvages portaient au cou

de ces mêmes figures sculptées en jade et en bois. Ces figures sont hideuses ; elles présentent presque toutes une langue d'une longueur démesurée : elles ont un air effrayant ; et si ce sont là les images de la divinité de ces sauvages , elles prouveraient qu'ils la regardent comme un être malfaisant. Il est possible que dans leurs opinions toutes ces figures ne représentent que des génies auteurs du mal et différens de la divinité.

» 4°. J'ai remarqué que les sauvages qui venaient souvent coneher dans nos vaisseaux avaient l'habitude de se recueillir vers le milieu de la nuit , de se mettre sur leur séant ; de marmotter quelques mots qui ressemblaient à une prière ; ils se répondaient les uns aux autres , et semblaient psalmodier. Cette espèce de prière durait ordinairement huit ou dix minutes.

» 5°. Lorsque les sauvages se trouvaient dans nos vaisseaux , au moment où nous faisions la prière , ils n'en paraissaient pas étonnés ; ils prenaient l'attitude des matelots et semblaient s'unir à eux pour prier.

(*Nouveau Voyage à la Mer du Sud, etc., 1783, page 54 et suiv.*).

PRODUCTIONS DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

• Dans les différentes courses sur les terres qui environnent le port des Iles , j'ai trouvé çà et là des blocs de marbre blanc , du marbre rouge jaspé , qui indiqueraient qu'il y a dans cette Ile quelque dépôt de la mer autour du noyau de l'ancienne terre , du granite dont la base paraît être du gabbre à lames plus ou moins noires , parsemées d'une substance blanche qui est pulvérulente et ternè dans les uns , brillante et solide dans les autres ; du quartz cristallisé , des pierres à feu , du silex , des agathes calcédoineuses , des cailloux cristallisés intérieurement , d'autres transparens , semblables à ceux que l'on trouve aux Indes sur la côte de Malabar. A la première anse où nous avons mouillé et perdu des ancres , j'ai trouvé une fontaine

dont les eaux très-limpides dégouttaient d'un rocher, et m'ont paru avoir la propriété de pétrifier. J'y ai ramassé un débris de erabe pétrifié, des cailloux dont le noyan était fort dur, et les couches extérieures, qui se levaient par feuilles, n'avaient pas encore acquis la même dureté, quoique de nature pierreuse. J'y ai vu des masses de silex liées ensemble par un ciment naturel fort dur, et formant de très-gros blocs. Enfin, nous avons trouvé partout de l'ocre d'un très-beau rouge, ce qui annonce que la terre contient du fer.

• Quoiqu'il paraisse que le jade soit commun à la Nouvelle-Zélande, puisque les sauvages en ont presque tous des haches, des ciseaux, des figures gravées, des ornemens d'oreilles, je n'ai pu voir le lieu d'où ils le tirent; j'ignore s'ils le trouvent dans des rivières en forme de cailloux, ou si la nature l'a placé dans des carrières. Ce jade est d'un beau vert à demi-transparent, plus foncé que les jades connus dans les autres parties du monde. Il s'en trouve des morceaux chatoyans qui sont d'une couleur changeante très-agréable. C'est avec le jade, qui est une des pierres les plus dures, que les Nouveaux-Zélandais sculptent tous leurs ouvrages.

• Les terres qui environnent le port des Iles présentent un mélange agréable de plaines, de coteaux, de vallons et de montagnes. Partout où il n'y a pas de forêts, la terre est couverte de fougères; celles qui croissent au bord de la mer et sur les montagnes ont huit à dix pieds de hauteur. Ce sont ces grandes fougères que les sauvages préfèrent pour en arracher les racines, qui sont grosses comme le pouce, et dont ils font la base de leur nourriture.

• Leurs forêts sont composées d'une assez grande variété d'arbres, parmi lesquels je n'ai reconnu qu'un très-beau myrte fort odorant qui s'élève à trente et quarante pieds, le gaïac, le sassafras et divers arbres à bois rouge, dont un ressemble au bois de natte à petites feuilles de nos Iles de France et de Bourbon. Nous en avons tiré de bonnes courbes pour le radoub de nos vaisseaux.

• Mais l'arbre qui domine toutes les forêts, est un cèdre à feuilles d'olivier... J'ai fait abattre de ces cèdres qui avaient plus de cent pieds de tige depuis la terre jusqu'à la naissance de leurs branches, et jusqu'à cinquante-deux pouces de diamètre. Les arbres sont très-résineux : la résine en est blanche, transparente, et rend une odeur agréable d'encens lorsqu'on la brûle. Il m'a paru que ce cèdre était l'arbre le plus commun et le plus haut du pays : il a de l'élasticité, et je l'ai jugé très-propre à faire des mâts de vaisseau.

• Les forêts sont claires en quelques endroits, en d'autres elles sont embarrassées de beaucoup d'arbrisseaux dont quelques-uns sont épineux, et d'une liane très-commune qui s'élève jusqu'au sommet des plus hauts arbres.

• Au reste, quoique nous fussions à la Nouvelle-Zélande en juin et juillet, qui sont les mois les plus froids dans cette partie australe du monde, je n'ai vu aucun arbre qui eût perdu les feuilles. Les forêts étaient aussi vertes qu'elles le sont en France dans le milieu de l'été. Il y avait néanmoins de petites gelées de temps en temps; et j'ai vu l'eau des marais prise le matin, de l'épaisseur de deux ou trois lignes; mais le soleil fondait cette glace légère une heure après son lever. Je n'ai pas vu tomber de la neige dans les plaines : je n'en ai aperçu que sur les montagnes les plus élevées. J'ai remarqué que les pluies venaient ordinairement de l'E. et du N. E., ce qui est le contraire de notre climat de France.

• Les marais sont pleins de jones et de gladiolus. On trouve dans les terres pierreuses, sur la pente des coteaux qui ne sont pas brisés, une grande quantité d'une espèce de mauve assez haute, dont les sauvages tirent une filasse soyeuse très-belle, un tithymale à feuilles de cyprès; qui ressemble à un arbrisseau; différentes sortes de bruyères; des solanums à pommes jaunes et sans épines, une immortelle dorée fort agréable. On trouve dans les terres du voisinage de la mer du céleri de très-bon goût, l'alleluia qui a l'acide de l'oseille, du cresson d'eau à larges fenilles, et la même espèce de morelle qui se mange à

Madagascar et à l'île-de-France. Nous avons beaucoup mangé de ces quatre espèces d'herbages qui abondent dans le pays, et dont l'usage a été salutaire à nos scorbutiques, dans le temps où notre bonne intelligence avec les sauvages nous permettait d'en faire ramasser tous les jours : ils nous témoignaient beaucoup d'étonnement de nous voir manger de ces herbes.

« J'avais formé sur l'île Motou-Aro un jardin dans lequel j'avais semé des graines de toutes sortes de légumes, des noyaux et des pepins de tous nos fruits, du blé, du millet, du maïs, enfin de toute espèce de graines que j'avais apportées du cap de Bonne-Espérance. Tout réussissait admirablement : plusieurs noyaux étaient sortis de terre : le blé surtout poussait avec une vigueur étonnante. La terre du pays est excellente pour la végétation. Dans les endroits où j'ai été obligé de remuer la terre pour faire le chemin nécessaire au transport de nos mâts, j'ai trouvé jusqu'à cinq pieds de profondeur une terre noire et végétale, sans aucun mélange. A cette profondeur, j'ai trouvé la même terre mêlée de pierrailles, et surtout de petits cailloux transparents.

« Je ne me suis pas contenté de former un jardin sur l'île Motou-Aro ; j'ai planté des noyaux et des pepins de fruits dans tous les quartiers que j'ai parcourus, dans les plaines, dans les vallons, sur les coteaux et même sur les montagnes ; j'ai également semé un peu partout des différentes espèces de graines, et la plupart des officiers de nos vaisseaux en ont fait autant. Nous avons inutilement engagé les sauvages à semer : nous leur avons expliqué l'usage du blé et des autres grains nourriciers, la qualité des fruits dont nous leur faisons voir les noyaux. Ils m'ont paru entièrement brutes sur ces objets.

« J'ai trouvé en différents endroits de l'argile très-propre à faire de la poterie. Notre maître canonnier, homme fort ingénieux, a fait monter un tour de potier sur lequel il a tourné, en présence des sauvages, des vases de terre, des écuelles, des assiettes ; il les a fait cuire devant eux. Quelques-uns de ces ouvrages ont parfaitement réussi : il les a donnés aux sauvages qui les

avaient vu tourner et cuire; mais je doute qu'ils mettent à profit cette industrie qui leur donnerait mille commodités.

« Je n'ai vu dans le pays d'autres quadrupèdes que des chiens et des rats. Les chiens sont une espèce de renards domestiques tous noirs ou blancs, très-bas sur jambes, les oreilles droites, la queue épaisse, le corps allongé, la gueule très-fendue, mais moins aiguë que celle du renard, le même cri; ils n'aboient pas comme nos chiens. Ces animaux ne sont nourris qu'avec du poisson; il paraît que les sauvages ne les élèvent que pour les manger; on en avait embarqué quelques-uns dans nos vaisseaux. On n'a jamais pu les apprivoiser comme nos chiens: ils étaient toujours traitres et mordaient souvent. Ce serait une espèce dangereuse à conserver dans un lieu où l'on voudrait élever ou garder des volailles; ils les détruiraient comme de vrais renards.

« Les rats sont de la même espèce que ceux qui se trouvent dans nos champs et dans nos forêts: les sauvages les mangent.

« Nous avions sur notre vaisseau quelques cochons, des moutons du cap de Bonne-Espérance, et des cabris, dont la vue causait le plus grand étonnement aux sauvages toutes les fois qu'ils venaient à bord; ils les regardaient avec la plus grande surprise, ce qui prouve qu'ils n'ont point de tels animaux dans leur pays. Ils n'avaient également jamais vu de poules ni de canards domestiques; ils paraissaient fort étonnés d'en voir dans nos cages. Ils n'ont absolument aucun animal domestique que leurs chiens.

« On trouve sur leurs marais des canards sauvages, des sarcelles et des poules bleues semblables à celles de Madagascar, des Indes et de la Chine, mais d'un bleu plus foncé. On voit dans leurs forêts de très-beaux pigeons ramiers de la grosseur d'une grosse poule; leur plumage est magnifique, d'un bleu changeant et doré. Ces oiseaux sont un gibier excellent. On trouve dans les mêmes forêts de très-gros perroquets dont le plumage est noir, varié de bleu et de rouge; des loris de la pe-

tite espèce, dont le plumage est fort beau, semblable à celui des loris de l'île de Gola.

• Les terrains découverts sont peuplés de grives noires à huppées blanches, d'étourneaux, d'alonettes, de cailles très-abondantes, du même plumage que les nôtres, mais plus grosses, de merles de différentes couleurs, de lavandières et de culs-blancs.

• Sur les bords de la mer, on rencontre beaucoup de corlieux, de bécassines de mer, des corporans, des aigrettes blanches et noires, semblables à celles de France, et un oiseau d'un très-beau noir, de la grosseur de la bécasse de mer, avec le bec et les pattes d'un rouge vif. Tous ces oiseaux de terre et de mer sont bons à manger, excepté les aigrettes qui sont trop sèches. On y trouve également des envergures, des fols blancs à ailes noires, que les marins ont nommés manches de velours, des goélettes grises et d'autres blanches. Ces trois espèces d'oiseaux de mer sont trop secs, coriaces et huileux, pour pouvoir être mangés.

• J'ai remarqué que les premiers jours de notre arrivée, tous les oiseaux du pays paraissaient familiers, se laissaient approcher au point qu'on les tuait avec des pierres et à coups de bâton. Lorsque nos jeunes gens eurent chassé au fusil pendant quelque temps, le gibier devint farouche : les sauvages pouvaient encore en approcher, mais il fuyait de très-loin nos chasseurs.

• Le poisson est très-abondant à la côte de la Nouvelle-Zélande ; on y pêche beaucoup de barbots excellents, des bars, des congres, une quantité incroyable de maquereaux plus gros que ceux des côtes de France, mais très-bons ; beaucoup de vieilles de différentes couleurs, des morues en moindre quantité, deux espèces de poissons rouges comme l'écarlaté, que je n'ai pas connus ailleurs, dont une espèce est ordinairement grosse comme une morue.

• Tous ces poissons sont bons. Il y a apparence que dans les différentes saisons de l'année on trouve sur ces côtes du poisson

de passage; et je suis persuadé que la pêche doit être beaucoup plus abondante dans le détroit qui sépare les deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande. Dans les rochers qui bordent les côtes, on pêche beaucoup de homards, des erabes et des coquillages de toute espèce, semblables à ceux que nous avons trouvés dans la baie de Frédéric-Henri, aux terres de Djémen. Nous n'avons rencontré ni pingouins ni loups marins sur cette côte. Au large, à quelque distance de la terre, on voit beaucoup de baleines et de marsouins blancs dont on pourrait faire la pêche. »

(*Nouveau Voyage à la mer du Sud, etc.*, 1783,
? pag. 155 et suiv.)

EXTRAIT

DE L'OUVRAGE ANGLAIS, DE COLLINS,

INTITULÉ

An account of the English Colony in New-South-Wales, etc.
London, 1804, page 341 et suiv.

Le navire le *Dædalus*, capitaine Hanson, après avoir porté des vivres à l'expédition de Vancouver, revint à Port-Jackson le 20 avril 1793. Quelques jours auparavant il se trouvait sur la côte N. E. de la Nouvelle-Zélande, et, conformément aux instructions qu'il avait reçues, il enleva deux habitans de cette contrée pour apprendre aux colons de Norfolk le moyen d'extraire le chanvre du phormium qui croissait en abondance sur cette île. Ces deux naturels restèrent six mois à cet établissement. Comme ils habitaient chez le lieutenant-gouverneur, et sous ses propres yeux, il réussit à se procurer par eux quelques renseignemens sur la Nouvelle-Zélande et ses habitans. Voici en substance ce qui fut communiqué à ce sujet par le gouverneur King.

Oudou-Kokodai-Toua-Mahoua, au moment où l'on s'em-

para de lui, avait environ vingt-quatre ans; sa taille était de cinq pieds huit pouces; ses formes athlétiques; ses traits semblables à ceux d'un Européen, et fort intéressans. Il appartient au district de Tera-Witi, qui, suivant la carte de Touki, l'autre insulaire, porte bien le même nom, mais ne gît pas aussi loin vers le sud que la position d'Ika-Na-Mawi, nommée Tera-Witi par le capitaine Cook, car nous sommes sûrs que la résidence de Touki est voisine de la baie des Iles. Tous les deux en outre s'accordaient à dire que leurs résidences respectives n'étaient éloignées l'une de l'autre que de deux jours de marche par terre, et d'un jour seulement par eau. Oudou est proche parent de Pawariki qui est le principal chef de Tera-Witi : il avait deux femmes et un enfant dont le sort semblait l'inquiéter vivement. Chaque soir, pour ainsi dire, à la chute du jour, lui et Touki déploraient leur absence par une espèce de chant plaintif qui exprimait leurs regrets et avait quelque chose de touchant.

Touki-Titari-Nouï-Ware-Pairo est du même âge que Oudou, mais il est plus petit de trois pouces; il est trapu, bien conformé; il a, comme son compatriote, un teint olivâtre, et des cheveux noirs et épais. L'un et l'autre ont les lèvres tatouées. Les traits de Touki sont plus beaux et plus agréables; son nez est aquilin et ses dents sont belles. Il est natif du district de Ooudoudou (dans la baie Doubtless), et son père en est le tangaroa ou grand-prêtre; cet office est héréditaire dans sa famille. Outre son père qui est un homme très-âgé, il a laissé une femme et un enfant. Il prenait un vif intérêt au sort de toutes ces personnes, ainsi qu'à celui de son chef Moudi-Wai, qu'il représentait comme un excellent homme. Touki l'emportait sur Oudou, tant pour les dispositions que pour les manières, bien que le dernier à quelques égards ne manquât pas de bonnes qualités : mais parfois il se montrait tout-à-fait sauvage.

Oudou, en véritable patriote, pense qu'il n'existe point de pays, de peuple, ni de coutumes qu'on puisse comparer aux

siennes; c'est pourquoi il était bien moins empressé de s'instruire de tout ce qu'il voyait, que son compagnon Touki qui attachait un grand prix à mériter l'estime de tous ceux qui l'entouraient. A l'exception des momens qu'il consacrait à gémir sur l'absence de sa famille et de ses amis, il était joyeux, souvent facétieux et très-intelligent.

A l'époque où ils furent enlevés de la Nouvelle-Zélande, Touki se trouvait en visite chez Oudou; voici comme ils racontent cet événement. Le *Dædalus* parut en vue de l'habitation d'Oudou *. La curiosité et peut-être l'espoir de se procurer du fer déterminèrent le chef Pawariki, Touki et Oudou avec son père, une de ses femmes et le prêtre, à s'approcher du navire. Quelque temps après, ayant été jointe par d'autres pirogues, celle qui portait Touki et Oudou se hasarda le long du bord. Le lieutenant Hanson, dont ils louent beaucoup l'affabilité, les invita à monter; nonobstant l'avis de leurs amis, ils se prêtèrent à cette invitation, tant leurs yeux étaient fascinés, pour se servir de leur expression, par les choses curieuses qu'ils virent; ils eurent même la hardiesse de descendre dans le navire, où ils mangèrent quelques mets. Cependant le vaisseau faisait ronte. L'un d'eux ayant vu les pirogues derrière, et s'étant aperçu que le navire les quittait, ils devinrent furieux de dou-

* Le *Dædalus* parut en vue de l'habitation d'Oudou, et se remontra le lendemain matin, mais à une grande distance de la grande terre, quoiqu'il fût près de deux îles habitées que Touki, sur sa carte, nomme Motou-Kawa et Panaka. La curiosité, et le désir d'avoir du fer engagèrent le chef Pawariki, Oudou, son frère, une de ses femmes et le prêtre, à lancer leur pirogue à la mer. Ils se rendirent sur la plus grande des deux îles, où ils se joignirent à Teu-Waraki, chef de l'île Motou-Kawa, et beau-père d'Oudou, et au fils de ce chef qui gouverne la petite île nommée Panaka. Ils restèrent quelque temps près du navire, avant que les pirogues où se trouvaient Touki et Oudou se hasardassent le long du bord; mais on leur donna des outils en fer et d'autres articles, etc.

(Narrative by Liddiard Nicholas, etc., t. II, pag. 353.)

leur et brisèrent les fenêtres de la chambre pour se précipiter à la mer, mais on les en empêcha. Tant que les pirogues furent à portée de les entendre, ils avertirent Pavariki de se hâter de retourner à terre, de peur d'être aussi saisi. Quelque temps encore après leur arrivée à l'île Norfolk, ils restèrent fort tristes, évitant de donner aucune espèce de renseignement sur le lin de phorminm ; à cet égard leur opiniâtreté était égale au soin que nos gens se donnaient pour obtenir ces lumières. Par la suite on découvrit qu'ils n'agissaient ainsi que dans la crainte d'être retenus pour être employés à ce travail. Au moyen de bons traitemens et d'une grande indulgence pour leurs goûts, on rendit bientôt ces insulaires plus sociables : surtout quand on leur eut promis qu'aussitôt qu'ils auraient appris à nos femmes à travailler le lin, *mouka hia rakou*, ils seraient renvoyés chez eux. Alors ils se prêtèrent très-volontiers à donner tous les renseignemens en leur pouvoir ; mais en définitif ces renseignemens se bornèrent à très-peu de chose. Il se trouva que dans leur pays cette opération était particulièrement du ressort des femmes : comme Oudou était guerrier et Touki prêtre, ils firent comprendre au gouverneur que la préparation du lin n'avait jamais fait partie de leur éducation.

Quand ils commencèrent à se faire entendre, non-seulement Tonki fut très-empressé de faire des questions sur l'Angleterre, dont il apprit fort bien à connaître la position sur une carte coloriée, ainsi que celle de la Nouvelle-Zélande, de l'île Norfolk et de Port-Jackson, mais il devint aussi très-communicatif touchant son propre pays. Voyant qu'il ne pouvait pas s'expliquer parfaitement, il traça une esquisse de la Nouvelle-Zélande avec de la craie sur le plancher d'une chambre qu'on lui réserva pour cet objet. Le gouverneur, le capitaine King, ayant comparé cette ébauche avec le plan que le capitaine Cook fit de ces terres, il reconnut pour l'île septentrionale une ressemblance suffisante pour faire de cet essai un objet de curiosité : et l'on persuada à Touki de tracer son plan sur le papier. Lorsqu'il l'eut terminé au pinceau, il y fit par la suite diverses

corrections et additions; les noms des districts et les autres remarques y furent insérés d'après les renseignemens qu'il donna durant les six mois qu'il demeura ici. Suivant la carte et les documens obtenus de Touki, l'île Nord de la Nouvelle-Zélande, sa patrie, est divisée en huit districts gouvernés par leurs chefs respectifs et par d'autres qui leur sont subordonnés. Le plus grand de ces districts est Shouraki, dont les habitans sont dans un état de guerre perpétuel avec les autres tribus. Cependant il y a des intervalles de paix, pendant lesquels ils se rendent visite, et font entre eux des échanges de lin et de jade vert dont ils fabriquent des haches et des ornemens. Touki nie avec opiniâtreté que tous les Nouveaux-Zélandais fussent cannibales; ce n'était pas sans une grande difficulté qu'on pouvait l'amener à parler de ce sujet, et même à y faire la moindre attention; mais quand il le faisait, c'était pour en exprimer la plus grande horreur. Cependant, il en vint enfin à confesser que tous les habitans de Pounamou, l'île méridionale, et ceux de Shouraki mangeaient les ennemis qu'ils prenaient à la guerre; ce qui fut confirmé par Oudou, car son père avait été tué et mangé par le peuple de Shouraki.

• Nonobstant la probité habituelle de nos hôtes, particulièrement de Touki, dit le capitaine King, je suis disposé à croire que ces horribles banquets se pratiquaient généralement dans toute l'étendue des deux îles. •

Ils nous dirent que les classes inférieures sont entièrement subordonnées à leurs supérieurs; et l'on en pouvait juger par la grande déférence que Touki eut toujours pour Oudou.

Rangatira-tiki-tiki signifie un chef principal ou un homme pourvu d'une grande autorité. Cette attribution supérieure est désignée par la répétition du mot *tiki-tiki*; ce titre semble héréditaire. *Tanga-roa* ou *tohounga* est un prêtre; son autorité en plusieurs circonstances est égale et quelquefois supérieure à celle du *tiki-tiki*.

Rangatira-poudi, un chef inférieur ou gentilhomme.

Tane-moukai, un honneur.

— Touchant les coutumes et les manières de ces peuples, voici les documens que le gouverneur fit passer à l'auteur.

« Les Nouveaux-Zélandais enterrent leurs morts. Ils pensent aussi que le troisième jour après l'enterrement le cœur se sépare du corps. Cet événement est annoncé par un léger souffle de vent qui en donne avis à un Atoua ou divinité inférieure qui plane sur la tombe, et emporte l'âme dans les nuages. Sur sa carte, Touki a tracé une route imaginaire qui traverse Ika-Na-Mawi dans toute sa longueur, savoir : depuis le détroit de Cook jusqu'au cap Nord, que Touki nomme To Reinga. Tandis que l'âme est reçue par le bon Atoûa, un mauvais esprit est aussi tout prêt à emporter la partie impure du cadavre par la même route, vers le Te Reinga, d'où il le précipite dans la mer.

« Le suicide est très-commun parmi les Nouveaux-Zélandais. Il a souvent lieu pour le plus léger motif. Ainsi, une femme qui a été battue par son mari ira peut-être se pendre immédiatement après. Nos deux naturels semblaient parfaitement au courant de cette manière de terminer leur existence, car ils menaçaient souvent de se pendre, si on ne les renvoyait pas chez eux. Du reste, comme ils ne faisaient ces menaces que dans leurs momens de mélancolie, ils finirent bientôt par en rire eux-mêmes.

« Ils paraissent n'employer aucune autre division du temps que les révolutions de la lune, qu'ils comptent jusqu'au nombre de cent ; et ils appellent cette période *tahi tau*, c'est-à-dire un *tau* ou une centaine de lunes. C'est ainsi qu'ils calculent leur âge, et supputent tous les autres événemens.

« Oudou et Touki convenaient tous les deux qu'on pourrait obtenir une grande quantité de lin travaillé pour des bagatelles, comme des haches, des ciseaux, etc. Ils disaient que dans la plupart des lieux le lin croissait naturellement en abondance ; qu'en d'autres endroits on le cultivait en séparant les tiges par la racine, et les plantant trois à trois dans chaque trou, à la distance d'un pied les unes des autres. Du reste, ils accordaient

une préférence marquée aux plantes à lin de l'île Norfolk, tant pour la qualité que pour la quantité du chanvre.

« Ces naturels, ajoute le gouverneur King, nous donnèrent encore bien d'autres renseignements; mais dans la crainte de commettre quelque erreur, je me dispense de les rapporter. Il est vrai que nous nous communiquions assez bien nos idées, en mélangeant ce qu'ils savaient d'anglais avec ce que nous avions appris de leur langage, et par ce moyen ils pouvaient se faire entendre suffisamment pour les choses ordinaires. Mais je ne pourrais répondre de l'exactitude des détails qui exigeaient un plus grand développement. »

On sait que le gouverneur King accompagna lui-même Oudon et Touki à la Nouvelle-Zélande. Voici ses observations durant ce voyage :

« Après avoir doublé le cap Nord de la Nouvelle-Zélande, le 12 novembre 1793, quatre jours après notre départ de Norfolk, nous vîmes plusieurs maisons et un petit pâ sur une île située près du cap Nord, que Touki nomma Mondi-Motou. Bientôt après, nous découvrîmes un pâ ou forteresse très-considérable, sur une colline élevée et arrondie, précisément en face de la baie. Il en sortit six grandes pirogues qui se dirigèrent vers le navire. Aussitôt qu'elles se trouvèrent à portée de la voix, Touki fut reconnu par ceux qu'elles montaient; bientôt nous comptâmes sept pirogues montées par vingt hommes chacune. Ces pirogues s'approchèrent sans hésiter, et les naturels qui montèrent à bord furent enchantés de retrouver Touki, dont les premières et les plus vives questions eurent pour objet sa famille et son chef. A cet égard, il reçut les détails les plus satisfaisants d'une femme qui était parente de sa mère. Son père et le chef étaient encore inconsolables de la perte de Touki. On remarquera que, encore qu'il y eût plus de cent insulaires, tant à bord que le long du navire, Touki borna ses caresses et sa conversation à la parente de sa mère et à un ou deux chefs. Ceux-ci se distinguaient par les dessins de leur visage, *moko*, aussi bien que par les respects que leur témoignaient les *mohais*

ou serviteurs, qui payaient dans les pirogues, et que leurs chefs battept quelquefois sans pitié. Je donnai des ciseaux, des hachettes et autres objets aussi agréables à ceux que Touki me désigna comme des chefs subalternes, et qui étaient de sa connaissance. Bientôt le commerce s'établit. Des morceaux de vieux fer furent donnés pour une quantité de lin travaillé, de nattes, *patous-patous*, lances, ornemens de jade, pagaies, hameçons et lignes. A sept heures du soir les naturels nous quittèrent, et nous fîmes route pour la baie des Iles; où nous avions compris qu'était la résidence de Touki, et dont nous étions éloignés de vingt-quatre lieues. Vers les neuf heures, une pirogue montée par quatre hommes arriva près de nous, et ils sautèrent à bord sans aucune crainte. Après souper, Touki et Oudou demandèrent aux étrangers quelles étaient les nouvelles du pays, depuis qu'ils avaient été enlevés. Pour satisfaire à ce désir, les quatre étrangers commencèrent un chant, dans lequel chacun d'eux prit part, tantôt employant des gestes fiers et sauvages, tantôt haissant la voix suivant la nature des événemens qu'ils avaient à raconter. Oudou, qui prêtait la plus grande attention au sujet de leur chant, fondit tout-à-coup en larmes, au récit d'une irruption que la tribu de Shouraki avait faite sur le territoire de Tera-Witi, district de Oudou, et dans laquelle le fils du chef et trente guerriers avaient été tués. Il se trouva trop ému pour en entendre davantage; il se retira dans un coin de la chambre afin de se livrer à toute sa douleur, ne s'interrompant quelquefois que pour proférer des menaces de vengeance.

« Attendu le calme, on fit peu de chemin durant la nuit. Le 13, au point du jour, on aperçut une quantité de pirogues qui venaient du pā. Dans la plus grande se trouvaient trente-six hommes et le chef, qui debout faisait des signaux avec empressement. Quand la pirogue se fut approchée, Touki reconnut ce chef pour être Ko-Tekoke, c'est-à-dire le tiki-tiki, ou chef principal du pā. Le vieux chef qui semblait avoir environ soixante-dix ans, n'avait pas un seul trait du visage qui ne fût

couvert de lignes spirales. A son arrivée à bord, il embrassa Touki avec beaucoup d'affection. Puis Tonki me le présenta; après la cérémonie du *shongui*, c'est-à-dire de coller son nez contre le mien, il détacha son *kahou* ou manteau, et le plaça sur mes épaules. En retour je lui donnai un manteau de flanelle verte, orné de larges raies. Pen après, sept autres pirogues, montées chacune par plus de vingt hommes ou femmes, arrivèrent le long du bord. D'après le désir de Tonki, la poupe fut *tapou*, c'est-à-dire que l'accès en fut interdit à tout autre que le vieux chef. Il m'eût fallu retenir le navire quelques jours de plus pour attendre la fin du calme ou un vent du nord. Si j'avais pu atteindre en quatre jours de voyage depuis Norfolk le lieu où habitait Touki, certainement je l'y eusse débarqué: mais cela ne pouvait avoir lieu puisque c'était déjà le cinquième jour que nous étions en mer; je me serais cru sans excuse si j'eusse retenu le navire plus long-temps qu'il n'était nécessaire pour débarquer mes hôtes dans un lieu sûr, et d'où ils pourraient facilement rejoindre leurs résidences.

« Malgré les nouvelles que Touki avait reçues et la confiance qu'il semblait placer dans le vieux chef, j'avais cependant senti d'abord une vive inquiétude pour nos deux amis: j'exprimai même à Tonki les craintes que j'avais que tout ce qu'on lui avait dit ne fût qu'une invention de Ko-Tekoke et de ses gens pour se rendre maîtres d'eux et de leurs effets. Touki à cette observation répondit avec une noble confiance que *tiki-tiki no eteka*, c'est-à-dire qu'un chef ne trompe jamais. Par l'organe de Touki je témoignai au chef combien je désirais qu'ils se rendissent à Oudoudou; j'ajoutai que dans trois mois j'y reviendrais moi-même, que si je trouvais que Touki et Oudou y fussent arrivés en sûreté avec leurs effets, alors je retournerais à Moudi-Wenoua, et ferais de grands présens à Ko-Tekoke, en outre de ceux que j'allais lui faire sur-le-champ ainsi qu'à ses gens, pour la peine qu'ils allaient avoir de reconduire mes deux amis chez eux. J'eus tant de motifs pour être convaincu de la sincérité du vicillard, que je crus que ce serait lui faire injure que de le

menacés d'une punition s'il manquait à son engagement. La seule réponse que fit Ko-Tekoke, fut de placer ses deux mains des deux côtés de sa tête, et, après m'en avoir fait faire autant, de joindre son nez au mien. Nous restâmes dans cette position, je erois, environ trois minutes, durant lesquelles le vieux chef marmotta quelques mots que je ne compris point. Ensuite il fit la même cérémonie avec nos deux amis, une danse suivit, enfin les deux derniers joignirent leur nez au mien; et ils me dirent que Ko-Tekoke était maintenant devenu leur père et qu'il allait les conduire lui-même à Oudondou (ce qu'il exécuta très-fidèlement).

• Tandis que je préparais les cadeaux que je voulais leur faire, Touki (et je fus alors bien convaincu qu'il était prêtre), Touki avait rangé les Nouveaux-Zélandais en cercle autour de moi. Au centre était le vieux chef, et Touki raconta ce qu'il avait vu durant son absence. En certains endroits de son récit, ils poussaient des cris d'admiration. Craignant de voir sa véracité révoquée en doute quand il leur dit qu'il n'avait mis que trois jours pour venir de l'île Norfolk, il leur montra un chou, en leur assurant qu'il avait été coupé cinq jours auparavant dans mon jardin. Cette preuve convaincante occasiona une exclamation générale de surprise.

• Tout étant désormais prêt pour leur départ, nos deux amis demandèrent que Ko-Tekoke pût voir faire l'exercice à feu aux soldats. La requête venant d'eux-mêmes, je n'eus point d'objection à faire. Mais je saisis cette occasion pour expliquer au chef, par nos procédés envers lui et ses deux compatriotes, que notre désir et notre intention étaient de vivre en bons voisins et amis avec tous les habitants d'Ika-Na-Mawi; ajoutant que nous ne nous servions de nos armes que quand nous étions offensés.

• Environ cent cinquante Nouveaux-Zélandais s'assirent sur le pont à babord, tandis que le détachement manœuvrait du côté opposé. Après avoir fait l'exercice et trois décharges de mousqueterie, deux coups de canon furent tirés, l'un à boulet,

l'autre à mitraille, ce qui leur causa une grande surprise.

• Ensuite nous nous séparâmes, Touki et Oudou firent de tendres adieux à chacune des personnes du bord, et me rappelèrent la promesse de retourner les visiter, ajoutant qu'alors ils retourneraient avec leurs familles à l'île Norfolk.

• Le respectable chef, après s'être donné beaucoup de peine pour prononcer mon nom et me faire connaître le sien, descendit dans sa pirogue. En poussant au large, ils furent salués de trois acclamations auxquelles ils répondirent de leur mieux, sous la direction de Touki. Deux heures après leur départ, nous fîmes voile. Après un passage de cinq jours de la Nouvelle-Zélande à l'île Norfolk et une absence de dix jours de cette dernière place, je fus de retour dans l'après-midi du 18 novembre 1793. •

OBSERVATIONS DE TURNBULL

SUR LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

Les observations suivantes, qu'on trouve en forme d'appendice à la suite du Voyage de Turnbull, m'ont paru offrir d'autant plus d'intérêt qu'elles remplissent pour ainsi dire la lacune qui existe dans l'histoire des Nouveaux-Zélandais, depuis l'époque où l'illustre Cook exécuta sa belle reconnaissance, jusqu'au temps où les missionnaires vinrent s'établir parmi ces peuples, et fixer positivement notre opinion sur leurs coutumes extraordinaires. Voici la traduction fidèle de ce morceau.

..... La nécessité, du reste, étant la mère de l'invention, quelques baleiniers s'ouvrirent une nouvelle carrière sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, et leurs efforts furent couronnés d'un très-grand succès.

Nonobstant le caractère féroce qui avait été assigné aux naturels, avec le temps quelques-uns de nos compatriotes se hasardèrent à descendre à terre avec beaucoup de précaution : ils trouvèrent les habitans sur leurs gardes, mais en même temps sans dispositions hostiles, à moins qu'ils n'eussent été

provoqués par des outrages. Quelque bornés qu'ils fussent dans le principe, ces rapports s'étendirent bientôt à une communication active et amicale; et presque tous les capitaines qui touchèrent à ces côtes eurent lieu d'être satisfaits de l'accueil qu'ils reçurent. Quand quelqu'un de ces capitaines passait ensuite à Port-Jackson, le gouvernement de cette colonie s'empressait de recueillir toute sorte de renseignemens sur les Nouveaux-Zélandais. Ils déclarèrent d'une voix presque unanime, qu'en employant des moyens légitimes, on pourrait beaucoup obtenir de ces peuples : ils ajoutèrent qu'un chef revêtu d'un grand pouvoir et d'un crédit considérable résidait près de la baie des Iles, qu'en tout temps il avait paru sensible aux avantages mutuels d'une liaison amicale, et qu'il possédait les qualités qui pouvaient y inviter. D'après le témoignage uniforme de tant de personnes respectables, on lui envoya à diverses reprises plusieurs espèces de bestiaux et toute sorte d'articles nécessaires à un peuple qui désire faire des pas vers la civilisation. Ces rapports d'amitié duraient depuis long-temps lorsque le chef exprima le désir de rendre une visite, avec ses cinq fils à son généreux patron. Un capitaine nommé Stewart s'empressa de le satisfaire à cet égard; et comme il n'allait pas directement à Port-Jackson, le chef fut débarqué à l'île Norfolk.

Nous allons rapporter les détails de son arrivée et de son séjour à Port-Jackson, dans les propres termes de la Gazette de Sydney, journal officiel de cette colonie.

Tepahi ayant exprimé le désir de visiter Son Excellence, le capitaine Stewart l'a conduit avec ses cinq fils à l'île Norfolk, où ils ont reçu toute sorte d'attentions de la part du commandant et des habitans. Après y être restés quelque temps, ils ont été accueillis à bord du navire de S. M. *le Buffalo*, pour être transportés à Port-Jackson. A leur arrivée, Tepahi a été présenté par le capitaine Houstin à Son Excellence et aux officiers du palais du gouvernement, où ce chef a continué de demeurer durant son séjour dans la colonie.

Il paraît avoir environ cinquante ans; sa taille est de cinq pieds onze pouces et demi, et ses formes athlétiques. Sa figure a de l'expression et de la dignité, quoique bien défigurée par un tatouage complet.

Peu après son arrivée, plusieurs naturels s'assemblèrent dans le voisinage de Sydney, pour l'enterrement de Kerrewai, dont la mort avait été occasionnée par la blessure qu'une lance lui avait faite au genou, et qui s'était envenimée; son corps avait été apporté ici la veille au soir dans une espèce de coffre en morceaux d'écorce. Les funérailles terminées, un simulacre de combat eut lieu : un naturel nommé Blewit fut placé à l'écart comme une victime offerte à la vengeance; pour recevoir le châtimement d'une blessure désespérée qu'il avait faite au jeune Baker. L'animosité de ses assaillans était extraordinaire; leur parti était de beaucoup le plus puissant, et pleins de confiance dans leur supériorité, ils se prévalurent à tous égards de leur nombre. La volée des lances était rarement de moins de six à la fois, et elles étaient dirigées avec une précision qui semblait devoir être suivie de quelque résultat funeste. Lorsqu'ils en eurent envoyé environ cent soixante-dix, dix des plus vigoureux sauvages se placèrent si près du coupable qu'ils l'environnèrent de tous côtés, et lui envoyèrent à la fois leurs armes de l'avant et de l'arrière. L'activité et la présence d'esprit de l'accusé redoublèrent avec le danger : il reçut cinq lances sur son faible bouclier, et réussit à parer les autres d'une manière presque miraculeuse. Un de ses amis, furieux de ce qui se passait, décocha sa lance et en reçut dix en retour. Blewit renvoya vers ses assaillans une de leurs lances, qui traversa le corps du vieux Whitaker. La mêlée devint alors générale, mais elle se termina sans aucun autre accident.

Tepahi, qui était présent avec plusieurs de ses fils, regardait avec mépris le combat de ces naturels; souvent il montrait beaucoup d'impatience de l'intervalle qu'ils mettaient entre leurs décharges, et par signes les invitait à se dépêcher; il ne considérait l'*heloman* que comme un accessoire inutile, puis-

la main suffisait pour détonner et changer la direction de toutes les lances du monde. Néanmoins il loua beaucoup le *womera* ou bâton à jeter, car il convenait que, par suite de son élasticité, l'arme recevait un grand surcroît de vitesse. Il fut évidemment affligé de voir le corps du vieillard percé par la lance, et sans doute il eût tiré vengeance de cette action sur son auteur s'il n'en eût été empêché par les instances des spectateurs. Les naturels s'étaient formés des idées extravagantes sur le compte de cet étranger ; ils redoutaient de s'en approcher, et l'évitaient autant qu'il leur était possible ; mais on ne saurait dire si ce sentiment tenait à une sorte de déférence pour le rang qu'ils lui supposaient, d'après les attentions qu'on lui témoignait, ou bien s'il ne tenait qu'aux craintes superstitieuses excitées par son apparition, bien que la dernière conjecture soit la plus probable. Un de ses fils conversant familièrement avec un groupe considérable de naturels touchant l'usage de la lance, ceux-ci convenaient généralement de la justesse de ses remarques. Il les pria de lui en prêter une, qui lui fut aussitôt présentée ; mais dès qu'ils virent cette arme entre ses mains, ils s'enfuirent tous, hommes, femmes et enfans, et les protestations les plus amicales ne purent les déterminer à revenir avant que l'étranger eût quitté la lance. On ne peut supposer que les dispositions prononcées de Tepahi pour la civilisation, pussent trouver un spectacle agréable dans les manières d'une race dégradée qui depuis tant d'années avait dédaigné les bienfaits de cette civilisation. On ne peut pas non plus imaginer que l'implacable vengeance exercée sur un malheureux pour un crime que les coutumes de sa nation l'avaient conduit à commettre, pussent en aucune manière se concilier avec les sentimens de justice de ce chef.

Si l'on en croit les rapports des capitaines des baleiniers dans la mer du Sud, les abondantes provisions de patates, l'assistance pour se procurer l'eau et le bois, ainsi que l'accueil hospitalier et la protection qu'ils ont constamment reçus de la part de Tepahi, toutes les fois qu'ils ont mouillé dans la baie

dés îles, donnent lieu de croire que le résultat de sa visite sera d'assurer la continuation de ses bons procédés vis-à-vis des baléiniens de la mer du Sud, et de procurer de nouveaux avantages pour l'avenir.

Le caractère de Tepahi fut ainsi décrit par un colon très-respectable qui l'avait souvent vu, et semble l'avoir observé avec beaucoup de discernement.

« Tepahi, dit l'observateur, paraît être un homme d'un jugement supérieur; il aimait beaucoup à faire des questions, et examinait avec attention les diverses manufactures établies dans la colonie. Il admirait particulièrement l'art du cordier et du tisserand, et il exprimait le regret profond qu'il avait de ce que ces métiers ne fussent point connus dans son pays. Il faisait des observations très-fines et très-justes sur les lois et la police de la colonie, et paraissait désirer ardemment d'emmener avec lui quelques artisans qui pussent introduire chez son peuple les avantages de la civilisation. Avec une seule pomme de terre qu'on lui laissa, il y a quelques années, on dit qu'il a su remplir le pays de cette utile racine, dont il avait eu la sagesse d'apprécier toute la valeur. Il en inspectait personnellement la culture, en conservait pour semence, et recueillait des méthodes pour la planter en grand dans son district. Il est maintenant en état de fournir aux navires européens cet important article de nourriture. »

Le chef et ses enfans restèrent quelque temps ici. Lors de leur départ, afin de cultiver une connaissance dont le début semblait tant promettre, le gouverneur fit équiper convenablement un navire colonial, pour les renvoyer chez eux d'une manière honorable, et les combla de présens. Cependant, durant la traversée le chef tomba malade, et un jeune homme de l'équipage reçut l'ordre de lui donner des soins. Tepahi fut si content de l'attention de ce jeune homme, qu'il supplia instamment le capitaine du navire de le laisser avec lui. Le capitaine ayant reçu du gouverneur l'ordre de se prêter à tous les désirs du chef, consentit volontiers à sa demande. Le jeune homme

lui-même se trouva bien disposé à accepter l'invitation du chef; par là, suivant toutes les apparences, devait s'établir une liaison qui promettait les plus importants résultats.

Le jeune homme vécut constamment sous le toit de son bienfaiteur; quand il connut la langue du pays, le chef lui donna sa fille en mariage, et l'Anglais devint son agent et son interprète près tous les navires qui vinrent mouiller dans la baie.

Tandis que tout marchait ainsi au gré du chef et du jeune homme, et suivant les intérêts des deux nations, il survint un de ces déplorables événements qui font presque rougir un Anglais de trouver un compatriote dans le coupable.

Afin de pouvoir rapporter plus exactement, et sans crainte d'aucune erreur, cette triste aventure, nous allons citer les paroles mêmes du journal de Calcutta, dans lequel elle se trouve racontée. (10 mai 1809.)

« Nous allons rapporter en substance, dit l'écrivain, le triste récit qui va suivre, dont les acteurs sont : un Anglais nommé Bruce, une princesse de la Nouvelle-Zélande, fille de Tepahi, et un capitaine du nom de Dalrymple.

« Georges Bruce, le fils de Jean Bruce, premier commis de M. Wood, distillateur à Lime-House, est né à Loudres, en 1779, dans la paroisse de Ratcliffe-High-Way. En 1789, il embarqua à bord du vaisseau de la compagnie des Indes-Orientales, le *Royal-Admiral*, capitaine Bond, en qualité de mousse du maître d'équipage. Il partit de l'Angleterre pour la Nouvelle-Galles du Sud, et arriva en 1790 à Port-Jackson, où, du consentement du capitaine Bond, il quitta le vaisseau et resta en ce pays.

« A Port-Jackson, Bruce entra dans le service de la marine coloniale; il fut employé pendant plusieurs années sous les lieutenants Robins, Flinders et autres, à explorer les côtes, à reconnaître les ports, caps, rochers, etc. Pendant ce temps, Bruce eut plusieurs aventures qui n'entrent pas dans le plan de ce récit. Après avoir été ainsi employé plusieurs années sur les bâtimens d'exploration, il fut transféré sur le *Lady-Nelson*,

capitaine Simmons, navire équipé tout exprès pour reconduire chez lui Tepahi, roi de la Nouvelle-Zélande, qui était venu faire une visite au gouvernement anglais à Port-Jackson. Le roi s'embarqua sur ce bâtiment, et le *Lady-Nelson* fit voile pour sa destination. Pendant la traversée, Tepahi tomba dangereusement malade, et Bruce fut désigné pour le soigner; il sut si bien s'en acquitter à la grande satisfaction du roi; que celui-ci l'honora de sa faveur spéciale. A leur arrivée, le roi demanda avec instance qu'on permit à Bruce de demeurer avec lui à la Nouvelle-Zélande; le capitaine Simmons y consentit, et Bruce fut reçu dans la famille de Tepahi.

Bruce employa les premiers mois de son séjour dans la Nouvelle-Zélande à explorer le pays, à apprendre la langue, et à prendre connaissance des mœurs et des coutumes du peuple. Il trouva le pays sain et agréable, plein de sites romantiques, agréablement entrecoupé de collines et de vallées couvertes de bois. Les habitans étaient hospitaliers, francs et sincères; quoique grossiers et ignorans, cependant ils n'adoraient ni images, ni idoles, ni quoi que ce soit fabriqué par la main de l'homme; ils ne reconnaissaient qu'un Etre suprême et tout-puissant.

Comme le roi se proposait de placer le jeune Anglais à la tête de son armée, il était d'abord nécessaire qu'il fût tatoué; car, sans avoir subi cette opération, il ne pouvait être considéré comme guerrier. En conséquence Bruce se soumit avec courage à cette opération douloureuse, et sa figure offre aujourd'hui un véritable chef-d'œuvre de l'art du tatouage.

Cette formalité préliminaire une fois remplie, Bruce fut reconnu guerrier du premier rang, naturalisé comme Nounou-Zélandais, reçu au sein de la famille royale et honoré de la main de la princesse Etoki, la plus jeune fille de Tepahi, âgée de quinze à seize ans. Sa beauté naturelle a sans doute été très-grande, mais l'art a tellement travaillé à l'augmenter encore, que tous les charmes de la nature, toute

la douceur de l'expression primitive, ont disparu sous les traits du tatouage.

• Bruce devint ainsi le principal membre de la famille du roi, et fut investi du gouvernement de l'île. Six ou huit mois après son mariage les navires anglais, *l'Inspector*, *le Ferret*, un baleinier de la mer du Sud et plusieurs autres, relâchèrent à la Nouvelle-Zélande pour se procurer des rafraîchissements. Tous éprouvèrent l'influence heureuse d'avoir un compatriote et ami à la tête des affaires dans l'île. Ils furent libéralement pourvus en poisson, végétaux, etc.

• Notre Anglais et sa femme jouissaient du bonheur domestique dans toute son étendue, d'une santé parfaite, d'une liberté illimitée, et vivaient dans l'abondance de toutes qu'ils pouvaient désirer. En outre, Bruce se flattait de l'espoir d'introduire la civilisation parmi le peuple au milieu duquel une singulière destinée l'avait conduit pour passer le reste de ses jours. Tandis qu'il se livrait à ces espérances, le navire *le General-Wellesley* toucha, il y a douze à quatorze mois, sur un point de l'île où Bruce et sa femme se trouvaient alors par hasard. Ce lieu était à une certaine distance de la résidence du roi. Le capitaine Dalrymple s'adressa à Bruce pour l'aider à lui procurer une cargaison d'espars, et lui demanda des échantillons des principales productions de l'île; ce que Bruce fit avec plaisir. Le capitaine Dalrymple proposa ensuite à Bruce de l'accompagner au cap Nord éloigné de vingt-cinq à trente lieues de l'endroit où il était; on lui avait dit qu'il pourrait y trouver de la poudre d'or, et il sentait que Bruce pourrait lui être fort utile dans cette recherche. Ce ne fut qu'avec une extrême répugnance, et après les instances les plus vives, que Bruce consentit à accompagner le capitaine Dalrymple; ce ne fut non plus que sous l'assurance solennelle que celui-ci le ramènerait et le débarquerait à bon port à la baie des Îles. Il s'embarqua donc avec sa femme sur *le General-Wellesley*, en représentant toutefois au capitaine Dalrymple les dangers qu'il courait en emmenant la fille du roi hors de l'île; mais ses craintes furent

calmées par les assurances réitérées que le capitaine Dalrymple lui donna de le ramener sans faute avec sa femme à la baie des lles, où ils s'étaient embarqués. Dès qu'ils furent à bord, le *Wellesley* fit voile pour le cap Nord où l'on arriva bientôt, et où l'on descendit à terre. Ayant trouvé qu'il avait été très-mal informé, relativement à la poudre d'or, le capitaine remit sous-voiles pour retourner à la baie des lles; mais le vent étant devenu contraire, et étant resté tel durant quarante-huit heures, on tomba sous le vent de l'île. Le troisième jour, le vent devint plus favorable; mais le capitaine Dalrymple n'essaya point de regagner la terre, et fit route pour l'Inde. Bruce lui fit alors de douces représentations, et lui rappela ses promesses; mais le capitaine Dalrymple répliqua : « Qu'il avait bien autre chose à songer qu'à retenir inutilement le navire en le reconduisant à l'île avec sa riche cargaison; qu'en outre, il avait en vue pour Bruce une autre île bien meilleure. »

En arriant aux lles Fidji ou lles du Bois de Sandal, le capitaine Dalrymple demanda à Bruce s'il voulait descendre à terre et rester sur ces lles. Celui-ci refusa, à cause du caractère féroce et sanguinaire des habitans. Le capitaine dit qu'il choisirait quelque autre endroit, et en même temps enleva à Bruce plusieurs petits présens que lui et ses officiers lui avaient faits à la Nouvelle-Zélande; puis il les distribua aux naturels de Fidji qui entouraient le navire dans leurs pirogues.

En quittant ces lles, le *Wellesley* se dirigea vers Sooloo; il visita deux ou trois lles dans le passage, mais les bornes de ce récit ne permettent point de détails sur les événemens qui y eurent lieu, bien qu'ils ne fussent pas dépourvus d'intérêt. Après avoir demeuré quatre ou cinq jours à Sooloo, ils firent route pour Malacca, où ils arrivèrent au mois de décembre dernier. A Malacca, le capitaine Dalrymple et Bruce descendirent à terre. Ce dernier s'empressa de se rendre chez le gouverneur ou chez l'officier-commandant du lieu, pour lui porter ses plaintes; mais, comme il était déjà tard quand il descendit à terre, il ne put voir personne que le lendemain

matin. Pendant ce temps, le capitaine Dalrymple avait quitté la rade de Malacca, et fait route pour Penang, en laissant Bruce à terre et emmenant sa femme à bord du *Wellesley*.

Bruce instruisit l'officier-commandant à Malacca de sa position, et lui témoigna le désir de rejoindre sa femme et de retourner avec elle à la Nouvelle-Zélande. Le commandant s'efforça de le consoler; il lui conseilla d'attendre avec patience à Malacca, que quelque navire y relâcherait probablement sous peu de temps dans la traversée du Bengale à la Nouvelle-Galles méridionale, et qu'il pourrait s'y procurer un passage pour lui et sa femme; en attendant, il lui promit d'écrire à Penang pour demander que sa femme fût renvoyée près de son mari à Malacca. Au bout de trois ou quatre semaines, on reçut la nouvelle de l'arrivée du capitaine Dalrymple à Penang. Bruce, avec la permission de l'officier-commandant, quitta Malacca pour se rendre à Penang sur le brick-canonnière *Le Scourge*, où à son arrivée il trouva que sa femme avait été vendue au capitaine Ross. Introduit chez le gouverneur de Penang, celui-ci lui demanda quelle satisfaction il exigeait pour tous les mauvais traitemens qu'il avait subis. Bruce répondit que tout ce qu'il désirait était qu'on lui restituât sa femme, et qu'on lui procurât son retour à la Nouvelle-Zélande. Par l'entremise du gouverneur, sa femme lui fut rendue; et il retourna avec elle à Malacca, dans l'espoir d'y trouver le passage qu'on lui avait promis pour la Nouvelle-Galles du Sud; mais comme il n'y avait pas d'apparence de voir paraître aucun navire destiné pour cette contrée, on lui offrit pour lui et sa femme un passage en Angleterre, sur des vaisseaux de la Compagnie qui revenaient de la Chine dans leur patrie. En se dirigeant sur l'Angleterre, Bruce espérait y trouver facilement des occasions pour la Nouvelle-Galles du Sud; mais les vaisseaux, dans leur retour de la Chine, ne jetant l'ancre dans la rade de Malacca que pour quelques heures, et cela durant la nuit, il ne put réussir à partir sur aucun des bâtimens de cette flotte. Il pria alors le commandant de Malacca de lui procurer un passage

sur le *Sir Edouard Pellew* pour Penang, où il espérait encore rejoindre les vaisseaux de la Compagnie. A son arrivée, il trouva effectivement la flotte de la Compagnie, mais ne pouvant fournir la somme de quatre cents dollars qu'on lui demanda, il fut obligé de renoncer à passer en Europe. N'ayant aucun moyen de se procurer cette somme, il est venu sur le *Sir Edouard Pellew* au Bengale. Ici, lui-même et sa femme, la compagne affectionnée de ses malheurs, ont été reçus de la manière la plus hospitalière; et par toutes sortes d'attentions on s'est efforcé de leur faire oublier toutes les peines et les souffrances qu'ils ont endurées. Des occasions se présenteront probablement d'ici à quelques mois, pour obtenir un passage à la Nouvelle-Galles du Sud; d'où ils se rendront sans aucune difficulté à la Nouvelle-Zélande.

N'ayant voulu interrompre le cours de la narration précédente par aucun objet qui n'y eût pas un rapport immédiat, nous allons maintenant donner un aperçu des productions naturelles de la Nouvelle-Zélande. Cet aperçu aura quelque prix, en ce qu'on le doit à un homme qui a long-temps résidé dans le pays, et qui a eu de nombreuses occasions de s'assurer des faits dont il parle.

Druce, notre autorité actuelle, rapporte que la Nouvelle-Zélande abonde en diverses espèces de bois de construction, parmi lesquelles on trouve le pin et le sapin : les forêts sont d'une grande étendue, et peuvent être regardées comme inépuisables. Le chanvre et le lin, qui sont l'un et l'autre indigènes dans le pays, y croissent avec profusion. D'immenses plaines sont entièrement couvertes de ces plantes, dont quelques-unes sont cultivées, mais dont la plus grande partie sont abandonnées à leur état naturel. L'arbre qui produit le benjoin se rencontre aussi dans plusieurs parties de l'île.

On sait qu'il existe dans l'intérieur des mines de divers métaux. On en est procure des échantillons, mais par suite de l'ignorance complète des habitans dans la métallurgie et tous les arts des nations civilisées, ces mines sont restées sans être

exploitées. Le minéral de fer s'y trouve en grande abondance, et c'est lui qui fournit aux naturels la substance dont ils se peignent et dont ils colorent leurs pirogues.

Les choux, les pommes de terre, les patates douces, les ignames, les panais, les navets, les carottes, etc., croissent dans leurs jardins. Ils ont une plante qui ressemble à la fongère, qui porte une grosse racine farineuse. Une fois rôtie, c'est un aliment agréable et sain, qui remplace parfaitement le pain. Ils ont aussi des arbres à fruits, dont quelques-uns sont indigènes et les autres exotiques. L'ofanger et le pêcher y ont été apportés du cap de Bonne-Espérance, et y réussissent à merveille.

Le cochon et la chèvre ont été récemment apportés à la Nouvelle-Zélande, et ces deux races s'y sont propagées rapidement. Les côtes possèdent du poisson de plusieurs qualités, en abondance et dans toutes les saisons de l'année. En été elles sont visitées par des bandes entières de maquereaux, et en hiver elles sont peuplées par d'immenses bandes de harengs. L'île est baignée par plusieurs belles rivières qui abondent en poisson, dont quelques espèces sont connues en Europe, tandis que d'autres semblent propres aux contrées de la mer du Sud. Les rivages des fleuves et des lacs sont fréquentés par des canards et des oies sauvages; mais il est à remarquer qu'ils n'ont aucune espèce de volatile à pieds palmés à l'état domestique. Le seul quadrupède terrestre est une espèce de renard, et leur seul reptile est un lézard paresseux et engourdi.

Les débuts dont je viens de faire mention offraient, suivant toutes les apparences, tant d'espérances à la grande cause de la civilisation en général, que les sociétés des missions pour l'Afrique et l'Orient s'étaient déterminées, à la recommandation du chapelain de la Nouvelle-Galles du Sud, à envoyer trois personnes à la Nouvelle-Zélande, pour s'y établir en qualité d'artisans. Mais l'aventure tragique que nous venons de rapporter produisit un tel effet sur les esprits des naturels, qu'avant que ces intentions bienveillantes pussent être mises à

exécution, ils commencèrent de leur côté à se livrer à une juste vengeance pour le traitement que Bruce et sa femme avaient éprouvé. C'est encore de la Gazette de Sydney que nous allons extraire les détails de ce fâcheux et déplorable événement.

Le vendredi, 2 mars 1810, est arrivé le navire colonial *King-George*, capitaine Chace, chargé de peaux & d'huile, qui est resté dix-huit jours devant l'entrée de la baie des Iles. M. Chace a été détourné d'entrer dans cette baie par la nouvelle qu'il a reçue de *L'Ann*, capitaine Gwynn, qui naviguait de concert avec *l'Albion*, capitaine Skelton; cette triste nouvelle avait rapport à la prise du *Boyd* par les Nouveaux-Zélandais sous les ordres de Tepahi, et au massacre de toutes les personnes qui se trouvaient à bord, à l'exception d'un jeune garçon, de deux femmes et d'un enfant, événement qui a eu lieu dans l'endroit nommé Wangarua, à vingt milles environ de la baie des Iles. *L'Ann* avait eu connaissance de cette malheureuse nouvelle par une lettre de M. Berry de *City of Edinburgh*, laissée à un chef de ses amis nommé Terangoi, qui l'a remise au capitaine Gwynn.

Par cette lettre on annonçait que le capitaine Thompson avait fait marché avec Tepahi pour une provision d'espars; l'exécution de ce marché avait été différée durant quelques jours sous des prétextes plausibles; enfin le perfide chef, de concert avec son fils Mailai, avait déterminé le capitaine Thompson à envoyer deux de ses embarcations avec leurs équipages vers une partie éloignée de l'île, sous le prétexte d'aller chercher les espars.

Peu après le départ des canots, dans un desquels le capitaine Thompson se trouvait lui-même, les passagers et les marins qui restaient sur le navire furent attaqués. Après avoir assassiné ceux qui se trouvaient sur le pont, Tepahi, prenant un porte-voix, invita six marins qui s'étaient réfugiés dans le

On avait écrit incorrectement *Tarraba*.

grément à descendre, avec promesse de leur conserver la vie s'ils voulaient détacher les voiles des vergues. La terreur les porta à obéir; mais ils furent sur-le-champ garrottés, envoyés à terre pour être égorgés et dévorés; destinés qu'ils eurent à subir après des souffrances prolongées.

La *City of Edinburgh* fit voile pour Taïti, après avoir délivré de captivité les quatre personnes que l'on a mentionnées, mais sans avoir pu se procurer à la Nouvelle-Zélande les es-pars qu'on comptait y prendre, à cause de l'effervescence qui régnait encore parmi les naturels.

DESTRUCTION DU NAVIRE LE BOYD.

La copie suivante de l'intéressante lettre laissée à la Nouvelle-Zélande par la *City of Edinburgh*, et transmise par le capitaine Swan, par la voie de l'île Norfolk, contient le récit original de la catastrophe du *Boyd*.

Tous les maîtres des navires qui fréquentent la Nouvelle-Zélande sont prévenus de ne pas admettre à leur bord un grand nombre de naturels à la fois, car ils pourraient bien être surpris et enlevés en un instant.

Cette pièce a pour objet de certifier que, pendant notre séjour dans cette baie, nous avons fréquemment entendu parler d'un navire enlevé par les naturels dans un havre du voisinage nommé Wangaroa, et appris que l'équipage avait été tué et mangé. Afin de constater la vérité de ce rapport, et pour sauver le petit nombre de personnes qu'on disait avoir échappé au massacre général, M. Berry, accompagné de M. Russel et de Matengaro (l'un des principaux chefs de la baie des Îles, qui nous offrit ses services), se dirigea vers Wangaroa, avec trois canots armés, le dimanche 31 décembre 1809. À leur arrivée, ils trouvèrent les tristes restes du *Boyd*, capitaine John Thompson, que les naturels avaient brûlé jusqu'au ras de l'eau, après

en avoir emporté tout ce qui pouvait avoir quelque valeur. Par la belle conduite de Matengaro, nos compatriotes réussirent à sauver un garçon, une femme et deux enfans, les seuls qui eussent survécu à cette horrible catastrophe. Suivant les informations les plus satisfaisantes, le complet fut entièrement dirigé par ce vieux scélérat de Tepahi, qui avait reçu à Sydney tant d'amitiés si peu méritées. Ce malheureux navire qui venait pour se charger d'espars, fut enlevé trois jours après son arrivée. Dès le second jour les naturels dirent au maître que le lendemain ils lui montreraient les espars. Le matin Tepahi arriva de Tepouma et monta à bord; il n'y resta que quelques minutes, puis il descendit dans sa pirogue; mais il demeura le long du navire qui fut bientôt entouré d'un grand nombre de pirogues qui paraissaient s'y réunir pour commercer; peu à peu un grand nombre de naturels s'introduisirent à bord et s'assirent sur le pont. Après le déjeuner, le maître quitta le navire avec deux canots pour aller examiner les espars; alors Tepahi, qui avait attendu le moment convenable, donna le signal du massacre. En un instant, les sauvages, qui semblaient paisiblement étendus sur le pont, fondirent sur les gens de l'équipage, désarmés et dispersés sur le navire, pour vaquer à leurs divers travaux. La plus grande partie fut massacrée sur-le-champ, et plusieurs étaient à peine terrassés qu'ils furent coupés par morceaux, encore tout vivans. Cinq ou six matelots se réfugièrent dans le gréement. Tepahi, ayant pris possession du navire, les béra avec un porte-voix, et leur ordonna de déverguer les voiles, de couper les agrès, avec la promesse qu'on ne leur ferait point de mal; ils exécutèrent cet ordre, puis ils descendirent; alors Tepahi les amena à terre dans une pirogue et les tua sur-le-champ. Le maître était allé à terre sans armes, aussi fut-il bientôt dépêché. Les noms de ceux qui ont échappé à ce désastre sont madame Morley et son enfant, une autre femme, et Thomas Davis, jeune garçon. Les naturels du district des Espars, dans cette baie, se sont bien comportés, au-delà même de toute attente; ils semblent désolés de ce mal-

heureux événement. Redoutant la colère du roi Georges, ils ont demandé des certificats de leur bonne conduite, pour les exempter de sa vengeance. Mais, après cette affaire, personne ne doit se fier à un Nouveau-Zélandais.

• Nous certifions en outre que nous avons donné à Terangui, porteur du présent, un petit canot à fond plat, en récompense de sa bonne conduite et pour l'assistance qu'il nous a donnée pour nous procurer une cargaison d'espars.

• Donné à bord du navire le *City Edinburgh*.

• Capitaine SIMÉON PATTISON.

• A la baie des Iles, le 6 janvier 1810.

• S. PATTISON, maître, ALEXANDRE BEAT,
subrecargue, J. RUSSEL, 2^e maître.

• Terangui s'est très-bien comporté, ainsi que toute sa tribu; c'est pourquoi je lui ai donné plusieurs gallons d'huile. Je suis arrivé ici le 17 janvier, et reparti le 28 du même mois 1810.

• W. SWAIN, du navire *Cumberland*.

Sydney Gazette, feb. 17, 1810. — Pour confirmer la triste nouvelle reçue par le capitaine Chace du *King-George*, touchant l'enlèvement du *Boyd* à la baie des Iles, et les atrocités qui ont accompagné cet affreux événement, le capitaine Wilkinson déclare qu'il a eu plusieurs fois la crainte d'être attaqué par les naturels de la baie Metcure. En conséquence il s'était dirigé vers la baie des Iles dans l'espoir d'y jouir de la protection de Tepahi, mais la conduite de celui-ci lui fit connaître qu'il ne pouvait avoir que des intentions hostiles. Un détachement envoyé à l'eau fut un jour entièrement enveloppé par des naturels en armes, qui tentèrent de s'emparer des armes du canot; ils n'en furent empêchés que par les précautions qu'on avait en soin de prendre.

La pêche de la baleine et des phoques est une des principales sources de fortune à Port-Jackson qui, par le fait, est l'entrepôt de cette partie du monde. Quand la dernière vint à languir dans les détroits de Bass, les spéculateurs tournèrent leurs regards vers l'île voisine de la Nouvelle-Zélande où l'on savait qu'abondaient les phoques. Il n'y eut pas de baie, de crique et de rivière, qui ne fût examinée par des pêcheurs déterminés, et leurs efforts furent récompensés par une ample réussite. Des liaisons constantes et amicales s'établirent entre eux et les naturels, et furent avantageuses aux uns et aux autres.

C'est avec un grand regret, néanmoins, que nous déclarons que plusieurs équipages de canots et des compagnies de pêcheurs ont été dernièrement attaqués et massacrés par les naturels qui dévoraient ensuite les corps de ceux qui avaient péri.

Plusieurs Nouveaux-Zélandais, suivant l'exemple de leur chef Tepahi, se décidèrent à visiter Port-Jackson; quelques-uns même vinrent jusqu'en Angleterre pour voir notre métropole. En outre, leur vigoureuse constitution leur permettait d'être utiles à la manœuvre des vaisseaux dont les équipages avaient été très-affaiblis par la maladie, la désertion ou d'autres motifs. Un d'eux particulièrement, nommé Moliangui, emené par un médecin de Port-Jackson, fut, à son arrivée à Londres, présenté au comte Fitz-William. Ce seigneur le traita avec la plus grande bonté, et au moment de son départ lui fit donner tout ce qui pouvait lui être utile ou agréable à son retour dans sa patrie.

Il serait à désirer que tous les Nouveaux-Zélandais qui retournent ainsi parmi leurs compatriotes pussent rapporter avec eux des objets de leur goût; et c'est un acte de bienveillance publique de la part des *gentlemen* de l'Angleterre que de leur faire présent des articles qui peuvent inspirer à ces peuples une haute idée de notre supériorité nationale. C'est l'espoir d'améliorer leur situation qui les conduit à quitter leurs familles et leurs pénates. Les récits qu'ils font, les trésors qu'ils rap-

portent chez eux, tout à la fois produisent des imitateurs et font naître des dispositions amicales dans le cœur de leurs concitoyens. Ces rapports d'amitié auraient l'avantage de faire connaître en peu de temps les richesses cachées du pays, d'exciter chez les naturels un esprit d'activité et d'industrie, et les amèneraient au point de déployer leurs talents de manière à pouvoir se procurer les objets qu'ils désirent avec tant d'ardeur.

Entre autres exemples, le fait suivant peut être cité comme une preuve que les Nouveaux-Zélandais ne sont point un peuple barbare tel qu'on les a représentés, à moins qu'ils n'aient été provoqués par de mauvais traitemens. Quand le célèbre Palmer eut fini le temps de sa déportation, de concert avec quelques autres, il acheta une prise espagnole, et fit voile de Port-Jackson pour la rivière Tamise, à la Nouvelle-Zélande, avec l'intention d'y prendre une cargaison de bois de construction. A son arrivée dans cette rivière, son navire se trouva en si mauvais état qu'il fallut le tirer à terre pour lui faire subir une réparation complète avant de prendre sa cargaison. A cause du défaut d'ouvriers et de matériaux, il eût fallu l'abandonner entièrement sans l'assistance obligeante des naturels, et sans l'heureuse arrivée d'un vaisseau de neuf cents tonnes qui venait pour le même objet. Le capitaine de ce dernier navire, avec une générosité qui lui fait beaucoup d'honneur, donna à M. Palmer et à tous ses compagnons, tous les secours qui dépendaient de lui sous le rapport des munitions, etc., et les insulaires, mus par le même sentiment de bienveillance, les mirent dans le cas de poursuivre leur voyage. L'autre navire resta encore plus de deux mois au mouillage, et il n'éprouva pas le moindre acte d'hostilité, excepté dans une seule circonstance où l'on pillait la tente de l'officier qui était chargé à terre de surveiller ceux qui travaillaient au bois. Mais il paraît aussi que trois ou quatre de nos compatriotes, convicts libérés de Botany-Bay, qui avaient déserté le navire, mais qui furent repris par la suite, furent les complices et très-probablement les principaux instigateurs de ce mauvais coup. Un mousse du navire, qu'on laissa

à terre pour veiller aux pièces à eau, resta une semaine entière au milieu des insulaires sans être inquiété. C'est une forte preuve qu'ils sont capables de résister même à une forte tentation pour le vol, puisque ces pièces étaient cerclées en fer. Du reste, en pareille occasion les chefs et les autres naturels comptent sur des présents pour les services qu'ils rendent.

Les principaux chefs et ceux qui avaient des objets à vendre en recevaient toujours le prix convenable. Un petit morceau de fer, de six à huit pouces de long, aiguisé aux deux bouts, et fixé à une espèce de manche, de manière à leur servir de hache, procurait une quantité de poisson suffisante pour nourrir durant un jour l'équipage entier composé de cent hommes. Il y avait constamment des patates et des pommes de terre en abondance.

Nous devons nous flatter encore de l'espoir que la bienveillance soutenue de nos compatriotes rétablira l'amitié qui a été un instant détruite, et renouera les liens de cette communication qui d'une part promettait la civilisation d'une si vaste contrée, et de l'autre ouvrait de nombreuses sources à l'industrie. Nous formons des vœux ardents pour qu'il en soit ainsi. C'est un pays fertile en ressources, et qui deviendrait d'un grand rapport s'il était cultivé convenablement, etc., etc.

(*A Voyage round the World, etc. By John Turnbull, 1813, pag. 491 et suiv.*.)

Il est à remarquer que les insulaires ne possèdent point de métaux précieux, et que les seuls objets de valeur qu'ils aient sont les perles et les coquilles d'écaille de tortue, qu'ils utilisent comme monnaie. Ils ont aussi des bijoux en corail et en os, mais ceux-ci ne sont guère estimés que par eux-mêmes. Les insulaires ne connaissent point l'usage du fer, et ne possèdent que quelques outils en bois. Ils ne savent point cultiver la terre, et ne vivent que de la pêche et de la cueillette. Leur habitation est une simple hutte en paille, et ils ne portent que des vêtements en feuilles de palmier.

EXTRAITS

DU MISSIONNARY REGISTER.

Le *Missionary Register* est un ouvrage périodique qui paraît mensuellement en Angleterre, et dont l'objet est de faire connaître les opérations et les progrès des missionnaires anglais dans toutes les contrées du globe. Une grande partie de ces feuilles, comme on peut s'y attendre, est consacrée à des vœux et des prières pour la réussite des missions, à des recensements sur le nombre des prosélytes, des souscripteurs et des membres des diverses sociétés, etc.; surtout de la part des missionnaires eux-mêmes, à des rapports verbeux, chargés de citations des livres évangéliques et remplis de détails minutieux sur leurs travaux. Mais souvent on y trouve aussi des documens fort intéressans pour la géographie, sur des régions qui n'ont guère été visitées jusqu'à ce jour que par ces pieux députés du christianisme. La Nouvelle-Zélande surtout est dans ce cas : les voyages de M. Marsden ont peut-être jeté plus de jour sur l'état moral et politique, et principa-

lement sur l'intérieur de ce pays, que toutes les relations précédentes. Il est impossible de ne pas prendre le plus vif intérêt au récit naïf et véridique des pénibles excursions de ce courageux ecclésiastique au travers de peuplades aussi redoutables. C'est pourquoi nous n'avons pas hésité à donner en entier la traduction de ces voyages. Nous y avons ajouté tous les passages du *Missionary Register* qui nous ont paru offrir un rapport même indirect avec les mœurs ou l'histoire du pays.

*Lettre de M. Marsden au secrétaire de la Société
des Missionnaires de l'Eglise.*

Parramatta, New-South-Wales, août 16, 1813.

Mon cher Monsieur,

Je suis heureux de vous annoncer que j'ai dernièrement reçu des nouvelles de Doua-Tara, et qu'il se porte bien. Tous les navires qui ont touché chez lui depuis son retour, ont été en sûreté, et ont été approvisionnés de tout ce que le pays peut leur fournir.

Deux jeunes gens, fils de deux chefs, sont arrivés de la Nouvelle-Zélande par le dernier navire. J'attends sous quelques jours l'un d'eux qui doit demeurer chez moi durant quelque temps.

La voie semble s'ouvrir par degrés pour une mission dans la Nouvelle-Zélande. Les naturels s'occupent de leurs cultures; ils ont maintenant beaucoup de maïs, de cochons, de patates et autres végétaux. Le blé que j'envoyai il y a quelques mois pousse très-bien. Doua-Tara connaît parfaitement la culture du maïs et du froment. Le pain sera d'une merveilleuse res-

source pour ces pauvres insulaires, et contribuer à empêcher leurs guerres civiles.

Déjà j'aurais tenté d'y établir la mission, sans la malheureuse affaire du *Boyd*; mais j'ai eu peur qu'il n'arrivât aux missionnaires quelque accident dont j'eusse été blâmé.

J'ai l'intention d'enseigner aux deux chefs qui sont maintenant chez moi les travaux de l'agriculture, et de leur apprendre à faire des haches et des bêches. S'ils peuvent acquérir un jour ces utiles connaissances, la Nouvelle-Zélande deviendra un grand pays.

Je désirerais que la Société pût m'envoyer pour les naturels un certain nombre de haches, houe, bêches, scies, couteaux communs, hameçons, aiguilles, aussitôt qu'il lui sera possible; en outre, quelques pots de fer et d'étain et un moulin à bras pour moudre leur blé. Ces objets seront d'une valeur infinie pour eux, et produiront le meilleur effet. Ils donneront un fort cochon pour une petite bêche, et un sac de patates pour un petit morceau de fer qu'ils puissent fixer au bout d'un manche pour leur servir de hache.

Je pense que le lin naturel de la Nouvelle-Zélande serait un bon article de commerce. On pourrait s'en procurer en quelque quantité que ce soit, etc.

(*Missionary Register*, nov. 1814, pag. 463.)

PIÈCES JUSTIFICATIVES EN FAVEUR DES NOUVEAUX-ZÉLANDAIS.

Lettre officielle du Révérend Samuel Marsden à S. E. le gouverneur Macquarie, sur la conduite criminelle de plusieurs maîtres de navire vis-à-vis les Nouveaux-Zélandais.

1^{er} novembre 1813.

Excellence,

La violence infâme et les cruautés exercées sur les naturels de la Nouvelle-Zélande; les fraudes et les rapines commises

sur leurs petites propriétés par les maîtres et les équipages des différens navires qui touchent sur ces îles pour se ravitailler, ont été, long-temps avant que Votre Excellence fût appelée à l'honneur de commander cette partie des domaines de S. M., soumises à l'examen du pouvoir exécutif de cette colonie pour les réprimer. Non-seulement les sentimens de la simple humanité et de l'équité publique envers ces peuples si maltraités, exigent qu'on adopte des mesures pour prévenir autant qu'il sera possible la récédive des actes d'oppression, de rapine et de meurtre, dont ils ont eu de temps en temps à souffrir de la part de nos gens, à la honte éternelle de notre nom et de notre nation : en outre, la vie et les propriétés des sujets de S. M., qui seraient exposés aux dangers les plus imminens de la part des naturels offensés et exaspérés, quand ces navires se trouveraient forcés de toucher sur ces îles, soit pour prendre des vivres, soit pour tout autre objet, réclament toute l'attention de Votre Excellence. Les naturels de la Nouvelle-Zélande n'ont pas d'autre moyen de se faire justice, que la loi des représailles; de même que toutes les nations non civilisées, ils auront recours à cette loi toutes les fois qu'ils se sentiront outragés ou opprimés. Le sort funeste du *Boyd* et du *Parramatta*, des capitaines et équipages de ces navires, et de plusieurs équipages de canots appartenant à divers bâtimens, fut occasionné par les cruautés gratuites des Européens. Il est rare qu'on ait, en cette colonie, le moyen de punir les coupables. Les navires qui visitent la Nouvelle-Zélande, après avoir complété leur cargaison, s'en retournent le plus souvent en Europe ou en Amérique, sans toucher à Port-Jackson. C'est pourquoi ceux qui ont maltraité les naturels de ces îles ont été ou détruits ou massacrés au moment même par leurs ennemis furieux, ou bien ont pu s'échapper avec impunité.

Il y a quelques mois, j'ai été instruit que M. Lauro Jones, maître du *King-George*, s'était comporté avec beaucoup d'injustice et de cruauté envers un des Nouveaux-Zélandais embarqué sur son bord, avant de le débarquer à la baie des Îles.

Comme M. Lasco Jones vient d'arriver en ce port, je sollicite humblement Votre Excellence de faire examiner la conduite de M. Jones, avant son départ de Sydney, et de me permettre de produire contre lui les témoignages nécessaires pour compléter les renseignemens qui m'ont été communiqués.

Je suis parfaitement persuadé que Votre Excellence désire protéger l'innocent et punir le coupable; que les naturels de la Nouvelle-Zélande vous trouveront toujours prêt à leur prêter toute votre assistance et à protéger, autant que possible, leurs personnes, contre l'insulte et la violence, et leurs petites propriétés contre la rapine et le pillage. Bien que ces peuples ne possèdent pas grand'chose, ce peu cependant constitue tout leur avoir. Les Européens n'ont point le droit de débarquer sur leur île pour détruire leurs plantations de patates et autres végétaux, les dépouiller de leurs vêtemens, les maltraiter, et les massacrer quand ils osent résister à une oppression si inique. Outre l'accusation que je veux former contre M. Lasco Jones, je désirerais présenter deux ou trois témoins dignes de confiance, qui ont séjourné à la Nouvelle-Zélande, et sont instruits de la position des naturels, afin qu'ils déclarent, pour éclairer Votre Excellence, ce qu'ils savent du traitement que les Nouveaux-Zélandais ont reçu des maîtres et des marins des navires. Quand ces renseignemens et les dépositions auront été soumis à l'examen de Votre Excellence, elle jugera quelles espèces de défenses pourront être imposées aux maîtres des navires destinés pour la Nouvelle-Zélande; et quelles instructions leur pourront être données.

Si les naturels de la Nouvelle-Zélande étaient traités avec justice et humanité par les Européens, si leurs personnes et leurs propriétés étaient protégées contre la fraude et la violence, je suis persuadé que toute espèce d'hostilités et de meurtres cesserait de leur part, et il s'ensuivrait bientôt des rapports d'amitié entre eux et la colonie, qui seraient très-profitables à cette dernière. C'est une race d'hommes noble et capable de toute espèce d'amélioration morale. Ils apprendraient bientôt

nos arts et acquerraient le goût de l'industrie. J'en suis complètement convaincu par la connaissance que j'ai acquise de leur caractère et de leurs qualités.

(Missionary Register, nov. 1814, pag. 465.)

Comme on a beaucoup cherché à décréditer les Nouveaux-Zélandais à l'occasion du massacre qu'ils ont fait des équipages du *Boyd* et du *Parramatta*, nous allons insérer les deux dépositions suivantes pour qu'on puisse apprécier exactement les faits.

DEUX DÉPOSITIONS TOUCHANT LE MASSACRE CONSOMMÉ PAR LES NOUVEAUX-ZÉLANDAIS SUR LES ÉQUIPAGES DU *BOYD* ET DU *PARRAMATTA*.

Palais de Justice, Parramatta, vendredi, 1 novembre 1813.

Déposition de John Besant, relative à la perte du Boyd.

Après avoir prêté serment, dépose qu'il est arrivé sur le *King-George* (navire appartenant à Port-Jackson) à la baie des Hes, en mars 1812; le maître ayant maltraité quelques-uns des Nouveaux-Zélandais, le déposant craignit que le navire ne fût enlevé et l'équipage massacré; alors, jugeant qu'il serait plus sûr pour lui d'aller à terre et de vivre avec les naturels, il quitta le navire, et demeura un an sur l'île. Durant son séjour parmi les naturels, il reçut les détails suivans sur la perte du *Boyd*, par la bouche d'un des fils des chefs, qui parlait très-bien l'anglais, ayant fait deux voyages à bord du *Star*, capitaine Wilkinson. Quand le *Star* appareilla de Port-Jackson pour l'Angleterre, le capitaine Wilkinson obtint du capitaine Thompson, maître du *Boyd*, qu'il prendrait le chef et son compagnon à bord du *Boyd*, avec la promesse de les débarquer à la Nouvelle-Zélande, où il allait chercher des espar.

Le chef raconta au témoin que le capitaine Wilkinson, avant son départ pour l'Angleterre, lui avait payé sa part pour l'huile et les peaux provenant de la pêche du *Star*, que de cet argent il avait acheté des habillemens, etc., et qu'il avait reçu des présens de plusieurs personnes de Port-Jackson et un mousquet du capitaine Wilkinson. Il raconta au témoin que le capitaine Thompson l'avait lié sur le gréement, l'avait fait fouetter, et lui avait retenu tous ses effets. Quand le *Boyd* fut arrivé à la Nouvelle-Zélande, le jeune chef fut fouetté dans la baie et renvoyé aussitôt à terre. Les naturels s'étaient procuré une portion considérable de la charge d'espars avant que le chef eût reçu ce traitement, et le déposant vit ces espars, tandis qu'il était à la Nouvelle-Zélande, avec les débris du *Boyd*. Lorsque le capitaine Thompson eut fouetté le chef et enlevé ses effets, les naturels ne voulurent plus l'aider à se procurer les espars, ni aller près du bord. Le capitaine Thompson débarqua alors avec l'équipage du navire pour prendre les espars, ne laissant à bord que deux hommes, outre les passagers. Au moment où il débarqua, Tepouhi, chef principal de Wangaroa, s'avança vers le capitaine Thompson, lui reprocha d'avoir fouetté son fils, et lui dit qu'il allait le tuer. Aussitôt il l'assomma d'un coup de hache, et le reste de l'équipage ne tarda pas à être massacré.

Il apprit en outre au déposant que Tepahi, alors chef de la baie des Iles, et son peuple, n'avaient pris aucune part à la destruction du *Boyd*.

Palais de Justice, Parramatta; 10 novembre 1813.

*Déposition de John Besant, relative à la perte du schooner
Parramatta.*

Après avoir prêté serment, dépose que, pendant son séjour à la Nouvelle-Zélande, il a reçu les renseignemens suivans touchant la perte du schooner *Parramatta*:

Le schooner *Parramatta*, ayant quitté Port-Jackson, relâcha à la baie des Iles pour besoin urgent de vivres et d'eau. Les naturels lui fournirent du porc, du poisson et des patates autant que le navire put en prendre. Aussitôt que le schooner eut reçu ces rafraîchissemens, les naturels en demandèrent le paiement. L'équipage du schooner jeta les naturels par-dessus le bord, fit feu dessus et leva aussitôt l'ancre. Le témoin vit trois des naturels qui avaient été blessés avec du petit plomb par les gens du schooner *Parramatta*. Un coup de vent furieux étant subitement survenu, jeta le bâtiment à la côte entre le cap Brett et le district de Tarn, où le témoin en vit encore les débris en mars dernier. Après le naufrage du navire, les naturels massacrèrent l'équipage pour se venger de sa trahison et des coups de fusil qu'ils en avaient reçus.

(*Missionary Register*, nov. 1813; pag. 467.)

En l'année 1814, M. Marsden acheta le brick *Active*, pour le compte de la Société; et le 14 mars de la même année, MM. Kendall et Hall s'embarquèrent à bord de ce navire, pour se rendre à Hobart-Town, et de là à la Nouvelle-Zélande, afin de tout préparer pour l'établissement de la mission. Ces deux missionnaires étaient particulièrement recommandés à Doua-Tara, chef de la baie des Iles, et parfaitement disposé à adopter les mœurs et les arts des Européens. C'est là qu'on parle aussi pour la première fois de Touai qu'on dépeint comme un beau jeune homme de dix-sept ans, qui accompagna dans ce voyage M. Kendall, avec lequel il avait vécu quelque temps, et à qui il s'était sincèrement attaché.

Les instructions suivantes furent données par M. Marsden à M. Dillon, maître de l'*Active*, qui était déjà allé à la baie des Iles et connaissait les naturels de la Nouvelle-Zélande. Son équipage était composé de deux Taftiens,

un Owhyhien, un Nouveau-Zélandais, un Européen né à la Nouvelle-Hollande, un Américain, un Suédois, un Norvégien, un Prussien; un Anglais et un Irlandais.

INSTRUCTION POUR LE CAPITAINE DILLON.

Sydney, 9 mars 1814.

Monsieur,

Vous vous rendrez en toute hâte à la rivière Derwent avec le brick *Active*, et livrerez les provisions embarquées sur ce navire à la personne autorisée pour les recevoir. Après avoir débarqué votre cargaison, vous vous rendrez, dans le plus court délai possible, à la baie des Iles, sur la côte de la Nouvelle-Zélande. A votre arrivée vous établirez des relations amicales, particulièrement avec Doua-Tara, Tara, Kowiti, Koro-Koro, et tout autre chef qui pourra contribuer au succès du voyage.

Son principal objet est de former des rapports d'amitié avec les naturels de la Nouvelle-Zélande. Vous ferez tout votre possible pour prévenir toute espèce de querelle entre les naturels et les gens de votre équipage. Si Doua-Tara ou tout autre chef désire venir à Port-Jackson, vous le recevrez à bord quand vous serez au moment de partir. S'ils désirent envoyer quelques-uns de leurs enfans pour être instruits ici, ou bien un ou deux jeunes gens, vous pourrez les amener. Je désire que les naturels soient traités avec la plus grande douceur durant votre séjour, et qu'on emploie tous les moyens que la prudence pourra suggérer pour gagner leur confiance. Vous leur annoncerez que mon intention est de leur faire une visite quand le navire retournera chez eux, et que je désire qu'un chef se rende à Port-Jackson, afin que je puisse prendre avec lui des mesures dans leur intérêt à tous.

A l'égard des objets que vous pourrez rapporter sur le na-

vire, cela doit dépendre des circonstances. Je désirerais que vous apportassiez autant de chanvre que vous pourrez, et telle quantité d'espars et de bois de construction que vous et M. Hall le jugerez convenable; du porc, si l'on peut s'en procurer, et du poisson salé; de la résine ou toute autre sorte de productions du pays. Je désire que vous chargiez de patates. Il sera mieux de les laisser dans les corbeilles où les naturels les apportent, car je pense que c'est le meilleur moyen de les conserver.

Le dimanche, je désire que M. Kendall lise les prières de l'église à bord, quand le temps le permettra. Et quand vous serez arrivé à la Nouvelle-Zélande, je désire que ce jour soit rigoureusement observé, qu'on n'achète ni ne vende rien durant ce jour, mais que tous les marins se tiennent propres et ne travaillent point.

MM. Hall et Kendall feront tous leurs efforts pour vous aider à trouver une cargaison pour le navire, afin de diminuer les dépenses, et j'espère que vous aurez pour eux toute sorte d'égards, et rendrez leur situation aussi douce que possible. Si MM. Kendall et Hall désirent rester quelques jours encore après que le navire sera prêt, vous aurez la complaisance de vous y prêter, afin qu'ils puissent prendre toutes leurs mesures pour l'établissement futur, et recueillir tous les documents nécessaires pour servir de guides à la société des missionnaires de l'église.

SAMUEL MARDEN.

P. S. Je désire que vous ne souffriez aucune espèce de commerce particulier avec les naturels, ni que les naturels soient introduits à bord du navire par qui que ce soit, sans votre autorisation spéciale. Pour prévenir autant que possible toute sorte de querelle, vous ne permettrez pas qu'aucune femme du pays monte à bord, eu égard à l'objet particulier du voyage.

(*Missionary Register*, févr. 1815, pag. 102.)

VOYAGE DE MM. KENDALL ET HALL A LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

(Extrait du Journal de M. Kendall.)

Lundi 23 mai 1814. — L'Active appareilla de la rivière Derwent pour la baie des Iles. Après un heureux passage, nous mîmes à l'ancre près Tepouna le vendredi 10 juin. Doua-Tara se trouvait à sa campagne; mais, apprenant qu'un navire était dans la baie, il vint à Tepouna, et nous rendit visite. Nous lui remîmes une lettre de M. Mätsden qui lui causa la plus vive satisfaction, et il fit enchanté de l'arrivée des armes qu'on lui avait promises. M. Hall et moi l'accompagnâmes à son principal pā (ou ville) appelé Rangui-Hon. Il consistait en plusieurs cabanes d'environ cinq pieds de haut, sept de large et huit à dix de long. Nous fîmes aussitôt entourés de plusieurs naturels, hommes, femmes et enfans, qui se comportèrent à notre égard de la manière la plus amicale; et leur amitié augmenta de plus en plus par les visites que nous leur renouvelâmes. Les tohunga-zakau (*ouvriers du bois ou charpentiers*) eurent de grands égards pour M. Hall. Les enfans qui avaient d'abord peur de m'approcher, aussitôt que j'eus gagné leur confiance, accouraient après moi pour me toucher la main.

Dans les magasins de Doua-Tara furent déposés le rhum, le thé, le sucre, la farine, le fromage et deux caisses de vêtemens européens. Un de ces endroits n'avait point de serrure, et bien que l'habitation de Doua-Tara en fût distante de seize milles, tous ces objets restèrent parfaitement intacts.

Dans plusieurs petits enclos entourés de palissades à Rangui-Hou et autres lieux, nous découvrîmes plusieurs cochons qui paissaient. Cet animal est très-abondant ici. Une hache ou un bon morceau de fer suffira pour abattre un et quelquefois deux cochons d'une belle taille. Le sol est très-bon près Tepouna, nonobstant la nature montueuse du pays. Les terres cultivées

produisent des patates, des choux, des navets, des carottes, des oignons, etc. Les parties qui ne sont pas cultivées sont généralement couvertes de fougères.....

13 juin 1814. — Nous fîmes une promenade avec Doua-Tara pour visiter sa campagne. En passant près d'un pâ appelé Tepouke, quelques-uns des habitans nous touchèrent amicalement les mains, et nous invitèrent à manger avec eux. Après avoir causé quelque temps, nous continuâmes notre route au travers de maïs et de coteaux très-élevés. Aux environs nous ne remarquâmes aucun bois de quelque grandeur. Les sommets des coteaux étaient généralement fertiles. Quantité de bonne eau se trouve en tous lieux. Enfin nous arrivâmes à la métairie de Doua-Tara. Dans un enlos il avait semé du froment qui s'élevait déjà à cinq ou six pouces au-dessus de la terre. Ses gens étaient fort occupés à défricher d'autres terres, pour planter des patates et semer deux boisseaux de froment que nous lui avions remis au nom de M. Marsden.

Doua-Tara est chef de quatre districts; son territoire est étendu. Il a quatre cents guerriers sous ses ordres; un de ses amis, nommé Wai, en a deux cents; son oncle Kangaroa trois cents, et son oncle Shongui six cents. Shongui est un guerrier, mais de dispositions très-douces, et n'a que très-peu de chose du sauvage. Il commande à dix-sept tribus; son intelligence est remarquable, et il désire vivement s'instruire dans les arts des Européens. Il nous a montré un mousquet qu'il a lui-même garni et monté; et ce travail lui fait d'autant plus d'honneur qu'il n'a eu personne pour le guider. Il possède plusieurs de ces armes. Les naturels se procurent ces armes meurtrières, ainsi que le plomb et la poudre, par les navires qui touchent sur leurs côtes.

15 juin 1814. — Le brick *James-Hays* entra dans la baie... Nous fûmes bientôt visités par le vieux chef Tara suivi de sa femme et d'un serviteur. Je lui remis une lettre de M. Marsden. Tara pria le capitaine de conduire le navire à Korora-

Roka, sa résidence, sur l'autre côté de la baie des Iles, environ à dix milles de distance de Tepouna, ce qui fut fait. Le navire fut bientôt entouré d'une foule de pirogues; j'accompagnai Tara et sa société au rivage. En retour du bon accueil qu'ils avaient reçu à bord, on me fit présent de cinq corbeilles de patates. Ici nous reçûmes l'accueil amical que nous avions déjà éprouvé ailleurs. Nous observâmes les naturels occupés à leurs travaux journaliers. Un jour Tara et environ quarante naturels (hommes et femmes) travaillaient avec zèle à préparer un coin de terre afin de planter des patates pour l'année suivante. Les uns remuaient la terre, d'autres enlevaient les racines et les broussailles qu'ils ramassaient en tas, et d'autres les réduisaient en cendres. Tara semble avoir environ soixante-dix ans. Il commande aux habitans de dix-sept endroits.

17 juin. — Wetoï, qui porte aussi le nom de Pomaré, m'invita à aller à son pā. Ayant accepté son invitation, il me proposa de visiter le lieu où l'on pourrait se procurer du bois de construction pour le navire, si je voulais l'accompagner. Nous partîmes dans l'après-midi, avec sa pirogue manœuvrée par ses gens. Le jour était très-beau. Après avoir pagayé plusieurs milles, comme il commençait à se faire très-tard, tout le monde descendit au rivage. Nous fîmes un bon feu, et je dormis à côté de Wetoï, n'ayant pour lit que de la fougère sèche et son kabou ou manteau, et que la voûte des cieux pour abri. La nuit fut tranquille et l'atmosphère très-pure, les étoiles brillaient d'un éclat particulier; c'était un vrai moment pour la contemplation, la prière et les louanges.

Je mentionne ce fait avec un grand plaisir parce que les naturels de la Nouvelle-Zélande ont été représentés comme une race très-dangereuse; dans laquelle on ne peut placer aucune confiance. S'ils avaient eu cependant la moindre envie de me faire du mal, je n'avais aucun moyen de défense. J'avais deux fusils de chasse, mais ils n'étaient pas chargés. Wetoï le savait bien, car il les avait plusieurs fois déchargés, si bien que ces armes ne pouvaient servir qu'à augmenter la tentation de ces hom-

mes; et, si quelque chose peut l'exciter, certainement ce sont des mousquets.....

Le matin, de bonne heure, nous marchâmes au bois. Shouraki et les hommes qu'il avait avec lui s'étaient empressés d'amener deux beaux espars au bord de l'eau. Cette opération fut pénible, parce que ces arbres croissent à deux ou trois cents verges de la rivière: mais ces hommes vigoureux eurent bientôt tracé un sentier pour les trainer. Vers dix heures et demie du soir nous eûmes terminé notre excursion. Le bois était éloigné de quatorze milles ou davantage de *L'Active*. On y trouverait des cannaisons d'excellent pin. Une pièce que les naturels avaient coupée avait près de quatre-vingt-dix pieds de long.

Dimanche 19 juin. — Dans la soirée nous visitâmes le Kapingni, place appartenant à Wetoï. Les naturels montrèrent des intentions amicales.....

Dimanche 3 juillet. — De très-bonne heure, quelques naturels apportèrent au navire plusieurs espars qu'ils s'étaient procurés la semaine précédente, et proposèrent de nous les vendre.....

Durant tout ce temps, Doua-Tara et ses amis avaient été activement occupés à couper du *koradi* (le lin dans son état naturel) de l'autre côté de la baie. Ils en apportèrent plusieurs charges de pirogues vers un point de la baie, près duquel se trouvait un bon mouillage pour le navire.

5 juillet 1844. — J'assistai aux funérailles de Tautorou; c'était un naturel qui était mort le 3. Le cadavre fut proprement enveloppé dans les habillemens qu'il avait portés avant sa mort. Les pieds, au lieu d'être étendus, comme c'est l'habitude en Angleterre, furent rapprochés du corps, de manière qu'on ne pouvait les distinguer. J'entendis les lamentations amères des femmes et le chant funéraire ou l'hymne des hommes. Je fus témoin d'un simulacre de combat qui faisait partie de cette cérémonie, et par manière de clôture, la compagnie qui se composait de deux ou trois cents personnes se régala de patates douces. Les femmes, qui étoient au nombre de six, se tailladèrent la figure,

la poitrine et les épaules avec des coquilles aiguës, jusqu'à ce qu'elles fussent inondées de sang.

11 juillet. — J'allai à la demeure de Tara pour prendre congé de mes amis. J'invitai Tara, Shouraki, Wetoï et Kaï-Tara à m'accompagner à Port-Jackson; mais ils refusèrent tous d'y aller.

12 juillet. — Tara, Toupe, Wetoï et Shouraki, voyant *l'Active* prêt à partir, vinrent nous dire adieu. Ils dîcunèrent avec nous dans la chambre, et furent présens à la prière du matin que je fis avec M. Hall....

De Korora-Reka, *l'Active* fut conduit à une rivière près de Tepouna sur la baie des Iles.

Dimanche 17 juillet. — Je lus les prières de l'Eglise auxquelles assistèrent Doua-Tara, Shongui et quelques autres naturels. La femme de Shongui, cinq enfans et quelques amis vinrent à bord visiter ce chef-qui n'en avait pas bougé depuis qu'il s'y était présenté. Quelque temps auparavant j'avais dit à Shongui que je désirais voir Dipiro et Douinga, ses deux petits garçons; en conséquence, on leur permit de rester sur le navire avec leur père. Sa femme et le reste de la famille s'assirent sur le rivage, à peu de distance du bâtiment.

22 juillet. — Le capitaine annonça qu'il allait quitter la baie. Plusieurs naturels vinrent à bord pour prendre congé de Shongui, Doua-Tara, Tindoa et Ponahou, qui s'étaient embarqués pour la Nouvelle-Galles du Sud. La femme de Shongui et Dehou, femme de Doua-Tara, pleuraient amèrement.

Le soir, deux frères de Touai, qui venaient d'arriver à la baie des Iles d'une partie éloignée de la Nouvelle-Zélande, où ils se trouvaient depuis quelques mois pour affaire de commerce, vinrent à bord tout juste pour voir leur parent avant son départ. Leur entrevue fut très-touchante. Ils s'embrassèrent mutuellement et pleurèrent ensemble pendant long-temps.

23 juillet. — Les vents contraires nous forcèrent à retourner à Tepouna dont nous avions fait voile la veille. M. Hall lut

Les prières de l'Eglise, le dimanche 24, en présence de Shongui, Qua-Tara, Rakou et quelques autres naturels, qui se comportèrent tous parfaitement bien durant le service.

25 juillet. — *L'Active* mit à la voile pour Port-Jackson. Shongui consentit enfin à ce que Dipiro, son fils aîné, âgé de huit ans environ, embarquât avec nous. Koro-Koro, frère de Toumi, fut reçu à bord : c'est un chef, et sa résidence est à Paroa, sur la partie sud de la baie des Iles.

Vers une heure après-midi, le navire, étant sous voile, je fus jeté à la mer par la hôte; je n'avais jamais essayé de nager, et je ne sais ce qui serait arrivé, si les naturels d'une pirogue qui m'avaient vu tomber ne fussent accourus à mon secours, et ne m'eussent sauvé de ce danger.

26 juillet. — Shongui, Koro-Koro, Dipiro et Ponahou ont essayé, en s'amusant, d'apprendre l'alphabet. Shongui y a pris tant de plaisir qu'il a assuré qu'il étudierait tous les jours. J'ai vaîs avec moi quelques cartes de lettres et de monosyllabes, comme celles qu'on emploie dans les basses classes des écoles du docteur Bell. Je promis à chacun des naturels un hameçon pour chaque page qu'il pourrait lire correctement à mon arrivée dans la Nouvelle-Galles du Sud. Ils en furent très-satisfaits, et mon petit pupille, Dipiro, sembla transporté de joie à l'idée de posséder quelques richesses qu'il pourrait montrer à sa mère et à son oncle Kángarou, à son retour dans sa patrie.

Lundi 22 août. — *L'Active* jeta l'ancre à Port-Jackson.

(*Missionary Register*, mars 1815, pag. 155.)

REMARQUES FAITES PAR M. RENDALL SUR LES HABITANS DE CÉS ILES, LEURS COUTUMES ET LEURS MŒURS.

On a dit que peu de navires ont quitté les côtes de la Nouvelle-Zélande sans y avoir perdu une partie de leur équipage. C'est une grave accusation sans doute, mais à l'exactitude de laquelle je ne puis croire. Quand les Nouveaux-Zélandais seront provoqués par des outrages ou de mauvais traitemens, nul

douté qu'ils ne se vengent avec la dernière fureur; mais je n'ai point appris qu'ils aient été généralement les premiers agresseurs, si jamais ils l'ont été. Ils ont au contraire, en diverses circonstances incorrectement rapportées dans les journaux anglais, beaucoup souffert de la tyrannie et de l'indigne conduite de ceux qui, pour le nom qu'ils portent, devraient se distinguer par des sentimens de douceur et d'humanité, avant d'en venir à une funeste vengeance. On sait que le capitaine Thompson avait fouetté Taara *, un des chefs de Wangaïa, avant la destruction du *Boyd*. L'île de feu Tepahi à Tepouna avait été ravagée, les maisons consumées par le feu, et plusieurs hommes, femmes et enfans tués à coups de fusil, avant que les naturels massacrasent quelques marins du navire *New-Zealand*. D'après les meilleurs renseignemens que j'ai pu obtenir, il ne paraît pas que Tepahi eût pris la moindre part à l'attentat commis sur le *Boyd*, bien qu'il eût été accusé d'y avoir participé avec les chefs du pays, Tepouhi, Peré et Taara. Les capitaines anglais qui se réunirent pour venger la mort de leurs compatriotes, paraissent avoir été induits en erreur par quelques naturels, ennemis de Tepahi. Des personnes respectables qui le virent après l'affaire du *Boyd*, et auxquelles il fit beaucoup d'honnêtetés, ont assuré que Tepahi était un ami sincère des Européens.

J'ai vu une personne à Tepouna qui m'a appris que plusieurs de nos marins, en venant prendre des vivres dans la baie, avaient l'habitude de duper et de friponner les naturels. Il déclara que, si les Anglais commerçaient de bonne foi, les naturels seraient enchantés de leur fournir tout ce qui leur serait nécessaire. Il est certain qu'ils ont un grand désir de vivre en paix avec nous. Ils disent que nous introduisons chez eux les

* Taara était malade depuis cinq jours à bord du *Boyd*, quand il entendit dire au capitaine Thompson qu'il allait le jeter par-dessus le bord. On le fit sortir de son lit à coups de fouet. On dit que quand son père rencontra le capitaine Thompson à terre, il le tua.

patates, les choux, les navets, etc., et les outils de toute espèce dont ils ont continuellement besoin. Une autre considération agira très-puissamment sur le peuple de la Nouvelle-Zélande, et tendra à leur inspirer beaucoup de respect pour l'Angleterre. Ils aiment beaucoup le pain. Quand une fois il y aura assez de blé semé pour que les naturels en apprécient toute la valeur, ils nous estimeront encore davantage. Peut-être un jour la Nouvelle-Zélande offrira-t-elle d'amples provisions de cette denrée à ceux de nos navires qui toucheront à la Nouvelle-Zélande....

Les Nouveaux-Zélandais sont ennemis des liqueurs fortes. Je ne crois pas que l'ava-roto, qui a fait tant de mal aux naturels de Taïti, croisse ici.

Un jour que Wetoï et Touni m'accompagnaient dans une excursion, je reprochai au dernier d'employer quelques mauvaises paroles qu'il avait apprises des marins; Wetoï me loua ouvertement. Il répéta les blasphèmes des Anglais, en disant : Ce n'est pas bon. *Oui et non*, disait-il, voilà les mots qu'il faut employer. Ponahou, Dipiro et Shongui ont appris l'alphabet en cinq ou six jours. Le dernier a aussi écrit différentes copies de lettres, et je vous en envoie quelques-unes.

Les Nouveaux-Zélandais paraissent avoir plusieurs divinités; cependant je ne sais pas qu'ils leur rendent aucun culte particulier.

Doua-Tara dit que le contrat de mariage s'opère de la manière suivante. Quand un jeune homme s'attache à une jeune femme, et qu'il désire l'épouser, il consulte d'abord les parents, les frères et les sœurs de la fille, car il lui faut leur consentement. S'ils le donnent, et que la jeune fille ne pleure point, elle devient immédiatement sa femme. Mais si elle pleure la première nuit qu'il lui fait sa visite, ou bien, si en lui réitérant sa visite une seconde ou une troisième fois, elle continue d'en faire autant, il faut qu'il renonce à son dessein. La simple fornication n'est pas considérée comme un crime; mais l'adultère est puni de mort.

Il n'y a pas de doute que le langage des Nouveaux-Zélandais, des Taïtiens et même de la plupart des naturels des îles de la mer du Sud, ne soit radicalement le même. J'ai observé qu'un Nouveau-Zélandais pour comprendre un naturel de Taïti, Bora-bora ou Owbyhi, n'avait besoin que de très-peu de jours. M. John Eyre qui a été plusieurs années sous la protection de la Société des missionnaires de Londres, m'a obligeamment donné un vocabulaire contenant quelques milliers de mots; et qui deviendra d'un grand secours pour moi ou tout autre serviteur de la Société.

Les naturels prononcent avec peine les lettres *c, g, h, j, x* et *s*. Ils articulent très-bien le reste de l'alphabet anglais. Dans mon petit vocabulaire de leur langage, je me propose de substituer le *k* au *c*.....

Les hommes sont intelligens, et plusieurs d'entre eux sont industrieux et pleins de jugement, très-propres à l'agriculture et aux arts mécaniques, dès qu'on voudra leur procurer les moyens de s'instruire. Les femmes emploient une partie de leur temps à faire des kahou ou manteaux, des nattes, etc., et apprendraient volontiers, je n'en doute point; à filer, tricoter et manier l'aiguille. Les enfans sont éveillés, actifs et spirituels: ils cessaient de me regarder comme un étranger après ma première apparition parmi eux. En me voyant, ils avaient coutume de dire: *How do you, M. Kendarro?* Ils m'offraient ensuite les petits paquets de chanvre ou de fil qu'ils avaient préparés de leurs propres mains, et demandaient en retour des hameçons, des clous et des boutons.

C'est avec vérité qu'on a dit que les Nouveaux-Zélandais sont une noble race d'hommes. Ils ont besoin de notre amitié....

(*Missionary Register*, avril 1815; pag. 190.)

M. Marsden, dans une lettre du mois de septembre 1814, donne des détails intéressans sur les chefs et leurs occupations à Parramatta :

Je vais vous donner les noms des chefs qui sont aujourd'hui à Parramatta et ceux de leurs serviteurs.

DOUA-TARA, chef, possède une grande influence.

SHONGUI, oncle de Dona-Tara, commande à dix-sept districts.

KORO-KORO, chef belliqueux, sur la côte opposée de la baie.

TOUAI, frère de Koro-Koro, très-beau jeune homme d'un heureux caractère, apprend l'anglais très-vite. Son père était prêtre.

DUPIRO, fils de Shongui, joli garçon.

WARAKII, homme du peuple.

MAWI, *idem*, lit et écrit l'anglais.

PAHI, serviteur de Doua-Tara.

TINANA, beau jeune homme qui apprend à faire des clous, etc.

WAI-ATOU, homme du peuple.

Je vous enverrai des échantillons de l'écriture de Mawi. En ce moment il fait une copie de l'ordre général donné par le général Macquarie, relativement aux naturels des îles de la mer du Sud, et je la joindrai à ma lettre.

Pour donner à la Société une preuve de l'adresse de ces insulaires, je lui ai adressé un buste de Shongui. Quelques-uns des chefs sont tatoués. Je dis un jour à Shongui que j'avais besoin d'envoyer sa tête en Angleterre, et qu'il devait me donner la sienne ou en faire une semblable en bois. Il me demanda un morceau de fer, en fit lui-même un instrument de cinq pouces de long, semblable à un ciseau de menuisier, et l'emmancha. Puis il prit le bout d'un vieux poteau, et il en eut bientôt fait le buste que j'ai enfermé dans la caisse qui vous est

adressée. Les traits et les dessins du visage sont exacts et le tout lui ressemble bien. Son visage est un peu plus plein, ce qui tient à ce que le pieu s'est trouvé trop mince *.



Shongoi a un beau caractère; il paraît très-affable dans ses manières, fort bonnête, et s'est toujours bien comporté dans tous les temps. Ses districts sont situés dans l'intérieur, à quelque distance de la baie des Iles. Il avait commencé à cultiver le blé que j'avais envoyé à Doua-Tara.

Koro-Koro habite la côte. Il possède plusieurs pirogues de guerre. Il me dit qu'il entreprend quelquefois, pour son commerce, des voyages de quatre mois; dans ses pirogues il va du cap Nord au cap Sud de la Nouvelle-Zélande. Il représente le cap Sud comme très-froid et très-orageux, et dit qu'en certaines saisons il y a beaucoup de neige et de grêle.

Souvent je m'amuse beaucoup des détails qu'ils me donnent sur leur pays et leurs coutumes.

Touai apprend très-vite. Il est d'un grand secours à M. Kendall pour la langue. Par ses capacités naturelles comme par

* Le buste de Shongoi est d'une exécution extraordinaire. Tous les membres peuvent le voir à la maison de la Société.

l'influence de ses amis et de ses parens, il peut rendre de grands services à la mission. Il y a quelques jours, après la prière du soir, un de mes enfans m'apprit que Touai était en état de réciter la prière dominicale. J'en fus très-surpris, et le priai de répéter ce qu'il savait. Aussitôt il en récita très-distinctement une grande partie. Je lui en expliquai le sens, et il parut bien le saisir. S'il plaisait au Seigneur, dans son infinie bonté, de lui faire connaître le chemin de la vie, il deviendrait un grand homme. Après avoir conversé avec lui quelque temps sur la religion, je lui dis qu'il serait un prêtre; et que puisque son père avait été un prêtre de la Nouvelle-Zélande, il serait un prêtre anglais. Cela lui fit grand-plaisir. Il est très-souvent près de M. Kendall qui lui est très-affectionné. Des deux côtés l'amitié paraît sincère.

Les chefs en venant à Port-Jackson ont posé, j'ose le croire, de fermes bases pour la mission, et garantiront le salut et le bien-être de ceux qui y sont employés. Si j'étais jenne et libre, je m'offrirais moi-même à cette tâche. Elle serait mon bonheur et ma joie.

Les chefs sont tous heureux avec nous à Parramatta, et leurs facultés prennent une rapide extension. En contemplant les différens ouvrages étendus dans les boutiques des serruriers et des charpentiers, les filatures, les métiers de tisserand, les ateliers de briques et la construction des maisons, ainsi que les opérations de l'agriculture et du jardinage, il s'opère un effet merveilleux dans leurs esprits, et leurs facultés naturelles sont stimulées par le désir d'améliorer la condition de leur pays. L'espoir de la visite que je dois leur faire les flatte très-agréablement. Maintenant je consacre tout le temps que je puis passer avec eux à les entretenir de tous les sujets qu'il semble utile de leur apprendre, surtout de ceux qui ont trait à la religion, au gouvernement et à l'agriculture.

À l'égard de la religion, je leur parle de l'institution du sabbat établie par Dieu lui-même; et ils voient que nous l'observons avec une attention particulière. Ce jour, dans la ma-

tinée, ils voient passer la revue et faire l'appel des prisonniers qui vont ensuite à l'église. Ils voient aussi se rendre à l'église les soldats, les officiers et la plupart des habitants de Parramatta.

Comme j'ai beaucoup d'affaires à juger comme magistrat, ils assistent souvent à ces séances. Ensuite je leur explique les différents crimes que chacun a commis et les punitions qu'ils ont encourues; les uns sont condamnés à la prison pour un mois, et d'autres pour un temps plus long, suivant la gravité de leurs délits.

Quant à l'agriculture, ils visitent les diverses métairies, observent alternativement le travail de la charrue, de la pioche, et de ceux qui battent le blé, etc. Puis, quand ils sont de retour, ils me disent qu'ils passeront des nuits entières à raconter à leurs amis ce qu'ils ont vu; et que ceux-ci se boucheront les oreilles avec les doigts pour dire: « Nous ayons assez écouté de vos contes incroyables, et nous ne voulons pas en entendre davantage; ils ne sauraient être vrais. »

Je suis parfaitement convaincu que les chefs, et particulièrement Doua-Tara et Shongui qui commandent à dix-sept districts, s'appliqueront sérieusement à l'agriculture, s'ils peuvent obtenir des pioches et des haches. Je vous enverrai la liste de ces objets par le capitaine Bunker. MM. Kendall et Hall vous écrivent aussi pour vous soumettre leurs vues et leurs intentions.

(*Missionary Register*, avril 1815, pag. 197.)

Comme une preuve positive de la protection que le gouverneur Macquarie est disposé à accorder aux efforts de la Société, Son Excellence, à l'occasion du retour des colons et des chefs à la Nouvelle-Zélande, désigna M. Kendall pour magistrat résident à la baie des Iles, et proclama l'ordre suivant :

Au palais du gouvernement, Sydney, New-South-Wales.

9 novembre 1814.

DÉPARTEMENT CIVIL.

Sur la représentation qui a été faite à S. Ex. le Gouverneur, que les commandans et matelots des navires qui touchent ou trafiquent sur les îles de la Nouvelle-Zélande, et plus spécialement sur la partie vulgairement appelée Baie des Îles, ont été dans l'habitude d'outrager et de maltraiter les naturels de ces lieux, en s'emparant par force de plusieurs d'entre eux, et les traitant à d'autres égards avec une sévérité déraisonnable et inexorable, au grand préjudice des avantages mutuels qui résulteraient d'une conduite plus sage et plus libérale envers ces hommes : Son Excellence désirant protéger les naturels de la Nouvelle-Zélande et de la baie des Îles dans tous leurs droits et privilèges légitimes, aussi bien que tous les habitans de chacune des dépendances du territoire de la Nouvelle-Galles du Sud, ordonne et arrête en conséquence qu'aucun maître ou marin d'un navire ou bâtiment appartenant à un port anglais, et qui touchera à la Nouvelle-Zélande, ne pourra désormais déplacer ou emmener aucun des naturels sans avoir auparavant obtenu la permission du chef ou des chefs sur le district desquels les naturels ainsi embarqués se trouveraient résider. Cette permission devra être certifiée, par écrit de la main de M. Thomas Kendall, magistrat résident à la baie des Îles, ou magistrat temporaire jusqu'à nouvel ordre pour lesdits districts.

Il est aussi ordonné et arrêté, par l'autorité ci-dessus, qu'aucun maître de navire ou bâtiment appartenant à la Grande-Bretagne ou à une de ses colonies, ne débarquera aucun indigène ou toute autre personne de son bord, dans aucune des baies ou havres de la Nouvelle-Zélande, sans avoir auparavant obtenu la permission du chef ou des chefs de l'endroit, certifiée par le magistrat résident, comme dans le cas ci-dessus.

Toute négligence ou désobéissance à ces ordres, par les matres ou marins appartenant aux navires ou bâtimens commerciaux ou ayant des rapports quelconques avec la Nouvelle-Zélande ou les Iles adjacentes, assujettira les coupables à être poursuivis suivant toute la rigueur de la loi. Ceux qui retourneront en Angleterre sans toucher ici, seront dénoncés au secrétaire d'Etat de Sa Majesté pour les colonies, et les documens nécessaires seront transmis pour les faire juger et punir là aussi bien que s'ils fussent venus en ce territoire.

Dans le but de donner à ces ordres leur plein effet, Son Excellence a arrêté que les chefs suivans de la Nouvelle-Zélande, savoir: Doua-Tara, Shongui et Koro-Koro, sont investis du pouvoir et de l'autorité convenables à cet objet. Ils jouiront de la déférence qui leur est due par toutes les personnes que ces ordres pourront concerner, touchant la permission de déplacer ou d'emmener quelqu'un des naturels de la Nouvelle-Zélande ou des Iles adjacentes, ou d'y débarquer des marins ou tous autres individus.

Par l'ordre de S. Ex. le Gouverneur,

JOHN THOMAS CAMPBELL, secrétaire.

(*Missionary Register*, septemb. 1815, pag. 479.)

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. SAMUEL MARSDEN AU RÉVÉREND

J. PRATT, SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ.

Parramatta, 30 décembre 1814.

... Ce sera une grande affaire pour moi d'encourager autant que possible l'agriculture parmi les chefs. Quand ils pourront, par ce moyen, fournir à leurs besoins, ils seront plus disposés à renoncer à leurs habitudes guerrières, et à s'occuper des arts de la civilisation.

Doua-Tara est bien convaincu que, s'il peut seulement se

procurer du fer, dans trois ou quatre ans l'île entière sera approvisionnée de pain. Il dit qu'il n'y a pas long-temps que les patates y furent apportées pour la première fois; maintenant elles sont cultivées partout, et sont devenues une bénédiction pour les naturels. Un seul cochon fut déposé sur le rivage par M. Turnbull, maître d'un baleinier; maintenant ils en ont un grand nombre, et ils en prennent beaucoup de soin. Je lui ai envoyé, à diverses reprises, du blé; mais, ou il a été perdu à bord, ou il ne lui a pas été remis. Quand il vint ici la première fois, je lui en donnai pour semencer. Il expliqua aussitôt aux chefs de sa connaissance la valeur du blé, et leur en donna à tous une certaine portion, n'en gardant qu'un peu pour lui. Les chefs mirent le blé en terre et eurent diverses conférences à ce sujet. Mais quand il fut près de mûrir, ils pensèrent que Doua-Tara leur en avait imposé, et leur avait débité de belles histoires comme un voyageur. Ils examinèrent la racine; mais n'y voyant pas pousser le grain, ainsi qu'ils s'y attendaient, comme aux patates, ils mirent le feu à leur récolte et la brûlèrent en entier. Doua-Tara fut très-affligé de cette circonstance, et de voir qu'il n'avait pu les persuader. Il recueillit son propre froment, le battit et le montra aux chefs; mais ceux-ci ne purent pas encore croire qu'on pût en faire du pain. A cette époque *le Jefferson*, baleinier, arriva dans la baie des Hes, commandé par un M. Barns; à qui j'avais donné une lettre adressée à Doua-Tara, pour recommander ce maître à sa bienveillance; alors Doua-Tara emprunta un moulin à poivre à M. Barns, pour montrer à ses compatriotes qu'avec du blé moulu il pourrait faire du pain. Mais le moulin se trouva trop petit pour qu'en pût obtenir une quantité de farine suffisante pour détruire ces préventions. Par *l'Active* j'envoyai à Doua-Tara une nouvelle provision de blé et un moulin à blé. Aussitôt qu'il l'eut reçu, il se mit à moudre du blé; quand les chefs virent sortir la farine, ils poussèrent des cris de joie. Il me conta qu'ensuite il leur fit un gâteau dans la poêle à frire, et leur en donna à chacun un morceau, pour les convaincre réellement

que le blé pouvait faire du pain. Ce qui lui procura une bien vive satisfaction.

Doua-Tara avait environ deux acres et demie de blé qui poussait au moment où l'*Active* fit voile de la baie des Iles. Durant près de cinq ans il avait eu à combattre tous les préjugés de ses compatriotes relativement à ce genre de culture. Les pois avaient été aussi arrachés par les chefs, qui s'attendaient à les trouver attachés aux racines comme les patates.

Toute leur ambition est dirigée vers des instruments d'agriculture. Je les conduisis un jour chez un fabricant de bas, pour leur montrer comment ils se font. La vue du métier les étonna beaucoup; mais Doua-Tara me dit qu'ils avaient besoin de pioches et non pas de bas; et qu'ils pouvaient se passer de bas pour le moment, pourvu qu'ils pussent avoir du pain.

(*Missionary Register*, septemb. 1845, pag. 483.)

ÉTABLISSEMENT DE MR. KENDALL, HALL ET KING A RANGUI-HOU,
A LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

(Suivant le récit de M. Marden.)

Avant de quitter définitivement la Nouvelle-Zélande, je voulus obtenir et assurer, autant que possible, un établissement légal pour les Européens que je désirais laisser dans l'île. A cet effet, une demande fut adressée aux deux neveux de feu Te-pahi, propriétaires du terrain que possèdent aujourd'hui les Européens, et de la ville voisine de Rangui-Hou, pour savoir s'ils voudraient vendre la pièce de terre sur laquelle nous avions commencé à bâtir, et étendre la position déjà assignée à cet emploi. Ils étaient parents de Doua-Tara. J'allai avec eux et les colons fixer les limites du terrain qu'ils consentaient à vendre, et je l'achetai pour le compte de la Société des missionnaires de l'Eglise. Nous ne pûmes en déterminer l'étendue exacte, à défaut des instruments nécessaires pour le

mesurer; mais comme il est situé entre certaines limites naturelles spécifiées dans l'acte, je pensai que cela était de peu d'importance. Je crois qu'il contient plus de deux cents acres de terre.

Le contrat fut dressé, et le terrain publiquement cédé aux Européens le vendredi 24 janvier 1815, en présence d'une foule de chefs de différens districts qui s'étaient assemblés à Rangui-Hou, pour prendre congé de l'*Activei*.

Je saisis cette occasion pour leur annoncer qu'actuellement que ce terrain appartenait aux Européens, les naturels pouvaient désormais, en pleine liberté, venir de toutes les parties de la Nouvelle-Zélande pour se procurer les objets qu'ils voudraient acheter ou faire fabriquer. Je leur dis en outre que le forgeron leur ferait des haches, des pioches, et tous les autres outils dont ils auraient besoin; mais que, sous aucun prétexte, il ne réparerait les pistolets, les mousquets ou autres instrumens de guerre, quand même ce seraient ceux du plus grand chef de l'île.

Oudi-Okouna, l'un des chefs dont nous avions acheté la terre, déclara publiquement qu'elle n'était plus à eux, mais qu'elle était devenue la propriété spéciale du peuple blanc, et qu'elle était labourée pour leur usage.

La signature du contrat ou de l'acte contient tous les traits qui sont tatoués sur la face du chef, suivant leur bizarre et curieuse coutume de la couvrir de figures et de dessins.

Trois jours auparavant, madame King était accouchée d'un beau garçon qui fut présenté et baptisé publiquement au moment même où le contrat de ce sol nouvellement acheté recevait son exécution.

Toutes ces circonstances, dans une telle occasion, étaient particulièrement intéressantes pour nous, et restèrent longtemps gravées dans la mémoire des naturels.

Le prix payé pour la terre fut de douze haches! Oudi-Okouna est un homme fort intelligent et très-affectionné aux Européens. C'est le chef de Rangui-Hou, où résident les co-

lens. C'est la ville la plus considérable et la plus peuplée de toutes celles que nous avons vues, et elle contient plus de deux cents cabanes. La femme ty chef est aussi une femme agréable qui a fait de véritables progrès pour la propreté et les soins extérieurs avant notre départ; elle consacre une bonne partie de son temps à assister de tout son pouvoir les femmes européennes. Oudi-Okouna me pria de lui envoyer des vêtements pour le jour du sabbat; car il ne jugerait pas convenable d'assister au service divin dans son costume naturel; et je le lui promis.

COPIE D'UNE CONCESSION DE TERRE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

Le contrat est conçu dans les termes suivans :

Que tous ceux auxquels les présentes seront présentées sachent que moi, Oudi-Okouna, roi de Rangui-Hou, sur l'île de la Nouvelle-Zélande, moyennant douze haebes qui m'ont été payées et remises personnellement par le révérend Samuel Marsden de Parramatta, dans le territoire de la Nouvelle-Galles du Sud, j'ai donné, cédé et vendu; et par ce présent acte, je donne, cède et vend au comité de la Société des Missionnaires de l'Eglise pour l'Afrique et l'Orient, instituée à Londres, dans le royaume de la Grande-Bretagne, et à leurs héritiers et successeurs, en entier la pièce ou le morceau de terre situé dans le district de Oshi, dans l'île de la Nouvelle-Zélande, terminé au sud par la baie de Tepouna et la ville de Rangui-Hou, au nord par une crique d'eau douce, et à l'ouest par une route publique dans l'intérieur, avec les droits, privilèges et appartenances qui en dépendent. Et cela libre et franc de toutes taxes, charges, impositions et contributions quelconques, ce territoire étant devenu leur propriété absolue et spéciale pour toujours.

En témoignage de quoi, au présent acte ainsi fait et conclu,

j'ai apposé ma signature, à Oshi, sur l'île de la Nouvelle-Zélande, ce vingt-quatre janvier, l'an du Christ mil huit cent quinze.

Signature du contrat.

Le chef a signé le contrat d'une manière aussi curieuse qu'originale. Il y a déployé l'adresse qui caractérise ses compatriotes, en y appliquant la copie minutieuse et soignée des dessins qui composent le tatouage de sa figure.

On voit ici le fac-similé de sa signature :



Les témoins de cet acte furent M. John Liddiard Nicholas, *gentleman*, qui avait accompagné M. Marsden de Port-Jackson, et M. Thomas Kendall, un des colons de la Société.

A ces signatures est jointe celle d'un Nouveau-Zélandais, qui paraît être la copie d'une partie du dessin qui se trouve sur son visage.

Les personnes ci-après désignées sont restées à Rangui-Hou : M. et madame Kendall, un domestique et trois garçons ; M. et madame Hall et un garçon ; M. et madame King et deux gar-

cons : ceux-ci appartiennent à la Société. Deux scieurs et un forgeron pris à louage. M. Hanson et son fils sont restés pour leur propre compte. M. Hanson *senior* commande l'*Active*. Depuis, j'y ai envoyé les femmes du forgeron et de l'un des scieurs, l'autre n'étant pas marié, et deux enfans. J'ai aussi laissé avec les colons trois ouvriers déserteurs, pour les assister jusqu'au retour de l'*Active*, et j'en ai ramené trois avec moi. J'en avais trouvé six à la Nouvelle-Zélande. Le nombre total des Européens à Rangui-Hou, en y comptant les hommes, les femmes et les enfans, est de vingt-cinq personnes.
(*Missionary Register*, août 1840, page 382).

RELATION DU PREMIER VOYAGE DE M. MARSDEN
À LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

Je suis ravi de vous annoncer mon heureux retour de la Nouvelle-Zélande à Port-Jackson, après avoir complètement rempli l'objet de mon voyage et après une absence de quatre mois...

Je vous communiquai dans une occasion antérieure mon intention positive d'accompagner les nouveaux colons à la Nouvelle-Zélande pour les aider à s'établir, et leur donner tous les moyens d'acquérir de l'influence parmi les naturels. J'avais, durant plusieurs années, étudié le caractère des Nouveaux-Zélandais, en ayant toujours eu quelques-uns chez moi; et je n'étais pas sans quelques craintes à leur égard, quant à ma sûreté personnelle et à celle des personnes qui devaient m'accompagner. Plusieurs habitans de la Nouvelle-Galles du Sud, d'après les horribles massacres auxquels les naturels de ces îles s'étaient souvent livrés, pensaient que nous ne reviendrions jamais. Mais ces personnes n'avaient pas assez fait attention aux provocations des Européens envers les naturels, car il est bien avéré que les premiers ne croyaient pas qu'il y eût de crime à massacrer ou piller ces insulaires sous le

plus léger prétexte, et souvent par un esprit de cruauté gratuite.

Depuis que j'ai fait connaissance avec ces peuples, je les ai toujours considérés comme la plus belle et la plus noble race de payens connus dans le monde civilisé. J'ai toujours été persuadé que si l'on pouvait introduire chez eux les arts de la civilisation et la connaissance de la religion chrétienne, on en ferait une grande nation. Je suis encore plus confirmé dans cette opinion depuis que je les ai visités, car je les ai trouvés en général encore plus civilisés que je ne le supposais.

Tandis que je me préparais à mon départ pour la Nouvelle-Zélande, M. John Liddiard Nicholas, *gentleman* qui était venu s'établir dans la colonie depuis deux ans, se présenta pour m'accompagner, et j'acceptai volontiers son offre. Nous embarquâmes à bord de l'*Active*, le samedi, 19 novembre 1814, et sortîmes du port de bon matin; mais le vent contraire nous força de laisser retomber l'ancre près de l'entrée de la baie. Nous y fûmes retenus neuf jours.

Le lundi 28, nous levâmes l'ancre et fîmes route.

Le nombre des personnes embarquées à bord de l'*Active*, y compris les femmes et les enfans, était de trente-cinq. M. Hannon, le maître; sa femme et son fils; MM. Kendall, Hall et King avec leurs femmes et cinq enfans; huit Nouveaux-Zélandais, deux Taitiens, quatre Européens de l'équipage du navire; en outre, M. Nicholas, moi, deux scieurs, un forgeron et un convict déserteur qu'on trouva caché à bord. Nous emmenions aussi un cheval, deux jumens, un taureau, deux vaches, quelques brebis et de la volaille de diverses espèces, destinés pour l'île. Les vaches et le taureau avaient été donnés du troupeau de Sa Majesté, par le gouverneur Macquarie, ainsi que je l'ai déjà dit. Rien de remarquable n'arriva durant le voyage.

Arrivée au cap Nord.

Le 15 décembre. — Nous vîmes les Trois-Rois; ce sont quel-

ques petites îles éloignées de douze lieues environ dans le nord de la Nouvelle-Zélande. Nous les rangeâmes de près dans l'après-midi. Comme je désirais rester un jour près du cap Nord, nous l'approchâmes dans la soirée avec une légère brise et vîmes la terre avant le coucher du soleil. Toute la nuit nous eûmes peu de vent. Le matin suivant, au point du jour, nous étions au plus à quatre lieues de la côte, et gouvernâmes dessus jusqu'à huit heures. Je désirais avoir une entrevue avec les chefs pour leur expliquer l'objet de mon voyage, leur présenter les colons et préparer toutes choses pour garantir leur bien-être à venir.

Entrevue amicale avec les naturels du cap Nord.

Après déjeuner, le canot fut mis à la mer pour visiter le rivage. J'y fis embarquer Doua-Tara, Shongui, Koro-Koro, Touai et Tinana, tous chefs que nous avions à bord, et point d'Européens; je les chargeai d'établir des relations amicales avec les naturels, et de nous rapporter quelques provisions. Le canot était bien armé, afin qu'ils fussent en état de se défendre si on les attaquait.

Avant que le canot eût atteint la terre, une pirogue s'approcha de l'*Active* avec quantité de poison; peu après survinrent un chef et son fils qui venaient du rivage, et montèrent sur-le-champ à bord. Dans leur pirogue se trouvaient quelques hommes fort beaux. Je demandai au chef s'il avait vu Doua-Tara que j'avais envoyé à terre; il me dit que non, et aussitôt il me montra un couteau de poche fixé à une corde autour de sa ceinture. Il y attachait un grand prix, et m'apprit que Doua-Tara le lui avait donné long-temps auparavant. Je fus étonné de rencontrer un chef qui connaissait notre ami Doua-Tara.

Comme nous paraissions sur le point d'atteindre le but de notre visite, je leur dis mon nom qu'ils paraissaient bien connaître. Aussitôt ils s'informèrent d'un jeune homme de leur

pays, qui avait habité chez moi quelque temps auparavant. Son frère était dans la pirogue, et il fut charmé de me voir. Il me fit beaucoup de questions sur le compte de son frère, et je lui donnai tous les détails qui étaient en mon pouvoir.

Dès lors nous fûmes délivrés de toutes craintes, car les naturels s'empressaient de nous témoigner tous les égards qui dépendaient d'eux. J'appris au chef que nous avions besoin de quelques cochons et de patates. Il me pria d'envoyer quelqu'un de mes hommes dans sa pirogue à terre, ajoutant qu'il nous renverrait immédiatement ses objets. J'ordonnai à un Nouveau-Zélandais de l'*Active* d'aller dans la pirogue, car je ne jugeai pas prudent d'envoyer avec eux un Européen.

Le chef et son fils restèrent à bord. Ils parurent très-satisfaits de la confiance que nous leur montrions. J'expliquai au chef le but de notre voyage; je lui annonçai que l'*Active* continuerait de les visiter de temps en temps, et que MM. Kendall, Hall et King allaient s'établir à la baie des Iles, dans l'intérêt général de leur pays. Je lui remis aussi une copie imprimée des instructions du gouverneur Macquarie aux maîtres de navires relativement aux naturels, et je lui en expliquai le sens qu'il parut comprendre et beaucoup approuver. Je l'engageai à montrer ces instructions à tous les capitaines des bâtimens qui pourraient toucher chez lui, pour lui servir de sauve-garde. Il reçut ces instructions avec un vrai contentement.

Bientôt d'autres pirogues arrivèrent auprès de l'*Active* et apportèrent en abondance le plus beau poisson que j'eusse jamais vu. Le pont en fut couvert. Nous avions, tant à bord que le long du navire, une foule de naturels qui se conduisaient fort bien. Nous trafiquâmes avec eux pour avoir des lignes pour la pêche et d'autres objets de curiosité.

Avant que Doua-Tara et les autres chefs revinssent avec le canot, une grande pirogue de guerre se montra en vue. Elle était chargée de beaux hommes, et voguait fort vite. Quoique la mer fût un peu houleuse, et que nous fussions à une cer-

taque distance de terre, il était amusant de voir avec quelle facilité elle glissait sur le sommet des vagues.

Un des principaux chefs était dans cette pirogue avec plusieurs de ses guerriers, ainsi qu'un jeune homme de Taïti, connu sous le nom de Jem par les Européens; je l'avais vu quelques années auparavant à Parramatta, où il avait jadis résidé long-temps chez M. M'Arthur. Ce Taïtien avait épousé la fille du chef, et sa femme se trouvait dans la pirogue. Il fut très-surpris de me voir, et je ne le fus pas moins de le rencontrer ici d'une manière aussi inattendue. Jem avait l'habitude de me rendre visite à Parramatta, et connaissait parfaitement ma situation dans la Nouvelle-Galles du Sud. Comme il parlait très-bien anglais, je lui expliquai complètement l'objet de mon voyage à la Nouvelle-Zélande, et quels étaient nos plans pour l'avenir. Il fut très-content de savoir que des Européens allaient habiter l'île. Ce jeune homme, qui était doué de beaucoup d'intelligence et d'activité, semblait avoir obtenu toute la confiance de son beau-père et jouir d'une grande influence au cap Nord. Je fis, à lui, à son beau-père et aux principaux guerriers, quelques présents qu'ils reçurent avec reconnaissance.

Dans la conversation, je leur fis observer que les Nouveaux-Zélandais s'étaient rendus coupables de grandes cruautés envers les Européens, particulièrement ceux du *Boyd*. Ils répondirent que les Européens avaient été les premiers agresseurs en infligeant des châtimens corporels aux chefs.

Je leur dis aussi que M. Barns, maître du *Jefferson*, baléarier, m'avait appris qu'ils avaient agi avec perfidie à son égard en tentant de détruire les équipages de deux canots de son navire, quand il se trouvait dernièrement au cap Nord, en compagnie avec le *King-George*. Je leur dis que j'étais très-affecté de ces rapports; et que, s'ils continuaient à se conduire ainsi, aucun navire européen ne viendrait les visiter. En réponse à ce reproche, le Taïtien et les chefs soutinrent que les maîtres du *Jefferson* et du *King-George* s'étaient les premiers mal

comportés à leur égard. Les naturels étaient convenus de livrer cent cinquante paniers de patates et huit cochons pour un mousquet. Les patates et les cochons furent remis et partagés entre les deux navires; après quoi le Taitien et l'un des chefs montèrent à bord du *King-George* pour chercher le mousquet qui fut livré. Mais le maître du *King-George* exigea une plus grande quantité de cochons et de patates, le chef fut retenu à bord, et le Taitien renvoyé à terre pour aller chercher les patates et les cochons. Le premier chef répondit qu'il avait rempli son engagement pour le fusil en livrant cent cinquante paniers de patates et huit cochons, et qu'il n'en donnerait pas d'autres. Le chef qui avait été retenu prisonnier à bord du *King-George* était le frère du premier chef, et se trouvait alors à bord de *L'Active*. Le Taitien fut donc renvoyé à bord du *King-George* pour dire au maître qu'on ne pouvait pas lui donner plus de patates ni de cochons, et le prier de relâcher le chef qu'il avait injustement détenu. Le maître refusa de le faire, et retint aussi le Taitien prisonnier. Deux ou trois jours après, on les transféra tous deux à bord du *Jefferson*; ils y restèrent encore trois ou quatre jours, puis ils furent rachetés moyennant cent soixante-dix paniers de patates et cinq cochons. Les naturels étaient furieux, et vivement alarmés pour le salut de leur chef, attendu que les navires demeurèrent quelque temps hors de vue. Après que les cochons et les patates furent livrés, deux canots allèrent reconduire à terre le Taitien et le chef. Une foule de naturels s'étaient rassemblés sur le rivage pour les attendre. Ils ne furent pas plutôt débarqués que les naturels firent feu sur les canots, et il n'est pas douteux qu'ils n'en eussent sur-le-champ massacré les hommes, s'ils l'avaient pu, pour se venger de leur perfidie. Le Taitien me dit qu'il avait été impossible d'empêcher les insulaires de tirer sur les canots. Le chef parla avec beaucoup de chaleur et d'indignation du traitement qu'il avait éprouvé. Je leur assurai que le roi Georges et le gouverneur Macquarie puniraient tous les actes de fraude et de cruauté

commis par les Européens, toutes les fois qu'ils en seraient instruits.

Puis je leur remis les instructions du gouverneur aux maîtres des navires, et leur en expliquai le contenu; il fut très-bien compris du Taltien qui à son tour l'expliqua aux autres. Je leur dis que *l'Active* les visiterait constamment, et que par ce moyen ils pourraient facilement obtenir justice du gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud. Je les engageai à ne jamais se porter à l'avenir à des actes de violence envers les Européens, mais de porter leurs plaintes au gouverneur. Ils parurent satisfaits de cette explication, et promirent de ne point faire de mal aux équipages des navires qui viendraient chez eux. Je leur dis que les maîtres du *King-George* et du *Jefferson* seraient traduits en justice pour rendre compte de leur conduite quand ils seraient à Port-Jackson, car j'informerai le gouverneur Macquarie de ce qu'ils avaient fait.

Tandis que le chef principal et ses gens étaient encore à bord, le canot revint avec Doua-Tara et ses compagnons. Doua-Tara et le premier chef se plurent être d'anciennes connaissances, et se témoignèrent mutuellement beaucoup d'amitié. Ils se firent les salutations les plus affectueuses: Doua-Tara, désormais très-riche, relativement à ses amis, leur fit divers présents, ainsi que les autres chefs qui étaient venus avec moi de Port-Jackson. Doua-Tara ramena la conversation sur les coups de feu qui avaient été tirés sur les canots du *Jefferson*, et leur enjoignit très-positivement de ne point maltraiter les Européens à l'avenir: mais de porter leurs plaintes au gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud.

Cette journée fut une des plus agréables et des plus intéressantes que j'eusse passées. Jamais je n'ai éprouvé plus de plaisir et de contentement que dans cette circonstance. Avant le soir, nous eûmes une assez abondante provision de poisson, de cochons et de patates;

Je fis connaître aux naturels que j'allais me rendre tout de suite à la baie des Iles. Ils nous prièrent instamment de res-

ter un jour de plus, promettant de nous apporter une plus grande quantité de poisson, de cochons et de patates. Je leur répondis que nous n'avions plus besoin de rien ; mais que je les visiterais à mon retour à Port-Jackson, et que s'ils voulaient me préparer du chanvre, je le leur achèterais. Le chef me promit d'en tenir de prêt. Quand la soirée fut arrivée, ils prirent congé de nous de la manière la plus amicale ; ils rentrèrent dans leurs pirogues pour retourner à terre très-satisfaits en apparence de l'accueil qu'ils avaient reçu à bord de l'*Active*, ainsi que d'avoir appris que ce navire les visiterait, et que des Européens allaient s'établir sur leur île.

Les Îles Cavalles.

Quand les naturels nous eurent quittés, nous fîmes voile, et poursuivîmes notre route avec une belle brise. Pendant la nuit le vent tomba, et le matin le peu qui régna fut contre nous, tellement que nous ne fîmes que peu de chemin le long de la côte. Les bois et les côtes nous offraient un bel aspect, et sur tous les points du continent on voyait les fumées des feux allumés par les naturels. Tout le jour le vent fut le même. Le jour suivant nous courûmes des bordées et dépassâmes l'entrée du havre de Wangaroa, où le *Boyd* fut détruit ; mais nous ne pûmes doubler les Cavalles, qui sont quelques petites îles habitées, situées à quelques milles du continent. Les naturels nous apprirent qu'il y avait un passage sûr entre elles et la terre. Nous nous efforçâmes d'y pénétrer, mais ce fut en vain, à cause du vent contraire.

Entretien amical avec les habitants.

Comme nous n'étions pas loin des Cavalles, je voulus en visiter les habitants, et le canot fut mis à la mer dans ce but. MM. Nicholas, Kendall, ainsi que Koro-Koro et Touai, m'accompagnèrent au rivage. Aussitôt que nous eûmes débarqué,

tous les naturels s'enfuirent pour se cacher dans les bois, excepté un vieillard qui, étant estropié, ne put s'échapper. Il parut alarmé jusqu'au moment où il aperçut Koro-Koro. Je lui fis cadeau de quelques bagatelles, et en retour il m'offrit un panier de poisson sec que je ne voulus point accepter. Koro-Koro nous quitta pour aller à la recherche des naturels. M. Kendall s'assit avec le vieux sauvage qui était très-fatigué d'avoir gravi la colline. M. Nicholas et moi, nous allâmes à la recherche de Koro-Koro, mais nous fûmes quelque temps avant de pouvoir le découvrir. Il était allé trouver ses parents qui habitaient cette île. Enfin, nous le rejoignîmes, il avait rencontré un des hommes de sa tribu.

Sur ces entrefaites, les naturels commencèrent à se remettre de leur alarme et à sortir peu à peu de leurs cachettes.

Touchante rencontre d'un chef et de ses parents.

Tandis que nous conversions avec Koro-Koro et quelques-uns des naturels, il aperçut sa tante qui s'approchait de nous avec quelques femmes et des enfans. Elle avait un rameau vert autour de sa tête, un autre à la main et un jeune enfant au bras. Quand elle fut à une centaine de verges, elle commença une lamentation plaintive, et sa tête était inclinée comme si elle était accablée par le chagrin le plus violent. Elle s'avança à pas lents vers Koro-Koro. Celui-ci gardait un profond silence, immobile comme une statue, et appuyé sur le bout de son fusil. A mesure que sa tante avançait, elle criait très-haut, et pleurait à chaudes larmes. Tout à fait, frère de Koro-Koro, semblait très-affecté : et, comme s'il eût eu honte de la conduite de sa tante, il nous dit : « Je serai comme un Anglais ; je ne crierai point. » Koro-Koro resta sans mouvement jusqu'au moment où sa tante se trouva près de lui ; alors ils rapprochèrent leurs têtes, la femme se soutenant sur un bâton et sur son fusil. Dans cette position ils pleurèrent long-temps, et répétèrent tour à tour quelques phrases courtes que nous

supposâmes être des prières; puis ils continuèrent à pleurer; et les larmes coulaient par torrens le long de leurs figures rembrunies. Il était impossible de les voir sans être profondément ému.

Pendant ce temps, la fille de la tante de Koro-Koro était assise aux pieds de sa mère; elle pleurait aussi, et toutes les femmes joignaient leurs lamentations aux siennes. Nous pensions que c'était une manière extraordinaire de manifester leur joie: mais nous reconnûmes par la suite que c'était une coutume générale à la Nouvelle-Zélande.

Plusieurs de ces pauvres femmes se déchiraient la figure, les bras et la poitrine, avec des coquilles ou des cristaux acérés, jusqu'à ce que le sang jaillit par torrens. Quand leurs larmes et leurs gémissemens eurent cessé, je fis quelques présens aux femmes.

Touai était resté assis pendant tout ce temps, s'efforçant d'étouffer ses sentimens parce qu'il avait déclaré qu'il ne crierait point. Bientôt nous fûmes rejoints par plusieurs jeunes et beaux hommes. Parmi eux s'en trouvait un qui était fils d'un chef de l'île. A son aspect, Touai ne fut plus maître de ses sensations, et courut à lui; ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et pleurèrent ensemble.

Quand ils eurent fini leurs salutations, et terminé certaines cérémonies, nous entrâmes en conversation avec eux, et leur demandâmes pourquoi ils s'étaient tous enfuis dans les bois. Ils nous répondirent qu'ils avaient conjecturé, en nous voyant débarquer, que nous allions faire feu sur eux. Ces gens furent ravis de voir que nous étions leurs amis. Ils firent tout ce qui dépendait d'eux pour nous être agréables.

Au bout de quelques heures nous retournâmes à l'endroit où nous avions laissé M. Kendall causant seul avec le vieillard.

• Nous fûmes snivis par une foule de naturels.

Nous passâmes une journée fort amusante, car tout autour de nous était neuf et intéressant, surtout les habitans. Du sommet des Cavalles, la vue du continent, de l'Océan

et des nombreuses petites îles disséminées sur sa surface, est la plus délicieuse qu'on ait jamais vue, au moins à mon avis.

Quand nous arrivâmes, nous trouvâmes que M. Kendall avait reçu la visite de plusieurs naturels qui l'entouraient paisiblement, et qu'il s'était fort amusé pendant notre absence.

Le soir, nous retournâmes à bord, accompagnés du fils du chef et de quelques chefs du continent, qui restèrent toute la nuit à bord.

Motifs de guerre entre Wangaroa et la baie des Îles.

Le jour suivant nous restâmes encore en calme; nous avions passé plus d'un jour et d'une nuit à tenter de conduire le navire ou autour des îles, ou entre les îles et la terre. Nous étions éloignés de cinq lieues environ de Wangaroa, le hâvre où le *Boyd* avait été détruit et son équipage massacré, et à une lieue du continent. Cette partie de la Nouvelle-Zélande appartenait au chef Shongui, alors à bord de l'*Active*, et l'un de ceux qui étaient venus me voir à Port-Jackson.

Doua-Tara et Shongui m'avaient souvent parlé de la guerre sanglante qui avait eu lieu entre les peuples de Wangaroa et ceux de la baie des Îles, depuis la catastrophe du *Boyd* jusqu'à ce moment. Pendant leur séjour à Port-Jackson, ils avaient toujours redouté que les chefs de Wangaroa ne profitassent de leur absence pour attaquer les gens de la baie des Îles. Ici nous apprîmes qu'il n'y avait point eu de troubles pendant leur absence.

Quand le *Boyd* eut été détruit, Tepahi, chef de la baie des Îles, qui avait visité Port-Jackson où il avait été fort bien accueilli, fut accusé d'avoir participé à cet épouvantable massacre. En conséquence, les baleiniers qui se trouvaient à cette époque sur la côte et qui vinrent peu après à la baie des Îles, se réunirent et envoyèrent sept canots armés avant le jour, pour attaquer l'île de Tepahi. Ils débarquèrent, tuèrent tous les hommes, femmes et enfans, qui se trouvèrent sur leur che-

min ; dans cette attaque, Tepahi reçut sept coups de feu et mourut peu après.

Doua-Tara et Shongui déclarèrent toujours que Tepahi était innocent du crime pour lequel il périt, Wangaroa est éloigné de quarante milles au nord de la baie des Iles. Tepahi avait coutume de commercer avec les gens de Wangaroa, et il s'y trouvait avec une cargaison de poisson, le jour même où *le Boyd* fut pris. Tout l'équipage avait été massacré quand il arriva, excepté cinq hommes qui se trouvaient dans le gréement. Il les prit dans sa pirogue, et les mit à terre pour sauver leur vie. Mais comme il avait été suivi par les habitans, les cinq hommes lui furent enlevés de force et mis à mort sur-le-champ. Tel fut le récit des Nouveaux-Zélandais qui les premiers visitèrent la Nouvelle-Galles du Sud. Ils déclarèrent positivement que Tepahi était innocent de la destruction du *Boyd*.

Les habitans de la baie des Iles, en conséquence de la mort de leur chef Tepahi, déclarèrent la guerre à ceux de Wangaroa. Plusieurs combats sanglans eurent lieu, et la guerre devait probablement continuer.

M. Marsden désire établir la paix.

J'avais souvent dit à Doua-Tara et à Shongui qu'il était dans l'intérêt de toutes les parties de faire la paix, et que je désirais qu'elle s'établît avant que je quittasse la Nouvelle-Zélande. Doua-Tara exprima des doutes sur l'accomplissement de ce projet. Je lui dis que je croyais en venir à bout, si je pouvais obtenir une entrevue avec les chefs, et que mon dessein était de visiter Wangaroa à mon retour, et de tenter ce qu'il y avait à faire.

Il débarque et visite le camp de Wangaroa.

Le jour suivant le calme persista et nous contraignit de met-

tre à l'ancre. Je fis une nouvelle visite sur les Cavalles, et là j'appris que les chefs et tous les principaux guerriers étaient venus assister aux funérailles d'un homme de distinction mort quelques jours auparavant, et qu'ils étaient en ce moment campés du côté opposé à l'endroit où nous étions mouillés. A cet avis, je retournai en hâte à bord, et me consultai avec Doua-Tara. Je lui dis combien j'étais désireux d'établir la paix, maintenant que les Européens devaient demeurer avec eux : que ce serait à la fois assurer le salut des Européens et contribuer au bien général du pays. Je lui témoignai le désir de visiter le camp de Wangarou, et d'entendre ce que les chefs auraient à dire à ce sujet. Comme il n'avait plus revu ces gens, depuis le désastre du *Boyd*, que sur le champ de bataille, il fut quelque temps indécis. Je fis tout ce que je pus pour l'engager à tenter l'événement. Ce n'était pas pour lui qu'il craignait, mais il avait peur de ce qui pourrait m'arriver, ou à quelqu'un de mes compagnons. A la fin il consentit à descendre à la côte avec moi. Shongui et Koro-Koro voulurent bien nous accompagner. MM. Nicholas, Kendall, Kiog et Hanson s'offrirent à en faire autant. Nous prîmes avec nous dans le canot plusieurs mousquets chargés. Le rivage où nous allions débarquer appartenait à Shongui et était occupé par ses hommes.

Quand nous approchâmes de terre, nous vîmes les chefs de Wangarou, avec leurs guerriers, campés sur une éminence élevée à notre gauche, et leurs bannières flottantes. Le pied de cette colline était baigné par la mer. Aussitôt qu'ils nous virent débarquer, et nous n'en étions alors éloignés que d'un demi-mille environ, ils saisirent leurs lances, plantèrent leurs pavillons et coururent de toute leur force. Doua-Tara prit une paire de grands pistolets et me dit de le suivre lentement, car il allait s'approcher d'eux assez près pour leur adresser la parole; et ils n'avaient pas de moyen de l'éviter, puisqu'il n'y avait pas d'autre chemin pour s'esquiver, à cause de la mer. Nous marchâmes tous ensemble derrière Doua-Tara, envi-

ronnés d'une foule immense d'hommes, de femmes et d'enfants de la suite de Shongui. Quelques-uns des principaux chefs couraient en divers sens, pour dégager le chemin et empêcher la foule de nous presser. Bientôt Doua-Tara revint vers nous et me dit de marcher en avant. En conséquence, je doublai le pas, et nous fûmes promptement en présence de ceux de Wangaroa qui s'étaient arrêtés pour nous recevoir. Ils se formèrent sur deux rangs, et nous marchâmes au milieu d'eux. Une vieille femme que je pris pour une prêtresse, faisait un très-grand bruit, et secouait un pavillon à mesure que nous avançons. Suivant leur coutume, tous les chefs étaient assis par terre, et les guerriers debout avec leurs lances droites; celles-ci étaient longues de quinze à vingt pieds et au-delà. Ils étaient aussi armés de leurs bâtons. Doua-Tara s'arrêta à quelque distance des chefs qui étaient assis, avec un pistolet à la main. Quand je fus arrivé près des chefs, Doua-Tara déchargea son pistolet, puis il donna ordre à ceux de notre parti de décharger leurs armes, ce qui fut fait. Ceux de Wangaroa déchargèrent aussi leurs mousquets, et je regardai ce prélude comme d'un augure favorable pour mon projet.

Vraie cause de la destruction du Boyd.

L'un des principaux chefs qui ont détruit le *Boyd* avait été à Parramatta et me connaissait. Il était resté long-temps à bord des baleiniers, et parlait assez l'anglais pour se faire comprendre. Il est connu des Européens sous le nom de Georges. Je fis quelques présens aux chefs; après avoir causé sur divers sujets, et particulièrement sur le but de ma visite à la Nouvelle-Zélande, je leur demandai ce qui les avait porté à détruire le *Boyd* et à massacrer son équipage. Deux d'entre eux rapportèrent qu'ils se trouvaient à Port-Jackson quand le *Boyd* y toucha, et qu'ils y furent embarqués par M. Lord pour revenir chez eux : que le premier chef, Georges, était tombé malade à bord, ce qui l'avait mis hors d'état de faire son service de

simple matelot. Pour ce motif il fut sévèrement châtié, on lui refusa sa ration, on le menaça de le jeter par-dessus le bord, et il reçut plusieurs autres avanies, même de la part des matelots. Il fit ses représentations au maître, et demanda à ne point être soumis à une punition corporelle, assurant qu'il était chef dans son pays, ce qui ne tarderait pas à être prouvé à son arrivée dans la Nouvelle-Zélande. On lui répliqua qu'il n'était pas chef, et on se permit à son égard plusieurs termes injurieux qu'il mentionna, et qu'emploient trop souvent les marins anglais. Quand il arriva à Wangaroa, son dos était déchiré de coups; ses amis et ses gens se décidèrent à venger les insultes qu'il avait reçues. Il assura que s'il n'avait pas été traité avec tant de cruauté, il n'aurait jamais touché au *Boyd*.

D'après les détails que ces chefs et leurs gens donnèrent sur le désastre du *Boyd*, Tepahi paraît n'avoir pris aucune part à ce malheureux événement; eux seuls en furent les auteurs. Ce fait étant exactement vrai; et je ne vois aucun motif de récuser leur déclaration, Tepahi et son peuple furent d'innocentes victimes, et leur mort devint la source de beaucoup de sang versé. Depuis cette époque, une foule d'individus ont péri, tant de la baie des Iles que de Wangaroa. Je n'ai jamais passé devant l'île de Tepahi sans pousser un soupir. Aujourd'hui elle est dévastée, complètement déserte; elle est restée dans cet état depuis la mort de ce chef; on n'y distingue plus que les ruines des petites habitations, que le feu gouverneur King avait eu la complaisance de lui faire bâtir. Je me flatte que les Européens qui trempèrent leurs mains dans cette fatale expédition, ignoraient alors qu'ils punissaient un innocent. Je suppose que l'erreur, s'il y en eut, comme je suis porté à le croire, provint de la ressemblance entre les noms de Tepahi et du chef de Wangaroa qui eut la principale part à la catastrophe du *Boyd*, et qui se nommait Tepouhi. Je vis ce chef, et conversai avec lui à ce sujet.

Une nuit passée dans le camp de Wangaroa.

Ayant complètement satisfait ma curiosité touchant la perte du *Boyd*, et expliqué à ces peuples le motif du voyage de l'*Active* à la Nouvelle-Zélande, comme la nuit approchait, je trouvai que je ne pouvais pas accomplir le grand projet que j'avais, c'est-à-dire de faire la paix; sans passer plus de temps avec eux. C'est pour quoi je résolus de rester toute la nuit dans leur camp.

Shongui avait donné l'ordre à ses gens de préparer à souper pour nous, à un mille environ de l'endroit où nous nous trouvions. Je dis aux chefs que nous allions rendre visite aux gens de Shongui; et que, quand nous aurions pris notre repas, M. Nicholas et moi, nous reviendrions passer la nuit dans leur camp, afin de pouvoir converser plus long-temps avec eux. Ils y consentirent volontiers; pour nous donner une marque distinguée de leur considération; ils nous divertirent du spectacle d'un simulacre de combat, d'une danse de guerre et d'un chant de victoire, avant que nous revinssions vers les hommes de Shongui.

Quand ce fut fini, nous primes congé et retournâmes au lieu où nous avions débarqué, accompagnés d'un grand nombre de naturels. Les serviteurs de Shongui avaient préparé nos patates et nos provisions. Dona-Tara, avec la compagnie qui était venue avec nous, retourna à bord de l'*Active*, laissant M. Nicholas, Shongui et moi, passer la nuit dans l'île. Nous nous assîmes par terre pour souper; mais nous fûmes presque étouffés par les naturels qui nous entourèrent de si près que je fus obligé de tracer un cercle et de leur commander de ne pas le dépasser.

Nous fûmes très-contens de ces peuples, ils le parurent également de nous, et manifestèrent tout leur désir de nous servir. Au bout d'une heure, nous retournâmes au camp de ceux de Wangaroa, qu'ils avaient reculé à un demi-mille au-

delà de la place où nous avions eu notre première entrevue avec eux. Ils avaient pris leur nouvelle position sur une pièce de terrain uni dont j'estimai la surface à cent acres à peu près. Ils nous reçurent très-cordialement. Nous nous assimes parmi eux, et les chefs nous entourèrent.

Je ramenai la conversation sur la destruction du *Boyd*, dans le but d'effectuer une réconciliation entre eux et les habitants de la baie des Iles; persuadé qu'il serait d'une grande importance pour la mission d'établir la paix entre les partis ennemis. Les chefs me dirent dans quel état se trouvait maintenant le *Boyd*; ils me promirent de me livrer les canons et tout ce qui avait appartenu à ce navire, si je voulais aller dans leur baie. Ils avaient déjà porté, disaient-ils, quelques canons au rivage, et ils y porteraient les autres. Le chef Georges me dit que son père et cinq autres avaient péri à bord du *Boyd*, quand il prit feu. Son père avait fait porter sur le pont une partie de la poudre et quelques-uns des mousquets; il essayait la pierre d'un fusil pour voir s'il ferait feu, quand une étincelle enflamma la poudre, mit le *Boyd* en feu et tua tous ceux qui étaient auprès. Georges me pressa d'aller dans son havre. Je lui répondis que je le visiterais probablement avant de quitter la Nouvelle-Zélande, si le vent me le permettait; mais que je ne pouvais y aller pour le moment, eu égard à la quantité de nos vivres et au nombre de personnes qui se trouvaient à bord de l'*Active*.

Je lui parlai alors au sujet de la paix. Je lui représentai combien il serait préférable dans leur intérêt et dans leur bonheur de tourner tous leurs soins vers l'agriculture et l'amélioration de leur pays, plutôt que de continuer à combattre et à s'entre-tuer, maintenant qu'ils voyaient s'établir au milieu d'eux les Européens dont ils pourraient obtenir du blé pour ensemençer leurs terres, et des outils pour les cultiver. Je les assurai qu'ils recevraient des Européens toutes sortes de secours pour améliorer leur état présent, et que s'ils voulaient seulement s'appliquer à la culture de leurs terres, et renoncer aux guerres

et aux meurtres, ils deviendraient un peuple puissant et fortuné.

Georges répondit qu'ils ne se souciaient pas de combattre davantage, et qu'ils étaient prêts à faire la paix. On parla beaucoup de la Nouvelle-Zélande et de Port-Jackson que Georges avait visité. Je tâchai de bien pénétrer son esprit des avantages supérieurs dont nous jouissions par notre manière de vivre dans nos maisons, etc., ce qu'il savait bien; j'ajoutai que ces avantages leur deviendraient communs en peu de temps s'ils cultivaient leurs terres, et s'instruisaient dans les arts utiles, qu'ils auraient désormais l'occasion d'acquérir par le moyen des colons européens.

Il parut sentir tous ces avantages, et exprima le désir de suivre mon avis. Nous étions entourés par tous les autres chefs et leurs gens pendant notre conversation.

Comme il se faisait tard, ces gens commencèrent à se retirer vers le reste de la troupe divisée en plusieurs groupes. Vers onze heures, M. Nicholas et moi nous nous enveloppâmes dans nos manteaux, et nous nous disposâmes à dormir. Georges me fit coucher à ses côtés, sa femme et ses enfans étaient à sa droite, et M. Nicholas près de moi. La nuit était claire, les étoiles brillaient au ciel, et la mer paisible s'étendait devant nous; de nombreuses lances fichées debout en terre nous entouraient, et des groupes de naturels étaient étendus de tous côtés sur l'herbe, comme un troupeau de moutons, attendant qu'il n'y avait là ni tentes ni huttes pour les abriter. Je contemplais notre situation actuelle avec des sensations et des sentimens que je ne puis exprimer. Environnés de cannibales qui auraient massacré et dévoré nos compatriotes, je m'émerveillais des mystères de la Providence, etc.

Vers trois heures du matin, je me levai et me promenai dans le camp pour examiner les divers groupes de naturels. Quelques-uns, pour me parler, sortaient la tête de dessous leurs kabous, qui ressemblent à des ruches d'abeilles. Quand le jour vint, nous contemplâmes les hommes, les femmes et

les enfans endormis de toutes parts comme des animaux. J'avais ordonné au canot de venir nous reprendre à terre au point du jour, et hientôt après Doua-Tara arriva dans le camp.

La paix établie entre Wangarou et la baie des Iles.

Alors j'invitai les chefs à venir déjeuner à bord de *l'Active*, ils acceptèrent sur-le-champ cette invitation. Nous partîmes tous avec le canot, et plusieurs pirogues poussèrent au large au même instant pour aller à bord du navire. D'abord à cause de l'affaire du *Boyd*, j'eus quelque doute que les chefs voulussent se hasarder sur *l'Active*, dans la crainte d'y être détenus quand ils seraient une fois en mon pouvoir : mais, loin de montrer aucun signe de frayeur, ils se rendirent à bord avec une confiance très-marquée.

Je fis part à Doua-Tara du dessein que j'avais de leur faire quelques présens. Il me dit que quel que fût l'objet que je donnerais à l'un d'eux, il faudrait en donner un semblable à chacun des autres; chaque article devait leur être ainsi distribué, en commençant par le plus âgé. Les haches, les hameçons, les estampes, etc., que je voulais leur donner, étaient prêts. Après le déjeuner, les chefs s'assirent dans la chambre, en grande cérémonie, pour recevoir les présens. Je pris place d'un côté de la table et eux de l'autre. Doua-Tara était debout, et prenait chaque article séparément. MM. Kendall, Hall et King, ainsi que le maître de *l'Active* et son fils, furent l'un après l'autre présentés aux chefs. On leur expliqua en même temps quelle sorte de fonctions chacune de ces personnes était appelée à remplir; savoir: que M. Kendall instruirait les enfans; M. Hall construirait les maisons, les canots, etc.; que M. King fabriquerait les lignes de pêche, et M. Hanson commanderait *l'Active* qui serait employé à apporter de Port-Jackson les haches et tous les autres articles nécessaires pour la culture des terres et l'amélioration du pays.

Quand on eut terminé la cérémonie de donner et recevoir les présens, j'exprimai l'espoir qu'il n'y aurait plus de guerre, mais qu'à dater de ce moment ils se réconcilieraient les uns avec les autres. Doua-Tara, Shongui et Koro-Koro secouèrent la main des chefs de Wangarou, et pour signe de réconciliation ils se saluèrent mutuellement en se touchant le nez. Je fus ravi de voir ces gens amis, et je souhaite sincèrement que cette union ne soit jamais rompue. Aussi je considérerai comme bien employé le temps durant lequel nous ayons été arrêtés par les vents contraires.

Les chefs prirent ensuite congé de nous, très-satisfaits de nos attentions pour eux; et promirent de ne plus maltraiter à l'avenir les Européens.

Arrivée à la baie des Iles.

N'ayant plus rien à faire, et le vent devenant favorable, dans l'après-midi nous dérapâmes, sûres route pour la baie des Iles, et atteignîmes l'entrée du havre. Nous rencontrâmes une pirogue de guerre appartenant à Koro-Koro qui résidait sur la partie méridionale de la baie. Dans cette pirogue se trouvaient le fils de Koro-Koro et une partie de ses serviteurs. Ils furent enchantés de revoir leur chef. Celui-ci laissa son fils à bord, et s'en retourna immédiatement à terre dans sa pirogue.

Vers trois heures après midi, le mercredi 22 décembre, nous mouillâmes sur la bande nord du havre, à environ sept milles de l'entrée, dans une anse vis-à-vis la ville de Rangui-Hou où Doua-Tara avait coutume de résider. L'Active fut aussitôt environnée de pirogues. En allant à terre, Doua-Tara et Shongui trouvèrent en bonne santé leurs parens et leurs amis, qui versèrent des larmes de joie de leur retour; les femmes se déchirèrent de la même manière que celles des Canailles, avec des coquilles et des cristaux, jusqu'à ce que le sang ruisselât. Ce fut en vain que je tentai de les en dissuader, elles considéraient cette action comme la plus forte preuve

de leur affection. Le jour suivant, nous débarquâmes les chevaux et le bétail, et désignâmes le local pour l'établissement des colons. On travailla à le dégager des broussailles, et on disposa pour y élever des maisons une pièce de terre contiguë à la ville des naturels, et désignée par Doua-Tara et les chefs de l'endroit.

On reçoit une visite en règle de Koro-Koro.

Samedi, sur les huit heures du matin, Koro-Koro qui habite à neuf milles environ de la station des colons, vint nous offrir ses respects. Il était accompagné de neuf pirogues remplies de ses guerriers, avec quelques femmes et des enfans. Les pirogues s'avancèrent en ordre sur un seul rang, les pavillons flottans; nous hissâmes nos couleurs dès que nous les aperçûmes. Quelques-uns des officiers du chef dirigeaient debout tous les mouvemens, tant par des ordres verbaux que par les signaux qu'ils exécutaient avec leurs larges patous ornés de plumes, qu'ils tenaient à la main et dans un mouvement continu. Koro-Koro était revêtu de son costume national, ainsi que son frère Touaï, peints d'ocre rouge en leur qualité de guerriers, et parés de plumes dans leur chevelure. Leur ensemble offrait un aspect tout-à-fait belliqueux. Ils s'avancèrent en toute hâte vers l'*Active*, et se tinrent dans un ordre très-régulier, chacun frappant sa pagaie au même instant, si bien que tous ces mouvemens ne faisaient qu'un seul et même coup. Lorsqu'ils approchèrent, ils se mirent à chanter leur hymne guerrier et à faire des gestes et des menaces, comme s'ils étaient résolus à attaquer le navire. Ils furent salués par une décharge de treize petits canons. Le chant de victoire fut alors entonné dans les pirogues, et leur représentation militaire terminée.

Alors Koro-Koro, avec les chefs qui l'avaient accompagné, monta à bord, et nous fit divers présens de la manière la plus polie. Quantité de chefs d'autres districts se trouvaient

aussi sur le navire. Koro-Koro nous les présenta tous l'un après l'autre ; il insista sur les attentions particulières que chacun de nous lui avait prodiguées durant son séjour à Port-Jackson, et regretta que la pauvreté de son pays ne lui permit pas de reconnaître notre politesse suivant ses désirs. Il se donna beaucoup de soin aussi pour expliquer aux autres chefs dans quel but MM. Kendall, Hall et King venaient résider dans la Nouvelle-Zélande. Doua-Tara et ses amis furent présens à cette visite, et aidèrent à diriger les cérémonies et les formalités nécessaires pour recevoir convenablement Koro-Koro et sa suite.

Dédivertissement. — Combat simulé.

Il avait été convenu entre Doua-Tara et Koro-Koro, sans que nous en fussions instruits, que quand le dernier viendrait nous présenter ses respects, nous serions régaldés d'un simulacre de combat. Après avoir pris quelques rafraichissemens, on se prépara à descendre à terre. Koro-Koro devait feindre une attaque sur les gens de Doua-Tara et prendre la place d'assaut. Quantité de pirogues pleines de monde et appartenant aux autres chefs vinrent nous joindre. Au moment où Koro-Koro quitta l'*Active*, M. Nicholas, les colons et moi descendîmes avec lui. Doua-Tara avait rangé tous ses guerriers en bataille, armés de leurs lances et de leurs instrumens de guerre. Les pirogues de Koro-Koro s'avancèrent vers le rivage dans le même ordre de bataille où elles s'étaient approchées de l'*Active*. Un chef appartenant à Doua-Tara, et tout-à-fait nu, courait en armes et avec fureur le long du rivage ; il poussait des cris horribles, et défiait ses adversaires de débarquer. A mesure que les pirogues approchaient de terre, ceux qui étaient dedans redoublaient leurs cris et leurs gestes menaçans. Enfin, ils sautèrent de leurs pirogues à la mer, et, réunis en une troupe serrée, ils commencèrent l'attaque. Les hommes de Doua-Tara firent retraite en toute hâte, et les autres les avaient poursuivis à une distance considérable, quand les fuyards fai-

sant tout-à-coup volte face, attaquèrent à leur tour leurs assaillans. La mêlée devint alors générale. Plusieurs femmes étaient au fort du combat : parmi elles la vieille veuve de Tepahi qui n'avait guère moins de soixante-dix ans, et la femme de Doua-Tara armée d'un patou de sept pieds de long, fabriqué avec la mâchoire d'une baleine. Elle brandissait cette arme au milieu de la mêlée, et s'élançait au travers des hommes dans leurs diverses évolutions, soit qu'ils marchassent en avant, soit qu'ils battissent en retraite. Les deux partis coururent et luttèrent jusqu'à s'épuiser de lassitude; les uns furent terrassés et les autres foulés aux pieds, puis ils se formèrent en une troupe serrée, poussèrent ensemble des cris de victoire, et exécutèrent une danse guerrière qui termina cette représentation. Pendant l'action, Doua-Tara commandait un parti et Koro-Koro l'autre.

On fait voile pour le district du bois de construction.

Lundi, 26 décembre 1814. — Comme il n'y avait point à Rangui-Hou de bois propre à la construction des bâtimens nécessaires pour l'établissement, je me déterminai à conduire *l'Active* dans le district où il s'en trouvait; j'appris que c'était à vingt milles de distance environ, sur la côte opposée de la baie, et au bord d'une rivière d'eau douce. Cette résolution devait épargner une dépense considérable, et nous fournir tout d'un coup de ce qui était nécessaire. Ainsi je donnai l'ordre de débarquer tout le fer et les divers autres articles, pour les confier aux soins de Doua-Tara. La volaille fut mise à terre; les scieurs et les forgerons, ainsi que le jeune M. Hanson, quittèrent aussi *l'Active*. Je leur ordonnai de construire, avec l'aide des naturels, une cabane de soixante pieds de long sur seize de large, pour recevoir les colons et leurs familles. Quand nous revînmes du district du bois, les naturels nous parurent disposés à nous assister de tout leur pouvoir.

Je reconnus que nous étions bien pauvres en haches et autres objets d'échange : car les précaux que j'avais faits au cap Nord et le long de la côte, avaient beaucoup réduit notre provision. Nous avions aussi oublié d'apporter du charbon de terre de Port-Jackson, inconvénient auquel je ne savais trop comment remédier, car l'on ne pouvait rien faire, ni acheter aucune provision des naturels, sans haches et sans instrumens de charpentier. Je n'eus pas d'autre parti à prendre que de dresser la forge et de faire faire du charbon de bois, afin que le forgeron pût se mettre au travail et fabriquer des haches et autres objets du goût des insulaires. En conséquence je priai quelques naturels d'aider au forgeron à faire du charbon et à monter sa forge, pendant le voyage de l'*Active*.

Mardi, 27 décembre. — Après avoir donné les ordres que je jugeai nécessaires, nous levâmes l'ancre, et fîmes voile pour le district du bois, emmenant avec nous tous les colons et leurs familles.

Visite au chef Tara.

Ce district appartenait à un autre chef nommé Tara qui paraissait âgé de soixante-dix ans. Tara est le chef principal de la partie méridionale ; c'est un homme qui exerce une grande influence. Je jugeai qu'il serait prudent de lui rendre visite pour lui demander la permission de couper le bois dont nous avions besoin. En conséquence, arrivés près de son village, nous descendîmes, MM. Nicholas, Kendall, King et moi, pour le saluer, et je pris avec moi un jeune parent du chef, âgé d'environ dix-sept ans, qui avait été près de neuf ans absent de la Nouvelle-Zélande, et qui avait passé la dernière partie de ce temps chez moi, à Parramatta. Il avait aussi vécu plusieurs années à l'île Norfolk, chez un M. Drummond qui s'était montré fort bienveillant pour lui. Quand nous débarquâmes, je trouvai Tara assis sur le rivage, avec quelques-uns de ses chefs et avec les hommes de sa tribu. Il nous reçut

très-cordialement, et versa beaucoup de larmes, particulièrement en revoyant son jeune parent; plusieurs autres l'imitèrent et pleurèrent à chaudes larmes. Je lui présentai une hache, une herminette et quelques ciseaux, avec d'autres bagatelles. Il répondit qu'il n'avait pas besoin d'autre faveur de moi que celle de ma compagnie, ayant souvent entendu parler de moi à ceux de son peuple et à d'autres. Je lui expliquai que le but de ma visite était de lui demander son agrément, afin de couper du bois dans son district, pour bâtir les maisons des Européens à Rangui-Hou. Il témoigna désirer vivement qu'ils voulussent bien venir habiter avec lui. Je lui fis observer qu'ils ne pouvaient le faire pour le moment, et qu'ils devaient rester avec Dana-Tara par suite de notre ancienne connaissance avec ce chef, mais qu'avec le temps quelques Européens viendraient vivre avec lui. Tara nous donna la permission de prendre tout le bois dont nous aurions besoin. Il m'apprit que le blé qu'il avait reçu de *l'Active* dans son précédent voyage, était en pleine croissance. J'allai le visiter, et le trouvai presque mûr.

Comme *l'Active* continuait de faire route, que la nuit approchait, et qu'on m'avait dit que nous étions à plusieurs milles de l'endroit où nous pourrions mouiller, je voulais prendre congé; mais le vieux chef ne voulut point y consentir avant que nous eussions pris quelque nourriture. Il ordonna à ses esclaves de préparer le plus vite possible quelques potates douces: suivant eux, c'est l'aliment le plus exquis. En quelques minutes, un panier de ces racines cuites fut prêt et servi devant nous. Le chef s'assit près de nous, avec ses femmes et quantité d'hommes, de femmes et d'enfans. Il ne voulut point manger avec nous, et ne le permit à aucun de ses gens; quand nous le quittâmes, il ordonna qu'on mit deux paniers de potates douces dans notre canot. Je l'invitai à venir à bord de *l'Active*, ce qu'il promit, et nous lui fîmes nos adieux, très-reconnaissans de l'accueil que nous avions reçu de lui et de son peuple.

Arrivée à Kawa-Kawa.

Mercrèdi 28 décembre 1814. — Ce matin nous reçûmes la visite d'un grand nombre de naturels de différens districts. Je fis marché avec quelques-uns des chefs inférieurs pour une cargaison d'espars. *L'Active* était mouillé à douze milles environ de la rivière d'eau douce où croissaient les pins ; comme il ne s'y trouvait pas assez d'eau pour recevoir le navire, je la remontai avec MM. Nicholas et Hall, pour visiter les bois ; sur les bords de cette rivière, nous trouvâmes un village considérable nommé Kawa-Kawa. Quand notre arrivée fut connue, nous fûmes bientôt environnés de naturels qui rivalisaient de soins à notre égard. Aucun de nous ne conçut plus d'inquiétude que si nous eussions été au milieu d'Européens. En dix jours environ notre cargaison fut embarquée, et nous fûmes prêts à retourner à Rangui-Hou.

Pendant que les naturels étaient occupés à couper du bois, M. Nicholas et moi, nous visitâmes différens lieux, à plusieurs milles à la ronde ; nous passâmes une nuit avec un vieux chef qui nous donna des détails sur le séjour du capitaine Cook à la baie des Iles. En ce temps, lui-même était encore un jeune homme. Il nous montra l'endroit où les Européens avaient planté leurs tentes, lavé leur linge, fait l'eau du navire et coupé leur bois, et il rapporta plusieurs faits qui eurent lieu à cette époque.

Retour à Rangui-Hou.

6 janvier 1815. — Notre cargaison étant prête, nous levâmes l'ancre, et fîmes voile de Kawa-Kawa pour Rangui-Hou. Quand nous arrivâmes, la cabane que j'avais donné ordre de construire était presque terminée. Mon intention était, aussitôt que les colons et leur bagage seraient débarqués en sûreté, de faire voile, soit pour Wangaroa, soit pour la rivière Ta-

mise, suivant que le vent nous le permettrait. Plusieurs naturels de Wangaroa avaient visité *l'Active* depuis que la paix avait été rétablie entre eux et la baie des Îles.

Départ pour Wai-Mate.

Lundi 9 janvier. — Comme la cabane pour recevoir les colons ne pouvait être terminée avant quatre ou cinq jours, je convins avec Shongui de visiter un de ses villages dans l'intérieur, éloigné de trente-cinq milles environ de Rangui-Hou. M. Nichols s'offrit à m'accompagner. Le matin, de bonne heure, Shongui, Doua-Tara, sa femme et plusieurs chefs vinrent nous prendre à bord de *l'Active* dans une pirogue de guerre. Nous devions d'abord gagner le fond d'une branche occidentale du havre, et de là nous rendre à pied à un lieu nommé Wai-Mate, où le village est bâti.

Après le déjeuner, nous quittâmes *l'Active* et entrâmes dans la pirogue, qui était très-grande et commode. Seize personnes pouvaient pagayer de chaque bord. Nous pouvions à notre choix nous asseoir ou nous coucher. Ces pirogues naviguent avec rapidité, et offrent aux passagers un moyen de transport fort agréable. Il y en a qui ont quatre-vingts et quatre-vingt-dix pieds de long. Une pirogue plus petite nous suivait, avec quelques-uns des serviteurs de Shongui. Vers onze heures, nous atteignîmes le fond de la baie que nous jugeâmes distant de quinze milles de *l'Active*. Nous débarquâmes dans un champ de patates appartenant au frère de Shongui, nommé Kangaroa, chez qui nous devions prendre quelques rafraîchissemens avant de poursuivre notre voyage. Doua-Tara et sa femme étaient déjà partis pour leurs fermes. Les serviteurs étaient tous occupés, les uns à planter les patates, d'autres à les faire rôtir.

Comme j'entendais à une petite distance le bruit d'une forte chute d'eau, j'allai la visiter tandis que les patates cuisaient, et je vis une rivière d'eau douce se précipitant sur

un banc de rochers qui barrait son lit d'un bord à l'autre. J'estimai la hauteur de la chute à neuf pieds perpendiculaires : l'eau serait assez abondante pour faire agir des moulins de tout genre. Une portion unie de roc solide barrait complètement la crique d'eau salée, et formait une écluse semblable à plusieurs de nos écluses artificielles en Angleterre. L'eau semblait provenir de sources régulières, attendu que les bords de cette rivière n'offraient point, comme à la Nouvelle-Hollande, d'indices de pluies violentes. Des deux côtés la terre semblait d'une bonne qualité.

Après avoir pris quelques alimens, nous nous mîmes en route pour Wai-Mate. Durant les trois ou quatre premiers milles, nous passâmes au travers d'un pays riche et généralement uni. La terre était dégagée de bois, et eût été facilement labourée. Elle me parut être une bonne et forte terre à blé; des fougères la couvraient en entier. Pendant les six milles suivans, la terre était de qualités variables, tantôt bonne, tantôt rocailleuse, quelquefois marécageuse, et d'autres fois mêlée de gravier. Tout cet espace, pris en masse, formerait un bon établissement d'agriculture. Il est baigné par plusieurs beaux torrens qui sont rarement à plus d'un mille de distance les uns des autres, et que bordent en divers endroits des pins immenses et d'autres bois de construction.

Quand nous eûmes fait près de dix milles, nous entrâmes dans une superbe forêt, où j'observai les plus beaux pins que j'eusse jamais vus. Nous en mesurâmes un qui avait plus de trente pieds de tour, il s'élevait probablement à plus de cent pieds, sans porter une seule branche. A cette hauteur, il semblait encore presque de la même épaisseur qu'à sa racine.

Visite au village du chef Tarcha.

Tandis que nous traversions ce bois, nous rencontrâmes une femme de chef, qui fut enchantée de nous voir. Le nom de son mari était Tarcha, et c'était un fort bel homme. Il s'é-

taut trouvé à bord de *l'Active* quelques jours auparavant; il me raconta alors que, peu de temps avant, l'équipage d'un canot appartenant à un balcinier était entré dans ses champs; à la baie des Îles, pour voler ses patates; il avait placé son père et quelques-uns de ses gens pour les veiller, mais les Européens avaient tué à coups de fusil, son père, un homme et une femme. Il se mit ensuite en faction lui-même, et tua trois Européens. Je compris que ces Européens appartenaient à un balcinier nommé le *New-Zealand*.

Peu après la rencontre de la femme de Tareha, nous arrivâmes dans son village, situé sur les bords d'un beau cours d'eau douce, et entouré de beaucoup de terre fertile. Nous demandâmes combien il avait de femmes, et l'on nous répondit dix. Tareha était absent; mais ses femmes nous prièrent instamment de partager leur repas. Il y avait beaucoup de serviteurs des deux sexes. Nous nous rendîmes à leurs désirs; Shougui ayant tué un canard sauvage, nous l'avions sur-le-champ apprêté, tandis que les serviteurs de Tareha préparaient une quantité de patates pour toute la compagnie. Nous nous arrêtâmes deux heures dans ce village. Les habitants avaient beaucoup de beaux cochons, mais point d'autres animaux, excepté des chiens.

Les Nouveaux-Zélandais sont des hommes très-joyeux. Nous fûmes régalez d'une danse et d'une chanson, et ils se montrèrent très-gais tout le temps que nous demeurâmes avec eux.

Arrivée à Wal-Mate.

Nous prîmes congé d'eux, un peu avant le coucher du soleil, et continuant notre voyage, nous arrivâmes au village de Shougui juste à la nuit tombante. Nous fûmes reçus avec les plus vives acclamations par son peuple, dont une partie versait des larmes de joie.

Description de Wai-Mate.

Ce village contient environ deux cents maisons. Il est situé sur le sommet d'une colline presque inaccessible, et il est très-bien fortifié, tant par l'art que par la nature. Trois tranchées très-profondes ont été creusées sur les flancs de la colline, l'une au-dessus de l'autre, et chacune d'elles est défendue par une palissade d'arbres entiers ou fendus, de douze à quinze pieds de hauteur. Nous entrâmes dans cette singulière forteresse par une porte étroite, et Shongui nous fit voir comment il défendait sa place en temps de guerre. Il avait un petit réduit secret où il pouvait se cacher pour faire feu sur l'ennemi. Dans l'enceinte de cette place, chaque petite cabane est palissadée. Quelques-unes des maisons de pierre, destinées à recevoir les lances ou les provisions, ont trente pieds de long sur vingt de large, et sont bien bâties. Les toits sont en chaume, et les bords ont quelquefois une saillie de trois pieds en dehors, pour en écarter la pluie et tenir la maison sèche. Au centre de la forteresse, au sommet même du mont, une plate-forme de six pieds de long sur trois de large s'élève à six pieds de terre sur un seul poteau formé d'un tronc d'arbre solide. C'est là que s'assoit le chef pour son plaisir ou pour affaire; par exemple, lorsque les circonstances exigent qu'il consulte sa peuplade. De cette place, la vue commande sur toute la région environnante, dans toutes les directions. Près de la plate-forme est une petite cabane élevée à quatre pieds de terre, longue de trois pieds et de deux de large, avec une petite figure placée sur le côté gauche de la porte. Cette figure n'excède pas un pied de hauteur. Au devant se trouve un siège où se place la femme du chef quand elle mange; ses provisions sont déposées dans ce petit édifice.

On passe la nuit à Wai-Mate.

Vers neuf heures, on nous annonça que la chambre où

nous devions coucher était prête. Quelques nattes propres avaient été étendues sur le plancher pour nous servir de lits. Nous nous enveloppâmes dans nos manteaux, et nous nous couchâmes. Plusieurs naturels étaient étendus par terre en divers sens, les uns à l'abri, les autres en plein air. Nous avions passé une journée très-agréable, et nos longues promenades nous avaient préparés à un profond sommeil, bien que nous fussions privés de lit de plume.

On visite le lac d'eau douce de Maupere.

Mardi 10 janvier 1815. — Le matin, de bonne heure, nous nous levâmes dans l'intention de visiter un lac d'eau douce, nommé Maupere, distant de cinq milles environ du village. Nous nous mîmes en route accompagnés de Shongui, de plusieurs chefs et d'une foule de serviteurs. Notre chemin traversait une forêt composée de diverses espèces de bois, entre autres de pins magnifiques. Nous ne pouvions contempler ces merveilleuses productions de la nature sans une respectueuse admiration.

Notre route vers le lac traversait des terrains très-féconds; bientôt nous arrivâmes à un petit village où les gens de Shongui travaillaient à préparer leur terre pour planter les patates. Il y en avait une très-belle récolte presque mûre. La terre était sèche et fertile, et les patates très-farineuses; je n'en ai jamais vu de plus belles ni de cultivées avec plus de soin.

Quand nous eûmes marché près de deux milles, nous arrivâmes au lac. Il peut avoir quinze milles environ de circonférence. On nous apprit qu'il se déchargeait dans une rivière qui coule vers la côte occidentale de la Nouvelle-Zélande, et qui n'est éloignée du lac que d'une heure de marche. Au nord de ce bassin, la terre paraissait très-bonne. Nous nous amusâmes durant deux heures environ à examiner le lac et les terrains qui en dépendent. Puis nous retournâmes au der-

nier village, où nous dînâmes avec un canard sauvage, des patates et quelques provisions que nous avions apportées. Shongui avait tué ce canard dans le lac. Ensuite nous retournâmes à la forteresse, où nous passâmes la nuit.

Étendue et culture du district de Shongui.

Le peuple de Shongui paraît très-industrieux. Hommes et femmes se levaient à la pointe du jour; les uns étaient très-occupés à faire des corbeilles pour les patates, d'autres à préparer du lin ou à tisser des nattes. Personne ne restait inactif.

Shongui et son frère Kangaroa possédaient une grande étendue de terre, semblable à un des comtés d'Angleterre. Elle s'étend de la côte orientale à la côte occidentale de la Nouvelle-Zélande; elle est bien arrosée. Nous remarquâmes beaucoup de terrains très-propres à la culture. Shongui avait, près du village où nous étions, une pièce de terre qui me parut de quarante acres environ, toute entourée de palissades avec des traverses pour en défendre l'accès aux cochons. Une grande partie était plantée en navets, en patates douces et pommes de terre parfaitement cultivées. On n'y laissait pousser aucune mauvaise herbe; mais avec une patience et un travail incroyables on arrachait tout ce qui eût pu faire tort à la récolte. Leurs ustensiles d'agriculture sont principalement en bois; les uns ont la forme d'une bêche, d'autres celle d'une pince. Ils ont un grand besoin de haches, de pioches et de bêches pour retourner la terre. S'ils pouvaient s'en procurer, leur pays prendrait un tout autre aspect. Sans le fer, l'homme ne saurait défricher et dompter une terre inculte dans une certaine étendue. Les Nouveaux-Zélandais, à cet égard, ont fait tout ce qu'on pouvait attendre de la force et de l'intelligence de l'homme, dans leur position.

Shongui me montra un coin de terre cultivé en blé d'une grande beauté, et provenant de la semence que j'avais envoyée

sept tois auparavant. Il était presque mûr; l'épi était épais et bien plein. Ce chef en faisait un grand cas, car il avait appris à en connaître la valeur pendant le peu de mois qu'il avait résidé à Parramatta. J'avais aussi envoyé un peu de graine de lin d'Angleterre. Il avait été semé, et était venu bien supérieur à celui que j'avais observé dans la Nouvelle-Galles du Sud.

Shongui nous traita, durant cette visite à son village, avec tous les égards et l'hospitalité que ses moyens lui permirent. Il avait tué deux cochons, et tout ce qui nous en fut nécessaire fut préparé selon notre propre coutume.

On voit le village de Tareha.

Mercredi 11 janvier 1815. — Ce matin, de bonne heure, nous primes congé de cette singulière forteresse et du peuple qui l'habitait, avec le projet de déjeuner au village de Tareha distant de cinq milles environ. Shongui ordonna à ses serviteurs d'embarquer avec eux deux beaux cochons, pour les besoins du navire.

Nous arrivâmes au village de Tareha un peu avant sept heures, et nous fûmes honnêtement reçus. Les feux furent allumés et on prépara le déjeuner. Nous fûmes ici joints par plusieurs naturels que nous n'avions pas encore vus. Tareha n'était point de retour.

Quand nous eûmes fini de déjeuner, M. Nicholas et moi, je fis du thé pour les femmes de Tareha et de Shongui, qui nous entouraient. Elles refusèrent toutes d'en prendre. Shongui me dit qu'elles étaient tabouées, et qu'il leur était défendu de rien prendre autre que de l'eau. Je pressai Shongui de permettre à une de ses femmes, qui avait un petit enfant d'un mois environ, et qui nous avait suivis depuis son village, d'en prendre un peu. Il me répondit qu'elle ne pouvait pas le faire, car si elle le faisait, l'enfant mourrait. J'étais pleinement convaincu que ce refus de prendre du thé était fondé sur quel-

ques notions superstitieuses ; car elles étaient toutes passionnées pour le pain et le sucre. Je leur distribuai ce qui en restait, et Shongui but le thé avec tous les autres chefs.

Retour à bord de l'Active.

Au bout de deux heures environ nous nous dirigeâmes vers l'anse où nous avions laissé la pirogue de guerre, le lundi matin. La distance que nous eûmes à parcourir était de dix milles environ. Notre troupe se composait de vingt-cinq personnes, tous Nouveaux-Zélandais, excepté M. Nicholas et moi. En trois heures nous atteignîmes la pirogue. Ici nous nous arrêtâmes pour diner, puis nous fîmes route vers l'Active.

Quand nous ne fîmes plus qu'à sept milles du navire, nous rencontrâmes Doua-Tara dans sa pirogue de guerre, avec un renfort de provisions, particulièrement de thé, sucre et pain. Il craignait que nous n'eussions besoin de ces articles, attendu que nous avions déjà été absents un jour de plus que nous ne comptions en quittant l'Active.

Quand Shongui et Doua-Tara furent près l'un de l'autre, ils tirèrent chacun un coup de fusil, cérémonie qui passait à leurs yeux pour une marque de politesse.

Ces deux pirogues de guerre étaient presque semblables, et les naturels eurent envie d'essayer leur force et leur habileté, pour voir laquelle irait le plus vite. Shongui commandait l'une et Doua-Tara l'autre. Elles marchaient si rapidement qu'il était impossible de juger, parfois, laquelle aurait l'avantage. Nous nous amusâmes beaucoup de l'adresse des naturels et de l'accord parfait avec lequel ils maniaient leurs pagaies. Dans chaque pirogue un homme donnait le signal pour chaque coup, et il changeait à chaque instant ; quelquefois les coups de pagaies étaient lents et alongés, d'autres fois vifs et précipités. En peu de temps nous atteignîmes l'Active.

Les colons débarquent à Rangai-Hou.

Le lundi matin, avant de quitter le navire, j'avais recommandé aux colons et à leurs familles de débarquer avec tous leurs effets dès que le bâtiment serait prêt pour les recevoir. A mon retour, je trouvai M. Kendall et toute sa famille à terre, et tous les préparatifs faits pour que MM. Hall et King pussent les suivre.

Comme je me proposais de faire voile pour Wangaroa ou pour la rivière Tamise aussitôt que *l'Active* serait débarrassé, j'allai à terre afin de faire les dispositions nécessaires pour mon départ.

Quand je débarquai, on m'informa qu'un chef nommé Ware, neveu de feu Tepahi, était furieux contre sa femme et l'avait battue, pour avoir trouvé un clou en sa possession. Le clou avait excité la jalousie de Ware, et il avait voulu savoir comment elle se l'était procuré. Elle répondit qu'un homme de *l'Active* le lui avait donné en présent. Ware ne put s'imaginer qu'aucun homme eût voulu faire à sa femme un cadeau d'un aussi grand prix, si sa conduite n'avait été reprehensible. Je craignais que cette désagréable affaire n'eût des conséquences sérieuses, si l'esprit du chef n'était rassuré sur la chasteté de sa femme. Je fis demander Doua-Tara, et me consultai avec lui : il fut arrêté que nous ferions appeler l'homme qui passait pour avoir donné le clou à la femme du chef, et que s'il était convaincu d'une action malhonnête, il serait mis au cachot à bord. Une enquête publique eut lieu à ce sujet, en présence des chefs et de plusieurs habitans, sur la plage où ils ont coutume d'exécuter leurs danses et leurs exercices guerriers. La femme de Ware et l'Européen accusé furent confrontés ; la femme se défendit avec beaucoup de chaleur ; elle avoua qu'elle ne pouvait prouver l'identité de l'homme qui lui avait donné le clou, mais qu'elle l'avait reçu en par présent. Après un long examen, elle fut acquittée d'une voix

unanime par les chefs, à la satisfaction de toutes les parties. Je saisis cette occasion pour les assurer que si quelqu'un de *l'Active* les insultait ou les maltraitait, il serait puni.

Quand cette affaire fut terminée, M. et madame Hall furent débarqués, ainsi que le reste des provisions. Le matin suivant (*vendredi 13*), M. et madame King descendirent aussi à terre, puis le navire fit de l'eau et du bois pour reprendre aussitôt la mer.

On fait voile pour la rivière Tamise.

Vendredi 13 janvier 1815. Vers trois heures du soir, nous fîmes voile pour sortir de la baie. J'avais pour escorte Dou-Tara, Koro-Koro, et vingt-cinq autres Nouveaux-Zélandais; c'étaient de fort beaux jeunes gens, sur lesquels on pouvait compter; plusieurs d'entre eux étaient les fils des principaux chefs des deux côtés de la baie.

Nous suspendons le récit de M. Marsden, pour donner ici la revue de l'équipage de *l'Active* au moment de son départ pour la rivière Tamise, telle que nous l'a donnée M. Nicholas. « Peut-être, ainsi qu'il le remarque, n'eut-on jamais l'occasion d'en voir une aussi singulière. »

Revue de l'équipage du brick l'Active, lorsqu'il quitta la baie des Iles pour la rivière Tamise, le 12 janvier 1815.

THOMAS HANSON, maître, Anglais.

ALEXANDER ROSS, contre-maître, Écossais.

PATRICK SCHAFFERY, matelot, Irlandais.

THOMAS HAMILTON, *idem*.

JOHN HUNTER, charpentier, né de parens anglais à la Nouvelle-Galles du Sud.

REV. S. MARSDEN, passager, Anglais.

JOHN LIDDIARD NICHOLAS, *idem*.

Nouveaux-Zélandais embarqués à bord pour escorte.

DOUA-TARA, chef de Tepouna.

KORO-KORO, chef de Paroa.

TE RANGUI et TOUAI, frères de Koro-Koro.

TARA-MANOÛKE, garçon de dix ans, fils de Koro-Koro.

TEMARANGAI, chef de Ikau-Rangui, à vingt milles à l'ouest de Tepouna.

TAWA, fils de feu Tepahi, par une femme prisonnière fille d'un chef et prise à la rivière Tamise.

WAIDOUA, neveu de Shongui.

OUDI-OKOÛNA, neveu du feu chef Tepahi.

TOHOU, fils de Moka, chef sur la côte occidentale de la Nouvelle-Zélande, opposée à la baie des Iles.

AROA, fils d'un prêtre de Waï-Mate.

INGA, fils de Tou, chef de Paroa.

INAKI, petit-fils de Waraki, chef de la rivière Waï-Tangui.

PITO-REHEU, fait prisonnier dans sa jeunesse par Koro-Koro à la rivière Tamise.

KAHI, fils de Mahou, chef à Kawa-Kawa.

MAWI, marin.

PORODI, neveu de Shongui.

TEPERO, homme de Koro-Koro.

TIKO-KATAWITI,

KOUHOU,

MOUDI-WENOÛA,

TITI-KOÛE,

TANGA,

TOUKI-TOURA,

WARAKI, marin.

} guerriers appartenant à Doua-Tara.

PAHI, marin.

POUNAI, marin, natif de Taïti.

TOU, marin, natif de Borabora.

En tout :

Gens civilisés 7

Sauvages (ainsi qualifiés) 28

Total 35

Tentative pour atteindre Wangaroa.

M. Marsden poursuit ainsi :

J'étais dans l'incertitude, si le vent le permettait, de faire voile d'abord pour Wangaroa, attendu que nous y avions été invités par plusieurs des habitans, qui étoient venus à Raogui-Hou depuis que les nôtres y étoient établis. En même temps, je jugeai qu'il serait prudent de prendre avec moi un nombre d'hommes suffisant, dans le cas où quelque querelle viendrait à naître, soit à Wangaroa, soit à la rivière Tamise, ou sur tout autre point de la côte où nous pourrions toucher. Quand nous fûmes dehors, le vent fut bon pour Wangaroa, et nous nous dirigeâmes vers ce point; mais quand nous arrivâmes près des Cavalles, le vent changea tout-à-coup, et nous contraignit de mouiller entre ces îles et le continent, à cinq lieues environ au sud de Wangaroa. Nous y restâmes toute la nuit.

Peu après que nous fûmes mouillés, trois pirogues arrivèrent des Cavalles. Quelques-uns de ceux qui les montaient vinrent à bord, et y restèrent jusqu'après le coucher du soleil; quand ils furent partis, il manqua au charpentier le ciseau avec lequel il travaillait. Doua-Tara en fut très-cour-

roucé, car nous étions convaincus que quelqu'un des natifs l'avait pris. Le capot fut aussitôt armé par les hommes de Doua-Tara, et il s'avança vers une des îles. Je priai Doua-Tara, s'il trouvait le voleur, de ne point le maltraiter, mais de se borner à reprendre le eisean. Une heure après ils revinrent, sans avoir pu trouver le voleur, car ils avaient débarqué sur une autre île, à cause de l'obscurité de la nuit.

Samedi 14 janvier 1815. Au point du jour, une pirogue vint nous annoncer qu'on savait où était le voleur, et demander du secours pour s'en emparer; mais je jugeai plus sage de laisser tomber l'affaire que de retarder notre voyage. Nous avions déjà levé l'ancre pour nous avancer vers Wangaroa, avec une petite brise qui venait de se déclarer; mais le calme ne tarda pas à revenir, et nous obligea à mouiller de nouveau. Dans l'après-midi, le vent souffla joliment frais, mais directement contre nous, et avec l'apparence de s'établir dans cette direction, de manière à nous défendre d'entrer dans le havre de Wangaroa.

On laisse porter pour la rivière Tamise

Je me déterminai, en conséquence, à m'avancer vers la rivière Tamise, et nous laissâmes porter vers cet endroit dès que l'ancre fut levée. Le même soir nous passâmes devant l'entrée de la baie des Îles, avec une jolie brise qui dura toute la nuit.

Dimanche 15 janvier. Ce matin nous n'étions pas loin des Pauvres-Chevaliers, qui sont de petites îles éloignées de quelques lieues de la grande terre.

Vers dix heures, on distingua une pirogue qui venait de la terre à bord de *l'Active*. Doua-Tara fit mettre tous ses hommes sous les armes, et leur ordonna de rester couchés sur le pont, de manière à ne pouvoir être aperçus quand la pirogue serait le long de *l'Active*. Lorsqu'elle accosta, on vit qu'elle contenait qu'un vieux chef, trois hommes et une femme; on leur jeta

une corde pour se retenir. Le vieux chef s'approcha incontinent du navire, avec l'intention de monter à bord. Il n'avait pas aperçu les Nouveaux-Zélandais qui se relevèrent tout-à-coup, comme il montait l'échelle; les uns lui présentèrent leurs mousquets et les autres leurs lances. Cette vue l' alarma si fort qu'il se jeta dans la pirogue et la fit presque chavirer: il y resta même quelque temps couché, sans pouvoir se remettre de sa frayeur. En même temps les Nouveaux-Zélandais faisaient un bruit effroyable. Le vieux chef vint ensuite à bord, bien content de voir un si grand nombre de ses amis; il rit beaucoup du tour qu'on lui avait joué. Après avoir conversé quelque temps avec nous, et appris qui nous étions et quelles étaient nos vues, il nous quitta fort content de sa visite.

Nous n'allâmes pas loin sans être accostés par une autre pirogue, venant d'un autre point de la côte et pleine de très-beaux jeunes gens. Ils savaient où nous allions; car un d'eux avait visité *l'Active*, tandis qu'il était mouillé à Kawa-Kawa, et avait demandé la permission de nous accompagner à la rivière Tamise, ce que je lui avais accordé.

En ce moment, nous nous trouvions près d'une très-haute partie de cette côte nommée par le capitaine Cook Bream-Head. Le chef de ce district, avec son fils, avait visité *l'Active* durant son séjour à Kawa-Kawa. Je lui avais fait présent de quelques bagatelles, entre autres d'une pièce d'indienne rouge et blanche, et je l'avais informé que je comptais visiter la rivière Tamise. Aussitôt que nous eûmes dépassé Bream-Head, le vent soufflant très-frais, nous aperçûmes deux pirogues qui faisaient tous leurs efforts pour rejoindre le navire. Une d'elles avait un signal de reconnaissance. Je priai le maître de venir en travers. Quand les pirogues furent accostées, je vis que, dans celle qui portait un pavillon, se trouvait le fils du chef que je viens de citer, et que ses couleurs étaient la pièce d'étoffe que j'avais donnée à son père. Il nous pressa beaucoup d'aller à terre pour visiter son père; je lui fis observer que nous ne pouvions nous arrêter, à cause du vent

qui nous favorisait, mais je lui promis d'aller le voir au retour. Le jeune homme nous pourvut d'une quantité de brèmes et autres poissons qu'ils ayaient dans leurs pirogues.

Après avoir reçu cette abondante provision, nous nous dirigeâmes vers la rivière Tamise, et le soir même nous doublâmes le cap Rodney, l'une des pointes du hâvre; nous vîmes aussi que le cap Colville, qui forme l'autre pointe, est fort élevé, et n'est pas éloigné de moins de vingt lieues.

Lundi 16 janvier 1815. Au point du jour, nous étions fort avancés dans le hâvre, où se trouvent plusieurs îles sur les côtes orientale et occidentale. Vers onze heures nous arrivâmes vis-à-vis la résidence du chef principal, Houpa, dont nous avions souvent entendu parler. D'après les récits, nous savions que c'était un homme aussi redouté que considéré et jouissant d'une très-grande autorité.

Bientôt nous vîmes une pirogue de guerre pleine d'hommes, qui s'avancait vers le navire. Nous mîmes en panpo. Quand ces gens furent près de nous, ils restèrent sur leurs pagaies, examinèrent *l'Active* et nous annoncèrent que Houpa était dans la pirogue. Je l'invitai à monter à bord, ce qu'il fit avec un de ses fils. Houpa est un des hommes les plus forts et les mieux faits que j'aie jamais vus. Il fut grandement surpris de voir à bord un si grand nombre de Nouveaux-Zélandais et si peu d'Européens. Nous avions avec nous un chef nommé Temarangai, très-lié avec Houpa, et qui était depuis quelque temps à bord de *l'Active*. Il informa Houpa de ce que nous étions, lui ajoutant que nous venions à la rivière Tamise pour le voir, lui et son peuple; il lui apprit également que quelques Européens s'étaient établis à la baie des îles pour instruire les naturels. Je fis quelques cadeaux à Houpa, et en retour il fit prendre dans sa pirogue deux belles nattes pour me les offrir. Il exprima le désir que nous vinssions mouiller près de sa résidence. Je lui dis que mon intention était d'aller visiter son village à notre retour de la rivière; mais que je voulais profiter du vent favorable pour aller plus loin. Il nous indiqua la

route à tenir, et nous prévint que nous toucherions si nous venions trop sur la droite.

Après avoir conversé avec plusieurs des naturels qui se trouvaient à bord, il prit congé de nous, espérant nous revoir à notre retour, et nous fîmes voile pour l'embouchure de la rivière. Nous étions alors sur la partie occidentale du havre, à quatre lieues à peu près de la rivière. Il n'y avait pas une heure que Houpa nous avait quittés, quand le vent souffla très-fort; l'eau était si agitée que nous ne pouvions distinguer le ébénal. Lorsque nous fûmes presque au fond du havre, il était pleine mer, et la sonde ne donnait que trois brasses de fond. Comme il n'y avait pas d'apparence que la violence du vent se modérât, nous prîmes le parti de courir des bordées au vent et de regagner un fond plus considérable, avant que la mer vînt à descendre. Alors nous étions sur la côte orientale et peu éloignés de terre. Nous louvoyâmes durant plusieurs heures, et le soir nous mouillâmes par quatre brasses d'eau. Il plut toute la nuit, et le vent souffla très-fort. Le golfe est ici très-ouvert; et il n'y a point d'abris pour les vaisseaux, ce qui rend ce mouillage fort dangereux.

Mardi 17 janvier. Vers quatre heures du matin, comme la tempête augmentait, nous levâmes l'ancre pour nous élever au vent, s'il était possible, et nous mettre sous la terre; car l'endroit où nous étions n'était nullement sûr, dans le cas où le navire eût chassé sur son ancre. La mer était si houleuse et l'Action si agitée, que ceux des Nouveaux-Zélandais qui n'étaient pas encore allés à la mer sur un bâtiment, furent très-alarmés et se crurent perdus. Vers six heures du soir, la tempête s'apaisa et nous mouillâmes de nouveau à deux milles de la côte occidentale, en face d'un grand village. Quoique les habitans nous eussent vus toute la journée, ils n'avaient pas osé se hasarder dans leurs pirogues, à cause du vent.

Quand nous eûmes laissé tomber l'ancre, le canot fut mis à l'eau, et dix Nouveaux-Zélandais furent envoyés au rivage pour ouvrir une communication avec les habitans. Peu après

que le canot eût touché la plage, nous entendîmes un grand bruit. Doua-Tara fut inquiet, car le canot ne revint pas aussi vite qu'on s'y attendait. Il eut peur que quelque altercation ne se fût élevée entre les habitans et les gens du canot; et il déclara que si ceux-là avaient maltraité quelques-uns des siens, il leur déclarerait immédiatement la guerre avec toutes les forces qu'il pourrait rassembler. Une heure après la nuit venue, les hommes du canot revinrent sains et saufs : ils rapportèrent qu'ils avaient été reçus très-poliment ; et que le bruit que nous avions entendu n'était que des cris de réjouissance. Ils nous dirent qu'il y avait à terre quantité de beaux cochons et de patates, objets dont nous avions grand besoin. Comme l'*Active* était plein de monde, ce renseignement me détermina à visiter le village le matin suivant.

On débarque à la rivière Tamise.

Mercrèdi 18 janvier 1815. Le matin de bonne heure, un chef nommé Piti, frère de Houpa, vint auprès de l'*Active*. C'était un très-bel homme, vigoureux et au printemps de la vie, avec des manières douces et une contenance aussi noble qu'intéressante. Je l'invitai à monter à bord. Le chef Tamarangai était bien connu de Piti. Après les salutations accoutumées, et quand nous eûmes causé de notre voyage et de toutes les affaires qui s'y rapportaient, autant qu'il en était à la connaissance de Tamarangai, je lui donnai un peu de biscuit dont ils sont tous très-avides ; je lui montrai du grain en épi qui avait cru à la Nouvelle-Zélande, chez Shongui ; je lui appris que le biscuit se faisait avec cette graine et lui en donnai un peu. Il témoigna un vif désir d'apprendre à la cultiver ; il demanda combien il fallait de mois pour la semer et la récolter, et exprima le désir d'essayer s'il ne pourrait pas en faire croître dans son canton. Je lui fis présent de quelques objets, et, accompagnés de M. Nicholas, nous descendîmes à terre, escortés par douze de nos Nouveaux-Zélandais. Les naturels

nous reçurent avec toutes sortes de marques d'amitié. Les femmes et les enfans étaient nombreux, mais les jeunes gens l'étaient moins. Nous en demandâmes la raison; on nous répondit que la plupart étaient à la guerre, et qu'il n'en restait qu'un petit nombre dans le village, en outre des vieillards et des prisonniers faits dans le combat.

Ici nous remarquâmes que les Nouveaux-Zélandais vendaient leurs prisonniers de guerre, ou les gardaient comme esclaves pour les faire travailler.

Événemens de la rivière Tamise.

Plusieurs des naturels de la baie des Iles avaient apporté avec eux quelques objets de commerce; les uns des clous, d'autres de petits morceaux de fer en barre, d'autres des plumes, des hameçons, et divers articles de nulle valeur pour des Européens, mais d'un grand prix pour eux. Tout le village fut en mouvement. Les habitans de tous les quartiers se rassemblèrent comme pour une foire. Quelques-uns apportèrent à vendre des nattes et divers autres articles, si bien que la journée entière présenta une scène fort animée; plusieurs objets furent achetés et vendus à leur manière.

Quand la foire fut terminée, les femmes nous régalerent de danses et de chants. L'une d'elles avait une fort belle natte, qu'un chef de Rangui-Hon, qui était venu avec nous, désirait se procurer pour sa femme. Il avait apporté une boîte de plumes fort joliment apprêtées. La moelle de la tige ayant été enlevée, il ne restait plus que la partie extérieure à laquelle tiennent les barbes, et il en résultait que ces plumes se balançaient gracieusement au moindre souffle, quand on les plaçait sur la tête. Le chef ouvrit sa boîte en présence des femmes; plusieurs avaient envie des plumes; et de son côté, il convoitait la belle natte. Quand il eut placé avec goût deux ou trois plumes dans les cheveux de plusieurs femmes, celle à qui appartenait la belle natte, charmée de l'effet élégant de cette

nouvelle parure, devint très-avide d'en posséder une semblable. Le chef lui demanda à acheter son vêtement : elle resta quelque temps indécise. A la fin il plaça un certain nombre de plumes à ses pieds ; elle ne put résister à cette tentation ; elle se dépoilla à l'instant de son manteau, et le livra au chef en échange des plumes. Le chef, à son retour, offrit à sa femme ce précieux ornement.

M. Nicholas m'accompagna au village fortifié de Houpa. Il était situé sur une très-haute colline, presque à un mille de l'endroit où nous étions. Sous plusieurs rapports, il est semblable à celui qui appartient à Shongai et que nous avons déjà décrit. Nous n'y trouvâmes pas d'hommes, il était resté à la garde de quelques femmes, dont l'une était une des épouses de Houpa. Elles nous dirent que les hommes étaient allés à la guerre. Là se trouvaient quelques cochons fort gras et de belles plantations de patates. Les femmes refusèrent de vendre des cochons, parce qu'ils appartenaient aux hommes partis pour la guerre. La femme de Houpa me dit qu'elle en avait un très-gros qui lui appartenait en propre et dont elle pourrait me faire présent, si je pouvais attendre qu'on l'attrapât, car il était en ce moment à paître. Elle envoya ses serviteurs avec un de mes hommes pour le chercher, mais ils revinrent sans l'animal. Je fis présent à cette femme d'un peu d'indienne et de quelques autres bagatelles. Elle était très-contrariée de ce que nous ne pouvions attendre le cochon ; mais il ne nous était pas possible de nous arrêter plus longtemps ; ainsi nous quittâmes ce site romantique. Le visage, les bras et la gorge de cette femme étaient couverts de cicatrices qu'elle s'était faites récemment, à l'occasion de la mort de l'un des fils de Houpa. C'était une belle et grande femme. Houpa ne réside point là maintenant. Les pieux de la fortification sont couverts de diverses figures sculptées, comme des têtes d'hommes ; quelques-uns sont surmontés d'un bonnet rond, comme on en voit sur plusieurs portes cochères en Angleterre ; ils ont environ quatorze pieds de haut.

Peu de temps après que nous eûmes quitté la femme de Honpa, nous reçûmes un message de Doua-Tara, pour nous informer qu'il venait nous chercher au rivage. Nous rencontrâmes le canot, et Doua-Tara débarqua. Le chef Piti arriva au navire au même instant, et nous pria de nous rendre à la partie supérieure du village, où il résidait. Du navire il y avait environ deux milles de marche. Nous acceptâmes son invitation, et ordonnâmes au canot de nous suivre. En arrivant, nous trouvâmes quelques-uns des plus beaux hommes et des plus belles femmes que j'eusse vus à la Nouvelle-Zélande. Ils étaient bien habillés et nous reçurent très-cordialement. Dans le nombre se trouvaient trois neveux de Honpa, et leurs femmes, qui portaient de belles nattes travaillées avec goût. Ces nattes, descendant des épaules jusqu'aux pieds, leur donnaient un aspect vraiment gracieux. J'avais apporté quelques ciseaux, dorures, toiles de couleur, etc., dont je fis cadeau aux chefs et à celles de leurs femmes qui étaient présentes. On nous prépara quelques corbeilles de patates, et, pour nous amuser, on exécuta des danses et des chants auxquels les chefs et leurs femmes prirent part, et où ils déployèrent la force de leurs corps et celle de leurs voix.

Il était près de cinq heures du soir; nous prîmes donc congé et retournâmes à bord de l'*Active* pour dîner. A peine venions-nous de nous mettre à table, que l'on vint m'annoncer que deux pirogues s'approchaient avec les chefs et leurs femmes. Je montai sur le pont pour les recevoir et les inviter à dîner avec nous; ils acceptèrent volontiers. Je dis aux chefs que j'avais besoin de patates et de cochons pour le navire; mais comme les hommes auxquels ils appartenaient étaient allés à la guerre, je ne pus en acheter, et me déterminai en conséquence à faire voile le soir même pour la baie des Iles. Mes compagnons désiraient beaucoup me voir rester, et me disaient de prendre à terre tout ce dont j'aurais besoin, sans m'inquiéter de ce qu'on en dirait. Je leur répondis que je ne voulais rien voler, ni rien prendre par force aux habitants; que j'e-

chèterais ce que je pourrais, mais ne prendrais rien qu'en le payant. Ils me pressaient de rester et de me procurer des provisions, ce que j'aurais fait si j'eusse cru y réussir sans faire de tort aux naturels; mais j'étais convaincu, d'après ce que l'on m'avait dit à terre, que cela serait impossible, à moins que les propriétaires ne fussent présents.

On fait voile de la rivière Tamise.

Aussitôt que nous eûmes dîné, je priai le maître d'appareiller immédiatement. L'ancre fut promptement levée et le navire sous voiles. Les chefs et leurs femmes restèrent encore, ne voulant pas nous quitter. Ils exécutèrent plusieurs danses sur le pont. A la fin je fis rentrer les femmes dans les pirogues, mais les chefs ne témoignèrent nullement l'intention de s'en aller et recommencèrent une autre danse; sur quoi les femmes s'élançèrent de leurs pirogues sur le pont, et s'unirent aux danses et aux chants qui durèrent jusqu'à ce que nous eussions fait beaucoup de chemin. Alors ils se virent obligés de nous quitter ou de nous suivre à la mer. Quand ils furent redescendus dans leurs pirogues, les vingt-huit naturels que nous avions à bord commencèrent à chanter et à danser à leur tour pour divertir les chefs et leurs femmes; qui pendant tout ce temps se tinrent sur leurs pagaies. Aussitôt que la danse fut terminée sur le pont, les naturels recommencèrent dans leurs pirogues, et continuèrent jusqu'à ce que nous ne pussions plus les entendre. Alors ils élevèrent leurs mains en l'air et retournèrent au rivage.

Un des chefs promit de visiter Port-Jackson, et d'aller à la baie des Iles pour voir Doua-Tara avec qui il avait échangé quelques présents.

Durant notre court séjour en ces lieux, ces peuples nous montrèrent les plus grands égards, et firent tout ce qui dépendait d'eux pour nous divertir. Je donnai à plusieurs d'entre eux du blé pour semaille qui, j'espère, leur deviendra utile: je leur dis qu'ils pourraient se procurer par les Européens des

haches et des outils à Rangui-Hou. Il n'est rien qu'ils ne donnent pour des haches.

Doua-Tara, avec sa garde en armes, lui-même habillé à l'euro péenne et portant une épée au côté, inspirait beaucoup de respect à ces chefs quand il se trouvait à terre. Je me flatte que notre visite à la rivière Tamise aura cimenté l'amitié des chefs de Rangui-Hou avec ceux de ce district; et que si à l'avenir quelques colons européens sont envoyés à la rivière Tamise, ils seront bien accueillis par les naturels. Je fus enchanté de la conduite de ce peuple, mais je regrettais sincèrement de n'avoir pas revu Houpa. Le vent était contre nous et si fort, que nous ne pûmes atteindre sa résidence, et nous fûmes obligés de poursuivre notre route. Comme le temps que j'avais à passer à la Nouvelle-Zélande était limité, je ne pouvais attendre un changement de vent.

Arrivée à Bream-Bay.

Jeudi 19 janvier 1815. Ce matin nous vîmes le cap Rodney, à sept lieues de distance environ. Comme il y avait peu de vent, nous ne l'atteignîmes qu'à midi, et nous nous dirigeâmes vers la baie de Bream en suivant la terre de près. Le terrain en général est uni. Un bouquet de pins se montre derrière les bords de la baie. Quand nous eûmes atteint *Bream-Head*, les naturels nous dirent qu'il y avait un havre au fond de la baie, dans lequel se déchargeait une rivière d'eau douce qui venait de l'intérieur. Nous fîmes voile jusqu'à l'entrée de ce havre. Le maître de *l'Active* dit que ce serait un lieu très-sûr pour servir de mouillage à un navire, attendu que par sa position il est complètement à l'abri de la mer.

Nous demandâmes s'il n'était jamais entré de navire en ce havre; les naturels nous dirent que, long-temps auparavant, le *Vénus* de Port-Jackson y avait mouillé quelque temps. Ils nous apprirent en outre que le *Vénus* s'était présenté au cap Nord, où il avait enlevé deux femmes, qu'il en avait aussi

enlevé une à la baie des Iles, une sur une petite Ile vis-à-vis Bream-Head, et une à Bream-Cove; que de là ils étaient allés à la rivière Tamise, où ils avaient attiré Houpa et l'une de ses filles, dans le dessein de les emmener aussi. Cependant, quand le *Vénus* appareilla de la rivière Tamise, la pirogue de Houpa suivit le navire, et celui-ci, saisissant un instant favorable, sauta pardessus le bord et fut repris par les siens, mais aucune des femmes ne reparut. Le *Vénus* était un brick appartenant à MM. Campbell et C^{ie} de Calcutta; il avait été enlevé au port Dalrymple par quelques convicts qui se trouvaient à bord, et qui s'enfuirent avec leur proie. Tels sont les crimes horribles que des Européens, qui portent le nom de chrétiens, commettent envers des nations sauvages!

Nous passâmes la nuit à l'ancre dans la baie Bream, car je souhaitais voir le chef qui réside aux environs, et dont le fils nous avait fourni du poisson à notre passage, en allant à la rivière Tamise. Nous nous mîmes à pêcher, et en peu de temps nous prîmes une quantité de brèmes et d'autres poissons. Je m'attendais à voir le chef, mais le navire n'avait pas encore été aperçu.

On appareille de Bream-Bay.

Vendredi 20 janvier. Au point du jour nous fîmes voile; peu de temps après avoir dépassé Bream-Head, nous fûmes aperçus de terre, et une pirogue s'en détacha pour venir à bord. Aussitôt qu'elle fut près du navire, je reconnus que le chef qui s'y trouvait était celui que je désirais voir. Il nous dit que la veille au soir il n'avait pas vu le navire, parce que lui et ses hommes travaillaient dans leurs champs de patates.

Moiangui, le jeune homme mentionné dans le récit de M. Savage sur la Nouvelle-Zélande, et qui accompagna ce gentleman en Angleterre, à son retour de la Nouvelle-Galles du Sud, se trouvait aussi avec ce chef. Il s'informa de plu-

sieurs personnes qu'il avait vus en Angleterre, et qui lui avaient fait amitié.

Le chef désirait beaucoup que nous retournassions au mouillage pour un jour; il m'assura qu'il avait beaucoup de cochons et de patates, et qu'il fournirait à tous nos besoins. Je lui répondis que je ne pouvais retarder le navire, puisque le vent était bon, et qu'il me fallait continuer; je lui donnai un peu de blé pour semer, quelques clous, et un chat qu'il emporta à terre, enchanté de cette acquisition, et regrettant seulement que je ne pusse m'arrêter assez pour lui donner le temps de m'offrir quelque chose en retour. Peu après leur départ, le vent varia et resta incertain tout le jour.

On débarque au district de Koukupa.

A six heures après-midi nous étions arrivés à deux lieues du rivage. La mer était paisible et tout annonçait une belle nuit, je me déterminai à rendre visite au chef. Le canot fut sur-le-champ mis à la mer, et M. Nicholas m'accompagna. Nous n'avions dans le canot que des Nouveaux-Zélandais; le soleil était couché avant que nous eussions atteint le rivage.

Les naturels aperçurent bientôt le canot, et l'un d'eux, debout sur une roche, agitait un pavillon pour nous indiquer le lieu où nous devions accoster. Il y avait en travers de ce havre une barre, sur laquelle la mer brisait avec une grande violence. Quand nous approchâmes, il nous parut impossible que le canot pût franchir ce ressac. Deux pirogues s'avancèrent au travers des vagues, comme si elles eussent défié les rocs menaçans et les lames mugissantes qui roulaient sur elles à grand bruit, pour nous montrer l'endroit où nous pouvions débarquer avec sûreté. Quand le canot arriva près de terre, une foule de naturels descendus dans la mer s'en saisirent, et le traquèrent en sûreté au rivage.

La résidence du chef était sur le côté oriental du havre;

mais nous fûmes forcés de débarquer à l'ouest, à cause du ressac, et nous traversâmes l'eau dans une pirogue.

Cet endroit était environné de toutes parts de rochers brisés, qui ressemblaient plutôt aux ruines d'une abbaye qu'à un ouvrage de la nature; les uns formaient de vastes arcades, quelques autres de profondes cavernes, plusieurs avaient l'apparence de vieux clochers, d'autres semblaient des tronçons de colonnes massives; en un mot, ces singulières ruines, formées par le temps, les tempêtes et les flots de la mer, présentaient l'un des plus curieux spectacles qui se puissent voir.

Une foule nombreuse d'hommes, de femmes et d'enfants vint à notre rencontre; le chef et Moïangui furent ravis de notre visite. Le chef qui était venu à bord était l'officier-général, ou celui que les Nouveaux-Zélandais appellent l'homme du combat. Nous en trouvâmes un plus élevé en autorité que notre ami et à qui nous fûmes conduits; il était assis par terre, une natte propre était étendue près de lui pour moi et M. Nicholas. Le général resta debout pendant tout ce temps, avec une lance à la main. Le chef principal était un homme très-âgé, avec une longue barbe grise et peu de cheveux sur la tête; son extérieur était cependant agréable. Koro-Koro, qui était venu avec nous, lui raconta toutes les merveilles qu'il avait vues à Port-Jackson, les égards qu'on avait eus pour lui, les trésors de notre pays, et le but dans lequel *l'Active* était venu à la Nouvelle-Zélande. Le vieux chef fit beaucoup, nous adressa plusieurs questions, et exprima le désir que nous restassions le jour suivant. Il nous fit servir du porc, et donna quelques paniers de poisson salé pour les hommes. Nous restâmes jusqu'à une heure, puis nous prîmes congé, après avoir passé une soirée fort agréable. Les habitants nous reconduisirent heureusement au travers du ressac, et nous nous dirigeâmes vers le navire.

En ce moment il était hors de vue, et nous ne pouvions pas même entendre le bruit des coups de fusil qui devaient servir de signaux; mais nous distinguâmes la lumière du coup qui

servit à nous diriger vers le navire. La brise s'étant élevée, nous fîmes voile.

On atteint Rangui-Hou.

Samedi 21 janvier 1845. Le matin, nous eûmes le cap Brett en vue. Comme nous faisons voile le long de la côte, nous reçûmes la visite de dix pirogues, qui nous apportèrent quantité de poisson. Vers trois heures après midi nous mouillâmes dans la baie; nous trouvâmes tout l'établissement en bon état. L'aspect des édifices déjà construits et de ceux en construction, les scieurs, les forgerons, et autres ouvriers au travail, lui donnaient déjà une apparence de civilisation.

Je venais de terminer toutes les opérations que j'avais jugées nécessaires à l'établissement de la mission; quant à ce qui avait trait aux rapports des colons avec les naturels; et dans une étendue de près de deux cents milles de la côte, j'avais ouvert des communications avec les chefs dans tous les différens districts, et leur avais fait connaître notre projet. Ils paraissaient tous sensibles aux bienfaits qu'ils allaient recevoir du séjour des Européens parmi eux; une perspective plus flatteuse ne pouvait jamais se présenter pour éclairer ce coin du globe, mais c'est une tâche qui a besoin d'être poursuivie avec zèle.

On va à Kawa-Kawa pour chercher du bois de construction.

Comme l'achat de l'*Active*, le grément, les provisions et les gages des matelots, avaient déjà coûté des frais considérables, je jugeai que ce serait un devoir pour moi d'employer tous les moyens qui étaient en mon pouvoir pour faire face, au moins en partie, à ces dépenses. Je me déterminai à porter à Port-Jackson tout le chanvre que je pourrais me procurer par les naturels, et à charger le navire de bois. Il n'est pas encore décidé si le chanvre est susceptible ou non de devenir un objet de commerce. Le bois de construction sera bien d'un

certaine importance, mais ne pourra défrayer toute la dépense des navires. Si le chanvre avait de la valeur, avec le temps, il est probable que ces deux objets rempliraient à peu près ce but.

La difficulté matérielle que j'avais à surmonter était de me procurer une cargaison, ayant presque épuisé mes objets d'échange, soit pour acheter des provisions, soit en cadeaux aux naturels. Les Nouveaux-Zélandais travaillent quand ils sont payés, mais ils ne font rien pour rien; et prétendre se procurer une cargaison sans leur assistance eût été chose impossible. Des sabords de charge furent ouverts dans le navire, et il fut prêt pour recevoir le bois de construction. Au bout d'une semaine, il fit voile pour Kawa-Kawa, le district du bois. J'avais peu d'objets d'échange, ce qui causa quelque délai; car le forgeron n'était pas capable de fabriquer assez vite tout ce qui était nécessaire. Plusieurs chefs s'engagèrent à fournir un nombre convenu d'espars. Ils me prièrent d'aller avec eux pour leur désigner les arbres que je voulais faire couper; je le fis, et en quinze jours nous eûmes notre cargaison à bord.

Probité des naturels.

Je les trouvai tous de la plus exacte probité dans leurs marchés, et quelques-uns parrai eux me firent crédit jusqu'à ce que le forgeron eût terminé les haches pour le paiement. Nous n'eûmes aucun démêlé avec eux pendant tout notre séjour à cette rivière, pourtant nous n'avions aucun moyen de défense contre un nombre d'hommes aussi considérable que celui qui habite ces districts; nous étions au contraire complètement à leur discrétion. Je ne leur imposai aucune contrainte, mais je les laissai monter à bord en tout temps et en quelque nombre que ce fût, les jours du dimanche exceptés, où nous avions le service divin. Un certain nombre de chefs vivait constamment avec nous, ainsi que plusieurs de leurs serviteurs.

Nous n'éprouvâmes que deux vols de peu d'importance tandis que le navire fut dans la baie.

Un des chefs découvrit un homme du peuple avec deux livres de fer environ, et me l'amena. Le chef était furieux contre lui. Je fis mettre l'homme au cachot jusqu'à ce que Tara, le chef principal, vint à bord. A son arrivée, il fut informé du délit, et demanda que le voleur fût conduit sur le pont; à son approche, Tara s'élança vers lui avec une bûche à la main, et l'eût assommé sur la place, si je ne lui eusse sauvé la vie en le faisant esquiver de *l'Active* et sauter dans une pirogue. Le chef lui ordonna de quitter son territoire et de n'y plus remettre les pieds.

Je perdis plus tard deux rasoirs. Les chefs en apprenant cette circonstance en parurent affectés, et me dirent qu'ils espéraient que je ne soupçonnais aucun d'eux d'un tel crime, attendu qu'un chef était certainement incapable de voler. Ils pensaient que j'avais été trop indulgent en permettant à leurs serviteurs de venir à bord, car on ne pouvait se fier à eux; mais ils m'assurèrent que si le voleur était jamais découvert, en quelque temps que ce fût, il serait mis à mort.

Ils me présentèrent, comme dédommement, une natte de prix, l'une des plus belles que j'eusse vues, ajoutant que tant que je resterais dans leur district, je n'éprouverais aucune perte à laquelle ils ne fissent en sorte de remédier. Ils furent tous chagrinés de ce vol, et l'un d'eux resta deux jours et deux nuits assis sur le pont, sans vouloir venir manger dans la chambre, déclarant qu'il était honteux d'une pareille conduite.

Le vol et l'adultère sont des crimes punis de mort. En remontant la rivière Kawa-Kawa, j'observai sur le sommet d'une très-haute colline une croix romaine, et demandai aux naturels ce que cela signifiait : ils répondirent que c'était pour pendre les voleurs. Ils commencent par les tuer, puis ils laissent leurs cadavres suspendus jusqu'à ce que le temps les détruise.

Conversations avec les naturels.

Pendant notre séjour à Kawa-Kawa, j'eus plusieurs conversations intéressantes avec les chefs, relativement à la nature des crimes et des punitions; je leur fis remarquer qu'il n'y avait point de comparaison entre l'homme qui vole une patate et celui qui tue. Pourtant la punition était la même chez eux, car ils mettent aussi bien un homme à mort pour le vol d'une patate que pour un meurtre.

Un chef a pouvoir de vie et de mort sur son peuple. Ils paraissent fort étonnés quand je leur dis que le roi George n'avait pas le pouvoir de faire mourir un homme, quoiqu'il fût un roi bien plus puissant qu'aucun de ceux de la Nouvelle-Zélande. Je leur expliquai la nature d'un jury anglais; je leur dis que personne ne pouvait être mis à mort en Angleterre, à moins que douze *gentlemen* n'eussent examiné le cas d'un prisonnier accusé d'un crime quelconque. Si les douze *gentlemen* le déclaraient *non coupable*, le roi George n'avait pas le pouvoir de le mettre à mort; et si les douze *gentlemen* le déclaraient *coupable*, le roi George avait encore le droit de lui pardonner, si telle était sa volonté royale.

Ils répliquèrent que ces lois étaient fort bonnes, et l'un d'eux demanda quel serait le gouverneur que nous leur enverrions. Je répondis que nous n'avions pas l'intention de leur en envoyer aucun, mais que nous désirions qu'ils se gouvernassent eux-mêmes.

Je leur énumérai certains crimes que nous punissions de mort, et d'autres du bannissement, et leur dis que les punitions étaient constamment réglées sur la nature de l'offense.

Je leur dis que si un homme avait deux femmes en Angleterre, quand même il serait un *gentleman*, il serait banni de son pays. L'un des chefs était d'avis qu'il valait mieux n'avoir qu'une femme; car lorsqu'il y en avait plusieurs, elles se querellaient toujours. D'autres dirent que leurs femmes

étaient leurs meilleures surveillantes, et qu'ils ne pourraient pas avoir leurs champs de patates cultivés sans le secours de leurs femmes; que pour cette raison seulement ils pensaient que c'était une bonne coutume d'en avoir plusieurs. Ces conversations avaient quelquefois lieu en présence des femmes, et elles étaient généralement de l'opinion qu'un homme ne devrait avoir qu'une femme.

Quelques-uns des chefs soutenaient qu'il y avait trop de rois dans la Nouvelle-Zélande, et que s'il y en avait moins, il y aurait moins de guerres et qu'ils vivraient plus heureux. Je leur dis qu'il n'y avait qu'un roi en Angleterre : mais qu'en même temps il y avait plus de *gentlemen* qu'à la Nouvelle-Zélande, mais qu'aucun de ces *gentlemen* ne pouvait tuer un homme sans le payer de sa propre vie, ni déclarer la guerre à un autre sans la permission du roi George. C'est pourquoi il n'y avait ni combats ni meurtres particuliers en Angleterre, comme chez eux.

Dans l'équipage du navire, j'avais un jeune natuel de la Nouvelle-Zélande, qui avait vécu quelques années à Port-Jackson, et qui était un fort bon interprète. Il me suivait habituellement pour expliquer tout ce que les natuels n'avaient pas bien compris. Avec son aide, je me procurai tous les renseignements que je désirais touchant les îles et les habitans de la Nouvelle-Zélande; et je pus leur communiquer beaucoup de connaissances utiles, tandis que j'étais parmi eux : car nos conversations avaient généralement trait à la religion, au gouvernement civil, à l'agriculture ou au commerce. Ils montraient toujours une grande curiosité à s'informer de ce qui était relatif aux autres parties du globe.

Visite à Wai-Kadi.

Peu après notre arrivée à Kawa-Kawa, un chef nommé Wiwia vint à bord de l'*Active* pour me prier de visiter son établissement, ce que je promis de faire aussitôt que je pourrais

quitter le navire. Ce village est situé sur les bords d'une rivière d'eau douce, nommée Wai-Kadi, à douze milles environ de l'endroit où nous étions mouillés, au fond d'une des baies. Le village prend son nom de la rivière.

Ayant complété notre cargaison, j'informai Wiwia que je l'accompagnerais pour visiter son peuple. Le matin suivant, sa pirogue fut prête, et nous fîmes route pour Wai-Kadi.

Nous fûmes joints par une autre pirogue dans laquelle se trouvaient un coq et une poule. Je fus surpris de voir ces volailles : ayant demandé d'où elles provenaient, on m'apprit qu'elles appartenaient au premier chef, Tara, qui les avait envoyés dans ce pays pour la raison suivante. Tara avait bâti une cabane neuve qu'il avait tabouée pour un emploi sacré. Il avait défendu au coq de monter sur le toit, mais ce fut en vain ; aucun des moyens qu'il imagina ne put prévenir cet accident : c'est pourquoi il avait renvoyé les deux volatiles pour avoir profané son édifice sacré ! Ces animaux avaient été donnés à Tara quand *l'Active* vint pour la première fois à la Nouvelle-Zélande. Tandis que nous étions à Kawa-Kawa, Tara et sa femme avaient parlé de ce coq et de cette poule, et m'apprirent que la poule avait fait plusieurs œufs ; elle les avait couvés quelque temps, puis le coq et elle avaient brisé les œufs et les avaient tous gâtés. Les naturels ajoutèrent qu'ils allaient chaque jour visiter les œufs, tandis que la poule couvait, et ils voulurent connaître la raison pour laquelle ces animaux les avaient détruits. Je leur dis que la poule ayant taboué les œufs, avait été très-irritée de ce qu'on y eût touché ; c'était pour cela que le coq et elle, dans leur rage, les avaient détruits. Ils parurent très-étonnés, et eurent un long entretien à ce sujet ; ils firent aussi de nombreuses questions touchant la manière d'élever des poulets. Je leur dis qu'ils ne devaient désormais toucher en aucune manière aux œufs, parce que, s'ils le faisaient, ils seraient encore détruits. Je ne doute pas qu'ils ne se conforment scrupuleusement à mon avis.

Les deux pirogues marchèrent de compagnie pendant trois

milles environ, puis nous entrâmes dans un petit village sur la partie orientale du havre, pour voir quelques amis de Wiwia. Taodis que nous étions là, il vint à pleuvoir très-fort. Après nous être arrêtés deux heures environ, durant lesquelles on prépara plusieurs corbeilles de patates, nous partîmes pour Wai-Kadi. La pluie tombait à flots; je fus bientôt trempé, malgré mon manteau et mes autres vêtemens. Le vent et la marée étaient contre nous, et l'eau de la rivière s'était gonflée par l'effet des dernières pluies, si bien que nous ne faisons que peu de progrès. Quand nous eûmes encore fait quatre milles, nous arrivâmes à un autre petit village sur le côté occidental du havre. Le chef vint nous inviter à descendre à terre; mais je m'y refusai, car j'étais aussi mouillé que si j'avais été plongé dans la rivière. Le chef, malgré la violence de la pluie, s'approcha de notre pirogue dans l'eau, car il désirait savoir ce que nous allions faire, et Wiwia avait à lui annoncer beaucoup de nouvelles qu'il avait recueillies à bord de l'*Active*. Il nous pressa beaucoup de prendre quelques rafraichissemens chez lui, mais j'avais trop froid, et j'étais trop mouillé pour quitter la pirogue. En lui disant adieu, Wiwia me dit: Ce chef est un grand roi; donnez-lui un clou. Je satisfis à cette demande, et lui donnai quelques clous; alors il s'en retourna au rivage, enchanté de ce présent.

Nous continuâmes notre route pour Wai-Kadi; mais plus nous remontâmes la rivière, plus le courant nous devint contraire, si bien qu'à la fin les hommes ne purent même l'étaler avec leurs pagaies. Alors ils furent obligés d'approcher la côte, de sortir de la pirogue et de la traîner. Malgré tous leurs efforts, ils ne purent atteindre le village. Un peu après que la nuit fut venue, n'étant plus qu'à un mille du village et la pluie continuant toujours, nous débarquâmes pour marcher. Nous avions à traverser quelques terrains bas et marécageux, submergés en plusieurs endroits. Je suivais mes guides, quelquefois enfoncé dans la vase jusqu'aux genoux, et quelquefois trébuchant dans des trous profonds et remplis d'eau. A la fin,

je découvris un feu qui étincelait comme une étoile, paraissant et disparaissant à courts intervalles. C'était le signal que le village était proche; Wiwia était resté un peu en arrière, et je marchais avec un de ses officiers. Avant d'entrer dans le village, il héla les habitants, et leur annonça mon arrivée. Plusieurs de ces gens avaient visité *l'Active*.

Nuit passée à Wal-Kadj.

Je cheminai vers l'endroit où j'avais vu la lumière, pour me procurer un abri contre la pluie. Aussitôt que je fus arrivé à la hutte, je m'y introduisis par une petite porte de deux pieds huit pouces de haut. J'y trouvai plusieurs femmes et des enfans, avec quelques serviteurs de Wiwia. Au centre de la hutte se trouvait un petit feu fait d'une poignée de branches allumées, autour desquelles les enfans tout nus étaient couchés. Quelquefois ce feu flambait un moment, puis il s'éteignait. La cabane était plus remplie de fumée qu'une cheminée, car elle n'avait d'autre issue que la petite porte. Cet étrange groupe de naturels fut charmé de me voir. Je quittai tous mes vêtemens, car j'étais excessivement mouillé et tout transi. Les enfans coururent chercher un peu de bois à brûler. Wiwia m'appréta deux nattes propres, pour m'envelopper et me servir de lit, et un morceau de bois pour oreiller. Les femmes et les enfans s'occupèrent de ranimer le feu et de sécher mes hardes. Je trouvais la fumée très-génante, mais je pensai qu'il serait plus prudent de tolérer cet inconvénient que de m'exposer à gagner un refroidissement en dormant dans une cabane sans feu. Wiwia me dit qu'il ne pouvait rester dans celle-ci à cause de la fumée; comme je ne voulus point la quitter, il se retira dans une autre cabane à lui, et me laissa avec ma société qui m'entretint une grande partie de la nuit, me parlant de ses chefs et de leurs intérêts. Les enfans et les femmes furent très-polis et très-attentifs, et firent tout ce qu'ils purent pour rendre ma situation agréable.

Quand ces sauvages dorment, ils s'étendent par terre avec une légère couverture, quelques-uns même n'en ont pas. Un arbre est placé au centre de la cabane et dans toute sa longueur, qui est de trente pieds environ. Les naturels se couchent de chaque côté de l'arbre ou la tête appuyée dessus. Alors je n'avais avec moi ni Européens, ni d'autres hommes que ceux de Wiwia. Mon but était d'acquiescer sur le caractère de ces naturels une connaissance aussi exacte qu'il m'était possible, tandis que j'étais dans leur pays; et je ne pouvais le faire quelquefois qu'en sacrifiant les douceurs et les avantages de la vie civilisée. Je n'avais aucune appréhension pour ma sûreté personnelle; car je n'avais jamais reçu la moindre insulte d'aucun d'eux.

Traitement des malades.

Vers minuit, Wiwia vint à ma hutte, et me dit qu'une de ses femmes était fort mal, ainsi que son petit enfant; il avait peur qu'elle ne mourût, et il m'invita à prier pour elle dans la matinée; ce que je lui promis de faire. Il semblait s'intéresser vivement à cette femme. J'avais entendu une personne pleurer amèrement durant la nuit, comme si elle eût été très-faible et souffrante; et parfois un petit enfant pleurait aussi. Le matin, de bonne heure, je me levai et visitai la pauvre femme. Je la trouvai couchée avec un petit enfant de trois jours, exposée en plein air, et n'ayant pour tout abri qu'un mince entourage de roseaux contre lequel le vent et la pluie venaient battre. C'est là qu'elle avait passé toute la nuit, malgré la tempête. Elle était d'une pâleur effrayante, et semblait près d'expirer. Je lui adressai quelques paroles. Elle parlait à peine; mais elle sourit faiblement, et parut reconnaissante de mon attention pour elle. Je m'agenouillai près d'elle, avec Wiwia et quelques-uns de ses gens, et offris mes supplications au Père des miséricordes en sa faveur. Elle comprit le sens de ma prière sans en connaître les paroles, car les Nou-

veaux-Zélandais pensent que tous leurs maux leur viennent d'un être supérieur auquel ils ont coutume de s'adresser en cas de malheur.

La pauvre femme ayant besoin d'alimens, je lui offris un morceau de biscuit; mais elle me fit entendre qu'il lui était défendu de rien manger autre que des patates. Je parlai à Wiwia qui me dit que Dieu serait irrité si elle mangeait du biscuit. Il le prit, et répétant dessus plusieurs paroles, il le plaça sous la tête de la malade; il me dit que la présence de Dieu était maintenant dans ce biscuit, mais que sa femme ne pouvait pas le manger.

Je regrettais que la pauvre femme eût été toute la nuit exposée à l'air, car c'en était assez pour la faire mourir. J'appris que c'était la coutume chez les Nouveaux-Zélandais, quand une personne était malade; de la transporter hors de sa cabane, et de la laisser en plein air, de peur de souiller leurs maisons par sa présence. C'est pour ce motif que ces peuples ne mangent ni ne boivent dans leurs maisons, mais toujours en plein air.

Les Nouveaux-Zélandais considèrent leur Dieu comme un esprit ou une ombre intelligente. Comme je demandais à l'un d'eux à qui Dieu était semblable, il me dit que c'était une ombre immortelle. Du reste, dans leurs maladies ils souffrent beaucoup de la superstition qui les contraint à rester en plein air; quelquefois ils refusent, des journées entières, de prendre ni eau ni alimens, dans la conviction que, si un malade en prenait, il mourrait certainement. Avant ma visite à Waï-Kadi, j'avais été souvent frappé de l'air malodif et du visage flétri des jeunes femmes qui avaient eu des enfans; maintenant je l'attribue aux refroidissemens et aux maux qu'elles ont gagnés à l'époque de leurs couches.

En passant au travers du village, je vis un petit enfant tout nu, couché par terre, et plusieurs personnes présentes. Un chef m'annonça que c'était son enfant, et qu'il n'avait que deux jours; il me désigna la mère qui marchait à quelque dis-

tapée. Elle eût été très-probablement aussi couchée près de lui, si elle eût été malade. L'enfant paraissait très-bien portant. Je mentionne ce fait comme une preuve que les hommes et les femmes, dans ces temps de danger, sont exposés à des souffrances inconnues aux sociétés civilisées.

Soin des morts.

A peu de distance de l'endroit où la femme malade de Wiwia était couchée, il y avait une petite cahane et une plate-forme élevée au-dessus. Wiwia, m'y conduisit, il me dit que son père avait été tué dans le combat, et que son corps avait été enveloppé et déposé sur la plate-forme, où il devait rester jusqu'à ce que les os se séparassent de la chair. Je ne pouvais voir aucune partie du corps, parce que la couverture avait été entortillée à l'entour, et non étendue dessus, comme nous le pratiquons pour nos morts. A la Nouvelle-Zélande, les chefs après leur mort sont communément placés sur une plate-forme dans un terrain sacré, et j'en ai vu plusieurs. Les naturels n'aiment point à visiter l'endroit où sont leurs amis morts; d'ordinaire ils ont soin de placer aux environs quelque figure affreuse pour épouvanter ceux qui approchent du lieu où ils reposent. Je fus très-surpris que Wiwia eût son père si près de lui et au centre du village.

Ce village est situé dans une riche vallée; la terre en est très-bonne et propre à la culture. J'y remarquai plusieurs pins superbes.

Wiwia me pressa instamment d'envoyer quelques Européens résider à Wai-Kadi. Il désignait le terrain où leurs maisons seraient bâties, sur le bord de la rivière; il vantait les avantages dont ils pourraient jouir, la richesse du sol pour les patates et le voisinage de l'eau. Je lui dis qu'avec le temps ses désirs pourraient être exaucés; mais qu'il fallait d'abord que nous vissions comment les habitans de la Nouvelle-Zélande se conduiraient vis-à-vis des Européens à Rangui-Hou. S'ils

étaient bien traités, ajoutai-je, on y en enverrait davantage.

Départ de Wai-Kadi.

Alors il désira m'accompagner à Port-Jackson : je lui répondis que le nombre de personnes que j'avais déjà consenti à prendre était tout ce que l'*Active* pouvait contenir; mais que je lui donnerais des recommandations pour lui procurer un passage prochain, s'il avait encore envie de venir me voir. Il fut satisfait de cette promesse, assurant qu'il en profiterait.

Je lui représentai alors que le navire devant quitter Kawa-Kawa ce jour même, il fallait que je le priasse de me donner une pirogue pour m'en retourner. Il répliqua qu'il ne me laisserait pas partir sans m'offrir deux ou trois cochons. A l'instant il dépouilla tous ses vêtements, s'élança dans la rivière avec un chien et un petit garçon, et la traversa en les soutenant d'une main au-dessus de l'eau et nageant de l'autre. Quand il eut mis pied à terre, il s'enfonça dans la forêt, suivi du chien et de l'enfant, et revint peu de temps après avec trois cochons qu'il jeta dans la pirogue. Alors tout fut prêt pour mon retour : il me fit présent de quelques nattes, et me dit qu'il allait m'accompagner au navire.

Quand je fus dans la pirogue, il y embarqua un de ses fils, joli garçon de neuf ans environ. Je lui demandai ce qu'il voulait en faire. Il prétendit qu'il voulait le conduire à Rangui-Hou, pour le mettre chez M. Kendall, afin que celui-ci pût l'instruire. Je lui répondis que la maison de M. Kendall n'était pas encore prête; mais qu'aussitôt qu'elle le serait, et que M. Kendall pourrait le prendre chez lui, je lui parlerais, et que j'étais sûr qu'il recevrait son fils. Cette promesse le contenta.

Rapports entre les chefs et leurs peuples.

Il ne sera pas inutile de consigner ici une conversation que j'eus avec deux chefs, Toupe et Temarangai, quelque temps après cette course, par rapport à l'école de M. Kendall. Il avait déjà commencé à instruire les enfans, et il avait reçu dans son école deux beaux garçons, qui étaient les fils d'un homme du peuple de Rangui-Ilou. Ces chefs observèrent qu'il était inutile de rien enseigner à des enfans du peuple, attendu qu'ils n'avaient ni propriétés, ni serviteurs, et qu'ils ne pourraient jamais s'élever à un rang plus élevé que leurs parens, mais qu'il serait très-bien d'instruire les enfans des chefs.

D'après ce que j'ai pu apprendre, il paraît qu'il n'y a point de classe moyenne dans le peuple de la Nouvelle-Zélande, mais qu'ils sont tous chefs ou esclaves à un certain degré. Toutefois les chefs ne donnent point leurs ordres indistinctement à tous leurs gens avec cette autorité qu'emploient les maîtres vis-à-vis des serviteurs dans les sociétés civilisées. Ceux-ci ne paraissent point non plus forcés à leur obéir. Il est vrai que les chefs ont le pouvoir de mettre à mort un de leurs hommes pour motif de vol; mais comme ils n'ont point les moyens de récompenser les services de leurs inférieurs, ils ne peuvent ordonner à leurs sujets collectivement de cultiver leurs terres. En temps de guerre ou de péril public, ils peuvent leur enjoindre de se ranger sous leurs ordres, et ils sont obligés de le faire : les chefs inférieurs sont aussi contraints de suivre leurs supérieurs avec leurs gens sur le champ de bataille. Les chefs ont des domestiques pour préparer leurs provisions, les suivre dans leurs pirogues, cultiver leurs champs, ou remplir tout autre service manuel, et tous ceux-ci sont entièrement soumis à leur autorité.

Retour à Kawa-Kawa.

Je pris enfin congé du peuple de Wiwia, et retournai à bord

de l'*Active* qui avait mis sous voiles, mais qui avait été obligé de mouiller de nouveau, à cause de la marée qui était contraire, et si forte que le navire ne pouvait l'étaler avec la brise légère qui régnait.

Mauvaise conduite de quelques marins.

A mon retour, quelques-uns des chefs m'informèrent que le baleinier *Jefferson* était arrivé et avait mouillé dans l'anse près le village de Tara; il y avait eu une querelle sérieuse entre les gens du bord et le chef Tara; qu'ils avaient menacé de tuer. Ils déclarèrent en outre que s'il arrivait quelque chose à Tara, le *Jefferson* serait détruit et l'équipage massacré; ils me suppliaient d'aller à bord et de prendre connaissance des motifs de la querelle. Je partis affecté de cette nouvelle, et leur dis que j'allais me rendre à bord du *Jefferson*; que si l'on avait fait du mal à Tara, le coupable serait transporté à bord de l'*Active* et conduit à Port-Jackson, pour être puni par le gouverneur Macquarie. Je pris la plus grande hache de charpentier que nous eussions à bord, pour en faire présent à Tara, sachant bien que rien ne lui serait plus agréable, et je me rendis dans une pirogue à son village. Je le trouvai chez lui, et en lui offrant la hache, je lui racontai ce que j'avais appris. Il déclara qu'il était allé à bord du *Jefferson*, et qu'on lui avait mis un pistolet sur la gorge, avec menace de le tuer. Je le priai de m'accompagner pour me désigner la personne qui l'avait outragé. Il fit avancer sa pirogue et partit, accompagné de son père et d'un autre chef. Quand il arriva à bord, il montra l'homme qui avait menacé de tirer sur lui, et exposa la cause de leur querelle: mais comme l'affaire finit par s'arranger entièrement à la satisfaction du chef et de ses amis, il n'est pas nécessaire d'en dire davantage à cet égard, sinon qu'il me parut que tout le tort était du côté des Européens.

Je restai toute la nuit à bord du *Jefferson*: le matin sui-

vant, comme je me promenais sur le gaillard d'arrière avec le second maître, je vis un des chefs dans une colère épouvantable, et Toupe, frère de Tara, désignant la tête du mât et en même temps faisant des signes à quelques-uns des naturels, comme s'il voulait leur faire pendre quelqu'un. J'allai aussitôt vers le maître et lui demandai la cause de ce tumulte. Le chef qui était si furieux montra un jeune homme armé d'une épée, et dit que cet homme avait frappé plusieurs fois sa femme avec cette arme; qu'ayant voulu s'y opposer, il en avait reçu lui-même plusieurs coups. J'engageai le chef à se calmer, et lui promis que l'homme serait puni s'il avait eu tort. Je m'adressai au jeune homme à l'épée, qui me répondit d'une manière fort insolente, et employa un langage très-inconvenant envers moi comme envers son officier; il refusa aussi tout rapprochement avec le chef, bien que celui-ci et sa femme ne lui eussent pas donné le moindre sujet de plainte. Je dis au chef que je dénoncerais la conduite du jeune homme au gouverneur Macquarie, qu'on allait chercher M. Kendall, qui était nommé par le gouverneur pour recevoir leurs plaintes contre les Européens; qu'il les déposerait sur le papier et que je les porterais à Port-Jackson, ce qui fut exécuté. Ils assistèrent à l'enquête quand le jeune homme fut conduit devant M. Kendall comme magistrat, et ils furent très-satisfaits de ce qui eut lieu.

Je demandai à Toupe pourquoi il avait désigné la tête du mât au moment de la querelle. Il me dit qu'il recommandait alors à ses compatriotes de ne faire de mal à personne à bord qu'à l'homme qui avait frappé le chef et sa femme de son épée, et de le pendre à la tête du mât.

Les maîtres des navires devraient être très-attentifs à ne pas confier une épée aux mains d'un jeune matelot étourdi et méchant, surtout parmi des nations sauvages. Les naturels qui se trouvaient alors à bord du *Jefferson*, quand cette affaire eut lieu, auraient pu s'en emparer sur-le-champ. On devrait aussi leur défendre à tous, le chef du canton seul excepté, de monter à bord; et il faudrait apporter le plus grand soin à ce

qu'aucun d'eux ne fût insulté, quand ils se trouvent à bord. Avant cette époque, j'avais souvent eu des entretiens avec les chefs au sujet de la perte du *Boyd*; et je leur avais représenté l'injustice de mettre à mort l'innocent avec le coupable, comme avaient fait en ce cas ceux de Wangarua. Ils convenaient parfaitement que le coupable seul devait être puni; et ce qui me fit le plus de plaisir, fut de voir que Toupe inculquait fortement cette même idée dans l'esprit des natorels, en leur recommandant de ne maltraiter personne à bord du *Jefferson*, que l'homme qui avait commis l'offense.

Retour à Rangui-Hou.

Tous les différends étaient apaisés, j'attendais l'arrivée de l'*Active*, qui fut bientôt en vue et vint mouiller non loin du *Jefferson*. Nous comptions prendre notre eau en cet endroit, puis nous rendre à l'établissement de Rangui-Hou.

Tandis que l'*Active* prenait sa cargaison à Kawa-Kawa, nombre de femmes venaient chaque jour à bord. Je leur disais que je ne permettrais à aucune d'elles de rester durant la nuit à bord, à moins qu'elles ne fussent avec leurs maris. Chaque soir on faisait la visite, et si l'on trouvait quelques femmes sans leurs maris, on les renvoyait à terre, quelquefois assez mécontentes.

Durant mon séjour à bord du *Jefferson*, je reconnus parmi les femmes plusieurs de mes vieilles connaissances. Elles riaient et me disaient qu'elles n'étaient pas à bord de l'*Active* maintenant, et que le *Jefferson* n'était pas taboué; que quand la nuit venait, sur ce vaisseau il n'y avait point de *Mai-ata*, signifiant littéralement qu'il n'y avait point d'ordre de s'en aller. Je leur répondis que j'étais fort mécontent du maître et de l'équipage, de ce qu'on leur permettait de rester toute la nuit sur le navire.

Le jour suivant, j'accompagnai M. Kendall à Rangui-Hou dans la baleinière du *Jefferson*:

(*Missionary Register*, déc. 1816, pag. 500.)

CARACTÈRE ET MALADIE DE DOUA-TARA.

Je trouvai Doua-Tara très-mal. C'était un véritable contre-temps pour moi. Je voulais le voir, mais la superstition des naturels ne me le permit point. Ses gens lui avaient donné une garde et ne souffraient pas que personne approchât de lui. Il était si mal, qu'on s'attendait à le voir mourir incessamment. Je les suppliai à plusieurs reprises et durant deux ou trois jours de m'admettre près de lui; mais ils avaient *tabané* l'enclos où il était couché, et n'osaient permettre à personne d'y pénétrer. J'en fus très-mortifié; et je compris qu'il ne devait rien boire ni manger durant cinq jours. Je retournai aux personnes qui en prenaient soin : elles ne consentirent à me parler qu'au travers de la palissade, et me refusèrent de nouveau tout accès. Je leur dis alors que j'allais conduire l'*Active* près de la ville et la faire sauter s'ils ne voulaient pas m'admettre. Ils répondirent que j'étais maître de le faire si je le jugeais convenable. Voyant que je ne pouvais ni les persuader par mes prières, ni les intimider par mes menaces, je m'adressai au chef, neveu de Tepshi, qui possède la plus grande influence et l'autorité principale dans cet endroit; je lui dis comment on m'avait refusé durant plusieurs jours l'accès près de Doua-Tara, ajoutant que ce chef n'avait ni vin, ni thé, ni sucre, ni viande, ni pain, toutes choses auxquelles il était habitué, et que, s'il ne prenait point de ces alimens, il allait mourir. Je lui déclarai en outre que j'étais décidé à tirer avec les gros canons de l'*Active* sur la ville, dès que je serais de retour à bord. Il témoigna son regret de ce qu'on n'avait pas voulu me laisser voir Doua-Tara, et me pria de venir avec lui, pour voir ce qu'il serait possible de faire. Quand il fut près de l'enclos, il parut très-alarmé, marcha à pas très-lents, et se parla à lui-même, comme s'il redoutait quelque jugement de la divinité : il fit des signes à quelques-uns des gardes qui lui parlaient au travers des palissades, leur représenta l'ef-

fet destructeur des canons sur la ville et l'impossibilité où l'on était de s'en garantir. Après plusieurs consultations entre ceux qui assistaient Doua-Tara et les messagers qui étaient venus avec le chef, on m'accorda la permission demandée.

Quand j'entrâi dans l'enclos, Doua-Tara était couché sur le dos, la face tournée vers le soleil qui était brûlant; je le trouvai avec une forte fièvre, la langue très-ensée, et souffrant de violentes douleurs d'entrailles auxquelles, suivant toute apparence, il ne devait pas survivre. Je trouvai près de lui deux de ses femmes, son beau-père, le prêtre et plusieurs de ses serviteurs. Il parut très-content de ce que j'étais venu le voir. Je lui demandai s'il avait quelque chose à manger ou à boire; il répondit qu'il n'avait rien que des patates et de l'eau. Je lui dis qu'il aurait tout ce qu'il désirerait, et je lui fis donner une provision de thé, de sucre, de riz et de vin; il me témoigna sa reconnaissance. Je lui procurai le plus tôt possible du vin et de l'eau dont il but quelques gorgées. Il mangea aussi un peu de riz et prit du thé, ce qui sembla le ranimer.

Doua-Tara avait eu l'intention de fonder une nouvelle ville avec des rues régulières, à l'imitation de celles des Européens, et il avait désigné un terrain particulier pour l'église. J'étais allé pour l'examiner. La situation en était délicieuse, sur une colline qui s'élevait en face de l'entrée du havre, à huit milles de distance environ, et qui dominait toute l'étendue de la baie. Il me rappela ce projet, et témoigna l'espoir de se trouver bientôt mieux, et de pouvoir tracer le plan de la ville avant mon départ. Je lui dis que je serais tout prêt à l'assister; que j'espérais le voir se rétablir, et je lui recommandai de prendre autant d'alimens qu'il se pourrait.

Alors on me donna la permission de le voir en tout temps. J'y retournai le jour suivant, je trouvai qu'il parlait plus aisément, et j'espérais qu'il pourrait guérir. Le jour d'après, il alla plus mal, mais il fut pourvu de tout ce qu'il pouvait désirer par MM. Kendall, Hall et King, qui lui offrirent de tout leur cœur leur assistance. Nous étions obligés de laisser

tous les vases dans lesquels on apportait des vivres pour Doua-Tara; car les naturels disaient que si, on les retirait, Doua-Tara mourrait aussitôt. Il était lui-même pénétré de cette idée, tant la superstition jette de profondes racines dans l'esprit humain quand une fois elle y pénètre !...

Tout s'était passé jusqu'alors à la Nouvelle-Zélande à mon entière satisfaction, et rien ne pouvait m'être plus gênible que la maladie actuelle de Doua-Tara; elle me chagrinait d'autant plus qu'e'était sur la sagesse, le zèle, l'industrie et l'influence de cet homme obligeant, que j'avais compté pour obtenir une foule d'avantages dans cette contrée. Nos espérances ne devaient probablement pas être accomplies, puisque je n'avais qu'un très-faible espoir de le voir se rétablir. Autant qu'il était possible d'assigner à sa maladie des causes naturelles, je l'attribuai à ses travaux. Doua-Tara était un homme d'une grande force physique, avec un esprit actif et intelligent; à son retour à la Nouvelle-Zélande, il s'occupa nuit et jour de mettre ses projets à exécution. Son grand objet était l'agriculture. Il calculait qu'en deux ans il pourrait cultiver assez de blé pour tout son peuple et donner de la semence aux autres chefs; dans peu de temps, il comptait en transporter à Port-Jackson, en échange du fer et des autres objets dont il avait besoin. Dans ce but, il avait visité ses différentes terres; jusqu'à près de quarante milles de distance de Rangui-Hou; il avait désigné les terrains qu'il avait l'intention de défricher et de cultiver, et il avait assigné la tâche de ses hommes; après m'avoir demandé combien de terre un homme pouvait défricher par jour à Port-Jackson. Il était rarement chez lui, mais toujours dans ses champs, excepté quand il vint avec moi à la rivière Tamise.

D'après ces considérations, je craignais que sa mort ne soit une grande perte pour son pays. Du moins, il emporte la gloire d'avoir introduit l'agriculture chez ses compatriotes et préparé la voie à leur civilisation.

Quand il vint à la Nouvelle-Galles du Sud, en août der-

nier, sur *l'Active*, il emmena son beau-frère avec lui, et le laissa chez moi, désirant qu'il pût s'instruire dans les arts utiles. Ce dernier a seize ans environ, c'est un très-beau et très-intelligent jeune homme, parfaitement bien disposé et fort industrieux. Il marchait immédiatement après Doua-Tara pour le rang et lui succédera dans ses domaines. Je désire qu'il reste avec moi jusqu'à ce qu'il sache l'anglais et qu'il ait acquis la connaissance de l'agriculture. Il est chaque jour au travail, soit comme charpentier, soit comme cultivateur; et j'ai l'espoir que si Doua-Tara succombe, il sera bientôt en état de le remplacer. J'ai chargé aussi quelqu'un de lui apprendre à lire avant qu'il s'en retourne.

Le vendredi 25 février, *l'Active* fut prêt à prendre la mer; Doua-Tara était toujours dans un état en apparence voisin de la mort. Mon temps se trouvait limité par les ordres du gouverneur Macquarie, je ne pouvais rester pour voir l'issue de sa maladie. J'étais du moins heureux de songer que ceux que je laissais derrière moi lui procureraient de tout leur cœur ce qui lui serait nécessaire; et feroient tout ce qu'ils pourraient pour rétablir sa santé, car ils étaient pleins d'affection pour lui et prenaient le plus vif intérêt à sa conservation.

Nous sommes fâchés d'annoncer la mort de ce jeune homme qui promettait tant. La nouvelle de cet événement est arrivée depuis les dépêches de M. Marsden; mais nous n'avons rien à ajouter aux réflexions que M. Marsden faisait à la vue de sa mort probable et prochaine.

(*Missionnary Register*, août 1816, pag. 330.)

DÉPART DÉFINITIF DE RANGUI-HOU.

Samedi 26 février 1815. Ayant tout terminé relativement aux colons, je m'embarquai avec M. Nicholas. Ce matin nous levâmes l'ancre et fîmes voile.

J'avais permis à dix Nouveaux-Zélandais de m'accompagner à Port-Jackson ; il y avait huit chefs ou fils de chefs et deux serviteurs. Ils étaient tous embarqués le vendredi, et leurs amis se rassemblèrent de tous côtés pour leur dire adieu. Plusieurs chefs vinrent aussi nous reconduire jusqu'à l'entrée de la baie. Cela donna lieu à beaucoup de pleurs et de lamentations. MM. Kendall, Hall et King étaient aussi à bord. Les chefs parlèrent d'une manière très-affectueuse, et déclarèrent que si Doua-Tara mourait, ils protégeraient les Européens, et que personne ne leur ferait de mal. Plusieurs sollicitèrent la faveur de venir avec moi à Port-Jackson ; je fus obligé de les refuser, tant parce que nous n'avions pas de place, qu'à cause des frais considérables qu'entraînent leur passage et leur retour à la Nouvelle-Zélande, ainsi que le séjour que le navire peut faire à Port-Jackson. Je leur dis qu'en tout autre temps je leur ménagerais un passage, mais qu'il fallait que ce fût par tour : ils se contentèrent de cette promesse.

La femme du chef principal pleura beaucoup et se déchira la figure, les épaules et la poitrine, jusqu'à ce que le sang ruisselât. Elle promit de ne boire ni manger pendant cinq jours et cinq nuits ; mais assura qu'elle resterait assise dans sa cabane, et dormirait en priant pour nous durant tout ce temps. C'est une femme très-agréable, qui parle un peu anglais et aime beaucoup les Européens. Elle et son mari Tara me supplièrent de leur envoyer deux ou trois Européens pour vivre avec eux ; mon intention est de leur envoyer un couple marié quand *l'Active* y retournera, si j'ai des nouvelles favorables de l'établissement et si je trouve des sujets convenables.

Nous étions arrivés près des Pointes, quand les pirogues s'en allèrent avec nos amis en larmes ; mais nous fûmes obligés de remettre à l'ancre jusqu'au changement de la marée. Tandis que nous étions mouillés, nous reçûmes la visite d'un chef de la rivière Tamise qui venait d'arriver. Vers midi nous appareillâmes, et fîmes route pour le cap Nord.

Débarquement au cap Nord.

Dimanche 27 février 1815. Vers midi nous vîmes la terre. J'étais déterminé à y débarquer pour y passer un jour, suivant ma promesse, si le vent le permettait. En conséquence, je priai le maître de gouverner sur le cap.

Lundi 28 février. Durant la nuit le vent avait été contraire, et ce matin nous étions à quatre ou cinq lieues de la côte et le vent venait de terre. Le navire avait dépassé la pointe N. E. où je voulais toucher ; comme nous ne pouvions l'atteindre, nous courûmes des hordées sous toutes voiles ; vers dix heures, une pirogue se dirigea vers l'*Active*, elle venait d'un endroit de la côte différent de celui où habitait le chef que je voulais voir. Quand les naturels furent arrivés, ils m'apprirent que le chef avait rassemblé une grande quantité de chanvre tout préparé pour moi ; et que Jem, le Taitien, était dans le pays, à quatre milles environ de chez eux. Je priai le principal de ces naturels d'envoyer sa pirogue à terre, et de faire annoncer à Jem, par un message, mon arrivée ; il le fit immédiatement, et rentra lui-même à bord, en me demandant la permission d'aller à Port-Jackson. Je ne pus me rendre à son désir, à cause du défaut de place.

Peu après, il vint une autre pirogue dans laquelle je descendis à terre, accompagné de M. Nicholas et du chef qui était resté sur le navire. Nous débarquâmes à un petit village près de la plage. Le ressac était violent, et l'endroit où nous abordions rocailleux. Il me sembla qu'il y avait du danger. Mais, pleins de confiance dans le savoir et l'habileté des naturels à manœuvrer leurs pirogues, nous nous lançâmes au travers du ressac, et arrivâmes au rivage sans autre accident que quelques éclaboussures des lames. Nous trouvâmes ici quelques jolies petites habitations, avec des jardins parfaitement cultivés, proprement enclos et bien tenus ; des patates, des ignames, etc., toutes plantées en couches séparées, et où l'on n'eût pu trouver un seul brin de mauvaise herbe.

En passant au travers du village, je remarquai une tête d'homme plantée sur un pieu, devant une cabane. Le chef s'esquiva en silence derrière moi, prit la tête et la porta dans la hutte. Il ne vit pas que je l'observais, et par la précaution qu'il mettait dans cette action, je conclus qu'il désirait que je ne m'en aperçusse pas. Pour ce motif, je fis semblant de ne pas le voir et passai outre.

Le messager avait été expédié de ce village vers Jem le Taïtien, mais il n'était pas encore de retour. Nous cheminâmes pendant environ deux milles dans l'intérieur, par le chemin où nous comptions voir arriver Jem, suivis d'un nombre considérable de naturels. Sur notre route, nous vîmes quelques belles plantations de patâtes et d'autres végétaux. Les femmes paraissaient avoir eu peu de relations avec les Européens; la plupart d'entre elles se tenaient d'abord à l'écart, et s'enfuyaient quand nous leur adressions la parole. Enfin nous fûmes hélés par quelques naturels, qui nous apprirent que Jem avait pris une autre route et qu'il venait le long de la plage. Nous retournâmes aussitôt du côté de la mer.

Sur notre route, nous rencontrâmes le fils du chef. Il était revêtu des indiennes que j'avais données à son père, quand nous allions à la baie des Iles. C'était un fort beau jeune homme. Il me représenta les ordres imprimés du gouverneur que j'avais remis à son père. Ils étaient enveloppés et couverts avec le plus grand soin, pour les conserver propres. Il me pria de lui donner passage jusqu'à Port-Jackson et j'y consentis. Il me dit que son père désirait me voir et m'attendait au fond de la baie, à trois milles de distance environ. Je me mis en route pour le voir, et je rencontrai Jem le Taïtien, qui me dit que le lia était prêt. Alors il était presque nuit, et le vent soufflait de terre avec force, de sorte que *l'Active* ne pouvait approcher. J'eus peur qu'il ne fût entraîné au large, c'est pourquoi je jugeai prudent de regagner le bord le plus tôt possible. Dans ce but nous retournâmes au premier village.

Sur notre route, nous rencontrâmes deux femmes appuyées

sur un rocher, qui pleuraient et se lamentaient amèrement. Je leur en demandai le motif, et j'appris que leur mari était le chef qui avait demandé à passer à Port-Jackson. Je leur dis de ne pas se désoler, puisque je ne pouvais pas le prendre, le navire étant plein.

Quand nous arrivâmes au village, je fis observer aux naturels que j'avais besoin d'une pirogue pour nous reconduire à bord. Sur-le-champ, ils en lancèrent une à l'eau et la remplirent d'hommes. La mer était extrêmement houleuse, et l'*Active* était à une grande distance de terre. Je m'attendais à trouver quelque difficulté à regagner le navire; mais comme les naturels n'y voyaient aucun danger, je m'efforçai de me convaincre que mes craintes étaient sans fondement: j'entrai donc dans la pirogue qui eut bientôt traversé le riasac furieux et gagné l'*Active*. Quelques-unes de ces pirogues ont quatre-vingts pieds de long, et il est admirable de voir avec quelle adresse les naturels les manœuvrent dans une mer houleuse.

Avant de quitter le rivage, j'informai Jem que l'*Active* resterait toute la nuit en panne, si le vent ne l'entraînait pas au large; et qu'au matin nous gouvernerions sur terre pour visiter son beau-père, et recevoir à bord le lin qu'il avait préparé.

Le vent étant resté le même toute la nuit, nous ne pûmes rallier la terre, mais nous étions tout-à-fait dans la même position que la veille au soir. Du reste, Jem vint de bonne heure avec un message du chef qui m'invitait à me rendre à terre. Je le priai de retourner et de dire au chef que la mer était trop grosse, que je n'étais point habitué à leurs pirogues et qu'en conséquence je n'osais m'y hasarder; mais que s'il avait du lin à m'envoyer, le navire attendrait jusqu'à ce que j'eusse reçu sa réponse. En même temps, je lui fis passer un présent de quelques instrumens tranchans que j'avais réservés exprès pour lui. Trois heures après, Jem revint avec une provision de patates et environ trois cents livres pesant de lin, et un jeune garçon que le chef me priait de conduire à Port-Jackson; Jem voulait aussi y aller avec nous, pour s'en revenir au premier voyage

de l'*Active* à la Nouvelle-Zélande. Je ne voulais point frustrer les espérances de ce chef qui me témoignait une si grande confiance en me remettant son fils, ainsi je permis à l'un et à l'autre de rester sur le navire. Puis nous mîmes immédiatement à la voile et fîmes route avec une belle brise pour Port-Jackson.

J'em me dit que le fils aîné du chef que j'avais vu à terre avait beaucoup d'envie de venir, mais que sa mère n'avait pas voulu y consentir.

J'avais maintenant douze naturels passagers à bord, sans compter ceux qui faisaient partie de l'équipage.

On quitte définitivement la Nouvelle-Zélande.

C'était avec la plus vive satisfaction que je quittais la Nouvelle-Zélande, et je n'y avais pas éprouvé le plus léger accident, la moindre insulte ou provocation. J'avais complètement rempli l'objet de mon voyage, et j'étais satisfait de mes recherches, relativement au véritable caractère et aux dispositions de ces insulaires; j'étais pleinement convaincu qu'il n'y avait point d'obstacles réels à leur civilisation; ni à l'introduction du christianisme parmi eux, et que sous le rapport des efforts humains, il n'était besoin que d'une prudence ordinaire de la part de ceux qui voudraient se dévouer à cette entreprise humaine et charitable.

On éprouve une furieuse tempête.

Rien de remarquable n'eut lieu dans la traversée, jusqu'au 30 mars. Alors nous fûmes assaillis par une tempête furieuse du sud-ouest, accompagnée de tonnerre et d'éclairs, qui nous força à mettre à la cape pendant près de deux jours. Nous n'étions pas loin alors des côtes de la Nouvelle-Hollande. Quelques-uns des Nouveaux-Zélandais furent très-alarmés; ils s'attendaient à voir à chaque instant le navire brisé en pièces, particulièrement le chef Temarangai; il pleura beau-

coup, disant qu'il ne reverrait plus sa femme ni ses enfans, et il pria le capitaine de retirer tous les canots des mâts (voulant parler des voiles), car ils allaient tuer *L'Active*. Tonpe, d'un autre côté, fut tout-à-fait calmé pendant le coup de vent; il disait que ni le tonnerre, ni les éclairs, ni le vent ne pourraient détruire le navire tant que moi et lui serions à bord, et il exhortait Temarangai à ne point s'effrayer, l'assurant qu'il était en sûreté. Malgré tout ce que pouvait dire Tonpe, les craintes de Temarangai durèrent autant que le coup de vent, et il ne put reposer ni jour ni nuit. Tonpe avait coutume de prier beaucoup, et quelquefois il voulait que quelques naturels se joignissent à lui. Il avait une sorte de confiance dans un certain être suprême; il avait coutume d'appeler l'objet de son culte le dieu de la Nouvelle-Zélande. Je fus très-malade pendant la tempête, et je sortis rarement de ma cabane. Tonpe venait s'asseoir près de moi, et portait sa main sur diverses parties de son corps, adressant en même temps des prières à son dieu. Tonpe est d'un caractère élevé, supérieur, et le même dans toutes les circonstances. Durant la tempête, il déploya un calme et une constance remarquables.

On atteint Port-Jackson.

Nous fûmes entraînés par le coup de vent à plus de deux cents milles au nord de Port-Jackson. Quand il cessa, le vent devint favorable, et nous mouillâmes à Sidney-Cove, le mercredi 23 mars 1815.

Conclusion.

Je vais terminer ce récit en faisant observer que les chefs de la Nouvelle-Zélande sont une race de gens belliqueux et très-fiers de leur rang et de leur dignité; ils paraissent n'avoir jamais oublié ni une faveur ni une offense; ils conservent un souvenir agréable des Européens qui se sont montrés très-honnêtes à leur égard, et ils ont le plus souverain mépris

pour ceux qui les ont injuriés : Ils paraissent vivre en paix et en bonne intelligence, quand ils sont sous les lois d'un même chef ; je n'ai point vu de querelle tandis que j'ai été chez eux ; ils sont affables pour leurs femmes et leurs enfans ; je n'ai jamais vu frapper une femme , ni même observé aucun genre de violence à leur égard. Les colons me dirent qu'ils n'avaient jamais vu de querelles parmi les habitans de Rangui-Hou pendant tout le temps de leur résidence , et je pense que les disputes sont rares parmi ceux de la même tribu ou du même village. Sur la partie méridionale de la baie des Iles, j'ai appris qu'on n'avait fait aucun mal aux Européens , depuis le temps du capitaine Cook. Les deux frères chefs, Tara et Toupe, sont des hommes du meilleur caractère, et qui ne souffriraient jamais qu'on se permit le moindre acte de violence envers les Européens. Ils citaient souvent les outrages qu'eux et leurs sujets avaient éprouvés de la part des Anglais, et rapportaient que le maître d'un navire avait tué dernièrement deux de leurs hommes. Nonobstant cet outrage, ils ne s'étaient point vengés sur ces Européens, et ils mentionnaient le fait comme une preuve du vif désir qu'ils avaient de cultiver notre amitié. Ils m'assuraient que je ne devais pas avoir la moindre appréhension pour la sûreté de *l'Active* tant qu'il serait mouillé chez eux. En réponse, je leur dis que ce navire serait constamment employé pour leur avantage, et dans le but d'améliorer la position de leur pays ; qu'ils devaient le considérer comme appartenant à la Nouvelle-Zélande, et qu'il n'y viendrait jamais dans l'attente de retirer aucun profit particulier de ses voyages. L'un des chefs répliqua qu'il était parfaitement convaincu de cette vérité, attendu qu'ils n'avaient rien à donner. Je leur recommandai de récolter et de préparer autant de lin qu'ils le pourraient pour le retour de *l'Active*, qui aurait lieu dans trois mois, et je leur dis que je leur enverrais en échange tous les articles dont ils auraient besoin. Ils promirent de le faire.

Je suis convaincu que sans un navire on ne peut faire beau-

coup de bien aux naturels de la Nouvelle-Zélande; par ce moyen seulement on peut assurer l'existence des Européens fixés sur ces îles, et travailler positivement à la civilisation de ce peuple, en procurant aux chefs de fréquentes occasions de visiter Port-Jackson, où ils se feront une habitude de nos coutumes, et goûteront les douceurs de la vie civilisée. Ils acquerront plus de connaissances utiles dans un mois de résidence à la Nouvelle-Galles du Sud, qu'ils ne le feraient pendant un long espace de temps dans leur propre pays, tout en ayant des Européens parmi eux. Le seul aspect de nos maisons, de leur ameublement, de nos édifices publics, de nos magasins et des greniers de S. M., ainsi que de nos arts et de notre culture, agrandirait tellement la sphère de leurs idées, qu'ils n'en perdraient jamais l'impression.

Quand je conduisis Toupe et Temarangi visiter notre hôpital général, leur étonnement fut vivement excité; ils en prirent aussitôt les dimensions afin de pouvoir raconter ce qu'ils avaient vu, et ils convenaient que leur pays était dans un grand état d'ignorance, et qu'on ne savait y exécuter aucun ouvrage.

Nonobstant la remarque de Toupe, les naturels sont une nation trop active et trop industrieuse pour se contenter de la simple résidence de quelques Européens isolés parmi eux, ils désireraient être fréquemment visités et pourvus d'instruments aratoires. Le fer est aujourd'hui le seul article qu'ils estiment, si l'on en excepte les armes à feu; ils sont hardis, téméraires, capables d'entreprendre des choses difficiles. Par le défaut de fer ils ont peu de moyens de cultiver leurs terres, et ils ne possédaient pas une seule espèce de graine avant l'arrivée de l'*Active*. Ils n'ont point de commerce avec les autres nations; c'est pourquoi l'unique profession que ces peuples suivent, à proprement parler, est celle de la guerre. Il n'est pas rare, pour les habitans du cap Nord, d'aller à la guerre par terre jusqu'au cap Est, à une distance de près de trois cents milles. C'est une grande entreprise, quand on réfléchit qu'il n'y a ni

routes régulières, ni ponts sur les rivières, et combien il y a peu de ressources dans un pays aussi peu cultivé que la Nouvelle-Zélande.

Jem, le Taitien me dit que dans les cinq dernières années, il était allé trois fois à la guerre, avec mille hommes; jusqu'au cap Est. Quand ils sont arrivés sur le territoire de ceux qu'ils vont piller, les fruits de leur expédition se bornent à quelques nattes ou quelques prisonniers de guerre.

Tandis que *T Active* était mouillé dans la rivière Tamise, nous remarquâmes une quantité de pirogues sur la plage. Ayant demandé d'où elles venaient, on m'apprit qu'elles appartenaient à quelques guerriers qui vivaient sur la côte occidentale de la Nouvelle-Zélande, et qui les avaient transportées par terre pour aller à la guerre avec quelques autres tribus, jusqu'au cap Est. J'avais un grand désir de visiter leur camp, situé à trois milles environ de notre mouillage; et de voir des hommes capables d'entreprendre une opération si hardie et si pénible, avec de pesantes pirogues, dans un si long intervalle de terrain montagneux et embarrassé. Doua-Tara me recommanda de ne pas visiter de camp, assurant qu'il n'y aurait pas de sécurité. Je lui sus gré de cet avis, et le suivis.

Les Nouveaux-Zélandais sont tous cannibales; ils ne paraissent pas avoir la moindre idée que ce soit un crime. Quand je leur en témoignais mon horreur, ils répondaient qu'ils avaient toujours eu la coutume de manger leurs ennemis. Je n'ai pu m'assurer s'ils mangeaient toujours la chair humaine comme un mets, par goût, et de sang froid; il me semble qu'ils le font seulement pour se venger de quelque grave injure. Autant que j'ai pu me former une opinion sur cette horrible coutume, je suis disposé à croire que les Nouveaux-Zélandais n'attachent pas plus l'idée du mal à l'action de manger leurs ennemis, que les nations civilisées à celle de pendre un criminel; en même temps, ce malheur entraîne, à l'égard des parens de celui qui est dévoré, une disgrâce

semblable à celle qui résulte en Europe pour une famille de l'exécution publique d'un de ses membres. Quand je leur représentai que cette barbare et inhumaine coutume était tout-à-fait inconnue en Europe, et qu'elle était même une honte pour leur nation, ils parurent surpris. Shongui, qui est un homme d'une grande influence, m'assura que, puisque je lui avais appris que c'était un mal, lui et les siens désormais ne s'en rendraient plus coupables, et d'autres qui étaient présents donnèrent la même assurance. Je saisis toutes les occasions qui s'offraient à moi, pour pénétrer leurs esprits de l'horreur que cette pratique excitait parmi les autres nations, ainsi que de la honte et de l'effroi qu'elle attachait à leur nom.

Il est à propos de remarquer que, bien que nous ayons été affectueusement accueillis sur tous les points de la côte où nous avons touché, cependant je recommanderai aux maîtres de navires qui visitent la Nouvelle-Zélande de se tenir beaucoup sur leurs gardes, à moins qu'ils ne puissent compter sur la bonne conduite de leur équipage. Les Nouveaux-Zélandais ne peuvent être insultés impunément, ni traités comme des êtres sans jugement; mais ils se vengeront de tout leur pouvoir des outrages qu'on se permettra envers eux.

Je considère tout navire qui mouillera à la baie des Iles comme autant en sûreté que dans le havre de Port-Jackson, quand bien même il arriverait quelque différend entre les naturels et l'équipage; mais dans toute autre partie de l'île, je ne répondrais de rien.

Quand je prends en considération ce que j'ai vu de ces insulaires, et les fréquens entretiens que j'ai eus avec eux sur divers sujets, je suis fortement porté à croire qu'ils seront bientôt rangés parmi les nations civilisées, surtout si l'on pourroit au besoin qu'ils ont d'instrumens de fer. Je pense aussi que par leur industrie à couper du bois, à préparer du chanvre ou à recueillir tout autre article que leur contrée pourra produire dorénavant, ils pourront, en grande partie, balancer les frais qu'ils nécessiteront; mais je le répète, sans l'aide du fer, se

peuple ne s'élèvera jamais au-dessus de sa condition actuelle....

SAMUEL MARSDEN.

(*Missionary Register*, décemb. 1816, pag. 518.)

MASSACRE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

La nouvelle suivante a été apportée de la Nouvelle-Galles du Sud par le *Zebra*, sloop de guerre qui est arrivé à Portsmouth le 10 décembre. Nos lecteurs auront appris par le récit précédent à ne pas accorder une foi implicite à des rapports de cette nature; mais à attendre de plus amples informations, avant de condamner la partie accusée.

On doit remarquer avec satisfaction, et surtout les amis des Nouveaux-Zélandais, que ces navires restèrent un mois, sans doute, dans une sûreté parfaite à la baie des Iles, où les colons de la Société des missionnaires de l'Église sont établis. Un navire nommé *le Brothers* apporte la nouvelle funeste du massacre de plusieurs personnes de son équipage, et de celui du *Tryal* par les Nouveaux-Zélandais, à la distance estimée de cent cinquante milles au S. E. de la station des Missionnaires à la baie des Iles, dans un lieu entre la rivière Tamise et la baie Mercure.

Le Tryal appareilla de Sydney pour les Marquises le 23 mai, avec l'intention de toucher à la Nouvelle-Zélande, et de s'y réunir au *Brothers* qui était parti peu de jours auparavant avec le projet de recueillir du chanvre.

Ces navires restèrent un mois à la baie des Iles; de là ils suivirent leur route au S. E., commerçant avec les naturels sur leur passage. Ils firent un court séjour dans un havre qui parut n'avoir pas encore été fréquenté par les Européens, et le nommèrent havre *Tryal*. Ils furent accueillis amicalement par les naturels qui promirent de leur amasser beaucoup de chanvre pour le leur livrer à leur retour du Sud. Les navires s'avancèrent

vers le détroit de Cook, qui sépare l'île du Nord de celle du Sud, et après avoir parcouru une grande étendue de la côte, ils retournèrent au havre Tryal. Les naturels n'ayant pu se procurer le chanvre qu'ils avaient promis, ou couvint de quitter ce mouillage le lundi 21 août; mais les navires furent attaqués à midi le jour précédent, et les ponts furent envahis par un nombre immense de naturels.

On rapporte qu'il s'ensuivit un combat sanglant; les deux navires furent repris par les équipages, avec une perte d'hommes considérable, après avoir été plusieurs heures au pouvoir des naturels.

(*Missionary Register*, décemb. 1816, pag. 523.)

FIGURES DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

N'est-il pas étrange que des hommes d'un extérieur aussi noble et d'une intelligence naturelle aussi grande, n'aient pu imaginer rien de mieux que les figures grossières représentées ci-contre !



La première de ces figures est taillée dans un morceau de

jade, espèce de pierre verte. M. Savage, dans son *Récit sur la Nouvelle-Zélande*, en a donné une gravure. On les rencontre fréquemment dans ce pays. Elles sont très-communément portées au cou par les chefs et leurs femmes, particulièrement dans les temps de danger. On dit à M. Nicholas qu'on ne les fabriquait que dans la partie de l'île située près du cap Est, la plus orientale de l'île du Nord.

M. Savage dit que cette figure est l'image d'une divinité protectrice qu'ils croient habiter dans la lune; cette planète est en conséquence l'objet favori de leur adoration. D'après une tradition, la lune est la demeure d'un homme qui, à une époque fort éloignée, fit une visite à la Nouvelle-Zélande, et qui porte encore un vif intérêt au bien-être de ce pays et de ses habitants.

Il est possible que les Nouveaux-Zélandais s'imaginent reconnaître sur le disque de la lune quelques traits de ce grotesque visage.

Mais que dirons-nous de la bizarre figure sculptée dans un morceau de bois, et qui soutient une bouche énorme avec ses mains ? La figure sculptée en bois, dit M. Nicholas, est très-singulière et telle que je ne me souviens pas d'en avoir jamais



vu. Pourtant j'en achetai plusieurs tandis que j'étais chez eux; car, nonobstant la main d'œuvre qui doit leur coûter beaucoup de travail, ils n'y attachent que peu de prix.

MM. Marsden et Nicholas diffèrent l'un et l'autre de M. Savage, sur la destination de ces sortes de figures. M. Marsden dit qu'il n'a pu découvrir que les Nouveaux-Zélandais eussent aucune image de leurs divinités, comme en ont les autres nations sauvages; cependant il savait bien, sans doute, qu'ils avaient des figures du genre de celles dont nous venons de parler.

M. Nicholas nous écrit : « Je diffère de l'opinion de M. Savage, qui veut que ces figures représentent une divinité; car, quoique les Nouveaux-Zélandais soient superstitieux au plus haut degré, je ne pense pas qu'ils aient d'idoles. Je leur ai demandé, en voyant des figures en bois et en pierre, s'ils les considéraient comme des représentations de l'*Atoua*, et ils ont constamment nié qu'il en fût ainsi. Ce qui tend à me confirmer dans mon opinion, c'est la facilité avec laquelle ils les vendaient. »

Nous ne pouvons, du reste, être tout-à-fait du même avis. La superstition a toujours conduit à la fabrication de représentations imaginaires, non pas peut-être de l'Être-Suprême, comme l'*Atoua* ou l'ombre immortelle des Nouveaux-Zélandais, mais de quelques attributs de l'Être-Suprême, ou de quelques êtres subordonnés, bons ou mauvais. Les lares ou dieux familiers des anciens payens étaient de cette nature, et quelque chose de ce genre semble se retrouver en tous lieux, suivant que l'ignorance et la superstition aveuglent l'esprit humain.

(*Missionary Register*, décemb. 1816, pag. 524.)

NOTE SUR MAWI, JEUNE NOUVEAU-ZÉLANDAIS, MORT
À PADDINGTON, LE 28 DÉCEMBRE 1816.

(Extrait d'un Mémoire écrit par le Rév. Basil Woodd.)

Suivant toute apparence, ce jeune homme naquit à la Nouvelle-Zélande vers l'année 1796. Il était parent du grand chef Tara, qui jouit d'une grande autorité sur la partie méridionale de la baie des Iles.

Vers 1806, deux navires étant venus mouiller dans cette baie, l'un des capitaines dont Mawi parlait avec beaucoup d'éloges, représenta avec tant de chaleur les avantages de la religion et de la civilisation ; et inspira tant de confiance au père de Mawi, que celui-ci lui confia son fils, alors âgé de neuf à dix ans, pour l'emmener avec lui.

Mawi dit adieu à ses parens qu'il ne revit plus, car quelques mois après ils furent emportés par une maladie épidémique qui, apportée d'un district éloigné de l'île, fit périr une quantité d'insulaires. Mawi parlait toujours de son père comme d'un homme qui avait appris de son capitaine à adorer le vrai Dieu, et il espérait le revoir dans un lieu *qu'il ne s'en séparerait plus.*

Ce capitaine remit Mawi entre les mains de M. Drummond, à l'île Norfolk, qui le traita comme un de ses enfans, et lui fit apprendre à lire et à écrire. Quelques années après, M. Drummond et sa famille passèrent à Sydney, et en février 1812 ils s'établirent sur une ferme près de Liverpool.

M. Drummond fit donner à son pupille toutes les connaissances religieuses ; et il l'occupa aux divers travaux de l'agriculture. Mais ce genre de vie parut ennuyeux au caractère actif et entreprenant du jeune Mawi. Il était avide de voir du pays et d'acquérir de nouvelles connaissances. Il passa peu de temps après à l'école de Parramatta, sous la surveillance de M. Mars-

den, où il fit la connaissance de M. Kendall dont il reçut les leçons, et pour lequel il conçut l'amitié la plus tendre et la plus inviolable.

Il accompagna MM. Marsden et Kendall dès leur premier voyage à la Nouvelle-Zélande et leur servit d'interprète. Ce fut alors qu'il revit pour la première fois son parent Tara et ses compatriotes.

Quand M. Marsden quitta la Nouvelle-Zélande, en février 1815, après y avoir établi les missionnaires, il y laissa Mawi pour les assister dans leurs travaux, comme ayant résidé long-temps à Parramatta et connaissant très-bien les coutumes anglaises. Mais ayant entendu beaucoup parler de l'Angleterre, et dévoré par un désir sans bornes de s'instruire, il obtint de ses amis la permission de visiter cette île favorisée. En août 1815, il embarqua sur le balancier *Jefferson*, et n'ayant pas d'argent pour payer le voyage, il fit à bord les fonctions d'un simple matelot. Le voyage dura dix mois, et il arriva dans la Tamise au mois de mai 1816.

Le capitaine du navire, ne sachant comment se débarrasser de cet étranger dépourvu d'amis et d'appuis, le présenta à la maison de la Société. Le comité décida qu'il serait mis sous la protection de la Société, et il fut remis à M. Basil Woodd chez qui il arriva le lundi soir 10 juin 1816.

Celui-ci le confia à une famille honnête qu'il chargea de le nourrir et de le loger, et l'envoya à l'école de M. Hazard, homme pieux et intelligent. Mawi montra beaucoup d'application et fit de rapides progrès; sa conduite fut édifiante. Mais on sera bien aise d'entendre à ce sujet le récit même du révérend Basil Woodd.

En peu de temps l'intelligent jeune homme répondit amplement aux soins et aux dépenses de la Société.

Il déploya une grande douceur et humilité d'esprit, une soif ardente pour toutes les connaissances utiles, une soumission parfaite aux avis de ses instituteurs et une noble ambition de devenir utile à sa patrie. Il prenait beaucoup de plaisir à

fréquenter la maison de Dieu, à écouter les conversations religieuses, à lire des livres utiles et à suivre les écoles.

Parfois, dans les écoles du dimanche, il s'occupait de l'instruction d'une classe de petits garçons, pour apprendre de quelle manière il pourrait enseigner aux enfans de la Nouvelle-Zélande.

Il fut surtout charmé un jour que je le conduisis visiter l'école des filles de Bentinck, dirigée avec toute la simplicité du système d'éducation du docteur Bell. Il parut le comprendre assez pour essayer d'instruire sur le même plan.

Durant ma résidence annuelle à Drayton-Beauchamp, je ne pus le suivre avec le soin que je désirais. Aussitôt après mon retour, mon premier soin fut de me rendre chez M. Hazard et de demander comment allait Mawi. M. Hazard me fit un rapport très-satisfaisant sur notre jeune ami. Je trouvai qu'il avait fait des progrès merveilleux, et que sous l'obligeante surveillance de son instituteur il avait dépassé toutes mes espérances. Il avait acquis la connaissance des premiers principes du dessin et de la perspective, et avait tracé divers plans et devis pour la construction des maisons. Il me donna des échantillons de ces divers ouvrages, et j'en envoyai quelques-uns au comité de la Société.

Un jour on lui demandait s'il voudrait demeurer en Angleterre, il répondit sur-le-champ avec beaucoup d'expression : « Oh ! non, je ne puis pas faire de bien ici, mais j'en puis faire un peu dans mon pays. »

Dans les mois d'octobre et novembre, il se trouva fréquemment mal. M. Hazard lui dit : « Vous feriez bien de rester à la maison un jour ou deux, jusqu'à ce que vous vous trouviez mieux. » Sa réponse fut : « Non, Monsieur, je ne suis jamais aussi content qu'à l'école. »

M. Hazard m'assure qu'il ne l'a jamais vu en colère, et que dans toutes les circonstances il manifestait un esprit d'humilité, de patience et de soumission, qui eût fait honneur à plusieurs de ceux qui portent le nom de chrétiens.

• Quoique en général silencieux et réservé, il était toujours très-communicatif avec son instituteur; il semblait avoir beaucoup de considération pour lui, et il lui disait souvent avec des yeux étincelans de joie : « Oh! Monsieur, je penserai souvent à vous, même quand j'en serai à plusieurs milliers de milles. »

• Il était fort remarquable qu'il ne manifestât pas le moindre intérêt ni la moindre curiosité pour tous les spectacles qui attirèrent le peuple. Quand il apprit, le 9 novembre, que le lord maire de Londres passerait dans les rues en grande pompe, suivi d'hommes armés, de musique, de pavillons, etc., et que ce serait un spectacle tel qu'il n'aurait pas d'autre occasion d'en voir un semblable, il ne se soucia nullement d'aller à Westminster pour ce jour. Mais s'il était invité à aller visiter une nouvelle école, un examen d'enfans, une assemblée de société pour la bienveillance chrétienne, la distribution des Bibles et le soutien d'une mission chez les payens, alors il était tout cœur et tout zèle.

• Un ami que j'avais chargé de le surveiller, qui le menait avec lui à la chapelle et le plaçait souvent dans son banc (M. Short), m'a rapporté qu'il ne l'a jamais entendu employer de termes indécens, que jamais un de ces mauvais mots si communs aux marins n'est sorti de sa bouche, et qu'il n'a jamais prononcé le nom de Dieu qu'avec crainte et respect. Il paraissait aussi prudent dans ses paroles, plein de franchise et de simplicité.

• La température humide et brumeuse de novembre éprouva cruellement la constitution de Mawi. Il contracta une toux dangereuse, et pendant un temps il éprouva les symptômes ordinaires d'une prompte consommation. Je le confiai aussitôt aux soins d'un médecin de mes parens, M. Charles Woodd; et en peu de temps je vis avec joie que, grâce à ses soins, tous les symptômes alarmans avaient disparu complètement. Comme il était évident que notre atmosphère humide et froide ne lui convenait nullement, je jugeai à propos de demander à la So-

clôté son retour dans sa patrie par la première occasion.

• Le jour de Noël, Mawi se plaignit de maux violens à la tête et dans les reins, et il se trouva si mal, qu'il garda la maison. Le jeudi matin, je fus informé que son visage était considérablement enflé, et que les symptômes de la dysenterie s'étaient montrés.

• Le vendredi matin, immédiatement après mon déjeuner, je me rendis à son logement. La nouvelle que j'avais reçue était très-alarmante. Je montai les escaliers, et je fus témoin du spectacle le plus affligeant et le plus effrayant que j'aie jamais vu. Le plancher de la chambre était teint du sang de mon pauvre ami, et lui-même en était couvert. Il semblait tout-à-fait éternué, parlant très-bas et avec une extrême difficulté. Le séjour de sa chambre était très-dangereux. Sa maladie me parut tout-à-fait inexplicable. Parmi les nombreux cas que j'avais observés, je n'en avais jamais vu aucun de ce genre. Je courus aussitôt chercher M. G. Woodd qui s'était offert à le traiter gratuitement, et le priai de se rendre le plus tôt possible près de Mawi. Il arriva le premier et m'envoya demander à une école voisine où je me trouvais. Quand j'entrai dans la chambre il dit : « Il est dangereux pour vous d'être ici. C'est une fièvre • putride des plus rapides et des plus malignes que j'aie jamais • observées. » Le fait était que, si je puis m'exprimer ainsi, tout son être se décomposait. Son sang coulait par tous les pores, par la bouche, le nez, les oreilles, les yeux. En approchant de lui, j'observai que sa peau était couverte de taches pourprées, et que le sang paraissait même se mêler à sa respiration. Je me retirai un moment avec le médecin, et envoyai tout de suite quelques cordiaux au pauvre malade. »

M. Woodd revint ensuite près de lui, et il entra dans des détails fort touchans sur les marques de pitié, de constance et de résignation que ce malheureux insulaire donna dans les derniers momens de son existence. Le soir il se retira.

• Peu après, comme sa maladie empirait, Mawi tomba dans le délire, mais par intervalles il revenait à lui, et dans ces

momens il semblait occupé à prier Dieu de toute son ame.

• Le matin suivant, il parut un moment un peu ranimé : il était tranquille, résigné et content. Il avait éprouvé à la lettre une sueur de sang, mais elle s'était beaucoup apaisée. Deux personnes étaient près de lui, et baignaient souvent son visage avec du vinaigre, ce qui semblait le rafraîchir.

• Vers cinq heures du matin, un de ses assistans lut auprès de lui les prières du service pour la visitation des malades. Il semblait écouter avec attention et fut tout-à-fait absorbé dans la prière; mais la nature était presque épuisée. Il resta dans cet état jusqu'à sept heures et demie environ, puis la mort ferma ses yeux, le 28 décembre 1816.

• Je n'ai qu'une observation à ajouter, qui m'a beaucoup surpris ainsi que mes amis. L'opinion de Mawi était que les Nouveaux-Zélandais, n'ont point d'idée d'un Être-Suprême; qu'ils ne rendent aucun culte religieux aux figures grotesques qu'on trouve en leur possession, et que ces figures bizarres et difformes n'ont aucun rapport à une idée religieuse. Je l'ai sondé souvent à ce sujet; et tout ce que j'ai pu découvrir, est qu'ils croient en un mauvais esprit, nommé Atoua, qui les tourmentait beaucoup en embrouillant leurs filets et chavirant leurs pirogues.

BASIL WOODS.

(*Missionary Register, fév. 1817, pag. 71.*)

EXTRAITS DU JOURNAL DE M. KENDALL

Depuis le mois de mars 1815 jusqu'en janvier 1816.

23 mars 1815. Temangai et Koura-Koura, deux chefs de Wangaroa, nous ont rendu une visite avec leurs gens. J'avais envie de retourner avec eux à Wangaroa pour faire des observations sur la place et sa population; je m'étais disposé à en voyager et j'avais préparé mes provisions et mes effets; mais mes amis de Tepouna m'en empêchèrent et me supplièrent in-

taniment de rester avec eux. Pour motif principal de leur résistance à mes projets, ils rappelèrent que quand *le Boyd* fut capturé, Tepahi, leur dernier chef, fut traité comme chef du complot; les capitaines et les équipages des baleiniers tuèrent plusieurs de leurs gens et détruisirent leur île; que si je venais à être tué à Wangaroa, ils en souffriraient encore le reproche et la punition, quoique innocens, comme il était arrivé à Tepahi. Je ne pouvais qu'e me rendre à un raisonnement aussi fondé; car je suis plus que jamais convaincu que Tepahi, loin d'avoir trempé dans l'affaire du *Boyd*, quant au meurtre de l'équipage, joua alors un rôle très-honorable et digne d'éloges. Il fit descendre les malheureux marins du gréement avec l'intention de les sauver, et il eût réussi dans ce projet, s'il n'en eût été empêché par Tepouhi et Taara, qui les lui arrachèrent par force. Les naturels de Wangaroa, tout en avouant leur propre cruauté, affirment tous que quand ils massacrèrent les marins, Tepahi se couvrit les yeux avec la main et versa des larmes. Il ne se joignit point à eux dans leur horrible festin.

J'ai donné ces détails pour faire voir que le peu que Tepahi connaissait de la civilisation lui avait été néanmoins très-utile dans un moment si critique.

Le peuple de Tepouua désire vivement voir son innocence reconnue aux yeux de la nation anglaise.

Mardi 31. Une pirogue est revenue de la rivière Tamise; son équipage a tué et mangé trois hommes et fait prisonnières une femme et cinq jeunes filles, qu'ils comptent garder comme esclaves. La tête d'une des malheureuses victimes a été exposée dans notre établissement. Elle avait été préparée par les naturels jaloux de la montrer à leur retour à leurs amis, comme un trophée de la victoire qu'ils avaient remportée sur leurs ennemis. Les colons ont prié les naturels de l'emporter et de l'enterrer.

8 avril. J'ai assisté à une cérémonie de deuil. Les parens de cinq naturels qui étaient morts depuis quelque temps, mais

dont les corps avaient été relevés ou déterrés, pour en conserver les os, s'étaient rassemblés pour pleurer sur ces restes. Les cris et les gémissemens ordinaires en ces occasions se firent entendre. La figure et la gorge des parens en deuil furent, comme de coutume, inondées de sang. Les Nouveaux-Zélandais ont l'habitude de relever les corps de leurs amis après la mort. Ils nettoient les os et rejettent la chair. Les os d'une personne du peuple sont nettoyés au moins une fois; mais les os d'un chef sont relevés à quatre ou cinq reprises et définitivement mis dans une corbeille. Ils sont conservés comme des reliques sacrées. Les enfans sont conduits près des os de leurs ancêtres pour y verser des larmes, afin de perpétuer leur mémoire. La manière dont les Nouveaux-Zélandais prennent soin de leurs morts est particulièrement dégoûtante. Ils transportent le cadavre d'un parent l'espace de plusieurs milles sur un cercueil, un mois ou deux après sa mort. Il n'y avait qu'un mois que trois des personnes dont il est question étaient mortes. Le crâne est découvert, tandis que les assistans pleurent.

Peu de semaines après le départ de M. Marsden, il s'éleva entre le chef Koro-Koro qui nous avait accompagnés de Port-Jackson, et Okida, autre chef d'un territoire voisin de Wangaroa, une querelle qui eut des suites sérieuses. Un jour les hommes de Koro-Koro, en passant par le district d'Okida, avaient pris quelques patates sur une ferme de la côté; pour s'en venger, les propriétaires eurent recours aux armes. Un des hommes d'Okida fut tué et enterré dans son propre champ. Peu de temps après, Okida rassembla son peuple, et venant à la baie des Iles, il fit une descente sur le terrain de Koro-Koro. La propriété de celui-ci et plusieurs cochons sur une île adjacente, appartenant à Pomaré, furent détruits. Un poulain dont M. Marsden lui avait fait cadeau fut aussi tué.

Les Nouveaux-Zélandais auront des guerres entre eux, mais je ne crains point qu'ils persécutent les colons tant que nous conserverons notre neutralité et que nous les traiterons bien. La guerre est la gloire des Nouveaux-Zélandais. Les combats

sont le principal objet de leurs entretiens. Les exercices physiques font partie des cérémonies funèbres. Ils pensent que l'âme, aussitôt qu'elle a quitté le corps, est lancée dans la guerre. L'endroit où ils supposent que les esprits des morts vont combattre, est le cap Nord.

15 avril 1845. Les restes de Doua-Tara et de sa femme ont été transportés de Tepouua à Motou-Tara, à la distance de quinze milles. Les lamentations ont eu lieu comme à l'ordinaire.

19 avril. Les trois chefs Tepere, Temangui et Koura-Koura sont arrivés de Wangaroa pour visiter notre établissement avec quatorze pirogues de guerre et trois ou quatre cents de leurs hommes. Tepere est le chef qui sauva la femme et les deux enfans dans l'affaire du *Boyd*. Il paraît être un homme doux, et jouir sur ses gens d'une influence beaucoup plus grande qu'aucun des chefs que j'ai vus. Il nous engagea vivement à aller nous établir à Wangaroa.

20 avril. Tepere et ses gens ont remonté la baie pour aller pleurer sur les os des chefs qui ont été dernièrement emportés de Tepouua. Au moment de leur départ, Tepere donna des ordres à son peuple pour qu'on rendit aux colons une scie qui leur appartenait, et qui leur avait été dérobée pendant la nuit. Cet ordre fut exécuté, mais la scie était brisée en plusieurs pièces. Une des pirogues de Tepere avait quatre-vingt-un pieds de long et contenait soixante-sept personnes.

Les Nouveaux-Zélandais sont sujets à des maladies entanées, qui proviennent du défaut de propreté. Ils sont assez souvent attaqués de violens maux de tête, d'yeux, etc. Je voudrais me connaître en médecine, car je pense que je pourrais leur être d'un grand secours. Quel qu'il en soit, j'ai plusieurs malades auxquels j'administre des remèdes rafraîchissans et apéritifs, suivant que leur position me semble le demander. Ils sont très-côntens quand ils se sentent soulagés. Il est fort mal de leur part de permettre à leurs jeunes femmes de visiter nos navires : plusieurs d'entre elles gagnent des mala-

diées éternelles avec nos marins, et souvent ces malheureuses créatures y succombent, faute d'en connaître les remèdes. Les matelots leur apprennent aussi à jurer et à blasphémer. Il faudra beaucoup de temps avant de les corriger du mauvais langage que leur ont appris nos compatriotes.

Dimanche 7 mai. Nous avons reçu la visite de Kangaroo et de Shongui, qui nous ont apporté une abondante provision de patates. Shongui pleurait amèrement en me saluant.

10 mai. Nous avons reçu la visite des chefs Tepouhi et Taara, qui furent les principaux acteurs dans l'affaire du *Boyd*. Ils avaient été durant cinq mois absents de leur pays, avec quelques-uns de leurs liens, occupés d'une excursion guerrière sur une partie éloignée de l'île, et ils étaient alors sur le point de retourner dans leur patrie. Ils étaient très-affamés, et on leur fournit à l'établissement quelques corbeilles de patates.

Taara (ou Georges) dit qu'il avait tué plusieurs de ses ennemis, mais qu'il n'avait rapporté aucune de leurs têtes. Un petit garçon de dix ans environ avait été fait prisonnier. Tepouhi, Taara et leurs hommes se conduisirent paisiblement durant leur séjour avec nous. Les chefs Kangaroo, Shongui et Taara se trouvèrent ensemble, et conversèrent amicalement, ayant renoncé à leurs anciennes hostilités.

Les gens de Wangaroo dirent qu'ils ne seraient point de mal au navire de M. Marsden, s'il mouillait chez eux, parce qu'ils sont attachés à M. Marsden, et qu'ils aiment la conduite du capitaine et de l'équipage de ce bâtiment. Ils ne feront point la même promesse touchant les autres navires européens.

Dimanche 14 mai. Est arrivé le brick *Endeavour*, capitaine Powell, de Port-Jackson. Le capitaine Powell nous apprit que l'*Active* était prêt à appareiller quand il quitta Port-Jackson. Il est parti d'ici jeudi, après s'être procuré une provision de porc, de poisson et de patates pour l'équipage de son bâtiment.

17 mai. Est arrivé le brick l'*Active*, capitaine Hanson, avec des provisions pour l'établissement, et des objets de commerce pour acheter une cargaison d'espars, etc. Les chefs Toupe

et Temarungai et quelques autres naturels sont revenus sur ce navire de Port-Jackson, enchantés de leur voyage et des présents qu'ils avaient reçus.

19 mai. Je suis allé à Wai-Tangui avec M. Hall, où nous sommes trouvés avec le chef Waraki, et nous avons acheté de lui un morceau de terre de cinquante aeres, pour la Société. C'est la meilleure qualité de sol de toute la baie des Iles pour un établissement.

Waraki, ainsi que plusieurs autres chefs l'avaient fait, exprima la crainte que les Anglais, sous un court espace de temps, n'acérussent leurs forces pour chasser les naturels dans les bois, et leur enlever leurs terres. Nous tâchâmes d'apaiser ses craintes. Il répliqua à nos observations qu'il était fort bon que quelques blancs habitassent à la Nouvelle-Zélande, mais non pas un grand nombre.

Comme je prenais mon repas, je donnai à manger un peu de porc à Waraki. Après l'avoir mis entre ses dents, il fit une longue prière et le jeta ensuite. C'était une pratique religieuse. Il tâcha de me convaincre qu'il n'avait pas eu par là l'intention de m'offenser, et qu'il mangerait tout à l'heure avec moi.

Une pirogue de la rivière Tamise est arrivée avec quelques hommes de Houpa.

Dimanche 21 mai. Quelques-uns des gens de Houpa ont assisté au service divin chez moi. Ils ont pris beaucoup de plaisir à la musique et au chant.

Les naturels nous ont volé divers articles depuis notre séjour ici; mais ils l'ont fait avec beaucoup de mystère, et ne paraissent pas avoir envie d'user de violence envers aucun de nous. Je ne m'étonne pas de leurs larcins, sachant combien ils sont avides de fer.

Deux ou trois pieux forgerons trouveraient beaucoup d'ouvrage à la Nouvelle-Zélande; eux et leurs familles seraient abondamment entretenus en provisions du sol.

1^{er} juin. Le balancier *Phénix*, capitaine Parkér, a mouillé sur l'autre côté de la baie. Ce navire était déjà venu le 3 mars

pour faire de l'eau, du bois et des vivres, et il est revenu pour le même objet.

Dimanche 4 juin. Les naturels de Tepoua ayant appris l'arrivée du capitaine Parker, et sachant qu'il avait participé à la destruction de leur île, désirèrent vivement le voir, et me prièrent de l'inviter à venir chez moi : je me rendis à ce désir, et il est venu ce matin. Quand il débarqua, un nombre considérable de naturels se rassembla et deux ou trois des principaux de l'île l'entourèrent; montrant l'île où jadis était leur ville, ils lui dirent en mauvais anglais : « Capitaine Parker, voyez l'île! Capitaine Parker, regardez l'île! » (C'était celle de feu Tepahi.) Le capitaine n'eut pas de peine à comprendre ce qu'ils voulaient dire; et je fus content de leur conduite, car je vis qu'ils n'avaient pas l'intention de lui faire du mal. Je les priai de ne rien dire jusqu'à ce que le service divin fût fini; car c'était le moment d'adorer Dieu. Ils acquiescèrent sur-le-champ à ma demande. Il en entra dans ma maison autant qu'elle put en contenir, et le reste se pressa en foule près de la porte. Quand les prières furent terminées, je leur dis que le capitaine Parker et les autres capitaines des baleiniers avaient été persuadés, avant la destruction de leur île, que feu Tepahi, leur chef regretté, avait été l'un des auteurs de la destruction du *Boyd* et de son équipage; qu'on leur avait fait des mensonges, puisque Tepahi était un bon homme, et les habitants de Tepoua de braves gens; que le capitaine Parker voulait faire la paix avec eux et qu'il ne leur ferait plus de mal. Les naturels s'adressèrent eux-mêmes au capitaine Parker, par l'organe de l'un d'eux qui parlait passablement anglais; ils lui dirent combien d'hommes, de femmes et d'enfants avaient été tués; combien de balles avaient traversé les bras et les jambes des autres; que sept balles avaient percé le manteau de Tepahi, dont une l'avait blessé, mais non à mort; et que tout le reste des habitants se sauvèrent à la nage et s'échappèrent, excepté neuf femmes blessées qui restèrent sur le rivage, et furent découvertes par les marins qui ne les tuèrent

point. L'interprète ajouta que les naturels étaient disposés à faire la paix; et sur-le-champ plusieurs d'entre eux se levèrent pour donner la main au capitaine Parker.

Les colons furent très-satisfaits de cette entrevue. La manière paisible dont les naturels de Tepouna ont représenté les maux qu'ils ont éprouvés, sans aucun transport de colère, et leur empressement à faire la paix, nous ont confirmés dans notre bonne opinion pour eux. Il est vraiment satisfaisant d'observer leurs progrès rapides vers la civilisation. Il est agréable aussi de voir un petit nombre parmi eux faire attention au jour du Seigneur. Quelques-uns des chefs ont déclaré qu'ils avaient l'intention de ne pas travailler ce jour-là.

Mon jeune ami Tonai déclara son intention d'accompagner le capitaine Parker en Angleterre. Son frère Koro-Koro y consentit, mais il désira qu'il emmenât sa femme avec lui. Quand je lui fis observer combien sa position deviendrait fâcheuse, à une aussi grande distance de chez elle, si son mari venait à mourir, Koro-Koro répondit qu'en pareil cas elle ferait fort bien de se pendre, suivant la coutume des femmes de la Nouvelle-Zélande.

13 juin 1845. Le brick *Trial*, capitaine Hovell, est arrivé, ainsi que le schooner *Brothers*, capitaine Burnett, de Port-Jackson. Quelques naturels sont revenus de Port-Jackson sur ces navires. J'ai appris que les habitans ont vendu au capitaine Hovell deux tonneaux de lin. Ils ont aussi fourni à ces bâtimens des cochons et des patates.

16 juin Tara-Rakon, oncle de feu Doua-Tara, vient de mourir après une courte maladie.

Dimanche 18 juin. Madame Kendall et moi nous nous sommes rendus à l'endroit où les personnes du deuil s'étaient rassemblées. Le corps était orné de plumes et le front découvert, comme de coutume. Les assistants se lamentaient sur le cadavre et se déchiraient suivant leur habitude, jusqu'à ce que le sang coulait. Ces scènes sont fort pénibles à voir.

19 juin. Nous avons reçu la visite de quelques étrangers de

la partie occidentale de l'île. Ils ont apporté des cochons et d'autres objets, et sont repartis fort contents de les avoir échangés contre des haches.

11 juillet. *L'Active* a appareillé pour Port-Jackson, avec une cargaison d'espars, de lin, etc. Les chefs Tekoke, Wetoï et quelques autres naturels, sont partis sur ce navire.

Peu de jours avant le départ du brick *L'Active*, mon vieux ami Kangaroa est mort. Je dois regretter la perte de ce chef respecté qui m'a toujours voulu du bien, et jouissait d'un grand crédit sur ses concitoyens. C'était un homme actif et industriel, et, sous ce rapport, sa perte sera préjudiciable à son peuple. Je suis fâché de n'avoir pas eu l'occasion de lui faire une visite durant sa maladie. Son frère Shongui, m'a-t-on dit, en a été accablé de douleur; il a tenté deux fois de se pendre, mais on l'en a heureusement empêché.

17 juillet. J'ai rendu une visite à mes amis; les habitants de Tepoua. J'y vis une femme de ce village qui avait gagné un fort refroidissement qui lui avait causé une inflammation aux yeux. Sa figure et son cou étaient considérablement enflés, et elle était condamnée. L'application des vésicatoires lui a rendu la santé.

18 juillet. J'ai reçu la visite d'un naturel dans un état fort alarmant; il avait aussi gagné un refroidissement, et n'avait pris aucun soin de lui-même. Ces sauvages ne se doutent nullement des causes de leurs maladies. Ils attribuent à Atoua tout ce qui les fait souffrir. L'homme dont je parle disait qu'Atoua était dans son corps et le dévorait. Il ne semblait aucunement comprendre les funestes effets de l'eau froide, bu pendant un accès de fièvre. Je lui donnai les choses que je crus le plus convenables à son état, et il fut bientôt guéri.

21 juillet. J'ai visité un homme nommé Tawai-Moudi, qui, m'a-t-on dit, était près de mourir. Il était taboué et assisté par deux prêtres et quelques autres amis qui, nonobstant son état, m'en laissèrent approcher. Il parut vivement alarmé par la crainte que le dien reptile ne fût dans son corps, et ne le fit

bientôt mourir. Je tâchai d'apaiser ses craintes en lui montrant sa grossière erreur...

Je fis donner un peu de sagon et de thé à ce pauvre homme qui avait passé trois jours sans manger, et après l'avoir pris il parut un peu ranimé.

22 juillet. Comme je traversais le village, quelques naturels me prièrent de visiter un garçon de treize à quatorze ans qui semblait être en consommation. C'était une violente fluxion de poitrine. Je le fis venir chez moi, et lui donnai des alimens et des remèdes : il fut bientôt rétabli.

Dimanche 23 juillet. Je suis allé, avec madame Kendall, voir ceux qui pleuraient sur le corps de Tawai-Mouï, mort ce matin de bonne heure. Le corps était paré et debout comme à l'ordinaire. La figure avait été ointe d'huile, pour faire ressortir les marques du tatouage; les cheveux taillés, proprement attachés et ornés de plumes. Quand les amis du mort s'approchèrent pour pleurer, ils s'agenouillèrent sur un rang devant le cadavre. Alors ils commencèrent à pousser des cris, à se déchirer et à parler au défunt. Si les Nouveaux-Zélandais ne rendent pas un culte aux morts, il paraîtrait qu'ils n'en ont pas du tout. Les poumons du mort étaient affectés; mais je pense qu'il eût pu vivre beaucoup plus longtemps, si on lui avait donné les soins nécessaires. Quand je le visitai, il était dans une hotte chaude, avec du feu près de lui. Il sortit pour prendre des alimens, car il n'osait pas manger dans sa maison, de peur qu'Atoua ne le tuât sur-le-champ. Le temps était froid, et il bâta sa mort en buvant de l'eau froide.

24 juillet. J'allai visiter mon ami Ware, malade depuis quelques mois. Il me parut décliner rapidement, toussant et crachant sans cesse. Il était aussi taboué; mais il désira que je lui parlasse, et se hasarda à me prendre la main. Il dit qu'il avait grand-peur qu'Atoua ne le tuât. Je tâchai de lui expliquer qu'il n'y avait qu'un grand Atoua qui avait fait l'univers, etc. Je tâchai de le convaincre aussi combien il était absurde de croire qu'un de nos yeux devint une étoile dans le ciel,

tandis que l'autre, prenant une figure humaine, irait combattre à Té Reinga ou à la caverne d'Atoua, qui se trouve aux Trois-Rois, au large du cap Nord. Ware écoutait avec attention tout ce que je disais, mais il ne pouvait surmonter les préjugés qui avaient pris racine dans son esprit. Un prêtre s'approcha quand nous eûmes fini notre conversation, et Ware lui raconta ce que je venais de lui dire.

Dimanche 30 juillet. Le matin, j'allai voir quelques naturels de mes amis, je les trouvai pleurant sur les corps de trois de leurs parens qui venaient de quitter ce monde.

L'après-midi, je visitai un malade sur le point de mourir; je lui donnai quelques remèdes; il était trop tard, et il mourut le lundi matin de bonne heure.

J'ai appris que les naturels, pendant l'hiver, meurent très-promptement. Plusieurs d'entre eux sont maintenant à la dernière extrémité; mais ils ne soupçonnent nullement la cause de leur état. Leur superstition contribue grandement à accroître cette mortalité. Le climat est fort humide; et en s'exposant à ses intempéries, ils gagnent très-souvent des refroidissemens. Ils ne mangent jamais dans leurs maisons, et ils cessent d'y dormir dès qu'ils deviennent malades. Au lieu de provoquer la transpiration en se tenant chaudement, ils l'arrêtent en couchant au grand air et buvant de l'eau froide.

18 août. J'ai remonté la rivière jusqu'à douze milles, pour semer du blé pour mes amis Shougui et Tara.

21 août. J'ai remonté la rivière jusqu'à six milles, pour semer du blé pour mon ami Shouraki. M. King m'a accompagné.

28 août. J'ai remonté la rivière jusqu'à douze milles, pour semer du blé pour Waïdoua, Tawa et Rewa.

31 août. Le brick *Trial*, capitaine Hovell, et le schooner *Brothers*, capitaine Burnett, sont rentrés dans la baie. Le capitaine Hovell prétend que le dimanche 20 de ce mois, les naturels près de la baie Mercure ont tenté de prendre ces deux navires.

26 septembre. Je désire offrir à la connaissance de la Société les particularités suivantes, savoir : 1° la condition désastreuse des naturels durant l'hiver et leur mortalité, 2° La population plus nombreuse vers le Sud. Ifina-Mate-Horo est reine d'un grand district dans l'intérieur, de l'autre côté de la Tamise. 3° La coutume d'embaumer les corps et de les déposer dans une caisse. 4° Le meurtre des enfans et le suicide des parens à l'occasion de la mort d'un des époux. 5° L'humidité du climat.

28 septembre 1815. Le brick *Active* est arrivé de Port-Jackson, les naturels à bord se portaient tous bien.

4 octobre. Le brick *Trial* a fait voiles pour Taïti et le schooner *Brothers* pour Port-Jackson.

31 octobre. Le brick *Active* est appareillé pour Port-Jackson, ayant à bord plusieurs chefs. Il est rentré le dimanche, 5 novembre, dans la baie, et est parti le 8 du même mois.

30 novembre. M. Hunt, le premier contre-maitre du baleinier *Phénix*, et l'équipage d'un canot ont juré ma perte, parce que je refusais, en ma qualité de magistrat, de permettre au capitaine Parker de débarquer un homme qu'il s'était engagé à reconduire à Sydney, d'où il l'avait emmené. Aussitôt que les naturels eurent vu ce qui se passait, une centaine d'entre eux, en armes, accourut du village pour nous protéger. Le contre-maitre et les matelots se trouvèrent heureux de pouvoir se retirer.

6 janvier 1816. Les gens de Wal-Tangui sont venus réclamer les deux veuves qui ont survécu à Doua-Tara, ainsi que la femme de Tara-Rakou. Une des femmes de Doua-Tara avait dernièrement transgressé les lois de son pays, en épousant un jeune homme.

22 janvier. L'établissement est assiégé de visiteurs de la rivière Tamise, du cap Nord, de Wangaroa et de différentes parties du pays. Maintenant nous avons pour plusieurs mois des provisions de patates que nous ont apportées nos amis. Il est agréable de voir l'harmonie parfaite qui règne entre

nous et tous les naturels. Ils s'occupent beaucoup de leurs exercices militaires. Un étranger serait épouvanté des coups de fusil, du bruit de lances, de haches d'armes, de cassettes et de mousquets résonnant de tous côtés. Ils s'efforcent à l'envi de faire d'affreuses grimaces, de tirer la langue, de rouler les yeux, afin d'essayer tous les moyens de se donner l'aspect le plus horrible. Mais nous n'en sommes nullement troublés, sachant que nous sommes en paix avec eux. Les femmes des colons sont actuellement sans crainte touchant leur sûreté. Nous ne nous opposons pas publiquement aux naturels dans leurs coutumes payennes; mais nous leur parlons convenablement, quand l'occasion s'en présente.

29 janvier. M. et madame Hall et leurs enfans sont revenus de Wai-Tangui à notre établissement, ayant été dépouillés d'une partie de leurs propriétés il y a trois jours. M. Hall a reçu un coup violent sur la figure; mais je suis heureux de pouvoir annoncer qu'il va déjà mieux. Le capitaine Graham de Catherine a eu la bonté de prêter son canot et ses gens à M. Hall; et pour cela il mérite tous nos remerciemens. J'espère que nous resterons désormais ensemble, en paix et en sûreté. Les naturels d'ici sont nos amis.

(*Missionary Register*, août 1817, pag. 344.)

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. KENDALL A M. MARSDEN,

Datée de Rangui-Hou, le 6 juillet 1815.

Quand nous eûmes reconnu que nous ne pouvions nous procurer du bois à Tepoum, et que nos deux sciens resteraient sans emploi, M. Hall et moi nous jugeâmes qu'il serait à propos d'essayer ce que l'on pourrait faire sur l'autre côté de la baie. Suivant M. Hall, la rivière de Wai-Tangui est préférable à tout autre endroit de la baie des Iles pour se procurer le bois au moyen de radeaux, et la terre des environs convient parfaitement au labourage et aux troupeaux. C'est

pourquoi nous crûmes qu'il serait très-avantageux d'y acheter cinquante acres de terre pour la Société.

Dès que les scieurs eurent fini leur ouvrage ici, ils allèrent s'établir en cet endroit, et ils commencèrent aussitôt à creuser une fosse à scier. Le chef Waraki mourut peu de jours après qu'ils s'y étaient fixés. Quand un chef meurt, son pays est dans un état de trouble, et d'ordinaire de grands pillages en sont des suites. Lorsque les parens de Waraki se furent retirés pour pleurer près du défunt, une troupe d'étrangers vint chez un des scieurs durant la nuit, et le déposséda du peu qu'il possédait. Shongui ayant appris cet événement, courut chez les voleurs avec une partie de ses gens; ceux-ci s'enfuirent tous à son approche, excepté un vieillard et quelques femmes. Shongui, à ce qu'on m'a dit, leur rappela avec chaleur comment lui-même, Doua-Tara et plusieurs autres, avaient été traités par les Anglais à Port-Jackson. Il leur apprit comment les blancs punissaient les voleurs, et il leur déclara que puisque ces hommes avaient emporté la propriété des blancs, il allait certainement enlever et détruire les propriétés de tous les coupables. Sur quoi les gens de Shongui entrèrent dans les maisons des pillards et mirent ses ordres à exécution. Le peuple de Waraki les a aussi châtiés, mais on n'a rien recouvré des objets volés.

Nonobstant cette aventure décourageante, M.^r Hall est déterminé à rester à Waï-Tangui. Le fils de Waraki a envoyé une escorte pour protéger les scieurs qui y retourneront avec M. Hall, aussitôt que l'*Active* appareillera pour Port-Jackson. M. King, le forgeron et moi, nous restons ici.

(*Missionary Register*, déc. 1817, pag. 520.)

Des excès nouveaux et d'un genre plus grave, de la part des naturels, forcèrent M. Hall à quitter définitivement Waï-Tangui le 15 janvier 1816. Il appelle Waï-Tangui le jardin de la Nouvelle-Zélande.

(*Missionary Register*, déc. 1817, pag. 522.)

Cinq Européens et non moins de cent naturels ont été tués dans ce combat (des navires *Trial* et *Brothers*) à la baie Mercure. Les habitants de la baie des Iles ont été vivement indignés contre les équipages du brick et du schooner, pour le meurtre de leurs compatriotes. Probablement ils les eussent massacrés, pour les crimes qu'ils avaient commis, si l'*Active* n'eût été en ce moment dans la baie, et sans la présence des colons parmi eux. Avant de quitter la baie pour aller à la rivière Tamise, un chef avait été frustré d'une quantité de lin et de plusieurs corbeilles de patates, et il y a lieu de croire que les navires étaient pleins de femmes la veille de l'attaque, ce qui est souvent la source des querelles. Les colons ont beaucoup plus à craindre de cette conduite rapace et cruelle de la part de leurs compatriotes que de celle des naturels.

(*Missionary Register*, décemb. 1817, pag. 523.)

Au commencement de l'année 1818, les deux Nouveaux-Zélandais Tonai et Titari arrivent en Angleterre sur le brick de Sa Majesté le *Kangaroo*.

M. Marsden écrivait à ce sujet de Parramatta, en date du 4 mars 1817 :

« J'ai jugé à propos d'envoyer deux jeunes gens (Tonai et Titari), fils de chefs, en Angleterre pour quelque temps ; car je pense que ce voyage agrandira beaucoup la sphère de leurs idées, et les préparera à être très-utiles à leurs compatriotes. Tonai a été près de trois ans avec moi, et Titari environ dix-huit mois. Ils s'embarquèrent sur le brick de Sa Majesté le *Kangaroo*, où le lieutenant Jeffries a été assez bon pour leur accorder un passage.

« On ne peut se comporter avec plus de décence que ne l'ont fait ces deux jeunes gens, tant qu'ils ont été chez moi. Je ne doute pas qu'ils ne se recommandent d'eux-mêmes à votre bienveillance par leur bonne conduite, durant leur séjour en Angleterre. Ce sont de très-beaux jeunes gens, et d'après les-

quels on peut se faire une idée exacte de leurs compatriotes sous les rapports moral et physique.

Touai a laissé ici sa femme, qui est jeune et très-jolie; elle est restée quelque temps chez moi, puis elle est repartie avec ses amis. Ceux-ci étaient si inquiets sur son compte, qu'elle laissa son mari chez moi, pour retourner dans sa patrie, quoiqu'en versant beaucoup de larmes. Leur séparation fut très-touillante.

Nos voyageurs sont trop âgés pour parvenir à parler anglais. Touai le sait cependant un peu; mais ils pourront apprendre facilement les arts utiles. Touai file fort bien le chanvre, et m'a aidé à faire des cordes pour l'Active.

L'oncle de Titari commande sur le district des colons.

Les Nouveaux-Zélandais ont été considérés comme les cannibales les plus féroces et les sauvages les plus guerriers du monde connu. Mais quoique cette opinion soit fondée en partie, ils sont aussi naturellement généreux, doux et affectionnés, et leurs qualités morales feraient souvent rougir bien des chrétiens de nom.

S. MAESDEN.

(*Missionnary Register*, févr. 1818, pag. 72.)

Nous sommes fâchés d'annoncer que Touai et Titari, les deux jeunes chefs de la Nouvelle-Zélande, sont tous les deux malades. Titari, particulièrement, a été attaqué de la maladie des poudrons qui affecte si communément les Asiatiques et les Africains qui viennent dans les climats froids. Il sera probablement convenable qu'ils retournent chez eux par la première occasion.

(*Missionnary Register*, mars 1818, pag. 93.)

Nous sommes heureux d'annoncer le rétablissement de Touai et de Titari, les deux jeunes chefs de la Nouvelle-Zélande dont nous avions rapporté la maladie. Cependant ils sont encore

très-sensibles aux changemens de température. La saison présente, plus favorable, permettra sans doute au comité de les garder en ce pays jusqu'à l'automne, afin de leur donner sur nos arts et nos manufactures des connaissances dont ils sont fort avides.

Ils s'appliquent volontiers à toute espèce de travail manuel; mais ils sont moins disposés à profiter des avantages d'une éducation anglaise.

(*Missionary Register*, juin 1818; pag. 231.)

M. Hall trouve que les naturels ne sont pas encore disposés à faire des progrès rapides dans les arts mécaniques. Leur penchant naturel pour une vie active et vagabonde ne peut céder que par degrés à des occupations plus régulières. Ils sont maintenant plus décidés à se livrer à l'agriculture. Il en est qui, supportant un travail de quelque durée, feront des palissades grossières, défricheront la terre, ou exécuteront tous les ouvrages qu'on peut apprendre promptement. Leur passion pour le fer les portera à mettre en pièces une brouette, à abattre une maison, à détruire une embarcation, par le simple désir de se procurer des clous, plutôt que d'en obtenir par des moyens plus convenables. A présent ils n'ont pas la patience d'attendre les avantages futurs, et ils ne visent qu'à leur satisfaction du moment.

M. King a appris à quelques jeunes naturels à filer, et il les a trouvés laborieux et intelligens. Sa plus grande difficulté a été de modérer leurs coutumes sauvages et de les fixer au travail.

(*Missionary Register*, novemb. 1818, pag. 461.)

Le mardi 15 décembre 1818, le révérend John Butler avec madame Butler et deux enfans; MM. Francis Hall, James Kemp et sa femme, et les jeunes chefs Touni et Titari, ont descendu la rivière, et se sont embarqués le jeudi à bord du

Baring, capitaine Lamb, mouillé à Sheerness et destiné pour la Nouvelle-Galles du Sud.

Le 18 avril 1817, M. Marsden envoie six bêtes à cornes à la Nouvelle-Zélande par l'*Active*, pour en approvisionner le pays par la suite.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. KENDALL AU SECRÉTAIRE
DE LA SOCIÉTÉ,

Datée de la baie des Îles, le 14 juillet 1817.

« Il y a maintenant deux ans et neuf mois que je suis parmi les Nouveaux-Zélandais. Leur conduite à l'égard des missionnaires a été beaucoup meilleure qu'on n'eût pu raisonnablement s'y attendre, eu égard à leur condition. »

« Toute ma famille et tous les colons sont en bonne santé. C'est un climat très-sain et fort agréable; nous ne souffrons nullement ni des grands froids, ni des chaleurs excessives.

(*Missionnary Register*, décemb. 1818, pag. 525.)

En mai 1818, il y avait douze Nouveaux-Zélandais sous les soins de M. Marsden. Quelques-uns venaient d'arriver en visite par l'*Active*, et devaient retourner sous peu. Il y en avait qui apprenaient à filer et à faire des cordes. L'un était un chef de la rivière Tamise, qui avait un grand désir de voir quelques Européens s'établir dans cette partie de la Nouvelle-Zélande.

(*Missionnary Register*, janv. 1819, pag. 43.)

Le navire *Baring*, sur lequel s'étaient embarqués Touai et Titari avec les prêtres missionnaires, appareilla de Sheerness le 18 décembre 1818. Mais ayant touché sur le banc de Brake-Sand, il fut obligé de rentrer dans le bassin pour passer à la visite. Touai était alors fort malade, et ce retard fut heureux pour lui, en ce qu'il lui donna le temps de se rétablir. Le

Baring appareilla définitivement des Duncs, le 27 janvier 1819.

(*Missionary Register*, pag. 66 et 323.)

EXTRAIT D'UN RAPPORT DE M. KENDALL SUR LES ILES
DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

L'école fut ouverte en août 1816, avec trente-trois enfans; en septembre il y en avait quarante-sept, en octobre cinquante-neuf. En novembre et décembre, le défaut de provisions pour les enfans fut cause qu'ils se dispersèrent pour chercher des vivres. En janvier 1817, le nombre monta à soixante; en février, il n'était que de cinquante-huit; en mars, de soixante-trois, et en avril, de soixante-dix.

D'abord les filles furent en nombre double de celui des garçons, mais dernièrement ils sont devenus à peu près égaux. L'âge des enfans est généralement de sept à dix-sept ans. Parmi eux sont dix-sept orphelins et six esclaves pris à la guerre. Plusieurs fils de chefs sont au nombre des écoliers; et l'un d'eux, Tawa, fils de feu Tepahi, a pu en quelques mois remplir les fonctions d'assistant de l'école.

Au bout d'un certain temps, les garçons apprenaient à écrire; on a reçu des échantillons de leur écriture qui dénotent un degré de talent égal, sinon décidément supérieur, à ceux d'une école de garçons anglais, toutes circonstances égales. Ils ont adopté quelques-uns des amusemens des enfans européens, tels que le jeu de la toupie en hiver et le cerf-volant en été; en tout temps ils sont passionnés pour le chant et la danse.

Les noms des naturels paraissent généralement exprimer quelque circonstance ou quelque objet en rapport avec leur caractère ou leur famille. On ferait une collection très-curieuse de ce que signifient les noms des enfans dans les écoles. Quelques-uns ont des noms de nombre; comme, *Dona* deux, *Wa* quatre; *Tau-Tahi* le premier ou né la première année.

du mariage; *Taa-Nga-Oudou*, dix ans, ou né dix ans après le mariage; D'autres sont dénommés d'après des objets naturels; comme *Tawa*, espèce d'arbre; *Dipiro*, nom d'une certaine plage de sable; d'autres noms semblent avoir trait au caractère ou aux penchans, comme *Touma*, regarder quelqu'un d'un air menaçant; *Kahi*, fouler aux pieds; *Widi*, trembler de fureur. Quelques-uns semblent dériver d'événemens arrivés dans la famille, comme *Pakii-Koura*, arracher de la racine de fougère d'une terre rouge; le grand-père de l'enfant ayant été tué, tandis qu'il arrachait de la racine de fougère.

(*Missionary Register*, novemb. 1819, pag. 464.)

M. Kendall donne quelques exemples remarquables des idées superstitieuses de cette race d'hommes extraordinaires.

Un de nos écoliers se trouva fort mal. J'entendis les prières de son père, et je vis ses gestes en cette occasion. Le pauvre père aveuglé, au lieu de supplier l'Être-Suprême, comme on aurait pu l'imaginer, pour le rétablissement de son fils, poussait contre lui les malédictions et les imprécations les plus horribles. Quand je lui demandai le motif d'un pareil langage, il répondit que c'était une *bonne chose* à la Nouvelle-Zélande; qu'il le faisait pour effrayer et chasser l'Atoua, qui autrement aurait très-probablement détruit son fils. L'enfant avait été exposé à l'eau tout le jour et avait gagné un fort refroidissement; mais les naturels ne conviennent pas que le froid ou la chaleur puissent faire du mal à un homme. Ils attribuent tous les maux qu'ils ressentent à l'Atoua qui, disent-ils, vient s'emparer d'eux. Ils considèrent l'Être-Suprême comme un antropophage (mangeur d'hommes) invisible; ils ne songent à lui qu'avec un mélange de crainte et de haine, et ne témoignent que de l'impatience et de la colère, quand ils sont atteints par la maladie.

L'orgueil et l'ignorance, la cruauté et la licence, sont au nombre des principaux traits de la religion du Nouveau-Zélandais. Il ne se courbera pas, du moins que je sache, devant un morceau de bois ou de pierre, mais il s'érigera lui-même en dieu. Les chefs et les aînés du peuple sont appelés Atouas, même de leur vivant. Notre vieil ami Tara dit que le dieu du tonnerre réside dans son front. Shongui et Okida prétendent qu'ils sont possédés par les dieux de la mer. Quand les nuages sont bien déchiquetés, l'Atoua d'en haut, suivant eux, plante ses patates douces. A l'époque où ces racines doivent être plantées en terre, ceux qui doivent le faire se revêtent de leurs plus beaux atours, et disent qu'en leur qualité d'Atouas sur la terre, ils imitent l'Atoua du ciel. A dater de cet instant, les terres sont regardées comme sacrées, jusqu'à ce que la récolte ait lieu. Personne n'oserait y mettre les pieds, que ceux qui sont destinés à les semer et à les surveiller.

(*Missionary Register*, novemb. 1819, pag. 466.)

Au commencement de 1817, une expédition navale, sous le commandement de Shongui, appareilla de la baie des Iles. Elle consistait en trente pirogues et environ huit cents hommes. Son but était d'obtenir la paix des ennemis de Shongui au cap Nord. Ce chef fit un tendre adieu aux colons; il leur recommanda ses enfans, au cas où il viendrait à périr, et promit que s'il survivait il prendrait soin de leurs familles à son tour, quand ils mourraient. Du reste, l'expédition revint au bout d'une quinzaine, les gens de Shongui ayant eu querelle avec ceux de Wangaroa, où il s'était arrêté pour prendre des vivres. Dans la crainte, assura-t-il, que les habitans de Wangaroa ne vissent attaquer les colons pendant son absence, il renonça pour le moment à son expédition.

(*Missionary Register*, novemb. 1819, pag. 466.)

M. Butler, avec les jeunes chefs nouveaux-zélandais Touai et Tibari et ses autres compagnons, quittèrent les Dunes, sur la

Baring, le 27 janvier, et atteignirent Port-Jackson le 27 juin 1849. Ils furent tous cordialement accueillis par M. Marsden, qui était sur le point de faire voile avec eux pour la Nouvelle-Zélande, à la date des dernières nouvelles.

(*Missionary Register*, juin 1820, pag. 61.)

TRAIT DE COURAGE DE LA PART DE TOUAI.

Lorsque Touai faisait partie de l'équipage du balcinier *le Phénix*, capitaine Parker, ce navire se trouva un jour à trois journées de marche de la Nouvelle-Galles du Sud. Le capitaine, Touai et quatre hommes montaient un canot; ils venaient de tuer une baleine, et, avant qu'ils eussent commencé à la dépêcher, une autre se montra. En conséquence, suivant leurs habitudes, ils plantèrent un pavillon sur la baleine morte pour la signaler, et se mirent à la poursuite de l'autre. Le capitaine réussit à la harponner, et Touai recommandait au canot de pousser en arrière; mais le capitaine voulut encore frapper la baleine une seconde fois. Cependant il eût été prudent de suivre l'avis de Touai; car, tandis qu'on lui lançait le second harpon, le monstre des mers s'éleva au-dessus de l'eau, d'un revers de sa queue mit le canot en pièces, et en même temps blessa le capitaine aux jambes. Aussitôt les quatre hommes gagnèrent la baleine morte distante d'environ deux milles et demi. Le navire se trouvait alors presque hors de vue, éloigné de quinze à vingt milles. Mais Touai ne pouvant se résoudre à laisser son capitaine dans cette affreuse position, saisit à l'instant l'une des gaffes du canot, attrapa le capitaine par ses vêtements, et réussit à le placer sur un des débris; ensuite il fit une espèce de radeau des fragmens du canot qu'il réunit avec des cordes, et fixa dessus son ami blessé; avec sa chemise et le reste de ses hardes, il banda les membres fracturés du mieux qu'il put; il hissa un signal sur le radeau, prit la main du capitaine, lui souhaita bon courage, et nagea vers la baleine morte. Quand il arriva,

il trouva les quatre hommes presque épuisés, car ils n'avaient pu monter sur le poisson dont la peau était trop glissante. Mais il se trouva que Touai portait un couteau pendu à son cou avec une corde : avec ce couteau, il tailla dans la peau des trous qui les aidèrent à monter. Deux heures après, le navire envoya un canot qui les recueillit, ainsi que le pauvre capitaine, car la mer était parfaitement calme. Le capitaine se rétablit, et récompensa Touai de sa belle conduite.

En plusieurs circonstances, tant sur mer que sur terre, le salut de Touai n'a tenu qu'à un fil. Il porte plusieurs cicatrices sur son corps : une fois il a été traversé d'un coup de lance.

(*Missionary Register*, mai 1820, pag. 221.)

M. Marsden écrivait au commencement de 1819 :

« Les Nouveaux-Zélandais ne peuvent croire que ce soit le même Dieu qui ait fait les blancs et eux. Quand je leur dis qu'il n'y a qu'un seul Dieu, ils emploient divers argumens pour démontrer que cela ne peut pas être, etc. »

(*Missionary Register*, juillet 1820, pag. 304.)

Lettres de Titari et de Touai au secrétaire de la Société, écrites par ces naturels à leur retour d'Angleterre à la Nouvelle-Galles du Sud.

Parramatta, 12 juillet 1819.

Mon cher père et ami, M. Pratt,

Je vous remercie, honnête à moi. J'espère toute votre famille très-bien. Titari fort bien.

Le *Baring* touche à Madère. Nous allons tous à terre, nous dormons à terre. Le matin, avant déjeuner, nous tous allons un peu à cheval, nous montons une très-haute colline — Visiter grande, belle église — Grande chandelle et boîte, comme la

bolte des Missionnaires — L'homme me demande de mettre de l'argent dans la bolte pour vierge Marie — Puis nous descendons; faisons un bon déjeuner. — Peuple très-curieux — Peuple portugais. Nous rencontrons ensuite capitaine Lamb; il conduit Touni et moi à la maison du Gouvernement — Beaucoup d'oranges — Beaucoup limons — Beaucoup vin — Allons à bord — Matin snivant à la voile.

Nous passons la ligne — M. Neptune vient à bord — On fait la barbe à chacun avec un morceau de fer — Chacun trempé dans un baquet d'eau.

Quand auprès du cap de Bonne-Espérance, beaucoup de vent — souffle très-fort — très-grosse mer — seulement deux voiles dehors — beaucoup roulis — Dimanche matin, la vergue de misaine casse — très-bon charpentier à bord la répare — Elle retourne en place — quelquefois neuf nœuds!

Bientôt, près de la côte de la Nouvelle-Hollande — vent contre nous — ne pouvait approcher terre — reste très-pén d'eau — Nous très-contens d'atteindre Van Diemen's land — Aller dans le port — Aller tous à terre et voir le Gouverneur — Je le connais déjà — Belles patates — Bon mouton — Bon bœuf — Conviets aussi contens — Beaucoup *keiki* (manger) — Arrêter là une semaine.

Lundi matin, le vaisseau fait voile — Souffle très-fort — Bon vent vient — Capitaine Lamb chante : « Contre-brasse partout. » Et nous faisons voile, et nous voyons Sydney; et nous mouillons le navire.

Allâmes à terre dans le canot du capitaine Piper. Tous les amis de la Nouvelle-Galles du Sud très-contens de nous voir — Moi très-heureux de voir mon ami, M. Marsden, et toute sa famille bien portante et très-contente de nous voir.

Nous allons bientôt à la Nouvelle-Zélande M. Marsden il va avec nous — Six hommes de mon pays à Parramatta. Charles Marsden allant en Angleterre — apprendre à être un docteur — très-bon garçon — très-passionné pour monter à cheval. — Donnez ma tendre affection à madame Pratt et à toute votre

famille, à M. et à madame Bickersteth, madame Garnon, et à tous les Missionnaires amis en Angleterre.

Je vous remercie de prier pour moi et mes pauvres hommes du pays. Je prie Jésus-Christ de me faire un bon garçon et de pardonner mes péchés — Je prie Jésus-Christ de retirer mon cœur méchant. Dieu vous bénisse.

De la part de votre jeune ami,

TITARI.

Parramatta, 12 juillet 1819.

Mon cher ami, M. Pratt,

Je suis arrivé en bonne santé à Parramatta. J'ai trouvé mon cher ami, M. Marsden, et toute sa famille bien portante — très-content de me voir.

M. Marsden va avec nous à la Nouvelle-Zélande, sur le brick américain *General Gates*. J'espère que tous mes compatriotes seront honnêtes pour lui, de même que les Anglais ont été honnêtes pour moi, quand j'étais en Angleterre.

Nous eûmes un passage passablement bon — Capitaine Lamb quelquefois très-affable. Notre *kaikai* et notre eau étaient à court vers la fin — Vent droit dans nos dents — ne pouvait approcher de la terre — Seulement une pinte et demie d'eau par homme par jour — Moi obligé de me laver la figure avec de l'eau salée.

Je puis dire tous les Commandemens, et lire un peu de Joseph et de ses frères. Je me rappelle la maison des missionnaires, et tous les honnêtes messieurs et dames.

Donnez ma tendre affection à madame Pratt et toute la famille, à M. et à madame Bickersteth, M. et madame Cooper, et à tous les messieurs du comité.

Je vais à la maison, et j'engagerai mes compatriotes à m'ai-

der à bâtir une église et des maisons. M. Marsden me dit que je serai inspecteur des ouvriers.

Mon jeune ami Charles Marsden, il vous porte ma lettre — il s'en va par le *Surry*, capitaine Lane, tout juste prêt à faire voile.

Veillez donner ma tendre affection à M. Mortimer, M. Eytton, M. King, M. Langley, et toutes leurs familles, et tous les bons amis. J'espère que tous les amis prient pour moi. Je prie pour vous — Dieu vous bénisse.

De la part de votre affectionné ami,

THOMAS TOUAI.

(*Missionary Register*, juillet 1820, pag. 310.)

MÉMOIRES DE DOUA-TARA

MÉMOIRS

PAR M. MARSDEN,

*Dans une Lettre adressée au révérend J. Pratt, secrétaire
de la Société des Missionnaires de l'Eglise.*

Parramatta, 28 octobre 1815.

Mon cher Monsieur,

Dans la lettre officielle que j'ai expédiée à la Société, par le Sydney Packet, en juin dernier, j'ai annoncé que Doua-Tara était dangereusement malade, au moment où je quittai la Nouvelle-Zélande en février, et que je craignais qu'il ne pût point se rétablir. J'ai été bien affligé d'apprendre, par les dernières lettres de M. Kendall, que ce chef était mort quatre jours après le départ de *l'Active*. Comme ce jeune homme avait été dans les mains d'un dieu sage et bienveillant, l'un des principaux instrumens pour préparer la voie à l'introduction des arts de la civilisation, et de la connaissance du christianisme dans sa patrie; le récit succinct des événemens de sa vie, depuis l'époque où je fis sa connaissance, il y a près de dix ans, pourra bien n'être pas sans quelque intérêt pour la Société.

En 1805, le baleinier *l'Argo*, commandé par un certain M. Baden, mouilla sur la baie des Iles, pour se procurer des rafraichissemens; lorsque ce navire quitta le havre, Doua-Tara s'y embarqua avec deux de ses compatriotes. *L'Argo* demeura sur la côte environ cinq mois, puis il revint dans la baie

des Iles. Quand il quitta définitivement la Nouvelle-Zélande pour se rendre à Port-Jackson, Doua-Tara passa dessus et arriva à Sydney-Cove : après avoir été remis en état de prendre la mer, l'*Argo* retourna pêcher sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, y resta six mois environ, et revint encore à Port-Jackson. Pendant cette croisière, Doua-Tara remplit les fonctions d'un simple matelot, et fut attaché à l'équipage d'une des embarcations. A l'arrivée de l'*Argo* dans Sydney-Cove, Doua-Tara fut débarqué ; mais il ne reçut aucune récompense pour son année de service à bord. En quittant l'*Argo*, il embarqua sur le baleinier l'*Albion*, qui se trouvait sur la rade, commandé par le capitaine Richardson, et il resta six mois sur ce navire, occupé à pêcher au large de la Nouvelle-Zélande. L'*Albion* ayant mouillé sur la baie des Iles, Doua-Tara le quitta et retourna parmi ses amis. Le capitaine Richardson se comporta très-honnêtement à son égard, et lui paya ses gages en divers articles d'Europe. Doua-Tara passa six mois à la Nouvelle-Zélande, puis le baleinier *Santa-Anna* mouilla sur la baie des Iles, sur sa route vers l'île Bounty, où il comptait charger de peaux de phoques. Doua-Tara s'embarqua sur ce bâtiment, dont le capitaine était un nommé M. Moody. Après avoir pris des vivres à la Nouvelle-Zélande, il continua sa route et arriva à bon port à l'île Bounty ; Doua-Tara, un de ses compatriotes, deux Tahitiens et dix Européens, furent mis à terre pour tuer des phoques. Ensuite le navire fit voile pour la Nouvelle-Zélande, afin de se procurer des patates, et pour l'île Norfolk, pour prendre du porc, en laissant les quatorze hommes qu'ils venaient de débarquer avec une petite quantité d'eau, de pain et de salaisons. Quand le *Santa-Anna* arriva devant l'île Norfolk, le maître descendit à terre, et le navire ayant été surpris par un coup de vent, fut un mois sans pouvoir regagner l'île. Environ cinq mois après qu'il avait quitté l'île Bounty, le *King-George*, commandé par M. Chase, y mouilla. Avant l'arrivée de ce navire, la troupe des pêcheurs avait cruellement souffert, durant plus de trois mois, du manque d'eau et de provisions.

Il n'y a point d'eau douce sur l'île, et les pêcheurs n'avaient d'autre aliment que la chair des phoques ou des oiseaux de mer. Doua-Tara parlait souvent des souffrances excessives que la faim et la soif lui avaient fait éprouver ainsi qu'à ses compagnons; ils ne pouvaient se procurer de l'eau que quand il venait à tomber quelque grain de pluie. Deux Européens et un Tahitien avaient succombé à ces maux. Peu de semaines après l'arrivée du *King-George*, le *Santa-Anna* fut de retour; pendant son absence, les pêcheurs s'étaient procuré huit mille peaux. Après avoir embarqué ces peaux, le navire fit voile pour l'Angleterre: Doua-Tara ayant depuis long-temps le plus vif désir de voir le roi Georges, s'embarqua comme simple matelot, dans l'espoir de contenter son envie. Le *Santa-Anna* arriva dans la Tamise vers le mois de juillet 1809. Alors Doua-Tara supplia le capitaine de lui faire voir le roi, attendu que c'était là le seul motif qui l'eût déterminé à quitter son pays natal. Quand il s'informait de quelle manière il fallait s'y prendre pour voir le roi, quelquefois on lui disait qu'il ne pourrait pas trouver sa maison; d'autres fois, qu'il n'était permis à personne de voir le roi Georges. Cela l'affligea considérablement, et il ne vit que très-peu de chose dans Londres, car on lui permettait rarement d'aller à terre. Il ne dit que dans l'espace de quinze jours le navire eut débarqué sa cargaison, et le capitaine lui annonça alors qu'il allait le mettre à bord de l'*Ann*, que le gouvernement avait frété pour transporter des convicts à la Nouvelle-Galles du Sud. L'*Ann* était déjà à Gravesend; Doua-Tara demanda au maître du *Santa-Anna* quelques gages et des hardes; le maître refusa de rien lui donner, ajoutant que les armateurs, à son arrivée à Port-Jackson, paieraient ses services avec des mousquets; mais il ne les reçut jamais. Vers ce temps, Doua-Tara tomba dangereusement malade, tant des suites de ses souffrances, que du chagrin de voir ses espérances frustrées. Ainsi, pauvre, malade et sans amis, il fut envoyé à Gravesend, et mis à bord de l'*Ann*. Il y avait alors quinze jours qu'il se trouvait dans la rivière;

depuis l'arrivée du *Santa-Anna*, et on ne lui avait jamais permis de passer une nuit à terre. Le maître de l'*Ann*, M. Charles Clark, m'informa par la suite qu'au moment où Doua-Tara fut amené à bord de l'*Ann*, il était si misérable et si dépouillé, qu'il refusa de le recevoir dans son navire, avant que le maître du *Santa-Anna* lui eût fourni une enlotte, ajoutant qu'en outre ce naturel était très-malade. Je me trouvais alors à Londres, mais j'ignorais que Doua-Tara fût arrivé sur le *Santa-Anna*. Peu après qu'il se fut embarqué à Gravesend, l'*Ann* fit voile pour Portsmouth. J'avais reçu du gouvernement l'ordre de retourner à la Nouvelle-Galles du Sud par ce navire, et je le rejoignis quelques jours après son arrivée à Spithead. Quand j'embarquai, Doua-Tara était malade en bas, de manière que je ne le vis point, et que je fus même quelque temps sans savoir qu'il était à bord. La première fois que je l'aperçus, il était sur le gaillard d'avant, enveloppé dans un large et vieux manteau ; très-faible et très-malade ; il souffrait d'une toux violente, et rendait beaucoup de sang par la bouche. Il était très-abattu, et semblait n'avoir plus que quelques jours à vivre. Je demandai au maître où il l'avait rencontré, et à Doua-Tara, qui l'avait amené en Angleterre, et l'avait réduit à un état si misérable. Il me répondit que les souffrances et les misères qu'il avait éprouvées à bord du *Santa-Anna* avaient été excessives, et que les marins anglais l'avaient cruellement battu, que c'était là la cause de son écoulement de sang ; que le maître l'avait frustré de tous ses gages, et l'avait empêché de voir le roi. J'eusse bien désiré, si cela eût été possible, sommer le maître du *Santa-Anna* de rendre compte de sa conduite, mais il était trop tard. Je tâchai de consoler Doua-Tara, et je lui promis qu'il serait protégé contre toute sorte d'outrage, et qu'on fournirait à ses besoins.

Grâces à l'honnêteté du chirurgien et du maître, et aux vivres convenables qui furent administrés à Doua-Tara, il reprit bien vite des forces et du courage ; il se trouva tout-à-fait bien quelque temps après notre arrivée à Rio-Janeiro. Il

se montra toujours fort reconnaissant, par la suite, des soins qui lui furent rendus. Aussitôt qu'il en fut capable, il fit son service de matelot à bord de *l'Ann*, jusqu'à son arrivée à Port-Jackson en février 1810, et il le remplit aussi bien que la plupart des hommes du bord. Le maître fut très-honnête vis-à-vis de lui. Doua-Tara quitta *l'Ann* pour m'accompagner à Parramatta, où il demeura avec moi jusqu'au mois de novembre suivant; pendant ce temps, il s'appliqua à l'agriculture. En octobre, le balcinier *le Frederick* arriva d'Angleterre: il était destiné à faire la pêche sur la côte de la Nouvelle-Zélande. Doua-Tara, désirant revoir ses amis dont il était depuis long-temps séparé, me pria de lui procurer, à bord du *Frederick*, un passage pour la Nouvelle-Zélande. A cette époque, un des fils de Tepahi, proche parent de Doua-Tara, demeurait chez moi, ainsi que deux autres de ses compatriotes. Ils désiraient tous retourner dans leur pays; je m'adressai au maître du *Frederick*, pour leur obtenir un passage; il consentit à les prendre, à condition qu'ils l'aideraient à se procurer sa cargaison d'huile, tandis que le navire serait sur la côte de la Nouvelle-Zélande; puis, quand il quitterait définitivement la côte, il les débarquerait dans la baie des Iles. Ces quatre naturels étaient de très-beaux jeunes gens, qui avaient long-temps navigué, et qui devenaient pour ce maître une précieuse acquisition; c'est pourquoi je consentis à cette proposition, et il promit de montrer de la bienveillance pour ces passagers.

En quittant Port-Jackson sur *le Frederick*, au mois de novembre, ils se flattaient tous de l'espérance de revoir bientôt leurs amis et leur patrie. Quand *le Frederick* arriva devant le cap Nord, Doua-Tara passa deux jours à terre pour procurer à l'équipage une provision de porc et de patates; car il était bien connu des habitans de cet endroit, et comptait plusieurs amis parmi eux. Aussitôt que le navire eut pris les vivres nécessaires, il continua sa croisière; et sa cargaison étant prête au bout de six mois ou un peu plus, il fut prêt à partir. Doua-Tara voyant que l'intention du maître était de faire route pour l'Angleterre;

demanda que lui et ses trois compagnons fussent mis à terre, conformément à l'engagement que le maître avait pris avec moi avant son départ de Port-Jackson. Dans ce moment *le Frederick* se trouvait devant la baie des Iles, où demeuraient tous leurs amis; Doua-Tara avait porté tous ses effets dans le canot, s'attendant qu'on allait sur-le-champ le transporter à terre. Comme il pressait le maître de les envoyer à terre, celui-ci répondit qu'il allait le faire tout à l'heure... dès qu'on aurait pris encore une balcine... Et le navire gouverna au large de la baie. Doua-Tara fut désolé, car il brûlait d'envie de voir sa femme et ses amis, dont il était éloigné depuis trois ans; il supplia instamment le capitaine de le débarquer sur quelque point que ce fût de la Nouvelle-Zélande, peu lui importait l'endroit; pourvu qu'on le mît à terre, il saurait retrouver son chemin. Le maître s'y refusa, et lui dit que son intention était d'aller à l'île Norfolk; pour se rendre ensuite en Angleterre, et que dans sa route de l'île Norfolk en Angleterre il le déposerait sur la Nouvelle-Zélande.

Le Frederick étant arrivé devant l'île Norfolk, Doua-Tara et ses trois compatriotes furent envoyés à terre pour chercher de l'eau; ils manquèrent de se noyer dans le ressac, car ils furent submergés sous quelques rochers creux du rivage; Doua-Tara, dans cette circonstance, courut un si grand danger, qu'il disait d'une manière emphatique qu'au moment où il revint à l'air, « son cœur était plein d'eau. » A l'île Norfolk, le débarquement est généralement fort dangereux pour les canots, à cause du ressac. Quand *le Frederick* eut fait son bois et son eau, et que le maître n'eut plus de prétexte pour retenir Doua-Tara et ses trois compagnons, il leur déclara enfin qu'il ne toucherait plus à la Nouvelle-Zélande, mais qu'il ferait directement route pour l'Angleterre. L'affliction de Doua-Tara fut très-grande; il rappela au capitaine comment il avait violé sa promesse, qu'il avait très-mal agi envers lui, en refusant de le débarquer quand le navire était devant la baie des Iles, où il ne se trouvait qu'à deux milles de son pays natal;

qu'il avait aussi refusé de le débarquer au cap Nord, quand ils avaient passé près de cette terre, et qu'il allait maintenant l'abandonner avec ses compagnons à l'île Norfolk, dénué de toute espèce de ressources et loin de ses amis, malgré tous les secours que lui et ses camarades lui avaient prêtés pour se procurer sa cargaison. Tout ce qu'il put dire ne produisit aucun effet sur l'esprit de ce maître, qui s'en retourna sur son vaisseau, en les abandonnant à eux-mêmes. Doua-Tara déclara en outre que le maître revint ensuite à terre, et qu'il entraîna de force à bord le fils de Tepahi, qui pleurait et le suppliait de le laisser avec Doua-Tara. On n'a plus eu de nouvelles de ce jeune homme depuis son départ de l'île Norfolk; le *Frederick* fit voile pour l'Angleterre, et fut pris dans sa traversée par un Américain, après un engagement meurtrier dans lequel le maître fut blessé mortellement et le second tué. Quelque temps après que le *Frederick* eut appareillé de l'île Norfolk, le baleinier *l'Ann*, commandé par M. Gwynn, y toucha pour prendre des rafraîchissemens, puis il continua sa route vers Port-Jackson. Doua-Tara s'adressa au maître pour obtenir le passage; et M. Gwynn se prêta à sa requête avec beaucoup d'humanité.

A l'arrivée de *l'Ann* à Port-Jackson, le maître m'informa qu'il avait trouvé Doua-Tara à Norfolk, dans un grand état de misère et presque nu, le maître du *Frederick* l'ayant laissé, lui et ses compagnons, sans habits ni provisions. M. Gwynn déclara en outre que la part de Doua-Tara, comme celle de ses compagnons, pour l'huile que le *Frederick* s'était procurée, eût bien monté à 100 pouds pour chacun, s'ils eussent suivi le navire jusqu'en Angleterre, et s'il y fût arrivé à bon port; qu'en conséquence le maître leur avait fait un tort considérable. M. Gwynn eut beaucoup de bontés pour Doua-Tara, et lui fournit les hardes et les objets nécessaires, ce dont celui-ci fut très-reconnaissant. Doua-Tara fut enebauté de se retrouver à Parramatta, et il me fit un récit très-touchant de l'affliction qu'il avait ressentie tandis qu'il était en vue de son pays natal,

lorsqu'on ne voulut point lui permettre de revoir sa femme et ses amis, dont il était depuis si long-temps éloigné; il me raconta aussi le chagrin qu'il éprouva au moment où *le Frederick* quitta définitivement l'île Norfolk, en le laissant sur cette île, presque sans espoir de retourner dans sa patrie. Avant de partir de Port-Jackson, il avait été pourvu de blé pour semer, d'instrumens d'agriculture, et de divers autres articles utiles. Mais il en avait été dépouillé sur *le Frederick*, et, à son retour dans la colonie, il n'avait plus rien de ce qu'il avait reçu. Il demeura avec moi à Parramatta, jusqu'à ce que le balcinier *l'Ann*, appartenant à la maison d'Alexandre Burnie de Londres, arriva d'Angleterre. Comme ce navire se rendait sur la côte de la Nouvelle-Zélande, mon hôte me pria de lui procurer un passage pour tenter encore une fois de revoir ses amis; je m'adressai en conséquence au maître qui consentit à le prendre, à condition que Doua-Tara resterait à bord, et y ferait le service de matelot tant que *l'Ann* serait sur la côte. Doua-Tara en fit volontiers la promesse; et quand *l'Ann* quitta Port-Jackson, il s'embarqua dessus, emportant une seconde fois du blé pour semer et des instrumens d'agriculture. Le navire resta cinq mois sur la côte, puis Doua-Tara débarqua à son inexprimable joie et à celle de ses amis. Pendant le temps qu'il passa avec moi, il ne cessa de travailler à acquérir des connaissances utiles, surtout en agriculture. Sous le point de vue national, il comprenait parfaitement les avantages de l'agriculture, et il était un excellent juge pour la qualité de la terre; il désirait vivement que son pays pût profiter des avantages naturels qu'il lui connaissait de ce côté, et il était pleinement convaincu que la richesse et la prospérité d'une nation dépendent beaucoup des produits de son territoire. Quand il fut débarqué de *l'Ann*, il prit avec lui le blé qu'on lui avait donné à Parramatta pour semer, et il instruisit sur-le-champ ses amis et les chefs du voisinage de la valeur de ce grain, en leur expliquant qu'il était avec ce grain que les Européens faisaient le biscuit qu'ils avaient vu et mangé à bord

des vaisseaux. Il donna une partie de cette semence à six chefs et à quelques-uns de ses hommes, en leur indiquant comment il fallait la semer; il réserva le reste pour lui-même et son oncle Shongui, qui est un très-grand chef, et dont les domaines s'étendent de la côte orientale à la côte occidentale de la Nouvelle-Zélande. Tous ceux à qui Dona-Tara avait donné du grain le mirent en terre, et il poussa très-bien : mais avant qu'il fût parvenu à maturité, plusieurs d'entre eux furent impatiens de jouir de leur récolte, et comme ils s'attendaient à trouver du grain à la racine des tiges, comme dans les patates, ils examinèrent les racines; mais n'ayant point trouvé de blé sous terre, tons, excepté Shongui, arrachèrent les plantes et les brûlèrent. Les chefs raillèrent Dona-Tara au sujet du blé; ils lui dirent que parce qu'il avait été un grand voyageur, il avait imaginé pouvoir abuser de leur crédulité, en leur débitant de belles histoires : tons les argumens de ce genre ne purent leur persuader qu'on faisait du pain avec du blé. Sa récolte et celle de Shongui vinrent à maturité, et les épis furent recueillis et battus. Quoique les naturels fussent très-surpris de voir que le grain venait à la tige et non pas à la racine de la plante, ils ne crurent cependant pas encore qu'on pût en faire du pain. Vers ce temps, le baleinier *le Jefferson*, commandé par M. Thomas Barnes, mouilla sur la baie des Iles. Dona-Tara, jaloux de détruire les préventions des chefs contre son blé, et de prouver la vérité de ses anciennes assertions touchant le biscuit, pria le maître du *Jefferson* de lui prêter un moulin à poivre ou à café. Il voulut essayer de réduire une partie de son blé en farine, pour en faire un gâteau; mais le moulin était trop petit, et il ne put y réussir. Par un navire qui se rendait de la Nouvelle-Zélande à Sydney, il me fit dire qu'il était enfin de retour chez lui, qu'il avait semé son blé qui était bien venu, mais qu'il avait oublié de se munir d'un moulin. Il me pria en outre de lui envoyer quelques pioches et autres instrumens d'agriculture, ce que je me proposai de faire par la même occasion. Peu après, le *Queen*

Charlotte, appartenant à Port-Jackson, fit route pour les îles Pearl. Comme ce navire devait passer par le cap Nord de la Nouvelle-Zélande, je jugeai qu'il toucherait probablement à la baie des Îles : en conséquence, je mis à bord des pioches et autres instrumens d'agriculture, avec quelques sacs de blé, et je priai le maître, M. William Shelley, de remettre ces objets à Doua-Tara, si le *Queen-Charlotte* touchait à la baie des Îles. Par malheur, ce navire dépassa la Nouvelle-Zélande, sans toucher nulle part, et il fut ensuite pris par les insulaires de Taïti. Tandis que le navire fut en leur pouvoir, tout le blé que j'avais mis à bord, comme les autres articles, furent ou pillés ou détruits. Quand je reçus cette nouvelle, je regrettai sincèrement de voir que Doua-Tara fût aussi fréquemment contrarié dans ses intentions bienveillantes pour le bien-être et la civilisation de ses compatriotes : je sentis parfaitement aussi qu'on ne pourrait jamais faire rien d'essentiel en faveur de la Nouvelle-Zélande, à moins d'avoir un navire expressément destiné à maintenir des communications entre cette île et Port-Jackson.

Quand M. Kendall, qui avait été envoyé sous les auspices de votre Société, arriva sur le *Earl-Spencer*, je formai bientôt le projet de fréter, ou d'acheter un navire pour le service de la Nouvelle-Zélande ; car je voulais tenter la formation de l'établissement qui avait été arrêté par la Société en 1808, et pour lequel étaient destinés MM. Hall et King quand ils m'accompagnerent à la Nouvelle-Galles du Sud. Je tentai de louer un navire, mais je ne pus pas m'en procurer un pour la Nouvelle-Zélande, à moins de 600 pounds, somme qui me parut trop forte pour un seul voyage. Le brick *P'Active* arriva à cette époque du Derwent ; le propriétaire offrit de me le vendre, et je l'achetai. Mais plusieurs massacres affreux avaient été commis à diverses époques, tant par les naturels que par les Européens : il y avait peu de temps que l'équipage entier du *Boyd* avait été exterminé et le navire brûlé. Je ne jugeai pas qu'il fût prudent d'y envoyer tout de suite les familles des colons, mais

je préférerais m'y transporter moi-même, si je pouvais obtenir la permission du gouverneur, en menant avec moi MM. Hall et Kendall. Comme je connaissais plusieurs des naturels, j'avais lieu de présumer que j'en aurais assez de crédit sur eux, pour mettre mes projets à exécution, si je pouvais y aller; car, dans ce cas, je pourrais expliquer parfaitement à Doua-Tara et aux autres chefs, le grand objet que la Société avait en vue en envoyant des Européens habiter parmi eux. Quand j'eus acheté le navire, je me rendis chez S. E. le gouverneur Marquarie, et je lui fis part de mon projet, en lui expliquant que la Société désirait former un établissement dans la Nouvelle-Zélande; puis je lui demandai la permission de visiter ce pays. Le gouverneur ne jugea pas qu'il fût prudent de m'accorder cette permission pour cette fois; mais il me dit que si je voulais y envoyer *l'Active* et qu'il revint sans accident, il me donnerait la permission d'accompagner les colons et leurs familles quand le bâtiment y retournerait une seconde fois, et qu'alors je pourrais les voir convenablement établis. Cette réponse me satisfait, car je ne doutais pas que *l'Active* ne revint en sûreté, eu égard aux motifs de son voyage dans cette contrée. C'est pourquoi je donnai l'ordre au navire de se préparer à partir, et à MM. Hall et Kendall, de se rendre à la baie des Iles, où résidaient les naturels que je connaissais. Quand *l'Active* appareilla, j'expédiai un message à Doua-Tara, pour lui expliquer dans quel but j'avais envoyé MM. Kendall et Hall chez lui, et je l'invitai en même temps à revenir avec eux à Port-Jackson, et à amener deux ou trois chefs. Je lui envoyais un moulin d'acier pour moudre son grain, un tamis et du blé pour semer, avec quelques autres présents. A l'arrivée de *l'Active*, les colons furent accueillis avec la plus grande bienveillance par Doua-Tara et tous les autres chefs, et l'on ne cessa d'avoir pour eux les plus grands égards durant les six semaines qu'ils passèrent à la Nouvelle-Zélande. Doua-Tara fut ravi de recevoir le moulin d'acier: il se mit aussitôt en besogne, pour moudre du blé devant ses compatriotes,

qui dansèrent et poussèrent des cris de joie en voyant la farine. Il me dit qu'il en avait fait un gâteau, et l'avait fait cuire dans une poêle à frire, puis il le donna à manger à ses compatriotes, qui restèrent ainsi convaincus de la vérité de ce qu'il leur avait dit jadis, en affirmant que le blé pouvait faire du pain. Les chefs réclamèrent le grain qu'ils semèrent, et nul doute qu'ils ne sachent bientôt apprécier la valeur du blé. En janvier dernier, j'en ai vu qui était très-fort et très-beau : le grain, à sa maturité, était nourri et brillant, ce qui me porta à croire que le climat et le sol de la Nouvelle-Zélande seront très-favorables à la culture du blé. Avant l'arrivée de l'*Active*, Doua-Tara avait résolu de visiter Port-Jackson par le premier navire qui ferait voile de la Nouvelle-Zélande pour cette colonie, afin de se procurer un moulin, des pioches, et quelques autres objets dont il avait besoin. Il fut enchanté quand l'*Active* entra dans la baie, espérant qu'il pourrait y trouver un passage; mais en recevant le moulin que je lui envoyais avec le blé pour semer et les autres articles, il changea d'avis, et déclara qu'il allait s'appliquer à l'agriculture durant deux années de suite, maintenant qu'il avait les moyens de cultiver la terre et de moudre son grain. Son oncle Shongui avait alors un grand désir de visiter Port-Jackson. Comme c'est un chef très-puissant, et qu'il n'avait point d'ami à Sydney qui pût lui servir d'interprète, Doua-Tara se décida à l'accompagner. Il me raconta que ses femmes, ses amis et son peuple l'avaient vivement sollicité de rester avec eux. Il s'efforça de leur persuader qu'il serait de retour dans quatre mois; mais ils ne voulaient point le croire, pénétrés qu'ils étaient de l'idée que l'*Active* ne reviendrait plus. Le prêtre lui signifia que sa principale femme, s'il la quittait, mourrait avant que le navire revînt. C'est cette même femme qui se pendit le lendemain du jour où Doua-Tara mourut, à cause du tendre attachement qu'elle lui portait. Il répondit au prêtre qu'il était déjà revenu plusieurs fois, et qu'il reviendrait encore celle-ci. En conséquence, il prit congé de ses gens; avec son oncle et un petit

nombre d'amis, il s'embarqua pour la Nouvelle-Galles du Sud, et arriva encore une fois à bon port, au bout d'un mois, à Parramatta. Pendant son séjour chez moi, je le vis souvent absorbé dans ses pensées, et je lui demandai quelle était la cause de son inquiétude. Il répondit : « Je crains que ma première femme ne soit morte ou très-malade. » Ce que le prêtre lui avait dit relativement à la mort de sa femme, durant son absence, avait évidemment fait une forte impression sur son esprit, bien qu'il eût auparavant passé près de trois ans dans ma famille, que pendant tout ce temps il se fût toujours montré fort raisonnable, et qu'en toutes les occasions il eût été disposé à recevoir des instructions religieuses. Néanmoins, les notions superstitieuses qu'il avait reçues dès son enfance à la Nouvelle-Zélande, avaient jeté de profondes racines dans son cœur : il avait une grande confiance dans ce que le prêtre lui avait dit, comme dans l'effet de ses prières. Je renvoie à ma lettre officielle, pour le compte des attentions que Doua-Tara me témoigna à mon arrivée sur *l'Active* et à la baie des Ilcs; comme à la lettre de M. Kendall, jointe à ce récit, touchant ce qui eut lieu au moment où Doua-Tara mourut, et ce qui se passa ensuite. Sa mort a été pour moi un sujet véritable de peine et de regret, et on doit la regarder comme une mystérieuse disposition de la Providence. Durant les dix dernières années de sa vie, Doua-Tara avait enduré toutes les sortes de dangers, de privations et de misères qu'il est possible à l'homme d'éprouver. Lorsque j'arrivai à la Nouvelle-Zélande, avec lui et le reste des colons, il semblait avoir atteint ce grand but de toutes ses fatigues qui avait été le sujet constant de ses entretiens, savoir : le moyen de civiliser ses compatriotes. Joyeux et triomphant, il me disait alors : « Maintenant, je viens d'introduire la culture du blé à la Nouvelle-Zélande ; en deux ans de temps, la Nouvelle-Zélande deviendra une contrée importante, je pourrai exporter du blé à Port-Jackson pour l'échanger contre des pioches, des haches, des bèches, du thé, du sucre, etc. » Pénétré de cette idée, il faisait des

arrangemens avec son peuple pour des cultures très-étendues ; il avait aussi dressé un plan pour construire une nouvelle ville avec des rues régulières, à l'euro péenne, dans une belle situation qui dominait sur l'entrée de la baie et les campagnes adjacentes. Je l'accompagnai sur ce point : nous examinâmes le site désigné pour la ville, le lieu où devait se trouver l'église ; et ses rues devaient toutes être tracées avant que l'*Active* fût route pour Port-Jackson. Ce fut au moment même où il devait mettre à exécution tous ses projets, qu'il fut jeté sur son lit de mort. Je ne pouvais donc me défendre d'un sentiment de surprise et d'étonnement en le voyant courbé sous le poids de sa maladie, et j'avais peine à croire que la bonté divine voulût enlever de ce monde un homme dont l'existence semblait d'une si haute importance pour son pays qui sortait à peine de la barbarie et des ténèbres de la superstition la plus grossière. Sans doute il avait terminé sa tâche, et rempli la carrière qui lui était assignée, quoique je crusse fermement qu'il ne faisait que la commencer ! C'était un homme doué d'une intelligence rapide, d'un discernement sûr, d'un solide jugement et d'un caractère exempt de craintes, en même temps qu'il était doux, affable et gracieux dans ses manières. Son physique était fort et vigoureux, et promettait une vie longue et bien employée. A l'époque de sa mort, Doua-Tara était dans la fleur et dans la vigueur de l'âge, et extrêmement actif et industriel. Je pense qu'il pouvait avoir vingt-huit ans. Quatre jours environ avant sa mort, il fut saisi de douleurs d'entrailles et de poitrine, accompagnées de difficulté dans la respiration et d'une forte fièvre. En réfléchissant sur cet événement mystérieux et funeste, je suis conduit à m'écrier comme l'apôtre des Gentils : « Combien la sagesse et la connaissance de Dieu sont élevées et profondes, combien ses jugemens sont incompréhensibles, et combien ses voies dépassent toute intelligence ! »

Je viens, Monsieur, de vous raconter les événemens et les vicissitudes de la vie de Doua-Tara, qui sont arrivés à ma épo-

naissance immédiate, ou qu'il m'a lui-même communiqués. Par l'ensemble de cette petite histoire, vous et votre Société, vous pourrez vous former quelque idée du caractère national de ce pays. Je ne erois pas que nulle part au monde il y ait présentement, ni qu'il ait jamais existé un peuple à l'état de nature qui l'emporte sur les habitans de la Nouvelle-Zélande, sous le rapport de la force corporelle et des qualités intellectuelles; aucun peuple ne se rendra plus promptement digne d'être rangé parmi les nations civilisées, pourvu qu'ils soient favorisés des moyens ordinaires d'instruction dans ces arts qui adoucissent graduellement les mœurs des hommes. Je me flatte que les membres de la Société deviendront leurs bienfaiteurs, et leur procureront les moyens nécessaires pour faire des progrès dans la civilisation; leur intervention, grâce à la faveur divine, délivrera ces insulaires, au temps convenable, des horreurs et des misères de l'idolâtrie et de l'ignorance. Car ces peuples sont à la lettre sans espérance et sans Dieu dans le monde, et ce sera votre association qui, par le moyen de la connaissance divine, les conduira devant celui qui naquit roi des Juifs, comme l'étoile qui guida les mages de l'Orient. C'est avec un pieux désir et l'ardente prière que la gloire du Seigneur puisse être révélée à ces pauvres et ignorans payens, qu'ils puissent voir le salut de Dieu, et que l'œuvre du Seigneur prospère entre vos mains, que j'ai l'honneur d'être, etc,

S. MARSDEN.

(*Narrative of Liddiard Nicholas, t. II, p. 380 et suiv.*)

JOURNAL

DU

RÉVÉREND SAMUEL MARSDEN,

Durant sa seconde visite à la Nouvelle-Zélande, de juillet
à octobre 1819.

Embarquement pour la Nouvelle-Zélande.

29 juillet 1819. Mercredi au matin, nous nous embarquâmes pour la Nouvelle-Zélande, à bord du *General-Gates*, brick américain que j'avais frété pour me transporter, moi, le révérend M. Butler et sa famille, MM. Hall et Kemp et madame Kemp, ainsi que Touai, Titari, une femme de la Nouvelle-Zélande qui avait demeuré quelque temps avec son mari à Parramatta, et trois artisans avec leurs familles. Nous rencontrâmes, à dix milles environ de l'entrée de Port-Jackson, Te Rangui, frère de Touai, qui s'était embarqué à bord de l'*Active*, pour venir voir son frère à Parramatta. Tous faisaient partie de l'établissement de la Nouvelle-Zélande, et montaient à vingt-deux personnes, hommes, femmes et enfans.

Nous ne fûmes pas long-temps en mer, sans être pour la plupart très-malades. Les deux premiers jours furent favorables, bien que les vents fussent légers : ensuite nous rencontrâmes des vents variables et souvent très-forts contre nous, avec une grosse mer ; si bien que notre passage fut, sous ce rapport, très-dur, très-désagréable, et fort pénible pour tous ceux qui étaient sujets au mal de mer.

Arrivée au cap Nord.

10 août 1819. La nuit dernière, vers minuit, le maître conclut, d'après son estime, que nous étions près du cap Van-Diemen, le point le plus sud du cap Nord de la Nouvelle-Zélande; il sonda et trouva fond à dix brasses. Aussitôt il reprit la bordée du large pour deux heures environ, et courut ensuite sur la terre; avant le point du jour, nous en étions près. Nous eûmes alors une belle brise, modérée et favorable; au retour du jour, à notre grande satisfaction, nous eûmes une vue très-rapprochée du cap Nord, et aperçûmes ensuite les feux des naturels sur différens points de la terre. Nous prolongeâmes la côte tout le long du cap Nord.

En peu de temps, nous fûmes entourés d'environ quarante pirogues pleines de pêcheurs, à quelques-uns desquels nous parlâmes; nous apprîmes qu'ils ne pouvaient avoir aucune communication avec nous, attendu qu'ils étaient *taboués*. Ils ne pêchaient rien autre que des empereurs (*espadons*); tout le poisson de ce genre qu'ils prenaient était taboué, et ils ne pouvaient pas en disposer, car il devait être réservé pour leur provision d'hiver. Nous vîmes sur le rivage un grand nombre de plates-formes dressées pour faire sécher leur poisson. Je m'informai du chef et de *Jem* le Taïtien, et j'appris qu'ils étaient à terre. Il semblait y avoir environ deux cent cinquante à trois cents hommes dans les pirogues; mais comme ils étaient taboués, ils ne pouvaient avoir avec nous aucune communication particulière.

Le temps continua d'être beau et le vent bon, jusqu'à ce que nous eussions dépassé le cap. Vers le soir, il tomba par degrés, si bien que dans la nuit du mercredi nous ne fîmes que peu de chemin.

Aux Cavalles.

12 août. Vers midi, la brise fraîchit et devint assez jolie, de

manière que nous arrivâmes vis-à-vis les Iles Cavalles avant le coucher du soleil, et nous eûmes alors la visite de plusieurs pirogues. Dans l'une d'elles était le chef Okida, dont le fils avait passé un an chez moi à Parramatta et venait d'y retourner sur l'*Active*. Il demanda à rester à bord jusqu'à notre arrivée à la baie des Iles, ce qui lui fut accordé. Okida nous apprit qu'ils rassemblaient leurs gens pour aller à la guerre avec les habitans de Wangaroo, et que Shongui allait quitter la baie des Iles vendredi matin avec ses pirogues de guerre et ses guerriers, pour se joindre à ceux du continent devant les Cavalles. Okida nous apprit que le démêlé entre Shongui et le peuple de Wangaroo provenait de ce qu'une baleine avait été jetée par les flots sur le rivage qui appartenait à Shongui, et que le peuple de Wangaroo l'avait mangée; cet acte était considéré comme un vol public, et Shongui se mettait en campagne pour punir la tribu de Wangaroo de cet attentat.

A Rangui-Hou.

Vers minuit, le *General-Gates* mouilla heureusement devant Rangui-Hou, par douze brasses; aussitôt, et malgré une heure aussi avancée, les naturels tirèrent plusieurs coups de fusil pour nous saluer. Plusieurs d'entre eux, avec le pilote, se rendirent sur-le-champ le long du bord, mais nous ne voulûmes point les recevoir jusqu'au matin; en conséquence, nous les priâmes de retourner à terre, et d'informer les gens de l'établissement de notre arrivée, ce qu'ils firent.

13 août 1819. Au point du jour, le navire fut entouré de naturels. Quelques-uns des colons vinrent à bord, et nous apprîrent que tout allait bien. Notre rencontre procura une satisfaction sincère à tous ceux qui s'intéressaient à la mission. Quand nous considérâmes les plages de la Nouvelle-Zélande, et les naturels se pressant en foule autour de nous, nos cœurs s'enflammaient, et nous nous regardions comme arrivés sur la terre promise.

Arrivée de Shongui pour une expédition guerrière.

Vers onze heures du matin, Shongui arriva avec ses pirogues de guerre et ses combattans, faisant route pour Wangaroa. Il nous reçut très-cordialement ainsi que tous les chefs qui l'accompagnaient. Je lui dis que nous avions appris son projet d'aller combattre contre le peuple de Wangaroa, et je lui représentai la folie d'être continuellement en guerre les uns avec les autres. Plusieurs des chefs subalternes me pressèrent de parler à Shongui pour l'engager à renoncer à cette entreprise, ajoutant qu'ils désiraient vivre en paix; quelques-uns d'entre eux me prièrent d'emmener Shongui à Parramatta, dans l'espoir que cette mesure tendrait au repos général.

J'employai toute espèce d'argumens avec Shongui pour le dissuader de combattre. Il ne fit qu'en rire, et dit qu'il était bien difficile de complaire à mes desirs; il ajouta néanmoins qu'il ne combattrait point tant que je resterais à la Nouvelle-Zélande, et qu'il m'accompagnerait à Port-Jackson, si j'approuvais ce voyage; que pour le moment il allait suspendre ses projets contre le peuple de Wangaroa; qu'il lui fallait toutefois se rendre sous peu de jours près de cet endroit, pour relever les os de son beau-père; mais qu'il ne combattrait point, et que je pourrais aller avec lui, si cela me convenait. Je lui répondis que je le ferais si j'en pouvais trouver le temps.

Shongui est un homme des manières les plus douces, et paraît posséder un jugement supérieur.

Des pirogues continuèrent d'arriver pendant la plus grande partie du jour à Rangai-Hou, jusqu'à ce que le rivage fût couvert de naturels.

Difficulté de débarquer les bagages.

14 et 15 août. De bonne heure dans la matinée, nous com-

mençâmes à débarquer nos bagages, et nous continuâmes durant les journées du 14 et du 15. Nous eûmes beaucoup de difficulté à le faire, au travers de la multitude de naturels qui couvraient le rivage, avides comme ils l'étaient de nous voir et d'examiner ce que nous portions. Ils nous prêtèrent toute espèce de secours pour transporter les effets dans la maison destinée à les recevoir, et nous ne perdîmes pas dans ces deux jours un seul article, que je sache, excepté un mouchoir de soie qui me fut enlevé dans ma poche. Quand je m'en aperçus, j'en instruisis Shongui, qui au bout de dix minutes me le rapporta. Je ne m'informai pas qui l'avait pris, mais je laissai Shongui arranger l'affaire. Durant ces deux jours, nous descendîmes tout notre menu bagage et plusieurs des objets pesants, le temps étant fort beau.

Dans la soirée du 15, il survint un violent coup de vent qui enleva les canots de l'*Active* et du *General-Gates* sur leurs amarres et les mit en pièces. Ce fut un accident fâcheux pour nous; car il ne nous restait plus qu'un canot en état, appartenant au *General-Gates*, et qui n'était pas assez fort pour transporter à terre notre gros bagage.

16 août. Ce matin nous résolûmes de construire un ponton de vingt-quatre pieds de long sur dix de large, pour débarquer les effets les plus lourds et pour l'usage général. Le coup de vent durant encore aujourd'hui, avec une pluie violente, rien n'a pu se faire : comme nous étions confinés chez nous, nous délibérâmes sur l'utilité de former immédiatement un nouvel établissement, où les opérations de l'agriculture s'exécuteraient sur une grande échelle.

Rivalité des chefs Shongui et Koro-Koro au sujet des nouveaux colons.

Dans la soirée, Koro-Koro, frère de Touai, arriva. Rival de Shongui, il commande une grande étendue de côtes, sur la partie sud de la baie des Îles. Les deux chefs furent bientôt in-

formés de nos intentions de former un nouvel établissement, et chacun d'eux se montra également jaloux de nous posséder dans sa juridiction. Shongui déclara qu'il nous laisserait le choix de toutes ses terres, et nous en céderait telle quantité que nous désirerions : Koro-Koro était prêt à en faire autant. Au reste, il fut arrêté que nous irions le lendemain matin à Kidi-Kidi, district à douze milles environ de Rangui-Hou, où Shongui possède ses principales cultures de patates et de pommes de terre.

17 août 1819. En conséquence, après avoir mis les naturels à couper du bois pour notre ponton, et donné les instructions nécessaires aux charpentiers, moi, le révérend John Butler et MM. F. et W. Hall, nous partîmes avec Shongui, dans sa pirogue de guerre, pour Kidi-Kidi; nous y arrivâmes dans l'après-midi, et nous procédâmes sur-le-champ à l'examen du pays.

Kidi-Kidi choisi pour le siège du nouvel établissement.

J'avais examiné cette portion de terre et celle qui s'étend à quatorze milles plus à l'ouest, quand je vins à la Nouvelle-Zélande en 1815, et j'avais regardé ce district, parmi tous ceux que j'avais vus dans l'île, comme celui qui promettait le plus pour un nouvel établissement. Le sol en est riche, le terrain uni, dégagé de bois, facile à travailler avec la charrue, et bordé par une belle rivière d'eau douce; les communications par eau, libres et ouvertes pour toutes les parties de la baie des Iles; le mouillage sûr pour les navires de toute espèce de charge, jusqu'à deux lieues de l'établissement. Shongui nous dit que nous étions entièrement maîtres de prendre autant de terre que nous en avions besoin, de chaque côté de la rivière, puisqu'elle lui appartenait en propre à une très-grande distance. Ainsi nous résolûmes de fixer en cet endroit le principal établissement, car nous ne pouvions douter que ce sol fertile ne convînt à toute espèce de culture et ne nous rendît un produit abondant. En conséquence, nous dîmes à Shongui

que ce serait là que nous nous établirions, avec son approbation. Il fut enchanté de notre résolution, ainsi que tout son peuple.

Après nous être promenés dans la campagne jusqu'à la brune, nous retournâmes au village de Shongui, où nous devions passer la nuit. A la porte de notre cabane, nous trouvâmes une belle truie de cent quarante livres environ, que Shongui se proposait de tuer et d'apprêter pour notre souper, avec quantité de patates et de pommes de terre : mais comme nous avions emporté avec nous une quantité suffisante de provisions, nous le priâmes de ne pas tuer cette bête, et ce fut avec quelque difficulté que nous le décidâmes à la laisser vivre. La terre était humide par suite des fortes pluies qui avaient eu lieu : celle que nous avions reçue dans notre traversée par eau, autant que notre marche au travers de la fougère mouillée, avait trempé nos habits. Aussi, en entrant dans la hutte où nous devions passer la nuit, nous les ôtâmes pour les faire sécher.

Après avoir pris les rafraîchissemens nécessaires, nous passâmes la soirée dans une agréable conversation avec Shongui et ses gens, qui étaient partie dans la cabane avec nous, partie autour de la porte ; puis nous lûmes un chapitre, nous chantâmes un hymne, et après avoir adressé nos actions de grâces au Dieu tout-puissant, pour la tendre protection qu'il nous accordait, et pour la sûreté et la tranquillité dont nous jouissions au milieu de ces canibales, nous nous couchâmes en paix pour reposer jusqu'au matin.

18 août. Nous nous levâmes vers trois heures, chantâmes un hymne, et offrîmes à Dieu notre prière du matin. A quatre heures, après avoir déjeuné, nous traversâmes la rivière, afin d'examiner le terrain de la rive opposée.

Là nous fûmes gratifiés de la vue d'un beau pays, d'une grande étendue et bien dégagé pour la culture, quoique le sol, en divers points, ne paraisse point aussi riche que la terre que nous avions parcourue la veille au soir. Tout bien considéré,

nous restâmes pleinement convaincus qu'il n'existait pas de position plus convenable dans aucun district adjacent à la baie des Iles. Près de l'endroit où nous nous proposons de fonder la nouvelle ville, se trouve une belle cascade qui serait très-propre à faire marcher un moulin à blé, à scier, ou pour tout autre objet, sans courir les risques ni les dépenses d'élever une écluse, ce qui est d'un intérêt majeur. A Kidi-Kidi, on peut faire venir autant de blé qu'il en faudra à l'établissement d'ici à plusieurs années, soit pour nourrir les enfans des naturels dans les écoles, soit pour les Européens appartenant à la mission.

Avant notre départ, nous désignâmes le terrain où nous souhaitons que notre magasin public fût construit, et nous priâmes Shongui d'y dresser des cabanes temporaires, pour recevoir nos bagages et les ouvriers que nous avions amenés de Port-Jackson. Il mit aussitôt ses gens à la besogne.

Voyant maintenant nos intentions remplies touchant l'objet de notre visite à Kidi-Kidi, le soir nous retournâmes à Rangui-Hou, dans la pirogue de Shongui, qui nous reconduisit avec une extrême satisfaction.

Mécontentement de Koro-Koro.

Koro-Koro resta à Rangui-Hou avec Touai, jusqu'à notre retour, afin de connaître si nous nous déciderions à former un établissement dans sa juridiction. Quand nous arrivâmes, il fut impatient de savoir si nous avions été contents de la terre que nous avions vue, et si nous en étions venus à la résolution d'y former un établissement. Nous lui dîmes que la terre était bonne à Kidi-Kidi, et que pour ce motif nous nous y établirions. Il en fut très-affecté, et dit que Shongui allait maintenant l'exterminer, lui et son peuple. Nous lui répondîmes que Shongui nous avait promis de renoncer à combattre, si nous voulions nous établir dans son district, et qu'il résiderait lui-même avec les Européens. Koro-Koro répliqua que Shongui pouvait bien faire de belles promesses, mais que nous ne

voyions pas au fond de son cœur; il nous fit entendre qu'il ne croyait pas un mot de ce que Shongui disait, quelques belles paroles qu'il pût donner. Koro-Koro nous rapporta alors nombre d'exemples de la manière dont Shongui l'avait autrefois trompé ainsi que d'autres chefs, et il soutint que ce qu'il avait déjà fait, il était capable de le faire encore.

Nous nous efforçâmes d'apaiser Koro-Koro; mais ce fut en vain. Il dit qu'il ne serait parfaitement satisfait, qu'autant que les Européens se partageraient également entre lui et Shongui; mais que c'était un trop grand sujet d'affliction pour lui que de voir tous les Européens résider avec Shongui. Il fit un appel très-pressant à nos sentimens, et appuya sa requête par tous les argumens qu'il put trouver. Nous apportâmes tous le plus grand empressement à le consoler dans son affliction. M. Butler et moi nous lui promîmes de l'accompagner avec Touai le jour suivant, à Paroa où il réside, et d'examiner sa terre, ajoutant que si nous trouvions une place convenable pour un établissement, nous y bâtirions pour lui et pour Touai une maison; qu'un ou deux Européens y résideraient pour le moment avec lui, jusqu'à ce qu'il en arrivât d'autres d'Angleterre, et qu'alors nous remplirions ses vœux autant qu'il serait en notre pouvoir. Cette promesse le consola un peu, mais fut loin de le satisfaire entièrement.

Visite à Koro-Koro, au village de Paroa.

19 août 1819. M. Butler et moi nous allâmes à Paroa avec Koro-Koro, qui fut assez tranquille durant la traversée. Touai n'avait pas encore vu ses parens et ses amis; c'est pourquoi il nous accompagna avec son frère Te Rangui.

Lorsque nous fûmes arrivés à Paroa, Koro-Koro remit sur le tapis la question d'un établissement sur le district où il résidait. Il nous dit qu'il y avait une belle étendue de terre, nommée Manawa-Oura, qu'il nous donnerait, et que nous pourrions visiter le lendemain matin. Nous tâchâmes de le convain-

ère qu'il était impossible, pour le moment, de former aucun établissement d'une certaine étendue dans les limites de sa juridiction. Il fut très-controncé, et nous dit qu'il était traité avec une grande ingratitude; que son frère Touai avait été long-temps éloigné de lui et de ses amis — qu'il était allé en Angleterre — qu'il avait ramené les blancs avec lui — et qu'à près tout cela il ne pouvait jouir de l'avantage d'en avoir quelques-uns établis sur son territoire — que c'était un acte d'une grande injustice, et tel que nous n'aurions pas dû nous en rendre coupables. Son frère Te Rangui se joignit à lui dans les reproches qu'il nous faisait, et ils finirent par s'échauffer tous les deux à un haut degré.

Situation pénible de Touai parmi ses compatriotes.

Tonai prit notre parti, et fit en sorte de convaincre Koro-Koro que nous n'avions pas les moyens, pour le moment, de lui fournir des Européens. Celui-ci entra alors dans une violente colère contre Tonai, et Te Rangui se joignit à lui. Koro-Koro déclara à Touai qu'il pouvait aller s'établir à Rangui-Hou, ou avec Shongui, où partent ailleurs où il lui plairait; car il ne se souciait plus de lui, puisque sa requête relativement aux Européens ne pouvait être exaucée. Touai pleura et fut très-affligé; M. Butler et moi nous ressentîmes aussi du chagrin pour tous les deux. Après une longue conversation et de vifs reproches de la part de Koro-Koro, nous nous retirâmes pour prendre quelque repos.

M. Butler et moi nous restâmes convaincus que nous ne pouvions nous dispenser de faire quelque chose pour Koro-Koro. Nous avions aussi pitié de Touai. Il désirait mener une vie civilisée, et renoncer aux habitudes et aux habillemens de son pays; mais il faisait observer qu'il ne pourrait atteindre ce but tant qu'il n'aurait pas un ou plusieurs Européens pour le soutenir. Le ridicule dont il serait couvert aux yeux de ses compagnons, s'il restait seul, le forcerait à se conformer à leur

habillement et à vivre suivant leurs coutumes, ce qu'il avait beaucoup de répugnance à faire.

Touai est un bel homme, éclairé, bien disposé, et qui fera tout ce qui dépendra de lui pour seconder les vues de la Société. Sa famille est de la première distinction; l'influence et l'autorité de son frère s'étendent le long de la côte, presque jusqu'à la rivière Tamise, et celle de ses amis depuis le cap Nord jusqu'au cap Est. Nous nous sentons très-intéressés au bien-être futur de Touai, et nous devons lui donner toute espèce de secours.

20 août 1819. Ce matin, Koro-Koro était plus calme et paraissait tout-à-fait réconcilié avec nous. Il nous fit beaucoup d'amitiés et nous exprima son regret de la vivacité avec laquelle il nous avait parlé la veille au soir. Nous lui assurâmes que nous l'assisterions de tout notre pouvoir.

Réception de Touai par ses amis.

Comme nous nous étions rendus sur le *General-Gates*, à la résidence de Koro-Koro, où le maître avait l'intention d'appareiller pour reprendre la mer, nous restâmes à bord toute la nuit. Koro-Koro nous accompagna avec Touai depuis Rangui-Hou. Comme il savait que le navire allait mouiller vis-à-vis d'un de ses établissemens, il avait défendu à ses hommes de venir à bord du *General-Gates* jusqu'au jour suivant. Il était nuit quand nous mouillâmes. Nous fûmes hélés du rivage par un des officiers de Koro-Koro; alors Te Rangui répondit, et apprit au peuple que Touai était arrivé; il eut soin d'expédier sur-le-champ des messagers dans les différens districts pour annoncer à leurs habitans le retour de Touai.

Une députation de chefs était arrivée, depuis peu de jours, des bords de la rivière Tamise à Wai-Kadi. Quelque temps auparavant, ils avaient tué un des cousins de Touai, et craignaient que le père du jeune homme et Koro-Koro ne voulussent venger sa mort. Touai fit aussitôt partir un envoyé

pour Wai-Kadi, afin d'annoncer aux chefs qu'un pardon général leur serait accordé, et que s'ils jugeaient à propos de venir lui présenter leurs respects, leurs personnes seraient sacrées.

Le lendemain, le bâtiment fut entouré par les chefs et leurs amis, qui venaient voir Touai. Quelques-uns pleuraient de joie et tous lui souhaitaient une bonne arrivée. Des chefs de la rivière Tamise nous rencontrèrent le jour suivant à Rangui-Hou.

Après déjeuner, nous nous embarquâmes pour Manawa-Oura, pour y examiner le terrain propre à un établissement, accompagnés de Koro-Koro et de plusieurs de ses gens. Au fond d'une belle baie, nous trouvâmes une pièce de terre unie et de bonne qualité, entourée de collines, et dont le sol était généralement riebe. Comme c'était la meilleure position pour le bois, l'eau et la qualité du sol, nous décidâmes d'y former un petit établissement. Le havre fournit avec profusion le meilleur poisson, et il y a un mouillage pour les navires. Il y a de bonne eau douce, et c'est une situation très-favorable pour une école. Koro-Koro fut très-satisfait de notre choix. C'est là que Touai compte établir sa résidence. Il donna l'ordre de rassembler sur-le-champ les matériaux nécessaires pour y élever une bâtisse temporaire pour les Européens, et nous retournâmes dans la soirée à Rangui-Hou. La distance entre Manawa-Oura et Rangui-Hou est d'environ neuf milles.

Opérations à Rangui-Hou.

Ce matin nous réunîmes tous les bras que nous pûmes trouver à notre pointon, attendu qu'il nous était impossible de débarquer le reste de notre bagage avant qu'il fût achevé. Nous eûmes bientôt quatorze naturels occupés à scier le bois, et d'autres à couper les courbes. En un mot, tout le rivage présentait une scène de bonheur et de civilisation active....

21 août 1819. Tout notre travail marche bien, et tout est

prêt pour achever le ponton en toute diligence, afin de débarquer les objets et de former les établissemens à Kidi-Kidi et à Manawa-Oura.

22 août. Nous nous réunîmes pour célébrer le service divin sur le rivage, attendu qu'il n'y avait pas de local suffisant pour contenir le monde. Nous étions entourés des naturels, et de plusieurs chefs de différens districts, dont quelques-uns de la rivière Tamise....

23 août. Aujourd'hui nous avons bâti un bangar pour le travail des charpentiers, sous lequel le service divin pourra être célébré durant notre séjour à Rangui-Hou. Les naturels ont continué à scier le bois et à nous rendre tous les services qui dépendaient d'eux.

Vuile à Motou-Doua, île appartenant à Koro-Koro.

26 août. J'allai avec Touai et M. Samuel Butler sur une île nommée Motou-Doua, qui appartient à Koro-Koro, et où il réside habituellement. Mon but était de mettre, le jour suivant, le monde au travail à Manawa-Oura. Nous arrivâmes vers deux heures, et il se trouva que Koro-Koro était à bord du *General-Gates*, à deux milles de distance environ. Le premier objet qui frappa mes yeux, fut une tête humaine fichée sur un pieu, au sommet d'un coteau, près du rivage, et non loin de la cabane où nous devions passer la nuit. La figure paraissait très-bien tatouée. Touai me dit que c'était la tête d'un chef près du cap Est, qui avait été tué par les hommes de Shongui, et qu'elle avait été achetée par un de ceux de Koro-Koro. Cette vue excita naturellement dans mon âme des sentimens d'horreur....

Comme la soirée était belle, nous fîmes une seconde promenade de l'autre côté de l'île. Quand nous en eûmes atteint le sommet, qui est très-élevé, nous eûmes une vue complète du pâ ou forteresse de Koro-Koro, qui est situé sur le sommet d'une autre île, à moins de deux milles de distance.

Quantité de naturels travaillaient sur cette seconde île. Je fus curieux de la visiter; et quand nous nous trouvâmes vis-à-vis, Touai, M. Butler et moi, nous entrâmes dans une pirogue, et passâmes de l'autre côté. Nous fûmes reçus avec beaucoup de joie par les naturels.

Nous trouvâmes la première femme de Koro-Koro, ou la Reine, travaillant ardemment, avec une petite pioche en bois, à bêcher la terre pour recevoir les patates; la femme de Te Rangui y était aussi avec plusieurs autres hommes et femmes. Elles furent très-contentes de la visite que nous leur faisons. La vieille Reine me pria instamment de lui donner une pioche, et tâcha de me faire comprendre combien il lui était pénible de remuer la terre avec un bâton. Je promis de lui accorder l'objet de sa demande. Après avoir passé une heure à peu près avec elles, nous nous en retournâmes, emportant une quantité de poissons qu'elles nous avaient donnés.

La terre sur cette île était fertile; une partie avait été semée en navets, et une autre partie était déjà plantée en patates. Les femmes retournaient la terre avec des bâtons de deux pieds de long environ, et de l'épaisseur d'un manche à balai. Elles travaillaient avec zèle, mais faisaient peu de besogne, par le défaut d'outils convenables.

Rencontre touchante de Touai avec sa sœur.

Quand nous eûmes atteint le rivage, Touai me prévint de l'arrivée d'une de ses sœurs qu'il n'avait pas encore vue depuis son retour, et il me pria instamment de rentrer dans la pirogue avant qu'elle arrivât, ne se souciant pas d'avoir ici sa première entrevue avec elle. La voyant descendre en hâte de la colline, je priai Touai de l'attendre et de ne pas faire attention à moi; mais il ne m'écouta point et sauta dans la pirogue, en me pressant de le suivre. Je différai jusqu'à ce qu'elle eut gagné le rivage, et alors j'embarquai. Touai fit pousser au large; mais, au même instant, sa sœur s'élança.

dans la pirogue en pleurant, et passa à côté de moi. Elle tomba à genoux et s'accrocha à Touai : celui-ci lui donna le salut ; alors elle laissa un libre cours à ses sentimens, en versant des larmes et poussant de profondes lamentations, ce qui dura près d'une heure. Quand nous arrivâmes à Motou-Doua, elle resta assise et pleura encore long-temps. Tonai se comporta avec beaucoup de décence : il supprima toutes les démonstrations sauvages d'une ame sans éducation, et montra cependant à sa sœur tous les sentimens d'une affection tendre et sincère. Je ne pus qu'admirer sa conduite ; et je lui dis de se livrer à toute son affection fraternelle, sans s'inquiéter de ma présence. Je voyais qu'il craignait que la vivacité des sentimens de sa sœur et les témoignages qu'elle en donnait ne vinssent à ébranler son courage et ne l'amenassent à imiter son exemple, comme il avait fait jadis, dans une autre occasion, quand je visitai pour la première fois la Nouvelle-Zélande.

Quand nous eûmes débarqué, nous trouvâmes Koro-Koro et plusieurs de ses gens qui nous reçurent avec politesse. Je lui dis que j'étais venu pour faire éclaircir le terrain à Manawa-Oura, et donner mes instructions pour bâtir le logement nécessaire aux Européens qui devaient y venir. Il reçut ces nouvelles avec beaucoup de joie, et déclara qu'il voulait m'accompagner lui-même le lendemain matin, et qu'il allait donner à son peuple les ordres nécessaires pour qu'il m'eût prêtée son assistance. Quand il vit les pioches pour remuer la terre, il fut très-content. Après avoir conversé sur divers sujets, nous soupâmes, nous chantâmes un hymne, et nous étant recommandés à l'ange de l'Eternel *Covenant*, nous nous couchâmes pour dormir. Une foule de naturels étaient couchés à l'entour de la hutte et quelques-uns dedans. Comme j'étais fatigué de marcher, je dormis d'un bon sommeil jusqu'au jour.

27 août 1849. Nous déjeunerâmes, puis nous partîmes pour Manawa-Oura, situé sur la côte opposée et distant de quelques milles.

Esprit de vengeance des naturels.

Sur notre route, nous rencontrâmes une très-grande pirogue de guerre. Je demandai combien elle portait d'hommes; on me dit soixante guerriers avec leurs provisions, quand ils se mettent en route pour la rivière Tamise ou le cap Est, et quatre-vingts hommes dans une eau tranquille.

En examinant cette pirogue, je remarquai sur son arrière la tête d'un chef; les traits du visage semblaient encore vivans, et c'était une des plus belles figures que j'eusse jamais vues. Ce chef devait avoir environ trente ans. Ses cheveux étaient longs, disposés en tresses bien peignées et ramenées au sommet de la tête, pour y être réunies par un nœud, et ornées de plumes suivant la coutume des chefs, quand ils sont en grand costume. La chevelure comme la figure brillaient encore de l'huile dont elles venaient d'être enduites. A en juger par la beauté du tatouage, ce chef devait être d'un rang élevé. Je demandai à qui cette tête avait appartenu, on me dit que c'était celle d'un chef qui avait été tué par Shongui au-delà de la rivière Tamise.

Il est possible que la mort de ce chef soit un jour vengée par les enfans de ses enfans, si la tribu à laquelle il appartenait devient jamais assez forte pour se mesurer avec celle de Shongui ou avec ses descendans. De là, pour plusieurs générations, la source continuelle de nouveaux actes de cruauté et de barbarie, puisque le souvenir des outrages reçus semble à jamais gravé dans l'ame de ces naturels.

Je vais mentionner ici un de ces actes de vengeance, dont quelques circonstances sont venues à ma connaissance :

Il y a quinze ou seize ans environ, un navire appartenant à Campbell et C^{ie} de Port-Jackson, nommé *le Vénus*, fut enlevé par des convicts au port Dalrymple. Quand les pirates eurent fait le coup, ils firent voile vers la Nouvelle-Zélande, et touchèrent à la baie des Iles : là ils enlevèrent la

sœur d'un chef nommé Temarangai, et allèrent ensuite la vendre pour quelques nattes, sur une île près le cap Est. Elle devint la cause d'une querelle entre deux naturels, et par suite elle fut tuée.

Quelque temps après, il arriva des naturels du cap Est à la baie des Îles, qui apportèrent la nouvelle du triste sort de la sœur de Temarangai. Son père était encore vivant, et avant de mourir il fit jurer à Temarangai qu'il vengerait un jour la mort de sa sœur.

En 1819, Temarangai m'accompagna à Parramatta; deux ans après son retour, il fit prendre les armes à sa tribu et appareilla pour le cap Est, afin d'accomplir le serment qu'il avait fait à son père. Il tua le chef de l'île où sa sœur avait été massacrée, emmena sa femme prisonnière, et la donna à son frère avec qui elle vit maintenant.

M. Kendall m'assura que les chefs ont toujours quelque motif direct ou éloigné pour faire la guerre; que ce n'est point dans le simple but de piller ou de verser du sang, mais bien pour obtenir satisfaction de quelque injure commise envers eux ou leur tribu.

Détails sur Houra-Touki, l'un des officiers de Koro-Koro.

Dans la pirogue dont je viens de parler, je trouvai Houra-Touki, ses deux frères et son oncle, qui tous étaient officiers sous les ordres de Koro-Koro. Houra-Touki était le premier Nouveau-Zélandais qui eût connu les avantages de la vie civilisée. Il avait été transporté, il y a vingt-cinq ans environ, avec un autre de ses compatriotes, sur l'île Norfolk, par un navire qui avait touché à la Nouvelle-Zélande. Le feu gouverneur King commandait alors sur cette île. Il traita les deux étrangers avec une grande bonté; ils vécurent à sa table et éprouvèrent toute sorte d'attentions de sa part. Il y avait déjà long-temps qu'ils habitaient chez le gouverneur, quand le navire baleinier le *Britannia* toucha à l'île Norfolk; le maître

se chargea de conduire Houra-Touki et son compagnon à la Nouvelle-Zélande. Le gouverneur voulut les accompagner lui-même, pour s'assurer qu'ils seraient bien traités et débarqués en sûreté dans leur patrie. L'extrême bonté du gouverneur King, envers ces Nouveaux-Zélandais, a produit l'impression la plus favorable sur tous les naturels qui en ont entendu parler. Aujourd'hui encore, ils en parlent avec reconnaissance, et demandent des nouvelles de la fille aînée du gouverneur King, dont le nom est Maria, et qui n'était qu'un enfant lorsque Houra-Touki se trouvait sur l'île Norfolk. Quand ce dernier m'en parla, je lui dis qu'elle demeurait actuellement à Parramatta. Il me répondit qu'il voulait aller vivre près d'elle jusqu'au moment de sa mort. Houra-Touki fut enchanté de me voir. Il quitta sa pirogue, ainsi que quelques-uns des chefs qui la montaient, pour nous accompagner à Manawa-Oura.

En débarquant à cet endroit, je fis choix d'un petit morceau de terre pour y semer un peu de graine de lin d'Angleterre; sur-le-champ on s'occupa de le défricher et de le labourer, puis je l'ensemenciai. Ensuite je choisis un endroit pour le bâtiment, et je traçai le plan d'une maison de quarante pieds de long sur treize de large, pour les ouvriers. Le soir nous retournâmes à Rangui-Hon.

28 août 1819. Tous les bras ont été occupés, soit à couper du bois pour les constructions projetées, soit à travailler au ponton.

Dimanche 29 août. Le service divin a été célébré dans le nouveau hangar, où nous avons pu jouir des bienfaits de la parole de Dieu, sans aucun trouble.

Cruelles superstitions des naturels.

Après le service du matin, M. Butler et moi nous visitâmes le village des naturels et nous conversâmes avec eux.

En me promenant près du village, j'eus un entretien avec une jeune femme qui demeure chez M. Hanson, beau-frère de

M. King. Lui ayant demandé si son père était vivant, elle me dit qu'il avait été tué et mangé au cap Nord par les gens de Shongui, et qu'elle était elle-même prisonnière de guerre. J'appris aussi que, depuis qu'elle avait été amenée à Rangui-Hou, on avait résolu de la tuer. Peu de mois auparavant, le frère du chef actuel de Rangui-Hou mourut : son peuple crut qu'il avait péri par l'effet de charmes ou d'enchantemens, car il déclara lui-même que telle était la cause de sa mort. Tawa, fils de son Tepahi, se trouvait chez moi à l'époque de la mort de cet homme, et il possédait deux esclaves femelles qu'il avait laissées à Rangui-Hou. Quand le frère du chef mourut, pour donner satisfaction à son esprit, et l'empêcher de revenir pour les tuer, les parens du défunt sacrifièrent ces deux jeunes femmes qui appartenaient à l'école que dirigeait M. Kendall. Un autre parent du chef demanda également la mort de la jeune femme qui vivait chez M. Hanson, comme une satisfaction, afin d'empêcher l'esprit du défunt de venir lui faire du mal. Suivant la coutume du pays, elle était venue se livrer elle-même pour être sacrifiée : mais le chef, ayant de mourir, prévoyant qu'il y aurait des victimes immolées pour lui, donna des ordres pour qu'elle ne fût pas de ce nombre ; et c'est ainsi que sa vie fut épargnée. Quand *l'Active* revint à Port-Jackson, les deux jeunes gens qui avaient été chargés de tuer les esclaves de Tawa passèrent sur ce navire. Tawa se trouvait alors avec moi : M. Kendall me fit part de ce qui s'était passé, dans la crainte que Tawa n'entrât en colère contre ces naturels, quand il apprendrait la mort de ses esclaves. Les jeunes gens, à leur arrivée, semblèrent aussi fort alarmés ; je parlai à Tawa et lui racontai ce qui avait eu lieu. Il fut affligé de la mort de ses esclaves, mais il m'assura qu'il ne montrerait aucun ressentiment aux jeunes gens qui les avaient tuées, étant devenu trop raisonnable pour agir ainsi. Ces détails sont propres à faire connaître les superstitions et le caractère de ces peuples.

En traversant le village, nous nous arrêtâmes pour causer

avec un homme et sa femme. Quelques poules couvaient devant sa cabane, et l'homme me dit qu'elles provenaient de celles que j'avais données à Tara, principal chef de la partie méridionale de la baie des Iles, quand j'y vins pour la première fois. Tara étant mort, sa veuve avait épousé le neveu de ce chef, qui avait succédé à l'autorité de son oncle. Comme il était défendu à la femme d'un chef de se remarier, d'après la coutume établie dans le pays, un détachement de Rangui-Hon était accouru pour la punir de cette infraction aux lois, et l'avait en conséquence dépouillée de tout ce qu'elle possédait. Les poules en question faisaient partie du butin que cet homme avait alors rapporté.

Nous quittâmes enfin le village, et le service divin eut lieu dans la soirée.

Vengeance de Shongui, pour la violation de la tombe de son beau-père.

30 août 1819. A la nuit, je fus appelé par un chef nommé Tawi, qui vint m'apprendre que Shongui avait attaqué un village entre Wangaroa et le cap Nord, et avait tué six personnes; mais il m'engagea à n'en concevoir ni crainte ni mécontentement. Je lui témoignai cependant la peine que me causait cette nouvelle. Tawi me raconta le motif du démêlé entre Shongui et ces gens: le père de la femme de ce dernier était mort depuis quelques années; le peuple de ce village viola son tombeau, enleva ses os et en fit des hameçons, dans l'intention perfide d'insulter honteusement aux sentimens de Shongui et de ses parens; et pour mieux exciter sa colère, ils avaient planté la tête sur un pieu. Shongui me dit qu'il ne partait pas pour combattre, quand il quitta Rangui-Hon, mais seulement pour relever les os de son beau-père. Quand il reviendra, nous saurons si, avant son départ, il avait appris que la tombe sacrée où les os de son beau-père étaient déposés eût été violée.

Arrivée d'une troupe de naturels de la rivière Shouki-Anga.

31 août. Environ soixante personnes, hommes, femmes et enfans, sont arrivées à Rangui-Hou, d'un village situé sur les bords de la rivière Shouki-Anga, éloigné de cinquante à soixante milles. Cette rivière se décharge dans la mer, sur la côte ouest de l'île, à cent milles environ au sud du cap Van-Diemen. Ils ont apporté avec eux quelques cochons pour les vendre, et une grande quantité de patates douces pour leurs parens et leurs amis, dont un grand nombre sont établis à Rangui-Hou. Le teint de ces insulaires est plus beau que celui d'aucun de ceux que j'avais vus, et on peut dire que c'est une fort belle race d'hommes.

Je leur dis que j'avais l'intention de leur faire une visite avant de quitter la Nouvelle-Zélande; ce qui leur fit grand plaisir. Le chef voulut savoir à quelle époque je ferais ce voyage, assurant qu'il voulait me servir de guide et me porter au travers des marais qui se trouvent sur la route. Je lui promis de me mettre en chemin dans un mois, si cela était possible. Il me témoigna son inquiétude que Shongui ne fût mécontent de ce voyage, ce chef pouvant craindre que les navires ne se dirigeassent vers Shouki-Anga, quand la rivière et le havre seraient mieux connus. Je répondis qu'avant son arrivée à Rangui-Hou j'avais déjà formé le projet d'aller le visiter; que j'en avais fait part à Shongui qui l'avait approuvé, et que ce chef n'aurait de mécontentement ni contre moi, ni contre eux, pour la visite que je voulais faire aux habitans des bords du Shouki-Anga. Il parut enchanté que Shongui approuvât ce voyage, et promit de fournir des cochons et des patates à l'établissement qui serait formé à Kidi-Kidi, car il se trouvait là bien plus près de Shouki-Anga. Je lui donnai une hêche, et lui promis quelques hameçons pour son peuple, quand j'irais chez eux, promesse qui leur fut agréable à tous.

Visite aux chefs de la partie méridionale de la Baie.

1^{er} septembre 1819. M. Butler m'accompagna dans une visite que je fis aux chefs de la partie méridionale de la Baie.

Nous arrivâmes à Korora-Reka, la résidence du feu chef Tara, qui avait été, de tout temps, un ami zélé des Européens. Quand je visitai la Nouvelle-Zélande pour la première fois, Tara versa des larmes de joie; lui et sa femme nous témoignèrent la plus grande affection. M. Kendall m'apprit qu'il était mort au mois de novembre dernier, et que, sur son lit de mort, il exprimait toute sa joie de ce que jamais un Européen n'avait été tué dans son district.

Nous trouvâmes chez lui son successeur, qui depuis longtemps est connu sous le nom de King-George, ainsi que la veuve de Tara, avec plusieurs de leurs gens. Ils furent ravis de joie en nous voyant, et la veuve de Tara me pria de m'asseoir par terre près d'elle, ce que je fis. Elle me raconta toutes les peines qu'elle avait eues depuis que je ne l'avais vue; du vivant de Tara, ils avaient quantité de bœches, de haches, de pioches, d'hameçons, de faucilles, de patates, de pommes de terre, d'étoffes, et de poules provenant de celles que je leur avais données; mais ils se trouvaient pour le moment complètement dépourvus de tout. Ils n'avaient plus ni elous, ni hameçons, ni bœches, ni haches, ni pioches; et il ne lui restait d'autre étoffe que la natte qu'elle avait sur son corps. Elle pleurait en racontant ses malheurs, et parlait d'une manière touchante. C'est une femme d'un cœur naturellement tendre et affectueux, et j'en vis plusieurs preuves lors de mon premier voyage à la Nouvelle-Zélande.

Je lui dis que j'avais été informé qu'elle avait épousé King-George depuis la mort de Tara, ce qui était contraire aux coutumes du pays, et que c'était cette infraction à leurs lois qui avait servi de prétexte à ses compatriotes pour la dépouiller de tout ce qu'elle possédait à l'époque de la mort de Tara. Elle

convint qu'elle avait consenti à épouser King-George; mais elle ajouta que jusqu'à ce moment leur union n'avait pas reçu la sanction publique, et que cela ne pouvait avoir lieu d'ici à quelque temps. Quand Tara mourut, elle enveloppa son corps de nattes, et accomploit toutes les autres cérémonies requises en pareil cas; elle avait déposé le corps dans le *Oudou-Pâ*, ou le sépulchre dans lequel les morts restent jusqu'à ce que leurs os soient définitivement transportés dans les caveaux de famille, appartenant à leur tribu. Elle me montra l'endroit où était le corps de Tara, en me disant qu'elle avait encore ses os à relever avant de pouvoir épouser King-George; elle comptait remplir cette cérémonie sous peu de temps. Par suite des cérémonies qu'elle avait déjà remplies et de celles qu'il lui restait encore à accomplir, elle était souillée (*polluted*), et réduite à manger et habiter avec les femmes de la basse classe : mais quand elle aurait relevé les os de Tara, elle serait reconnue par King-George comme sa femme, et rétablie dans son ancien rang. A ce qu'elle m'apprit encore, tout ce que King-George possédait au moment de la mort de Tara, lui avait été aussi enlevé pour avoir consenti à la prendre pour femme.

King-George affirma la vérité de ce récit, et se désola de n'avoir ni porc, ni quoi que ce fût à nous donner pour souper que de la racine de fougère; il regrettait aussi de ne pouvoir nous offrir une maison à l'anglaise pour passer la nuit. Il me rappela toutes les attentions que j'avais eues pour lui à Parramatta, attentions qu'il ne pouvait me rendre, mais il nous assura que nous serions traités du mieux qu'il lui serait possible.

Nous passâmes la soirée très-agréablement avec ces pauvres païens. A la fin, King-George nous annonça que nos logements étaient prêts. Il avait préparé sa cabane du mieux qu'il avait pu. On avait étendu par terre des nattes neuves et propres pour nous servir de lits, et une autre plus belle avait été placée à l'entrée. La cabane pouvait avoir quatorze pieds de long sur dix de large; le feu, allumé au centre, la rendait

aussi chaude qu'un four, car il n'y avait pas d'autre issue pour la fumée que la porte qui était très-petite, si petite même que je fus obligé de quitter mon habit pour y entrer. Je priai qu'on enlevât le fen, car nous ne pouvions pas en supporter la chaleur; ce qui fut fait. Quand tout fut prêt, nous nous glissâmes dans la cabane, avec King-George, sa femme et son neveu, qui est un très-beau jeune homme nommé Rakou, et qui doit succéder à son oncle. Bien que le fen eût été levé, nous transpirâmes en abondance quand nous fûmes couchés; je demandai que la porte restât ouverte pour avoir un peu d'air; car la cabane, par sa construction, était naturellement aussi chaude qu'une ruche.

Le 2 septembre 1819. Quand nous nous éveillâmes, nous vîmes la veuve de Tara, assise près de la porte en dehors, qui attendait que nous nous levassions. Quand le jour parut, nous quittâmes volontiers notre gîte pour respirer l'air du matin.

Nous chargeâmes Titari de nous préparer à déjeuner. Tandis qu'il s'en occupait, la veuve de Tara, qui était assise sur un trône d'arbre avec deux ou trois femmes, me pria de me placer près d'elles, ce que je fis. La conversation roula sur Tara et sur mon premier voyage au pays. Une jeune et belle fille était assise près de nous tandis que nous causions. Elle versait en silence un torrent de larmes qui coulaient, le long de ses joues, sur sa natte. Elle resta, ainsi baignée dans ses pleurs, sans parler, car elle était trop affligée. J'appelai M. Butler pour le rendre témoin de cette scène, qui l'affecta tellement qu'il ne put s'empêcher de répandre des larmes. Alors nous nous tournâmes vers King-George qui était assis avec sa femme, Rakou et la mère de Rakou. M. Butler leur demanda s'ils connaissaient Mawi, ignorant alors qu'il parlait aux parens mêmes de ce jeune homme. La jeune fille était cousine de Mawi, et sa mère était la sœur de la mère de Mawi. Quand elle entendit prononcer son nom, elle éprouva un trouble extrême, elle pleura amèrement ainsi que ses parens, et me dit que sa mère venait de mourir. M. Butler leur ap-

prit que Mawi avait demeuré chez lui, ce qui parut leur causer une grande satisfaction, et ils ne savaient comment exprimer à M. Butler toute leur reconnaissance.

Rakou est un des jeunes gens les plus beaux, les plus grands et les plus agréables qu'on puisse voir dans son pays. Son extérieur prévient en sa faveur; il est plein de noblesse, de franchise et de douceur. Je dis à King-George qu'il ne fallait pas tatouer Rakou; que cela lui ferait tort et lui gâterait la figure. Mais il rit de mon conseil, et déclara que son neveu devait être tatoué, pour avoir un aspect noble, mâle et guerrier; qu'il ne serait pas propre à être son successeur avec un visage uni; et que les Zélandais ne le regarderaient que comme une femme, s'il n'était pas tatoué. Le pauvre Rakou a beaucoup à souffrir avant que sa figure soit gravée comme celle de son oncle.

Quand nous eûmes déjeuné avec les provisions que nous avions apportées, nous nous préparâmes à rendre visite à un autre chef nommé Te Koke, sur la côte opposée de la baie, à cinq milles de distance environ, ne sachant pas alors que King-George nous avait fait préparer quelque chose pour manger. Lorsque nous lui apprîmes que nous allions le quitter, il nous fit observer que ses cuisiniers étaient allés chercher pour nous quelques patates douces, et que nous ne pouvions pas partir avant leur retour. Nous le priâmes de ne pas nous arrêter; mais il persista à ne pas vouloir nous laisser partir que nous n'eussions participé à son hospitalité. Nous eûmes des motifs de croire que, durant la nuit, il avait envoyé un messager à Pomare, pour demander à ce chef quelques patates douces pour nous traiter; car deux des filles de Pomare arrivèrent de bonne heure, et peu après nous vîmes les serveurs de King-George qui allumaient un feu à quelque distance. Au bout d'une demi-heure environ, six cuisiniers se présentèrent avec une quantité de corbeilles remplies de patates douces toutes prêtes, pour nous et pour nos gens. King-George exigea que nous prissions le tout, et que nous emportassions dans la piro-

que ce que nous ne pourrions manger; nous nous conformâmes à son désir...

King-George témoigna le regret qu'il éprouvait de n'avoir aucun Européen pour demeurer avec lui : il dit qu'il avait besoin d'un charpentier, d'un forgeron et d'un ecclésiastique. Nous lui promîmes qu'un Européen viendrait vivre chez lui dès que nous pourrions lui en destiner un.

Quand nous quittâmes Kotora-Reka, King-George nous accompagna de l'autre côté de la baie : là nous fûmes poliment reçus par Te Koke et son peuple, qui étaient tous occupés à préparer leurs terres pour planter les patates. Te Koke fut enchanté de notre visite, ainsi que sa femme et ses gens. Il me raconta que, depuis que je ne l'avais vu, il avait enterré quatre de ses enfans, et qu'il ne lui en restait plus qu'un qui était parti sur l'*Active*, pour aller me rendre visite. Je lui dis qu'il était arrivé heureusement à Port-Jackson et qu'il se portait bien, ce qui fit grand plaisir à ce chef et à sa femme. Il témoigna un très-vif désir d'avoir quelques Européens près de lui : il me désigna un emplacement où une maison européenne serait très-favorablement située, et offrirait de grands avantages pour les navires qui viennent mouiller dans la rade, attendu qu'ils pourraient facilement faire leur eau près du rivage, à un ruisseau qui coule dans la baie. Nous lui promîmes de lui construire une maison, aussitôt que nous le pourrions, sur le terrain qu'il nous indiquait.

Te Koke est le chef du district au bois, et comme il en faudrait beaucoup pour les bâtimens projetés, il était nécessaire de faire connaissance avec lui. Nous lui promîmes quelques outils d'agriculture dont il avait grand besoin, ceux dont il se servait n'étant que de bois. Il fut très-content de nos provisions, et ajouta qu'il viendrait à Rangui-Hou pour chercher les objets promis.

Après nous être arrêtés deux heures environ, nous nous mîmes en route pour Wai-Tangui, où M. Hall avait autrefois demeuré. Cet endroit se trouvait sur notre route, à trois milles

à peu près du village de Te Koke. Quand nous accostâmes, les gens qui nous observaient coururent dans toutes les directions pour annoncer notre arrivée aux habitans. Ceux-ci nous accueillirent avec des transports de joie. La femme du chef principal était vivement affectée; son mari était allé à Parramatta pour me rendre visite. Je lui dis que son mari se portait bien et qu'il reviendrait par *l'Active*, ce qui lui causa une grande satisfaction, ainsi qu'aux autres naturels. Ils demandèrent avec empressement que quelques Européens vinssent demeurer chez eux; mais ils craignaient, d'après ce qui était arrivé à M. Hall quand il s'y trouvait, que personne ne voulût y venir. Leur sol est fertile, et l'on y trouverait, pour établir des moulins; les plus belles cascades que peut-être on ait jamais vues. Nous eûmes tout lieu d'être contents de ces pauvres païens, tant que nous fûmes avec eux.

Le soir, pour retourner à Rangui-Hou, nous eûmes un passage orageux, dans une petite pirogue conduite par six naturels. La mer était houleuse et le vent très-frais. Nous ne lâchâmes pas d'avoir quelques craintes jusqu'au moment où nous abordâmes à bon port à l'établissement. Nous y arrivâmes à la nuit, très-satisfaits de notre visite aux naturels, et surtout d'avoir réussi à opérer notre retour; car nous avions, depuis quelque temps, désespéré d'atteindre le rivage, ayant eu près de sept milles à faire au travers d'une mer agitée, et dans une pirogue dont les lames couvraient souvent les bords.

Shongui tire vengeance de la violation du tombeau de son beau-père.

En arrivant, j'appris que Shongui était de retour de son expédition. Je lui en demandai des nouvelles. Voici le récit qu'il me fit : Quelque temps avant son voyage actuel, vers le cap Nord, on lui avait dit que les habitans d'un lieu peu éloigné de Wangaroa avaient enlevé les os du père de sa femme, du tombeau sacré où ils étaient déposés, pour en faire des hame-

çons, ainsi qu'on l'a déjà dit. Mais il ne voulut pas ajouter foi à ce rapport; sans avoir d'abord examiné lui-même le sépulcre. S'y étant transporté, il n'y trouva plus que quelques côtes et la partie supérieure du crâne qui avait été brisée. Les os des bras et des mains, ainsi que ceux des mâchoires, avaient été mis en pièces et transformés en hameçons. Désormais sûr du fait, il marcha vers le village où demeuraient ceux qui avaient commis le sacrilège; s'étant approché d'eux, en plein jour et à portée de fusil, il leur déclara qu'il venait pour les châtier d'avoir violé le sépulcre où les os de son beau-père avaient été déposés, et d'avoir transformé ces os en hameçons. Ils reconnurent leur tort et la justice de la conduite de Shongui : alors, sans entrer dans le village, celui-ci fit feu sur eux et tua cinq hommes; sur quoi le parti attaqué le pria de cesser le feu, alléguant que la mort de ceux qui venaient de succomber était une expiation suffisante pour l'offense commise. Shongui répondit qu'il était satisfait, et l'affaire fut ainsi terminée du consentement des deux partis. Shongui s'en revint ensuite, après avoir rendu visite au peuple qui s'était approprié la balcine morte et échouée sur son rivage, et avoir brisé la pirogue qui leur avait servi.

Shongui m'interpella, pour savoir si nous ne regardions pas comme un crime grave de profaner les sépulcres des morts, et de faire de pareils outrages à leurs restes, et si ce peuple qu'il venait de châtier, n'avait pas mérité par ses crimes la manière dont il venait de le traiter. Tout en admettant qu'il était juste de punir de pareils outrages, je répondis que j'étais fâché qu'il eût péri du monde, et que je craignais que ce qu'avait fait Shongui n'excitât ses adversaires à venger la mort de leurs amis. Shongui répliqua qu'ils n'étaient pas capables de faire la guerre contre lui, et qu'en conséquence il était tranquille.

Idees et coutumes des naturels à l'égard du vol.

4 septembre 1819. Oudi-Okouna, le chef dont on avait acheté le terrain où se trouve l'établissement actuel, m'apprit que M. Kendall l'avait insulté lui et son frère en les chassant de sa maison. Je lui assurai que M. Kendall n'avait pas eu l'intention de l'offenser dans ce moment ; car je m'y trouvais, et j'avais vu ce qui s'était passé. Peu après, je sus que son frère était allé chez M. Hall et lui avait dérobé deux pots de terre. Dans l'après-midi, je rencontrai Oudi-Okouna avec son frère, et leur reprochai ce vol. Oudi-Okouna répliqua que son frère n'avait point volé les pots, mais qu'il les avait enlevés dans l'intention d'amener une explication touchant la conduite de M. Kendall ; qu'il réclamait une satisfaction pour l'outrage qu'il avait reçu, et qu'il ne rendrait pas les pots qu'il n'ent reçu cette satisfaction. Je lui dis que M. Hall ne devait pas être puni pour ce qu'avait pu faire M. Kendall, et que les pots devaient être restitués sur-le-champ à leur propriétaire. Oudi-Okouna était disposé à les rendre, mais son frère demanda une hache, non pas à titre de faveur, mais en échange des objets volés. Nous jugâmes que ce serait ouvrir la porte à tous les vols possibles, que de souscrire à une pareille demande ; ainsi nous lui déclarâmes qu'il était maître de garder les pots, car nous ne les rachèterions pas, puisqu'ils avaient été volés.

Oudi-Okouna fut très-choqué de la conduite de son frère, et dans le courant de la semaine suivante ils se querellèrent sérieusement. Oudi-Okouna, pour montrer son mécontentement, mit le feu à sa propre maison et la brûla. Puis il quitta Rangui-Hou, déterminé à ne plus revenir près de son frère, tant il avait honte de son larcin, après l'amitié que nous lui avions témoignée ainsi qu'à sa femme. Peu de jours après, M. Butler et moi, tandis que nous nous promenions au travers du village, nous rencontrâmes le frère d'Oudi-Okouna. Il

nous dit qu'il n'avait plus qu'un seul pot qu'il voulait nous rendre ; l'autre lui avait été pris par un naturel qui était parti pour l'intérieur du pays. Nous lui représentâmes tout le mal qu'il y avait à voler, et lui répétâmes que c'était un crime que nous n'encouragerions jamais, quelque fort qui en résultât pour nous. Il envoya son fils nous reporter le vase, nous donnâmes à l'enfant six bameçons qu'il rapporta bientôt en disant que son père ne voulait rien recevoir en retour. C'est ainsi que, par notre fermeté, nous parvînmes à notre but.

Nous nous intéressons à Oudi-Okoupa, et à la première occasion nous tâcherons d'adoucir son chagrin par quelque preuve d'amitié.

Notre ponton n'étant pas terminé, le maître du *General-Gates* apporta le reste des bagages dans une grande pirogue appartenant à Koro-Koro. Les caisses étant principalement remplies d'instrumens d'agriculture, il nous était impossible de les débarquer sans les ouvrir et exposer leur contenu aux regards des naturels. Un misérable n'estima jamais l'or autant qu'ils apprécient les instrumens tranchans : c'est une tentation à laquelle ils ne sauraient résister. Nous nous attendions donc à être volés plus ou moins, car nous ne pourrions pas écarter les naturels de la pirogue, ni des coffres quand on les ouvrirait. Nous fûmes obligés d'employer un certain nombre d'entre eux pour transporter les effets au magasin public. Il y en avait à peu près la moitié de débarqués, quand le bruit se répandit que les naturels avaient dérobé quelques-unes des haches, des crocs, etc. Aussitôt on arrêta les hommes qui transportaient les objets hors de la pirogue et plusieurs furent accusés de vol, ce qui produisit parmi eux un tumulte et une fermentation générale. Nous ne pouvions faire vérifier ce qu'ils avaient volé ; mais nous reconnûmes qu'il manquait des haches, des faucilles, etc. Nous leur représentâmes combien leur conduite était ingrate, et nous leur dîmes que nous n'étions venus que pour leur faire du bien, qu'ils ne pourraient rien nous offrir que nous n'eussions en abondance dans notre propre pays, et

que puisque nous n'avions pas d'autre but que de leur être utiles, nous ne souffririons pas qu'ils nous dépouillassent de ce qui nous appartenait. Je leur dis encore que le roi Georges et les seigneurs de l'Angleterre rougiraient de leur conduite, quand ils apprendraient leurs friponneries; que je ne permettrais à aucun voleur d'aller à Parramatta sur *l'Active*; que s'ils s'avisait d'y voler, le gouverneur Macquario les ferait pendre, et que si quelqu'un d'eux allait à Port-Jackson sur un autre navire, je l'en ferais chasser. Après une longue altercation, où les uns déclarèrent qu'il fallait rendre les objets dérobés, et où d'autres prétendaient qu'ils étaient trop précieux pour les rendre, le parti de la justice l'emporta, et ils coururent en tout sens pour les chercher. Une bonne partie nous fut rapportée le samedi soir et déposée publiquement sur la place où nous étions assemblés pour discuter cette importante affaire. Notre but était de les convaincre de l'injustice et de l'immoralité de leur conduite, et de réprimer autant que cela était en notre pouvoir leur penchant pour le vol.

Avant de laisser ouvrir les caisses et de permettre aux naturels de transporter les outils, j'avais demandé à haute voix à M. Kendall si les naturels ne les voleraient point. M. Kendall avait dit qu'ils ne le feraient point, car il n'avait pas connaissance qu'on lui eût jamais rien volé. Quand ils furent accusés du vol, Tawa fils de Tepahi, qui avait demeuré un an à Parramatta, leur reprocha leur conduite, et leur dit que leur vol couvrait de honte M. Kendall, qui avait toujours rendu témoignage de leur probité. A la fin, les naturels dirent qu'ils rendraient tout ce qui avait été pris, excepté la hache qui avait été volée la première; toutefois l'homme qui l'avait prise serait banni de Ranguï-Hou, et il lui serait défendu d'y rentrer. Le voleur offrit de rendre la hache; mais les autres objectèrent que si on lui permettait de rester, il volerait encore, qu'en conséquence ils désiraient qu'il quittât l'endroit, en emportant la hache volée.

Le reste des bagages fut débarqué heureusement, et les naturels promirent de rapporter le lundi tous les objets qu'on n'avait pu recouvrer le samedi soir. Ainsi finit cette affaire, à notre satisfaction mutuelle.

Je représentai à Shongui tout ce qu'il y avait de honteux dans le crime de ceux qui avaient volé des haches. Il répondit que ces gens n'étaient pas de son peuple, et que c'était fort mal à eux d'en avoir pris un aussi grand nombre : il ajouta avec un sourire que, s'ils n'avaient pris qu'une hache, il n'y aurait pas grand'chose à dire. Cela me prouva que Shongui lui-même n'aurait pas résisté à la tentation, s'il y avait été exposé.

Dimanche 5 septembre 1819. Ce matin, de bonne heure, King-George et Rakou, cousin de Mawi, sont arrivés avec leurs parens, et en même temps Pomare avec une partie de sa tribu. Je me promenais sur le rivage quand ils débarquèrent ; je leur dis que c'était aujourd'hui le jour du sabbat, et que, par ce motif, nous ne pourrions nous occuper d'aucune affaire avec eux. Ils répondirent qu'ils ne pouvaient pas s'arrêter, car ils n'avaient pas apporté de provisions. Nous leur donnâmes nos ordres, puis nous accomplîmes le service divin sous le hangar ; les quatre grands personnages de la Nouvelle-Zélande, savoir Shongui, King-George, Pomare et Rakou, le jeu de roi, y assistèrent avec plusieurs autres naturels. Ils se comportèrent tous avec décence.

6 septembre. Ce matin la plus grande partie des objets volés samedi nous fut rapportée. Nous témoignâmes aux naturels combien nous approuvions l'attention qu'ils avaient eue pour nos remontrances ; nous leur recommandâmes d'être à l'avenir honnêtes dans leurs actions : enfin nous récompensâmes ceux qui avaient donné des renseignemens sur les objets volés et avaient employé leur influence pour les faire rendre. La bonne intelligence fut bientôt rétablie entre nous et les naturels, et, comme auparavant, ils prêtèrent la main à scier le bois et aux autres travaux.

Empressement des Chefs à se procurer des outils.

Pomare nous fit de bonne heure une visite avec King-George. On me dit qu'il était fort mécontent que je ne lui eusse pas amené un forgeron, et que, lorsqu'il avait appris qu'il n'était pas venu de forgeron pour lui, il s'était assis par terre et avait versé beaucoup de larmes, ainsi que ses femmes. Je lui assurai qu'il en aurait un aussitôt que nous pourrions le lui procurer. Il répliqua qu'il serait inutile de lui en envoyer un quand il serait mort : qu'il se trouvait actuellement dans la plus grande détresse; ses bûches de bois étaient toutes brisées, et il n'avait pas une seule hache pour en faire d'autres; ses pirogues étaient aussi en mauvais état, et il n'avait ni clous ni vrille pour les réparer; ses champs de patates restaient incultes, et il n'avait pas une pioche pour les défricher, ni un seul outil à fournir à ses gens; par ce défaut de culture, lui et son peuple n'avaient rien à manger. Il me pria de comparer avec le sien le terrain de Tepoussa qui appartenait aux habitans de Rangui-Hou et à Shongui, me faisant observer que celui-ci était tout préparé pour la culture, parce que les habitans possédaient un forgeron et qu'ils pouvaient se procurer des pioches. Je tâchai de l'apaiser par des promesses pour l'avenir; mais il y fit peu d'attention. Il était si courroucé contre moi, pour ne lui avoir pas amené un forgeron, que de vingt-cinq cochons qu'il avait amenés pour le *General-Gates*, il ne voulut pas nous en donner un seul. J'essayai de le distraire de son affliction; et, dans ce but, je lui demandai s'il ne désirait pas aller en Angleterre. Il répondit qu'il ne s'en souciait nullement; il me fit remarquer qu'il n'était qu'un homme de peu de chose à Port-Jackson, et que ce serait pis encore en Angleterre; mais que dans son pays il était un grand roi. Nous lui promîmes alors quelques outils; et cette promesse fit l'effet d'un cordial sur un cœur ulcéré. Il demandait avec ins-

tance trois hoes, une hache, quelques clous et une vrille. Je lui dis qu'il les aurait. M. Butler, lorsqu'il m'accompagna à Korora-Reka, avait été témoin de la détresse où se trouvait King-George faute d'outils, et il nous dit qu'il irait se pendre s'il ne pouvait obtenir une hache. En conséquence, nous eûvâmes de donner à ces chefs quinze hoes, deux bèches, deux haches, quatre vrilles, quelques clous, deux peignes, deux miroirs, deux ciseaux de charpentier, et une centaine d'hameçons. Ils reçurent ce présent avec une joie et une reconnaissance extrêmes, et retourneront dans leurs districts aussi heureux que des rois chargés de butin.

7 septembre 1819. MM. Butler et Francis Hall m'ont accompagné à Tepouna, établissement des naturels, situé à deux milles à peu près de Rangui-Hou. La terre en est principalement plantée en patates douces, qui forment l'aliment le plus recherché des naturels. La qualité du sol est généralement riche et légère, et bien appropriée à la culture de cette racine.

*Méthode pénible de cultiver la terre employée par
les naturels.*

Les principaux habitants de Rangui-Hou ont à Tepouna leurs jardins de patates douces. Nous en trouvâmes un grand nombre à l'ouvrage dans leurs lots particuliers; les uns se servaient de bèches et de pioches qu'ils avaient reçues de nous; d'autres de bèches de bois à long manche et de la même largeur que la bêche anglaise; quelques-uns, qui n'avaient ni bèches ni pioches, retournaient la terre avec de petites spatules de trois pieds de long. Les bèches de bois et les spatules ne peuvent servir que pour les terres légères et qui ont été déjà travaillées. Ils ont un autre instrument, de sept pieds de long, acéré comme un piquet; à deux pieds environ de la pointe est assujéti un morceau de bois, sur lequel se pose le pied pour aider à l'enfoncer en terre. Cet outil se nomme *koko*. Ils arra-

chènt avec les mains toutes les mauvaises herbes, et les recouvrent de terre à mesure qu'ils continuent à bêcher.

Les naturels furent échantés de nous voir, et tous à l'envi réclamaient des bêches et des pioches. Nous regrettâmes beaucoup qu'il ne fût pas en notre pouvoir de satisfaire leurs desirs. Nous voyons avec chagrin les pénibles fatigues qu'ils endurent et le peu de fruit qu'ils en retirent, en travaillant avec leurs grossiers instrumens.

En traversant ces champs de patates, nous apprîmes que Shongui possédait un lot très-étendu, et qu'il se trouvait alors dans son jardin. Nous allâmes le visiter; et nous le trouvâmes au milieu de ses gens, qui étaient tous occupés à préparer la terre pour planter. Shongui nous reçut avec une grande politesse. Je vis sa femme travaillant avec une spatule, tandis que sa petite fille, âgée de quatre à cinq ans, était assise sur le sillon que traçait sa mère. Je connaissais l'âge de cette enfant; car elle était née dans le *pâ* (village fortifié) de Shongui, à trente milles environ de Rangui-Hou, la nuit même où j'y conchai la première fois que je vins dans la Nouvelle-Zélande. La femme de Shongui me rappela cette circonstance, et ajouta qu'elle avait donné le nom de *Marşden* à la petite, en souvenir de ce que je me trouvais alors chez eux.

Cette femme a trente-cinq ans environ, et est tout-à-fait avengle. Elle perdit la vue par suite d'une inflammation qui lui attaqua les yeux il y a trois ans environ. Elle paraissait bêcher la terre aussi vite et aussi bien que ceux qui voyaient clair: elle arrachait d'abord l'herbe avec les mains, à mesure qu'elle avançait, puis elle la gardait sous ses pieds pour savoir où elle était; ensuite elle bêchait et reconvrait enfin la mauvaise herbe avec la terre fraîchement remuée. Je lui dis que si elle voulait me céder sa spatule, je lui donnerais en retour une bêche: cette offre fut acceptée avec empressement, et elle envoya sur-le-champ sa fille porter la spatule à M. Butler, et recevoir en échange la bêche.

Quand nous considérions la femme d'un des plus grands

chefs de la Nouvelle-Zélande, d'un homme qui possède d'immenses et fertiles campagnes, et dont le nom inspire la terreur à tous ceux qui habitent depuis le cap Nord jusqu'au cap Est ; quand, dis-je, nous considérons cette femme travaillant péniblement avec une bêche en bois, malgré sa cécité, pour se procurer une modique provision de patates ; ce spectacle excitait en nos cœurs des sensations et des réflexions étranges, tout à la fois agréables et pénibles ; elles nous animaient des plus purs sentimens de charité.

Dans tous les districts que nous avons visités, nous avons trouvé les habitans généralement laborieux, autant que le permettaient leurs moyens ; mais leur industrie se trouvait comprimée par le défaut d'instrumens d'agriculture. Il est inutile que nous produisions d'autre preuve de leur disposition au travail, que celle que nous venons de citer. Si une femme du premier rang, toute aveugle qu'elle est, peut par habitude travailler dans ses champs avec ses serviteurs et ses enfans, à quel point ce peuple ne pourra-t-il point s'élever, quand il aura pu se procurer les moyens d'améliorer sa situation, en perfectionnant la culture des terres !

Bruits de guerre contre Shongui. Prix attaché au tatouage.

8 septembre 1819. Ce matin de bonne heure, plusieurs pirogues sont parties de Rangui-Hou pour Wangaroa, par suite des nouvelles qu'on a reçues de la part du peuple que Shongui a dernièrement attaqué. On s'est aperçu que plusieurs de nos scieurs de bois sont allés avec eux : le bruit court que dans ces districts les naturels vont passer la revue de leurs forces, et demander satisfaction à Shongui pour la mort des hommes qu'il a tués dans cette affaire. Shongui possède un pâ dans la baie des Iles, à deux milles environ de Rangui-Hou ; il l'a fortifié pour se préparer à recevoir l'ennemi.

Comme ces peuples n'ont aucune sorte de gouvernement régulier, il paraît que tous les crimes sont punis, ou par un

appel aux armes, ou en dépouillant l'agresseur de ses propriétés, et en ravageant ses champs de patates.

Dans la soirée, Touai et son frère Te Rangui nous firent une visite. Touai nous apprit que son frère Koro-Koro voulait le faire tatouer. Nous lui représentâmes que c'était une coutume extravagante et ridicule ; et que puisqu'il connaissait aussi bien la vie civilisée, il devrait actuellement laisser de côté les coutumes barbares de son pays ; pour adopter celles des nations civilisées. Touai répliqua qu'il voudrait bien agir ainsi ; mais que son frère le pressait de se faire tatouer, parce que, s'il ne l'était point, il ne pourrait soutenir son rang et son caractère de *gentleman* parmi ses compatriotes, qui ne le considéraient que comme un être timide et efféminé. Du reste il promit qu'il ne se laisserait point tatouer, à moins d'y être forcé par ses amis.

Coutumes de guerre touchant les têtes des chefs tués dans le combat.

En temps de guerre, on rend un grand honneur à la tête d'un guerrier, quand il est tué dans le combat, si cette tête est convenablement tatouée. Elle est prise par le conquérant et conservée avec respect, ainsi qu'un drapeau chez nous est respecté par le vainqueur quand il est enlevé par un régiment.

Il est agréable pour les vaincus de savoir que les têtes de leurs chefs sont conservées par l'ennemi ; car quand le conquérant désire faire la paix, il prend les têtes des chefs et les présente à leur tribu. Si celle-ci désire mettre fin à la contestation, ses guerriers poussent un cri à cette vue et toutes les hostilités cessent : c'est le signal que le conquérant leur accordera toutes les conditions qu'ils peuvent exiger. Mais si la tribu est déterminée à renouveler la guerre et à risquer les chances d'un autre combat, elle garde le silence.

Ainsi la tête d'un chef peut être considérée comme l'éten-

dard de la tribu à laquelle elle appartient , et le signal de la paix ou de la guerre.

Si le vainqueur a l'intention de ne jamais faire la paix , il disposera des têtes des chefs qu'il a tués dans le combat en faveur des navires ou des personnes qui voudront les acheter. Alors elles sont quelquefois rachetées par les amis des vaincus et renvoyées à leurs parens encore vivans , qui ont pour ces têtes la plus grande vénération , et se livrent à leurs sentimens naturels en les revoiant et en les baignant de leurs larmes.

Quand un chef est tué dans une bataille régulière , les vainqueurs s'écrient tout haut , dès qu'il tombe : « A nous l'homme. » Quand même il tomberait dans les rangs de son propre parti , si le parti qui a perdu son chef est intimidé , il se soumet sur-le-champ à ce qu'on lui demande. Aussitôt la victime est livrée , sa tête est immédiatement coupée , une proclamation publique enjoint à tous les chefs du parti victorieux d'assister à l'accomplissement des cérémonies religieuses qui vont avoir lieu. Leur but est de s'assurer par la voix des augures si leur Dieu les favorisera dans la présente bataille. Si le prêtre , après l'accomplissement de la cérémonie , annonce que leur Dieu leur sera propice , ils sont animés d'un nouveau courage pour attaquer l'ennemi ; mais si le prêtre répond que leur Dieu ne sera pas propice , ils quittent le champ de bataille dans un profond silence. La tête qu'ils possèdent déjà est conservée par le chef en faveur duquel la guerre a été entreprise , comme une réparation de l'injure que lui ou quelqu'un de sa tribu a reçue de l'ennemi.

Quand la guerre est finie , la tête , proprement préparée , est envoyée à tous les amis de ce chef , comme un sujet de réjouissance pour eux et pour leur prouver que justice a été obtenue du parti agresseur.

A l'égard du corps , il est coupé par petites portions et préparé pour ceux qui ont pris part au combat , sous la direction immédiate du chef qui retient la tête. Si le chef désire en gratifier quelques-uns de ses amis qui ne sont pas présens , de

petites portions sont réservées pour eux : en les recevant, ceux-ci rendent grâces à leur Dieu pour la victoire remportée sur l'ennemi. Si la chair est trop corrompue pour être mangée, à cause du temps nécessaire pour le transport, un *substitut* est mangé à sa place.

Non-seulement ils mangent la chair des chefs, mais ils ont coutume de ramasser leurs os et de les distribuer parmi leurs amis qui font des sifflets des uns et des hameçons des autres. Ils les estiment beaucoup et les conservent avec soin, comme des trophées de la mort de leurs ennemis.

C'est encore une coutume chez eux, qu'un homme qui en tue un autre dans le combat goûte de son sang. Il croit que cela le sauvera de la rage du Dieu de celui qui a succombé ; s'imaginant que du moment qu'il a goûté le sang de l'homme qu'il a tué, le mort devient une partie de son propre être et le place sous la protection de l'Atona chargé de veiller à l'esprit du défunt.

M. Kendall m'informa aussi que dans une occasion Shongui mangea l'œil gauche d'un grand chef qu'il tua dans la bataille à Shonki-Anga. Les Nouveaux-Zélandais pensent que l'œil gauche, quelque temps après la mort, monte aux cieux et devient une étoile du firmament. Shongui mangea celui du chef par une idée de vengeance présente, et persuadé que par cet acte il accroîtrait sa gloire et son éclat futur, quand son œil gauche deviendrait une étoile.

D'après tout ce que j'ai pu apprendre, touchant la coutume qu'ont les Nouveaux-Zélandais de manger de la chair humaine, il paraît que cette coutume a pris son origine dans une superstition religieuse. Je n'ai jamais appris qu'ils aient tué un homme uniquement pour satisfaire leur appétit ou pour vendre sa tête aux Européens ou à d'autres nations. Les têtes qui ont été préparées et vendues appartenaient à des individus tués à la guerre, et faisaient partie de celles qu'on ne voulait point vendre aux amis du mort. En même temps, je crois qu'il n'est pas prudent aux maîtres des navires ni à personne de leurs

équipages, d'acheter de ces têtes ; car si une tribu venait à connaître que la tête de son chef se trouve à bord d'un navire, il est plus que probable qu'elle attaquerait ce navire pour la recouvrer, par suite de l'estime et de la haute vénération attachées à ces précieuses reliques.

12 septembre 1849. Ce matin le service divin a eu lieu sous le hangar, sur le rivage ; quelques chefs de districts éloignés y ont assisté. Nous n'avons pas éprouvé le moindre trouble de la part des naturels.

Chagrin de Oudi-Okouna apaisé par des présens. Visite de différens chefs.

13 septembre. Oudi-Okouna est venu ce matin pour prendre congé de nous. Il était allé sur le terrain où se trouvait sa maison, qu'il avait brûlée, pour pleurer avec ses amis. Pour exprimer son chagrin, suivant la coutume de son pays, il s'était coupé et déchiré très-grièvement la figure, les bras et d'autres parties du corps ; et ses amis avaient suivi son exemple. Nous lui donnâmes une hêche, une pioche, une hache, une vrille, un miroir, une lime, et deux couteaux, l'un pour lui, l'autre pour sa femme. Ces présens réussirent à calmer sa douleur. Il me déclara qu'il ne reviendrait jamais à Rangui-Hou, mais qu'il allait fixer son domicile près de Te Koko, et il me pressa beaucoup d'envoyer un Européen à Kawa-Kawa pour habiter avec lui et ses amis. Je lui promis d'exaucer ses vœux aussitôt que nous le pourrions. Toutes les fois qu'il tournait ses yeux du côté des instrumens qu'il avait reçus, la joie brillait sur sa figure, et ses chagrins semblaient évanouis.

Oudi-Okouna est très-attaché aux Européens, et se montra très-obligéant lors de mon premier voyage à la Nouvelle-Zélande.

Nous avons aussi reçu aujourd'hui la visite de plusieurs chefs qui venaient de différens districts. Leur but était d'obtenir une hêche ou une pioche, et quelques-uns venaient

de plus de vingt milles. Ils nous représentaient leur misère le plus éloquentement qu'ils pouvaient. Nous leur distribuâmes trois douzaines de pioches et quelques autres outils; en regrettant de ne pouvoir leur en donner trois cents; mais ce nombre n'eût guère été qu'une goutte d'eau dans un seau. Ils dansaient de joie en recevant ces instrumens, et plusieurs d'entre eux vont immédiatement s'en servir pour travailler, ce qui va accroître considérablement la quantité de blé et de patates à la prochaine récolte; car c'est actuellement le printemps, saison convenable pour planter ces deux productions. Par là leurs ressources s'en accroîtront; et les colons seront plus abondamment approvisionnés en porc, grains et patates.

A mesure que les ressources des naturels augmenteront, leur civilisation marchera dans le même rapport. Ils n'ont besoin que des moyens de se procurer les avantages de la vie civile. Ils ne manquent ni d'industrie, ni d'intelligence, ni de force corporelle, car ils possèdent ces avantages peut-être à un plus haut degré que toute autre nation barbare. Comme leur climat est en outre, ainsi que leur sol, très-favorable à l'agriculture, il n'est pas douteux qu'ils ne fassent des progrès rapides vers la civilisation.

Ce soir, nous eûmes le plaisir de lancer notre canot à fond plat, en présence des naturels réjouis de ce spectacle. Nous estimons qu'il portera vingt tonnes, et c'est le premier navire qui ait été jamais construit sur l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande. Nous ne devons le regarder que comme un grain de moutarde, en comparaison du degré de puissance navale auquel cette contrée peut atteindre, eu égard à l'énergie de ses habitans, à leur caractère entreprenant et hardi, à leurs ports, à leurs rivières et à leurs ressources maritimes.

Koro-Koro se prépare à partir pour la rivière Tamise.

14 septembre 1819. Ce matin j'ai rencontré Koro-Koro à

Rangui-Hou. Il m'a appris qu'il avait passé la nuit avec Shongui à Tepoune. Connaissant la jalousie qui régnait entre ces deux chefs, je désirai savoir quel était l'objet de sa visite à Shongui. Il me dit qu'il était venu pour arranger quelques affaires publiques avec Shongui, avant de partir lui-même pour la rivière Tamise. Ce voyage était une espèce d'ambassade de paix, et il comptait emmener avec lui la plus grande partie des hommes de sa tribu. Koro-Koro avait peur que Shongui ne profitât de son absence pour attaquer ceux qu'il allait laisser derrière lui, si la bonne intelligence ne se trouvait établie entre eux deux avant son départ. Je lui demandai s'ils avaient terminé leurs différends à leur satisfaction mutuelle. Il répliqua que c'était une affaire arrangée, et que Shongui s'était engagé à ne point inquiéter son peuple durant tout le temps de son absence, qui, d'après son calcul, devait durer quatre mois.

L'objet de sa visite actuelle à la rivière Tamise, était d'établir la paix entre quelques-uns des chefs de ce district et son oncle Kaipo. Quelques mois auparavant, le fils de Kaipo, avait été empoisonné, et l'on supposait qu'il l'avait été par quelques-uns des chefs de la rivière Tamise, tandis qu'il s'y trouvait en visite. Kaipo demandait satisfaction de cette offense réelle ou supposée; et Koro-Koro partait avec tous ses guerriers et son oncle pour arranger cette affaire, non pas en combattant, mais en amenant les agresseurs à offrir quelque réparation honorable et conforme aux usages établis.

Koro-Koro est un homme très-brave et fort intelligent. Je n'ai pas vu de chef qui sût maintenir son peuple dans un aussi bon état d'ordre et de subordination : cependant il est fatigué des combats, et tous ses desirs tendent à ce qu'il n'y en ait plus à la Nouvelle-Zélande. Nous avons lieu de croire qu'il préviendra la guerre toutes les fois qu'il le pourra.

Visite à Kidi-Kidi. Deuil public avec Tepere.

Après mon entretien avec Koro-Koro, je m'embarquai pour Kidi-Kidi, dans notre canot neuf chargé de planches pour le nouvel établissement; j'étais accompagné par M. W. Hall, les trois charpentiers et M. Samuel Butler. Nous arrivâmes le soir, au milieu d'une foule de naturels joyeux, qui s'empressèrent de transporter tout le bois à l'endroit où nous devions construire le magasin public, la forge, etc. Nous employâmes les naturels à nettoyer le terrain, puis nous tracâmes le plan des trois édifices. Le magasin public avait soixante pieds de long, la maison du forgeron trente-six, et son atelier vingt pieds de long sur quatorze de large.

Quand le terrain fut désigné, je laissai M. Hall et les charpentiers commencer les bâtimens; et nous retournâmes avec M. Samuel Butler, dans le canot, à Rangui-Hou. Nous y arrivâmes sur les onze heures du soir.

Le bateau rendra les services les plus importants à l'établissement, pour les transports de bois, de chaux et de provisions.

15 septembre 1819. Ce matin je rencontrai quelques-uns des naturels qui étaient revenus de Wangaroa, et je leur demandai comment ils avaient arrangé l'affaire dans laquelle Shongui avait attaqué un village de ce district et tué quelques-uns de ses habitans. Ils me racontèrent qu'il y avait eu une très-grande assemblée de naturels de différens cantons, et qu'il s'en trouvait quelques centaines du cap Nord. L'objet de leur réunion était de pleurer et de gémir avec Tepere, chef de Wangaroa, sur la perte de ses gens. Un des chefs de Rangui-Hou m'informa que Tepere désirait que j'allasse le voir à Wangarba. Si je ne pouvais y aller, il devait venir à Rangui-Hou avant mon départ pour Port-Jackson. Il désirait obtenir une pioche, une bêche, une herminette et quelques hameçons.

Tepere passe pour un homme doux, intelligent, et qui a beaucoup d'éloignement pour la guerre. Il jouit d'une grande

considération parmi ses compatriotes, aussi bien que dans l'esprit des colons.

On n'a pas le dessein de demander satisfaction à Shongui pour l'attaque qu'il s'est permise contre le village; les habitants ont eu les premiers torts en profanant le sépulcre de son beau-père, comme on l'a déjà rapporté.

Manière dont s'opère le tatouage.

En me promenant ce matin au travers du village de Rangui-Hou, j'ai observé Tawi qui tatouait le fils de feu Tepahi sur la fesse et sur la partie supérieure de la cuisse. Cette opération était très-pépible; elle s'effectuait au moyen d'un petit ciseau fait avec l'os de l'aile d'un pigeon ou d'une poule sauvage. Ce ciseau avait environ trois lignes de large, et était fixé dans un manche de quatre pouces de long, de manière à former un angle aigu et à figurer une espèce de petit pic à une seule pointe. Avec le ciseau, l'opérateur traçait toutes les lignes droites et spirales, en frappant sur la tête avec un morceau de bois d'un pied de long, à peu près comme un maréchal ouvre la veine d'un cheval avec la flamme. Un des bouts du bâton était taillé à plat en forme de couteau, pour enlever le sang à mesure qu'il dégouttait des plaies. Le ciseau paraissait à chaque coup traverser la peau et l'entailler comme un graveur taille une pièce de bois. Le ciseau était sans cesse plongé dans un liquide extrait d'un arbre particulier et ensuite mêlé avec de l'eau; c'est ce qui communique la couleur noire, ou, comme ils disent, le *Moko*. J'observai une chair baveuse qui s'élevait dans quelques endroits qui avaient été taillés presque un mois auparavant. L'opération est si douloureuse que tout le tatouage ne peut être supporté en une seule fois, et il paraît qu'il faut plusieurs années avant que les chefs soient parfaitement tatoués.

Têtes de quelques chefs plantées sur des pieux à Rangui-Hou.

A mon retour dans le village, accompagné de M. Keudali,

j'observai les têtes de quatre chefs plantées sur quatre pieux, près d'une cabane. Je pris M. Kendall de m'accompagner dans la cabane, pour connaître la cause de la mort de ces quatre chefs et l'endroit d'où ces têtes avaient été apportées. Aux questions que nous adressâmes aux naturels, voici la réponse qui fut faite :

Il y a quelques années, un navire de Port-Jackson, nommé *le Venus*, toucha à la baie des Iles : l'équipage y enleva une femme appartenant à la tribu de Shongui, et la débarqua ensuite aux environs du cap Est, sur la grande terre.

Lorsque Temarangai eut appris le sort de sa sœur, qui avait été enlevée dans le même temps, il envoya des espions vers le cap Est pour s'assurer des circonstances de ce fait, et reconnaître la situation du peuple qui l'avait fait périr. Les espions de Temarangai voyageaient comme des commerçans tout le long de la route; quand ils revinrent, ils apportèrent la nouvelle de ce qui était arrivé à ces deux femmes : l'une avait été tuée et mangée dans une île, et l'autre sur le continent à une plus grande distance.

Temarangai se mit en route pour venger la mort de sa sœur, comme on l'a déjà dit, et Shongui le suivit quand il fut prêt. Ils revinrent tous les deux sans s'être rencontrés, et après avoir, chacun de son côté, tiré vengeance des peuples qui avaient commis ces meurtres. Les têtes que nous vîmes à Rangui-Hou étaient celles de quatre chefs que Shongui avait tués dans le combat. Il avait ramené avec lui deux chefs comme prisonniers et rapporté beaucoup d'autres têtes. M. Kendall me dit que Shongui avait mis onze mois à ce voyage, et qu'il était revenu il y avait huit mois, avec beaucoup de provisions de guerre, qui furent partagées entre lui et les chefs qui lui étaient subordonnés.

Je ne pouvais m'empêcher de réfléchir, avec une douleur mêlée de honte, aux forfaits de mes compatriotes, qui, par ces atrocités, sèment, la guerre, la misère et la mort parmi de

pauvres nations païennes qui ne leur ont jamais fait le moindre mal.

Seize années se sont bientôt écoulées depuis que le *Vénus* fut enlevé par des convicts; et, par suite de cet enlèvement et des crimes que commirent ensuite les pirates, les têtes des pères de famille et des chefs de tribus sont aujourd'hui exposées en spectacle à Rangni-Hou, tandis que leurs femmes, leurs enfans et leurs serviteurs, ont été ou massacrés ou livrés à une triste captivité!...

Récit de Shongui touchant son expédition au cap Est.

Avant de terminer les observations de ce jour, j'allai au devant de Shongui et de Temarangai. Comme je désirais apprendre tous les détails de leur expédition vers le cap Est, je les priai de m'accompagner chez M. Kendall, afin de m'aider de son secours pour les interroger avec soin. Après une conversation de près de deux heures, je rassemblai les particularités suivantes, touchant leur expédition et leurs coutumes.

Temarangai avait principalement en vue de venger la mort de sa sœur, ainsi qu'on l'a exposé. Il prit avec lui quatre cents guerriers, et le but de son voyage une fois atteint, il revint avec un petit nombre de prisonniers de guerre. Il fit cette expédition avant Shongui, mais ils ne se rencontrèrent nulle part sur la côte.

Shongui avait deux projets : l'un était de venger le meurtre de la femme appartenant à sa tribu, qui avait été emmenée par le *Vénus*, comme il a été dit; l'autre d'aider Houpa, l'un des chefs de la rivière Tamise, à se venger de trois meurtres qui avaient été commis sur sa tribu, trois années auparavant. Il y avait long-temps que Houpa sollicitait Shongui de l'aider à punir la tribu qui avait massacré ses gens.

Shongui quitta la baie des Iles le 7 février 1818, avec ses guerriers, pour se joindre à Houpa à la rivière Tamise.

Quand ils firent voile de cet endroit, leurs forces réunies montaient à huit cents hommes.

À leur arrivée dans les districts où ils avaient le projet de faire la guerre, ceux des naturels qui en eurent le temps s'enfuirent dans l'intérieur, en abandonnant leurs habitations. Shongui dit qu'ils brûlèrent cinq cents villages. Les habitans sont très-nombreux sur la côte, entre la rivière Tamisc et le cap Est. Plusieurs peuples furent attaqués à l'improviste, et n'eurent pas le temps de se préparer au combat; c'est pourquoi ils étaient réduits à chercher leur salut en s'enfuyant dans l'intérieur, à mesure que Shongui avançait.

Nombre de chefs furent tués, soit par surprise, soit en défendant leurs villes et leurs sujets; et les têtes de plusieurs d'entre eux furent rapportées par le parti vainqueur. Les colons m'apprirent qu'environ soixante-dix têtes avaient été rapportées à Rangui-Hou, dans une seule pirogue. Ils firent aussi deux mille prisonniers de guerre, tant hommes que femmes et enfans, qu'ils ramenèrent avec eux en guise de butin. Ces prisonniers furent partagés entre les chefs et leurs officiers, et faits esclaves.

Sacrifices humains offerts aux Dieux durant la guerre.

J'étais curieux de savoir si décidément ils mangeaient ceux qui sont tués dans le combat: c'est pourquoi je priai Shongui et Temarangi de me faire connaître ce qui avait lieu sur le champ de bataille, quand les ennemis en venaient aux mains; et, en outre, s'ils mangeaient ceux qui étaient tués. En réponse à mes questions, ils firent le récit suivant:

Quand le chef de l'un des partis est tué, son corps est aussitôt réclamé par ses ennemis; et, comme nous l'avons déjà dit, si le parti du chef tué est intimidé; le corps est sur-le-champ livré. Si le chef était marié, sa femme est aussi réclamée, et sur-le-champ livrée aux mains de l'ennemi. Elle est emmenée avec le corps de son mari, et mise à mort. Si elle

aimait son mari, elle se livre volontairement ainsi que ses enfans; car elle désire que le vainqueur lui fasse subir ainsi qu'à ses enfans le même sort que son mari a éprouvé. Si le parti refuse de remettre la femme du chef, il est de nouveau attaqué par l'ennemi, qui ne renonce au combat qu'après être devenu maître de la femme, on avoir tout-à-fait remporté la victoire.

Quand ils ont pris possession d'un chef et de sa femme, après avoir tué celle-ci, les corps sont placés devant les chefs. L'ariki ou grand-prêtre appelle alors les chefs, afin de préparer le corps de l'homme pour leur dieu; la prêtresse, qui est aussi ariki, ordonne aux femmes des chefs de préparer également le corps de la femme. Les corps sont ensuite placés sur des feux par les chefs et leurs femmes; car étant taboués, ces corps ne peuvent être touchés par personne du peuple.

Lorsque les corps sont préparés, les arikis prennent chacun un morceau de viande dans un petit panier qu'ils suspendent à deux bâtons plantés en terre, comme devant être la nourriture de leurs dieux (à qui ils vont offrir leurs prières et qu'ils vont consulter touchant leur guerre actuelle), afin que ces dieux aient la première part des sacrifices.

Tandis que ces cérémonies s'accomplissent, tous les chefs sont assis en cercle autour des corps, dans un profond silence, le visage couvert de leurs mains et de leurs nattes, car il ne leur est pas permis de jeter les yeux sur ces mystères. Pendant ce temps, les arikis prient et prennent de petits morceaux de la chair des sacrifices, qu'ils mangent. Les arikis seuls ont le droit de manger de ces corps consacrés.

Quand tous les rites sacrés sont accomplis, les arikis rapportent la réponse qu'ont faite leurs dieux à leurs prières et à leurs offrandes. Si ces prières et ces offrandes sont accueillies, le combat recommence immédiatement, et tous en commun se nourrissent de la chair de ceux qui sont ensuite tués. Ils les mangent, non pas tant pour se repaître de leur chair que par gratification mentale, et pour donner une preuve antheu-

tiqne de leur vengeance amère, aux yeux de leurs ennemis.

Désirant connaître si les arikis priaient leurs dieux en secret, au moment où ils accomplissaient les cérémonies en question, je leur fis une demande à ce sujet. Ils répondirent : « Non ; mais à voix haute et intelligible, afin que tout le monde entende leurs prières ; à moins que les arikis ne désapprouvent leurs projets ; en ce cas, leurs prières ne peuvent être entendues. » Non-seulement les Nouveaux-Zélandais ont peur d'être tous tués dans le combat, s'ils entreprennent la guerre sans la permission de leur dieu ; mais leur superstition leur fait craindre de succomber sous la fureur de leur propre dieu ou de celui de leurs ennemis.

Ils croient fermement qu'un prêtre a le pouvoir de faire périr par des charmes ou des enchantemens ; et c'est à cette cause qu'ils attribuent la mort de plusieurs personnes.

Je dois observer ici que je n'avais jamais découvert que les Nouveaux-Zélandais fissent des sacrifices humains à leurs dieux en aucune occasion, avant que Shongui et Temarangi m'eussent fait ce rapport. Mais je suis maintenant convaincu qu'ils pratiquent ces cruelles cérémonies.

Lorsque j'eus fini cette conversation, je me promenais sur le rivage, quand je rencontrai une jeune femme d'une figure et d'une tournure fort intéressantes. Elle me pria de lui donner une pioche. Je lui demandai qui elle était et d'où elle venait. Elle me dit qu'elle était prisonnière de guerre, qu'elle avait été prise entre le cap Est et la rivière Tamise, et amenée à Rangui-Hou par l'armée de Shongui ; et que sa tante, qui était une grande reine, se nommait Hina. A Parramatta j'avais entendu parler aux naturels de cette femme, comme possédant un vaste territoire et ayant de nombreux sujets ; et M. Kendall, dans sa correspondance avec moi, m'avait par hasard mentionné son nom. Cette jeune femme m'apprit que Shongui avait attaqué leur pays à l'improviste. Elle avait été faite prisonnière dans la ville : son père, sa mère et sept sœurs s'étaient échappés, aucune de ces personnes n'avait

péri. La cause de l'invasion dont elle avait été la victime, était que ses ancêtres avaient tué trois personnes de la tribu de Houpa, et les amis de celui-ci étaient venus pour tirer vengeance de ce meurtre. Ce récit confirmait celui que Shongui venait de me faire.

Tandis qu'elle me racontait ces particularités, le jeune homme qui l'avait enlevée, dans l'attaque de la ville, était debout près d'elle; elle faisait partie de son butin. Je lui fis observer que lorsque *l'Active* serait de retour, si j'en avais le temps, j'irais visiter son pays. Le jeune homme dit que si elle allait sur *l'Active*, il la suivrait, et qu'il lui permettrait de voir sa patrie, mais non pas d'y débarquer, de peur qu'elle ne s'échappât.

Distribution d'outils aux naturels.

16 septembre 1819. Plusieurs des habitans de Rangui-Hou n'ayant pas encore pu obtenir une hache ou une pioche depuis la fondation de l'établissement, nous arrêtàmes de leur faire présent de quelques-uns de ces articles, suivant l'étendue de nos moyens. En conséquence, nous priâmes les colons de nous donner les noms de ceux qui étaient à la fois les plus nécessaires et les plus méritans.

Notre intention fut bientôt connue dans le village, et les naturels se rassemblèrent en foule autour de l'école publique qui contient en ce moment nos effets.

Quand la liste fut complète, je m'occupai de distribuer les présens, assisté par M. Francis Hall et M. Keudall, M. Butler étant retenu chez lui pour cause de maladie. La foule était si grande, que je fus quelque temps sans pouvoir entrer dans l'école. Je leur dis que je serais obligé de m'en retourner s'ils ne voulaient pas me faire de place. La cour de l'école était toute pleine d'hommes et de femmes qui demandaient une hache ou une pioche : quand il ne put plus y entrer personne, les naturels se portèrent alors sur les toits mêmes de l'école et sur les maisons voisines. Après avoir distribué vingt-trois pioches et

trente-sept haches, il fallut m'échapper par une porte de derrière, pour me soustraire aux importunités accablantes de ceux que nous ne pouvions contenter, car nous n'avions pas les moyens de subvenir aux besoins de tous. Jamais mendiant affamé n'a soupiré avec plus d'empressement après un morceau de pain, que ces pauvres païens ne le faisaient pour une hache ou une pioche; et rien ne pouvait surpasser le contentement de ceux qui étaient assez heureux pour obtenir un de ces objets.

Sans doute, plusieurs centaines de haches et de pioches et des milliers de *tokis* ont été distribués à ces malheureux peuples depuis la formation de l'établissement. Cependant, tout ce qu'ils ont reçu jusqu'ici n'est guère plus sensible qu'une seule averse passagère qui, dans une contrée stérile et desséchée, tombe sur un coin de terre plus favorisé. Beaucoup d'années devront encore s'écouler avant que chaque natuel puisse posséder une hache ou une pioche, malgré l'empressement que les chrétiens mettent à venir à leur aide.

17 septembre 1819. Je restai la plus grande partie de la journée renfermé chez moi, pour éviter les importunités des naturels auxquels je n'avais pu donner ni hache ni pioche. Il n'était pas possible de faire un pas sans être environné par eux de tous côtés; les uns assaisonnaient leur demande d'une grossièreté sauvage, et les autres d'une politesse touchante. Leur cri unanime est : « Donnez-moi une hache, une bêche ou une pioche. » Pour exciter la compassion, ils montrent leurs mains, et représentent combien leurs doigts ont été écorchés en pratiquant des rigoles à can dans leurs champs de patates. Il est très-pénible d'être obligé de ne pouvoir accéder à leurs demandes; car leurs besoins sont réels, et ils sont condamnés à de grandes fatigues, pour ne pouvoir se procurer ces outils si nécessaires à l'agriculture.

Quand nous réfléchissons que les seules matières produites par leur pays qu'ils puissent convertir en outils, se bornent à du bois et des coquilles, nous ne devons pas être surpris de

leur dénuement. C'est avec des haches en pierre qu'ils coupent tout leur bois, qu'ils bâtissent leurs cabanes, qu'ils font les palissades de leurs champs de patates, qu'ils fabriquent leurs bèches en bois et leurs spatules, et qu'ils construisent leurs pirogues. De là vient qu'ils ne peuvent élever de maisons solides ni durables, finir des elôtures, etc., par défaut de fer. Par la même raison, ils ne peuvent faire non plus que de faibles progrès en agriculture.

Je pense qu'il y a actuellement dix fois plus de terre en culture dans les districts voisins de la baie des Iles, qu'il n'y en avait en 1814, quand l'établissement fut fondé. Cette amélioration est entièrement due aux outils que la Société a envoyés de temps en temps.

Le défaut d'alimens rendit la mortalité très-grande parmi les naturels, dans le premier hiver qui suivit la fondation de l'établissement. Il est agréable de pouvoir dire que dans les deux dernières années, il n'y a eu que peu de morts, grâce à la prudence divine. La raison doit s'en attribuer à l'extension des cultures qui ont offert de nouvelles ressources alimentaires pour les habitans.

Les productions et autres douceurs de la vie s'accroîtront certainement avec les moyens de perfectionner l'agriculture dans cette contrée. Les bèches et les pioches seront les objets les plus nécessaires, jusqu'à l'époque où le pays sera pourvu de bestiaux, et où l'on pourra employer la charrue. On pourra facilement tirer le bétail de la Nouvelle-Galles du Sud, et sous peu de temps la charrue pourra être mise en œuvre, attendu que la terre est en général dégarnie d'arbres, et qu'elle n'est guère couverte que de fougères ou de broussailles que l'on peut facilement couper et réduire en cendres.

20 septembre 1819. Un grand nombre de naturels sont arrivés de très-bonne heure de districts lointains, quelques-uns de vingt et d'autres de cinquante milles. Ils étaient prêts à nous mettre en pièces pour avoir des pioches et des haches. Un d'eux disait que son cœur se déchirerait s'il n'avait

pas une pioche. Nous étions harassés de leurs importunités, et désolés de ce que nos faibles moyens ne nous permettaient point de subvenir, pour le moment, à leurs besoins. J'ai dit à plusieurs d'entre eux que ce matin même j'avais écrit en Angleterre pour demander beaucoup de ces instrumens, et qu' aussitôt que le navire arriverait, on leur en distribuerait. Ils répondirent « que plusieurs d'entre eux seraient au tombeau quand le navire viendrait d'Angleterre; que les pioches et les haches ne leur serviraient à rien quand ils seraient une fois morts. C'était sur-le-champ même qu'ils en avaient besoin; qu'ils n'avaient pour le moment que quelques outils en bois pour travailler dans leurs plantations de patates. » Ils nous suppliaient aussi de les assister dans leur détresse. Il est extrêmement difficile, et pour mieux dire impossible, de les convaincre par quelque argument que ce soit, qu'il n'est pas en notre pouvoir de remplir leurs désirs. Il faudrait cinq mille pioches et haches pour les demandes du moment; et il est plus que probable que, lorsque ce nombre serait distribué, il en faudrait encore autant.

Le soir, j'allai me promener à Tepoua, accompagné de MM. Kendall et Hall, pour voir quels progrès les naturels faisaient dans la préparation de leurs champs de patates. Nous trouvâmes sur le terrain plus de cent personnes, hommes et femmes, dont le plus grand nombre à l'ouvrage : quelques-uns se servaient de bêches et de pioches qu'ils avaient reçues des magasins des missionnaires, et les autres d'outils en bois. Depuis notre dernière visite, de grandes étendues de terre avaient été défrichées et préparées pour être plantées.

Village et famille de Shongui à Tepoua.

Shongui a bâti ici un petit village, sur le terrain qu'il cultive, pour la commodité de ses ouvriers. Nous allâmes pour le visiter, Shongui était allé à Kidi-Kidi. Nous trouvâmes ses trois femmes à la maison, deux d'entre elles avaient été pri-

sonnières de guerre. Sa femme principale, qui est aveugle, nous dit avec un sourire que Shongui n'était plus si tendre dans ses affections pour elle, depuis qu'il avait pris les deux nouvelles femmes qui étaient présentes. Sa première femme a une fort belle famille.

Dans ce village j'observai les têtes de onze chefs plantées sur des pieux, comme autant de trophées de la victoire. J'appris que ces têtes faisaient partie de celles que Shongui rapporta de sa dernière expédition vers le Sud. Il les avait fait toutes préparer. Les figures conservaient un air fort naturel, à l'exception des lèvres et des dents qui semblaient encore contractées par les dernières souffrances de la mort.

Combien ces spectacles doivent être pénibles pour les femmes, les enfans et les sujets de ces malheureux chefs, qui sont prisonniers de guerre et travaillent sur le terrain où ces têtes sont exposées! Mon âme se remplissait d'horreur et de dégoût à la vue de ce Golgotha.

En revenant au travers des champs de patates, nous rencontrâmes le chef Rakou, beau-père de Doua-Tara. Je voulais visiter le bosquet sacré dans lequel ce dernier mourut, et qui était situé aux environs; mais je compris qu'il était taboué. Je ne voulus point prendre sur moi d'y entrer sans la permission du chef. M. Kendall lui parla et lui fit part de mon désir. Il voulut me montrer l'arbre où sa fille, la femme de Doua-Tara, s'était pendue; il nous fit voir le lieu où les deux corps étaient déposés jusqu'au moment où les chairs seraient décomposées; alors les os doivent être soigneusement recueillis, et portés dans les tombeaux de famille.

Que les voies de Dieu sont mystérieuses! Nagnère Doua-Tara se flattait de l'espérance d'élever son pays au rang des nations civilisées; il a été renversé comme une fleur; dans ses premières tentatives pour mettre à exécution ses intentions bienveillantes. Le terrain où il voulait élever une église et une ville à l'européenne, est aujourd'hui cultivé et divisé entre plusieurs familles par ses successeurs. Un demi-acre seule-

ment a été réservé pour le consacrer à sa mémoire : il est défendu d'y couper un seul arbre, ni même un buisson; et probablement avant nous nul pas humain n'avait foulé ce sol, depuis l'accomplissement des dernières cérémonies funéraires en l'honneur de Doua-Tara et de sa fidèle compagne.

Tête de femme conservée sur une arcade sacrée.

En passant au travers du village de Rangui-Hou, à notre retour, je m'arrêtai pour parler au chef Ware, et je remarquai la tête d'une femme sur une arcade sacrée, près de sa maison. Je demandai à qui cette tête avait autrefois appartenu. Ware me dit que c'était la tête de la sœur de sa femme. Sa femme et sa sœur avaient été amenées à Rangui-Hou prisonnières de guerre par Shongui; l'une et l'autre lui échurent en partage comme esclaves; de l'une il fit sa femme et de l'autre sa servante. Celle-ci mourut de mort naturelle; au moment où elle décéda, sa femme demanda qu'on conservât la tête de sa sœur, afin qu'elle pût soulager sa douleur en pleurant dessus; et ce fut pour cette raison qu'elle fut préparée.

Lors de mon dernier voyage à la Nouvelle-Zélande, je n'avais rien vu de semblable à l'arcade sur laquelle cette tête était placée, et je voulus en connaître l'origine et l'usage.

M. Kendall et Ware m'apprirent que deux ans environ auparavant, les chenilles avaient fait de grands ravages dans les plantations de patates douces au moment de leur pousse. Les naturels s'imaginèrent que cette calamité publique leur était infligée par le courroux de leur dieu. Les habitants de Rangui-Hou envoyèrent à Kawa-Kawa chercher le grand-prêtre, afin qu'il pût, par ses prières et ses cérémonies, détourner le terrible fléau qui les menaçait. Le prêtre vint et resta plusieurs mois. Il accomploit ses rites religieux; il enjoignit à chacun des principaux cultivateurs d'élever une arcade à son dieu, et d'y déposer des vivres sacrés pour lui servir de nourriture.

En exécution de l'ordre du prêtre, cette arcade et d'autres

furent exécutées. Elle a environ cinq pieds de long, deux de large et onze et demi de hauteur; elle est en outre peinte et ornée de sculptures et de figures diverses, et dedans sont placés les vivres sacrés. Les chenilles ne tardèrent pas à quitter les champs de patates, et les naturels attribuèrent leur départ à l'influence du prêtre et non pas à aucune cause naturelle. C'est par suite de cette circonstance qu'ils ont conservé ces arcades sacrées.

M. Kendall me dit qu'auparavant il n'avait jamais observé ni entendu parler d'aucune coutume de cette nature.

Visite de quelques chefs de la rivière Tamise.

23 septembre 1819. Ce matin, plusieurs chefs sont arrivés de la rivière Tamise. Quand ils ont débarqué, ils se sont assis en groupe et dans un silence solennel sur le rivage. Peu après, les guerriers de Rangui-Hou accoururent en troupe du village, tout-à-fait nus et comme autant de furies. Ils brandissaient leurs lances de la manière la plus menaçante, et faisaient un bruit affreux. Ils s'avançaient vers les chefs sur le rivage, comme pour les attaquer sur-le-champ. Quand ils n'en furent plus qu'à quelques pas, ils s'arrêtèrent et exécutèrent la danse guerrière, en défigurant leurs traits de la manière la plus effroyable, et poussant en même temps d'épouvantables hurlemens. Quand ils eurent terminé toutes leurs évolutions martiales, ils retournèrent au village. Alors le chef principal Rakou, vieillard de quatre-vingts ans environ, fit un discours aux chefs de la rivière Tamise, qui, durant toutes ces cérémonies, ne bougèrent pas de leur place.

Je demandai ce que signifiait l'action des guerriers, en sortant du village avec autant de fureur et les lances en avant, à l'arrivée des chefs de la rivière Tamise. Ils répliquèrent que c'était une marque d'honneur et de respect militaire qu'ils rendaient à ces chefs : le discours que le vieux chef leur adressa ensuite avait pour but de les assurer de sa cordiale amitié ;

il leur dit qu'ils avaient bien fait de lui rendre une visite, ainsi qu'à son peuple, et qu'à l'avenir toute hostilité cesserait entre eux et sa tribu.

Je demandai pourquoi les chefs, à leur arrivée, s'étaient ainsi tenus à l'écart; on me dit que, quelque temps auparavant, un homme appartenant à une tribu amie de celle de Rangui-Hou, avait été tué par leur tribu; que le peuple de Rangui-Hou était allé venger sa mort, et avait tué deux chefs et deux hommes du peuple. Les chefs qui venaient d'arriver avaient peur que le peuple de Rangui-Hou ne conservât quelque ressentiment contre eux, et ne les reçût pas avec les égards convenables. A la fin, une explication complète eut lieu entre eux, et la confiance mutuelle fut en apparence rétablie. Les chefs de la rivière Tamise convinrent que leur tribu avait mérité d'être punie pour le meurtre de l'homme qu'ils avaient tué; mais ils prétendirent que le peuple de Rangui-Hou avait été plus qu'amplement vengé, puisqu'il avait tué quatre personnes de la rivière Tamise, ce qui dépassait les bornes de la justice; et qu'en conséquence c'était eux-mêmes qui se sentaient les plus maltraités.

Quand toutes ces affaires furent terminées, ils rentrèrent dans le village pour se régaler avec le chef. Ensuite ils nous rendirent une visite et nous demandèrent une hache ou une pioche; mais nous ne pûmes donner qu'une hache au chef principal et un couteau à son fils. Nous étions désolés de ne pouvoir leur donner les outils dont ils avaient tant besoin. Je leur promis d'aller leur rendre visite, quand *l'Active* serait de retour, si j'en avais le temps.

Visite à Kidi-Kidi et retour.

24 septembre 1819. Ce matin, nous avons chargé le ponton de planches pour le nouvel établissement; puis M. Butler, M. Francis Hall et moi, nous sommes partis pour Kidi-Kidi. Quand nous eûmes fait environ la moitié du chemin par

eau, la marée reverna ; alors le canot jeta l'ancre , et M. Hall m'accompagna sur le rivage. Nous marchâmes par terre vers l'établissement , car nous avions l'intention de visiter les naturels sur le bord de la rivière.

Dans un endroit , nous observâmes sous des rochers une caverne profonde , dont l'entrée était proprement entourée d'une palissade. Nous jetâmes un coup-d'œil dans la grotte , et nous vîmes un corps étendu par terre sur une natte , et recouvert d'une autre natte. Il y avait aussi une plate-forme , élevée de trois pieds environ au-dessus du sol , sur laquelle semblaient être quelques ossemens humains. C'était le premier sépulcre que nous eussions vu , où les morts parussent être définitivement déposés. Il doit appartenir à quelque tribu du voisinage.

A une petite distance du sépulcre , nous rencontrâmes un village dont les habitans furent enchantés de nous voir. Ils avaient quelques beaux cochons qui couraient çà et là. Nous leur fîmes un petit présent d'hameçons , et nous passâmes par un autre village distant d'un mille environ.

Dans ce village , se trouvaient une grande quantité de beaux enfans qui avaient un eoq privé très-familier. Il s'arrêtait , marchait comme eux , et semblait vivre sans crainte au milieu d'eux. Je promis au chef de lui donner une poule quand il viendrait à l'établissement. Les habitans nous supplièrent de leur donner une hache ou une pioche , mais nous n'en avions pas.

En face de ce village et au milieu de la rivière , se trouve un très-grand banc de coquillages , qui est à sec à basse mer. Environ cent femmes étaient fort occupées à ramasser des coquillages sur ce banc , pour leur servir d'alimens. Là nous prîmes une pirogue pour nous conduire à Kidi-Kidi , où nous arrivâmes vers les cinq heures du soir.

A sept heures environ , M. Butler arriva avec le ponton. Nous fûmes satisfaits de voir que les charpentiers avaient terminé un bâtiment de vingt pieds sur quinze , où nous passâmes

la nuit fort à notre aise. Nous trouvâmes que l'ouvrage marchait suivant nos desirs, et que notre nouvel établissement commençait à prendre une apparence de civilisation ; déjà l'on voyait des fosses creusées pour les scieurs de long, des planches étendues çà et là, et une nouvelle maison à l'européenne. Nous lûmes un morceau de l'Écriture, nous chantâmes un hymne et rendîmes grâces à Dieu, pour toutes ses faveurs, au milieu des naturels émerveillés ; puis nous allâmes nous reposer.

25 septembre 1819. Ce matin, nous examinâmes avec plus de soin le terrain des environs, et nous occupâmes les naturels à nettoyer et à brûler les broussailles, dans l'emplacement où nous comptons fonder la ville et former les jardins.

Nous avions déjà dégagé et défriché un petit morceau de terre, où j'ai planté environ cent plants de vignes de diverses espèces apportés de Port-Jackson. Autant que je suis dans le cas de juger maintenant du sol et du climat de la Nouvelle-Zélande, ce pays promet d'être favorable à ce genre de culture. Si la vigne pouvait y réussir, cela deviendrait d'une grande importance pour cette partie du globe ; car les grappes sont tellement sujettes à couler à la Nouvelle-Galles du Sud, qu'il y a peu d'apparence que cette contrée devienne jamais un pays à vin.

26 septembre. Nous sommes retournés à Rangui-Hou : nous avons eu une traversée très-orageuse, avec une pluie abondante. Après être restés dix heures dans le canot, nous sommes arrivés trempés et tout refroidis.

Détails sur la rivière Shouki-Anga.

Lorsque feu Doua-Tara habitait chez moi à Parramatta, il me parla souvent d'une rivière nommée Shouki-Anga, qui se décharge dans la mer, sur la côte occidentale de l'île. Il la représentait comme une très-belle rivière, avec des terres fer-

tiles, des bois de construction, et de nombreux habitans sur ses bords et dans son voisinage. Lorsque j'étais à la Nouvelle-Zélande, en 1819, j'avais l'intention de visiter cette rivière; mais mon congé d'absence étant limité, je n'eus pas le temps de satisfaire mon désir. A mon arrivée en août dernier, j'appris de MM. Kendall et King qu'ils avaient visité le Shouki-Anga, quinze jours environ auparavant, et qu'ils avaient trouvé le rapport de Doua-Tara exact. J'avais questionné plusieurs naturels de la Nouvelle-Zélande, à Parramatta, au sujet du havre, pour savoir si un vaisseau aurait moyen d'y entrer. Ils furent tous d'avis que pas un navire ne pourrait y pénétrer, à cause d'une barre qui se trouve devant l'embouchure, et sur laquelle le ressac brise avec une grande violence. MM. Kendall et King n'avaient pas les moyens de décider la question quand ils allèrent visiter la rivière. C'est pourquoi je résolus de mettre à exécution mes anciens projets, de visiter le Shouki-Anga et d'explorer l'entrée du havre, afin de m'assurer jusqu'à quel point il serait intéressant, à l'avenir, d'établir une station de missionnaires sur les bords de cette rivière.

M. William Puckey, que j'avais loué à Port-Jackson, et amené avec moi pour m'aider à construire les bâtimens nécessaires au nouvel établissement, avait commandé un navire durant plusieurs années, et s'entendait beaucoup mieux dans la connaissance de la navigation que toute autre personne de la Nouvelle-Zélande. Ainsi je me déterminai à le prendre avec moi pour examiner l'entrée de la rivière et du havre, afin de constater si l'entrée était praticable pour les navires, et si le mouillage était bon dans la rivière; je priai M. Kendall de nous accompagner, car il était connu de plusieurs chefs et pouvait parler la langue des naturels.

Voyage à Shouki-Anga.

28 septembre 1819. En conséquence, nous fîmes la traversée

par eau jusqu'à Kidi-Kidi, avec le R. John Butler, MM. Francis et William Hall, et les charpentiers et cultivateurs qui se rendaient au nouvel établissement pour hâter la construction des bâtimens, et préparer le sol pour semer les grains et planter les arbres à fruit que nous avions apportés de Port-Jackson.

Nous arrivâmes à Kidi-Kidi vers une heure après midi; sur-le-champ nous commençâmes notre voyage, accompagnés de trois chefs, savoir le fils de Shongui, Ware-Porka de Rangu-Hou, et Rodi de la rivière Shouki-Anga, avec six naturels pour porter nos bagages; un plus grand nombre nous accompagnait de bonne volonté, si bien que toute notre escorte de naturels montait à dix-sept personnes.

A quatre milles environ de Kidi-Kidi, nous nous arrêtâmes pour prendre quelques rafraichissemens. Là, nous rencontrâmes la fille du frère de Shongui et son mari, avec deux serviteurs chargés de patates. Aussitôt ils firent mettre hors les corbeilles, et nous en offrirent une portion pour nous-mêmes, et une autre pour les serviteurs qui nous accompagnaient, en nous pressant de les recevoir. Ces deux personnes furent enchantées de nous rencontrer, et nous donnèrent toutes les marques possibles de bienveillance.

Vers quatre heures, nous reprîmes notre route. Le jour avait été très-beau, mais les nuages venaient de se condenser et menaçaient d'une forte pluie.

Nous avons traversé quatre milles d'un très-beau terrain, propre à être cultivé dès que la fougère et les broussailles seraient coupées et brûlées. Il n'y a pas un seul arbre sur plusieurs milliers d'acres de bonne terre, à droite et à gauche du chemin; en général, le pays est très-uni.

A un mille plus loin, nous arrivâmes à un marais situé sur un terrain qui s'élève un peu. Ce marais avait un mille de large environ, et notre route le traversait en entier: il était couvert d'épaisses broussailles et de plantes aquatiques, et la profondeur de l'eau était généralement d'un à trois pieds. Les chefs nous proposèrent de nous porter sur leurs épaules; mais

le trajet était si grand, que nous eussions été plus fatigués de nous faire porter que de passer à gué. Nous nous dépoûillâmes donc d'une partie de nos vêtements, et nous passâmes le marais à gué.

Après l'avoir traversé, nous entrâmes dans une contrée tapissée de fougères et très-découverte à plusieurs milles à la ronde. La partie sur laquelle nous passâmes était graveleuse, et en général d'une médiocre qualité.

Le vent augmenta vers le soir, et souffla avec violence du côté pluvieux, tellement que nous avions la perspective d'une nuit très-humide, sans un seul arbre pour nous abriter de l'orage, jusqu'à huit milles du marais que nous avions traversé. A cette distance se trouvait un bois où passait notre route; nous étions impatients de l'atteindre, s'il était possible, afin de nous abriter contre le vent et la pluie. Dans ce but, nous hâtâmes notre marche, et nous arrivâmes sur le bord du bois vers neuf heures.

Alors la pluie commença à tomber avec violence. Les tonnerres coupèrent des branches d'arbres et des rameaux de fougères, et nous firent une petite cabane sous les arbres pour nous procurer quelque abri. Les sombres nuages qui couvraient le ciel, les épaisses ténèbres des bois, le mugissement du vent au travers des arbres, le bruit de la pluie tombant sur leur épais feuillage, joints à l'idée que nous étions littéralement aux extrémités de la terre, par rapport à notre patrie, entourés de cannibales que nous savions se repaître de chair humaine, et tout-à-fait en leur pouvoir, l'étonnement de sentir nos esprits exempts d'inquiétudes; toutes ces circonstances, dans une pareille situation, excitaient dans nos cœurs des sensations étranges et en même temps tellement opposées, qu'il m'est impossible de les décrire.

Long-temps je restai absorbé dans ces pensées, assis à l'abri d'un pin majestueux. Enfin, je m'enveloppai dans un manteau, et je m'étendis par terre pour dormir.

29 septembre 1819. Nous nous sommes levés au point du

jour; sur-le-champ les naturels ont allumé leur feu, et ont préparé à déjeuner; à peine a-t-il été fini, que nous nous sommes remis en route.

Après avoir marché dans le bois un mille environ, par un chemin rendu très-pénible, tant par la pluie abondante de la nuit que par les racines d'arbres qui couvraient le terrain, nous nous retrouvâmes dans une contrée découverte. La pluie tombait encore avec beaucoup de force. Quand nous eûmes marché environ six milles, nous arrivâmes près d'un autre bois que nous devions traverser. Avant d'y entrer, les rayons du soleil, sur le bord d'un nuage, vinrent dorer le revers d'une colline éloignée. Un Nouveau-Zélandais qui marchait à côté de moi, fixa mon attention sur l'endroit où brillait le soleil, et me demanda si je le voyais: ayant répondu affirmativement: « C'est le Waidous, dit-il, c'est l'esprit du père de Shongui. »

Les chefs de la Nouvelle-Zélande sont pleins d'orgueil; plusieurs, de leur vivant même, usurpent les attributs de la divinité, et se font traiter de dieux par leur peuple. Les naturels appellent quelquefois Shongui un dieu, quand il s'approche d'eux, dans les termes suivans: « *Aie mai, Aie mai, Atoua!*... Viens ici, viens ici, Dieu! » Cette manière de rendre les honneurs divins aux chefs remplit leur imagination des idées les plus orgueilleuses et les plus profanes touchant leur importance et leur propre dignité. Quand ils meurent, leur postérité déifie leurs esprits partis et leur offre ses prières. Ici, le Nouveau-Zélandais comparait l'esprit parti du père de Shongui à la gloire du soleil. Tout cela prouve évidemment la vénération qu'ils témoignent pour les mânes de leurs ancêtres, et l'empire que le prince de ce monde exerce sur leurs âmes.

La route entière qu'il nous fallut faire dans cet horrible bois, est la plus mauvaise que j'aie jamais vue. Les racines des arbres étaient tellement entrelacées sur le sol, qu'il était aussi pénible de marcher dessus que sur des barres de fer arrondies: Il nous fallut plusieurs heures avant d'en être débarrassés.

Première vue du Shouki-Anga.

A un mille environ d'une des branches du Shouki-Anga, le bois s'élève en un piton fort élevé, d'où l'on a une vue développée de la rivière et de la côte occidentale. Sur la gauche du mont s'étend une plaine immense, couverte de pins majestueux et d'autres arbres. Au-dessous de nos pieds, les cimes des arbres semblaient former une mer noire, aussi loin que nos regards pouvaient s'étendre; mais notre vue était, jusqu'à un certain point, bornée par l'épaisseur des nuages et la pluie qui tombait par torrents; en même temps le tonnerre grondait avec force.

La descente de cette montagne est très-difficile, à cause de son grand escarpement. Quand nous fûmes arrivés sur les bords de la rivière, il nous fallut traverser plusieurs fois cette branche du fleuve à gué, avant de parvenir au premier village, qui se nomme Karaka. Aussitôt que les habitants nous aperçurent, ils nous invitèrent à leur rendre visite; en signe de bienvenue, ils tirèrent sur-le-champ un coup de fusil qui fut rendu par un des chefs de notre suite. Notre guide nous fit marcher devant, puis les naturels nous suivirent.

Querelle et réconciliation entre les chefs de Karaka et de Houta-Koura.

Les chefs étaient assis par terre, J'avais déjà vu le vieux chef Ware-Madou à la baie des Iles, la première fois que j'y étais venu, et ja lui avais fait quelques petits présents; mais je ne connaissais point son fils Matangui ni son gendre Tete-Nouï. Leur première question fut relative à l'objet de notre visite. Nous leur répliquâmes que nous avions envie de voir la rivière Shouki-Anga, et d'examiner l'entrée du havre; pour nous assurer si un navire pourrait y venir avec sécurité; qu'en même temps nous avions l'intention de rendre visite aux chefs et aux divers habitants. Ware-Madou et Tete-Nouï furent très-contens,

et témoignèrent un vif désir que les navires pussent entrer dans leur rivière, et que quelques Européens vissent résider parmi eux, pour leur enseigner les travaux de l'agriculture et l'art de faire de bonnes routes.

Matangui qui se trouvait revêtu maintenant de l'autorité suprême, à cause du grand âge de son père qui semblait avoir environ quatre-vingts ans, nous dit que nous ferions bien de ne pas aller plus loin pour le moment, attendu qu'une querelle sérieuse s'était élevée entre lui et un chef du voisinage, nommé Moudi-Wai. Moudi-Wai, la veille, avait percé d'un coup de lance la cuisse d'un jeune homme qui était étendu par terre, et il nous montra l'endroit par où la lance était entrée. Matangui nous exposa ainsi qu'il suit, la cause de leur querelle.

Les terres de ces deux chefs sont contigües : les esclaves de Moudi-Wai emportèrent une partie des palissades de Matangui, pour en faire du bois à brûler ; par suite de cette action, les cochons de Moudi-Wai entrèrent dans les champs de patates douces de Matangui qui en tua plusieurs. Par représailles, Moudi-Wai tua quelques-uns de ses cochons. La veille de notre arrivée, ils se donnèrent rendez-vous pour arranger leur différend, et ce fut alors que le jeune homme en question fut percé d'une lance.

Nous répliquâmes que leurs querelles ne nous regardaient pas, et que nous continuions notre voyage.

Quand ils virent que nous étions déterminés à visiter la rivière, ils insistèrent pour nous faire passer deux jours avec eux. Nous y consentîmes volontiers, car nous étions mouillés et fatigués, ayant marché par de mauvais chemins, depuis le point du jour jusqu'à quatre heures après-midi. Le chef mit à notre disposition la meilleure de ses cases, et en donna une autre à nos gens. Il nous donna aussi un cochon et quantité de patates douces et de pommes de terre. Je lui fis cadeau d'une hache et de quelques bagatelles, dont il fut très-reconnaissant. Nous passâmes la soirée à converser sur différens sujets, tels que l'agriculture, le commerce et la religion.

Tete-Noui est un homme plein de connaissances. Il semblait n'avoir négligé aucune occasion de s'instruire, et désirait fort que quelques Européens vinsent habiter chez lui. Il espérait que nous prendrions cette demande en considération, et que, par la suite, nous lui enverrions un missionnaire.

Matangui, quoique très-affable envers nous, semblait absorbé dans ses réflexions, et son esprit était inquiet, par suite de ce qui était arrivé entre lui et Moudi-Wai.

Avant de nous coucher, nous lûmes un morceau de l'Écriture, nous chantâmes un hymne, et nous nous recommandâmes à la protection de celui qui fut le gardien d'Israël.

30 septembre 1819. Ce matin, de bonne heure, un chef est venu pour informer Matangui combien Moudi-Wai était irrité contre lui et son peuple, et pour savoir quelle conduite ils allaient tenir. Nous avons appris alors que Moudi-Wai avait reçu un coup de lance au bras, mais que sa blessure était légère.

Peu après que ce messager eut apporté cette nouvelle, plusieurs chefs arrivèrent pour la même affaire. L'un d'eux commença à faire un discours, tandis que tous les autres chefs se tenaient assis par terre dans un profond silence. Il parla avec beaucoup de chaleur. Son maintien était belliqueux et gracieux; son arme, qu'il agitant dans ses mains, donnait une certaine emphase à ses gestes et à ses discours. Il exhorta Matangui à agir avec courage et fermeté, et à venger ses droits et ceux de sa tribu. Il faisait observer qu'il était l'ami des deux partis; et que, puisqu'il y avait une personne blessée de chaque côté, il désirait que la querelle pût se terminer à l'amiable, autant du moins que cela était possible, sans blesser les droits de personne.

Quand ce chef eut fini, une autre personne de considération, appartenant au village, se leva; et, prenant une longue lance, elle exposa toutes les circonstances de la querelle présente. Ce naturel parlait avec chaleur, frappant des pieds à chaque période, et brandissant sa lance, en même temps qu'une in-

dignation visible animait tous ses traits. Ses manières et son costume me rappelaient ce que j'avais lu des chefs des anciens Bretons; et je pense que les chefs de la Nouvelle-Zélande ont beaucoup du caractère de nos ancêtres.

Aussitôt que ce chef eut fini son discours, tous les naturels, ayant jeté leurs nattes, passèrent autour de leurs reins leurs ceintures de guerre, prirent leurs mousquets, leurs lances et leurs patous-patous, et coururent vers la demeure de Moudi-Wai, en nous laissant dans le village avec le vieux Ware-Madou et son gendre.

Au bout de trois heures environ, la troupe armée revint; alors nous apprîmes que leur soudain départ avait été occasioné par la nouvelle que Moudi-Wai avait tué leurs cochons. Matangui et ses gens étaient allés s'assurer de la vérité de ce rapport. Ils paraissaient tous irrités de la conduite de Moudi-Wai, et menaçaient de le châtier.

Dans la soirée, Ware-Madou déponilla sa natte, saisit sa lance, et adressa la parole à sa tribu et aux chefs. Il fit un vif appel à leurs cœurs, contre l'injustice et l'ingratitude de Moudi-Wai à leur égard; rappela plusieurs outrages que lui et sa tribu avaient, depuis long-temps, éprouvés de la part de Moudi-Wai; cita des preuves de sa mauvaise conduite dans le temps que les ossemens de son père avaient été transportés du *Oudou-Pé* aux caveaux de famille; mentionna les preuves d'amitié qu'il avait témoignées à Moudi-Wai à diverses époques, et dit qu'il avait deux fois sauvé sa tribu d'une ruine totale. Dans la circonstance actuelle, Moudi-Wai avait tué trois cochons : l'un d'eux, qui avait deux ans, était très-gros et très-gras. Chaque fois que Ware-Madou faisait mention du gros cochon, le souvenir de sa perte semblait ranimer ses nerfs affaiblis par l'âge. Il secouait sa barbe blanche, frappait du pied avec rage, et dans sa fureur agitait sa lance. Il exhorta sa tribu à s'armer de confiance et de courage, déclara qu'il les conduirait le lendemain matin contre l'ennemi, et que plutôt que de céder il se ferait tuer et manger. Ses guer-

riers n'avaient besoin que de courage et de fermeté; il savait bien à quels ennemis ils allaient avoir affaire : les cœurs de ceux-ci n'étaient pas bien décidés, et si on leur résistait avec force, ils céderaient entièrement. Le discours de Ware-Madou dura près d'une heure, et tous l'écoutèrent avec une grande attention.

Quand nous nous fûmes assis avec eux, je priai M. Kendall de dire à Ware-Madou que je désirais beaucoup qu'une réconciliation pût s'effectuer entre Matangui et Moudi-Wai; et je proposai de donner à chacun d'eux une herminette, pourvu que la paix se fit entre eux. En réponse, Matangui dit que son jeune homme avait été grièvement blessé, tandis que Moudi-Wai ne l'était que légèrement. Si Moudi-Wai avait reçu une blessure aussi forte, il aurait consenti à en venir à des mesures de conciliation. Néanmoins, nous continuâmes d'insister pour que la paix se fit.

Sur ces entrefaites, Ware-Porka était allé voir quelques-uns des gens de Moudi-Wai; il nous rapporta un message de Moudi-Wai, qui nous faisait dire qu'il ne pouvait pas venir nous voir chez Matangui, mais qu'il nous priait de lui rendre visite à son village le lendemain matin. En conséquence, nous annonçâmes à Matangui que le jour suivant nous nous rendrions chez Moudi-Wai, faisant observer que nous n'avions rien à voir à leurs querelles; mais que nous étions les amis des deux partis, et que nous désirions les réconcilier autant que cela nous serait possible. Matangui me dit que lui et Moudi-Wai se verraient le lendemain matin, et que nous pourrions nous trouver aussi au rendez-vous. S'ils ne pouvaient pas terminer leur dispute sans combattre, il ne nous arriverait aucun mal, car on nous ferait connaître la conduite que nous aurions à suivre. Après cet entretien, nous nous retirâmes pour dormir.

17 octobre 1849. Ce matin, de très-bonne heure, le vieux Ware-Madou a paru, armé de toutes pièces pour le combat. Sa longue barbe était peinte d'ocre rouge, pour montrer que

son cœur était altéré de sang; ses reins étaient ceints d'une large ceinture de guerre où se trouvait suspendu son patou, et il tenait sa lance à la main. En peu d'instans, Matangui et tous ses gens et amis furent prêts, les uns armés de mousquets, les autres de lances, patous, et autres instrumens de guerre.

Ce fut au milieu de cette espèce de *clan* que nous marchâmes depuis Karaka jusqu'au village de Moudi-Wai, qui en était distant de quatre milles environ. Sur la route, nous fûmes rejoints par une foule d'hommes, de femmes, d'enfans, et par quelques chefs; parmi ceux-ci se trouvait le frère de Moudi-Wai, qui nous fit espérer que l'affaire pourrait s'arranger à l'amiable. Un chef vint nous parler, à M. Kendall et à moi, et nous prier de faire la paix, ou, dans leur langage même, de faire « Matangui et Moudi-Wai tous les deux les mêmes en-dedans. » Cette expression nous parut fort significative, et digne d'être conservée dans la mémoire.

Quand nous eûmes atteint un terrain situé à un quart de mille du village de Moudi-Wai, les guerriers s'arrêtèrent et combinèrent la suite de leurs opérations. Cela fait, nous marchâmes jusqu'à la demeure de Moudi-Wai : notre troupe se tenant d'un côté de la rivière qui coule au travers du village, et celle de Moudi-Wai de l'autre côté. Les gens de ce chef étaient prêts à nous recevoir. Après quelques pourparlers entre les deux partis, le nôtre déchargea ses mousquets et salua Moudi-Wai; puis ils exécutèrent la danse guerrière, et revinrent sur le terrain où le jeune homme et Moudi-Wai avaient été blessés. Moudi-Wai se tenait sur le côté de ses hommes qui marchaient sur cinq de front, tout nus et armés. Sa femme marchait en tête, avec une longue lance en main, et sa fille formait l'arrière-garde, agitant en l'air une natte blanche en guise de pavillon.

Ce détachement semblait composé de trois cents hommes de la tribu de Moudi-Wai. Leurs lances étaient longues d'au moins vingt pieds. Les hommes marchaient en colonne très-serrée, et Moudi-Wai, avec une longue lance, réglait leurs mouve-

mens. Quand ils furent arrivés en face du parti de Matangui, Mondi-Waï et quelques-uns de ses guerriers sautèrent dans la rivière. Le parti de Matangui fit le simulacre de s'opposer à leur débarquement, et toute la scène se termina par des danses et des acclamations sauvages. Le vieux Ware-Madou commandait le parti de Matangui. Quand le premier moment de confusion fut passé, le vieux chef et Moudi-Waï frottèrent leurs nez l'un contre l'autre, en signe de réconciliation : mais Matangui se refusa à ce salut et parut morose.

L'affaire ne fut pas plutôt arrangée, que le vieux Ware-Madou, aidé de ses esclaves, se mit à brûler et à détruire les palissades de l'enclos où nous étions assemblés ; cet enclos appartenait à Moudi-Waï qui parut ne pas s'apercevoir de ce qui se passait. Je demandai à M. Kendall s'il savait pourquoi ils détruisaient et brûlaient les palissades de Moudi-Waï sous ses yeux même. Il me dit que c'était une réparation exigée pour les palissades que les esclaves de ce dernier avaient détruites en premier lieu ; et que les Nouveaux-Zélandais, en faisant la paix, exigent toujours comme condition invariable une satisfaction basée sur le talion : vie pour vie, blessure pour blessure, propriété pour propriété.

Le village de Houta-Koura.

Nous accompagnâmes ensuite Mondi-Waï à son village qui se nomme Houta-Koura. Il est très-peupleux, et situé au milieu d'une riche vallée. Une branche du Shouki-Anga, navigable pour des pirogues, coule au travers. Mondi-Waï nous accueillit avec une politesse et une hospitalité remarquables, et il nous donna un cochon et quantité de patates douces et de pommes de terre pour nous et nos serviteurs. Tout était en mouvement et en désordre sur la place ; de tous côtés l'on ne voyait que des instrumens de guerre. Plusieurs chefs d'autres districts étaient venus ; à cause de la querelle qui s'était élevée entre Matangui et Moudi-Waï ; tous étaient empressés de con-

naître l'objet de notre visite à Shouki-Anga; et furent enchantés quand nous le leur exposâmes; car ils espéraient voir entrer un navire dans la rivière sous peu de temps.

Une demi-heure après notre arrivée, tandis que nous causions avec Moudi-Wai et ses amis, un bruit subit, un grand tumulte s'élevèrent dans le village, sur le bord opposé de la rivière. Tous coururent aux armes, dépouillèrent leurs nattes, et se précipitèrent comme des furieux dans la rivière et Moudi-Wai avec eux, nous laissant sans même nous expliquer le motif de cette alerte. On n'entendait qu'un bruit confus et on ne voyait que des lances. Nous demandâmes la raison de cette rixe; on nous dit qu'une femme mariée s'était emportée d'une manière inconvenante. Les naturels continuèrent de s'entre-pousser et de s'arracher les cheveux les uns aux autres, durant une heure environ; il y en eut qui reçurent quelques coups.

Cette affaire une fois arrangée, un chef vint me saluer avec le nez tout sanglant; une partie de la peau avait été déchirée dans la mêlée. Je me mis à rire quand il me présenta son nez en sang pour le frotter contre le mien, et je lui montrai la blessure qu'il avait reçue. Il sourit, et dit que c'était la coutume de la Nouvelle-Zélande.

Quand Moudi-Wai revint, nous lui demandâmes si la femme s'était rendue coupable d'adultère. Il répliqua que non, mais qu'on l'avait vue jouer d'une manière indécente avec un homme.

Nous passâmes l'après-midi fort agréablement à converser sur divers sujets importans, tels que l'éducation de leurs enfans, les avantages du commerce et de l'agriculture, et la richesse du sol qui environne leur village.

Le nombre des enfans, dans ce village, est considérable; à cet âge il serait facile de leur enseigner l'anglais. Moudi-Wai me pressa avec instance d'envoyer un missionnaire demeurer avec lui; il demandait qu'on le lui envoyât promptement, alléguant qu'il lui serait inutile s'il ne venait qu'après sa mort,

Je n'ai jamais vu une plus belle race d'hommes, ni de plus beaux enfans que dans ce village. Houta-Koura serait une station importante pour la Mission, en ce qu'elle ouvrirait de bonne heure une communication avec tous les habitans des bords de la rivière, dans une étendue de quarante milles.

Visites à d'autres villages, en descendant la rivière.

2 octobre 1819. Ce matin nous priâmes Mondi-Wai de nous prêter une pirogue, afin de visiter les différens chefs sur les bords de la rivière; il se prêta volontiers à ma demande, et ajouta qu'il nous accompagnerait lui-même. Sur-le-champ il fut prêt à s'embarquer dans sa pirogue de guerre, avec sa femme, sa fille, deux petits enfans et quelques esclaves. Cette pirogue qui avait soixante-trois pieds de long était sûre et commode. Vers sept heures du matin, au commencement de la marée descendante, nous quittâmes Houta-Koura. Au moment de notre départ, un prêtre accomploit certaines cérémonies religieuses, et fit des prières pour que nous pussions remplir l'objet de notre visite. La pirogue, avec la marée et l'aide des pagayes de vingt naturels, descendit rapidement le lit du fleuve.

A dix milles environ du village, au milieu de la rivière, se trouve une petite île dont la surface est d'un peu plus d'un demi-acre. Elle est formée par le confluent de la grande rivière. Shouki-Anga avec une rivière qui vient y tomber du côté du nord. Sur cette île est situé un petit village rempli d'habitans; le chef en est très-âgé, et nous nous arrêtâmes pour lui parler. Il s'était environné de ses enfans et des enfans de ses enfans, et il fut très-content de nous voir. Je lui offris un ciseau de charpentier. Il ne voulut pas nous laisser partir sans nous avoir donné environ trois cents livres de patates, en retour du présent que nous venions de lui faire. Il est plus que probable qu'il regardait ce ciseau comme l'objet le plus précieux qu'il eût jamais reçu.

A trois milles plus loin, nous arrivâmes en face d'un village situé sur une hauteur, et nommé Witi-Wai-Iti. Aussitôt que les habitans nous aperçurent, ils agitèrent une natte en guise de pavillon, et nous appelèrent à grands cris pour nous engager à les visiter : les guerriers accoururent armés de mousquets, de lances, etc. Ils déchargèrent leurs armes à feu, et exécutèrent leurs danses de guerre, pour nous rendre les honneurs militaires à leur manière. Nous nous arrêtâmes pour leur parler, et nous leur expliquâmes que nous ne pouvions pas leur rendre visite en descendant la rivière, mais qu'à notre retour nous passerions une nuit chez eux. Je donnai un couteau au chef, et nous passâmes outre.

Vers quatre heures de l'après-midi, nous n'étions plus qu'à un mille du terme de notre voyage. Nos serviteurs se sentaient affamés et fatigués, et nous fûmes bien aises de descendre à terre pour faire cuire quelques provisions. En conséquence, nous débarquâmes près de la résidence d'un chef qui nous avait accompagnés depuis Rangui-Hou. Sur-le-champ il prit un cochon, et quand il l'eut tué nos serviteurs se hâtèrent de le préparer pour le repas.

Tandis que nous prenions en cet endroit quelques rafraîchissemens, les habitans du village situé le plus près des pointes de l'entrée, et qui se nomme Widia, nous aperçurent. Aussitôt un grand-prêtre nommé Te Manguina, qui est prêtre des pointes du Shouki-Auga, et qui passe pour avoir un pouvoir absolu sur les vents et sur les flots, vint nous visiter et nous inviter à nous rendre au village, chez Mou-Ina, qui est le premier chef de la rivière.

Quand nous eûmes dîné, nous allâmes au village où nous fûmes cordialement accueillis par les habitans ravis de joie. Mou-Ina avait appris notre prochaine arrivée chez lui, et il nous procura une bonne cabane pour nous abriter.

Conversations avec les naturels, et événemens.

La soirée fut consacrée à nous entretenir de matières religieuses avec le prêtre et les chefs. Le prêtre semblait être un homme fort intelligent, quant aux objets qui ne dépassaient pas la portée de ses lumières. Il déclara qu'il avait des communications avec l'Atoua de la Nouvelle-Zélande, et qu'il en obtenait des réponses quand il lui adressait des prières. Je lui dis que je n'avais jamais entendu l'Atoua de la Nouvelle-Zélande, et que je ne croirais point qu'il lui eût parlé, si je ne l'entendais moi-même; enfin je l'engagai à le prier en ma présence, afin que je pusse l'entendre. Il répliqua que quand il viendrait me voir à Bangui-Hou, il me ferait entendre l'Atoua. Ce prêtre croyait que tous les chefs de la Nouvelle-Zélande se rendaient après leur mort dans un séjour de félicité.

Le pouvoir de leurs chefs, les rites et les cérémonies de leur religion, et la gloire de la vie guerrière, sont les sujets ordinaires de la conversation de ces naturels. Leur mémoire est excellente, et ils montrent le plus vif désir d'accroître leurs connaissances. Ce sont des voyageurs hardis et entreprenans dans l'étendue de leur Ile. Plusieurs sont restés dix ou douze mois dans leurs courses. C'est par eux que nous avons eu des renseignemens plus précis touchant une rivière nommée Wai-Kato, située vers le centre de l'Ile, où paraît résider la masse la plus considérable de la population. Ils représentent cette population comme innombrable.

Les chefs et le prêtre voulurent savoir quels étaient nos projets. Nous leur dîmes que le premier objet de notre voyage était d'examiner l'embouchure de la rivière, pour nous assurer si des navires pourraient y entrer. Ils nous demandèrent si nous avions fait part à Shongui de la visite que nous leur faisions; car ils craignaient que les chefs de la côte orientale ne fussent irrités contre eux, si les navires venaient les visiter. Je leur répondis que j'avais prévenu Shongui de notre intention,

et que ce chef avait désigné son propre fils pour nous montrer la route. Ils en parurent très-contens, et ils firent remarquer que, puisque nous étions venus de notre propre mouvement sans avoir été appelés, les chefs de l'Est n'avaient aucun motif de leur en vouloir.

Puis le prêtre entra dans une description de l'entrée de la rivière, il mentionna les rochers qui se trouvent de chaque côté et un banc de sable sur la droite, au large et au dehors, lorsqu'on sort de l'embouchure. Il dit combien il y avait de brasses d'eau sur le banc et dans le chenal, et promit de nous accompagner le lendemain pour reconnaître l'entrée et sonder la profondeur de l'eau. Nous lui fîmes observer que nous ne pourrions y aller le lendemain, attendu que ce jour était sacré pour nous et destiné à prier notre Dieu; mais que le surlendemain nous serions bien aises qu'il vint avec nous, si le temps le permettait. Il répliqua qu'il était le prêtre des vents et des flots, et qu'il leur commanderait d'être calmes.

Après avoir parlé de diverses choses jusqu'à une heure avancée, nous chantâmes un hymne, nous remerciâmes notre Dieu des bénédictions dont nous jouissions sur une terre idolâtre, puis nous nous couchâmes pour dormir. Notre cabane était remplie de naturels qui restèrent avec nous toute la nuit; et le prêtre ne nous quitta plus un instant, soit la nuit, soit le jour, jusqu'à notre arrivée à Rangui-Hou.

3 octobre 1819. Après le déjeuner, je lus le service de l'Eglise et fis quelques observations sur le onzième chapitre aux Romains. Les chefs et leurs gens se comportèrent avec la plus grande décence, et le chef principal ordonna à tous les enfans de s'en aller, pour ne pas nous troubler. Une foule d'hommes et de femmes environnaient notre cabane.

Le prêtre dit qu'il désirait apprendre à prier comme nous, mais qu'il ne comprenait pas pour quelle raison nous prions notre Dieu quand nous ne paraissions pas en avoir besoin. Il ajouta qu'il ne priait l'Atous que dans les momens où son assistance lui était nécessaire. Nous fîmes en sorte de lui expliquer

que notre Dieu avait tout fait; qu'il était toujours présent avec nous; qu'il prenait continuellement soin de nous; qu'il entendait et voyait tout ce que nous faisons et disions.

Le chef désirait qu'un Européen vint les instruire; il dit qu'il lui donnerait une ferme, et qu'il vivrait près de lui.

Mon-Ina et son peuple habitent une vallée riche et fertile. Il y a un grand nombre de beaux enfans; on pourrait former dans cette vallée une station importante pour les missionnaires, et je ne doute pas qu'ils n'y fussent accueillis avec bienveillance. Nous eûmes une longue conversation à ce sujet avec le prêtre et Mon-Ina, qui semblait un homme capable.

Après dîner, pour nous dégager de la foule du peuple, nous fîmes une promenade sur le rivage. Les naturels nous suivirent en divers groupes. Nous les priâmes de s'en aller, car nous désirions être seuls. Ils cédèrent sur-le-champ à notre demande.

Nous revînmes au bout de quelques heures, et passâmes la soirée en conversations utiles.

4 octobre. Nous nous sommes levés ce matin de bonne heure, dans l'intention d'examiner l'entrée de la rivière. Le vent soufflait très-frais. Le prêtre dit que nous aurions sa pirogue de guerre, et qu'il nous accompagnerait pour défendre aux vents et aux vagues de s'élever.

Aussitôt que le déjeuner fut achevé, le prêtre, M. William Puckey et un bel équipage de jeunes naturels, lancèrent la pirogue à l'eau, puis nous fîmes route vers les pointes de l'entrée, distantes de quatre milles environ. Te Manguina me recommanda de n'avoir aucune frayeur, assurant qu'il ne permettrait point aux vents ni aux vagues de s'élever. Il y a deux gros rochers près des pointes où résident les dieux de la mer, suivant l'opinion du prêtre et des habitans des bords de la rivière. Le prêtre dit qu'il allait commander aux dieux d'être tranquilles et de ne point troubler la mer, jusqu'à ce que nous eussions fait notre reconnaissance, et sondé le banc et le chenal.

Nous ne fûmes pas plutôt dans la pirogue, que le prêtre

commença à déployer tout son pouvoir pour calmer les dieux, les vents et les vagues. Il parla d'un ton irrité et impératif. Cependant je ne m'aperçus pas que les vents ni les vagues cédaient à ses ordres; quand nous atteignîmes les pointes, la mer étant houleuse, je demandai à être mis à terre, tandis que le prêtre et M. Puckey iraient au large pour sonder le banc de sable. Je débarquai près d'une des roches sacrées; un chef qui m'accompagnait exprima une vive frayeur que je ne marchasse sur le sol consacré; il dit que le dieu le tuerait s'il me laissait fouler ce sol, et il me retenait souvent quand il pensait que j'en approchais de trop près. Je fus obligé de profiter de l'espace que chaque lame laissait en se retirant, pour m'avancer en courant sur le rivage jusqu'à ce que j'eusse dépassé la résidence de la divinité imaginaire.

Quand M. Puckey eut pris les relèvemens et les sondes nécessaires, je revins au village. Là je me préparai à prendre congé de notre chef hospitalier, qui nous fournit, ainsi qu'à nos compagnons, une grande quantité de patates et autres provisions. Vers sept heures, le chef, son frère et plusieurs de leurs gens, avec le prêtre, se déterminèrent à nous accompagner dans notre visite aux autres chefs, jusqu'à ce que nous quittassions définitivement la rivière.

Visite au village de Widi-Nake.

Les pirogues furent bientôt prêtes, et nous fîmes route pour le prochain village, appelé Widi-Nake, distant de dix-huit à vingt milles; nous y arrivâmes vers minuit. Un des chefs attendait notre arrivée pour nous recevoir. Ce village se trouve, à la lettre, dans un coin très-obscur du globe, derrière quelques montagnes élevées, mentionnées dans le récit du capitaine Cook. Il est situé au fond d'une grande crique d'eau salée qui se détache du canal principal, dans une étendue de dix milles environ; cette crique se termine en un très-beau courant

d'eau douce qui descend des hauteurs voisines, et passe au travers d'une grande et fertile vallée.

Quand nous arrivâmes, il y avait très-peu d'habitans dans le village. Le chef nous apprit que la masse du peuple avec le chef principal habitaient dans la vallée, où ils préparaient leurs champs pour la plantation des patates douces, et qu'ils viendraient nous voir le lendemain. Puis il nous conduisit dans une cabane très-bien fermée, où nous devions rester jusqu'à ce que le jour parût. L'entrée était tout juste suffisante pour qu'un homme y pénétrât en rampant contre terre. Comme j'avais grand froid, je fus bien aise d'occuper un gîte aussi chaud. J'estimai que cette case pouvait avoir douze pieds de long sur huit de large. Il y avait un feu dans le milieu, et point d'issue ni pour la fumée ni pour la chaleur. Les chefs qui se trouvaient avec nous jetèrent leurs nattes de côté, et s'étendirent à terre les uns contre les autres, dans un état de nudité parfaite.

Il n'y avait que quelques minutes que j'étais dans ce four, quand je commençai à trouver que la chaleur et la fumée, au-dessus, au-dessous et tout autour de moi, étaient insupportables. Bien que la nuit fût froide, M. Kendall et moi nous fûmes contraints de quitter notre habitation. Je sortis en rampant, et je parcourus le village pour voir si je ne trouverais pas un asile pour me garantir de l'humidité jusqu'au jour. Je trouvai une case vide où je me retirai.

Il n'y avait pas long-temps que j'étais dans cette hutte, quand je vis un chef qui nous avait suivis depuis le dernier village, sortir, entièrement nu, de la cabane que je venais de quitter. La lune était dans tout son éclat. Je le vis courir de case en case jusqu'à ce qu'il m'eût trouvé; alors il me pressa de retourner avec lui. Je lui dis que je ne pouvais pas supporter la chaleur de notre cabane, et lui demandai la permission de rester dans celle où je me trouvais : à la fin il y consentit, quoique avec répugnance. Je fus surpris du peu d'effet que la chaleur ou le froid semblaient produire sur lui.

Il était sorti de la cabane, fumant comme un pain chaud que l'on tire du four; il avait marché quelque temps pour me trouver, et il s'était assis pour causer avec moi assez longtemps, sans aucun vêtement, quoique la nuit fût froide.

M. Kendall resta assis sous sa natte, en plein air, jusqu'au jour.

5 octobre 1819. Aussitôt que le jour parut, nous entendîmes le son éloigné de la musique des naturels au travers des bois : peu après nous vîmes des hommes, des femmes et des enfans arrivant entre les arbres. La plupart des hommes étaient armés de lances. Plusieurs d'entre eux s'avancèrent à pas lents vers nous, tandis que nous nous préparions à nous rendre au village où résidait le principal chef.

Au moment où nous allions partir, un messager vint nous dire de rester dans l'endroit où nous étions jusqu'à nouvel ordre, parce que le chef et son peuple n'étaient pas encore prêts à nous recevoir. Cette nouvelle ne fut pas bien accueillie, car nous n'avions pas reposé de la nuit, et nous étions impatients d'atteindre le terme de notre voyage. A la fin, un autre envoyé vint nous avertir qu'on était prêt : alors nous nous mîmes en route au nombre d'environ cent personnes. Quand nous fûmes à un quart de mille à peu près de la résidence du chef, les naturels commencèrent à nous saluer d'une décharge de leurs fusils, et ils continuèrent à tirer jusqu'à ce que nous fussions arrivés chez le chef principal. Celui-ci était assis, avec ses officiers, à l'entrée d'une cabane très-commode qui avait été préparée tout exprès pour nous. Un chef, qui avait pris soin de nous dans l'endroit où nous venions de passer la nuit, marchait devant nous et nous présenta au premier chef.

Ce village est situé dans une vallée riche et fort étendue, qui retentissait des acclamations des habitans. Les chefs témoignèrent aussi toute la joie que notre visite leur causait. Après le déjeuner, je me proménai avec eux au travers de leurs champs. La terre est excellente, et produit d'abondantes re-

coltes de pommes de terre et de patates; un beau ruisseau d'eau douce traverse le village. Là nous trouvâmes une plus grande population que partout ailleurs. Il y a une centaine d'enfans d'un âge convenable pour être réunis dans une école. Ces habitans ont une quantité de provisions, et leur sol est propre à tous les emplois du jardinage et de l'agriculture. Il y a plusieurs centaines d'acres de terre qui paieraient avec usure les travaux du cultivateur.

Je me promenai dans le fond de la vallée, et je suivis le cours du torrent qui descend des hauteurs jusqu'à ce que j'eusse rencontré une belle position pour un moulin, près d'une chute d'eau naturelle qui n'a pas moins de vingt pieds de haut. Un pareil établissement pourrait devenir d'un immense avantage pour moudre le grain, quand la culture du blé serait généralement introduite dans cette contrée.

Les habitans de cette vallée semblaient vivre dans la paix et l'abondance, et jouir paisiblement des fruits de leur industrie. Leur sécurité provient-elle de la force de leur tribu ou de leur situation isolée? C'est ce que je ne saurais dire.

Le chef nous fit présent de deux gros cochons gras, pesant chacun deux cents livres environ, et de plusieurs quintaux de patates.

Ce ne fut que festins et réjouissances tout ce jour et le suivant, jusqu'au moment de notre départ. On faisait cuire à la fois plus de deux cents corbeilles de patates. Jusqu'alors je n'avais pas encore vu pareille profusion de pommes de terre et de patates. Un certain nombre de corbeilles était préparé pour chaque chef, ses amis et ses serviteurs; au moment du repas, chaque tronpe s'asseyait en cercle autour de ses provisions, par groupes isolés.

Après avoir passé toute la journée en régal, danses et conversations, le soir, avant d'aller dormir, les cuisiniers chaufferent leurs fours creusés en terre, et les remplirent de monceaux de porc, de patates et d'autres légumes, en quantité suffisante pour deux ou trois cents personnes: puis ils les

couvrirent et laissèrent rôtir ces provisions jusqu'au lendemain.

6 octobre 1819. Au petit point du jour, les Nouveaux-Zélandais furent debout. Les cuisiniers ouvrirent les fours, et distribuèrent à tous les convives leurs portions respectives.

Le chef de cette tribu semblait être un homme d'un caractère fort doux. Il exprima un vif désir de voir quelques Européens s'établir avec lui pour instruire son peuple. Il offrit à chacun de nous une habitation, avec des champs tout préparés pour la plantation. Nous le remercîâmes de sa politesse; mais nous lui fîmes observer que son offre nous serait inutile, puisque nous ne pourrions pas nous occuper de la culture de ces terres.

Cette vallée serait une excellente station pour des missionnaires; à cause de sa population, de la richesse du sol, et de sa tranquillité apparente. Elle jouit encore de plusieurs autres avantages que je n'ai pas le temps de signaler ici.

Tout le temps de notre séjour, nous eûmes de longues conversations sur les avantages de l'éducation, de l'agriculture, de la navigation, etc. Les chefs sont en général très-intelligens et empressés de s'instruire sur toutes sortes de sujets. Dès leur enfance, ils sont accoutumés aux discussions politiques. Les chefs prennent les enfans des bras de leurs mères pour les porter à toutes les assemblées publiques, où ils entendent de la bouche des anciens tout ce qu'on dit de la politique, de la guerre, de la religion, etc. En public, les enfans font fréquemment des questions, et les chefs leur répondent. J'ai souvent été surpris de voir les fils des chefs, à l'âge de quatre ou cinq ans, assis parmi leurs parens, et prêtant l'attention la plus profonde à ce qui se disait. Les enfans ne paraissent jamais embatrassés quand ils s'adressent à un étranger.

Dans chaque village, aussitôt que les enfans connaissent nos noms, ils accourent à notre rencontre, et nous parlaient avec la plus grande familiarité. A l'âge de huit à dix ans, ils

paraissaient être initiés à toutes les coutumes de leurs ancêtres, étant les compagnons assidus de leurs pères, et les suivant dans les conseils publics et sur le champ de bataille. Dans ce village, le nombre des enfans est considérable, et ils sont d'âge à être instruits.

Durant notre séjour en cet endroit, nous fûmes beaucoup de plaisir à converser avec le prêtre des pointes du Shouki-Anga. Une fois je lui demandai si les vents et les vagues ne profiteraient point de son absence pour faire beaucoup de mal aux pointes de l'embouchure de la rivière. Il répondit qu'il les en empêcherait par ses prières, jusqu'à ce qu'il fût de retour. Je lui fis observer qu'il était un homme si important, que quelques-uns des chefs pourraient bien désirer de le voir mort pour lui succéder dans sa dignité; alors il me montra son fils qui était assis près de lui, et dit qu'il le préparait aux fonctions sacrées, afin qu'il pût lui succéder dans son pouvoir sur les vents et les vagues.

7 octobre 1819. Ce matin après le déjeuner, nous avions l'intention de partir, mais le chef nous pria de rester encore jusqu'au milieu du jour, afin de nous donner un autre régal. Vers huit heures du matin, plusieurs esclaves arrivèrent, chargés de patates et de quelques grands homards qu'on venait de prendre. Ils étaient précédés par une troupe de gens qui dansaient et chantaient. A peine eurent-ils déposé leurs corbeilles, que les cuisiniers se mirent à l'ouvrage; dès que les patates furent cuites, chaque groupe alla s'asseoir devant sa portion. Le repas terminé, un coup de fusil fut tiré: à l'instant tous les guerriers se précipitèrent sur leurs armes. Les uns avaient des mousquets, d'autres des lances, des casse-têtes, etc. Puis ils nous divertirent du spectacle d'un simulacre de combat et d'une danse guerrière qui termina la scène.

Enfin nous rassemblâmes nos bagages, et marchâmes l'espace d'un mille jusqu'à nos pirogues, accompagnés par plus de deux cents naturels. On peut estimer à plus de trois ton-

neaux pesant la quantité de pore et de patates dont les chefs de ce village et des autres avaient chargé notre pirogue. Outre nos provisions et notre bagage, elle contenait encore trente-six personnes. Nous prîmes congé de ce chef ami et de ses gens vers une heure, après l'avoir remercié de ses attentions et lui avoir témoigné toute notre approbation pour la conduite de son peuple durant notre séjour avec eux : ce qui lui fit un grand plaisir.

Visite au village de Witi-Wai-Iti.

Nous fîmes route vers le village de Witi-Wai-Iti, situé sur les bords de la grande rivière, à vingt milles de distance environ, où nous avions promis de passer une nuit à notre retour. Nous arrivâmes vers six heures du soir. Tara-Weka, le chef de l'endroit, avait construit pour nous une cabane fort propre et agréable, de vingt-quatre pieds de long sur dix de large. Il nous reçut avec une grande politesse. Je montai avec lui au sommet de la hauteur où son pâ ou château-fort est situé; car le village est bâti au pied de la colline. De ce sommet on jouit d'une vue très-étendue du Shonki-Anga et du pays environnant.

Chemin faisant, je remarquai une femme de chef qui faisait de profondes lamentations. Lui ayant demandé le motif de sa désolation, elle m'apprit que depuis notre passage elle avait perdu deux de ses fils et un garçon du village qui se trouvait avec eux. Ces enfans avaient été envoyés dans une pirogue pour ramasser des coquillages sur un banc de sable dans la rivière qui assèche à la marée basse. A la marée montante, il s'était élevé une brise qui avait entraîné la pirogue, en laissant les enfans sur le banc, et la mer en montant les avait submergés. Elle ajouta que son mari était aussi mort dernièrement. C'était une jeune femme; sa mère était assise à ses côtés, pleurant et gémissant avec elle. Elles s'étaient déchiré le corps, suivant leur coutume, en l'honneur des morts. Je pris part

à leur affliction, et j'enrais bien voulu les consoler dans leur détresse. Je n'avais rien à leur donner que quelques hameçons et un mouchoir de poche : je les offris à ces infortunées, qui les reçurent avec reconnaissance.

Ainsi que les autres, le chef de cet endroit nous fit présent d'une grande quantité de patates ; il nous en donna un certain nombre de corbeilles, puis aux chefs de notre suite et à leurs serviteurs, et enfin aux gens du peuple qui nous accompagnaient. Il y joignit un bran coëhon. Ce chef est un homme d'une fort belle taille et très-modeste. Son peuple se conduisit aussi fort bien. Nous lui dîmes que nous désirions visiter la rivière Pounake-Tere ; mais l'équipage de notre pirogue était fatigué, et il avait besoin d'une journée de repos avant de pouvoir nous conduire. Le chef s'offrit à nous procurer un équipage le lendemain et à nous accompagner lui-même, ce que nous acceptâmes avec satisfaction.

Comme de coutume, nous passâmes la soirée à converser sur divers sujets, et à recueillir tous les renseignemens que nous pûmes nous procurer, touchant les rivières de la Nouvelle-Zélande, le nombre des habitans établis sur leurs rives, leurs ressources alimentaires, et leurs moyens de communication avec les parties éloignées de l'île. Quand nous leur adressions une question, il était bien rare qu'avant d'y répondre ils ne nous demandassent pas pour quelle raison nous la fisions. Si nous leur demandions à quelle distance se trouvait telle montagne, telle rivière ; ils répondaient aussitôt : « Quel besoin avez-vous de le savoir ? voulez-vous y aller ? » Quand nous les avions satisfaits, ils nous donnaient ensuite tous les éclaircissemens que nous désirions.

Après avoir conversé jusqu'à une heure avancée de la nuit nous fîmes la prière du soir, et nous nous retirâmes pour dormir.

Visite à d'autres villages.

8 octobre 1819. Ce matin de bonne heure, nous nous préparâmes à visiter quelques villages sur les bords d'une rivière nommée Pounake-Tere, située au sud du Shouki-Anga. Nous montâmes sur deux pirogues au nombre de cinquante personnes. En remontant la rivière, nous vîmes plusieurs villages que nous n'eûmes pas le temps de visiter. En nous voyant passer, les habitans nous saluaient par des décharges de mousqueterie et par des cris de joie. Nous désirions remonter la rivière aussi loin que possible, avec une forte marée pour nous, de manière à revenir dans la soirée. La rivière est très-belle et serait navigable pour de petits bâtimens, si ce pays devenait jamais un État commerçant.

Vers une heure, nous arrivâmes à deux villages situés près l'un de l'autre, sur la haute rive au sud de la rivière. Un de ces villages reconnaît l'autorité d'une vieille femme, veuve d'un chef. Plusieurs de ces naturels n'avaient jamais vu de blancs. Ils nous reçurent en exécutant une danse guerrière, et nous présentèrent plusieurs corbeilles de patates qui furent sur-le-champ préparées. Tandis que les cuisiniers s'occupaient de ce travail, nous nous promenâmes dans les villages, nous conversâmes avec les habitans, et nous leur fîmes quelques cadeaux d'hameçons. Un de ces villages se nommait Otaiti, et l'autre Ranguï-Waka-Taka. Ils sont situés au fond d'une superbe vallée, que traverse une petite crique navigable pour des pirogues, et qui forme une des branches de la rivière. Dans cette vallée, nous aperçûmes plusieurs petits villages et une grande portion de terre cultivée en patates. Il y a en outre une grande étendue de bonne terre, qui n'a jamais été enlevée et où l'on pourrait former un bel établissement. Ce coin de terre semble renfermer une population considérable.

Au bout de quelques heures, nous quittâmes ces villages dès que la marée commença à reverser.

Un vieux chef, qui avait une très-longue barbe et le visage entièrement couvert de tatouage, nous avait tenu compagnie depuis l'endroit où nous avions passé la nuit. Il désirait ardemment avoir une hache : il finit par nous dire qu'il nous donnerait sa tête en échange. Nul objet n'est aussi respectable pour les naturels que la tête de leur chef. Je lui demandai qui jouirait de la hache quand j'aurais sa tête. Il répliqua que je pourrais la donner à son fils. Puis il ajouta : « Peut-être voudrez-vous bien me la confier pendant quelque temps, et, à ma mort, vous aurez ma tête. » Je lui promis qu'il aurait une hache, et il me donna deux nattes pour s'assurer de ma promesse. Lui ayant fait observer que je n'en avais plus une seule avec moi, et qu'elles étaient toutes à Rangui-Hou, il dit qu'il enverrait un homme pour aller la prendre, et il le fit effectivement quand nous quittâmes la rivière.

Nous hâtâmes notre retour autant qu'il nous fut possible, et nous regagnâmes notre logement sur les six heures du soir, après avoir parcouru, suivant notre estime, près de quarante milles par eau. Les pirogues de guerre ont une marche supérieure quand elles sont bien manœuvrées. Nous annonçâmes au chef Tara-Weka que nous le quitterions le lendemain. Il nous fit préparer un présent en patates, et nous donna deux cochons pour les emporter avec nous.

Tradition des naturels. — Conversations.

Le prêtre des pointes de l'embouchure était notre fidèle compagnon. Comme il était très-instruit sur toutes les matières relatives à son pays et à sa religion, je voulus savoir de lui quel avait été le premier homme de la Nouvelle-Zélande. Il répondit que le premier homme qui visita la Nouvelle-Zélande et dont tous les autres étaient descendus, se nommait Mawi; qu'il avait quitté sa patrie avec ses compagnons, à cause de troubles publics; qu'il avait ensuite été conduit par

le dieu du tonnerre, vers Shouraki, on ce que nous nommons la rivière Tamise; et que Tauriki, le dieu du tonnerre, s'était mis sur l'avant de sa pirogue, et l'avait conduit sain et sauf au rivage. Son nom est en grande vénération, et il est honoré comme une divinité.

Dans l'espace de plusieurs milles, sur la rive sud-ouest de la rivière, la plage est jonchée de pierres arrondies, de diverses grosseurs, depuis un jusqu'à six pieds de diamètre. Je demandai au prêtre d'où elles provenaient, n'en ayant jamais vu de semblables nulle part ailleurs. Il répondit que Mawi les avait retirées du fond de la rivière quand il en avait creusé le lit. Les sauvages attribuent à Mawi plusieurs des productions naturelles de l'île.

Nous conversâmes sur les tremblemens de terre; sur la situation des autres pays par rapport au leur, sur le nombre de lunes qu'il faudrait à un navire pour se rendre en divers lieux; quelles contrées produisent le fer, le charbon de terre, le blé, le vin, les esprits, le thé, le sucre, le riz, etc.; et quels articles leur propre pays sera susceptible de produire, quand une fois ils auront les moyens de le cultiver. Tous ces sujets leur plaisaient beaucoup; dans le cours de la conversation, ils faisaient souvent des observations judicieuses, et qui manifestaient le vif désir qu'ils avaient de pouvoir essayer ce que leur contrée pouvait produire. Nous terminâmes la journée en lisant un morceau de l'Écriture, en chantant un hymne et en faisant une prière.

9 octobre 1819. Au point du jour, ce matin, nous avons entendu les lamentations de la pauvre veuve, sur le sommet de la colline, pleurant la perte de ses enfans. Son affliction était excessive. Elle était entièrement livrée aux sentimens de la nature; qui semblaient au-dessus de ses forces. Les consolations de la religion ne pouvaient point répandre le baume de la joie dans son esprit ulcéré.

Après avoir compati à l'affliction de la pauvre veuve, je retournai déjeuner. Cela fait, nous nous préparâmes à nous

mettre en route pour un village nommé Tepapa, situé à dix-huit ou vingt milles plus haut dans la rivière. Notre société était devenue considérable. Nous quittâmes Witi-Wai-Iti dans cinq pirogues, toutes chargées, plus ou moins, de provisions et de plusieurs cochons vivans.

Rencontre de quelques chefs des environs du cap Nord.

En remontant la rivière, nous fûmes rejoints par le frère et le fils de Poro. Poro est un grand chef des environs du cap Nord. Aucun des hommes qui montaient la pirogue de ce chef n'était tatoué. Je demandai des nouvelles de Poro, bien que je ne l'eusse jamais vu. Trois ans environ auparavant, il avait envoyé un de ses hommes à Port-Jackson sur l'*Active*, et, au moment de son retour, je lui avais remis quelques présents. Je donnai à son frère un ciseau de menuisier et un couteau de poche, n'ayant pas autre chose sur moi, et lui promis une hache. Il dit qu'il viendrait à Rangui-Hou avec nous pour la chercher; mais comme c'eût été un long et pénible voyage, je lui dis que j'enverrais une hache pour lui à Moudi-Wai, ce qui le satisfit.

Poro et Moudi-Wai étaient amis. Le premier avait entendu parler de la querelle qui s'était élevée entre Moudi-Wai et Matangui, et il avait envoyé son fils et son frère pour s'instruire des circonstances de l'affaire, et offrir son secours à son allié, s'il en avait besoin.

Je voulus savoir comment ils avaient pu venir de leur propre district, si c'était par terre ou par eau, attendu la distance qui devait être très-considérable. Ils répondirent que c'était par terre. Je demandai s'il n'y avait pas de rivières pour les arrêter; ils répondirent qu'il ne s'en trouvait aucune qu'ils ne pussent traverser à la nage.

Quand nous fûmes arrivés à la branche de la rivière qui conduisait à Outa-Koura, village de Moudi-Wai, ils nous

quitteront, et nous nous avançâmes vers le village de Tepapa, où nous comptons passer la nuit.

Arrivée au village de Tepapa.

Nous arrivâmes à Tepapa dans l'après-midi. Le chef, qui se nomme Patou-One, avait fait tous ses préparatifs pour nous recevoir. Il avait construit pour nous une case neuve et commode, et fut enchanté de nous voir.

Patou-One est un des chefs les plus agréables que j'aie rencontrés. Il a une belle figure ouverte où se peignent sa grande douceur et son bon naturel. Il me dit qu'il avait un vif désir d'aller à Port-Jackson, sur *P'Active*, dût-il faire le voyage en qualité de cuisinier, l'un des emplois les plus humiliaus que leurs esclaves puissent remplir; mais il ajouta que si je le considérais comme un *gentleman*, il ferait alors ce voyage comme mon ami. Je lui promis d'accomplir ses vœux quand l'occasion s'en présenterait. Ce chef fit des questions touchant la culture du blé; il avait semé un petit coin de terre en grain qu'il tenait de l'établissement des Missionnaires.

Patou-One est très-désireux d'instruire ses compatriotes et d'améliorer leur situation. Si jamais il fait une visite à Port-Jackson, il retirera les plus grands avantages d'avoir vu les heureux effets de la civilisation, et les progrès rapides de l'architecture, de l'agriculture, etc.

Moudi-Wai, que nous trouvâmes chez Patou-One, me supplia instamment de lui envoyer une chemise en flanelle rouge, un bonnet de nuit et une paire de lunettes, affirmant qu'il deviendrait un grand homme pourvu seulement qu'il pût se procurer ces objets.

Il n'y avait pas long-temps que nous étions chez Patou-One, quand un messager vint annoncer à Moudi-Wai que Matangi avait enlevé les os de ses ancêtres du sépulchre où ils avaient été déposés. Moudi-Wai, en recevant cette nouvelle, sentit son cœur percé de douleur. Il dit que si ce n'était par

égard pour nous, il frapait cette nuit même tuer Matangui. Il ajouta qu'il avait l'intention de visiter Port-Jackson; mais qu'actuellement son malheur était trop grand et trop durable pour qu'il pût faire ce voyage. Il n'avait d'autre espoir de consolation qu'en voyageant de pays en pays, dans sa propre patrie et parmi ses amis. Il voulait avoir notre avis, pour savoir s'il devait aller sur-le-champ tuer Matangui, ou non. Nous dismes que nous ne voulions en rien nous immiscer dans les coutumes de son pays; mais qu'en Angleterre les grands personnaages ne faisaient rien à la hâte, et prenaient toujours le temps de la réflexion; qu'en conséquence nous pensions que le mieux pour lui serait de ne pas se livrer trop vite à la vengeance de l'outrage qu'il venait d'essuyer.

Moudi-Wai ne put recouvrer sa présence d'esprit durant tout notre séjour à Tepapa, et il resta sombre et abattu. Matangui et lui étaient proches parins, autrement il n'y eût pas eu entre eux autant d'indulgence, et un appel aux armes eût bientôt terminé leurs différends; mais les liens de famille les empêchaient de se livrer à la fougue de leurs sentimens et à leur penchant pour la guerre. Comme nous l'avons déjà dit, depuis mon arrivée, Shongui avait fait périr cinq hommes pour sacrilège: sans doute, si cela eût été en son pouvoir, poussé par une superstition semblable, Moudi-Wai eût agi de la même manière, tant pour sa propre satisfaction que comme réparation à l'outrage commis envers les esprits de ses ancêtres.

Patou-Oné était le parent et l'ami des deux parties. Il était affligé de leur querelle, mais il disait qu'ils avaient tous deux tort. Matangui avait eu tort en tuant les cochons de Moudi-Wai, et Moudi-Wai en tuant ceux de Matangui. Il ajouta que si Matangui avait tué ses cochons, il ne s'en serait point vengé par de semblables représailles; mais qu'il eût cessé d'avoir jamais aucun rapport avec lui, et qu'il l'eût considéré comme ayant commis une action indigne d'un chef. Mais il nous faisait observer que son frère, présent à cet entretien, eût

agré comme avait fait Moudi-Wai. Comment termineront-ils leur querelle ? C'est ce que nous ne saurions dire. Du reste, nous leur sûmes gré d'étonner leur ressentiment mutuel tandis que nous nous trouvâmes avec eux. C'était en effet une déférence que nous n'eussions pas attendue de ces hommes dans une position semblable.

Nous passâmes notre temps dans ce village d'une manière fort agréable. Nous fûmes fort bien traités, ainsi que nos compagnons, et principalement le prêtre des vents et des vagues.

Départ de Tepapa.

10 octobre 1819. Ce matin, nous nous sommes préparés à quitter définitivement le Shouki-Anga. Nous laissâmes plusieurs chefs et villages que nous ne pûmes visiter, faute de temps, bien qu'ils eussent fait des préparatifs pour nous recevoir.

Il fallut alors nous séparer de Moudi-Wai et de Mou-Ina, le principal chef de la rivière, qui ne nous avait pas quittés depuis le moment où nous l'avions vu. Mou-Ina assista à notre départ : il chargea le prêtre de nous accompagner jusqu'à Rangui-Hou, pour s'assurer si l'*Active* était arrivé et s'il y avait quelque apparence qu'il pût visiter la rivière, afin de tenir du bois de construction tout prêt pour charger. Il eût été impossible à aucune nation civilisée de nous montrer plus d'attentions que nous n'en éprouvâmes de la part de ces païens, eu égard à leurs moyens et à leurs connaissances.

Quand nous quittâmes le village de Patou-Oue, nous étions escortés par plus de cinquante individus, dont la plupart étaient attirés par l'espoir de recevoir une hache ou une pioche, ou quelque autre petit outil tranchant. Ils avaient à marcher, par terre ou par eau, l'espace de cent à cent cinquante milles, quelquefois au travers des bois, par les chemins les plus détestables qu'on puisse imaginer, et, il fallait en outre

qu'ils portassent leurs provisions pour tout le voyage. La femme d'un chef nous suivit pendant toute la route, et je pense que sa charge ne montait pas à moins de cent livres. Plusieurs portaient des fardeaux encore plus lourds. Il nous fallut cheminer sur les bords du Haut-Shouki-Anga. Patou-One me prit dans sa pirogue, ainsi que MM. Kendall et Puckey, et nous fit remonter la rivière, l'espace de quelques milles, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à une cascade. Puis nous mîmes pied à terre dans un bois, vers le milieu du jour. Nous estimions la distance de ce lieu à l'embouchure de la rivière de quarante à cinquante milles, ou davantage. Le gros de notre troupe avait pris les devans.

Il nous fallut ensuite marcher au travers d'un bois très-épais sur les bords de la rivière, et en certains endroits la traverser à gué. Quelques beaux jeunes gens marchaient devant nous, et nous frayaient la route de leur mieux, en soulevant aux pieds et brisant les broussilles et les branches d'arbres. Il était fort pénible de cheminer dans ce bois, et une pluie abondante, tombée dans la matinée, l'avait rendu triste et humide.

Le soir, à la brune, nous arrivâmes à la dernière station, sur les bords du Shouki-Anga. Nous trouvâmes sous un petit hangar un abri contre le vent et la pluie, et notre escorte en fit un autre pour son usage. La nuit fut froide, et nous eûmes à souffrir de la fatigue et de l'humidité. Nos serviteurs allumèrent quelques feux, et firent cuire pour notre dîner du porc et des patates. Les chefs nous avaient approvisionnés de neuf cochons et de plusieurs quintaux de patates. Un cochon fut tué et préparé pour la soirée.

Tous ceux qui n'avaient pas l'intention de nous accompagner jusqu'au terme de notre voyage, étaient retournés chez eux; néanmoins nous comptâmes encore dans notre petit camp de cinquante à soixante personnes.

C'était une station fort solitaire, sur les bords d'une rivière, dans une vallée très-profonde, entourée d'arbres magnifiques

de diverses espèces, et à une journée de distance de tout village, de toute habitation. Nos uniques compagnons étaient des hommes à l'état de nature, dont quelques-uns n'avaient jamais vu un vaisseau, ou visité l'établissement des Missionnaires.

Retour à Kidi-Kidi.

11 octobre 1819. De bon matin, après une nuit très-froide et désagréable, nous nous sommes levés pour continuer notre voyage, dans l'espoir d'atteindre Kidi-Kidi dans la soirée. Nous estimions à vingt-six milles sa distance de notre station.

Nous avions encore à traverser une partie très-difficile du bois : après avoir marché près de deux heures, nous atteignîmes un terrain déconvert, près duquel se trouve un tronc énorme, dernier reste d'un pin que le grand Tepahi coupa pour en faire une pirogue. Les copeaux sont encore épars sur le sol, autour de l'endroit où il la construisit. J'allai m'asseoir sur ce tronc, et je me mis à réfléchir sur la conversation que j'avais eue quatorze ans auparavant avec Tepahi, et aux événemens qui s'étaient passés depuis ce moment touchant son pays. Quelle joie n'eût-il pas éprouvée, s'il eût encore vécu, en contemplant l'avenir flatteur qui se préparait pour le bonheur de sa patrie ! Ici je ne puis m'empêcher de remarquer qu'il ne fit que planter le gland, et qu'il mourut avant que le chêne robuste pût sa tige hors de terre. Quand Tepahi eut terminé sa pirogue, il fut encore obligé de la traîner par terre, à force de bras, l'espace de plus de vingt milles.

Quand nous eûmes quitté ce bois, nous eûmes devant nous une belle campagne découverte que notre route traversait dans une étendue de plus de vingt milles. Quelques parties offrent de bonne terre, d'autres sont gravelleuses et d'autres marécageuses. Il y a, parmi celles que nous passâmes, des marais qu'on pourrait facilement assécher, car le sol a assez de pente pour cela. Excepté dans les marais, cette route était fort bonne et généralement unie. Nous la trouvâmes commode

et agréable à pratiquer, comparativement à celle qu'il nous avait fallu suivre le jour précédent.

Après avoir marché très-vite jusqu'à six heures du soir, en ne prenant qu'un seul repos très-court, nous arrivâmes harassés à Kidi-Kidi. Nous y trouvâmes Shongui; mais M. Butler et les charpentiers étaient à Rângui-Hou. Pressé de me reposer, j'allai sur-le-champ me coucher dans l'unique bâtiment qui fût encore terminé.

Shongui m'apprit que deux jours auparavant, un chef nommé Tinana avait tué sa femme pour cause d'adultère. Elle fut prise sur le fait et reconnut sa faute; alors son mari lui asséna un coup de son bâton sur la tête. Shongui disait que cette punition était juste. Le frère de la femme vint et prit le corps, qui fut transporté dans le sépulcre de ses amis. C'était une femme de haut rang. Comme le mari avait agi suivant les coutumes établies, les amis de la femme ne lui infligèrent d'autre punition que d'emporter quelques-unes de ses corbeilles de patates, comme satisfaction pour la mort de la femme. Quelquefois un homme se contente de répudier sa femme dans le cas d'adultère; mais il peut la mettre à mort quand le fait est avéré, s'il le juge à propos; et sa conduite, en ce cas, est toujours généralement approuvée.

12 octobre 1819. Ce matin nous comptons retourner à Rângui-Hou après le déjeuner. Shongui avait fait préparer une quantité de patates douces pour nous et nos amis.

Je fus très-satisfait des progrès qu'avait faits notre nouvel établissement. Pendant notre absence, une étendue de terrain considérable avait été défrichée et plantée en maïs. Une quantité de graines apportées d'Angleterre à Port-Jackson avaient été semées dans le jardin et avaient levé. Plusieurs des jeunes plants de vigne étaient en feuilles. On avait aussi planté des arbres à fruit, et l'établissement entier commençait à prendre une apparence de civilisation qui pénétrait l'âme de la plus douce satisfaction. Un édifice avait été aussi élevé pour l'usage des naturels occupés aux cultures. D'après ce

que j'avais sous les yeux, je restai convaincu que tout le monde avait travaillé avec zèle, et qu'on avait beaucoup fait en peu de temps, nonobstant le peu de moyens que M. Butler et ses compagnons avaient à leur disposition.

Visite au village de Motou-Iti.

Vers neuf heures, nous quittâmes Kidi-Kidi; et dans notre route le long de la rivière, nous visitâmes un village nommé Motou-Iti, situé sur la rive méridionale. Il appartient à un chef nommé Shouraki, à qui nous avions promis une visite. Nous le trouvâmes chez lui avec plusieurs chefs d'autres cantons. Il fut très-content de nous voir. Tandis que nous étions arrêtés dans ce village, le vent s'éleva, et amena une pluie violente. Après avoir attendu jusqu'au soir sans aucun espoir que le ciel s'éclaircît, et voyant la mer agitée, je me décidai à demeurer jusqu'au lendemain. Shouraki m'assura qu'il serait dangereux de m'exposer dans la pirogue, attendu qu'il y avait beaucoup à craindre qu'elle ne chavirât; et il me recommanda d'attendre jusqu'au jour suivant. M. Kendall était très-impatient de regagner sa maison. En conséquence, je le laissai libre de faire ce qui lui plairait; il s'embarqua pour Rangui-Hou, ayant environ sept milles de traversée à faire sur une mer ouverte et clapoteuse. Pour moi, je restai avec les chefs; et passai toute la nuit à Motou-Iti.

Là je trouvai Moiangui, ce chef qui était allé en Angleterre avec M. Savage, douze ans auparavant environ. Il demanda particulièrement des nouvelles de la reine qu'il avait vue. Il remarqua qu'elle était âgée. Il désira savoir si elle était encore en vie; je lui dis qu'elle était morte depuis huit mois environ. Il voulait savoir si le prince de Galles, le duc d'York et les autres membres de la famille royale se portaient bien. Il donna aux chefs qui l'entouraient des détails sur ce qu'il avait vu en Angleterre. Il leur parla du pont de Londres et des jets d'eau de cette ville. Il leur dit comment l'eau se trouvait conduite, au

moyen de canaux, dans les diverses maisons de la ville ; et plusieurs autres particularités touchant notre manière de vivre, nos habitations ; nos voitures, nos navires, nos routes, nos églises, notre agriculture, etc. ; comment les cuisiniers préparaient les mets pour les tables des *gentlemen* ; et que ceux-là n'y touchaient jamais, mais qu'ils se contentaient d'y goûter dans la cuisine avant de les servir. Tous les assistants l'écoutaient avec une grande attention.

Dans le nombre, se trouvait un vieux chef nommé Tiko-Pidi, perclus des deux jambes, mais aussi vain de son importance et de sa dignité, qu'aucun homme l'eût jamais été. Il m'apprit que son territoire et ses sujets s'étendaient depuis le Shouki-Anga jusqu'au Wai-Kato, dans une étendue de près de cent cinquante milles. Il était informé, disait-il, que King-George était un personnage trop important pour aller jamais à bord d'un navire, et que, comme il était lui-même un chef aussi puissant dans la Nouvelle-Zélande, pour ce motif il n'avait jamais voulu non plus aller à bord d'aucun vaisseau.

Presque toute la nuit ils parlèrent sur divers sujets relatifs à la vie civile, et témoignaient un vif désir que je pusse visiter les bords du Wai-Kato : suivant tous les rapports des naturels, les rives de ce fleuve offrent une immense population. Je promis de faire ce voyage si le temps me le permettait, et les chefs s'engagèrent à m'accompagner.

Retour à Rangui-Hou.

13 octobre 1819. Quand le jour parut, Shouraki fit avancer sa grande pirogue : puis lui-même, avec Moïangui et quelques-uns de ses gens, m'accompagna à Rangui-Hou, où je trouvai que M. Kendall était arrivé heureusement.

Les chefs du Shouki-Anga qui nous avaient suivis à notre retour, attendaient mon arrivée pour recevoir les présents que je leur avais promis. Ils s'assemblèrent tous devant le magasin où nous leur distribuâmes vingt-neuf haches, dix-sept pioches,

quinze haches plates, deux douzaines de ciseaux de menuisier, deux herminettes, et une quantité d'hameçons, avec quelques souteaux et autant de trompettes.

Te Manguina, le prêtre des vents et des vagues, était avec les autres. Il m'avait promis qu'à son arrivée à Rangui-Hou j'entendrais son dieu lui parler; car je lui avais déclaré que je ne croirais jamais qu'il eût conversé avec lui, à moins que je ne l'entendisse moi-même. Je le sommai de remplir sa promesse, attendu que je voulais entendre son dieu. Il répliqua que son dieu n'était pas à Rangui-Hou dans ce moment, et qu'ainsi je ne pouvais pas l'entendre. Je lui répondis en souriant que je ne croyais pas qu'il l'eût jamais entendu.

Quand ils eurent tous reçu leurs présents, ils s'en retournèrent chez eux, charmés de notre visite et de nos procédés.

14 octobre. A mon retour à Rangui-Hou, M. Butler m'informa que, tandis qu'il se trouvait à Kidi-Kidi, un chef de Tac-Ape s'était montré très-importun et fort turbulent. Il était entré dans la maison de M. William Hall, pour demander une hache d'un ton très-menaçant. Au retour de M. Butler, il renouvela sa demande, et M. Butler lui donna une pioche et une hache.

Il est revenu aujourd'hui, et a apporté à vendre deux cochons qu'on lui a achetés. Il était encore mécontent, et voulait une autre hache.

Il y avait avec lui plusieurs chefs de la tribu, qui sont restés sur le rivage. Bien qu'ils ne parussent pas participer à la violence de sa conduite, cependant ils ne firent rien pour la réprimer. Leur silence nous donna lieu de penser qu'il n'agissait qu'avec leur assentiment, et que s'il n'avait pu obtenir par des voies légitimes les articles qu'il désirait, ses compagnons ne l'eussent point blâmé d'essayer de mettre ses menaces à exécution. Nous leur représentâmes l'ineonvenance de leur conduite, et nous leur déclarâmes que les Européens ne resteraient point à la Nouvelle-Zélande s'ils n'étaient pas à l'abri des outrages, attendu que c'était pour leur bien, et non pas

dans notre propre intérêt que nous étions venus. Ils exprimèrent leur respect pour nous, et prétendirent qu'ils avaient vu avec peine la conduite violente du chef qui s'était si mal comporté à notre égard.

« A la fin, je leur annonçai que M. Kendall et moi nous irions visiter leur district, et prendre connaissance de ce que les chefs auraient à dire ; ajoutant que s'ils avaient quelques plaintes à faire, nous les entendrions, et y ferions droit autant qu'il serait en notre pouvoir. Cette promesse leur causa beaucoup de satisfaction, et la journée du lundi fut fixée pour notre départ de Rangui-Hou pour Tae-Ame.

Visite à Tae-Ame.

16 octobre. 1819. Cinq des principaux chefs vinrent pour nous conduire, et amenèrent leurs esclaves pour porter nos provisions.

18 octobre. Une pluie violente nous a empêché aujourd'hui de quitter l'établissement.

19 octobre. Nous nous sommes préparés à partir. Quand nos caisses ont été prêtes à embarquer dans les pirogues ; un vieux chef les a soulevées pour examiner leur poids. En égard à leur légèreté, il a soupçonné qu'elles ne contenaient point de haches. Sur-le-champ son visage est devenu sombre, et il a repoussé les boîtes du pied avec indignation. Je lui ai fait des représentations, et j'ai déclaré à ses compagnons que s'ils se conduisaient d'une manière aussi malhonnête, je n'irais point chez eux. Quand ils virent que nous ne paraissions point disposés à les aller voir, ils devinrent très-empressés dans leurs instances près de nous. Comme ils nous avaient attendu avec impatience durant trois jours entiers, je tenais beaucoup aussi à contenter leurs desirs. Néanmoins je résolus de ne point me mettre en ronte, avant d'avoir arrêté définitivement toutes nos conditions touchant cette visite, comme de savoir ce que nous aurions à payer pour les piro-

gues et pour les esclaves qui portaient notre bagage, et quelle sorte de présens les chefs des différens villages attendaient de nous. Tout fut arrangé avant notre embarquement, afin de prévenir toute espèce de querelle au retour. Tout étant terminé à notre satisfaction mutuelle, vers onze heures du matin nous quittâmes Rangui-Hou dans deux pirogues.

Dans notre traversée à Kidi-Kidi, une pirogue supérieurement sculptée, appartenant à la rivière Tamise, passa près de nous. Ces pirogues sont bien faites, peuvent gouverner dans une mer agitée, et marchent très-vite. Dans les nôtres, se trouvaient plusieurs jeunes esclaves des contrées du Sud, et un des environs du cap Est. Je demandai à quel prix le chef les avait achetés. Pour l'un d'eux, qui était un beau jeune homme, le chef avait donné vingt corbeilles de patates douces, et une hache pour un autre. Les autres, à ce que je crois, étaient des prisonniers de guerre.

Sur les six heures du soir, nous arrivâmes à Okoura, le village du chef principal nommé Wai-Tarou. C'était là que nous devions passer la nuit. Le chef possédait une des plus belles cases que j'eusse vues à la Nouvelle-Zélande.

Après que nous eûmes pris quelques rafraichissemens, et lorsque la nuit fut tout-à-fait venue, le chef fit faire un feu autour duquel nous allâmes tous nous asseoir.

Alors nous priâmes les chefs d'exposer les motifs de leurs griefs.

Ils commencèrent par déclarer qu'ils n'avaient à faire aucunes plaintes particulières, que tous leurs griefs étaient d'une nature publique. Ils firent observer que, lorsque les Européens vinrent pour la première fois à la Nouvelle-Zélande, ils s'établirent tous avec Doua-Tara et Shongui, ce qui accrut considérablement le pouvoir et l'opulence de Shongui; que quand les derniers Européens arrivèrent, ils s'étaient attendus à en avoir un chez eux, mais que Shongui se les était encore appropriés, ce qui plaçait tout le commerce entre ses mains. Ils alléguaient qu'ils ne pouvaient commercer avec

les missionnaires dans les limites de la juridiction de Shongui : d'un côté, ils dérogeraient par là à leur dignité; de l'autre, le peuple de Shongui ne le leur permettrait point, attendu qu'il est contraire aux coutumes du pays qu'un chef, en matière de négoce, empiète sur les droits d'un autre dans son propre district. Ce qu'ils désiraient, c'était un égal avantage de commerce; et ils ne pouvaient en jouir qu'en ayant un missionnaire établi chez eux, avec lequel ils pussent échanger leurs propriétés, sans aucune des restrictions humiliantes auxquelles ils étaient maintenant assujettis. Ce qu'ils auraient à lui vendre serait des patates et des cochons, qui faisaient leurs principales ressources. Ils alléguaient en outre qu'on avait cherché à les noircir, et qu'on avait accusé de vol quelques-uns de leurs compatriotes, chose qui les avait vivement irrités : ils ne prétendaient pas nier que quelques personnes de leur tribu n'eussent; à leur insu, et même de leur aveu, volé quelques bagatelles aux Européens; mais les gens de Shongui avaient été bien plus coupables sous ce rapport. Ils nous demandèrent qui avait excité les jeunes gens à voler des ciseaux, quand nous débarquâmes nos bagages; en insinuant qu'ils n'avaient commis ce vol qu'à l'instigation de Shongui lui-même, ou des ses agens cachés : ils trouvaient injuste d'être blâmés pour fait de vol à l'égal des gens de Shongui, qui jouissaient seuls de tous les avantages du commerce avec les Européens. Ils imaginaient qu'ils n'avaient pas été traités avec les égards et la considération auxquels ils avaient droit pour leur rang et le pouvoir qu'ils possédaient dans la Nouvelle-Zélande. Les Européens leur étaient aussi redevables qu'à Shongui, pour la protection qu'ils leur avaient accordée. Leur tribu était aussi puissante et aussi respectable que celle de ce chef, et leur territoire était plus étendu. Ils avaient un droit égal au havre où les navires venaient mouiller, et aux rivages où les canots venaient accoster. Ils disaient qu'ils n'étaient point offensés de nous voir faire un nouvel établissement à Kidi-Kidi, où résidait Shongui. Tous leurs vœux se bornaient

à ce que Shongui n'eût pas tout le monopole du commerce, en réunissant tous les Européens sous son autorité; attendu que cela lui donnerait, ainsi qu'à son peuple, plus d'importance qu'ils n'avaient droit d'en avoir, et dégraderait leur tribu dans l'opinion publique. Les principaux articles du commerce sont les haches, les pioches, les haches, etc., qui équipent les provisions des missionnaires; et ce sont là les articles qu'ils sont avides de se procurer.

Ils employèrent ces argumens, et plusieurs autres non moins forts, pour nous prouver qu'ils avaient des raisons d'intérêt public suffisantes pour les rendre mécontents.

Je ne pouvais m'empêcher de reconnaître la force de leur raisonnement, et j'étais désolé qu'ils pussent avoir aucun sujet de plainte légitime. En réponse à leurs allégations, je voulus leur exposer le motif réel de cette partialité apparente; et en même temps nous leur assurâmes que nous ne désirions pas moins subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs compatriotes, qu'à ceux du peuple de Shongui, autant que cela pourrait dépendre de nos moyens.

En premier lieu, j'exposai la raison qui nous avait portés à offrir nos services à Shongui. Tepahi était un de ses proches parens, et Tepahi fut le premier chef de la Nouvelle-Zélande que j'eusse vu à Port-Jackson, et avec qui j'eusse contracté une liaison particulière. Quand je revins d'Angleterre, j'en amenai MM. Hall et King, avec l'intention de les envoyer chez Tepahi, pour instruire son peuple: mais quand j'arrivai à Port-Jackson, j'appris que le *Boyd* avait été détruit par les habitans de Wangaroa, et que tout son équipage avait été tué et mangé. Peu après, Tepahi mourut, et plusieurs de ses gens furent mis à mort par les Européens par suite de la destruction du *Boyd*. Quelque temps après ces événemens, les Nouveaux-Zélandais tuèrent et mangèrent trois hommes appartenant à un navire balcinier nommé le *New-Zealand*. Ces épouvantables crimes, dont leurs compatriotes s'étaient rendus coupables, frappèrent d'horreur les Européens. Je ne voulus

paint envoyer MM. Hall et King dans leur pays, dans la crainte qu'ils ne fussent aussi tués et mangés.

MM. Hall et King attendaient depuis plus de quatre années quand M. Kendall arriva d'Angleterre, avec l'intention d'aller instruire les Nouveaux-Zélandais. Il resta quelque temps à Port-Jackson, puis je l'envoyai avec M. Hall, rendre visite à Doua-Tara, pour savoir si les habitans de la Nouvelle-Zélande désiraient voir les Européens venir s'établir chez eux. Dans ce cas, j'invitais Doua-Tara, avec deux ou trois autres chefs, à venir à Port-Jackson avec MM. Kendall et Hall, pour venir chercher les familles de ces missionnaires. Doua-Tara revint avec MM. Kendall et Hall; Shongui et Koro-Koro les accompagnèrent aussi. Tepahi étant mort, et Shongui, de concert avec Doua-Tara, promettant de prendre soin des missionnaires, ceux-ci firent le voyage, et je les plaçai sous la protection de ces deux chefs. Je leur dis que je serais venu lors du premier voyage de l'*Active*, si le gouverneur Macquarie me l'eût permis; mais qu'il ne voulut pas me donner cette permission, dans la crainte que les naturels ne voulussent me tuer et me manger, comme ils l'avaient fait de l'équipage du *Boyd*.

Nous leur représentâmes en outre que leurs crimes inspiraient une telle horreur aux Européens, que ceux-ci redoutaient de venir parmi eux; que s'ils désiraient voir les missionnaires s'établir dans leur pays, il fallait montrer beaucoup d'égards à ceux qui y étaient déjà, pour dissiper dans l'esprit des Européens les fâcheuses impressions que leur conduite passée avait fait naître.

A tout cela, les naturels répliquèrent qu'il était juste que les premiers colons fussent allés chez Shongui : ils ne prétendaient point avoir aucun des missionnaires qui vivaient sous sa protection; mais ils désiraient posséder chez eux au moins un de ceux qui étaient arrivés dernièrement. Je leur dis que les colons étaient en trop petit nombre pour pouvoir les séparer; que si je le faisais, il nous serait impossible de leur montrer les avantages d'une métairie, et les améliorations que nous médi-

tions dans leur intérêt : je leur assurai que s'ils se comportaient bien envers les missionnaires maintenant établis dans l'île, j'en amènerais, dès que je le pourrais, un ou plusieurs pour demeurer chez eux ; mais j'ajoutai que je ne pouvais faire une promesse positive, attendu que s'il n'en venait qu'un seul, peut-être il ne consentirait pas à venir habiter avec eux. Ils répondirent qu'ils ne voudraient point obliger un missionnaire à vivre avec eux contre son gré ; mais que si on leur en destinait un, et qu'il se refusât à venir parmi eux, ils demanderaient du moins qu'on le renvoyât à Port-Jackson, et qu'on ne lui permît point de rester avec Shongui. Te Marangai, l'un des principaux chefs de cette contrée, et qui avait habité quelque temps chez moi à Parramatta, dit qu'il avait besoin d'un homme qui pût instruire ses enfans, leur apprendre à lire et à écrire, administrer les médicamens aux malades, et leur enseigner à cultiver leurs terres.

À l'égard des reproches de cruauté qu'on leur faisait, les chefs représentèrent que les Européens avaient tué plusieurs de leurs compatriotes sous les prétextes les plus frivoles : en certains cas qu'ils citèrent, on avait tiré sur les naturels, sans que ceux-ci l'eussent mérité en aucune façon. Souvent aussi les Européens les avaient dépossédés de leurs propriétés, et avaient maltraité leurs femmes. *Le Boyd* fut détruit, parce que le capitaine avait fait fouetter un chef du pays. Quant au navire *le New-Zealand*, ils dirent qu'un chef nommé Tarcha, proche parent de Tepahi, avait volé un mousquet à des marins qui faisaient du bois sur son territoire, comme une satisfaction des ravages et des meurtres que les Européens avaient commis sur l'île de Tepahi. Quand les marins retournèrent à bord, et eurent instruit leur capitaine de ce vol, celui-ci envoya deux canots armés qui tombèrent sur une troupe appartenant aux chefs qui nous faisaient ce récit : ceux-ci annoncèrent aux marins qu'ils n'étaient point de la même tribu que ceux qui avaient volé le mousquet ; mais les Européens, soit parce qu'ils ne comprirent point leur langage, soit uniquement pour s'amu-

ser, firent deux fois feu sur la troupe innocente; alors les naturels les attaquèrent, et il y eut deux blancs de tués : ensuite les marins tuèrent l'oncle de Tareha, et dans cette affaire il y eut encore un Européen tué. Comme il avait péri trois Européens, et seulement un Nouveau-Zélandais, conformément à la loi du talion, les chefs de la partie méridionale de la baie des Iles demandèrent satisfaction pour la mort des deux Européens : en conséquence, ils tuèrent deux naturels de la tribu qui avait tué les deux Européens; puis ils transportèrent leurs corps dans une pirogue le long du navire, pour montrer au maître qu'ils avaient fait justice à son équipage, en punissant de mort leurs propres compatriotes, pour le meurtre des marins. Ils citèrent des circonstances où des Zélandais avaient été tués par des Européens, sans que ceux-ci leur eussent fait aucune réparation : un grand nombre de naturels avaient été tués par le capitaine Howell, qui commandait un navire de Port-Jackson, dans un havre entre la baie Mercure et la rivière Tamise. Nos hôtes déclarèrent que les peuples de cet endroit vengeraient la mort de leurs parens dès qu'ils pourraient en trouver l'occasion.

Je leur annonçai qu'on avait promulgué en Angleterre une loi pour la punition de tout Européen qui tuerait injustement un Nouveau-Zélandais; et que si un Nouveau-Zélandais, après avoir tué un Européen, allait ensuite à Port-Jackson, il serait pendu. Cette nouvelle leur fit beaucoup de plaisir. Je leur dis que le roi Georges désirait les protéger contre toute espèce de violence, à l'égal de ses propres sujets, et qu'il punirait les coupables, quand on pourrait s'en rendre maître, qu'ils fussent Anglais ou Nouveaux-Zélandais. Ils disaient que, si un Européen tuait un Nouveau-Zélandais, ils seraient bien aises de le voir exécuter.

Après avoir causé jusqu'à une heure avancée sur ces divers sujets qui nous procurèrent une satisfaction mutuelle, nous nous couchâmes tout habillés pour reposer.

Arrivée à Tac-Ame.

20 octobre 1819. Ce matin nous nous levâmes de bonne heure, et nous nous préparâmes pour notre voyage à Tac-Ame, où nous arrivâmes sur les cinq heures et demie du soir, très-fatigués de notre marche. Nous estimâmes la distance à plus de vingt milles. Sur notre route nous trouvâmes plusieurs marais, nous franchîmes les uns à gué et les autres à dos d'homme : l'un d'eux a près d'un mille de largeur. Nous n'eûmes que deux petits bois à traverser. Le pays est généralement découvert et le terrain assez uni. Quelquefois il est d'une très-bonne qualité, et en d'autres endroits graveleux, pierreux et marécageux : cependant la plupart des marais pourraient être desséchés. La campagne est bien arrosée dans toutes les directions, et il y aurait de belles cascades pour des moulins de tout genre. Tout le territoire que nous eûmes à traverser appartenait aux chefs qui nous accompagnaient.

A la distance de cinq milles environ, avant d'arriver à aucun des villages du district de Tac-Ame, nous passâmes dans une superbe plaine dont le sol, quoique pierreux, nous parut très-fertile. D'après la nature de l'herbe qui y croissait, elle semblait avoir été naguère cultivée en entier, et l'on y distinguait les traces évidentes d'une population considérable. Sur la lisière de cette plaine nous passâmes près des ruines de deux villages, aujourd'hui complètement déserts. A une époque peu reculée, ils avaient été solidement fortifiés. Le chef nous apprit que ces villages lui avaient appartenu à lui, et à ses amis, et qu'ils avaient contenu jusqu'à mille habitans : mais ils avaient été assiégés, et enfin obligés de céder à leurs ennemis et de quitter leurs forteresses. Les collines sur lesquelles ces villages étaient situés, étaient fort élevées, et tellement fortifiées par la nature, qu'il eût été très-difficile de réduire leurs habitans autrement que par la faim.

Quand nous arrivâmes au premier village de Tac-Ame, on

nous présenta au vieux chef qui semblait avoir plus de quatre-vingts ans, mais qui avait conservé toute sa vigueur et ses facultés. Il dansa de joie quand je lui offris un ciseau, et il témoigna la plus grande satisfaction de nous voir chez lui. A l'aspect de ses mains, nous jugeâmes qu'il venait de travailler à ses champs de patates. Il nous apprit qu'il restait à sa métairie pour veiller à sa culture, mais qu'il irait nous voir à Rangui-Hou plus tard: Il nous dit qu'il avait vu passer trois générations, et qu'il était au milieu de sa carrière quand le premier navire parut à la Nouvelle-Zélande. Il dit que le nom du capitaine était Stivers. Deux autres vaisseaux y vinrent ensuite, avant le capitaine Cook, et les capitaines en furent tués par les naturels des environs du cap Brett, par la raison qu'ils avaient eux-mêmes tué plusieurs des habitans et détruit un village entier dans la baie des Iles. Ce vieux chef semblait jouir d'une santé parfaite.

Ce village est situé dans un terrain fertile, abrité par des pins magnifiques, et arrosé par plusieurs beaux ruisseaux capables de faire marcher des moulins.

Là nous passâmes la soirée en conversant sur l'agriculture et les autres arts utiles; sur les lois et les coutumes des autres contrées; sur l'objet que se proposaient les missionnaires en venant s'établir à la Nouvelle-Zélande; sur la manière dont les naturels devaient se conduire à leur égard, s'ils désiraient en voir arriver d'autres chez eux; enfin sur les avantages qu'ils retireraient de la fertilité de leur sol quand une fois la culture du blé et de l'orge y serait introduite.

Nous leur dîmes que ce n'était pas la coutume en Angleterre que les femmes des *gentlemen* cultivassent la terre, tandis que celles des Zélandais travaillaient aux champs du matin au soir; que les *gentlemen* en Angleterre n'avaient qu'une seule femme, tandis que certains chefs parmi eux en avaient jusqu'à dix; qu'un si grand nombre de femmes occasionait beaucoup de troubles et de nombreuses querelles.

Ils convinrent de la vérité de ce que nous disions, qu'on

si grand nombre de femmes causait de grandes disputes, et qu'il arrivait souvent qu'à l'occasion de ces querelles des femmes allaient se pendre. Mais ils alléguaient que, nonobstant ces inconvéniens, ils ne pourraient pas se passer d'avoir plusieurs femmes, n'ayant pas d'argent à donner pour l'entretien de leurs champs, et que, sans l'aide de leurs femmes qui remplissaient les fonctions de surveillans et d'ouvriers, ils ne pourraient pas du tout cultiver leurs terres. S'ils avaient, comme les *gentlemen* anglais, les moyens de faire labourer leurs champs par des bestiaux, leurs femmes seraient employées à d'autres ouvrages; mais jusqu'au moment où la chose serait praticable, ils ne pouvaient rien changer à leur système actuel.

Nous leur répliquâmes que nous espérions qu'avec le temps ils pourraient jouir de ces avantages, mais que cela dépendrait beaucoup de leur conduite envers les Européens. S'ils les traitaient bien, cela en encouragerait d'autres à venir s'établir parmi eux; si le contraire avait lieu, ceux qui étaient déjà à la Nouvelle-Zélande s'en retourneraient dans leur patrie.

Ils manifestèrent le désir d'avoir bientôt une occasion de leur témoigner toute leur considération, en en possédant deux ou trois parmi eux.

Les Nouveaux-Zélandais sont avides d'instruction, ils ont un jugement prompt et une bonne mémoire. Nous causâmes jusqu'à une heure avancée, puis nous chantâmes un hymne: nous rendîmes grâce à Dieu pour sa bienveillance, et nous nous recommandâmes pour la nuit à sa gracieuse protection.

Bons procédés des chefs.

21 octobre 1819. Nous nous sommes levés de bon matin, et nous avons fait avec les chefs un tour de promenade dans les champs de patates où le peuple était à l'ouvrage. Quelques-uns plantaient du maïs, mais ils s'y prenaient mal. Ils rapprochaient trop les grains, ce qui eût empêché la crue de la plante. Je leur montrai comment il fallait s'y prendre en

semant quelques grains. Sur-le-champ le chef comprit l'avantage qu'il y avait à les espacer d'une manière suffisante, et il recommanda à ses gens de se conformer aux instructions que je venais de leur donner.

Ce chef nous traita avec tous les égards possibles. A notre arrivée, il harangua son peuple avec beaucoup de chaleur, et lui ordonna de ne pas nous dérober le plus mince objet, sous quelque prétexte que ce fût; ajoutant que s'ils commettaient quelque action de ce genre, le peuple de Shongui en serait instruit et en tirerait vengeance. Il leur annonça que s'ils se conduisaient bien envers nous, peut-être je leur enverrais un Européen pour s'établir parmi eux. Il ne pouvait pas affirmer que cela serait, mais que cela pouvait se faire. S'ils se comportaient mal, ils devaient renoncer à tout espoir de posséder jamais aucun Européen dans leur district.

Après le déjeuner, notre première visite fut au village du chef qui s'était montré si brutal, et qui avait poussé du pied nos caisses à l'établissement, avant de nous mettre en route pour notre voyage. Ce vieux chef chercha à se justifier de sa conduite : il assura qu'il n'était point en colère, mais qu'ayant entendu parler de notre générosité, il était venu voir si nous ne voudrions pas le gratifier d'une hache; ayant vu qu'il n'y en avait point dans les caisses, son cœur fut brisé par la crainte d'être frustré dans son espoir. Il employa désormais tous ses soins pour rendre notre visite agréable. Nous étions accompagnés par un grand nombre de naturels. Il nous donna un cochon que nous fîmes tuer pour les gens de notre suite, et l'on fit apprêter une quantité de patates et de pommes de terre pour tous ceux qui étaient présents. Il nous prépara un abri fort propre pour passer la nuit, et ne négligea rien pour rendre notre position commode.

La source chaude et le lac Blanc.

Après dîner, j'allai voir une source située dans un bois;

à quatre milles de distance environ. L'eau était chaude et d'une très-mauvaise qualité : il s'en exhalait une fumée continuelle, et sa surface était couverte d'une épaisse écume, semblable à l'ocre jaune dont les naturels se peignent le visage, mais d'une teinte un peu plus rougeâtre. Cette eau répandait une forte odeur sulfureuse. J'emportai des échantillons des pierres qui sont aux environs, et qui sont de leur nature dures et pesantes. Les naturels m'instruisirent qu'il existait à six milles environ du village une autre source dont l'eau était blanche et fort mauvaise. Ni canards ni poules sauvages ne s'y étaient jamais montrés.

Nous rentrâmes au village, nous fîmes nos dévotions du soir, et nous conversâmes avec les chefs sur divers sujets jusqu'à une heure avancée. La nuit fut froide et sombre, et notre abri était ouvert de trois côtés et sans toit, ce qui rendait notre position peu agréable. Les naturels, hommes, femmes et enfans, étaient étendus autour de l'abri, comme un troupeau de bestiaux dans la cour d'une ferme, et, suivant toute apparence, insensibles à l'influence du froid et de la pluie.

21 octobre 1819. Après le déjeuner, je visitai la source blanche. C'est un petit lac d'un demi-mille environ de circonférence. De loin il paraît blanc comme du lait, mais cet effet diminue quand on se trouve sur le bord. A la distance d'un mille environ avant d'y arriver, je rencontrai un autre bassin d'eau limpide qui nourrissait une foule de canards sauvages. En divers endroits, la terre est jonchée de porceux de pierre à chaux, et j'en ai rapporté des échantillons. Toute la surface du pays, dans l'étendue de plusieurs milles, semble avoir été travaillée par l'action des volcans, et n'offre que des marais, des lacs et un sol dépouillé.

Il paraît qu'il a existé dans cet endroit un bois de pins, qui se trouve aujourd'hui consumé par le feu, de manière à ce qu'il n'en reste pas un seul arbre debout. On voit çà et là la racine d'un pin qui a été brûlée à la surface même du sol; d'autres fragmens de racines sont disséminés par terre en tout

sens. La nature de ce sol est extrêmement pierreuse; spongieuse, humide et blanchâtre, comme celle de la terre de pipe.

Tandis que nous nous prominions, les naturels m'apprirent qu'il existait dans les environs plusieurs autres lacs d'une semblable nature. Il y a quantité de résine sur les bords du lac Blanc, et différentes parties de sa surface sont couvertes d'une gelée, semblable au levain qui se forme sur la bière fraîche quand elle travaille dans la cuve. Je rapportai à Port-Jackson une bouteille de cette eau, dans l'espoir qu'on pourrait l'y analyser. La crique rocailleuse au travers de laquelle coule continuellement l'eau qui sort du lac, semble reconverte par la chaux que cette eau laisse déposer dans son cours au travers des rochers, et toutes les pierres de cette crique sont dures comme du silex. J'en ai aussi rapporté des échantillons.

Conversation avec les naturels sur le Tabou.

Avant de quitter ce village pour me rendre dans les autres, je portai un tison allumé dans la case où se trouvaient nos caisses et nos provisions, et je posai dessus un peu de pierre à chaux pour voir quel effet le feu produirait. Aussitôt que les chefs virent la fumée, ils entrèrent dans une frayeur épouvantable, et me crièrent à haute voix de jeter le tison hors de la cabane. Je leur demandai la cause de leur effroi. Ils répondirent que leur Dieu allait les tuer tous; car il y avait des provisions dans les caisses qui se trouvaient dans cette cabane, et si l'on mettait du feu dans un endroit où il y a des provisions, ils périraient tous. Pour apaiser leurs craintes, je jetai le tison par terre, et m'efforçai de les convaincre que toutes leurs craintes étaient sans fondement; que leur habitude de tabouer leurs provisions, les vases dans lesquels ils mangeaient, leurs maisons, etc., n'était qu'une erreur; qu'il n'y avait rien de semblable en Europe; et que je ne craignais pas de manger d'aucun mets particulier, de dormir dans aucun

maison que ce fût, ni d'avoir du feu dans le même endroit que celui où se trouvaient nos provisions.

Ils répondirent que, s'ils ne faisaient pas une attention particulière à tout ce que leur disaient leurs prêtres, ils périraient. S'ils allaient au combat, après avoir négligé quelques-unes des cérémonies relatives à leur nourriture, et qu'une lance vint ensuite à les toucher seulement, ils mourraient sur-le-champ; mais que s'ils observaient rigoureusement toutes ces cérémonies, quand bien même la lance traverserait leur corps, ils n'en mourraient point. Je leur dis que l'observance de toutes ces pratiques ne contribuait nullement à leur conserver la vie dans le combat. Ils soutinrent vivement la vérité de leur opinion; un des chefs, prenant la parole, me montra l'endroit où une lance avait traversé ses poumons: le sang et l'air qu'il respirait sortaient tout à la fois par l'orifice de sa blessure; cependant il en guérit, car il avait suivi en tout point les injonctions du prêtre. En réponse à son observation, je dis que j'avais vu extraire du corps d'un Européen, à Parramatta, une grande lance barbelée qui lui avait été envoyée par un natif; les intestins avaient été tellement lésés, que la nourriture qu'il prenait sortit, durant un temps considérable, par la blessure que la lance avait faite; pourtant il s'était rétabli, et il se portait bien au moment où je quittai Parramatta, bien qu'il n'eût jamais taboné ni ses vivres ni sa maison. Ils exprimaient leur étonnement de ce que cet homme eût pu se rétablir d'une telle blessure, sans recourir aux cérémonies qu'ils pratiquent; car c'est de leur accomplissement seul qu'ils croient que peut dépendre la vie ou la mort en pareil cas. Je leur contai aussi que l'on a vu des exemples de soldats dont les poumons dans un combat avaient été percés par une balle, de même que le chef en question l'avait été par une lance, et qu'ils avaient cependant guéri sans avoir été taboués. Je leur demandai, au cas où le chef eût eu le cœur ou les tempes traversés par la lance, s'il eût pu se rétablir en employant le tabou. Ils répondirent par la négative. Alors

je leur demandai à quoi servait cette coutume, puisque les Européens guérissaient les mêmes blessures sans y avoir recours.

Ils dirent que, quelque temps auparavant, un homme de leur tribu ayant été à bord d'un vaisseau, y avait mangé quelques vivres en opposition à leurs coutumes; par suite de cette action, leur Dieu, dans sa colère, avait fait périr un grand nombre d'entre eux. Je leur demandai de quels maux étaient affectés ceux qui moururent. Il les représentèrent comme ayant la langue enflée et tout le corps en feu. Les malades, supposant que la chaleur qu'ils éprouvaient provenait de quelque feu caché dans leur corps, se dépouillaient de toutes leurs nattes, ils se baignaient dans l'eau froide et en bovaient; enfin ils s'exposaient; autant qu'ils le pouvaient, au froid, dans l'idée que le froid seul pouvait chasser la chaleur qu'ils ressentaient. Nous leur apprîmes que c'était là le moyen d'augmenter la chaleur et de les faire périr; qu'au lieu de s'exposer au froid, de marcher nus, et de coucher tout nus durant la nuit et en plein air, ils eussent dû au contraire se tenir chaudement, afin de transpirer; car la transpiration eût entraîné la chaleur brûlante hors de leur corps, ce que ne pouvaient faire ni l'air ni l'eau froide. Ils se mirent à rire à cette idée, et s'imaginèrent que cela eût augmenté leur mal. Alors je leur demandai si, quand ils respiraient sans peine, ils se souvenaient d'avoir ressenti dans leur corps cette chaleur brûlante dont ils venaient de parler; après avoir réfléchi quelque temps et s'être consultés ensemble, ils finirent par imaginer, d'après ce qu'ils éprouvaient quand ils respiraient sans gêne, que nous pouvions bien avoir raison dans notre opinion.

Ils me demandèrent ensuite quelle était la cause de la mort de Doua-Tara. Je leur répondis que par excès de fatigue et pour avoir couché au grand air, il avait gagné un refroidissement considérable, qui avait occasionné la chaleur brûlante dont ils parlaient, et de violens maux d'entrailles. Alors le prêtre l'avait taboué; ne lui avait laissé rien boire ni manger

durant cinq jours, et n'avait pas voulu me permettre de le voir, dans la crainte que leur Dieu ne vint à les tuer aussi bien que le malade, Doua-Tara avait été habitué à manger du pain, du riz et du sucre, et à boire du thé et du vin : quand il fut malade, le prêtre ne voulut point lui permettre de prendre aucun de ces alimens, auxquels il était accoutumé et qui eussent pu le soulager. Le tabou qu'on lui imposa et le défaut d'alimens convenables l'empêchèrent de se rétablir. Plusieurs de leurs compatriotes, comme Doua-Tara, sont morts par les suites du tabou, et pour être restés couchés exposés au froid et à l'humidité quand ils ressentaient cette brûlante chaleur.

Ces raisonnemens eurent quelque poids sur leur esprit, et parurent les convaincre de l'erreur dans laquelle ils étaient.

Nous leur dîmes en outre que Pomare, roi de Taïti, pensait encore; il y a peu de temps, comme eux à cet égard : il tabouait ses maisons et ses provisions, et vivait dans des transes continuelles que son Dieu ne voulût le tuer lui et son peuple; mais depuis que les missionnaires s'étaient établis à Taïti, ce chef et son peuple ayant appris la signification du livre de Dieu, avaient aboli toutes les pratiques du tabou. Ils mangeaient de toute espèce de vivres; ils dormaient partout comme les Européens, et n'avaient plus aucune crainte d'être tués par leurs anciens dieux. Ils furent très-étonnés de cette nouvelle, et demandèrent combien il y avait de temps que Pomare avait cessé de tabouer. Nous leur dîmes qu'il y avait plus de trois ans, depuis qu'il avait embrassé notre religion. Les chefs répliquèrent alors que si nous voulions leur envoyer des missionnaires pour les instruire, pour les convaincre que leur religion était mauvaise, et empêcher leurs dieux de les tuer, ils penseraient et agiraient comme nous.

Plusieurs d'entre eux témoignèrent un vif désir de visiter Port-Jackson, afin de connaître notre manière de vivre. Je leur promis que quelques-uns d'eux auraient la permission d'y aller quand l'occasion s'en présenterait.

Visite à un autre village.

Après dîner, nous quittâmes ce village pour en visiter un autre nommé Pouka-Nouï, distant de quatre milles environ, et situé au pied d'une très-haute montagne. Durant notre promenade, nous traversâmes quelques morceaux de la terre la plus riche que j'eusse vue dans l'île; elle était dégagée de bois, et très-propre à toutes les cultures possibles.

Nous arrivâmes vers le coucher du soleil; alors un vieux et vénérable chef, droit comme une colonne, et dont les dents étaient aussi blanches que l'ivoire, s'avança avec une longue lance à la main; et s'arrêta à une certaine distance; puis, suivant une coutume des Nouveaux-Zélandais lorsqu'ils reçoivent des étrangers, il récita un discours et une prière: il nous souhaita la bien-venue, et supplia ses dieux; c'est-à-dire les mânes de ses ancêtres, d'être propices à notre entrevue. Il invoqua les cieux sur sa tête, et la terre sous ses pieds, pour rendre notre visite avantageuse à son peuple et agréable pour nous, et pour qu'aucun accident ne nous arrivât, à nous qu'il regardait comme les dieux d'un autre pays. Nous écoutâmes ces adorations profanes avec un regret silencieux; nous ne pûmes que désirer avec ardeur que la lumière de la vérité divine vint répandre sa lueur sur un esprit si superstitieux et si grossier.

Dans le courant de la soirée, M. Kendall eut une longue conversation avec le chef Touhou, avec Temarungaï et Wai-Tarou, par suite de ce que ces deux derniers avaient dit à Touhou sur les divers sujets qui avaient été discutés la veille au soir. Quand ils eurent raconté à Touhou ce que nous avions dit au sujet de la chaleur qui brûlait leur corps, et ce qu'ils devaient faire en pareil cas, le chef dit que nous étions des dieux. Entre autres choses, dans leur ignorance, ils s'étaient figurés que j'avais le droit de commander aux Européens d'aller vivre avec eux: mais M. Kendall leur expliqua clairement

qu'il n'en était pas ainsi; qu'à moi, M. Kendall et mes collègues, nous étions tout simplement les membres d'une Société générale dont les chefs résidaient en Angleterre; que le nombre de ses membres s'élevait à quelques milliers de personnes. Ces personnes étaient animées par des sentimens de reconnaissance envers Dieu, pour les bénédictions qu'il leur avait accordées, ainsi qu'à ses ancêtres qui vivaient dans un état semblable à celui des Nouveaux-Zélandais; et leur but était de procurer aux naturels la connaissance de ce même Dieu, qui devient pour tous les hommes une source infinie de bonheur tant dans ce monde que dans l'autre.

M. Kendall leur expliqua en outre que la Société, en Angleterre, n'avait jamais pensé à eux, jusqu'à l'époque où j'ai vis Tépahi; qu'alors j'instruisis la Société de la situation dans laquelle ils se trouvaient; j'exposai qu'il y avait parmi eux des hommes de jugement et capables d'instruction, et je priai vivement la Société d'envoyer quelques-uns de ses missionnaires pour les instruire. Sur mes instances, la Société fit faire une enquête, et l'on demanda des sujets pour aller instruire les habitans de cette région lointaine.

M. Kendall rappela en outre qu'il s'éleva parmi les membres de la Société, le doute que des Européens pussent vivre avec quelque sécurité au sein d'un peuple qui était dans l'habitude de manger la chair humaine, et qu'il en résulta une crainte et une inquiétude générale. A la fin, MM. Hall et King offrirent volontairement leurs services, car personne n'avait été contraint à venir malgré lui à la Nouvelle-Zélande. En conséquence, ils m'accompagnèrent à Port-Jackson; arrivés là, ils furent bien découragés en apprenant le désastre du *Boyd*, et ils attendirent quatre ans jusqu'à l'arrivée de M. Kendall. Alors j'achetai l'*Active*, et j'envoyai MM. Kendall et Hall en reconnaissance, pour voir s'ils oseraient ou non se hasarder à vivre parmi les naturels. Après que MM. Kendall et Hall eurent fait leur visite, ils se décidèrent à résider à la Nouvelle-Zélande avec leurs familles, résolus à courir le risque d'être

tues ou mangés. En conséquence, ils y revinrent avec moi. Après avoir résidé un court espace de temps dans le pays, et avoir observé la conduite des naturels, ils écrivirent en Angleterre pour demander un plus grand nombre d'Européens. Mais les maîtres des navires, et d'autres personnes qui étaient prévenues contre les naturels, d'après les rapports qu'on avait faits sur leur cruauté, et leur pratique de manger la chair humaine, écrivirent en termes défavorables pour eux. Ces lettres intimidèrent la Société, et contribuèrent à démentir tout ce que M. Kendall avait pu écrire en faveur des Nouveaux-Zélandais.

Ce ne fut que lorsque les missionnaires eurent résidé plus de trois années à la Nouvelle-Zélande, que la Société se hasarda à y envoyer d'autres personnes d'Angleterre. Si les naturels désiraient que ces missionnaires restassent dans l'île, ils devaient se montrer honnêtes envers eux, ne pas les inquiéter ni les importuner, en les obéissant de demandes de haches, pioches, de peur qu'ils ne se retirassent paisiblement, comme avaient fait jadis les missionnaires de Taïti, avec l'intention de ne jamais y retourner, si Pomare, à diverses reprises, ne les eût sollicités de revenir.

Les chefs garantissent la sécurité des missionnaires parmi eux.

En réponse à ces diverses observations, les chefs dirent que jusqu'à ce moment ils n'avaient jamais aussi clairement compris le but des missionnaires; qu'à l'égard du principal motif des craintes des Européens, savoir d'être tués et mangés, ils prétendaient que de notre part elles étaient tout-à-fait dépourvues de fondement; et qu'il était absurde de supposer qu'ils voulussent faire une action aussi opposée à leurs propres intérêts, que de tuer des gens qui venaient vivre paisiblement parmi eux, et leur apportaient tant d'objets d'une valeur positive. En outre, ils dirent que nous vivions chez eux sous l'approbation et la protection de tous les chefs; que, quand bien

même un chef serait contre nous, tout ce qu'il pourrait faire, serait de nous importuner par des demandes vexatoires ; qu'il craindrait l'autorité des autres chefs, et n'oserait pas nous faire plus de mal que cela. Mais ils convenaient que si tous les chefs, on même la majeure partie, se déclaraient contre nous, nous ne pourrions pas rester chez eux.

Ils remarquèrent en outre que, comme nous ne leur avions fait aucun tort, ils n'avaient point de satisfaction à nous demander, ni aucuns motifs pour chercher à se venger sur nous. Enfin, ils nous firent observer en souriant que, s'ils venaient à être naturellement affamés de chair humaine, nous pouvions être rassurés sur ce point, attendu que la chair des Nouveaux-Zélandais était d'un goût beaucoup plus agréable que celle de l'Européen, en conséquence de l'habitude que les blancs avaient de manger autant de sel.

À la fin la conversation roula sur ce qui avait pu donner lieu à la coutume de manger la chair humaine. Ils prétendirent d'abord qu'elle provenait de ce que les grands poissons de la mer mangeaient les autres, et de ce que quelques-uns mangent leur propre espèce. Ils alléguèrent que les grands poissons mangent les petits. Les petits poissons mangent les insectes. Les chiens mangent les hommes, les hommes mangent les chiens, et les chiens s'entre-dévorent. Les oiseaux de l'air s'entre-dévorent aussi. Enfin, un dieu dévore un autre dieu. Je n'aurais pas compris comment les dieux pouvaient s'entre-manger, si Shongui ne m'eût auparavant instruit que, lorsqu'il était allé vers le sud, et qu'il eut tué une grande partie des habitants, il eut peur que le dieu de ces derniers ne voulût le tuer pour le manger, car il se regardait lui-même comme un dieu. Alors il saisit ce dieu étranger qui était un reptile, il en mangea une partie, et réserva l'autre pour ses amis, attendu que c'était une nourriture sacrée. Par ce moyen, ils se flattaient tous de s'être mis à l'abri de son ressentiment.

Quant à leurs importunités touchant les haches et autres outils, ils affirmèrent que leur colère était purement feinte, et

qu'ils n'avaient eu recours à ce moyen, qu'à cause du besoin pressant qu'ils en avaient, et après avoir inutilement tenté tout autre expédient pour se procurer ces articles. Quand ils avaient le moyen de les acheter, ils étaient toujours prêts à le faire, et ils avançaient que nous pourrions à peine citer un seul exemple où nous eussions été importunés pour un de ces objets par un naturel qui eût été dans le cas de les acheter.

Puis ils firent observer que le moyen de rendre les chefs généralement satisfaits, serait d'envoyer deux missionnaires résider dans chaque district; cela dissiperait toutes les jalousies, et contribuerait à rendre la situation des missionnaires eux-mêmes plus agréable et plus sûre. Quant à leurs enfans, ils n'avaient aucune répugnance à ce qu'on leur apprit à lire et à écrire.

D'après les renseignemens que nous pûmes recueillir dans notre tournée, nous fûmes pleinement convaincus que des missionnaires seraient accueillis avec bienveillance dans ce canton, et que le mécontentement des chefs n'est venu que de ce qu'ils n'ont pu en obtenir jusqu'à ce jour.

23 octobre 1819. Nous nous sommes levés de bonne heure pour faire nos préparatifs de départ; car nous devons, s'il était possible, être de retour à l'établissement avant le dimanche.

Sur les six heures du matin, tandis que je déjeunais, tout-à-coup j'entendis de profondes lamentations. Ayant dirigé mes pas vers l'endroit d'où elles venaient, je vis plusieurs femmes qui poussaient de grands cris, et dont la figure était couverte de ruisseaux de sang. Sur les questions que je fis, j'appris que la femme du chef qui nous avait accompagnés, avait enterré un enfant peu de temps auparavant, et les autres femmes étaient venues pour gémir et pleurer avec elle à cette occasion. Elles tenaient toutes leurs visages rapprochés les uns des autres, mallaient leurs larmes avec leur sang, et poussaient de grands cris, en se déchirant en même temps avec des ongles tranchans. Je fus vivement peiné de ce spectacle. Le chef s'avança vers

moi, et me demanda si j'avais peur. Je lui répondis que je n'avais point peur, mais que je souffrais beaucoup de voir ces femmes se déchirer ainsi; que cette coutume n'existait en aucun pays de l'Europe, et qu'elle était très-mauvaise. Il répliqua que les Nouveaux-Zélandais chérissaient tendrement leurs enfans; et qu'ils ne pouvaient témoigner leur affection d'une manière suffisante, sans verser leur sang. Je lui fis remarquer qu'il était convenable de verser des larmes, mais nullement de se déchirer soi-même. Cette coutume barbare règne universellement parmi les habitans de cette île.

Retour à Rangui-Hou.

Aussitôt que nous eûmes fini notre déjeuner, on nous fit présent d'un gros cochon et de quelques boisseaux de patates, puis nous prîmes congé du bon vieux chef. Rien de remarquable ne se passa durant notre retour; après un voyage ennuyeux par terre et par eau, nous arrivâmes à l'établissement vers minuit, extrêmement fatigués. Les chefs et leurs serviteurs nous reconduisirent jusqu'à chez nous, et le lendemain nous payâmes les hommes qui avaient porté nos bagages; puis ils s'en retournèrent chez eux fort contents. Nous fîmes aussi très-satisfaits de leur conduite envers nous, et nous nous félicitâmes d'avoir atteint heureusement le but de notre voyage, c'est-à-dire de nous être concilié la bienveillance des chefs rivaux de ces divers districts, et de leur avoir persuadé que nos bonnes intentions n'étaient nullement partielles, mais bien générales pour eux et leurs compatriotes.

Tae-Ame est un pays très-fertile, qui ne demande qu'une population plus considérable pour développer cette fertilité naturelle; car aujourd'hui le sol n'est en grande partie occupé que par une foule d'herbes inutiles, de pins, et d'autres bois de divers genres. Les chefs me racontèrent qu'à une journée de marche plus loin, se trouvait un peuple nombreux qui cultivait de fertiles terrains plantés en patates douces et en pommes

de terre. D'après la partie que j'ai traversée, et ce qu'ils m'ont désigné comme leur appartenant, je n'estimerai pas à moins de cinquante milles l'étendue du territoire de Tac-Ame.

Dimanche 7 novembre 1819. J'ai prêché; j'ai administré le sacrement, et j'ai baptisé neuf enfans appartenant aux colons et nés dans l'établissement.

Départ de la baie des Iles.

8 novembre 1819. J'avais l'intention de faire voile aujourd'hui pour Port-Jackson; mais étant revenu tard samedi dernier de l'intérieur, j'avais plusieurs affaires à terminer avant mon départ, relativement à l'administration future de l'établissement, et ces affaires m'occupèrent tout le jour.

L'Active leva l'ancre, et alla se placer du côté opposé de la baie, afin d'être tout prêt à appareiller au moment où nous embarquerions.

9 novembre. Ce matin, de bonne heure, je me suis préparé à quitter Rangui-Hou. Les naturels ont accouru en foule de toutes parts pour nous dire adieu, ou nous accompagner à bord. Les uns versaient beaucoup de larmes, et voulaient nous suivre à Port-Jackson; d'autres tirèrent des coups de fusil, comme une marque de considération, au moment où le canot quitta le rivage.

Il avait été arrêté que M. Samuel Butler et le fils de M. W. Hall se rendraient à la Nouvelle-Galles du Sud, sur *l'Active*, l'un pour instruire quelques jeunes gens, fils de chefs, à Parramatta, et l'autre pour être élevé dans quelqu'une des écoles de la colonie.

Nous prîmes congé de nos amis à Rangui-Hou, avec toutes les marques d'une affection et d'une considération réciproques. Quand j'arrivai sur *l'Active* qui était mouillé à sept milles de distance environ, je trouvai le navire encombré de naturels et environné de pirogues. Il était agréable de voir des chefs ennemis accourir du cap Nord et des bords de la Tamise, pour

se rassembler sur *l'Active* de la manière la plus amicale, comme à un rendez-vous commun; ils n'étaient plus armés de patous ni de lances, mais ils semblaient tous faire partie d'une seule communauté. Un intérêt commun les appelait tous à bord de ce navire, et ce motif chassait toute gêne dans leurs visites. Leurs réunions amicales contribueront beaucoup à fonder entre eux une confiance et une amitié mutuelles. Les chefs me priaient d'emmener leurs fils avec moi à Port-Jackson.

Comme le vent était contraire, et que je désirais visiter un district situé sur la rivière Kawa-Kawa, je fis mettre le canot à la mer, et le révérend M. Butler m'accompagna. Quand nous arrivâmes à l'établissement des naturels, à dix milles environ dans la rivière, nous trouvâmes que le chef à qui je voulais rendre visite était absent. Les naturels du village nous firent l'accueil le plus cordial. Nous y rencontrâmes quelques-uns des parens de Mawi, qui parurent vivement affectés quand ils surent que M. Butler l'avait vu. Ce missionnaire versa quelques larmes avec les naturels, en leur parlant de Mawi; et ils se témoignèrent mutuellement une sincère affection. M. Butler promit de leur faire de nouveau visite. Nous restâmes à dîner au village, car il y avait une quantité de beau poisson; puis nous quittâmes ces naturels hospitaliers, s'abandonnant tout à la fois à la joie et au regret. Ils se réjouissaient de nous avoir vus, et gémissaient et pleuraient au souvenir de Mawi.

Dans la soirée, nous fûmes de retour à bord de *l'Active*. Quand le soleil se coucha, le vent devint bon, et nous levâmes l'ancre. Les chefs restèrent encore à bord avec leurs fils. J'avais consenti à en prendre quelques-uns avec moi, mais je fus obligé de refuser les autres. Dans la chambre, les chefs prirent congé de leurs fils avec beaucoup de fermeté et de dignité; tandis que sur le pont les mères et les sœurs des jeunes gens se déchiraient le visage, suivant leur coutume, et mêlaient leur sang avec leurs larmes. Shongui, le principal chef, se sépara de son fils dans la chambre sans verser une seule larme.

mais je l'entendis ensuite sur le pont donner un libre cours à ses sentimens, en pleurant à chaudes larmes.

Je donnai alors l'ordre de visiter l'intérieur du navire, et tous les naturels qui n'avaient pas la permission d'aller à Port-Jackson furent renvoyés dans les pirogues. Je promis à quelques-uns des chefs qui me suppliaient instamment de conduire leurs fils à Port-Jackson, qu'ils pourraient faire ce voyage sous peu. A force de promesses et de menaces, je réussis enfin à débarrasser l'*Active* des naturels; M. Butler et ses collègues nous quittèrent à l'ouverture de la baie, une heure environ après la nuit venue, et s'en retournèrent à l'établissement. Peu de temps après, nous eûmes doublé les pointes.

Conclusion.

Depuis l'époque de mon arrivée à la Nouvelle-Zélande jusqu'à celle de mon départ, j'ai passé environ trois mois dans l'île; et j'ai vivement regretté que ce temps fût si limité. J'aurais été très-curieux de visiter la rivière Wai-Kato, située au sud et à l'ouest de la rivière Tamise. Plusieurs chefs me prièrent d'aller la voir. Ils m'instruisirent que son cours était d'une grande étendue, qu'il fallait quatre mois pour la remonter; que le peuple qui habitait ses bords était très-nombrueux, et qu'il n'y avait point de portion de la Nouvelle-Zélande où l'on trouvât autant d'habitans. Cette rivière se jette à la mer sur la côte occidentale de l'île, et c'est sur ses bords que se fabriquent toutes les belles nattes du pays.

Les naturels font aussi mention de deux rivières d'une grande étendue, qui coulent l'une dans l'autre à une distance considérable de la mer.

Il reste à vérifier si ces rivières seraient navigables pour des bâtimens; mais on ne peut douter que la population de la Nouvelle-Zélande ne soit considérable dans cette partie.

Dans le Journal que je sou mets maintenant à votre observation, je n'ai eu d'autre but que de raconter les faits tels qu'ils se

sont passés, et de vous communiquer tous les documens relatifs à ces peuples intéressans, aussi bien que pouvaient me le permettre le temps limité dont je pouvais disposer et les diverses occupations qui réclamaient mon attention. Quand je me trouvais dans les différens districts, et que je devais prendre note de quelque chose qui me semblait digne d'attention, il fallait me retirer dans les buissons et me cacher, autant qu'il m'était possible, aux yeux des naturels; tandis que je consignais par écrit une aventure curieuse du voyage ou une conversation qui jetait quelque jour sur les coutumes, les mœurs et la religion de ces pays. Mais il était rare que je pusse échapper à leurs regards; aussi me trouvais-je souvent obligé d'écrire mes notes au milieu d'une foule de naturels.

C'est pourquoi, Monsieur, je suis certain que vous voudrez bien avoir toute l'indulgence possible pour toutes les redites et la confusion que vous pourrez trouver dans ces ébauches. Ces observations n'ont point été travaillées, mais simplement reproduites chaque jour telles que les aventures y ont donné lieu. Mes vœux seront complètement remplis, si elles peuvent contribuer à adoucir les préventions que le monde civilisé a conçues contre les Nouveaux-Zélandais, et si elles peuvent engager les amis des païens à seconder les efforts de la Société; et à solliciter les bénédictions du Seigneur sur ses travaux. Je suis convaincu qu'il ne s'agit que de faire connaître au monde chrétien les besoins de ces pauvres idolâtres, pour leur porter un prompt secours. Alors leur pays; qui n'est aujourd'hui qu'une solitude inéolte, se couvrira d'une abondante moisson; et les accents de la joie et du contentement retentiront dans cet affreux séjour de l'ignorance, de la superstition, de la cruauté et du péché.

Signé SAMUEL MARSDEN.

(Proceedings of the church Missionary Society, 1821-1822.)

Lors de son second voyage, M. Marsden fit voile avec ses compagnons de Port-Jackson, le 29 juillet sur le *General*.

Gates, brick américain, l'*Active* ayant un emploi ailleurs. Il fut de retour vers le milieu de novembre 1819. Il se prépare à y faire un troisième voyage avec beaucoup de bétail, à bord du navire de Sa Majesté le *Dromedary*.

En 1819, un nouvel établissement fut formé à la baie des Iles, sur une grande portion de terre de treize mille acres, située à Kidi-Kidi, et achetée de Shongui moyennant quarante-huit haches.

(*Missionary Register*, juillet 1820, page 305.)

M. Marsden écrivait en 1819 :

J'ai appris que les naturels ont tué deux chevaux pour avoir pénétré dans leurs jardins. Les chevaux sont très-friands de patates douces, et savent très-bien les déraciner quand ils en trouvent. C'est la nourriture la plus estimée des naturels, et je ne suis pas étonné que les chevaux aient été tués pour ce motif.

(*Missionary Register*, juillet 1820, page 306.)

EXTRAITS DES JOURNAUX

DES

COLONS DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

EXTRAITS DU JOURNAL DE M. W. HALL,

De janvier à août 1819.

4 janvier 1819. J'ai commencé à récolter le blé qui avait été semé le 12 mai.

16 janvier. J'ai fini la récolte du blé, et je l'ai ramassé chez moi en assez bon état. J'avais près de trois acres en culture, et j'aurai presque quarante boisseaux de grain.

Le 31 juillet, M. W. Hall s'embarqua avec Koro-Koro dans son canot pour faire une excursion le long de la côte orientale. A la hauteur du cap Brett, le vent fraîchit et la mer grossit, de manière qu'il fut obligé de se réfugier dans une petite anse à cinq milles de ce cap, où il passa la nuit.

Le lendemain il atteignit une petite baie nommée Wanga-Maumau, située à un mille plus loin, et près de laquelle se trouve un village. Ce jour était un dimanche, M. Hall le passa à converser avec les naturels sur les matières de religion. Koro-Koro lui prêta son aide pour expliquer à ses compatriotes les grandes vérités de l'Évangile.

Le 2 août, M. Hall voulut continuer son voyage au sud; mais après avoir ramé quatre ou cinq milles le long de la côte, le ciel se chargea, il tomba de la pluie, et on se bâta

d'atteindre un village nommé Wanga-Doudou, M. Hall passa la nuit avec les habitans, et leur prêcha la parole de Dieu.

Le lendemain il s'aperçut que les naturels lui avaient volé son gouvernail, il en ajusta un autre en place du mieux qu'il put. Comme il faisait mauvais temps, il se décida à s'en retourner chez lui dans la journée du 4, et, après une traversée fort pénible, il atteignit Motou-Doua vers sept heures du soir, accablé de faim et de froid, et trempé jusqu'aux os.

EXTRAITS DU JOURNAL DE M. JOHN KING.

De juin à septembre 1819.

4 juin 1819. Un jeune homme nommé Toudi-Ika a tué un petit garçon qu'il avait amené prisonnier quelque temps auparavant de la partie du sud, pour avoir volé des patates douces dans une maison de chef qui était tabouée. Les naturels de Rangui-Hou lui coupèrent la tête, tirèrent les entrailles, prirent le derrière, et le firent rôtir au feu pour le manger. M. Leigh, qui était venu nous voir sur *l'Active*, vit ce corps sur le feu. Il donna une hache en échange du corps, l'apporta à l'établissement, et l'enterra en présence d'un grand nombre de naturels. En novembre dernier, deux filles furent aussi tuées pour motifs de religion.

20 juillet. Un jeune homme s'est décidé à tuer son esclave, qui est une femme faite, et qui fait partie de l'établissement depuis notre arrivée. Cet homme est un des scieurs de M. Hall, et l'un de ceux pour qui nous avons une affection particulière. La pauvre femme, fatiguée de se cacher, s'est armée de courage pour le moment fatal; en conséquence elle est venue embrasser nos enfans et faire ses adieux à madame King. Puis elle est allée chez tous les Européens pour leur dire aussi adieu. Enfin elle s'est rendue au village de Rangui-Hou pour recevoir le coup fatal, en poussant des cris sur sa route: mais un blanc lui a donné une hache pour l'offrir à son maître,

afin de voir ce qui en résulterait : cela lui a sauvé la vie pour cette fois. Souvent, avant cette époque, elle était venue se cacher dans notre établissement pour se soustraire à la mort.

26 juillet 1819. Il y a quelque temps, un naturel de Rangui-Hou se trouvant absent, son voisin tua et mangea ses cochons. A son retour, il eut dispute avec ce voisin, et lui tira un coup de fusil, mais il le manqua. Puis il instruisit ses amis du tort qu'on lui avait fait.

29 juillet. Une troupe de naturels s'est dirigée vers Rangui-Hou pour chercher querelle aux habitans qui ont tué les cochons de leur ami. Ceux de Rangui-Hou ont donné une bonne provision de patates douces au chef, et l'affaire a été arrangée.

Dimanche 1^{er} août. Peu après le lever du soleil, ayant entendu un grand bruit, je demandai ce que cela signifiait. Un naturel me dit que les garçons de l'école emportaient hors de sa tombe le corps de l'enfant que M. Leigh et moi avions enterré le 4 juin. Lorsque je m'approchai de la tombe, les naturels la quittèrent. Je leur rappelai que M. Leigh avait payé pour le corps et pour la fosse; je leur dis qu'ils n'avaient aucun droit ni sur l'un ni sur l'autre, et qu'en conséquence ils eussent à laisser reposer le corps dans sa tombe. J'envoyai chercher une bêche, puis je recouvris la fosse. Alors pour cette action ils se mirent à me reprocher de travailler le dimanche.

Je lus le service divin. M. Kendall pria avec les naturels comme de coutume. Ils ne se comportèrent pas bien. Aussitôt que le service fut terminé, une foule d'hommes et de jeunes gens entrèrent dans l'école, et entraînèrent de force une jeune fille, malgré tout ce que M. Kendall put dire ou faire. Tou, une des filles qui nous sont attachées, dit aux hommes de s'en aller, de revenir le lendemain et de ne pas faire tant de bruit ce jour-là; mais un homme, d'un coup, la jeta à bas et lui fit des menaces. Pendant le service de l'après-midi, ils ne cessèrent de danser et de pousser des cris hors de l'école; mais

comme nous y étions habitués, cela nous incommoda peu.

Dans la soirée, Tou fit un paquet de toutes ses nattes et de ses vêtemens, et dit à madame King de les brûler, si elle ne revenait point sous quatre jours. Madame King sortit avec elle dans le jardin, par la porte de derrière, car elle avait peur de sortir par celle de devant. La pauvre fille dit qu'elle allait gagner les bois pour la nuit, car elle craignait pour sa vie. Les femmes sont tellement sous le pouvoir des hommes, qu'elles sont traitées avec la plus grande cruauté en plusieurs occasions.

3 août. J'ai appris que Tou et We étaient chez Matangui. Une petite troupe d'hommes est partie pour les ramener. . .

4 août. Les hommes ont ramené Tou et We. L'un d'eux a épousé We, et sa femme en a été très-courroucée; mais l'homme a déclaré qu'il tuerait sa femme si elle le querrellait. Un autre a pris Tou pour lui. C'est ce qui arrive souvent : quand ces jeunes filles nous deviennent utiles, les hommes nous les enlèvent.

EXTRAITS DU JOURNAL DU RÉVÉREND JOHN BUTLER,

De novembre 1819 à septembre 1820.

23 novembre 1819. Nous sommes allés à Kidi-Kidi pour examiner les constructions. D'après les bruits qui avaient couru, nous craignions que nos bâtimens n'eussent été détruits par suite d'un combat qu'on disait avoir eu lieu entre Temarangi et Shongui. Le rapport était vrai; mais nous fûmes contents de voir que le tort qu'on nous avait fait était beaucoup moins grave que nous le pensions.

1^{er} décembre. Shongui et Tareha sont venus de Wai-Mate avec tous leurs guerriers, pour nous voir et nous demander si nous avions éprouvé quelque dommage de la part de leur adversaire Temarangi. Je m'informai du sujet de leur dernier combat. Shongui répondit que ses esclaves avaient ra-

massé quelques coquillages sur un certain terrain taboné appartenant à Temarangi, mais sans que lui-même en fût instruit. Il est probable que la valeur du tout n'allait pas à quatre ou cinq hameçons. Pour ce motif, Temarangi et ses gens vinrent voler les patates de Shongui, et lui déclarèrent la guerre ainsi qu'à son peuple. Il s'ensuivit un combat. Shongui ordonna à ses hommes de combattre suivant la coutume de la Nouvelle-Zélande, avec des lances et des pierres, et de ne point se servir de mousquets et de balles, bien qu'ils en eussent un grand nombre. Cependant ses ennemis commencèrent avec des haches, des masses et des mousquets, et Shongui eut deux de ses hommes tués par les armes à feu, avant qu'il fit faire feu lui-même : mais alors il jugea qu'il était grand temps de commencer. Il y eut bientôt du côté de l'ennemi huit hommes tués et plusieurs autres blessés : alors les ennemis se retirèrent du champ de bataille. Durant le combat, Shongui eut encore un homme tué ; lui-même et plusieurs autres furent légèrement blessés. Temarangi et ses gens avaient brûlé toutes les pirogues de guerre de Shongui, et ce chef me dit qu'il ne lui restait qu'une fort petite pirogue. Il est certain qu'il a éprouvé de grandes pertes, et ses ennemis ravagent chaque nuit ses patates sur les frontières de ses plantations. Nous nous attendons à voir de nouveaux combats avant que cette affaire soit terminée.

Shongui, Tareha et Rowa ont soupé ce soir avec nous, dans notre atelier de forgerons, qui est notre habitation générale. Après la prière et les grâces, les chefs et leurs hommes ont couché hors de la maison, et nous nous sommes couchés dedans pour dormir, les uns dans des cabanes ou des bamacs, d'autres sur des planches qui nous servent alternativement de tables et de lits. Le repos est agréable à l'homme fatigué, et le travail rend doux toute espèce de lit. Toute la nuit le silence et le bon ordre furent observés par les naturels.

Je suis allé au village de Temarangi depuis le combat ; ce chef et son peuple nous ont reçus amicalement. J'ai vu quel-

ques cochons qu'ils nous avaient enlevés. Temarangai a offert de nous les rendre; mais il a dit que son peuple exigerait quelque chose en compensation, attendu qu'il regardait ces animaux comme des dépouilles recueillies à la guerre. En conséquence je refusai de les reprendre.

2 décembre. Ce matin un chef nommé Rewa a su qu'un de ses esclaves avait volé ou aidé à voler des cochons; il l'a attaché à un poteau, et, avec une corde de la grosseur d'une plume, il l'a châtié pour ce vol. Il l'a fait avec une douceur remarquable, car l'esclave se trouvait alors grièvement blessé. Nous fûmes surpris de cet exemple de modération, et M. Hell dit qu'il n'avait encore rien observé de semblable à la Nouvelle-Zélande. Quoique le patient fût nu, à peine la corde laissait-elle sur la peau l'empreinte du coup. Rewa exprima son indignation de la manière la plus expressive, pour le vol qui avait eu lieu.

Au reste, le jeune esclave avoua non-seulement son crime, mais encore qu'il avait participé à enfoncer la porte de la maison et à dérober une partie des effets. Il déclara en outre que nos scieurs n'étaient pas moins coupables que lui; ce qui se trouva vrai après l'enquête qui eut lieu. Les scieurs, pour s'excuser, dirent qu'ils avaient enlevé diverses choses de la maison, pour les soustraire aux ravages de Temarangai. C'était une histoire vraisemblable, mais nous n'y ajoutâmes point foi non plus que Tareha. C'est pourquoi il entra dans une violente fureur. Il se mit à bondir, à tempêter, et à courir çà et là; et il menaça d'en percer plusieurs à coups de lance, déclarant que si les voleurs retombaient une seconde fois dans la même faute, il ne les épargnerait plus. Quelques-uns d'entre eux pleuraient amèrement. Tareha en regarda comme le premier champion de la Nouvelle-Zélande, et les naturels le craignent beaucoup. Il disait qu'on devrait chasser les scieurs de l'établissement; mais comme j'intercédaï pour eux, il leur permit de rester et d'aller, comme d'ordinaire, à leur travail. Nous espérons que cette scène produira un bon effet.

3 décembre 1819. Ce matin M. Francis Hall, moi, M. Hanson et trois naturels, nous sommes allés dans la forêt, afin d'abattre trente arbres pour faire des pieux et des traverses. Georges, notre naturel briqueteur et son homme, sont occupés à tirer de la terre pour faire des briques. Tareha est allé à Wai-Mate, et Shongui est resté à Kidi-Kidi. Dans la soirée, Koue-Koue est venu avec son peuple à Kidi-Kidi, pour rendre visite à Shongui et lui offrir toute son assistance. C'est un homme d'une force remarquable.

4 décembre. Ce matin les naturels se sont rassemblés autour de notre forge, au nombre de trois cents au moins. Tous leurs discours roulaient sur les moyens de faire la guerre avec succès.

Après le déjeuner, nous nous préparâmes à nous mettre en route pour Rangui-Hou. Shongui nous accompagna dans notre canot; mais ses amis ne croyant pas qu'il fût sûr pour lui d'aller seul, armèrent une très-grande pirogue de combat, avec quatre-vingts guerriers, et nous suivirent sur la rade. Quand nous eûmes fait environ trois milles, nous eûmes la rencontre de quelques-uns des amis de Shongui à Wai-Tanguï, qui lui amenaient en présent une belle pirogue de guerre. En conséquence, lui et ses guerriers s'en retournèrent avec les étrangers à Kidi-Kidi, et nous continuâmes notre route vers l'établissement.

Dimanche 5 décembre. Il y a eu service divin, le matin et le soir, chez M. Hall.

Shongui, Tareha et leurs guerriers sont arrivés à Rangui-Hou dans l'après-midi. Ils se sont tous très-bien comportés.

Dans l'après-midi, Temarangi et Pere-Ika sont arrivés accompagnés d'un intercesseur, pour traiter, avec Shongui et Tareha, au sujet de la guerre. Après une longue conférence, la paix a été établie entre eux.

6 décembre. Ce matin tous les naturels sont retournés chez eux. Les charpentiers et moi-même nous sommes rendus à Kidi-Kidi vers cinq heures du soir. A notre arrivée, les

naturels ont exécuté un grand *shaka* ou danse, en réjouissance de la paix qui a été proclamée.

J'ai fait appeler Shongui, Tarcha et les autres chefs, pour leur parler du mal qu'il y avait à voler, et je me plais à dire qu'ils m'ont écouté avec une grande-attention.

Shongui, qui avait été à Port-Jackson, leur raconta quels châtimeus on infligeait aux voleurs dans ce pays. « Je les ai vus, dit-il, avec les fers aux jambes, liés à un poteau et fouettés, et j'en ai vu un pendu pour ce crime. »

Ils convinrent tous qu'il était fort bien de punir les voleurs; ils ajoutèrent qu'ils seraient contents que j'eusse une maison pour les renfermer, sans leur donner à manger, avec les fers aux pieds, comme à Port-Jackson; ou qu'au moins, à défaut de prison, il faudrait mettre les fers aux pieds de celui qui serait surpris à voler, et le laisser au milieu du bois, afin que chacun de ceux qui le verraient pût dire : « Voilà un voleur. » Et qu'alors, disaient-ils, il pousserait des cris jusqu'à en mourir.

Je répliquai que je ne ferais point cela de ma propre volonté, mais que s'il m'arrivait de trouver quelqu'un des leurs coupable d'un pareil crime, je les en instruirais sur-le-champ, et leur expliquerais de mon mieux la nature et l'étendue du délit.

Après avoir encore conversé quelque temps sur ce sujet, les chefs demandèrent quand je retournerais à Rangui-Hou; je leur répondis que ce serait le lendemain de bonne heure. Alors ils dirent que si cela nous convenait, ils convoqueraient tous leurs gens, hommes, femmes et enfans, pour leur enjoindre de la manière la plus solennelle de ne rien nous dérober. Je fis observer que ce serait très-bien fait; et comme je devais partir de bonne heure, je fixai cinq heures du matin pour la convocation du peuple. Sur quoi je leur souhaitai une bonne nuit et me retirai pour reposer, car il était dix heures du soir.

7 décembre 1819. Au point du jour, nous entendîmes les

chefs et leurs messagers qui appelaient à haute voix tous les habitans du village, jeunes et vieux.

A six heures nous sortîmes de chez nous, et je vis la plus grande réunion d'hommes, de femmes et d'enfans, que j'eusse jamais vue depuis mon arrivée à la Nouvelle-Zélande. Chaque chef mit ses gens en groupe séparé, et ils s'assirent tous par terre en laissant un passage dans le milieu. Quand ils furent tous rangés en ordre et qu'on leur eut fait connaître le motif pour lequel on les avait rassemblés, les chefs se levèrent chacun à leur tour, haranguèrent l'auditoire, et menacèrent des châtimens les plus sévères ceux qui se rendraient coupables de vol, les pères comme les enfans, les femmes aussi bien que les esclaves. Quand cela fut fini, tous ceux qui étaient présens exprimèrent aux chefs leur satisfaction pour ce qu'ils venaient de faire; et, par manière de récompense, je leur distribuai un millier d'hameçons. Ensuite ils se dispersèrent fort paisiblement.

Nous allâmes déjeuner, puis nous nous mîmes en route pour Rangui-Hou, et de-là nous nous rendîmes aux salines à Manawa-Oura.

24 juin 1830. Cette semaine, un naturel travaillant dans mon jardin, déterra les pierres sur lesquelles le père de Touai fut rôti et ensuite mangé. Il fut tué dans un combat entre son peuple et celui de Shongui, d'où ce dernier sortit vainqueur. Cet homme raconta l'affaire avec une simplicité vraiment touchante, et il ajouta : « Mon père fut tué à cette même époque. » Je causai encore avec lui touchant les maux de la guerre et la coutume révoltante de s'entre-manger. Il dit que c'était l'habitude de son pays de manger ses ennemis. Je lui demandai s'il avait jamais mangé de la chair humaine. Il répondit que non, et que cela ne lui plaisait point. Je voulus savoir pourquoi. Il répéta seulement : « Cela ne me plaît point. »

19 juillet. A Maupere, il y a un très-beau lac d'eau douce, de six milles de long sur quatre de large. Les naturels disent que sa profondeur est de deux à six brasses. Il

y a une quantité de canards et d'autres oiseaux sauvages.

26 août. Dernièrement plusieurs esclaves sont morts de faim dans ce district, et leurs corps ont été dévorés par les chiens avant que j'en eusse connaissance. Un d'eux a été tué par son maître pour vol, puis celui-ci l'a mangé avec ses amis. Les chefs s'intéressent plus à leurs chiens qu'à leurs esclaves. A la Nouvelle-Zélande, sous le double point de vue temporel et spirituel, un esclave est l'être le plus misérable de ce monde.

(*Proceedings of the church Missionary Society,*
1820-1821, pag. 345 et suiv.)

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGE DE L'ASTROLABE.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

DÉTAILS

LE TROISIÈME VOYAGE DE M. MARSDEN
A LA NOUVELLE-ZÉLANDE.



Le 13 février 1820, M. Marsden fit voile de Port-Jackson sur le *Dromedary*, capitaine Skinner, qui allait ébarger d'espars à la Nouvelle-Zélande, pour le compte du gouvernement. Il atteignit la baie des Iles le 27 du même mois.

A partir du 15 mars, une quinzaine de jours fut consacrée à visiter le Gambier ou Shouki-Anga, en compagnie de quelques officiers du navire et de M. Hall.

Sur le rapport qui fut fait, le capitaine Skinner se déterminà à conduire le *Dromedary* au Gambier. M. Marsden l'accompagna. Après avoir examiné l'entrée de la rivière durant plusieurs jours, on ne jugea pas prudent de la tenter avec un aussi grand bâtiment.

M. Marsden étant revenu à la baie des Isles, se décida à faire un tour dans l'intérieur; en conséquence il quitta *le Dromedary* le 1^{er} mai, pour s'avancer vers le sud-ouest, en compagnie de quelques *gentlemen* du navire. Près de Kidi-Kidi, ils trouvèrent un chef puissant, nommé Wai-Tarou, qui fut enchanté de voir M. Marsden. De Kidi-Kidi, ils allèrent visiter les districts de Wai-Mate, Pouke-Noni et Tae-Ame. Ils passèrent dix jours dans cette excursion, et trouvèrent la contrée riche et fertile. Kai-Tara, l'un des chefs de Tae-Ame, avait été à Port-Jackson, et avait beaucoup amélioré ses terres.

Le Coromandel, capitaine Downie, étant arrivé sur la baie pour le même objet que *le Dromedary*, et allant chercher sa cargaison à la rivière Tamise; M. Marsden embarqua sur ce navire le 7 juin, avec Temarangi qui avait demeuré chez lui à Parramatta, et en qui il avait beaucoup de confiance. Toui fut aussi de la partie. Le 12 au soir, après une traversée orageuse, le bâtiment mouilla sous le cap Colville. Après avoir consacré une semaine à l'objet de son voyage parmi les naturels, tandis que *le Coromandel* embarquait des espars, M. Marsden employa trois semaines à visiter les baies et les criques situées sur le côté oriental de la rivière. Il y trouva un grand chef nommé Tepouhi qu'il avait autrefois connu, et qui lui fit un accueil cordial. Tepouhi et Tourata sont deux puissans chefs de cette région; l'un et l'autre beaux, bien faits et d'une grande taille. Le premier chef ou ariki, comme le nomment les naturels, a son pa ou village fortifié, sur une pointe de terre élevée; située à la jonction de deux rivières d'eau douce, dont les eaux réunies forment la rivière Tamise.

Le 12 juillet, M. Marsden quitta *le Coromandel*, dans le but de visiter le Wai-Kato, rivière de l'intérieur, où la population est, dit-on, très-considérable. Certaines raisons l'ayant empêché d'exécuter ce projet, il résolut de visiter la baie Mercure, située dans l'Océan, au sud du cap Colville. Après avoir donné huit jours à ce voyage, il revint à la Tamise, passa sur la rive occidentale, et se dirigea vers Kai-Pah, sur la côte

occidentale de la Nouvelle-Zélande, au sud-est du Gambier. Il partit pour cette expédition le 25 juillet; il remonta une rivière nommée Wai-Roa qui tombe dans la Tamise, puis le Wai-Tamata qui se jette dans le Wai-Roa; ce sont de belles et larges rivières. Le 26, ils étaient à cinquante milles du navire; et sortirent sur la route de Kai-Para. Ayant rencontré le 27 une pirogue de naturels montée par Kouhou, un des chefs de Kai-Para; ceux-ci prirent à bord M. Marsden et l'un des officiers du *Coromandel*, et leur firent remonter le Wai-Tamata six à huit milles plus haut. Alors ils débarquèrent dans un endroit d'où ils pouvaient apercevoir les hautes dunes de sable de la côte occidentale de la Nouvelle-Zélande, distantes de dix-huit à vingt milles en apparence. Ils atteignirent Kai-Para dans la soirée; et revinrent à la pirogue le jour suivant. L'eau était agitée et le vent contraire; cependant le 28 l'équipage, composé de jeunes et beaux naturels, ayant pagayé avec ardeur durant plusieurs heures le soir, on arriva dans un lieu nommé Mogoti, qui appartenait au chef Inaki. Cette place était éloignée de trente milles environ de l'endroit où ils s'étaient embarqués, et située sur une rivière qui, comme le Wai-Tamata, se jette dans le Wai-Roa. Le 1^{er} août ils regagnèrent le *Coromandel*. Touchant ce voyage, M. Marsden dit :

« Je viens de passer vingt jours hors du *Coromandel*, et durant ce temps j'ai dormi tout habillé, le plus souvent en plein air dans un canot ou une pirogue. Le temps a été fréquemment très-humide et orageux. J'ai traversé plusieurs marais, criques et rivières; depuis la baie Mercure, sur la côte orientale, jusqu'à Kai-Para sur la rive occidentale. Cependant, par la grâce de Dieu, il ne m'est arrivé ni accident, ni affaire fâcheuse; mais au contraire, j'ai en tout lieu d'être content, et je suis rentré à bord du *Coromandel* en parfaite santé.

« J'espère que ma visite à des différentes tribus leur sera avantageuse par la suite. Partout je me suis efforcé d'expliquer aux naturels qu'il n'y avait qu'un seul vrai Dieu vivant, etc.. »

Ils désirent tous voir des Européens résider chez eux.

« Temarangi, mon compagnon constant, recommandait partout aux chefs de renoncer aux combats. Il leur rappelait combien de fois leurs femmes et leurs enfans avaient souffert les horreurs de la faim, quand leurs récoltes de patates et de pommes de terre avaient été détruites par suite de leurs différends; combien de leurs femmes étaient restées veuves, et de leurs enfans orphelins. Ils convenaient des funestes suites de la guerre; mais ils disaient qu'il y avait certains chefs qui ne voudraient point y renoncer, et que leurs pères et leurs grands-pères avaient toujours été des guerriers. »

Inaki avait accompagné M. Marsden à bord du *Coromandel*; ce dernier avait eu le bonheur d'effectuer une réconciliation entre ce chef et Tepouhi, et d'arranger d'autres querelles parmi les naturels.

Le 13 août, M. Marsden quitta le navire pour retourner à la baie des Iles. Traversant la Tamise, qui en cet endroit a quinze milles environ de large, il passa sur la côte occidentale, et dans la soirée atteignit Mogoia, distant du *Coromandel* de quarante à cinquante milles. Le mauvais temps l'empêchant de retourner à la baie des Iles par mer, il se décida à s'y rendre par terre. Comme il ne pouvait suivre la côte est de la Nouvelle-Zélande, à cause des rochers et des rivières, il reprit le chemin de Kai-Para, sur la côte de l'ouest, pour reprendre vers l'intérieur, et contourner ainsi les baies et les rivières. Temarangi l'accompagna encore, quoiqu'il eût à traverser des districts avec lesquels il s'était trouvé en guerre. Dans cette seconde visite à Kai-Para, M. Marsden rencontra différens chefs qui lui firent tous un accueil amical. Il eut surtout une discussion fort intéressante avec Moudi-Panga, l'un des plus grands guerriers de la Nouvelle-Zélande, et le rival de Shongui. Il y resta jusqu'au 21; puis il s'embarqua sur le Kai-Para, et descendit jusqu'à l'entrée du havre. Outre le Kai-Para, deux autres rivières viennent encore se débiter dans ce havre. L'une d'elles se nomme le Kotamata; elle prend

sa source près de Bream-Head, sur la côte orientale, et n'est séparée que par une langue de terre fort étroite, d'une rivière qui se décharge dans un petit havre, un peu au sud de Bream-Head; il en résulte une communication facile entre les deux côtes opposées de la Nouvelle-Zélande. La troisième rivière qui tombe dans celle de Kai-Pam, se nomme Wai-Roa, et ne doit pas être confondue avec la rivière du même nom, qui se jette dans la Tamise. Le cours de ce Wai-Roa occidental, dans l'espace de trente milles environ, est le nord-ouest, c'est-à-dire parallèle à la côte dont il est si voisin, que le bruit du ressac peut s'entendre dans toute cette étendue. Ce cours offre ainsi un passage commode vers le Gambier ou Shouki-Anga. De ce point, qui n'est qu'à six milles de la côte, le cours de la rivière passe au nord, ensuite à l'est. En remontant ce fleuve, M. Marsden visita Tetoko et Tonron, deux puissans chefs, ennemis de Shongui, mais désireux de vivre en paix et de cultiver leurs terres. Après avoir remonté le Wai-Roa aussi haut que la marée se faisait sentir, un peu plus loin, le 26 au matin, ils quittèrent la pirogue, et marchèrent à travers un pays plus élevé, vers Wangari, sur la côte est, à douze milles au nord de Bream-Head. Ils y arrivèrent dans l'après-midi du jour suivant, et Temarangai se retrouva alors avec ses amis et ses alliés. Sur leur route, ils avaient contemplé avec douleur la ruine et la dévastation que les partisans et les alliés de Shongui avaient portées dans ces régions. De Wangari, M. Marsden se rendit à la baie des Iles, partie par eau, partie par terre.

Il arriva dans cette baie le 4 septembre, près de trois mois après avoir quitté le *Coremandel*.

Le *Prince-Régent*, schooner du gouvernement, venant d'arriver de Port-Jackson, M. Marsden s'embarqua dessus le 17 septembre, pour retourner à la Nouvelle-Galles du Sud. Le schooner était si encombré d'espars, et il rencontra un si mauvais temps au large du cap Nord, que le capitaine rentra dans la baie pour alléger le navire. M. Marsden avait tellement

souffert de l'humidité, du mal de mer et du défaut de repos, qu'il se décida à attendre le retour du *Dromedary* à Port-Jackson. Mais apprenant qu'il ne mettrait pas à la voile avant six semaines, il voulut employer ce temps à visiter de nouveau les différentes tribus des côtes de l'est et de l'ouest. Le 30 octobre, M. Butler et quelques autres s'étant réunis à lui à Kidi-Kidi, ils se mirent en route; ayant touché à Wangari, ils atteignirent Mogoia le 3 novembre. Ayant quitté cet endroit le jour suivant, pour visiter le *Coromandel*, mouillé à quarante milles de distance dans la Tamise, ils eurent beaucoup de mauvais temps dans le Wai-Roa. Ils retournèrent à Mogoia le 9, et consacrèrent plusieurs jours à explorer les rivières du voisinage. S'avançant ensuite vers la côte occidentale, M. Marsden rendit une troisième visite aux peuples de Kai-Para. Le 17, M. Butler remonta le Kai-Para pour retourner à la baie des Iles; tandis que M. Marsden prit sa route accoutumée par le Wai-Roa occidental. Quittant la rivière au point que nous avons cité, le 22, il atteignit le Gambier. Ayant renouvelé connaissances ici avec ses anciens amis, il remonta la rivière, et se fendit par terre à Wangaroa; où il s'embarqua le 25 à bord du *Dromedary*. Il écrivit à cette occasion :

« J'ai été absent du navire cinq semaines et un jour; durant cet intervalle, j'ai parcouru, d'après mon calcul, environ six cents milles, tant par terre que par eau, et quelquefois dans les plus mauvais chemins qu'on puisse imaginer. C'est une chose à laquelle on doit naturellement s'attendre, attendu que le pays, sous ce rapport, est encore dans son état primitif. Point de marais desséchés, point de pont sur les rivières et les criques. Les broussailles obstruent souvent les sentiers. Un Nouveau-Zélandais n'est nullement embarrassé pour traverser les lacs, les marais ou les rivières. Il passe les uns à gué, et traverse les autres à la nage, sans la moindre peine. »

OBSERVATIONS FAITES PAR M. MARSDEN DURANT CE VOYAGE.

Affection des naturels pour leurs enfans.

En parlant du chef Wai-Tarou, M. Marsden dit :

C'est un proche parent de Tamarangai et un chef puissant. Deux de ses fils ont demeuré chez moi à Parramatta : l'un y est mort, l'autre est revenu avec moi sur le *Dromedary*. Il est aujourd'hui très-malade, et il n'y a guère d'espoir qu'il réchappe.

Wai-Tarou fut très-content de me voir. Il me pria de lui permettre de m'accompagner à Port-Jackson, pour aller chercher les os de son fils, et les rapporter dans leur sépulture de famille. Il chérissait singulièrement cet enfant, c'était le fils de sa principale femme, et il le regardait comme son héritier. Il pleurait amèrement en pensant à lui, et il me dit qu'il descendait d'une des premières familles de la Nouvelle-Zélande. Il avait auprès de lui un beau garçon, qui était son plus jeune fils ; je le lui montrai, et tâchai de le consoler, en lui représentant que celui-ci serait son héritier. Il remarqua que la mère de ce garçon n'était pas de la noble famille dont sortait la mère de celui qui était mort, et que c'était pour ce motif qu'il le regrettait autant. Je fus sensible à son affection, car elle était extrême.

Le fils qui était malade était un jeune homme de dix-sept ans. Je vis qu'il était trop bas pour conserver aucun espoir de rétablissement. Quand je causais avec lui, il disait : « Mes yeux seront bientôt éteints dans la mort. Je ne saurais vivre davantage à la Nouvelle-Zélande : c'est un mauvais pays, je ne l'aime point ; les chefs sont toujours occupés à se combattre et à se piller mutuellement. C'est un pays, en outre, où il n'y a ni thé, ni sucre, ni riz, ni pain ; je ne pourrais manger de racines de fongère ; je dormirai bientôt dans la terre. » Je n'ai

jamais vu personne parler d'une manière plus touchante que ce jeune homme; il pleurait sur la condition dégradée de son pays, et semblait avoir peur d'envie de prolonger son existence.

Il était rare, quand j'allais voir Waï-Tarou, ou qu'il venait me voir, que la mort de son fils ne fût pas le sujet de sa conversation. En tout temps, il exprima le désir que les os de ce fils fussent rapportés à la Nouvelle-Zélande : comme il se trouvait lui-même indisposé à cette époque, il demanda, s'il ne pouvait y aller lui-même, que je permisse à sa femme de faire ce voyage. Je lui promis, à mon retour, de lui envoyer ces restes, si personne ne venait les réclamer. Partout les Nouveaux-Zélandais attachent un grand prix aux ossemens de leurs amis morts.

Un conseil de guerre des naturels.

Sur la route de Kidi-Kidi à Waï-Mate, qui en est à dix ou douze milles, M. Marsden rencontra une foule de naturels qui lui demandaient où il allait. Il écrit à ce sujet :

Quand nous les eûmes satisfaits, ils nous apprirent sur-le-champ que l'Atoua était à Waï-Mate. Je ne pus comprendre ce qu'ils voulaient dire par là, car ils semblaient tous vivement occupés de l'Atoua. J'imaginai que quelque chef était mort ou sur le point de mourir, attendu qu'il y avait beaucoup de personnes assemblées à Waï-Mate.

Nous arrivâmes en ce lieu vers le soleil couchant; dans une habitation appartenant au chef Tareha. Nous y trouvâmes la réunion de naturels la plus nombreuse que j'eusse jamais vue. Tareha nous reçut très-cordialement, et nous procura une bonne cabane, et quantité de patates pour nous et nos porteurs. Là se trouvaient, avec leurs guerriers, quelques-uns des chefs des tribus depuis Shonki-Anga, sur la côte occidentale

de la Nouvelle-Zélande, jusqu'à Bream-Head, sur la côte est. Nous nous promenâmes autour des différens groupes, car ils s'étaient formés en corps séparés. Nous trouvâmes une assemblée de chefs assis en cercle, et plongés dans une profonde consultation. Nous apprîmes que les chefs de différentes tribus s'étaient réunis pour entreprendre une expédition militaire, et que chaque tribu devait fournir un certain nombre d'hommes. Le concours du peuple et le mouvement qui en résultait ressemblaient plus à une foire de campagne qu'à toute autre chose.

Je demandai quel était le motif d'une si nombreuse réunion de chefs et de districts aussi éloignés. On me raconta qu'avant la destruction du *Boyd*, qui eut lieu il y a dix ans à peu près, Shongui et sa tribu déclarèrent la guerre aux habitans de Kai-Para; qu'alors il fut défait, et perdit un grand nombre de ses officiers et de ses hommes, parmi lesquels étaient deux de ses frères; et que les chefs de la tribu de Shouki-Anga avaient convoqué cette assemblée pour former une expédition contre Kai-Para, et venger la mort de ceux qui avaient péri dans cette funeste guerre. J'appris aussi que depuis sa défaite, Shongui n'avait cessé de réunir des monitions pour se mettre en état de renouveler la guerre contre les peuples de Kai-Para, et qu'il avait laissé des ordres à ses officiers pour commencer les hostilités peu de mois après son départ pour l'Angleterre.

Nous passâmes la soirée à converser avec les différens groupes. Ils semblaient tous fort joyeux et satisfaits. Ils se régalaient à leur manière, et ils mangèrent avec du poisson quelques centaines de corbeilles de patates et de pommes de terre. Le tumulte dura toute la nuit, plus ou moins fort. Quand nous nous retirâmes à une heure avancée, nous laissâmes les chefs encore assemblés en cercle au même endroit où nous les avions trouvés et poursuivant leurs délibérations.

Depuis notre arrivée, nous n'avions cessé d'entendre de grandes lamentations du côté d'une métairie qui semblait éloignée d'un mille de nous. Quand nous en demandâmes la

cause, on dit que c'était là qu'était l'Atoua, et ce fut tout ce que nous pûmes en savoir. Ces lamentations continuant sans interruption, nous résolûmes de visiter l'Atoua le lendemain matin, pour connaître quel était cet objet dont tout le monde semblait si occupé.

Nous nous levâmes au point du jour et nous parcourûmes le camp. Nous trouvâmes encore les chefs assis en cercle. Ils semblaient n'avoir pas bougé de leur position, depuis le moment de notre arrivée près d'eux la veille. Après avoir fait un tour et pris congé des chefs, nous quittâmes cette singulière assemblée, dans l'intention de déjeuner chez le fils de Shongui, qui avait demeuré chez moi à Parramatta et dont le village était tout proche. Nous nous proposions de visiter l'Atoua ; car les lamentations continuaient et les cris avaient redoublé. Quand nous arrivâmes, nous trouvâmes notre hôte avec sa mère et ses sœurs, au milieu de leurs gens. La femme de Shongui nous fit un accueil très-cordial, et donna des ordres pour qu'on nous préparât sur-le-champ quelques provisions. Tandis que nous étions occupés à converser ensemble, une troupe de gens en armes se montra sur le bord du bois, près d'un champ de patates qui se trouvait entre eux et nous. Ces guerriers étaient nus et s'étaient mis dans une attitude défensive. Aussitôt que le fils et les filles de Shongui les eurent aperçus, ils coururent saisir leurs armes. D'abord je ne sus pas s'il s'agissait d'un combat réel ou feint ; mais quand je vis que les filles de Shongui ne chargeaient leurs armes qu'à poudre, je fus convaincu que ce n'était qu'un simulacre. Quand les deux partis furent prêts et rangés en ordre de bataille, ce qui fut bientôt fait, ils commencèrent le combat. Les femmes chargeaient et déchargeaient leurs mousquets avec une ardeur vraiment guerrière, et semblaient prendre beaucoup de plaisir à cet exercice. Je ne doutais pas que dans une bataille réelle elles n'eussent montré autant de courage et d'activité. Les hommes combattaient avec leurs lances et leurs patous. Dans la mêlée, ils se terrassaient les uns les

autres; et faisaient prisonniers de guerre ceux qu'ils pouvaient entraîner hors du champ de bataille. Quand ils se furent divertis quelque temps de cette manière, ils terminèrent le tout par une danse guerrière; puis nous prîmes notre déjeuner. Le détachement qui parut dans le bois appartenait à Shouki-Anga, et était venu au congrès général.

Déification d'un chef mort.

M. Marsden poursuit ainsi :

Nous prîmes congé de la famille de Shongui et allâmes voir l'Atoua, près de qui les lamentations continuaient. A notre arrivée, nous trouvâmes un chef mort assis dans tout son appareil. Ses cheveux avaient été arrangés suivant la coutume, ornés de plumes et d'une guirlande de feuilles vertes. Sa figure était propre et luisante, car on venait de la frotter d'huile, et elle avait conservé sa couleur naturelle. Nous ne pourrions dire si le corps s'y trouvait tout entier ou non; car des nattes le couvraient jusqu'au menton. Il avait l'aspect d'un homme vivant, assis sur un siège. J'en avais vu un quelque temps auparavant, dont la tête avait été arrangée de la même manière, et le corps desséché et conservé aussi bien que la tête. Ce chef, au moment où il mourut, était un jeune homme âgé de trente ans environ. Sa mère, sa femme et ses enfans étaient assis devant lui, et à sa gauche les ordres et les os de ses ancêtres étaient rangés sur une ligne. Je m'informai du lieu où il était mort, et l'on me répondit qu'il avait été tué, quelques mois auparavant, dans une bataille à la rivière Tamisc.

C'était de ce chef qu'on m'avait tant parlé le jour précédent sous le nom d'Atoua. Les Nouveaux-Zélandais semblent nourrir l'opinion que la divinité réside dans la tête d'un chef, car ils ont toujours la plus profonde vénération pour la tête. S'ils adorent quelque idole, c'est certainement la tête de leur

chef, autant du moins que j'ai pu me faire une idée de leur culte.

Dans la circonstance actuelle, une foule de personnes étaient venues d'une grande distance pour consoler les parens en deuil et rendre leurs hommages aux restes du défunt. Ses parentes se déchirèrent, suivant leur coutume, jusqu'à ce que le sang coulât de leur visage, de leurs épaules et de leur gorge. Plus ils maltraitaient leurs corps, plus ils pensent montrer leur amour pour les amis qu'ils ont perdus. Quand je leur disais que les Européens ne se déchiraient point ainsi pour leurs morts, mais qu'ils se contentaient de les pleurer, ils répondaient que les Européens n'aimaient point leurs amis comme le font les Nouveaux-Zélandais, qu'autrement ils feraient comme eux.

Empressement des naturels à s'instruire.

Pour preuve de cette disposition, M. Marsden raconte ce qu'il observa dans sa visite à Tae-Aine :

« Nous trouvâmes un jeune homme nommé Rabi, qui avait habité quelque temps chez moi à Parramatta, très-malade et sans espoir de rétablissement. Il venait de revenir sur le *Dromedary*; c'était un fort beau jeune homme, plein de santé à notre arrivée à la Nouvelle-Zélande; mais ce n'était plus maintenant qu'un squelette. Il était attaqué de maux d'entrailles, probablement occasionés par le changement de nourriture et de logement, et par la nécessité de reprendre ses anciennes habitudes.

« Trois des jeunes gens qui avaient vécu chez moi à Parramatta et qui étaient revenus par le *Dromedary*, sont morts; deux d'entre eux étaient des garçons robustes et pleins de santé. Au moment de sa mort, Rabi possédait trois nattes qu'il chargea son père de m'envoyer aussitôt qu'il ne serait plus; je les reçus,

avec la nouvelle de sa fin, à la baie des Iles. Dans le cours de cette année, il est mort sept naturels qui habitaient chez moi quand elle a commencé : quatre à la Nouvelle-Galles du Sud, et trois à la Nouvelle-Zélande. Ces jeunes gens appartenaient aux premières familles de la baie des Iles.

Quand j'ai conversé avec les parens de ces jeunes gens, j'ai été vivement frappé de la patience et de la résignation avec lesquelles quelques-uns d'eux supportaient leur malheur. Un des principaux chefs, venant d'apprendre que son fils était mort à Parramatta, se rendit à bord du *Dromedary* avec sa femme. Ils pleurèrent beaucoup. C'était leur fils unique et un beau jeune homme. Le père me pria de n'être pas inquiet à cet égard, remarquant que puisque son fils devait mourir, il était heureux que cela fût arrivé à Parramatta ; car il était sûr que dans sa maladie il n'avait manqué de rien de ce qui pouvait lui faire du bien. Sa femme dit qu'elle restait sans enfans ; qu'ils avaient de grandes terres, mais point d'héritier ; et ils me prièrent de leur envoyer un de mes fils qu'ils adopteraient pour le leur et qui hériterait de leurs possessions. Tous deux désiraient ardemment que les os de leur fils fussent transportés à la Nouvelle-Zélande, pour être déposés dans le tombeau de leur famille, et ils demandèrent que l'un d'eux eût la permission d'aller les chercher à la Nouvelle-Galles du Sud.

La mort de ces jeunes gens semble avoir attaché plus que jamais les Nouveaux-Zélandais aux Européens, quoique je ne puisse en expliquer la raison. J'aurais pensé qu'il en serait plutôt résulté un effet contraire. Malgré la mort d'autant d'enfans de chefs, d'autres s'empressent d'envoyer leurs enfans à Port-Jackson. Quand je leur ai dit que je craignais de leur accorder cette permission de peur de les voir périr, ils m'ont répliqué qu'ils consentaient à courir le risque de voir mourir leurs fils, pourvu seulement que je leur permisse d'y aller. Koro-Koro, frère de Touai, a un très-beau garçon d'environ huit ans, qu'il me suppliait avec instance d'emmener à Port-Jackson. Quand je lui fis observer que j'avais peur de le perdre,

attendu que l'enfant mourrait probablement, il répondit : « Je prierai pour mon fils dans son absence comme je faisais pour Touai ; alors il ne mourra point. » Quoique les Zélandais n'aient point d'idée d'un Dieu de miséricorde tel que nous le représente la révélation divine, pourtant ils sont fermement persuadés qu'ils peuvent apaiser la colère de leur Dieu par leurs prières.

Effets destructeurs des superstitions des naturels.

Dans sa première visite à la Tamise, M. Marsden écrit à cette occasion :

Nous visitâmes plusieurs anses où quelques habitants avaient récemment leur domicile, mais nous n'en vîmes pas un seul. Leurs pâs étaient tous en ruines, et ils venaient d'être brûlés ou détruits. Nous vîmes quelques restes de ceux qui avaient été tués. Touai me montra du doigt la plage qui, quelques mois seulement auparavant, disait-il, était couverte de corps morts ; comme la boutique d'un boucher. Cette tribu avait été entièrement détruite, à l'exception de deux ou trois individus qui avaient eu le bonheur de s'échapper. J'appris que c'était Koro-Koro qui avait dirigé cette guerre d'extermination. Le prétexte fut qu'un proche parent de Koro-Koro avait été empoisonné dans une visite qu'il avait faite à la rivière Tamise. C'était le fils de Kaïpo, mieux connu des Européens qui visitent la baie des Iles, sous le nom du *Vieux Benny*. Le jeune homme ne mourut point à la Tamise, mais il y fut pris de mal. Touai fut envoyé de la baie des Iles pour le ramener, et il mourut dans la pirogue avant d'atteindre sa maison. Kaïpo sacrifia ensuite plusieurs personnes en son honneur ; puis la guerre commença contre la tribu soupçonnée sur les bords de la Tamise.

Ces gens se croient obligés, par suite de leurs préjugés, de

venger la mort de leurs parens, soit qu'ils aient succombé dans le combat, soit qu'ils imaginent qu'ils ont péri par le poison ou par un enchantement.

M. Marsden dit du chef Tepouhi :

Il m'annonça qu'il était dans une grande inquiétude; les chefs de la côte occidentale de la Tamise, distinguée sous le nom de tribu de Houpa, lui avaient dernièrement fait la guerre, et avaient tué plusieurs de ses guerriers; parmi lesquels se trouvait son frère; il s'attendait à les voir sans renouveau leur attaque. La plupart de ses cochons avaient, disait-il, été tués et ses patates détruites; et lui-même et son peuple étaient réduits à la dernière extrémité. Je lui témoignai l'intérêt que je prenais à ses malheurs, et je fus vraiment peiné de voir la triste position où il se trouvait, ainsi que sa tribu. Je lui promis de voir les chefs de la côte occidentale, et d'user de mon influence sur eux pour les amener à une réconciliation. Il me fit observer qu'ils étaient trop puissans pour lui, attendu que leurs amis de la baie des Iles leur fournissaient des armes et des munitions; qu'il n'était pas capable de leur résister, et qu'il croyait que leur résolution était de le dépouiller et de le chasser de ses terres, attendu que rien autre chose ne pourrait les contenter.

Pâ de Tepouhi sur la rivière Tamise.

Ce pâ est situé à l'embouchure d'une rivière d'eau douce, sur une belle éminence qui, des deux côtés, domine le cours de la Tamise. La vue y est très-étendue. Il y a une grande plaine occupée par de bonnes terres de chaque côté et en arrière du pâ, qui serait très-propre à la culture du blé. Une crique d'eau salée, d'environ cent verges, s'étend depuis la grande rivière jusque derrière le pâ, où elle se termine par un ruisseau d'eau

douce; la crique était navigable pour de petites barques à l'endroit où je la traversai. Une bataille eut lieu quelques mois auparavant sur ses bords, et un chef y fut tué d'un coup de fusil. Les naturels me montrèrent la place où il se trouvait, et le buisson derrière lequel l'ennemi s'était caché quand il fut tué. Lorsque nous arrivâmes au pâ, il était trop tard pour pousser jusqu'à la Tamise. Après avoir pris quelques rafraîchissemens, le soir je me procurai une pirogue, et je remontai le ruisseau d'eau douce qui coule entre quelques collines élevées. En certaines occasions, ce torrent roule dans la crique un volume d'eau considérable. La terre, sur ses bords, est très-riche, et pourrait être facilement labourée avec la charrue. Dans la vallée qu'il traverse, je rencontrai une foule de naturels qui revenaient du travail, et avec lesquels je rentrai dans le pâ.

Il s'y trouvait alors un frère de Tepouhi et plusieurs autres chefs; Tepouhi était absent. Je passai la nuit à converser avec eux sur les funestes suites de la guerre, et les avantages d'un gouvernement civil, de l'agriculture et du commerce. Le frère de Tepouhi semblait être un homme très-doux et très-intelligent; il témoigna combien il blâmait la conduite de plusieurs des chefs qui étaient toujours occupés à combattre et à ravager les habitans. Temarangi m'apprit que ce chef n'allait jamais à la guerre, tant elle lui déplaisait.

La nature et l'art se sont réunis pour faire de ce pâ une place très-forte. Elle est encore protégée par des fossés très-profonds et par une haute palissade en bois fendu. Dans la manière habituelle aux sauvages de faire la guerre, cette place eût pu défier les efforts de quiconque eût voulu l'attaquer; mais elle cesse d'offrir une défense assurée contre un ennemi armé de mousquets. Les habitans me montrèrent les endroits où les balles avaient frappé leurs cabanes, et ils déclaraient qu'il leur était impossible, avec leurs lances, de résister à l'effet des armes à feu.

Si le gouvernement britannique voulait jamais former un

établissement à la rivière Tamise, le terrain sur lequel ce pâ est situé serait, à mon avis, le meilleur point à choisir de tous ceux que j'ai vus. Il possède plusieurs avantages locaux fort importants. On le rendrait facilement imprenable. Il commande l'entrée de la rivière d'eau douce, une grande étendue d'excellente terre à cultiver l'environne, et l'on s'y procurerait facilement du bois de construction. Bien que les navires ne puissent remonter jusque-là, cette station est cependant plus à portée du havre où les vaisseaux peuvent mouiller en toute sûreté, que tout autre point. De petits navires de cent à cent cinquante tonneaux pourraient même entrer dans la rivière, et venir mouiller en face de cette place.

Pâ de l'ariki ou chef principal, à la rivière Tamise.

Cette place, qui porte le nom de Houpa, est située à la jonction de deux rivières d'eau douce, dont les courans réunis forment la Tamise. Sur une pointe de terre que les deux rivières environnent presque entièrement, s'élève le pâ du chef principal ou ariki, comme l'appellent les naturels.

Le pâ était rempli de monde qui nous accueillit sur le rivage avec de grandes acclamations, et nous conduisit à l'ariki qui était assis au milieu de sa famille. C'était un homme âgé de soixante-dix ans, suivant toute apparence, bien fait et d'une grande force musculaire. Sa mère était encore vivante, avec trois générations après elle. Les maisons des naturels étaient beaucoup plus grandes et mieux bâties qu'aucune de celles que j'avais vues à la Nouvelle-Zélande. L'ariki en fit préparer une pour nous loger, ainsi qu'une cinquantaine de naturels qui nous avaient aidé à remonter la rivière.

Le jour suivant était un dimanche; nous restâmes dans le pâ et je passai une bonne partie de cette journée à converser avec les naturels sur les œuvres de la création. Temarangi me servait d'interprète.

Un chef blessé.

Dans la première visite que fit M. Marsden à Kai-Para, il écrit :

Nous trouvâmes le père du chef couché sous un abri ; il était hors d'état de se lever, par suite d'un coup de lance qu'il avait reçu long-temps auparavant. Kouhou et deux autres qui nous accompagnaient versèrent beaucoup de larmes et firent de grandes lamentations sur lui. La place où il était couché et même le terrain à quelque distance de son abri étaient taboués. Sa femme et une jolie petite fille étaient dévouées à lui donner leurs soins. On ne permit de fouler ce sol sacré à personne autre qu'à moi et à M. Ewels qui m'avait accompagné depuis mon départ du Coromandel. Nous nous assîmes par terre près de ce malheureux guerrier. Il me montra sa cuisse : la chair en était gangrenée, et il ne pouvait plus la remuer. Nous lui donnâmes un peu de thé qu'il aimait beaucoup. Les naturels semblaient tous prendre beaucoup de part à ses douleurs.

Nous passâmes la soirée à converser sur les affreuses calamités de la guerre, les avantages de l'agriculture et du commerce, objets sur lesquels ils paraissaient vivement désirer de s'instruire. Kouhou montrait une grande aversion pour la guerre, improuvait la conduite de plusieurs de ses compatriotes, et racontait comment le peuple de Kai-Para avait été ravagé et maltraité par la guerre ; qu'ils avaient combattu plusieurs années contre les Ngapouïs et les tribus de la baie des Iles ; et qu'en ce moment même les Ngapouïs étaient encore sur le district de Kai-Para égorgeant et pillant ses habitants. Je déplorai ces calamités publiques, et leur témoignai l'espoir que, quand un plus grand nombre d'Européens résideraient parmi eux, ils mettraient un terme à leurs disputes continuelles.

Le lendemain matin, M. Ewels et moi nous nous dirigeâmes vers les montagnes de sable, accompagnés d'un des chefs, afin

d'avoir une vue de l'Océan occidental et de ses rivages. Nous passâmes par un pā situé sur un terrain très-fortifié, mais le chef nous dit qu'ils ne pouvaient plus le protéger contre leurs ennemis; depuis que les armes à feu avaient été introduites à la Nouvelle-Zélande; il nous montra l'endroit d'où les ennemis avaient fait feu sur eux dans le pā, et fit l'observation que la distance était trop grande pour faire usage de leurs lances. Les dunes de sable sont très-élevées, et de leurs cimes on jouit d'une vue très-étendue vers la mer et vers l'intérieur. On n'y rencontre aucune végétation, et le sable s'y joue au gré des vents qui l'agitent; ces dunes ont plusieurs milles de large et s'étendent le long de la côte à droite et à gauche, au-delà des limites que l'œil peut atteindre.

Nous retournâmes ensuite au village. A notre arrivée, nous trouvâmes que Kouhou et les deux jeunes gens qui avaient fait tant de lamentations amères sur le chef blessé, la veille au soir, s'étaient déchirés jusqu'à ce que leurs visages fussent couverts de sang, et avaient renouvelé leurs gémissemens douloureux. Kouhou me supplia de prier notre Dieu pour le pauvre malheureux souffrant; je promis de le faire, et leur dis qu'il n'y avait qu'un seul Dieu; et que notre Dieu était aussi le leur. Je me rendis sous l'abri du malade et m'agenouillai près de lui. Il se traîna sur ses mains et s'étendit à mes côtés; ayant découvert sa cuisse et posé sa main sur la partie souffrante, il me regarda d'un oeil plein d'espoir, comme s'il pensait que je pouvais le guérir. Sa conduite me rappela celle de Naaman.

(*Missionary Register*, septembre 1822,
page 387 et suivantes.)

SUITE DU JOURNAL DE M. MARSDEN, DANS SON TROISIÈME VOYAGE
A LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

19 juillet. Nous nous levâmes de très-bon matin et nous préparâmes pour notre voyage. Nous avions à marcher avec

long-temps avant de pouvoir nous procurer une bonne pirogue. Nous traversâmes deux villages : c'était au troisième que nous devions nous embarquer.

Tandis que l'équipage de la pirogue travaillait à la lancer et à tout préparer pour le départ, les habitants du village s'assemblèrent autour de nous, et parmi eux se trouvait un vieux prêtre très-consideré ; ce prêtre eut avec mon ami Temarangi une conversation très-intime, qui dura quelque temps ; celui-ci y prêta toute son attention et parut à la fin très-agité. Je lui demandai de quoi il s'agissait. Il m'apprit que le prêtre lui avait annoncé qu'il avait vu son esprit dans la nuit, qu'il avait eu aussi une entrevue avec l'Atoua, que celui-ci l'avait averti que si Temarangi m'accompagnait à la baie Mercure, il mourrait sous peu de jours ; car il avait tué deux chefs la dernière fois qu'il y était allé, et le Dieu de la baie Mercure le tuerait maintenant ; s'il y retournait, c'est pourquoi le prêtre lui recommandait de renoncer à ce voyage. Temarangi me parla alors de son expédition contre la baie Mercure, dont il revenait le matin même où M. Kendall fit voile pour l'Angleterre. Les prisonniers de guerre et les têtes de chefs que j'avais vus à Rangui-Hou ce même jour avaient été amenés de la baie Mercure.

Par ce récit, je conçus qu'il pouvait y avoir quelque danger pour Temarangi à m'accompagner, attendu que le peuple de ce district pourrait profiter de sa position et le faire périr. C'est pourquoi je lui demandai s'il ne craignait pas que le peuple de la baie Mercure ne le tuât et ne le mangât, s'il y allait avec moi. Il répliqua qu'il ne craignait pas du tout les habitants ; qu'ils n'abuseraient point de leur avantage ; mais qu'il redoutait que leur Dieu ne le fît mourir, d'après ce que le prêtre lui avait dit. Je répondis que s'il ne craignait que leur Dieu et non pas d'être tué et dévoré par les habitants, je veillerais à ce que ce Dieu ne lui fît point de mal : car le Dieu qui serait avec nous serait le vrai Dieu et il prendrait soin de nous deux. Sur cette garantie, Temarangi dit qu'il oserait courir

les risques du voyage. Quoique son esprit se soit bien éclairé et qu'il reconnaisse l'absurdité de plusieurs des coutumes superstitieuses de ses compatriotes, pourtant j'ai eu souvent l'occasion d'observer que ses sentimens retenaient encore l'empreinte de ses anciennes superstitions, toutes les fois qu'une circonstance importante venait les rappeler dans son imagination. Quand j'ai voulu raisonner avec lui et lui représenter combien étaient insensées et absurdes ses craintes relativement au mal que l'Atoua pouvait lui faire ou à ses amis, il répondait qu'il me convenait très-bien de parler ainsi, à moi dont le Dieu était bon, et sur qui l'Atoua de la Nouvelle-Zélande n'avait aucun pouvoir; mais que lui et ses concitoyens se trouvaient dans une position très-différente; que leur Dieu était toujours irrité, et que dans sa colère il pourrait leur dévorer les entrailles.

Lorsque Temarangai eut en partie surmonté ses craintes, nous embarquâmes pour Houpa, avec une forte marée pour nous. Les hommes pagayèrent avec vigueur toute la journée; nous remontâmes la rivière très-agréablement, et nous ne nous arrêtâmes que vers le soir, où nous descendîmes sur le rivage pour quelques instans. Nous allumâmes du feu et arrangâmes un panier de patates à la façon des naturels, nous n'avions pas les moyens de faire cuire autre chose; ma chaudière ayant été oubliée par mégarde au moment du départ, je n'avais qu'un petit pot d'étain pour subvenir à tous mes besoins. Aussitôt que nous eûmes pris quelques rafraichissemens, nous continuâmes à remonter la rivière jusqu'au point du jour, où nous arrivâmes devant un petit village. La nuit fut sombre et froide, avec un peu de pluie. Nous nous arrêtâmes au village, quelques hommes descendirent à terre et appelèrent les habitans qui allumèrent un feu; puis nous débarquâmes et prîmes notre résidence dans une de leurs huttes. Je conjecturais que j'étais sur les bords de la rivière.

20 juillet. Lorsque le jour parut, je fus étonné de me trouver sur les bords d'une crique, où étaient deux petits villages. Le

chef de l'endroit était un très-beau jeune homme de seize ans environ. Son nom était Wao, et son père, à ce qu'il m'apprit, avait été tué dans la bataille. Tout le terrain autour de nous était d'une excellente qualité, et les naturels le préparaient pour les prochaines plantations. Je communiquai à Wao mes projets de voyage, et il dit qu'il voulait m'accompagner. Il nous fit présent de quantité de belles patates et d'un beau cochon. Je visitai le pâ de son père défunt, qui n'est plus maintenant habité; c'a été une place considérable et fortifiée: j'y observai plusieurs tombeaux; quelques-uns s'élevaient au-dessus du sol, ornés de peintures, de sculptures et de plumes.

Nous déjeunâmes dans ce village; nous tuâmes notre cochon, et le fîmes rôtir tout entier pour notre voyage. Les habitans du village furent très-satisfaits de notre visite, et je leur fis à tous de petits cadeaux d'hameçons. La femme principale du village avait une petite maison d'une verge en carré environ, très-proprement bâtie, peinte et ornée de plumes, dans laquelle elle déposait la nourriture sacrée pour son dieu; celui-ci était debout sur un poteau près de la cabane. Là nous rencontrâmes un chef de la baie Mercure, nommé Toua-Roro. Je lui demandai combien il nous faudrait de temps pour aller à cette baie; il répondit: « Deux jours, » et ajouta qu'il nous servirait de guide.

Après déjeuner, nous quittâmes le village, et en une heure environ nous atteignîmes au-dessus de Houpa les bords d'une des principales branches de la Tamise, appelée le Manane. A quatre milles environ plus haut, se trouve un pâ sur une très-haute colline rocailleuse, nommé Tepoua-Rabi: il domine une grande étendue de la Tamise, avec ses forêts et ses immenses plaines, aussi bien que les montagnes de l'arrière. Ce fut jadis une place forte, et elle est encore habitée. Nous traversâmes le Manaue à gué, au pied de la colline; l'eau nous montait à la poitrine, et le courant était très-rapide. Quatre Nouveaux-Zélandais me portaient sur leurs épaules en toute sûreté; ils

sont si accoutumés à l'eau, que les rivières et les marais ne leur présentent aucune difficulté.

J'avais avec moi quatorze chefs et leurs serviteurs; de sorte que je ne craignais de rencontrer aucune espèce d'obstacle à mon chemin, que je ne pusse facilement surmonter avec leur assistance.

Le pays commença à devenir très-montueux et couvert de grands arbres, dont quelques-uns formaient des espars d'une hauteur et d'une beauté singulières. Les bois s'étendaient au-delà de la portée de l'œil, à droite et à gauche de notre route. Le cours du Manane suit un ravin profond dans la montagne, au pied de quelques pitons coniques très-élevés. Il nous fallut traverser trois fois son lit à gué. Notre route au travers du bois suivait précisément la crête de la montagne. Le bois peut avoir trois milles de large à l'endroit où nous le traversâmes; quant à sa longueur, je ne puis m'en former une juste idée, attendu que je n'en pouvais apercevoir la fin, même lorsque j'eus atteint la terre haute et découverte du côté opposé.

De ce point, comme le pays est entièrement dégagé au-delà du bois, les hauteurs qui entourent la baie Mercure se découvrent aisément. Elles paraissent être à seize milles de distance environ, situées sur les contours d'une plaine intermédiaire qui, en général, est passablement unie, couverte de fougères, et complètement dépourvue de bois. Dans cette plaine, il y a au pied des hauteurs qui dominent la baie Mercure quantité de sources naturelles dont les eaux réunies forment le Manane. Les naturels m'apprirent que les espars, dans le bois immense opposé à la plaine qui conduit à la baie Mercure, pourraient être transportés par le Manane dans la Tamise. Mais comme je n'eus pas l'occasion de vérifier ce fait, je ne puis rien dire à cet égard. Le bois de construction est de bonne qualité, s'il est facile à faire.

La journée était fort avancée quand nous atteignîmes la plaine. Nous marchâmes jusqu'à ce que le soleil fût couché : alors nous nous arrêtâmes et nous nous préparâmes à passer la

nuit. Les esclaves qui portaient les provisions étaient très-fatigués. Il n'y avait point de cabanes dans la plaine, ni aucunes habitations. Nous fûmes en conséquence obligés de prendre notre logement en plein air. J'étais très-harassé, n'ayant point reposé de la nuit précédente, et venant de faire une longue journée de marche; si bien qu'en ce moment je ne trouvais rien de plus désirable que de me reposer sur un monceau de fougère, ou de quelque manière que ce pût être.

21 juillet. Nous nous levâmes au point du jour, et nous nous remîmes aussitôt en route. Je me sentis bien remis par l'utile repos que je venais de prendre durant la nuit. Nous marchâmes environ deux heures; puis nous nous assîmes, nous fîmes du feu, et préparâmes notre déjeuner. La journée fut très-favorable, et la marche dans la plaine agréable; car la route était généralement bonne, à l'exception de quelques petits marais occasionnés par quelques sources. Le sol de cette plaine est, en majeure partie, très-propre à la culture, et recevrait facilement la charrue.

Après que nous eûmes marché quelques milles, nous aperçûmes cinq jeunes femmes qui venaient au travers de la plaine. Aussitôt qu'elles nous découvrirent, elles furent alarmées et prirent la fuite. Un des nôtres courut après elles et les rattrapa. Alors elles s'arrêtèrent pour nous attendre : elles nous apprirent que Nene, l'un des principaux chefs, était parti pour une expédition guerrière vers le sud; mais que sa femme était chez elle, ainsi que Warou, chef contre lequel Temarangai s'était trouvé en guerre au commencement de cette année. Après avoir répondu à nos questions, ces femmes coururent en avant, afin de prévenir les habitans de notre arrivée.

Quand nous eûmes atteint les hauteurs qui dominent la baie Mercure, située à un mille au-dessous, je m'assis par terre sur la cime d'une des plus hautes sommités, afin de prendre une vue de l'Océan, des îles et de la grande terre. La perspective est très-étendue, j'observai une île au large, éloignée d'une quinzaine de lieues au plus du continent, d'où s'élevaient

d'immenses colonnes de fumée. Je priai Temarangi de me donner quelques détails à l'égard des îles et des montagnes de la côte et de l'intérieur qu'il connaissait parfaitement. Il satisfait à mes questions, puis il me fit le récit de sa dernière visite à la baie Mercure.

S'étant assis lui-même à côté de moi, il commença par me raconter que la dernière fois qu'il vint à la baie Mercure, ce fut pour une expédition militaire; dont il expliqua les motifs de la manière suivante : Quelques années auparavant une de ses nièces fut enlevée de Bream-Head par un brick de Port-Jackson, et ensuite vendue à un chef de la baie Mercure, nommé Shoukori, qui y réside encore, et elle devint son esclave. Shoukori, et un autre chef nommé Warou, eurent querrelle entre eux; par suite, sa nièce fut tuée par Warou, ou quelqu'un de sa tribu, rôtie et mangée. Quelque temps après, Temarangi fut instruit du sort de sa nièce; et il se sentit obligé de venger sa mort, tant pour l'honneur de sa tribu que par un sentiment de justice pour la mémoire de sa parenté; aussitôt qu'il se sentait en état de demander satisfaction à Warou. Environ seize années s'écoulèrent, avant qu'il se sentit assez fort pour déclarer la guerre à ce chef. Une sœur de Temarangi avait été enlevée par le même vaisseau à la baie des Îles, et avait eu la même destinée vers le sud; il avait déjà vengé sa mort. En janvier dernier 1820, il passa la revue de ses forces qui consistaient en six cents hommes: deux cents de sa propre tribu; deux cents de la baie des Îles, et deux cents de Bream-Head; ces quatre cents derniers étaient auxiliaires. Avec cette trouppe, il marcha sur la baie Mercure; et aborda sur une île située à son embouchure. Warou vint dans sa pirogue pour savoir ce qui l'aménait dans la baie Mercure. Temarangi répliqua que Warou avait tué, rôtie et mangée sa nièce, qu'il était venu pour lui demander satisfaction de cette insulte, et qu'il désirait savoir, quelle espèce de satisfaction il était prêt à lui donner. Warou répondit en ces termes : « Si c'est là l'objet de votre expédition, la seule satisfaction que je

sois disposé à vous donner, sera de vous fucr, de vous rôtir et de vous manger vous-même. » Temarangi trouva ce langage le plus grossier et le plus insultant du monde; il en fut très-offensé, et répliqua que puisque telle était la résolution de Warou, leur dispute serait vidée par un appel aux armes. Warou répondit qu'il était prêt à combattre ce jour-là même. Temarangi remarqua qu'il ne voulait pas combattre ce jour même, mais que le lendemain il irait au-devant de lui. Warou y consentit, et Temarangi ne montra du doigt le terrain qu'ils avaient choisi pour leur rencontre. C'était un espace uni, vis-à-vis l'endroit où mouilla jadis le capitaine Cook. Le jour suivant, les deux partis se trouvèrent au lieu et à l'heure fixés. Quand ils eurent déployé leurs forces, Temarangi donna ordre à ses hommes de ne faire feu qu'au moment où il en donnerait le signal. Il avait trente-cinq mousquets, tandis que Warou ne comptait que sur ses lances et ses patoux. Warou fit sa première charge avec une volée de lances, et Temarangi eut un officier blessé. Alors il ordonna aux siens de faire feu : vingt des hommes de Warou tombèrent froids morts à la première décharge, et parmi eux étaient deux chefs, l'un nommé Noulou-Panga, père de Warou, et l'autre Hopo-Nikou. Au moment où ces deux chefs tombèrent, les hommes de Warou se débandèrent, et s'enfuirent du champ de bataille. Temarangi commanda aussitôt à ses hommes de faire halte, et de ne pas poursuivre l'ennemi qui s'enfuyait. Il était content du sacrifice qui avait eu lieu, attendu que deux chefs avaient été tués; et il ne voulut pas verser plus de sang. Les alliés furent mécontents de sa douceur; un conseil de guerre fut convoqué par les chefs, et ils censurèrent la conduite de Temarangi, pour n'avoir pas profité de l'avantage qu'il avait remporté. Ils prétendaient que si Temarangi se contentait de la mort des deux chefs pour la mort de sa nièce; néanmoins Warou devait être châtié pour le langage insolent qu'il avait tenu à leur première entrevue, quand il avait dit qu'il voulait tuer, rôtir et manger Temarangi; langage tel, qu'un chef ne doit jamais l'employer.

en parlant à un autre chef; et ils demandèrent que l'attaque fût immédiatement renouvelée. Temarangai désira d'abord connaître les dispositions de Warou; son père ayant été tué, il pensait qu'il en viendrait facilement à des conditions de paix. C'est pourquoi il sortit du camp, pour aller à la recherche de Warou qui s'était enfui avec ses guerriers. Temarangai tomba sur la femme et les enfans de Warou et sur quelques-uns de ses amis, au nombre de trente; il les conduisit dans son camp, sous l'assurance de leur sûreté personnelle. Il demanda où étaient leurs provisions de patates; et la femme de Warou les lui ayant indiquées, il s'y rendit avec ses hommes pour s'en procurer. Temarangai voulut savoir de la femme et des amis de Warou s'il était disposé à faire la paix; on lui répondit qu'il ne l'était pas. Le jour suivant, tandis que les chefs étaient occupés à délibérer ensemble dans le camp, ils s'aperçurent que Warou avait rallié ses forces, et descendait à leur rencontre. Aussitôt ils coururent à leurs armes; en très-peu de temps ils tuèrent un grand nombre d'ennemis avec leurs mousquets, les mirent en déroute, et les poursuivirent dans leur fuite. Plusieurs se précipitèrent à la mer et y périrent; quatre cents environ restèrent morts sur le champ de bataille, et deux cent soixante furent faits prisonniers; deux cents échurent en partage aux chefs de la baie des Iles, et nous les vîmes débarquer à Rangui-Hou le 2 mars : soixante demeurèrent au pouvoir des chefs de Bream-Head. Warou fut alors complètement vaincu, et s'en alla dans les bois avec le peu d'hommes qu'il avait sauvés. Quand la bataille fut terminée, Temarangai alla à la recherche de Warou, et l'ayant à la fin trouvé, la conversation s'engagea entre eux. Temarangai lui demanda s'il voulait se soumettre, et lui rappela le langage insolent qu'il avait tenu à leur première entrevue. Warou reconnut qu'il était vaincu; il dit qu'il n'avait pas d'idée que les mousquets pussent produire de pareils effets, et qu'il les avait jusqu'à présent méprisés comme instrumens de guerre; mais il avoua qu'il lui était impossible de leur résister, et qu'en consé-

quence il se soumettait. Il demanda à Temarangai s'il pouvait lui donner quelques nouvelles de sa femme et de ses enfans. Celui-ci lui apprit qu'ils étaient dans le camp, et que s'il voulait l'accompagner, ils seraient remis sains et saufs entre ses mains. Warou témoigna à Temarangai sa reconnaissance de ce qu'il avait épargné leurs vies, et l'accompagna au camp, où sa femme et ses enfans lui furent aussitôt remis. Il fit observer que la mort de son père l'avait rendu fort malheureux, et supplia Temarangai de lui donner quelque chose en dédommagement de cette perte. Temarangai lui donna un mousquet qui le satisfait, et les autres chefs lui firent quelques présens. Ensuite Warou retourna chez lui avec sa femme, ses enfans et ses amis qui avaient été en sûreté sous la parole d'honneur de Temarangai. Celui-ci m'apprit que les vainqueurs restèrent trois jours sur le champ de bataille, vivant de la chair de ceux qui avaient été tués, et firent ensuite voile avec leurs prisonniers et les pirogues de Warou, pour la baie des Iles, où ils arrivèrent trois jours après le *Dromedary*.

Quand j'eus pris note du récit de Temarangai, il me demanda si je comptais l'envoyer en Angleterre. Je lui dis que je le ferais. Il témoigna la crainte que quand ces choses seraient publiquement connues en Europe, il ne fût mis à mort lorsqu'il irait par la suite sur un navire anglais. Je lui assurai que la coutume de manger la chair humaine était condamnée par toutes les nations, et que, sous ce rapport, les Zélandais étaient redoutés partout; mais en même temps que les Européens ne le tueraient point à cause de cette coutume. Il convint qu'elle était très-mauvaise, mais il ajouta qu'elle avait été de tout temps pratiquée à la Nouvelle-Zélande.

On me permit de remarquer ici que je notai les particularités de cette affaire, tandis que j'étais assis sur la hauteur, et qu'à mon retour sur le *Coromandel*, je revis mes notes, avec Temarangai à mes côtés, afin de rapporter les faits, d'après ses propres expressions, aussi correctement qu'il m'était possible.

Quand nous eûmes fini cette intéressante conversation, nous descendîmes de la colline au village; nous visitâmes d'abord la résidence du chef principal; Nene, dont la femme nous fit un accueil cordial; elle destina une de ses meilleures cabanes à notre usage, et une natte neuve pour me servir de lit. Une grande abondance de provisions fut aussitôt préparée pour toute notre bande; et nous passâmes le reste de la soirée fort agréablement. La plupart des habitans vinrent nous voir. Il y avait un grand nombre de femmes et d'enfans, mais beaucoup d'hommes étaient à la guerre. Je fis mettre tous les enfans sur une file, et leur donnai à chacun un hameçon, qu'ils reçurent comme un grand cadeau. Je fis à la femme de Nene un présent de quelques outils pour son mari lorsqu'il reviendrait de la guerre.

Aucun navire, à ma connaissance, n'a visité la baie Mercure depuis le capitaine Cook. Il y avait là un vieux chef que je vis et qui se rappelait fort bien le passage de ce navigateur. Les naturels manquent d'outils de toute espèce, ne recevant jamais la visite des Européens. On pourrait s'y procurer des provisions pour les navires; car il y a quantité de patates et de pores.

Nous demandâmes à la femme de Nene des nouvelles de Warou. Elle nous apprit qu'il était parti pour la guerre, mais que son frère Ware était chez lui. Ces deux chefs étaient les adversaires de mon ami Temarangaï; il s'engagea alors à voir Ware et à opérer entre eux une réconciliation définitive. Il ne l'avait pas vu depuis le jour du combat. Je lui promis de rendre visite à Ware le lendemain matin, et de voir ce qu'il dirait; ce qui parut apaiser l'esprit de Temarangaï. Je lui demandai s'il ne craignait pas que Ware ne se prévalût de son avantage, maintenant qu'il était seul. Il répondit qu'il n'en avait pas de crainte; mais qu'il désirait avoir une occasion de parler de leurs querelles passées, et qu'il pensait que si je parlais à Ware, il serait aisé d'effectuer une réconciliation.

22 juillet. Ce matin de bonne heure, nous eûmes une quan-

fité de visites. Ware vint en grand costume avec une troupe de ses amis. Ils s'assirent par terre en cercle et suivant leur rang. Tous étaient étrangers pour moi.

Temarangai vint me dire à l'oreille, en me le montrant du doigt, que Ware était arrivé. C'était un homme très-vigoureux et bien fait; il était richement yétn, suivant la coutume de son pays, et ses cheveux étaient proprement noués au sommet de la tête. Il avait à la main un patou-patou de six pieds de long environ et fait avec un os de mâchoire de baleine. Temarangai me pria de le prendre par le bras, de m'avancer avec lui vers Ware, et de lui faire part de ses désirs. Sur-le-champ je m'empressai de le satisfaire. Je dis à Ware que j'avais souhaité le voir pour lui exprimer, en mon nom et en celui de Temarangai, le désir que nous avions qu'une amitié réciproque pût à l'avenir subsister entre eux, et que j'espérais qu'il était également disposé à une réconciliation. Il répondit qu'il désirait vivement se trouver avec Temarangai sur le pied de paix. Ils tricotèrent ensuite en public de cette affaire; il fut décidément arrêté que Ware enverrait une personne de distinction résider avec Temarangai, et que de son côté celui-ci enverrait un des siens habiter avec Ware. Alors Ware se leva et prononça un discours, pour annoncer à son peuple qu'il n'existait plus aucun démêlé entre les deux chefs, et que désormais ils devaient vivre sur le pied d'amis. Ware m'offrit son patou-patou que j'ai envoyé au muséum de la société, par le capitaine Downie du *Coromandel*. Temarangai parut lui-même très-content des observations que fit Ware dans son discours, et l'un et l'autre semblèrent enchantés de ce qui venait de se passer.

Je fis à Ware présent de quelques outils, et l'invitai à venir voir le *Coromandel*. Il s'excusa en disant que sa femme était près d'accoucher, et qu'il ne voulait point s'absenter de chez lui de peur d'accident; mais qu'aussitôt qu'elle serait délivrée, il viendrait. Il ajouta que c'était aussi son intention de rendre une visite à Temarangai dans deux ou trois mois. Je dis à

Ware que puisqu'il avait un si grand besoin d'outils, il devrait employer ses gens à faire des nattes, et les envoyer à Temarangai qui me les ferait passer; qu'alors je les achèterais et leur enverrais quelques outils en fer. Tous approuvèrent cette proposition, et Temarangai promit d'être leur agent à la baie des Iles.

Je désirais beaucoup rester deux jours avec ce peuple amical; mais avant le milieu du jour, la nature du vent commença à annoncer de la pluie. Je craignais que, s'il en tombait beaucoup, il ne me devint impossible de repasser la rivière Manane. En conséquence, je voulus m'en retourner sans délai, et communiquai mon intention aux natrels. Ils me pressèrent fort de rester quelques jours avec eux; mais comme ils convinrent que je ne pourrais plus repasser la rivière; s'il tombait beaucoup d'eau, cette considération les fit céder à mes desirs. Aussitôt ils nous fournirent plus de provisions que nous ne pouvions en consommer. La femme de Nene désigna deux de ses esclaves pour aider à porter ce que les nôtres ne pouvaient prendre, et nous primes congé. Ils nous accompagnèrent jusqu'à la hauteur en chantant et en dansant.

Là nous rencontrâmes un chef et sa femme appartenant à Tepona-Rahi (le pâ dont nous avons déjà parlé), qui nous accompagnèrent dans notre retour. Nous atteignîmes avant la fin du jour l'endroit où nous avions déjà campé, et nous y passâmes la nuit, après avoir dressé un abri de broussailles et de fougères, pour nous préserver de la pluie qui commençait à tomber.

23 juillet. Aussitôt que le jour revint, nous nous préparâmes à partir. La femme du chef de Tepoua-Rahi et son esclave avaient disparu: ayant demandé ce qu'elles étaient devenues, on m'apprit qu'elles étaient reparties de très-bon matin, pour préparer notre repas au pâ, où le chef nous invitait à dîner à notre passage. Nous y arrivâmes à deux heures environ, et trouvâmes que notre hôtesse s'était procuré une

quantité de provisions pour nous traiter, et avait rassemblé ses esclaves pour nous servir. Je remarquai sur ce pà plusieurs tombeaux peints, sculptés et ornés de plumes. Quelques-uns avaient coûté beaucoup de travail. L'un d'eux, qui était situé près de l'endroit où nous dinions, attira mon attention. Je demandai à qui il était, et j'appris qu'une des femmes du chef, qui avait été tuée par une explosion de poudre à canon, y était déposée. Au moment où nous arrivâmes, un vieux chef venait de mourir, et plusieurs personnes étaient rassemblées pour pleurer sur son corps.

Après que nous eûmes diné, nous prîmes congé de ce chef hospitalier et de sa femme, et dirigeâmes nos pas vers la résidence de Wao, où nous comptions passer la nuit. Wao, moi-même et trois de nos compagnons, y arrivâmes à l'entrée de la nuit, très-fatigués, ayant eu à faire une longue journée de marche. Nous ne revîmes le reste de notre bande que le lendemain matin au point du jour. Ils s'étaient trouvés trop harassés pour continuer la route et étaient restés en chemin.

24 juillet. Comme la marée nous favorisait pour descendre la rivière, nous prîmes congé de ce beau jeune homme, qui semble posséder toutes les qualités nécessaires pour devenir un grand homme et un membre utile de la société, s'il pouvait se procurer les moyens de s'instruire. Je l'invitai à venir à bord du *Coromandel*, et il accepta de bon cœur. Sa résidence était éloignée du navire d'environ soixante-dix milles, suivant mon calcul.

Réconciliation entre des chefs ennemis.

Lorsque je me vis de retour à bord du *Coromandel*, où je me retrouvai avec Inaki, je désirai m'acquitter de la promesse que j'avais faite à Tepouhi, de tâcher d'arranger leur querelle. Afin de juger le meilleur moyen à prendre pour atteindre ce but, je priai Inaki de m'exposer le motif de leur inimitié. Il raconta que, quelque temps avant leur démêlé, son père se

trouvait sur la rive orientale de la Tamise, dans une pirogue qui chavira, et qu'il se noya, ainsi que tous les hommes de l'équipage; il apprit plus tard que leurs corps, ayant été entraînés au rivage, avaient été pris et mangés par Teponhi et ses gens. En conséquence de l'insulte faite aux dépouilles de son père, il avait déclaré la guerre à Tepouhi. Je convins que, si le fait était vrai, la conduite de Tepouhi était très-blâmable; mais en même temps, je leur fis observer qu'en s'égorgeant les uns les autres, ils ne faisaient qu'accroître leurs calamités; et je témoignai à Inaki le désir qu'il se trouvât avec Teponhi à bord du *Coromandel*, et qu'il voulût bien entendre ce que l'autre aurait à dire touchant l'accusation portée contre lui. Inaki consentit à cette proposition, et, le lendemain matin, le capitaine Downie eut la complaisance d'envoyer dans son canot M. Anderson pour prendre Tepouhi, qui revint avec lui le jour suivant. Aussitôt qu'Inaki aperçut Tepouhi dans le canot, il sauta dans une pirogue et s'en alla à terre. Je commençai à craindre qu'il ne voulût point revenir. Quand Tepouhi fut à bord, je lui fis connaître ce dont Inaki l'accusait : il me dit qu'il savait bien qu'Inaki l'accusait, lui et son peuple, d'avoir mangé son père et ses gens, mais que la charge était fautive; que les corps n'étaient point venus au rivage, mais avaient été détruits dans l'eau. Il ajouta que l'auteur de ce rapport était l'Ariki; ses esclaves et ceux de l'Ariki s'étaient disputés au sujet d'un peu de paille et de coquilles. Il avait pris le parti de ses gens, et l'Ariki avait défendu les siens, d'où s'était suivie une querelle entre eux : pour se venger, l'Ariki avait propagé le rapport en question; Inaki et son peuple, y ayant ajouté foi, lui avaient déclaré la guerre, et avaient tué son frère et plusieurs autres guerriers de sa tribu. Teponhi n'espérait point qu'Inaki revint à bord ou consentit à entrer en arrangement avec lui. Toutefois, au bout d'une heure environ, Inaki revint. Quand il monta sur le pont, Tepouhi y était assis, et Inaki alla s'asseoir du côté opposé. L'un et l'autre restèrent long-temps sans ouvrir la bouche.

J'allais leur adresser la parole, quand Temarangi me pria de ne point parler, mais de les abandonner à leurs propres pensées. Temarangi et Tourata, assis sur le pont, observaient leurs regards qui décelaient le combat de leurs passions. A la fin, l'un d'eux rompit le silence et s'adressa à l'autre. Ils donnèrent alors un libre cours à leurs sentimens. Ils se firent mutuellement des reproches, s'avancèrent l'un vers l'autre avec fureur, et se provoquèrent par des insultes en apparence pleines de mépris et d'ironie. Parfois ils semblaient prêts à se frapper l'un l'autre. Alors Temarangi et Tqutata hasardèrent de temps en temps quelques mots. Après avoir proféré tout ce qu'ils avaient à se dire, ils s'apaisèrent peu à peu, et en vinrent enfin à se réconcilier. Alors le capitaine Downie les fit descendre dans sa chambre, où ils mangèrent et burent ensemble au grand contentement des deux partis.

A mon retour à bord du *Coromandel*, le capitaine Downie m'apprit que l'Ariki voulait tuer Mapa, chef inférieur de la baie; car il voulait avoir sa tête. Mapa était accusé d'avoir volé une natte appartenant au fils de l'Ariki. L'Ariki, durant plusieurs jours, avait été occupé à faire des lances et à aiguiser ses instrumens de guerre. Tourata me dit de même que l'Ariki voulait tuer Mapa. Celui-ci me pria d'intercéder près de l'Ariki en sa faveur; en conséquence, je priai Tourata d'aller trouver l'Ariki de ma part et de lui dire que je désirais que sa querelle avec Mapa s'arrangeât sans en venir aux mains, et je priai Tourata d'user aussi de tout son crédit près de lui. Peu de jours après, je reçus un message de l'Ariki, par la voie de Tourata et de Temarangi, qui m'apprenait qu'il ne voulait pas mettre à mort Mapa; mais que leurs griefs seraient jugés dans une assemblée publique. Au bout de quelques jours, de très-bon matin, Mapa vint à la porte de ma cabane; je me levai et lui demandai ce qu'il désirait: il m'apprit que son entrevue avec l'Ariki allait avoir lieu dans la journée, et me pria d'y être présent. M. Hume le chirurgien et M. Halliard le secrétaire du capitaine, après le déjeuner, descendirent avec

moi dans un des canots, accompagnés de M. James Dowrie. Mapa, qui était resté le long du bord, nous suivit avec ses amis dans seize pirogues. L'Ariki était à trois milles de distance environ; à l'entrée d'une des anses. Quand nous arrivâmes, l'Ariki était préparé à nous recevoir. Les hommes de Mapa étaient tous armés, ainsi que ceux de l'Ariki, quelques-uns de fusils, les autres de lances, de patous et autres instrumens de guerre. Mapa mit ses pirogues en ligne, puis tous ses hommes sautèrent à l'eau entièrement nus, et coururent en troupe serrée, comme des furieux, avec leurs lances en avant, vers le rivage où les hommes de l'Ariki étaient rangés. Après qu'ils eurent terminé leurs évolutions militaires et leur danse guerrière, le parti de l'Ariki exécuta la même cérémonie. Les charges contre Mapa furent ensuite discutées en public par les chefs des deux partis, et plusieurs d'entre eux parlèrent avec chaleur : ces discours étaient écoutés avec attention par les deux partis et se prolongèrent pendant un temps considérable. Nous comprîmes que l'Ariki exigea et obtint une pirogue et un esclave de Mapa, en réparation de son crime; et l'affaire fut ainsi complètement terminée.

Tous les différends entre les chefs de la Tamise étant ainsi arrangés, et l'harmonie rétablie, je me décidai à quitter la Tamise le jour suivant. Inaki me promit de me fournir une bonne pirogue et de m'accompagner à la baie des Îles. J'étais enchanté qu'aucune dispute n'eût eu lieu entre les Européens et les naturels, et j'espérais que la bonne intelligence continuerait de régner entre eux jusqu'au départ du *Coromandel*.

Détails sur Moudi-Panga; l'un des chefs de la côte occidentale de la Nouvelle-Zélande.

A Kai-Para, sur la côte ouest de la Nouvelle-Zélande, M. Marsden, lors du voyage qu'il y fit, accompagné de Temarangi, se trouva avec Moudi-Panga, chef distin-

gué, et ce qu'il en dit sera lu avec beaucoup d'intérêt.

Ce chef est considéré comme un des plus grands guerriers de la Nouvelle-Zélande; et j'avais souvent entendu parler de sa renommée par Doua-Tara, Touai et d'autres. Il avait été le rival de Shongui et de sa tribu, durant ces vingt dernières années. Avant le naufrage du *Boyd* à Wangaroa en 1809, Shongui marcha contre Moudi-Panga avec de grandes forces. Moudi-Panga le défit, tua deux de ses frères, le blessa, tua la plus grande partie de ses officiers et de ses guerriers, et le réduisit à chercher son salut dans la fuite. Les chefs du sud de la baie des Iles réunirent ensuite leurs forces, et allèrent attaquer Moudi-Panga. Comme ils comptaient sur leurs mousquets et non sur leurs armes ordinaires, les lances et les patous, Moudi-Panga usa de ruse avec eux : quand les deux armées furent sur le champ de bataille, Moudi-Panga, sachant que ses adversaires étaient armés de fusils, ordonna à ses hommes, au moment où l'ennemi avancerait et serait sur le point de faire feu, de se laisser tomber à plat contre terre, et aussitôt que leurs armes seraient déchargées, de courir à leur rencontre. Ce stratagème réussit; la volée de l'ennemi passa au-dessus de ses hommes, qui s'élancèrent aussitôt sur ceux de la baie des Iles, les mirent en déroute et tuèrent une quantité de leurs chefs, parmi lesquels le père de Wivia et celui de King-George : les chefs qui s'échappèrent n'eurent d'autre ressource que la fuite, et ne ramenèrent avec eux que quinze hommes, le reste ayant été tué ou fait prisonnier. J'ai souvent entendu ces mêmes chefs parler de cette bataille.

Moudi-Panga est un homme d'un esprit vif et pénétrant, et toujours avide de s'instruire par des observations utiles. Son regard est fier, spirituel et perçant; son corps d'une taille moyenne, mais robuste et actif. Il peut avoir environ cinquante ans; si j'en juge d'après sa physionomie pleine d'expression et son attitude martiale, il ne peut manquer de commander le respect à ses compatriotes.

J'avais tant entendu parler de ce chef depuis nombre d'années, que je fus enchanté de me trouver avec lui. Il me dit que sa résidence était encore à quelque distance; mais qu'il était venu pour me présenter ses respects, aussitôt qu'il avait appris mon arrivée, et qu'il espérait me voir à son village. Je lui répondis que je lui étais très-obligé d'une attention aussi marquée, et que je lui ferais ma visite le jour suivant.

Le lendemain matin, aussitôt que nous eûmes déjeuné, je me préparai à rendre à Moudi-Panga sa visite. Plusieurs des principaux chefs m'accompagnèrent. En une heure environ, nous arrivâmes à la résidence du fils de Mondi-Panga, Kahou, qui fut très-content de nous voir et nous supplia de dîner avec lui. Comme j'avais consacré cette journée à des visites, je n'eus pas d'objection à lui faire. Le dîner fut aussitôt préparé, et de la fougère fraîche fut étendue sur la terre pour nous servir de tapis. Kahou est un fort beau jeune homme, et il n'y a pas long-temps qu'il est marié. Sa résidence est dans une riche vallée, dont le sol est très-propre à la culture des patates et des pommes de terre; on en prépara en abondance pour notre dîner.

Quand le dîner fut fini, nous poursuivîmes notre route vers la demeure de Mondi-Panga. Chemin faisant, nous passâmes par un pâ très-beau et très-fortifié, appartenant à Ma-Weto; et traversâmes ensuite plusieurs plaines fertiles. Dans l'une de ces plaines, un combat avait eu lieu deux mois auparavant, et un chef y fut tué.

Quand nous arrivâmes chez Moudi-Panga, il était prêt à nous recevoir. Ses enfans étaient tous habillés et leurs têtes ornées de plumes. Sa femme principale avait revêtu sa belle natte en peau de chien. Moudi-Panga avait préparé un tronc d'arbre pour me servir de siège, et l'avait reconvert d'un coussin de broussailles en guise de tapis. Il me témoigna l'extrême satisfaction que lui causait ma visite, me régala d'un énorme enchon, et fit aussitôt préparer des provisions pour mes compagnons.

Alors nous entrâmes en conversation et parlâmes des guerres qui avaient eu lieu entre la tribu de Shongui et la sienne. Il me dit qu'il ne désirait faire la guerre à personne ; mais qu'il était forcé de combattre pour sa propre défense et celle de son peuple ; qu'un détachement de la tribu de Shongui était en ce moment même occupé à piller et massacrer les habitants, et qu'il craignait d'être obligé d'en venir à un appel aux armes. Ce chef, aussi bien que la plupart des autres, désirait une forme régulière de gouvernement, qui pût leur garantir la sûreté de leurs personnes et de leurs propriétés. Tematangai leur expliqua comment le gouvernement de Port-Jackson était dirigé ; qu'il n'y avait qu'un seul roi, qui était le gouverneur Macquarie ; qu'il empêchait toute espèce de combats d'avoir lieu ; qu'il avait appris qu'en Angleterre le roi Georges en faisait autant ; mais aussi long-temps qu'il y aurait autant de chefs à la Nouvelle-Zélande, les guerres seraient continuelles. Il dit que le capitaine Downie du *Coromandel* avait écrit au roi Georges, pour le prier d'envoyer un vaisseau de guerre à la Nouvelle-Zélande ; il pensait que, quand il serait arrivé, ce serait un grand avantage pour le pays, car il empêcherait les peuples de la baie des Isles d'aller à la rivière Tamise et à Kai-Pará, pour piller et massacrer les habitants. Moudi-Panga désira savoir si le vaisseau viendrait dans la rivière de Kai-Pará : je lui répondis que cela dépendrait de la nature du havre ; que si l'entrée en était bonne et le havre sûr, je ne doutais pas qu'il n'y vînt, mais que s'il y avait une barre à l'entrée de la rivière, le navire ne pourrait pas y entrer. Il fit observer qu'on trouverait quantité de beaux espars sur les bords de la rivière dans son district, si les navires pouvaient y venir, ce qu'il désirait ardemment. Il souhaitait encore que quelques Européens pussent habiter chez lui, pour le bien de son peuple. Je lui dis que cela dépendrait beaucoup de la nature de la rivière et du havre ; mais que jusqu'à ce qu'on les eût examinés, on ne pouvait rien statuer à cet égard.

La résidence de Moudi-Panga est très-belle, en vue du

Beuve Kai-Para; le sol à l'entour est très-bon, quoique légèrement sablonneux et tout-à-fait dégagé de pierres. Autant que j'ai pu en juger, il y croîtrait de beau blé et de bonne orge. Le pays offre les vestiges récents d'une grande population, mais qui paraît maintenant bien réduite.

Frayeur de la colère divine générale parmi les naturels.

M. Marsden, dans la personne de Temarangi, donne un exemple de l'empire affreux que la superstition a sur l'esprit de ce peuple. Le fait eut lieu quand il se trouvait à la rivière Tamise.

Lorsque nous fûmes de retour à bord du *Coromandel*, Temarangi vint à moi dans une grande agitation. Je voulus en savoir le motif. Il m'apprit qu'étant venu à la rivière Tamise dans une autre occasion, un chef lui avait donné un *mere*, l'un de leurs instrumens de guerre, pour l'échanger contre une hache; ce *mere* était d'une matière à laquelle ils attachent un grand prix. Temarangi ne put obtenir en retour des Européens qu'une petite hache qu'il ne jugerait nullement comparable pour le prix. Le chef fut furieux contre Temarangi, et lui envoya dire que s'il ne lui procurait pas une hache, il chargerait un de leurs prêtres de le faire mourir par enchantement. Temarangi m'assura qu'il mourrait indubitablement, si le chef metait sa menace à exécution, et me pria de lui donner une hache pour lui sauver la vie. Je tâchai de le convaincre de l'absurdité d'une telle menace, mais ce fut en vain: il persista à soutenir qu'il mourrait, que le prêtre avait ce pouvoir, et commença à tracer les lignes d'enchantement sur le pont du navire, pour me montrer comment cette opération s'exécutait. Il ajouta que le messager attendait sa réponse dans une pirogue le long du bord. Voyant qu'il était inutile de raisonner avec lui, je lui donnai

une hacha, ce qui le combla de joie, et il la remit au messager, avec la prière pour le chef d'être satisfait, et de ne plus rien faire contre lui.

Un naturel me dit un jour que son Dieu le tuerait, parce que j'avais allumé mon feu au sien, sans intention de ma part de lui faire aucun mal; d'après le trouble dont il paraissait agité, je suis sûr qu'il pensait que tel serait son destin. En même temps, il est plus que probable que le même individu eût tué et mangé son semblable sans aucun remords.

Je n'ai jamais vu un seul Nouveau-Zélandais qui n'ait considéré Dieu comme un être vindicatif, toujours prêt à les punir, et même à les faire périr pour la moindre négligence dans leurs cérémonies. C'est pourquoi ils s'efforcent, par toutes sortes de mortifications et de priations, de prévenir sa colère. Un chef, avec lequel j'étais très-lié, brûla sa maison qu'il avait construite très-proprement, et ornée de sculptures faites avec soin, dans l'espoir d'apaiser la colère de son dieu. Quelque temps auparavant, j'étais allé lui rendre visite, j'avais passé toute la nuit chez lui, et j'admirai la propreté de sa cabane; quand je revins, il n'en restait plus de traces; et lorsque je lui en demandai la raison, il me dit qu'il l'avait brûlée pour apaiser son Dieu!

Dans ses visites à la côte occidentale de cette île, M. Marsden trouve les esprits des naturels tourmentés par les mêmes terreurs superstitieuses de la colère divine. Au sujet d'un entretien qu'il eut avec Moudi-Panga et d'autres chefs, il dit :

La superstition avait un pouvoir étonnant sur l'esprit des naturels avec qui je me trouvais alors. Les arbres et les vieux troncs, toute espèce de buissons, aussi bien que leurs foyers et leurs cabanes, étaient tous taboués. Ils tremblaient qu'aucune partie de mes provisions, préparées ou non préparées,

ne touchât à leurs objets taboués, et m'assuraient qu'ils mourraient si cela arrivait, car Dieu les tuerait. Les chefs et leurs femmes étaient aussi taboués. Ils ne pouvaient toucher une patate ni aucune espèce d'aliment avec leurs propres mains; mais si personne n'était près d'eux pour les servir, ils s'étendaient par terre, et saisissaient leurs alimens avec leur bouche.

J'entrai en conversation avec Moudi-Akou, leur premier prêtre, au sujet du tabou, et je tâchai de leur représenter quelles privations absurdes ils enduraient, d'après l'idée bizarre qu'ils se faisaient de la divinité. Je leur dis qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, et que le Dieu qui avait fait les blancs les avait aussi créés; qu'il ne serait jamais irrité contre eux, parce qu'ils se seraient servis de leurs mains pour manger leurs vires; que s'il avait voulu qu'ils ne s'en servissent point pour ce qui leur serait utile, il ne les eût point formés avec leurs mains; qu'il ne serait point non plus courroucé de ce qu'ils busseraient à mon coupe, de ce qu'ils fissent cuire à mon feu leurs patates, ou qu'ils me permissent de me servir du leur, et qu'ils pouvaient aussi manger dans leurs maisons sans offenser la divinité. Je leur racontai que Pomaré, roi de Taïti, naguère tabouait aussi comme eux toute espèce d'objets; mais qu'il avait maintenant renoncé à cette coutume absurde, et agissait en tout point comme les blancs; que Dieu pourtant n'était point irrité contre lui, qu'il n'était point mort; et qu'enfin Dieu ne se fâcherait pas davantage contre eux, s'ils en faisaient autant. Ils m'écoutaient avec une surprise visible, et me faisaient une foule de questions. Je leur expliquai ce que Dieu leur avait défendu de faire, et ce qui le mettait en courroux; qu'il serait fâché contre eux, s'ils volaient les patates, les cochons d'un autre; s'ils séduisaient la femme de leur prochain; s'ils massacraient et mangeaient un de leurs compatriotes; que c'étaient là des crimes qui allumeraient la colère divine, et leur attireraient les châtimens du ciel. Ils convenaient sans peine que c'étaient là des crimes; mais ils alléguaient que notre Dieu

et le leur étaient bien différens. Ils convenaient également que je pouvais violer leurs tabous, manger dans leurs maisons, ou préparer mes vivres à leur feu; que leur Dieu ne me punirait point, mais les ferait mourir pour mes crimes.

Je leur demandai s'ils avaient quelque chose du Dieu de Kai-Para, ou s'ils avaient quelque communication avec lui. Ils répliquèrent qu'ils l'avaient souvent entendu siffler tout bas. Je demandai à Moudi-Akou si lui, comme leur prêtre, avait quelque communication avec leur Dieu. Il dit aussi qu'il l'avait entendu siffler, et il imita les sons qu'il avait produits. Je répliquai que je ne pouvais ajouter foi à ce qu'ils avançaient tous, à moins que je ne l'entendisse moi-même. Ils affirmèrent que ce qu'ils avaient dit était vrai, et que tous les habitans de la Nouvelle-Zélande avaient que c'était la vérité. Je persistai dans mes doutes, et dis au prêtre qu'à moins que je n'entendisse l'Atoua moi-même, je ne pouvais croire que lui ou toute autre personne l'eût jamais entendu, et que j'étais prêt à l'accompagner partout où je pourrais m'assurer de la communication qui existait entre lui et l'Atoua. Il dit alors que l'Atoua était dans les broussailles, et que je ne pourrais pas l'entendre. Je répondis que je le suivrais dans les broussailles. Quand il vit que je le pressais de la sorte, il avoua qu'il n'y avait point de Dieu à Kai-Para. Il avait entendu dire qu'il y en avait un à Shouki-Anga; mais pour eux ils n'en avaient point. Il me pria de lui donner un de mes dieux, disant qu'il le mettrait dans une boîte, afin de l'avoir toujours avec lui. Je n'avais jamais vu d'idole, ni entendu jusqu'alors dire que les Nouveaux-Zélandais eussent aucune idée d'un Dieu matériel. En réponse à cette demande, je lui dis qu'il n'y avait qu'un seul Dieu vivant, qui avait créé le monde et toutes les choses qu'il renferme; et que si je lui faisais un Dieu, ce serait en bois, ou toute autre substance qu'on pourrait facilement brûler ou détruire. Ils sourirent tous de l'idée de brûler un Dieu, et sentirent évidemment l'absurdité d'une idole matérielle.

Que Satan ait la permission* de pratiquer quelque déception orale pour soutenir son domaine spirituel (car il est le dieu de ce monde); et maintenir les sombres ténèbres de la superstition qui aveuglent généralement l'esprit des pauvres païens, c'est ce que je ne puis décider. Je n'ai pas rencontré de Nouveau-Zélandais, même parmi les plus éclairés d'entre eux, qui ne croie fermement que leurs prêtres sont en communication avec la divinité; et plusieurs, tant de leurs prêtres que d'autres, m'ont dit qu'ils avaient entendu leur Dieu. C'est un sujet d'une nature si mystérieuse, que je ne puis me décider à croire ni à rejeter ce qui est si universellement accrédité à la Nouvelle-Zélande. Je ne prétends pas connaître jusqu'où l'influence de Satan peut s'étendre sur une nation barbare et sans civilisation.

Nous continuâmes à causer très-avant dans la soirée, et à discuter sur leurs idées touchant la divinité, sur le tabou, et les diverses superstitions qui les font prodigieusement souffrir. Temarangi fit observer qu'il y avait un trop grand nombre de prêtres à la Nouvelle-Zélande; et qu'ils écrasaient le peuple de tabous et de prières, jusqu'à l'outrance. Il rappela l'exemple du prêtre qui avait voulu lui persuader de ne pas m'accompagner à la baie Mercure, disant que l'Atoa de cet endroit lui avait révélé qu'il tuerait Temarangi sous quatre jours; mais qu'en conséquence de mes promesses il m'avait suivi, et était revenu en bonne santé; ce qui prouvait la fourberie du prêtre. Temarangi plaidait fortement contre le tabou, bien qu'en même temps son esprit fût torturé par cette superstition. Il se peut s'accoutumer à l'idée que notre Dieu soit aussi le leur, il répétait souvent que notre Dieu était bon, et n'avait pas besoin de tabou; mais que le Dieu de la Nouvelle-Zélande était méchant.

Temarangi expliquait au peuple nos coutumes, nos ma-

* Ne perdons point de vue que c'est un chef de missionnaires qui parle ainsi.

nières et notre religion, autant qu'il en était capable. C'est un homme fort intelligent, et en même temps d'un esprit très-observateur; ayant résidé quelque temps avec moi à Parramatta, il a acquis de grandes connaissances. Quand il trouvait que nos observations étaient trop au-dessus de la portée des superstitions de son pays, il disait : « Lorsque vous aurez envoyé des missionnaires à Kai-Para, et que les habitants seront plus instruits, ils renonceront au tabou. »

Après que nous eûmes conversé, à notre satisfaction mutuelle, jusqu'à minuit environ, nous nous retirâmes pour nous reposer; mais les naturels ne me laissèrent pas beaucoup dormir : ils m'appelaient l'un après l'autre, et m'adressaient quelque question sur les sujets dont nous avions parlé.

Sur la pratique de manger la chair humaine durant la guerre.

Mon ami Temarangi avait fait partie de quatre expéditions guerrières contre Kai-Para, dans deux desquelles il avait été battu. Plusieurs de ses amis avaient été tués, et dans le nombre son grand-père qui, après sa mort, avait été rôti et mangé par le parti vainqueur, pour gratification mentale. Quoique Temarangi eût été en guerre avec la plupart des chefs de ces districts, cependant il fut traité avec le plus grand respect partout où il porta ses pas. Les diverses batailles et les lieux où ils avaient successivement combattu, ceux qui avaient eu le dessus et ceux qui avaient succombé, tels étaient les sujets de conversation les plus fréquents entre eux; et en outre, ce qu'étaient devenus les corps des chefs, s'ils avaient été enterrés ou mangés.

Je n'ai pas vu de famille qui n'ait eu quelqu'un de ses membres tué dans un combat, et ensuite mangé par l'ennemi. Si, par les chances de la guerre un chef tombe dans les mains d'une tribu qu'il a opprimée ou insultée, il est certain que les vainqueurs le rôtiront et le mangeront; après avoir dévoré sa chair, ils conservent ses os dans leur famille, comme un sou-

venir de son sort, et les transforment en hameçons, en sifflets et ornemens de divers genres. La coutume de manger les ennemis est universelle. L'origine de cette coutume est maintenant trop ancienne pour qu'on puisse l'assigner. C'était un sujet continuel de conversation dans les principales familles que je visitais; quoiqu'ils en parlent généralement avec une horreur et un dégoût marqués, pourtant ils s'attendent tous à ce que ce sera leur sort définitif, comme cela a été celui de leurs aïeux et de leurs amis. Partout où j'allais, s'il arrivait qu'il en fût question, je leur représentais combien leur caractère national souffrait dans l'opinion de toutes les nations civilisées, à cause de l'horrible coutume de s'entre-manger; et que le genre humain les regardait avec la plus grande horreur, attendu qu'aucune coutume de ce genre n'était tolérée dans les autres pays. Plusieurs d'entre eux regrettaient que ce fût l'habitude de leur contrée, et faisaient observer que quand ils seraient mieux instruits, ils y renonceraient: mais que ce n'était pas une chose nouvelle, et que de tout temps elle avait été pratiquée à la Nouvelle-Zélande. Si le chef d'une tribu est tué et mangé; ceux qui lui survivent regardent cet événement comme le plus grand malheur qui puisse leur arriver, et à leur tour ils saisissent la première occasion pour se venger de la même manière. De cette façon, leurs haines réciproques sont continuellement alimentées, et la guerre devient leur étude et leur profession.

Entretiens avec les naturels touchant la religion.

M. Marsden tâcha, dans ses conversations avec Moudi-Panga et ses amis, de leur expliquer les traits de la *révélation divine* qui étaient le plus à leur portée. La soirée du samedi fut consacrée à cette occupation, et il en donna le récit suivant :

Nous passâmes la soirée à causer longuement sur l'impor-

talité de l'ame et la résurrection des corps. La première est une doctrine universellement reçue parmi eux; mais ils ne peuvent comprendre la dernière, quoiqu'ils n'en récussent point la possibilité. Je leur représentai l'heureuse mort des justes, ajoutant que quand Dieu leur révélait qu'ils allaient mourir, ils n'étaient nullement effrayés; qu'ils se trouvaient heureux de penser qu'après cette vie ils allaient habiter le même endroit que leur Dieu. Mais ce n'est pas le cas des Nouveaux-Zélandais; quand ils s'aperçoivent qu'ils vont mourir, ils sont très-effrayés et ne souhaitent point mourir. Les naturels avouaient que c'était toujours ce qui arrivait à leurs compatriotes, et qu'ils redoutaient constamment la mort.

Je les assurai que quand ils comprendraient le livre de Dieu qu'il avait donné au peuple blanc, et que les missionnaires leur donneraient et leur apprendraient à connaître, alors ils n'auraient pas plus de frayeur de mourir que ceux des blancs qui sont bons. Ils saisissaient parfaitement la différence qui existe entre l'homme qui redoute de mourir et celui qui n'en est pas effrayé. Ils disaient que toutes les ames des Nouveaux-Zélandais, au moment de la mort, se rendaient dans une grotte au cap Nord, et que de là elles descendaient dans la mer, pour aller dans l'autre monde. Les privations et les mortifications que ces misérables païens souffrent, d'après l'idée qu'ils attachent au crime, et par suite de leurs frayeurs, sont nombreuses et pénibles: à moins que la révélation divine ne leur soit communiquée, ils ne trouvent point de remède qui puisse affranchir leurs esprits des liens de la superstition, sous l'empire de laquelle plusieurs d'entre eux tombent malades, languissent, et finissent par périr. Ils n'ont point d'idée d'un Dieu de miséricorde qui puisse leur faire du bien; mais ils vivent dans l'appréhension funeste d'un être invisible qui, suivant leur croyance, est toujours prêt à les tuer et à les dévorer, et qui les tnera s'ils négligent un iota dans une de leurs superstitieuses cérémonies. Boire un peu d'eau à ma soupe, quand ils sont taboués par le prêtre, serait regardé

comme une offense à leur Dieu, suffisante pour le porter à le mettre à mort. Quand je leur disais que mon Dieu était bon, qu'il prenait soin de moi jour et nuit, partout où j'étais; que je ne craignais point sa colère, et qu'il m'écoutait toujours quand je lui adressais mes prières, ils disaient qu'ils n'avaient point de Dieu semblable, et que le leur ne faisait que punir et tuer.

Le jour suivant étant un dimanche, M. Marsden leur fit connaître qu'il restait un jour de plus avec eux, et il écrivit au sujet de la manière dont ce jour se passa :

Moudi-Panga et plusieurs autres vinrent de bonne heure passer la journée avec moi. Quoique ces pauvres païens n'eussent jamais entendu parler du jour du *sabbat*, je fus pourtant naturellement conduit à leur parler de la création du monde et de l'institution de ce jour sacré, etc., etc. Quand je me trouvais embarrassé pour la langue, Temaranga me servait d'interprète, et, par ce moyen, je fus généralement compris. Moudi-Panga fut tellement touché des différens sujets de la conversation, qu'il resta avec moi tout le dimanche, aussi bien que plusieurs des chefs, et ne me quitta qu'au moment où je partis le jour suivant. Il avait passé la nuit dans la même cabane que moi, où il me fut à peine possible de fermer l'œil, à cause de leurs fréquentes conversations. La cabane était remplie d'hommes, de femmes et d'enfans, et contenait plus de quarante personnes.

Deuil pour les morts.

A cet égard, M. Marsden dit des naturels de la rivière Gambier :

La dernière fois que je visitai cette place, le fils de Mou-las, chef principal, le fils de son frère et quelques autres

chefs de distinction, étaient allés vers le sud, pour une expédition guerrière. Maintenant ils étaient de retour. Dans cette expédition, Mou-Ina et son frère avaient eu leurs fils tués.

A mon arrivée, je fus d'abord conduit à deux des principales femmes qui étaient dans une profonde désolation. L'une était la belle-fille de Mou-Ina, dont l'époux avait été tué et mangé à Tara-Nake, dans un engagement contre le peuple de ce district, et l'autre était la sœur de son défunt mari. Elles étaient ensemble sous un toit à l'écart, poussant de profondes lamentations et pleurant amèrement. L'une avait une coiffe de deuil faite d'une toile rouge, avec une frange autour en poil de chien blanc, de trois pouces de long, qui pendait sur son visage et le cachait en grande partie. Cette coiffe était en outre bordée d'un ruban fait avec une étoffe de l'Inde. Sa belle-sœur était costumée de la même manière, seulement sa coiffe était en étoffe de Taïti. Elles semblaient livrées à la plus profonde douleur. Se désolant, comme dit saint Paul, ainsi que des gens sans espoir, elles me firent signe de m'asseoir près d'elles, ce que je fis. Aussitôt qu'elles furent en état de me parler, elles m'eurent raconté la fatale cause de leur désolation.

Tandis que nous conversions ensemble, un homme en vigie au sommet du pâ s'écria qu'une grande pirogue étrangère remplie de monde s'approchait du rivage. Mou-Ina, avec la conque suspendue à son bras, donna aussitôt le signal de l'alarme; alors ses guerriers coururent aux armes dans toutes les directions, et ceux qui étaient avec moi se ceignirent les reins, prêts à combattre ou à prendre la fuite, suivant que les circonstances en décideraient. Tous restèrent dans cette agitation jusqu'au moment où la pirogue fut assez près pour reconnaître ceux qui la montaient et d'où ils venaient. Quand ils eurent mis pied à terre, on trouva que c'étaient des alliés, qui étaient venus de deux journées de distance pour consoler ceux qui avaient perdu leurs amis dans la dernière expédition, et pleurer avec eux. Les femmes reprirent leur habillement de

deuil, et se rassirent au même endroit où j'avais été conduit à mon arrivée. Leurs amis, qui étaient venus pour les visiter, s'assemblèrent en cercle, et commencèrent leurs pleurs et leurs lamentations. Ils poussèrent de grands cris une bonne partie de l'après-midi, et semblaient aussi accablés de douleur que ceux qui étaient réellement en deuil.

Pâ de Moiangui.

Dans le passage que fit M. Marsden de Wangari à la baie des Îles, il trouva un pâ très-romantique qu'il décrit ainsi :

Le soir à la brune, nous atteignîmes le pâ où réside Moiangui, ce chef qui accompagna M. Savage en Angleterre, il y a douze ans environ. Le nom du pâ est Pâ-Ika-Nake. Il est assis sur la cime d'un piton conique très-élevé, et entouré d'eau à très-peu de chose près, au moment de la marée haute. Il paraît inaccessible de tous côtés, à l'exception d'un seul passage étroit.

Aussitôt que les naturels virent la pirogue au pied du pâ, ils se jetèrent au passage avec leurs lances à la main, comme s'ils allaient combattre un ennemi. Nous leur dîmes qui nous étions; alors ils nous firent signe d'aller de l'autre côté du pâ où nous pourrions mettre pied à terre, et nous invitèrent à passer la nuit avec eux. Cette invitation fut acceptée de grand cœur, car nous souffrions du froid, de la faim et de la fatigue.

Dès que nous eûmes débarqué, on nous conduisit au passage; je n'aurais pu le gravir sans secours, tant il était étroit et escarpé. Quand j'eus atteint le sommet, je vis une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, assis autour de leurs foyers et faisant rôtir des chevrettes, des crabes et de la racine de fougère : il faisait alors tout-à-fait noir. Au pied du pâ, le rugissement de la mer dont les vagues roulent avec fracas dans de profondes cavernes; les précipices élevés qui nous

entouraient; le mont dont la cime et les flancs étaient couverts de huttes, et les groupes des naturels conversant autour de leurs feux, tout cela faisait naître en moi des idées neuves et étranges.

Plongé dans ces réflexions, je contemplais l'état de mes compagnons actuels. Je m'étais assis au milieu d'eux; une femme remit entre mes mains un homard qu'elle venait de faire rôtir, d'autres me préparèrent de la racine de fougère. Comme j'étais très-affamé, je fus très-satisfait de mon souper, nonobstant la manière dont il était cuit et servi.

Moiāngui n'était pas chez lui, et je ne connaissais aucun des naturels. Le pā était sous la garde d'un officier qui fut très-honnête, ainsi que tous les habitans. Ils mirent à notre disposition une de leurs meilleures cahanes, et je m'y étendis jusqu'au matin. Temarāngai les amusa jusqu'à une heure très-avancée du récit de notre voyage et des accidens qui nous étaient arrivés dans notre marche.

C'est un lieu romantique. Les côtés qui regardent la mer ont l'apparence d'une abbaye en ruines, et les roches brisées semblent autant de colonnes massives que le temps a minées et détruites.

(*Missionary Register*, octobre 1822, pag. 432 et suiv.)

M. Kendall, l'un des premiers colons de la baie des Iles à la Nouvelle-Zélande, accompagné de Shongui et de Wai-Kato, deux chefs du pays, a fait voile de cette baie le 2 mars 1820, à bord du *New-Zealander*, capitaine Munro. Après une lente traversée, ils sont arrivés dans la Tamise, le 8 août, par la route du cap Horn.

Des deux chefs qui ont accompagné M. Kendall, le nom de Shongui est familier à tous nos lecteurs. C'est un des principaux chefs de la Nouvelle-Zélande; il est à la tête d'une tribu puissante qui possède une grande étendue de terre près de la baie des Iles. Nous avons mentionné la vente qu'il a faite à la société de treize mille acres de terre. Il a un air mâle, et

ressemble beaucoup au buste sculpté par lui-même dont on a donné la gravure. Shongui a environ quarante-cinq ans; sa mère, qui est encore vivante et très-âgée, dit à M. Keidall que son fils était né peu après le départ du capitaine Cook de la baie des Iles. Shongui et sa tribu ont toujours été amis des colons; son nom a été souvent cité dans les rapports de M. Marsden et des missionnaires. Il comprend un peu l'anglais, mais ne le parle pas, car il a presque toujours vécu avec son peuple, et ses rapports avec les colons ont en principalement lieu en sa langue maternelle. Feu Doua-Tara était le fils de la sœur de Shongui.

Wai-Kato est un des chefs de Rangui-Hou à la baie des Iles. Son âge est d'environ vingt-six ans. Il a un air mâle et franc. Il entend assez bien l'anglais, et peut se faire comprendre, ayant eu plus de rapport avec nos compatriotes que Shongui. Wai-Kato et Doua-Tara avaient épousé les deux sœurs.

Tonai et Titari appartiennent à d'autres tribus que ces deux chefs, et ils habitent maintenant chacun au milieu de leurs peuples. Les vœux et les désirs qui ont conduit Shongui et Wai-Kato à visiter l'Angleterre vont être mieux développés par eux-mêmes, comme M. Keidall les transcrivit sous leur propre dictée, sans y rien mêler du sien :

• Ils désirent voir le roi Georges, connaître le nombre des hommes de son peuple, leurs occupations, la bonté du sol qu'ils cultivent. Leur désir est de rester un mois en Angleterre, puis de s'en retourner. Ils voudraient emmener au moins cent Anglais avec eux. Ils ont besoin d'une troupe d'ouvriers pour creuser la terre et chercher du fer, d'un renfort de forgerons, de charpentiers, de missionnaires, qui apprennent à parler la langue de la Nouvelle-Zélande pour se faire entendre. Ils désirent aussi vingt soldats pour protéger leurs propres compatriotes, les colons, et au moins trois officiers pour maintenir les soldats en bon ordre. Les colons doivent emmener du bétail avec eux. Il y a quantité de terres

vacantes à la Nouvelle-Zélande qui seront volontiers cédées aux colons. » Telles sont les paroles de Shongui et de Wai-Kato.

(*Missionary Register*, août 1820, pag. 326.)

Après avoir résidé quelque temps à Cambridge avec M. Kendall, les deux chefs Shongui et Wai-Kato sont revenus à Londres. Ils ont bientôt, comme leurs compatriotes, subi l'influence d'une température dangereuse pour les insulaires de ces parages. Wai-Kato est rétabli, mais il y a de sérieuses craintes pour la vie de Shongui. Ses poumons sont gravement atteints; pourtant il faut espérer qu'avec l'aide de Dieu et les soins qu'on lui donne, il pourra résister jusqu'à ce qu'un climat plus chaud puisse le rétablir entièrement.

Sa Majesté a eu la bonté de donner audience à ces deux chefs; et les a accueillis avec une courtoisie et une bienveillance extrêmes; elle leur montra l'arsenal du Palais-Royal.

En cette circonstance, M. Lee profita de la présence de ces deux chefs et de M. Kendall, ainsi que des nombreux matériaux recueillis par ce missionnaire, pour compléter sa grammaire nouvelle-zélandaise sur des principes scientifiques. Cet ouvrage a deux cent trente pages, dont cent trente en grammaire et exercices, et cent en vocabulaire; il était imprimé à la fin de l'année 1820.

(*Missionary Register*, décemb. 1820, pag. 499.)

M. Kendall, ainsi que les chefs Shongui et Wai-Kato, s'embarquèrent à Sheerness, à bord du *Spoke*, navire de transport pour les convicts, capitaine Macpherson, le 15 décembre 1820, pour retourner à la Nouvelle-Zélande. Ils arrivèrent en mai suivant dans la Nouvelle-Galles du Sud, firent voile pour la Nouvelle-Zélande sur le *Westmoreland*, le 4 juillet 1821, et arrivèrent à la baie des Îles le 11 juillet de la même année.

(*Missionary Register*, févr. 1821, pag. 79, févr. 1822, pag. 92, juin 1822, pag. 248.)

M. Kendall et les chefs Shongui et Wal-Kato sont arrivés de Port-Jackson à la baie des Isles, le 11 juillet 1821. Il s'est suivi beaucoup de mal de cette visite de Shongui en Angleterre : ses passions guerrières ont été exaltées par la possession des armes et des munitions que ce voyage lui a permis d'amasser; car il parait avoir échangé à Port-Jackson contre des fusils et de la poudre tous les présens qu'il a reçus de l'Angleterre. Des hostilités de la nature la plus formidable ont été commencées contre d'autres tribus, et les missionnaires de Kidi-Kidi, forcés d'être témoins des plus affligeantes scènes de cruauté et de carnage, ont en outre enduré plusieurs insultes et outrages.

(*Missionary Register*, juin 1822, pag. 247.)

On lit dans un des ouvrages imprimés par la Société des Missionnaires de *Church Society*, sous le titre de *Reports* ou *Proceedings*, les détails suivans sur la conduite que tint Shongui envers les Européens aussitôt qu'il fut de retour à la Nouvelle-Zélande.

A cette époque, les deux établissemens avoient fait de grands progrès; on étoit sur le point d'établir une autre école à Kidi-Kidi; quelques jeunes naturels de Rangui-Hou commençoient à lire et à écrire; on avoit déjà adouci quelque peu leurs mœurs sauvages. Les missionnaires pouvoient se promener dans tous les environs sans aucune crainte; ils se proposoient, dès qu'ils sauraient mieux la langue, d'aller prêcher autour de l'île. Déjà ils avoient dressé une dizaine de naturels à exploiter une ferme, à faire des palissades, entretenir un jardin, soigner les cochons, les vaches, les chevaux, etc. Huit d'entre eux savaient couper et scier le bois. Tous ces naturels étoient nourris par les missionnaires, ils se conduisoient bien et faisoient de grands progrès.

On peut se faire une idée des succès de l'agriculture,

en voyant la liste des productions obtenues à Kidi-Kidi :

Froment.	Laitue.	Persil.	Prunes.
Avoine.	Chicorée.	Vigne.	Menthe.
Orge.	Asperges.	Fraises.	Poivre.
Pois.	Cresson.	Framboises.	Sauge.
Fèves.	Oignons.	Oranges.	Riz.
Ivraie.	Échalottes.	Citron.	Soncis.
Houblon.	Céleri.	Pommes.	Lilas.
Nuets.	Melons.	Poires.	Roses.
Carottes.	Betteraves.	Pêches.	Oëillets.
Radis.	Brocolis.	Abricots.	Et plusieurs espèces
Choux.	Citrouilles.	Cerises.	de fourrages.
Pommes de terre.	Concombres.	Amandes.	

Tous les Européens qui avaient visité cet établissement, avaient exprimé leur surprise de voir tant de terrain défriché et en plein rapport, des jardins si bien entretenus, et le tout en aussi peu de temps. Les naturels de l'intérieur venaient souvent visiter les missionnaires et montraient le plus grand désir de s'instruire. Enfin tout allait si bien qu'on avait déjà conçu les plus hautes espérances; mais le retour de Shongui changea totalement la face des affaires. Sans doute tous ceux qui furent témoins des peines qu'on prit pour le combler de faveurs, seront surpris qu'il ait pu rapporter d'Angleterre à la Nouvelle-Zélande un cœur exaspéré contre la société. A son arrivée Shongui instruisait ses compatriotes de ce qu'il avait vu. « Le roi d'Angleterre, dit-il, a beaucoup de fusils, de munitions et de soldats; je lui ai demandé s'il avait ordonné de ne pas me donner des armes, il m'a répondu que non. Cependant les missionnaires ont écrit pour défendre qu'on m'en donnât; ces mêmes missionnaires, dans leur pays, ne sont que des malheureux, des esclaves du roi Georges. » Il n'en fallut pas davantage pour enflammer ces sauvages insulaires; et dès lors plus de respect pour les apôtres de la mission. Les ouvriers

quittent leur travail. Shongui leur a défendu de faire rien pour rien. Ils demandent à être payés si les missionnaires ont besoin d'eux ; ils exigent de la poudre, des fusils, ou de l'argent pour en acheter. En même temps, une femme parente de Shongui lui apprit ; ainsi qu'à ses autres amis, que pendant son absence mademoiselle Purkey, enfant de douze ans, avait dit à la fille de Shongui que, quand celui-ci reviendrait, elle voulait lui couper la tête et la faire cuire dans le pot de fer. Cette femme parvint par là à mettre le comble à l'irritation des naturels. Depuis ce moment, il ne se passa pas un jour que les missionnaires n'eussent à se plaindre de leurs rapines et de leur brutalité sauvage. Un jour, ils enfonçaient les palissades et enlevaient les bestiaux et les volailles ; une autre fois, ils entraient dans la maison, jetaient la porte à bas, si elle n'était pas ouverte, et volaient ensuite tout ce qui leur tombait sous la main. Il y eut des momens où les colaps furent en danger de perdre la vie ; heureusement un chef les protégea par son influence et son autorité.

Shongui n'ayant paru chez les missionnaires que quelques jours après son arrivée, fut questionné sur les motifs étranges d'une pareille conduite ; il parla de l'histoire que sa fille lui avait contée et de l'opiniâtreté que les missionnaires mettaient à ne pas lui fournir des armes et des munitions. Ils eurent encore à souffrir quelque temps de la présence des partisans de Shongui, jusqu'à ce que l'esprit de vengeance qui l'animait l'eût mis à la tête d'une expédition guerrière qu'il projetait depuis long-temps pour aller ravager les bords de la rivière Tamiso. Les travaux de cet armement extraordinaire donnèrent encore lieu à des vexations cruelles pour les missionnaires.

Enfin Shongui parut dans la baie des Iles le 5 septembre 1821. Quelques jours auparavant, il avait fait manœuvrer dans la rivière plusieurs de ses pirogues, afin de les exercer à tous les mouvemens dont la rapidité demande le plus d'adresse. Les embarcations longues et étroites, montées par cinquante

ou soixante hommes, sont mues avec une vitesse extraordinaire. Le lieu du rendez-vous général était Wangarua à cent milles environ du lieu de l'action. Il n'y avait jamais eu de pareil armement à la Nouvelle-Zélande. Il était vraiment affreux de les entendre parler du ravage qu'ils se promettaient de faire : ils voulaient tuer, massacrer, détruire tout sans merci, ce qui est le plus haut degré de gloire pour un Nouveau-Zélandais. Il y avait sur la flotte un prêtre très-vieux, qui avait songé que toutes les pirogues devaient être mises en pièces par la tempête; s'il eût fait le même rêve une seconde fois, l'expédition ne serait pas partie.

Dès que Shongui et ses partisans eurent quitté la baie des Iles, les missionnaires retrouvèrent la paix et la tranquillité. Ils étaient cependant inquiets, en songeant au retour de ces Cannibales qui devant la victoire à la supériorité de leurs armes, après s'être abreuvés du sang de leurs ennemis, allaient rentrer dans leurs foyers plus altiers et plus féroces que jamais. Shongui était parti de la baie des Iles avec trois mille combattans, parmi lesquels on en comptait cent armés de fusils. La bataille qu'il livra aux habitans de la Tamise et de la baie Mercure réunis fut épouvantable. Un grand nombre périt des deux côtés, mais Shongui sortit victorieux et revint en grand triomphe à Kidi-Kidi. Lui-même et Wai-Kato ont raconté qu'ils tuèrent mille de leurs ennemis, dont trois cents furent rôtis et mangés avant de quitter le champ de bataille. C'est là que Shongui tua de sa propre main un chef avec qui il était revenu de Port-Jackson, et qui plusieurs fois lui avait témoigné le désir de se réconcilier avec lui. Il lui coupa la tête; fit couler le sang dans le creux de sa main, et s'en abreuva pour satisfaire une vengeance que rien ne pouvait éteindre.

En guerre, ils ne font point de quartier aux hommes. Les femmes et les enfans sont faits prisonniers et distribués entre les chefs. Après leur retour, ils tuèrent plus de vingt esclaves, les firent rôtir et les mangèrent.

Difficultés récentes de la Mission.

On a rapporté des preuves de l'espoir que donnait la Mission au retour de Shongui d'Angleterre. Le comité ajoute dans son rapport :

Mais le retour de Shongui changea tout-à-coup la face des choses ! Qu'il ait rapporté à la Nouvelle-Zélande un esprit ulcéré contre les colons, c'est une chose qui a dû paraître fort surprenante à ceux qui ont vu les soins qu'on s'est donné pour lui être agréable ; mais après toutes ces politesses, cette nouvelle disposition de son caractère a été cruellement ressentie par les colons restés à la baie des Îles, durant son absence.

La manière dont Shongui fit connaître son changement fut très-affligeante. Apprenant à son arrivée que le commerce des mousquets et de la poudre avait cessé de la part des colons, s'imaginant en outre que, si tous ses desirs n'avaient pas été entièrement satisfaits en Angleterre, c'est qu'on n'avait pas écrit des lettres en sa faveur, il se tint durant quelques jours à une certaine distance de l'établissement de Kidi-Kidi. Les seigneurs de bois, qui avaient jusque-là travaillé paisiblement et avec zèle, imitèrent sa conduite et quittèrent leur besogne ; insistant pour être payés, soit en poudre et armes à feu, leurs articles favoris, soit en argent, afin de pouvoir s'en procurer par les balciniers. Comme on ne put les satisfaire, tous quittèrent l'ouvrage, excepté deux, et il devint nécessaire d'en former d'autres. Un des colons écrivit en octobre : « Depuis plusieurs mois, ils avaient cessé de demander ces objets ; mais depuis le retour de Shongui, comme il a rapporté avec lui une quantité d'armes à feu, les naturels, sans exception, nous ont traités avec mépris ; ils se sont accoutumés à entrer dans nos maisons au gré de leur caprice ; à demander des vivres ; à voler ce qui se trouve sous leurs mains ; à briser les palissades de nos jardins, et à enlever des

canots du navire tout ce qu'ils peuvent attraper. Si M. Marsden s'était alors trouvé parmi eux, quelle que soit l'estime qu'il mérite pour ce qu'il a fait, je pense qu'il n'aurait pas échappé à leurs outrages. »

Le grand objet du voyage de Shongui paraît maintenant avoir été d'accroître ses moyens de conquête sur ses compatriotes. Quand il arriva à Port-Jackson, il y trouva quatre chefs de la rivière Tamise, qui étaient passés sur *le Coromandel* pour se rendre en Angleterre. M. Marsden prit des mesures pour les empêcher de poursuivre leur voyage, et Shongui, sans doute pour ses propres dessein, les dissuada fortement d'aller en Angleterre, à cause des effets pernicioeux du climat sur sa santé et celle de ses compatriotes. Mais déjà il méditait une expédition formidable contre les districts auxquels appartenaient ces chefs. C'est de cette expédition qu'un des colons écrit :

« L'expédition dernièrement armée à la baie des Îles, dont Shongui est le chef, est vraiment formidable. Je juge qu'elle se compose de cinquante pirogues au moins, et de plus de deux mille hommes, dont un grand nombre armés de mousquets avec des munitions. Ils ont le projet de tout détruire de fond en comble, si notre Dieu ne les en empêche point. Le cœur saigne en pensant à la désolation qu'ils méditent.

Un autre cultivateur écrit :

« La plus grande partie des naturels sont allés avec Shongui à la rivière Tamise, pour une expédition guerrière. On imagine que c'est la plus forte armée et le plus grand nombre de fusils qui soient jamais sortis de la baie des Îles. Leur résolution est de détruire hommes, femmes et enfans, les tribus qu'ils sont allés attaquer n'étant pas en état de se défendre, à défaut de ces mêmes armes. »

Un missionnaire appartenant à une Société amie, alors en visite dans la baie, dit à ce sujet :

« C'est avec beaucoup de regret que je vous annonce qu'il n'est résulté aucun bien de la visite de Shongui et de Wai-Kato en Angleterre : ils ont renoncé à leurs habillemens européens, et se sont mis en marche pour massacrer et ravager la plus grande partie de l'île. On a reçu des nouvelles qui annoncent qu'ils ont tué, et probablement mangé plusieurs centaines d'hommes. »

M. Francis Hall s'exprime ainsi touchant ce triste état de choses :

« Shongui jouit de la plus haute considération parmi son peuple, comme un guerrier illustre et heureux ; il y a plus, ils le regardent comme un *dieu* ; mais il n'a pas toujours le pouvoir d'arrêter leur violence, comme nous l'avons éprouvé dans les derniers troubles. Leurs succès dans les combats, les avantages qu'ils ont retirés de la mission, et leurs rapports avec les navires les ont gâtés. D'après ce que j'ai vu dernièrement des dispositions des naturels, je suis porté à croire que si Shongui fût mort en Angleterre, non-seulement toutes nos propriétés, mais encore toutes nos personnes eussent été sacrifiées à la superstition de ces peuples. »

Le même écrivait au sujet des cultures exécutées par M. Kemp et par lui :

« Nous avons dans notre jardin des arbres fruitiers d'Europe, et des végétaux de plusieurs sortes... Nous avons coupé des asperges grosses comme le doigt que j'ai semées de graine dans le même temps.... Nous avons plus de trois acres d'aussi beau froment qu'on ait jamais vu, et une acre et demie d'orge,

qui suffiront pour notre famille l'année prochaine, s'il nous est permis de les récolter. »

M. Butler disait de ses cultures à Kidi-Kidi :

« J'ai sept acres de blé et six d'orge et d'avoine qui poussent admirablement bien. »

(*Missionary Register*, décembre. 1892, pag. 528.)

EXTRAIT DU JOURNAL DE M. FRANCIS HALL,
TENU A KIDI-KIDI.

19 décembre 1891. Trois des pirogues de guerre de la tribu de Moudi-Wai, du district de Shouki-Anga, sont revenues de la rivière Tamise, où, depuis plusieurs mois, elles semaient en tous lieux la mort et la destruction. Ceux qui les montaient ont débarqué à un demi-mille environ de l'établissement pour prendre quelques vivres, puis ils ont continué leur route pour retourner chez eux, à notre grande satisfaction. Ils avaient avec eux plus de cent prisonniers de guerre, qu'il était facile de distinguer à leur contenance abattue; quelques-uns de ces captifs gémissaient et pleurnient avec amertume, une femme surtout, devant laquelle ils avaient, avec une cruauté tout-à-fait sauvage, planté la tête de son père au bout d'un bâton; la malheureuse s'était assise par terre en face de cette tête, et les larmes coulaient par torrens le long de ses joues. Nous vîmes plusieurs autres têtes fichées sur des bâtons au travers du camp, et nous apprîmes qu'ils en avaient beaucoup d'autres renfermées dans des corbeilles.

Ces pirogues apportaient la nouvelle de la mort du chef Tete, beau-fils de Shongui, qui avait été tué dans le combat. Tete était l'homme le plus civilisé, le plus décent, le plus adroit et le plus industrieux que nous eussions rencontré parmi les Nouveaux-Zélandais. Son frère Pou, qui était un

très-beau jeune homme, est aussi au nombre des morts. Ces nouvelles occasionèrent une grande affliction dans la famille. On surveilla la femme de Tete et son frère Matouka, pour les empêcher de mettre fin à leurs jours. La femme de Pou se pendit en apprenant ces nouvelles, et celle de Shongui avait tué un *kouki* ou prisonnier de guerre, suivant leur coutume en ces sortes d'occasions.

20 décembre. Ayant appris que la femme de Shongui allait tuer un autre esclave, nous nous transportâmes à la hutte où elle se trouvait avec la femme de Tete et son enfant. Elles pleuraient toutes amèrement. Nous trouvâmes qu'elles n'avaient point tué le garçon, et nous espérons, d'après ce que M. Shepherd et moi lui dîmes, qu'elles ne le feront point. Je lui ai fait présent d'une hache pour cela.

21 décembre. Aujourd'hui Shongui et son peuple, avec quelques autres tribus, sont arrivés portant les cadavres de Tete et de Pou. La plupart de ce que nous étions d'Européens se rendit au lieu où ils débarquèrent, à un quart de mille environ, pour voir ce qui allait se passer; mais nous fûmes bien fâchés de ce que notre curiosité nous eût conduits à assister à de telles scènes d'horreur.

Une petite pirogue, qui contenait les corps morts, s'approcha la première du rivage; les pirogues de guerre, et les prisonniers faits dans le combat, au nombre de quarante à peu près, s'étaient arrêtés à peu de distance. Peu après, les jeunes gens débarquèrent pour exécuter le chant et la danse guerrière ordinaire au retour des combats: ils hurlaient, bondissaient, brandissaient leurs lances, et levaient en l'air les têtes de leurs ennemis avec une expression révoltante. Mais cela n'était encore que le prélude de l'affreuse cérémonie qui allait avoir lieu et dont nous n'avions nulle idée.

Il y eut un intervalle d'un silence lugubre. Enfin les pirogues s'ébranlèrent lentement et accostèrent le rivage. Alors la veuve de Tete et les autres femmes s'élancèrent vers la plage dans un accès de rage, et mirent en pièces les sculptures qui

ornaient la proue des pirogues. Puis se jetant dans une des pirogues, elles précipitèrent à l'eau plusieurs des captifs et les assommèrent, à l'exception d'un garçon qui s'échappa à la nage. Ensuite la veuve furieuse, se dirigeant vers une autre pirogue, entraîna dans l'eau une femme captive, et lui brisa la cervelle avec la masse qui sert à éraiser la racine de fongère.

Nous nous éloignâmes de cette scène d'horreur, où notre entremise ne pouvait être d'aucune utilité. Nous apprîmes qu'après notre départ, Shongui tua de sa propre main cinq personnes. En tout, il y eut dans cette soirée neuf personnes massacrées, qui furent ensuite mangées par les chefs et le peuple. C'est une coutume pour ces peuples barbares de faire ces sacrifices, en guise de satisfaction, pour leurs amis tués au combat.

Les prisonniers de guerre, hommes, femmes et enfans, sont très-nombreux, mais surtout dans ces deux dernières classes. On a dit qu'ils montaient à près de deux mille, et ils ont été particulièrement distribués entre les différentes tribus de la baie des Iles. Ces sauvages sont maintenant plus que jamais altérés de sang; ils parlent de repartir bientôt, et projettent de ravager l'île entière.

Dans cette expédition, ils ont accompli tout le mal qu'ils avaient annoncé. Le pauvre Inaki a été tué et mangé : ils ont rapporté sa tête, ainsi que celles de plusieurs de ses compagnons. Néanmoins Inaki les a reçus plus chaudement qu'ils ne s'y attendaient.

22 décembre. Durant la nuit dernière, les nombreux naturels qui nous environnaient nous ont fait moins de mal que nous ne devions nous y attendre. Plusieurs des tribus éloignées sont paisiblement parties ce matin, après avoir fait d'abord un grand monceau de tous leurs vieux kakahous et y avoir mis le feu. C'est leur habitude, quand ils retournent dans leurs foyers, de brûler tous les vêtemens qui leur ont servi dans le temps qu'ils ont tué des hommes.

Parmi les prisonniers de la tribu de Shouki-Anga, qui est partie ce matin, se trouvait une belle femme, avec un joli garçon son fils, qui était vraiment très-bien, et passait pour le rejeton d'un officier du *Coromandel*. Le chef à qui elle appartenait menaçait de tuer l'enfant; c'est pourquoi madame Butler, par un sentiment d'humanité, le prit sous sa protection. MM. Kemp et Shepherd descendirent à la pointe pour voir le corps de Tete. Shongui était tout occupé à fabriquer une caisse avec des morceaux de pirogues ornés de plumes et de sculptures, suivant leur habitude, pour y déposer les corps des deux frères Tete et Pou.

Une partie des corps de ceux qui ont été tués hier rôtaient alors sur un feu à une petite distance, et d'autres morceaux de chair humaine déjà cuits étaient dans des corbeilles par terre. Shongui eut l'audace de leur en offrir à manger, disant que c'était meilleur que du cochon. Les naturels faisaient cuire, au pied de la colline située derrière nos maisons, des morceaux d'une des pauvres femmes qui avaient été massacrées : ils avaient coupé la tête et l'avaient fait rouler le long de la colline; plusieurs autres s'amusaient ensuite à jeter dessus de grosses pierres jusqu'à ce qu'ils l'eussent mise en pièces. Puis ils la laissèrent prendre à M. Puekey qui l'enterra.

On nous a rapporté que, parmi les esclaves qui ont été emmenés hier à Waï-Mate, une femme ne pouvait suivre les autres, soit qu'elle fût fatiguée, soit qu'elle fût estropiée. Elle fut en conséquence tuée et mangée. C'est la coutume de la Nouvelle-Zélande!

24 décembre. Shongui est venu à l'établissement ce matin pour la première fois depuis son retour de la guerre : son but était de réunir les naturels qu'il pourrait trouver pour tirer à terre une de ses grandes pirogues. Il m'a aperçu dans la cour, s'est approché de moi, en me disant : « Comment vous portez-vous ? » Puis il a sur-le-champ tourné d'un autre côté, et s'en est allé. Peut-être pensait-il que j'allais lui parler des meurtres qu'il venait de commettre. Il n'agit plus avec cette

franchise et cette loyauté qu'il déployait avec nous, mais il est taeiturne et dissimulé.

29 décembre. Nous avons reçu le triste avis que Shongui et ses gens ont tué et mangé encore d'autres prisonniers; ce qui, à notre connaissance, porte à dix-huit le nombre de ceux qui ont été massacrés de sang-froid depuis leur retour du combat.

Les corps de Tete et de Pou ont été déposés près de la rivière, à environ un demi-mille de l'établissement. En remontant la rivière, on n'a pas voulu permettre à notre canot de passer devant cet endroit, à cause du tabou. Il nous a fallu descendre à terre, quitter le canot, et transporter nos objets par terre. Nous avons vu les entrailles des pauvres créatures qui ont été tuées flotter sur les eaux de la rivière!

31 décembre. Nous avons vu plusieurs têtes humaines plantées sur des pieux, et la peau tatouée de la cuisse d'un homme étendue sur une planche pour sécher; elle est destinée à servir de couverture à une giberne. Les naturels ont planté deux têtes sur une haute palissade, en face de notre demeure.

10 janvier 1822. La femme de Tete tente actuellement de se laisser mourir de faim: elle n'a rien mangé depuis plusieurs jours.

15 janvier. Trois des femmes de Shongui, qu'il a capturées dans la dernière guerre, se sont enfuies, et il est allé à leur recherche. Akon, la belle-fille de Shongui, qui a dernièrement tenté de se tuer, est venu faire panser son bras; elle paraît plus contente, et j'espère qu'elle n'essaiera pas une seconde fois de se détruire.

16 janvier. Shongui a retrouvé ses fugitives. Nous sommes bien aises de voir qu'il n'en ait tué aucune, comme nous avions lieu de le craindre.

15 février. Les naturels se préparent actuellement à une très-grande expédition, pour venger la mort de Tete et celle de Pou. Plusieurs centaines de guerriers se sont rassemblés ici de plusieurs parties éloignées; ils doivent se réunir aux Ngaponis et aux différentes tribus de la baie, dès que leurs pirogues

seront prêtes, pour former un des plus grands armemens qu'ait jamais eus la Nouvelle-Zélande. Ils sont campés sur des côtes autour de l'établissement; jusqu'à présent ils nous ont peu inquiétés, bien qu'il fassent un bruit épouvantable.

18 février. La tribu de Shongui, craignant que quelque une des tribus puissantes, aujourd'hui rassemblées, ne ravage ses champs de patates, a développé tout l'appareil de ses forces par des marches et contre-marches, et ces démonstrations ont produit l'effet qu'il désiraient.

19 février. Les guerriers sont sur le point de partir. Ils sont très-méchans.

25 février. Ils se sont tous embarqués aujourd'hui pour commencer leur œuvre de désolation.

27 mars. Nous avons appris que deux pirogues des guerriers ont été détruites et ceux qui les montaient ont été tués et mangés. Ils formaient l'arrière-garde du corps de l'armée et avaient débarqué pour ramasser de la racine de fougère, lorsqu'ils ont été surpris et taillés en pièces.

8 juin. Touai avec ses frères Koro-Koro et Terangui et William fils de Koro-Koro sont arrivés ici. Touai a été absent, pour la guerre, durant près de deux ans: il a couru les plus grands périls et a reçu plusieurs blessures. La guerre semble faire ses délices: il dit que quand tous les peuples de l'Est seront exterminés on attaquera ceux du Nord. Je lui fis, avec toute la réserve possible, des représentations sur la folie et la cruauté d'une pareille conduite. Il cita plusieurs de ses merveilleux exploits: une fois entre autres il fut bloqué dans une place fortifiée durant un temps considérable et pendant vingt jours, il n'eut rien à boire ni à manger: ses ennemis semblaient si assurés de le prendre, qu'ils avaient préparé le bois pour le faire rôtir: mais il fut délivré de cette situation critique par ses amis de la baie Mercure. Il a cinq femmes. Les chefs passèrent la soirée avec nous; et Touai, pendant nos prières du soir, se joignit à nous et récita l'oraison dominicale qu'il sait très-bien.

10 juin. Touai est venu nous voir ce matin avant son départ. Nous lui avons donné deux haches, une herminette, une pioche, cinq limes, deux eiseaux de menuisier, un couteau, deux paires de ciseaux et quelques hameçons. Sa figure est tatouée et il paraît fort maigre. Il se propose, à ce qu'il paraît, de retourner à la guerre dans trois mois.

29 juillet. Rewa et plusieurs autres chefs sont de retour de la guerre; ils ont rapporté avec eux les corps de neuf chefs qui ont été noyés dans une pirogue qui a chaviré par la houle. Les tribus de la baie des Iles ont exercé de grands ravages et fait beaucoup de prisonniers. Déjà deux de ces infortunés ont été tués et mangés.

Nous sommes environnés de scènes de désolation : les femmes pleurent leurs maris morts dans les combats; les captifs déplorant leur éternelle et cruelle servitude; il y en a d'autres qui se réjouissent de l'heureuse arrivée de leurs parents et amis. Shongui est tout glorieux; il dit que dans un endroit, sur les bords du Waï-Kato, son armée a réussi à tuer quinze cents individus.

7 août. Il y a eu plusieurs coups de fusil tirés ce matin; Shongui devant relever les os de son beau-fils, ces coups de fusil avaient pour objet de chasser l'Atoua. Nous nous propositions d'assister à cette cérémonie; mais nous apprîmes que Shongui avait tué deux esclaves et qu'on allait les manger, ce qui nous fit rester chez nous. Ces déplorables victimes étaient assises l'une près de l'autre sans soupçonner le sort qui les menaçait, quand Shongui leur lâcha son coup de fusil, dans l'intention de les tuer d'un seul coup; mais la malheureuse femme ayant été seulement blessée tenta de s'échapper; elle fut bientôt rattrapée, et sur-le-champ on lui brisa la cervelle.

8 août. Un chef d'un très-mauvais naturel est entré chez nous et a dit que nos bestiaux ayant endommagé ses patates, il fallait que nous lui donnassions deux haches ou bien qu'il allait tirer dessus. Il a pris son fusil et est parti pour exécuter

sa menace; mais son frère l'a ramené, et nous avons été contraints de céder à sa demande et de donner une hache à son frère pour la peine qu'il s'est donnée.

10 août. Nakoura, un naturel qui est dernièrement revenu de la guerre, est mort cette nuit. M. Kemp et moi nous lui donnâmes des soins avant qu'il restât couché; nous lui fîmes prendre quelque chose de chaud et lui préparâmes un feu. Il parlait avec force et clarté; bien qu'il nous dît qu'il allait mourir dans la nuit, nous ne pouvions imaginer qu'il fût si près de sa fin. On a dit qu'en une occasion il avait tant mangé de chair humaine, qu'il ne s'était jamais trouvé bien depuis ce moment. Ce pauvre malheureux fut abandonné dans ses derniers moments par ses compatriotes. Ils allaient jeter son corps dans la rivière; mais pour une légère gratification que nous leur offrîmes, ils creusèrent une fosse pour l'enterrer.

22 août 1822. Te Aïro, parent de Shongui et chef de quelque importance et d'un caractère affable, se trouvant dangereusement malade, à douze milles environ de distance, je suis allé le voir. Ses poumons sont atteints et il crache beaucoup de sang. Nous lui avons mis des vésicatoires et donné un peu de thé, ce qui lui a fait grand plaisir.

23 août. Nous avons soigné la mère de Shongui, qui est âgée de plus de cent ans; elle est à l'extrémité. Un des fils de Shongui est aussi très-mal. En revenant chez nous, nous vîmes sur la route un grand nombre d'ossements blanchis au soleil, qui étoient ceux des esclaves tués et mangés.

31 octobre. Un pauvre enfant de six ans environ, qui avait été amené prisonnier de guerre, a été aujourd'hui tué et mangé près de l'établissement.

22 novembre. J'ai pansé les blessures d'une femme qui s'étoit, par mégarde, endormie trop près du feu, où elle faisait cuire sa racine de fougère. Elle s'étoit brûlée d'une manière épouvantable.

26 novembre. Le chef Watihou, qui ne s'étoit pas rétabli depuis son retour du combat de Wai-Kato, est mort. Je l'avais

soigné durant plusieurs mois. On l'avait ramené de Wai-Mate peu de jours avant sa mort. Deux de ses femmes ont été tuées à coups de fusil par Te Aïre son père : une d'elles était la femme la plus belle et la plus intéressante que j'eusse vue dans la Nouvelle-Zélande. Plusieurs esclaves ont été massacrés; et plusieurs naturels ont secouru pour prendre part à l'horrible festin qui en sera la suite.

30 novembre. Koro-Koro ayant dit que Shongui avait volé quelques-uns de ses cochons, plusieurs pirogues bien armées et bien manœuvrées sont parties d'ici pour aller en tirer vengeance sur lui et sur son peuple. Il n'y a pas eu de combat, mais Koro-Koro a reçu de rudes coups sur la tête et a failli perdre l'œil qui lui reste; ses ennemis ont aussi emporté toutes ses patates.

1^{er} décembre. La pauvre jeune femme dont j'ai parlé le 29 du mois dernier, est morte aujourd'hui. Sa mort a sans doute été hâtée, sinon occasionnée, par la superstition des naturels, qui n'ont pas voulu la laisser sous l'abri de sa cabane, mais l'ont exposée à un soleil accablant. Une troupe de mauvais sujets qui revenaient précisément de voler les patates de Koro-Koro, l'ont environnée dans ses derniers momens, et par leurs railleries et leurs grimaces l'ont insultée sans pitié à son dernier soupir.

Peu de jours après le départ de M. Hall, qui eut lieu le 3 ou le 4 décembre 1822, Tiki, la principale femme de Watihou, a été trouvée morte; elle s'était pendue, et laissait quatre enfans orphelins. On demanda pourquoi Te Aïre avait tué deux de ses autres femmes; les naturels répondirent qu'on l'avait fait pour les empêcher de devenir les femmes d'autres hommes. (Missionary Register, novemb. 1823, pag. 504.)

EXTRAIT D'UNE LETTRE DES MISSIONNAIRES.

9 janvier 1822. Shongui est venu ce matin pour faire passer ses blessures; car il vient d'être tatoué de nouveau sur la

coïssé qui est très-enflammée. Sa fille aînée, la veuve de Tete qui a succombé dans l'expédition, s'est tiré un coup de fusil chargé de deux balles qui ont percé la partie charnue de l'épaule. Elle avait l'intention de se tuer; mais nous présumons que dans le mouvement opéré pour pousser la gachette avec l'orteil, la bouche du fusil s'est dérangée de l'endroit fatal...

Hier ils ont tué d'un coup de fusil une autre pauvre esclave, et l'ont mangée. C'était une fille de dix ans environ. Le frère de Tete lui tira un coup de pistolet, et ne fit que la blesser; alors un des petits-enfants de Shongui l'assomma d'un coup sur la tête! Nous avions appris la mort de cette fille; quand nous allâmes panser la blessure de la veuve de Tete, nous lui demandâmes si cela était vrai; elle répondit en riant qu'ils avaient grande faim, et qu'ils avaient tué cette fille pour la manger avec des patates douces; elle disait cela avec tout aussi peu d'embarras que s'il se fût agi de tuer une poule ou une chèvre.

(*Missionary Register*, janv. 1823, pag. 68.)

Par des lettres du 25 et du 26 février 1822, M. Leigh confirme les nouvelles que nous avions déjà données des expéditions turbulentes et sanguinaires des naturels; mais il ne sent pas pour cela sa confiance ébranlée pour s'établir parmi eux. Une station à Ondoudou, près du cap Nord, environ à cent milles de la baie des Iles, lui avait été recommandée par Shongui, et les chefs de ce district qui se trouvèrent alors dans la baie appuyèrent la recommandation. Son intention avait été de s'établir à la baie Mécure, près la rivière Tamise; mais Shongui lui dit de renoncer à ce dessein, attendu qu'il avait le projet de massacrer tous les peuples de ces régions!....

Un extrait d'une des lettres de M. Leigh sera lu avec regret et horreur, spécialement par ceux qui virent ces chefs en Angleterre, et conçurent des espérances favorables sur leur caractère et leurs intentions.

Bientôt après son arrivée, Shongui fut informé qu'en son

absence un de ses pères avait été tué par quelques-uns de ses amis de la baie Mercure et de la rivière Tamise. Ce rapport n'était que trop vrai. Sur-le-champ Shongui déclara la guerre à ceux-ci, bien qu'ils fussent aussi ses pères. Le chef qui était de la baie Mercure, et avec qui Shongui était venu de la Nouvelle-Galles du Sud à la Nouvelle-Zélande, désirait vivement une réconciliation; mais ce fut en vain. La guerre seule pouvait satisfaire Shongui. Il eut bientôt rassemblé trois mille combattans, et se mit en marche. Le combat fut affreux, et plusieurs périrent des deux côtés; enfin Shongui remporta la victoire, et retourna en grand triomphe à la baie des Iles.

À mon arrivée à la Nouvelle-Zélande, j'appris que Shongui et ses gens tuèrent mille hommes, dont trois cents furent rôtis et mangés sur le champ de bataille. Shongui tua le chef ci-dessus mentionné; puis il lui coupa la tête, égoutta le sang dans sa main et l'avalait. C'est de Shongui et de Wai-Kato eux-mêmes que je tiens ce fait qu'ils racontaient avec le plus grand orgueil.

• Shongui et Wai-Kato ont tué depuis leur retour de la guerre plus de vingt esclaves qu'ils ont rôtis et mangés.

• Shongui et ses amis sont retournés à la guerre. Depuis que j'ai débarqué, non moins de mille combattans ont quitté la baie pour aller à la rivière Tamise, et non moins de deux mille, autour de nous, se préparent à marcher sous peu de jours vers le même endroit. Shongui est à la tête de cette armée, et combattra avec elle.

(*Missionary Register*, août 1822, pag. 351.)

EXTRAIT DU JOURNAL DE M. LEIGH.

20 août 1822. Un jeune homme fortement attaqué de consommation me demanda si le Dieu de l'homme blanc était un Dieu bon. Quand je lui eus répondu que oui, il fit observer que le dieu du Nouveau-Zélandais était un dieu méchant; car il

dévorait leurs entrailles, et les faisait beaucoup souffrir. » En outre, ajouta-t-il, notre dieu ne nous donne ni pain, ni habits, ni bonnes maisons, comme fait le vôtre. »

Une tribu s'oppose à ce que des Européens s'établissent chez elle, et voici la raison qu'elle donne : « Si les blancs venaient vivre avec les Zélandais, ils amèneraient avec eux le Dieu de l'Europe qui tuerait toute la tribu : depuis que les blancs sont arrivés à la baie des Iles, beaucoup de Nouveaux-Zélandais sont morts, et leur Dieu est très-irrité contre nous. »

30 août. Dans un des villages des naturels, un jeune homme tomba malade. On lui envoyait de temps en temps du thé et du pain ; mais quand il crut sérieusement qu'il allait mourir, il annonça à la personne qui lui apportait ces alimens, que cette fois il ne mangerait point le pain, mais qu'il allait le réserver pour son esprit qui viendrait le manger après avoir quitté son corps, et lorsqu'il se mettrait en route pour le cap Nord.

3 septembre 1822. Un Européen demandait à un chef malade : « Priez-vous Dieu de vous rendre la santé ? — Non, nous n'avons pas un dieu bon ; notre dieu est un méchant esprit. Il ne nous donne pas de vivres. Il nous rend malades. Il nous tue, etc. »

Je rencontrai dernièrement quelques naturels qui venaient de pêcher. Je désirai leur acheter un peu de poisson. Quand je leur en fis la proposition, ils répondirent qu'ils ne pouvaient pas m'en céder du tout, attendu que c'était le premier qu'ils eussent pris cette année dans cet endroit, et qu'ils devaient le manger sur le premier endroit du rivage où ils allaient aborder ; mais que si, à mon retour, je désirais en avoir, ils retourneraient pêcher, et qu'ils m'en donneraient en plus grande quantité.

(*Missionary Register*, avril 1823, pag. 198.)

DÉTAILS

LE QUATRIÈME VOYAGE DE M. MARSDEN

A LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

Le révérend Samuel Marsden, avec le révérend Henri Williams et sa famille, s'embarquèrent à Port-Jackson pour la Nouvelle-Zélande, à bord du *Brampton*, capitaine Moore, le 23 juillet 1823, et touchèrent à Rangui-Hou le 23 août. M. Marsden rembarqua à bord du *Brampton* pour la Nouvelle-Galles du Sud le 5 septembre. Le navire fit naufrage dans la baie des Iles le 7 septembre, mais personne ne perdit la vie. M. Marsden fut retenu dans ce pays jusqu'au 14 novembre, où il s'embarqua sur le *Dragon*, avec le révérend John Butler et sa famille, et M. et madame Cowell; ils arrivèrent à bon port à Sydney, au commencement de décembre.

(*Missionary Register*, juin 1824, pag. 277.)

M. Marsden employa à cette visite un peu plus de quatre mois, depuis la fin de juillet de l'année dernière jusqu'aux premiers jours de décembre. Nous allons extraire de son journal divers passages qui répandront un nouveau jour sur le caractère des naturels et les progrès de la Mission.

Misère et cruautés du paganisme.

Une pirogue de guerre arrivait du sud à accosté le navire. Sur l'arrière, j'ai observé le corps d'un homme mort enveloppé dans des nattes. La pirogue était pleine de monde. Toutourou, un des chefs de Wai-Kadi, s'y trouvait, et semblait épuisé de fatigue et de privations : il avait naguère demeuré chez moi à Parramatta, et il fut très-ému en me voyant ; cependant il ne sortit point de la pirogue, et resta dans sa posture de deuil. Que de souffrances ces pauvres païens ont à endurer sous l'empire du prince des ténèbres ! Dans l'après-midi, tandis que nous nous promenions sur le rivage, il arriva une autre pirogue de guerre, où nous apprîmes qu'il se trouvait deux chefs morts ; quand ils furent à une petite distance de terre, ils s'assirent tous en silence dans la pirogue en pleurant, et du rivage les femmes commencèrent aussi à pousser des cris et à faire un grand bruit. Ces pauvres créatures se désolent, comme si elles étaient sans espoir.

— Rewa, le chef le plus puissant après Shongui, venait, accompagné de quelques autres chefs, du Wai-Kato où ils étaient allés comme ambassadeurs, pour faire la paix avec les tribus de cette rivière. Le Wai-Kato est une contrée très-peupleuse de la Nouvelle-Zélande. Plusieurs personnes appartenant à ces districts étaient venues avec ces chefs. Rewa est marié et a cinq enfans. Lors de sa dernière expédition guerrière, il ramena chez lui une autre femme, ce qui affligea beaucoup la première. Elle ne put supporter l'idée de voir deux femmes à Rewa. Dans l'absence de ce chef, sa seconde femme eut un fils : dans le même temps, sa première femme était aussi enceinte, et peu après elle accoucha également d'un garçon. Celle-ci fut si courroucée de ce que la seconde femme eût un fils, qu'elle détruisit son propre enfant. Peu de temps après la seconde femme mourut aussi. Quand Rewa fut instruit de ces événemens, il en fut vivement affligé,

et pleura amèrement. L'infanticide n'est pas commun à la Nouvelle-Zélande, surtout pour les garçons. Ils sont très-attachés à leurs enfans, et en prennent un grand soin. La femme de Rewa fit périr son enfant uniquement par dépit et pour se venger de ce que son mari avait pris une autre femme. On craint que Rewa ne fasse un sacrifice humain pour dissiper ses inquiétudes.

— M. Kemp m'apprend que Rewa vient de tuer une jeune femme en holocauste pour la mort de sa seconde femme. Son fils vint l'appeler tandis que nous conversions ensemble. Peut-être était-ce pour accomplir cette cérémonie sanglante!... Quand ces rites barbares seront-ils abolis?... Cette jeune femme était une prisonnière de guerre, prise dans la dernière expédition contre la rivière Tamise.

— Rewa vient de me rendre visite, revêtu de son grand costume, et m'a fait cadeau de deux hattes. Il m'a raconté qu'il a tué une jeune femme; mais il a donné ordre qu'on l'enterrât et qu'on ne la mangeât point. La pauvre femme était accusée de deux crimes : l'un, de n'avoir pas rendu les soins convenables à sa maîtresse durant ses couches; l'autre, d'avoir accompli les rites funéraires envers sa maîtresse, puis d'avoir mangé avec ses propres mains avant d'avoir été purifiée de la souillure qu'elle avait contractée en touchant un corps mort. Ce dernier acte est regardé comme un très-grand crime vis-à-vis de leur Dieu. Pour ces motifs, il était nécessaire qu'elle fût sacrifiée, tant pour apaiser l'esprit de la morte que pour le salut des vivans. Ni persuasion, ni récompenses, ni promesses, ne peuvent arrêter ces cérémonies sanguinaires. Rewa sembla tout-à-fait tranquille quand il eut fait cette offrande. Je lui avais cité l'ancienne condition des Taïtiens et leur conduite actuelle; j'espérais que les Nouveaux-Zélandais les imitèrent.

— J'ai demandé ce que l'on avait fait du corps de la jeune femme qui avait été sacrifiée hier, et l'on m'a appris qu'il avait été préparé et mangé par les naturels du Wai-Kato; bien

que Rewa m'eût dit qu'il avait donné des ordres pour qu'il fût enterré. Avant d'aller me coucher la nuit dernière, j'entendis les naturels qui dansaient et qui chantaient près de l'endroit où la jeune femme avait été tuée. Je suis persuadé qu'ils se préparaient à dévorer la victime.

— La femme de Wai-Kato m'a dit qu'elle me donnerait un esclave. C'est le fils d'un chef qui a été tué dans le combat, et qui fut alors fait prisonnier. J'ai accepté cette offre, dans l'espoir de racheter cette pauvre créature du plus cruel esclavage. Un esclave n'a aucune garantie pour sa vie : son maître peut le tuer quand cela lui plaît, et il le traite tout-à-fait au gré de ses passions.

— Wai-Kato m'a amené le garçon dont la femme m'avait fait présent. En le questionnant, je trouvai que son père avait été tué à une grande distance au sud de la rivière Tamise, époque à laquelle il fut fait prisonnier de guerre ; puis il fut pris une seconde fois et amené à la baie des Îles. Je me propose de l'emmener avec moi dans la colonie, et de lui donner quelque instruction ; peut-être pourra-t-il se rendre utile à son pays par la suite, si la Providence veut le permettre.

Notions superstitieuses des naturels.

Un navire américain, le *Cossack*, a dernièrement fait naufrage en sortant de la rivière Gambier, sur la côte occidentale de la Nouvelle-Zélande, que les naturels nomment côte du Shouki-Anga. La perte de ce navire a été le sujet de longs entretiens parmi les Nouveaux-Zélandais. Un chef me donna les raisons suivantes de cet événement : il y a sur le bord méridional de l'entrée du havre deux rochers qui sont regardés comme sacrés, étant la résidence du dieu des vents et des vagues. Les matelots du *Cossack* n'eurent point de respect pour ces rochers, mais ils les frappèrent avec leurs marteaux. Les naturels les avertirent de ne pas agir ainsi, et les prièrent de ne pas y toucher ; car s'ils le faisaient leur Dieu serait irrité. Les ma-

rins ne tinrent aucun compte des paroles des naturels. Quand *le Cossack* en sortant passa sur la barre, le dieu des rochers se glissa sous le fond du navire : dans sa colère, il se mit à danser, et fit bondir le navire comme une balle. Le maître laissa tomber les ancres; mais le dieu furieux coupa les ancres (non pas les câbles) au fond de la mer, et secoua le navire jusqu'à ce qu'il fût brisé en pièces. *Le Cossack* n'aurait point éprouvé d'accident si les matelots n'avaient point provoqué la fureur du dieu des vents et des vagues en frappant les rochers sacrés. C'est une opinion généralement admise par les Nouveaux-Zélandais. Quand je visitai cette rivière et que s'approchai de ces rochers, ils me prièrent de ne point y toucher, de crainte que je ne mourusse. Telle est la superstition actuelle de ce peuple.

Remarques sur le caractère des naturels.

J'ai eu une conversation avec Waré-Porka sur l'état actuel de la Nouvelle-Zélande. C'est un chef d'une grande influence, et considéré comme un des plus braves guerriers de ce pays. Il désire la paix, et m'a prié de parler à Shongui à ce sujet. Si Shongui voulait renoncer aux combats, la plupart des chefs de la baie des Iles semblent disposés à s'occuper de leurs cultures et de leurs affaires domestiques. Leur intelligence s'accroît par degrés; mais il leur manque un objet assez important pour exercer leur activité et leurs capacités. J'ai recommandé à plusieurs d'entre eux de diriger leur attention vers la construction d'un navire de cent vingt tonneaux environ, qui leur servirait à entretenir une communication régulière avec Port-Jackson. S'ils voulaient fixer leur attention sur l'agriculture et le commerce, ces arts leur fourniraient une matière suffisante pour occuper leurs esprits; ils accroîtraient par là tout ensemble leurs besoins et les moyens d'y satisfaire. Jusqu'au moment où quelque chose de ce genre aura été adopté, je ne puis concevoir comment leurs guerres pourront avoir un

terme. Quand ils ont perdu un proche parent dans un combat, leurs esprits s'appesantissent sur la mort de leur ami, car ils n'ont rien pour les occuper. S'ils sont en état de venger sa mort, ils tentent de le faire le plus tôt possible, sinon ils songent à leur perte durant des années entières et ils en gardent le deuil; enfin, s'ils peuvent un jour en obtenir satisfaction, tant qu'ils vivent ils n'en laissent point échapper l'occasion. Ils ne connaissent point l'oubli pour les outrages qu'ils ont reçus; pour eux, c'est un devoir envers leurs parens défunts que de punir ceux qui ont causé leur mort, quand bien même ils auraient succombé par les suites ordinaires de la guerre. Si ces hommes avaient des rapports réguliers avec les nations civilisées, et des objets d'une certaine importance pour occuper leurs ames, la force de leurs affections naturelles et de leurs notions superstitieuses diminuerait par degrés, et leurs ressentimens s'apaiseraient. Il faut espérer que la génération actuelle aura des idées et des sensations différentes, car elle sera mieux instruite des arts de la civilisation, et moins accoutumée à leurs habitudes guerrières.

— J'ai eu un long entretien avec Rewa, le premier pour le rang après Shongui. Il avait appris que son frère avait été tué dans le combat, et, si cette nouvelle était exacte, il se voyait obligé d'aller venger sa mort sur-le-champ. Je lui représentai les calamités de la guerre, et combien il vaudrait mieux pour eux de cultiver les arts de la paix. Il répliqua que son cœur était si brisé en songeant à son frère, qu'il ne pouvait pas se consoler, et qu'avant d'éprouver aucun repos il fallait qu'il eût satisfaction. Je lui dis que je croyais que les chefs de la baie des Iles pourraient se réunir pour construire un bâtiment, et que, dans ce cas, je leur ferais avoir un permis de navigation. Plusieurs d'entre eux désiraient aller à Port-Jackson, et ils pourraient alors le faire quand cela leur plairait. Il répondit que les chefs ne pourraient jamais s'accorder pour avoir un navire, car chacun d'eux voudrait en disposer suivant son gré; il fit observer aussi qu'ils ne permettraient jamais

aux missionnaires de vivre ensemble, attendu que chaque chef voudrait qu'ils habitassent dans sa tribu. Les Nouveaux-Zélandais sont doués de jugement et de réflexion, et ils tâchent de découvrir le motif de toutes les actions d'un homme. C'est pour eux un proverbe ordinaire de dire que « l'on peut voir l'extérieur d'un homme, mais non pas son intérieur ; » et souvent ils me faisaient observer, après que j'avais causé avec quelques-uns de leurs compatriotes : « Vous les entendez bien parler, mais vous ne savez pas ce qui se passe au fond de leurs cœurs. » Quand il plaira à Dieu de leur accorder la connaissance de sa grâce et de son amour, ils deviendront un peuple étonnant. Ils étudient la nature de l'homme avec l'attention la plus assidue, et s'efforcent de découvrir son véritable caractère d'après l'ensemble de sa conduite. Ils détestent un caractère grossier et violent. Entre eux, ils vivent en général en paix et en parfaite harmonie. Je n'ai pas vu d'homme, de femme ou d'enfant en frapper un autre tant que j'ai été dans l'île.

Exemple des Tahitiens compris par les Nouveaux-Zélandais.

Tawa, le fils du feu chef Tepahi, très-beau jeune homme qui avait demeuré avec moi à Parramatta plus de douze mois, me fit des questions sur les motifs pour lesquels les missionnaires ne vendaient ni fusils ni poudre aux naturels. Je répondis qu'ils avaient reçu l'ordre des gentlemen qui les avaient expédiés d'Angleterre, de ne point vendre ces articles, et qu'aucun missionnaire ne pouvait se permettre de le faire à la Nouvelle-Zélande. Comme plusieurs des chefs qui étaient présents avaient été à Port-Jackson, je fis observer que là aucun ecclésiastique ne vendait ni mousquets ni poudre. Ils savaient que je n'avais point de fusils dans ma maison, et qu'ils n'en avaient jamais vu un seul chez moi quand ils y étaient venus. Ils confirmèrent la vérité de ce que je disais. J'ajoutai que nous ne nous mêlions point du gouvernement à la Nouvelle-Zé-

lande; ils faisaient ce qu'il leur plaisait, et les missionnaires devaient jouir du même privilège. Tawa dit que cela était juste, et fit la remarque suivante : « Nous sommes actuellement dans le même état que les Taitiens il y a quelque temps. Les Taitiens ne demandaient que de la poudre et des fusils, et ne voulaient rien autre chose; aujourd'hui qu'ils sont mieux instruits, ils n'en demandent plus. Les Nouveaux-Zélandais ne s'en soucieront plus aussi quand ils seront plus éclairés; avec le temps cela viendra, mais il faut leur donner le temps de s'instruire. » Il ajouta qu'il était allé à la guerre quelque temps auparavant, mais qu'il n'y retournerait point. Tous les chefs acquiescèrent aux observations de Tawa. Je fus charmé de voir que leurs esprits s'étaient éclairés, et qu'ils eussent commencé à considérer ce sujet sous un point de vue aussi juste. Je déclarai que les remarques de Tawa sur la conduite des Taitiens étaient fort exactes, et je leur dis que le brick *Queen Charlotte*, qui la veille avait fait voile de la baie des Iles, appartenait au jeune roi Pomaré; que les Taitiens avaient envoyé à Port-Jackson de l'huile et divers autres articles, en échange desquels ils recevaient du thé, du sucre, de la farine et les habillemens nécessaires; qu'avec le temps les Nouveaux-Zélandais pourraient avoir aussi à eux un navire pour se procurer du sperma-céti, des épaves, etc., qu'ils pourraient vendre à Port-Jackson; et que plusieurs d'entre eux pourraient harponner les baleines, ayant été long-temps employés à bord des baleiniers. Quand ils posséderaient un navire, ils se mettraient au niveau des Taitiens et renonceraient à leurs cruelles guerres. Ils témoignèrent un grand plaisir à l'idée seule d'avoir un vaisseau à eux, pour les mettre en état de se procurer les objets dont ils avaient besoin.

Indices satisfaisans parmi les naturels.

Après le naufrage du *Brampton*, on débarqua sur l'île Motou-Roa une quantité considérable de vivres et de provisions.

Je descendis sur l'île et priai les naturels de protéger à la fois les gens de l'équipage et leurs propriétés : ils m'assurèrent qu'ils allaient monter la garde nuit et jour, et que je pouvais compter que rien ne serait perdu. M. Butler m'informa qu'il y avait eu quelque altercation parmi les naturels, au lieu du naufrage, mais que King-George et les chefs du bord avaient apaisé le différend, et que tout était parfaitement tranquille. Je fus très-content de ce rapport, et de voir qu'une nation sauvage, dont plusieurs de ses membres étaient si pauvres et si misérables qu'ils ne possédaient pas seulement un clou, pût s'abstenir du pillage, en dépit de la tentation violente que devait offrir à leur avidité naturelle le naufrage de tant de propriétés importantes. Je ne pense pas qu'on puisse offrir une preuve plus forte des progrès que ces pauvres peuples ont faits vers la civilisation, que le respect qu'ils conservèrent pour les Européens et pour leurs propriétés dans une circonstance aussi déplorable. Nous étions tous, ainsi que nos effets, tant à terre qu'à bord, complètement en leur pouvoir. Ils eussent pu à chaque instant se débarrasser de nous, et il n'est pas douteux qu'ils n'eussent pris ce parti, si les missionnaires n'avaient pas été établis parmi eux et n'avaient pas gagné leur confiance et leur affection. C'est le cas d'observer que, durant les neuf dernières années, c'est-à-dire depuis le premier établissement de la Mission jusqu'au moment actuel, aucun Européen n'a reçu d'injure de la part des naturels dans toute l'étendue de la côte comprise entre le cap Nord et la rivière Tamise, bien que les habitans eussent été souvent provoqués et maltraités par les matelots et les marins des navires qui les avaient visités. Les Missions ont rendu un service important sous ce rapport. Un navire peut aujourd'hui entrer et mouiller dans la baie des Îles, avec tout autant de sécurité qu'à Port-Jackson. Le temps viendra, sans doute, où les habitans de la Nouvelle-Zélande avanceront non-seulement vers la civilisation, mais encore vers la connaissance et le culte du seul vrai Dieu, et le monde chrétien aura alors sujet de se réjouir et de louer le Seigneur.

Le capitaine Moore, du *Brampton*, m'apprit qu'il avait quitté le navire échoué et transporté tous ses bagages sur l'île Motou-Roa; que les chefs du bord s'étaient tous bien comportés; que dans une circonstance cinq ou six cents naturels avaient entouré le navire dans leurs pirogues, et semblaient disposés à être turbulens; que King-George avait prié le capitaine de rester tranquille et de ne se mêler de rien; qu'alors King-George avait adressé aux naturels un discours qui avait duré plus d'une heure. Il leur représenta les suites funestes des actes de violence ou de pillage qu'ils pourraient commettre, en leur rappelant *le Boyd* et ce qui suivit la destruction de ce navire: puis il prit l'épée du capitaine et leur dit qu'il tuerait le premier homme qui tenterait de monter sur le navire. Par sa présence et sa fermeté, l'ordre et la paix furent rétablis, et le capitaine Moore put emporter du bord tout ce qu'il désira sauver. Le capitaine Moore me dit que, s'il eût fait naufrage sur les côtes de l'Angleterre, les Anglais se fussent montrés mille fois plus importuns que n'avaient été les Nouveaux-Zélandais.

J'ai passé la journée à converser avec les naturels touchant leurs guerres, leur religion et leur pays, d'une manière fort intéressante. Quelques-uns des chefs ont beaucoup voyagé dans l'intérieur, et ils décrivaient plusieurs endroits où le terrain était uni et le sol fertile durant des journées entières de marche; ils décrivaient de hautes terres couvertes de neige, des lacs intérieurs et des sources chaudes situées dans le Sud, avec une grande population. Toutes leurs belles nattes et leurs sculptures se font dans les contrées du Sud, qui sont encore inconnues aux Européens.

Touai devient le chef de sa tribu.

Je suis allé visiter la tribu de Touai, accompagné par le révérend H. Williams et M. Kemp: la distance de Kidi-Kidi est de neuf milles environ par eau.

Nous trouvâmes un nombre immense de femmes et d'enfans

chez eux. Touai, ainsi que son frère Koro-Koro, son oncle Kaïpo et les combattans étaient allés à la guerre. On avait reçu la nouvelle que Kaïpo avait été tué dans le combat et que Koro-Koro était décédé de mort naturelle. Kaïpo était un jeune homme quand le capitaine Cook visita la Nouvelle-Zélande : c'était actuellement un très-beau vieillard et un grand guerrier. Sa veuve et sa fille étaient revêtues de leurs habits de deuil et assises l'une près de l'autre, gardant un profond silence et dans une grande désolation. Toute la tribu était fort affectée de la perte de son chef. Les natifs me dirent que Touai se trouvait sur une petite île peu éloignée de la Tamise, où il attendait le moment où il pourrait rapporter le corps de son frère à la baie des Îles. Ils me prièrent de revenir pour voir le corps de Koro-Koro quand il serait au village.

Un des frères de Touai, qui était présent, me raconta que celui-ci était si contrarié de ces guerres continuelles, qu'il était déterminé à quitter la Nouvelle-Zélande. Maintenant que Koro-Koro qui était si passionné pour les combats n'est plus, peut-être que Touai qui va être le chef de sa tribu usera de son influence pour les en détourner; son frère aîné, qui aime le repos, secondera certainement Touai, si celui-ci souhaite de vivre en paix. Mais, par malheur, quand les autres chefs ne peuvent décider leurs amis du voisinage à les seconder dans leurs expéditions, ils se réunissent pour couvrir ceux-ci de honte en les accusant de lâcheté.

Ils me pressèrent fort d'envoyer un missionnaire pour s'établir dans leur district; ils disaient que depuis long-temps on leur en promettait un, et ils soutenaient qu'ils y avaient des droits, puisque Koro-Koro était allé le premier à Parramatta pour les chercher, et que Touai avait ensuite été le premier en Angleterre. Jusqu'aujourd'hui aucun missionnaire ne s'est établi parmi eux, parce que tous les guerriers du Nord et de la baie des Îles, dans leurs courses, ont coutume de passer par cet endroit, ce qui les incommoderait fort et les exposerait à être pillés; car les Nouveaux-Zélandais ressemblent beaucoup

aux soldats en temps de guerre, qui se plaisent trop souvent à piller et à détruire les propriétés. J'espère qu'un jour viendra où un missionnaire pourra leur être destiné, et résider en sûreté dans leur tribu qui compte un grand nombre d'enfans. Si Touai revenait avant mon départ, je pourrais savoir quelles sont ses intentions actuellement que son frère est mort. Il pourrait se rendre fort utile à ses compatriotes.

Heureuses dispositions de Wai-Kato.

J'ai été très-satisfait d'apprendre que Wai-Kato s'était bien comporté envers les missionnaires depuis son retour d'Angleterre. J'ai eu plusieurs conversations avec lui sur la situation de la Nouvelle-Zélande. Il m'a dit que plusieurs milliers de naturels avaient été tués depuis son retour; et qu'à la demande pressante de Shongui, il l'avait accompagné vers la rivière Tamise dans son expédition contre Inaki. Les scènes de carnage et de cannibalisme qui eurent lieu pendant et après la bataille où Inaki fut tué, furent si affreuses et lui firent tant d'horreur, qu'il ne put manger durant près de quatre jours. Il s'exprimait avec énergie sur le cannibalisme de ses compatriotes, et déclara qu'il ne retournerait plus à la guerre. Shongui l'avait sollicité de l'accompagner dans sa dernière expédition contre Roto-Doua, mais il s'y était refusé. Il ajouta que les Nouveaux-Zélandais ne renonceraient jamais à combattre, et qu'il ne voulait plus vivre dans ce pays; il me demanda si je lui accorderais quelque protection dans le cas où lui et sa famille viendraient à Port-Jackson. Je lui en fis la promesse. Il dit qu'il avait vu Shongui depuis son retour, et que celui-ci lui avait annoncé que son intention était d'entreprendre une autre expédition contre Tara-Nake aussitôt que j'aurais quitté la Nouvelle-Zélande, mais qu'il attendrait pour cela mon départ. Il me demanda si j'avais vu Shongui et si nous étions amis: je lui répondis que nous nous étions vus et que nous étions bien ensemble. Il pensait que notre discussion à Port-Jackson avait

pu rompre notre amitié, et il témoigna le plaisir que lui causait notre réconciliation. Il désirait que les Anglais vinssent prendre possession du pays, car il était convaincu que les calamités publiques ne cesseraient que du moment où il existerait un pouvoir suffisant pour arrêter les maux de la guerre. J'ai entendu plusieurs chefs exprimer le même vœu.

Quant à Wai-Kato et à plusieurs autres chefs, ils avaient honte de ne point prendre part à une expédition, quand ils étaient convoqués, quelque éloignés qu'ils fussent des combattans, car ils étaient traités de lâches en agissant ainsi. Cependant le premier était résolu à quitter le pays plutôt que d'être forcé à combattre.

Wai-Kato s'occupe maintenant de la culture de sa ferme, ainsi que du soin de sa femme et de sa famille à laquelle il est fort attaché. A notre arrivée à bord du *Brampton*, je lui fis cadeau d'une bêche et de quelques instrumens tranchans, ce dont il fut très-reconnaissant. Je lui assurai que s'il n'allait pas à la guerre, il aurait chaque année une couverture ou quelque autre article de valeur en présent. Je m'informerais de sa conduite, et si j'apprenais qu'il se fût appliqué à l'agriculture, je me souviendrais de lui. Wai-Kato est retourné à terre, bien satisfait de notre entrevue; son courage s'était ranimé. Depuis son retour d'Europe, il a eu le temps de réfléchir à ce qu'il avait vu et entendu; il paraît en avoir beaucoup profité. Je fus content de plusieurs de ses observations. Il désirait qu'un missionnaire fût envoyé à la rivière Tamise, et dit que dans ce cas il irait y demeurer. Je lui répliquai que cela ne pouvait avoir lieu pour le moment, mais que dans quelque temps on pourrait s'en occuper.

Georges de Wangaroa.

A Wangaroa je m'entretins avec Georges de l'affaire du *Boyd*. Il me dit qu'il avait été méprisé et insulté par différentes tribus pour avoir détruit ce navire, et que cet événement lui

avait causé beaucoup de soucis, attendu que ses voisins n'avaient pas voulu se réconcilier avec lui. Il disait qu'il avait envie de visiter encore une fois Port-Jackson, mais qu'il avait peur d'être pendu s'il y allait. Il pensait qu'il pourrait maintenant s'y hasarder, attendu qu'il avait quelques Européens dans son établissement qui lui serviraient d'otages; car, s'il était pendu, ses gens pendraient à leur tour les Européens. Il me demanda si je veillerais sur lui dans le cas où il risquerait ce voyage. Je lui en fis la promesse, et déclarai que le gouverneur de Port-Jackson ne le ferait point pendre, parce que le capitaine du *Boyd*, le premier, l'avait fait fouetter. Georges répondit qu'actuellement qu'il était mieux instruit, il ne commettrait plus une semblable action; que cependant il n'irait pas encore à Port-Jackson, mais que la fille de son frère y accompagnerait madame Leigh, et que si elle n'était point pendue, il ferait ensuite lui-même ce voyage. En conséquence, il fut arrêté que la nièce de Georges partirait avec madame Leigh; mais son père était très-inquiet de savoir si elle ne serait pas pendue. Il disait : « Nous sommes réconciliés avec vous, mais nous ne pouvons pas croire que vous le soyez avec nous; vous demanderez des sacrifices pour ceux qui ont péri sur le *Boyd*. » Parmi eux c'est une loi d'exiger la vie pour la vie; et ils ne croient pas qu'on puisse apaiser le courroux de la Divinité autrement que par des sacrifices humains. Il sera impossible de détruire les craintes de ce peuple jusqu'au moment où ils auront acquis la preuve que nous ne voulons point venger la mort des hommes du *Boyd*. Leur religion ne leur permettrait point de laisser un pareil attentat impuni, et ils ne sauraient s'imaginer que la nôtre puisse nous le permettre.

Le lendemain matin la nièce de Georges nous accompagna, après avoir fait de tendres adieux à ses amis qui pleuraient tous. Son père était très-alarmé sur son compte, et nous accompagna au navire; il me demanda à plusieurs reprises si elle ne serait pas pendue à son arrivée dans la Nouvelle-Galles.

du Sud. Je lui assurai le contraire; il me pria, si cela arrivait, de lui renvoyer son corps afin qu'il pût voir ses os.

Avant que nous missions à la voile, Georges vint de Wangeroa pour me voir ainsi que M. Leigh. Je suis bien aise qu'il soit si attentif pour les missionnaires. C'est pourtant l'homme qui, quatorze ans auparavant, détruisit l'équipage du *Boyd*, et devint l'effroi de tous les Européens, qui vit aujourd'hui avec les prédicateurs de l'Evangile. Une maison de missionnaires est élevée en vue du lieu même où les hommes de l'équipage furent tous dévorés par ces cannibales!...

(*Missionnary Register*, novemb. 1824, pag. 510 et suiv.)

M. Davis, en parlant des Nouveaux-Zélandais avec qui il se trouvait à Parramatta en 1823, écrivait :

« Nous avons quelquefois sept ou huit de ces insulaires avec nous. Ils sont affectueux, honnêtes et sincères. J'en ai souvent entendu parler comme d'un peuple traître et perfide, mais je crois que ces rapports sont mal fondés, et ils le prouvent; car s'ils ont quelque mécontentement contre M. Marsden qu'ils estiment comme leur père, ils le lui disent sur-le-champ sans hésiter. »

Il ajoute un peu plus loin :

« C'est une race d'hommes distinguée et capable d'apprendre toute sorte de choses. Quelques-uns savent lire passablement. Nos enfans les aiment tendrement; ils caressent leurs faces tatouées qui les amusent beaucoup. Les naturels restent assis des heures entières pour recevoir les leçons de nos enfans. »

Un peu plus tard, il disait :

« J'ai eu quelques Nouveaux-Zélandais à instruire durant

un certain temps, et il m'est agréable de vous dire que j'ai été très-content de leur conduite et de leurs dispositions. Ils apprennent fort vite à lire et à écrire, et ils se montrent appliqués et reconnaissans de l'instruction qu'on veut bien leur donner. C'est un peuple très-intelligent, et qui paraît susceptible d'apprendre en peu de temps tous les arts utiles à la civilisation. Nous avons maintenant ici avec nous neuf beaux jeunes gens et un petit garçon. Le matin, je leur montre à lire jusqu'à dix heures, puis je les fais travailler hors de la maison jusqu'à deux heures; ils vont dîner, et ensuite je leur montre à écrire. »

(*Missionary Register*, fév. 1825, pag. 100.)

MM. Leigh et White, dans l'année 1823, voulurent s'établir à Wangari, à soixante-dix milles au S. E. de la baie des Iles, et s'y rendirent dans cette intention. Mais ils reconnurent que, par suite des dernières guerres, les habitans avaient été détruits, ou s'étaient enfuis dans les bois. En conséquence, ils se fixèrent à Wangaroa, où ils achetèrent du chef Georges, par l'entremise de M. Marsden, le terrain nécessaire pour leur station. Peu après, M. et madame Turner et M. Hobbs vinrent se joindre à eux. Toutes ces personnes appartiennent à la Société des missionnaires de Wesley.

(*Missionary Register*, févr. 1825, pag. 101.)

Touai vient de mourir : après de cruelles souffrances, il a quitté cette vie le 17 octobre 1824. (Voyez ci-contre le portrait de ce chef.) Le capitaine Loek, du *Mary*, alors mouillé dans la baie, apprit qu'il était très-mal à terre, n'ayant d'autre ressource que de l'eau et de la racine de fongère. Sa tribu avait considérablement souffert des troupes de pillards qui étaient tombées sur elle des diverses parties de la baie. Le capitaine l'envoya chercher dans son canot, pour lui procurer les secours de la médecine et une nourriture convenable. Mais il était trop tard, Touai mourut à bord. Sa

tribu tua un esclave pour empêcher sa mort, et quatre autres furent sacrifiés pour apaiser ses mânes !

.. (*Missionary Register*, juin 1826, pag. 304.)



En février 1825, Shongui quitta la baie des Iles avec quatre cents hommes environ, et alla se joindre à un nombre beaucoup plus considérable, afin de venger sur le peuple de Kai-Para la perte qu'il avait éprouvée quelques années auparavant, avant que sa troupe fût pourvue de mousquets. Ces armes seules lui ont assuré cette fois-ci la victoire; mais il a perdu son fils aîné, qui était un beau jeune homme âgé de vingt ans, avec plusieurs autres chefs. Les missionnaires parlent ainsi de l'esprit guerrier de ces naturels :

« Le grand cri des naturels est : « Qui nous donnera des mousquets, du plomb et de la poudre? » Parmi eux, personne ne cherche Dieu, ni son Christ, ni le salut de son âme. Ils sont sans pitié pour leurs esclaves et ceux que leur caprice rend leurs ennemis. Pour un mousquet, un Nouveau-Zélandais s'assujettira aux travaux les plus pénibles durant plusieurs mois. Dans le fait, c'est son idole : il l'estime au-dessus de tout ce qu'il possède : pour une telle arme, non-seulement il cédera ses esclaves, mais il prostituera même ses enfans aux marins affligés de maladies honteuses. »

M. Williams écrivait en 1824 :

« Les naturels pensent qu'il y a une grande différence entre notre Dieu et le Dieu de la Nouvelle-Zélande; mais ils se contentent de considérer qu'il est fort bien à nous d'observer les ordres de notre Dieu, et qu'ils doivent rester soumis à la juridiction du leur. »

Le 31 mars 1825, le même missionnaire mandait :

« Nos visites aux naturels ont lieu comme de coutume; ils s'intéressent assez généralement aux passages historiques de l'Écriture; mais ils sont tout-à-fait insensibles à la nécessité de la rédemption, autant même que les animaux le pourraient être. Un dimanche, nous demandâmes à un chef que nous visi-

tions, pourquoi son peuple n'était pas venu assister à nos instructions, attendu qu'il était prévenu de notre arrivée : il répondit que ses gens ne se souciaient point de ces sortes de choses, qu'ils ne s'occupaient que de manger, boire et combattre; il les avait prévenus, mais ils n'avaient pas voulu venir : si nous étions venus pour leur parler de toute autre chose, ou leur donner des objets de commerce, nous les aurions vus accourir en foule.... Lorsque nous leur parlons de l'œuvre de la rédemption, ils disent qu'ils ne peuvent rien comprendre à cela, et sur-le-champ ils se retirent dans leurs cabanes. »

Au sujet des dispositions de Shongui envers les missionnaires en 1825 :

« Quoiqu'ennemi déclaré du christianisme, Shongui est généralement sur un pied amical avec les missionnaires. Cependant il est sujet à d'étranges boutades. M. Shepherd ayant éprouvé quelque violence de la part des habitans de Kidi-Kidi, les missionnaires firent des recherches à ce sujet, et représentèrent à Shongui que si l'on agissait ainsi à leur égard, on ne permettrait pas à d'autres Européens de venir s'établir chez lui; mais il témoigna à cet égard l'indifférence la plus complète, et se contenta de répondre : « Vous êtes libres de vous en aller ou de rester. »

Au commencement de l'année 1825, la mauvaise conduite des naturels et les violences qu'ils exercèrent envers les missionnaires de Wangaroa, obligèrent ceux-ci à chercher un asile pour un temps chez leurs confrères de la baie des Iles. Déjà, dans le mois de juin de l'année précédente, ils s'étaient portés à des menaces suivies d'un commencement d'exécution envers le navire qui portait les députés de la Société des missionnaires de Londres, lorsqu'il toucha dans leur rade. Sans l'arrivée du chef Georges et de M. White qui parurent tout-à-coup dans la baie, il est probable que le navire eût été enlevé.

Enfin, au mois de mars 1825, ils firent main basse sur le baleinier *le Mercury*, de Londres, qu'ils pillèrent entièrement. Le navire fut perdu, et l'équipage se sauva comme il put à la baie des Iles, heureux d'avoir échappé à la mort. Le même jour, MM. White et Turner, missionnaires de Wangaroa, furent attaqués par les naturels et cruellement maltraités.

M. White écrivait à cette même époque :

« Georges, l'un de nos principaux chefs, est dangereusement malade. Au cas où il mourrait, il a demandé que les naturels de Shouki-Anga vinssent nous dépouiller de tout ce que nous possédions, et peut-être nous tuer, comme *outou* ou satisfaction pour la mort de son père qui périt lors de la prise du *Boyd*, et pour qui, dit-il, il n'a pas encore eu satisfaction. Ses frères m'ont souvent répété qu'à sa mort nous serions *ta-wati*, brisés ou dépouillés de toutes nos propriétés. La demande de Georges est considérée comme la volonté dernière d'un homme qui va entrer dans le monde des esprits, et elle s'adresse à des êtres pour qui rien n'est plus doux que la *vengeance*, et qui, je n'en doute pas, seront enchantés d'exécuter un tel vœu. »

Les missionnaires restèrent à Kidi-Kidi jusqu'au 27 juin. Georges de Wangaroa mourut en avril. Mais les naturels parurent effrayés de l'idée de perdre les missionnaires; et comme les affaires prirent un meilleur aspect, on se décida à conserver cette station le plus long-temps possible. **

(*Missionary Register*, mars 1826, pag. 160 et suiv.)

M. Hall écrivait en 1825, au sujet des charmes ou sorcèges chez les Nouveaux-Zélandais :

Un jour, M. King et moi, sur notre route à Kidi-Kidi, nous débarquâmes près d'une source d'eau fraîche pour prendre un peu d'eau, et nous fûmes alarmés en voyant que nous avions

presque poussé le canot sur trois cadavres étendus l'un contre l'autre au bord de l'eau ; au travers de quelques broussailles. Ces malheureux avaient été massacrés dans la matinée ou la veille au soir. Près de ces corps était un gros paquet de bois, et un endroit préparé pour les faire cuire ; une pirogue était mouillée à peu de distance, et portait des marques sanglantes, mais nous ne vîmes point de naturels. Quand nous arrivâmes à Kidi-Kidi, les habitans nous dirent que ces cadavres étaient ceux de trois esclaves qui avaient été sacrifiés pour avoir exercé le *makoutou* sur un chef, c'est-à-dire pour avoir pratiqué un sortilège, ou avoir fait de mauvaises prières qui avaient causé sa mort. C'est ainsi que plusieurs de leurs prisonniers de guerre perdent la vie par suite de leurs idées superstitieuses. »

La scène suivante, suscitée en 1826 aux missionnaires de Pahia par l'ariki Toï-Tapou et naïvement racontée par M^{me} Williams, donne un exemple des inconvéniens que les Européens avaient souvent à essayer parmi les sauvages turbulens de la Nouvelle-Zélande :

Un chef très-important, nommé Toï-Tapon, qui réside à deux milles environ d'ici, a tout mis en désordre dans l'habitation. Au lieu de frapper à la porte, comme d'ordinaire, pour être introduit, il a sauté par-dessus la palissade faite en *taihepa*, ou en petits pieux de bois. M. Fairburn lui a dit qu'il était un *tangata kino*, un méchant homme ; qu'il était venu comme un *tangata taehae*, un voleur, et non pas comme un *rangatira*, un gentleman, en escaladant la palissade. Sur-le-champ le chef se mit à trépigner et à gambader comme un fou, en attirant autour de lui les voisins par les cris et le vacarme qu'il faisait. Il agitait son *mere* (instrument de guerre en pierre verte que chacun d'eux porte caché sous sa natte), et brandissait sa lance en sautant comme un chat, et la dirigeant avec fureur contre M. Fairburn. M. Williams lui dit qu'il se

comportait fort mal, et refusa de lui toucher la main : le sauvage, car tel il paraissait vraiment alors, se dépouilla pour combattre, ne gardant sur lui qu'une simple natte, semblable à celle que portent les jeunes filles. MM. Williams et Fairburn le regardèrent avec une indifférence marquée; quand ils s'en allèrent, il s'assit pour reprendre haleine, et comme ces deux messieurs se dirigeaient vers la plage, il sortit du jardin.

Quand M. Williams revint, il vit quelques nattes étendues par terre, qu'il jugea appartenir à Toï : il les jeta dehors, ferma la porte et alla au fond de la maison. Peu après, cet homme furieux accourut du rivage, et arrachant une longue perche, il en frappa contre la porte. Voyant qu'elle résistait à ses efforts, il sauta de nouveau par-dessus la palissade, il recommença ses gestes sauvages, et quand M. Williams parut, il dirigea sa lance contre lui. Sans y prendre garde, M. Williams s'avança vers lui; mais, bien que tremblant de rage, le sauvage n'envoya point sa lance. Il dit qu'il s'était blessé au pied en sautant sur la palissade, et demanda un *outou*, ou un païement pour sa blessure. Comme on lui répondit qu'il n'en aurait point, il se dirigea vers le magasin, et s'empara d'un vieux pot de fer en guise d'*outou*. Il voulut sauter par-dessus la palissade, mais le poids du vase l'en empêcha, et il se dirigea vers la porte : alors M. Williams s'élança sur lui, il lui arracha le pot des mains, et s'appuya le dos contre la porte pour l'empêcher de s'enfuir; il appela aussi quelqu'un pour emporter le pot que Toï tenta plusieurs fois de reprendre. En même temps celui-ci agitait son *mere* et sa lance avec des gestes furieux, tandis que M. Williams tenait ses bras croisés en le regardant d'un air qui annonçait une résistance froide et déterminée. Comme je guettais par la fenêtre avec un vif sentiment de crainte, cette scène me rappela celle d'un homme qui, attaqué par un taureau sauvage et furieux, fixa hardiment ses yeux sur cette bête féroce, et la tint ainsi en échec. Notre forgeron étant survenu et s'étant emparé du pot, poussa Toï par les épaules; tout en cédant, celui-ci continua ses

menaces; malgré sa taille gigantesque, son agilité était surprenante : il courait çà et là, la lance à la main, comme un enfant qui joue à la crosse. En pareil cas, les guerriers de la Nouvelle-Zélande sautaient sur le côté, en se battant les hauches et frappant du pied en mesure et avec des gestes affreux : tantôt ils s'arrêtaient tout court, tantôt ils s'acroupissaient, la poitrine gonflée et haletant avec force, comme pour exciter leur rage au dernier degré de violence, avant de donner le coup fatal.

M. Fairburn revint au moment où Toï s'assit pour reprendre haleine, et ils parlèrent long-temps ensemble : Toï réclama son *outou*, et déclara qu'il resterait là tout le jour, le lendemain, et cinq autres journées encore; qu'il engagerait un grand combat, et que le lendemain, « dix, dix, dix, et puis dix hommes, levant en l'air ses doigts à chaque fois, arriveraient, mettraient le feu à la maison et brûleraient le magasin. » Quand MM. Williams et Fairburn purent dire un mot à leur tour, ils lui répondirent : « Qu'est-ce que cela signifie, monsieur Toï ? Vous causez beaucoup; vous plaisantez, monsieur Toï. »

Durant la prière, il resta plus tranquillement assis derrière la maison, auprès du feu des naturels, c'est-à-dire de ceux qui nous étaient attachés. Sa femme, quelques personnes des deux sexes qui étaient venues avec lui, Apou, la femme de Waraki, l'un de nos solides amis, et d'autres, regardaient par la fenêtre, et un ou deux chefs s'assirent dans la chambre. Tekoke, notre chef, était absent.

Après les prières, Toï vint à la fenêtre, et, sans cérémonie, mit la jambe dessus, en montrant son pied, et demandant le *outou* pour le peu de sang qui en coulait. M. Williams lui dit de s'en aller, et de revenir le lendemain comme un *gentleman*, de frapper à la porte comme MM. Tekoke, Watou, Houroto, Waraki, etc.; qu'alors il lui dirait : « Comment vous portez-vous, monsieur Toï-Tapou ? » et qu'il l'inviterait à déjeuner avec nous. Celni-ci répondit qu'il avait trop de mal

aux pieds pour pouvoir marcher ; il renouvela son intention de rester là plusieurs jours et de brûler la maison ; après avoir parlé quelque temps, il entra de nouveau dans une colère épouvantable. Nos amis, en regardant par la fenêtre, m'adressaient souvent la parole, et s'écriaient l'un après l'autre : « Eh ! mère (c'est le titre que les filles et les femmes du pays donnent par amitié aux femmes des missionnaires) — *Aie ! maï* (venez) *apopo* (demain vous verrez un grand feu ; la maison — Oh oui ! — Les enfans morts — tons morts — un grand nombre d'hommes — un grand combat — beaucoup de mousquets). »

M. Williams rentra dans la maison, me pria de me coucher, ferma les fenêtres, et recommanda au forgeron de veiller avec soin. Les chefs, nos amis, s'enveloppèrent dans leurs nattes fourrées, et allèrent dormir sur des paquets de *taihepa*. Tandis que nous nous mettions au lit, Toï commença à chaoter, ou plutôt à hurler d'un ton lugubre certaines paroles, et M. Fairburn nous apprit qu'il le faisait pour jeter un charme sur nous ; car ce malheureux, victime de la superstition et esclave de Satan, imaginait, par ce moyen, rendre notre mort infaillible.

Nous fûmes éveillés de grand matin par les cris de Toï et d'autres naturels, qui ne cessèrent d'arriver jusqu'au moment où notre habitation en fut tout-à-fait environnée. Avant de déjeuner, M. Williams avait été obligé de pousser Toï de force hors de la cour, parce que, dans un transport de rage, il s'était saisi d'un pauvre petit chevreau. Au déjeuner, j'avais préparé du thé pour plusieurs de nos amis, et, curieux de voir comment Toï le recevrait, nous lui en envoyâmes une pinte toute pleine hors de la porte, où il se tenait assis par terre avec une gravité taciturne, entouré d'une foule de ses partisans qui s'étaient assemblés pour le combat. Au travers de la palissade, nous le vîmes boire son thé, et j'eus l'espoir que cela pourrait le rafraîchir ; mais il ne tarda pas à gambader de nouveau dans la cour, avec plusieurs autres guerriers à figures hideuses, armés de lances et de haches d'armes, et quelques-uns de mousquets.

Nos jeunes filles du pays étaient toutes dehors; madame Fairburn et moi nous étions prisonnières chez nous, et nos fenêtres furent tout le jour masquées par les têtes des naturels qui regardaient chez nous. J'en fus bientôt excédée, et leurs remarques cessèrent de m'amuser; il faisait extrêmement chaud, et nous étions privées du grand air. Les pauvres enfans commençaient à languir par défaut d'air et de liberté.

Vers cinq heures, M. Williams, qui s'était rendu au milieu des naturels, vint à la fenêtre de la chambre à coucher, et nous dit que tout était plus tranquille et que les naturels se dispersaient. En conséquence, je fis passer deux des enfans par la fenêtre; mais à peine leurs pieds touchaient à la terre, qu'on entendit tout-à-coup des coups violens qui semblaient appliqués derrière le magasin; on eût dit qu'on voulait ouvrir une brèche au travers des murs de bois. Les enfans furent replacés en hâte dans la chambre, et M. Williams courut sur le terrain. Le tumulte et les clameurs devinrent très-grands. Les enfans étaient fortement persuadés que les naturels allaient tuer leur père. Comme j'étais assise au milieu de la chambre à coucher, avec un enfant au sein et les trois autres collés contre moi, je vis par la petite fenêtre de la salle, une fois la première émeute passée, un homme pointer son fusil vers la maison, prêt à faire un effort pour y entrer, et mon mari se jeter au-devant de lui. Alors mes craintes furent portées au plus haut degré; cependant je conservai assez de courage pour résister aux souffrances qui vinrent déchirer mon âme dans ce moment terrible. Les chers enfans, criant et sanglottant, tombèrent à genoux, et répétèrent avec moi une prière inspirée par la circonstance. Le bruit continua; ils secouèrent plusieurs fois nos faibles murailles de bois, mais la maison résista et les enfans devinrent plus calmes. Je voulus rassurer l'aîné, en lui disant que plusieurs des naturels étaient de nos amis, et qu'ils tâcheraient de sauver papa. « Oh! maman, s'écria l'enfant, que nos amis sont d'effrayantes créatures! »

Les femmes en dehors défendaient l'accès de notre fenêtre,

en criant de temps en temps : « *Eh modder! eh modder! te na ra ko koe modder!* (mère! mère! prenez courage, mère!) » Enfin Apou vint nous montrer sa bonne et affectueuse figure, en m'annonçant que le combat était fini pour la journée; que tous les hommes étaient partis, et qu'elle s'était vaillamment battue pour nous; car les femmes combattent aussi à la Nouvelle-Zélande. Je débarrai de bon cœur la porte, pour laisser entrer M. Williams qui nous dit que tout était fini. Cette seconde querelle avait été tout-à-fait distincte de la première. Durant la dernière affaire, Toi était resté en repos, et penchait même en quelque sorte pour nous. Pour complaire aux vœux réunis des chefs nos amis, le pot en litige lui avait été donné, et il était retourné chez lui.

(*Missionary Register*, décembre 1826, pag. 613 et suiv.)

Le 24 janvier 1825, le petit schooner *le Herald*, de cinquante-cinq à soixante tonneaux, construit par les missionnaires de la Nouvelle-Zélande à Pahia, fut lancé beureusement aux acclamations des naturels. Le 20 février il partit pour son premier voyage, et arriva à Sydney le 7 mars; il quitta Sydney le 18, et fut de retour à la baie des Iles le 25 du même mois. Ce petit navire se trouva avoir d'excellentes qualités. Ce fut à cette époque que Rangui-Touke, fils de Tekoke, alla à Port-Jackson où il resta quelque temps... *Le Herald* se perdit à l'entrée du Shouki-Anga, le 6 mai 1828.

(*Missionary Register*, décembre 1826, pag. 617 et 619, et décembre 1828, pag. 630.)

Voici le récit des événemens qui amenèrent la ruine de la Mission de Wangaroa au commencement de l'année 1827 :

La mission Wesleyenne sur la Nouvelle-Zélande fut commencée au mois de juin 1823. Elle était établie dans une belle

et fertile vallée, aujourd'hui nommée Wesley-Dale, et située à sept milles environ de l'embouchure d'une rivière qui se décharge dans la baie de Wangarou, et à vingt milles à peu près à l'ouest de Kidi-Kidi, l'établissement le plus voisin de la société des missionnaires de l'Eglise dans la baie des Iles. On avait élevé une maison solide et commode, avec une grange, un atelier de charpentier et diverses autres bâties accessoires. On avait formé un excellent jardin d'un bon rapport, son étendue, jointe à celle d'une pièce de terre cultivée en blé, comprenait environ quatre acres. Tout l'établissement était environné d'une belle palissade, et présentait un honorable échantillon de la civilisation anglaise au milieu d'un peuple barbare.

Les naturels qui occupaient la vallée montaient à près de deux cents, et prenaient le nom de tribu de Ngate-Oudon; ils avaient à leur tête plusieurs chefs, et le principal était Tepouhi. A la distance de vingt milles demeurait une autre tribu, appelée Ngate-Po, qui comptait six ou sept cents hommes. Les travaux des missionnaires s'étendaient aux naturels de ces deux tribus.

Nous commençons à éprouver des encouragemens dans ces travaux; la partie la plus fatigante et la plus désagréable de notre entreprise avait été accomplie, et nous avions de grandes espérances de la voir prospérer et s'accroître. Du reste, cet avenir florissant, par les décrets mystérieux de la Providence, s'est tout-à-coup obscurci, et nos brillantes espérances se sont évanouies, du moins pour le moment.

Durant quelque temps, différens bruits avaient circulé dans la vallée, touchant certains projets que le célèbre chef Shongui avait en vue. Les uns prétendaient qu'il avait envoyé l'ordre à Tepouhi de se retirer sur un autre point du pays, pour lui faire place, car il avait l'intention de prendre possession de notre vallée; suivant d'autres, Shongui voulait fixer sa résidence dans le pays de Ngate-Po. Bien qu'on ne pût ajouter une foi entière à ces bruits vagues, il était évident que

Shongui méditait quelque opération importante, et, d'après ce qu'on connaissait de son caractère, les plus avisés conjecturaient que ses desseins ne pouvaient être que méchants.

Cet homme extraordinaire avait presque été réduit au désespoir par divers malheurs domestiques tout récents. Son fils aîné, jenne homme qui promettait beaucoup et sur lequel se réunissaient toutes ses espérances, avait été tué dans une bataille. Sa fille aînée était morte de consommation; tandis qu'elle était malade, son mari avait été surpris dans un commerce incestueux avec la femme favorite de Shongui; cette femme se pendit, aidée dans cette action par la sœur même de Shongui, qui, pour ce crime, manqua aussi perdre la vie; car son frère, furieux, tira deux fois sur elle, mais la manqua à chaque coup. Une autre de ses femmes fut tuée malgré lui, pour satisfaction de la mort de l'adultère, et le coupable amant mit fin à son existence en se tirant un coup de fusil au travers du corps. Ces affreuses calamités brisèrent le cœur de Shongui, et quelques-uns des naturels, se conformant à la coutume générale qui est d'*opprimer un homme quand il est dans la détresse*, en profitèrent pour le dépouiller de ses propriétés.

Par suite de ces événements, son esprit fut poussé au plus haut point d'exaspération, et il résolut d'abandonner les lieux qui avaient été pour lui le théâtre de tant d'infortunes, et qui les rappelaient sans cesse à sa mémoire. Dans un pareil état de fureur et d'irritation, il était fort à craindre que partout où ce chef porterait ses pas, il n'y fût accompagné par la guerre et les massacres. Il avait suffi des soupçons vagues qui s'étaient répandus autour de nous touchant son intention de venir dans le voisinage, pour semer partout l'alarme et la consternation.

Enfin nous reçûmes la nouvelle qu'il s'était mis en route pour le havre de Wangaroa, mais que les vents contraires l'avaient contraint de relâcher à Rangui-Hou, où se trouvait un établissement des missions de l'Église, occupé par MM. King et Shepherd. Tandis que l'expédition se trouvait sur ce point,

le bruit courut aussi que quelques-uns de ceux qui en faisaient partie avaient exprimé le dessein de piller notre habitation : nous conçûmes déjà quelques craintes, et, sans ajouter foi à tout ce qu'on nous disait, nous ne pûmes nous empêcher de sentir que notre situation devenait inquiétante.

Le jeudi soir, 4 janvier 1827, tandis que nous assistions à l'office divin avec les naturels attachés à notre service, nous fûmes troublés par la nouvelle si long-temps redoutée qui annonçait l'arrivée de Shongui dans le havre. Ce fut le père d'un jeune garçon au service de la Mission qui apporta ces nouvelles, et qui venait avertir son fils de chercher avec lui son salut dans la fuite. Tout fut alors sans dessus dessous, et l'anxiété fut très-grande, car les véritables intentions de Shongui étaient encore enveloppées d'un voile mystérieux. La nuit suivante tout l'établissement retentit des cris des naturels. Tepouhi, de concert avec son frère et plusieurs des principaux personnages, accompagnés de leurs esclaves, s'enfuirent à Shouki-Anga, place distante de quarante milles environ.

Le dimanche matin, la fille de Shongui et la femme de Tarcha, l'un de ses principaux alliés, avec plusieurs de leurs partisans, remontèrent la rivière. Elles venaient nous apprendre que Shongui n'avait point le projet de visiter notre village, bien qu'il fût irrité contre Tepouhi pour avoir pris la fuite; elles demandaient en même temps que quelques-uns de nos guerriers allassent assister Shongui dans l'attaque qu'il se proposait de tenter le jour même contre les Ngate-Po. Pour mieux les déterminer, on leur rappelait l'obligation de tirer vengeance de cette tribu, pour avoir massacré quelques-uns de leurs amis peu d'années auparavant. Les hommes de Ngate-Oudou se prêtèrent volontiers à cette requête; sur-le-champ ils descendirent la rivière, charmés de voir que l'orage qui semblait les menacer allait éclater sur la tête de leurs voisins.

Le lundi nous apprîmes qu'une escarmouche où deux ou trois hommes avaient été tués, avait eu lieu entre le parti de Shongui et celui des Ngate-Po; que le premier avait été ré-

poussé du pà ou forteresse situé sur le sommet d'une colline élevée et presque inaccessible; où les Ngate-Po avaient pris position, et qu'un engagement général et plus sérieux était remis au lendemain.

Nos guerriers revinrent dans ce jour du champ de bataille, pour chercher leurs femmes et leurs enfans. Pour raison de cette démarche, ils prétendirent que si quelques-uns de leurs ennemis apprenaient que leurs femmes et leurs enfans étaient demeurés sans défense, ils viendraient les faire périr, et qu'ils avaient des sujets de soupçonner d'un projet semblable la tribu de Barawa, pour leur demander *outou* ou satisfaction de leurs hostilités contre les Ngate-Po. En conséquence, dans la soirée, tous les naturels s'embarquèrent dans leurs pirogues, emportant avec eux tous leurs effets, et ils descendirent la rivière pour aller rejoindre l'armée dans le havre. Ils nous quittèrent avec toutes les marques d'une amitié apparente et d'un intérêt réel pour notre salut : ils nous déclarèrent que nous devions nous attendre à être pillés, mais qu'ils espéraient que nos vies seraient respectées.

Abandonnés désormais à nous-mêmes et tout-à-fait à la merci des maraudeurs de chaque parti qui voudraient abuser de notre position, le mardi matin nous nous décidâmes à instruire nos amis de la baie des Iles de l'état de nos affaires, et à réclamer leur assistance. Mais vers midi, comme nous étions occupés à leur écrire, dix ou douze hommes armés appartenant aux Nga-Pouis, qui forment la tribu de Shongui, débarquèrent d'une pirogue, dans laquelle ils étaient venus du havre, et, après avoir franchi notre palissade, ils s'avancèrent vers la maison. Nous marchâmes au-devant d'eux, et leur demandâmes ce qu'ils désiraient. Ils répondirent : « Nous sommes venus pour emporter vos effets et brûler vos maisons; car votre place est abandonnée, et vous êtes un peuple brisé. » Heureusement pour nous, plusieurs des hommes de cette bande étaient connus de miss Davis, jeune dame de la mission de l'Église, qui se trouvait alors en visite chez nous.

Quand ils la virent, ils furent visiblement intimidés; car ils craignirent, s'ils commettaient quelque violence contre nous, que quelques-uns de leurs chefs ne prissent notre parti et ne les punissent, d'autant plus que le chef de leur troupe n'était qu'un prisonnier, et qu'en conséquence il n'avait aucun droit pour se hasarder à une entreprise de ce genre. Du reste, ils se montrèrent fort importuns, et nous dérobèrent plusieurs cochons. Voyant qu'ils ne pouvaient pas tromper notre vigilance, ils se dirigèrent vers les plantations des naturels, où ils trouvèrent quantité de patates douces qu'ils enlevèrent. À leur retour, ils nous firent une seconde visite; et furent encore plus importuns qu'auparavant; ils enfoncèrent une de nos maisons et essayèrent de piller tout ce qui leur tomba sous les mains. Avant de nous quitter, ils nous signifèrent que nous pouvions nous attendre à un pillage général pour le lendemain. Un jeune naturel, qui était resté avec nous, leur entendit dire que leur troupe était trop faible pour nous voler; que s'ils le faisaient, ils se feraient remarquer, et courraient le risque d'être tués; mais que s'ils étaient en plus grand nombre, ils partageraient le blâme comme le butin, et pourraient alors nous dépouiller de toutes nos propriétés sans retard.

À dix heures du soir, M. Stack partit pour Kidi-Kidi, portant à nos frères de l'établissement de l'Eglise une lettre, pour les instruire de ces événemens et demander leur assistance. Vers onze heures, comme nous allions nous coucher, deux des femmes attachées à notre service, qui, la veille, avaient été emmenées par leurs parcs, se présentèrent à notre porte. Elles venaient d'arriver du havre; elles nous apprirent que les Ngate-Po avaient abandonné le pà, et qu'une division de l'armée de Shongui était à la poursuite des fugitifs. Dans le pà, on avait trouvé deux vieilles femmes qui avaient été sur-le-champ massacrées; le corps d'une jeune esclave qui avait péri dans le même temps avait été rôti et mangé.

Le mercredi matin, 10 janvier, au point du jour, Luc Wade,

notre domestique européen, aperçut un petit nombre de naturels qui venaient de notre côté. Il nous en donna aussitôt avis; durant le temps nécessaire pour mettre nos habits et sortir de la maison, une vingtaine de sauvages armés de mousquets, de lances et de haches, entrèrent sur le terrain de la Mission, et se précipitèrent vers l'habitation. Leur ayant demandé quel était leur dessein, ils dirent : « Nous venons pour combattre. — Mais pourquoi cela ? — Votre chef s'est enfui et tous vos hommes ont quitté l'endroit, avant midi vous allez être dépouillés de ce que vous possédez et on va commencer tout de suite. » Or, le chef qui nous fit cette déclaration et dont la résidence est à Wai-Mate, commanda en même temps au reste de la bande d'enfoncer une petite case qui était occupée par Luc Wade. Cet ordre fut promptement exécuté; en un quart-d'heure, ils eurent, non-seulement enfoncé ce petit bâtiment, mais encore le magasin des patates et des instrumens, la cuisine, le grenier et l'atelier du charpentier, et ils emportèrent tout ce qu'ils trouvèrent. Aussitôt que ce pillage eut commencé, il y eut plusieurs coups de feu de tirés; il paraît que c'était un signal convenu, car en quelques minutes une foule de naturels vint se joindre à cette bande de voleurs.

Convaincus de l'impossibilité de réprimer leurs violences, nous nous renfermâmes dans la maison principale et nous nous préparâmes à quitter la place, attendu que cette démarche allait devenir indispensable. Dans cette circonstance, plusieurs jeunes garçons, qui avaient été sous nos soins, vinrent nous témoigner le regret qu'ils éprouvaient en voyant ce qui nous arrivait, et s'offrirent à nous accompagner. Nous acceptâmes avec joie cette proposition, considérant que leur secours nous serait très-utile pour le transport des enfans. Nous prîmes à la hâte quelques rafraichissemens et nous fîmes quelques effets tout prêts pour notre voyage, résolus toutefois à ne quitter l'établissement qu'au moment où nous serions réduits à la dernière extrémité.

Tandis que nous étions livrés à cette triste perplexité, les pillards, ayant vidé tous les bâtimens secondaires, commencèrent à jeter bas les fenêtres et les portes de la maison principale; ils pénétrèrent dans toutes les chambres et s'emparèrent de tous nos effets. Les jeunes naturels qui devaient nous accompagner parurent fort alarmés, et nous pressèrent de partir, assurant que, pour peu que nous tardassions encore, nous ne pourrions échapper qu'avec notre peau seulement, voulant dire par là que nous serions dépouillés des habits même que nous portions. Mais, quoique notre situation fût extrêmement périlleuse, nous balancions encore; car nous éprouvions la plus grande répugnance à abandonner un établissement auquel nous avions consacré tant de soins et de travaux et qui nous était devenu cher sous tant de rapports intéressans. Enfin la dernière lueur d'espoir s'évanouit : nous fûmes complètement convaincus que la crise fatale était arrivée et qu'un devoir impérieux nous forçait de fuir pour sauver nos vies. En conséquence vers six heures, lorsque cette œuvre de pillage et de dévastation durait depuis une heure et plus avec une fureur aveugle et continuelle, nous nous mîmes en route, et le cœur oppressé, nous dirigeâmes nos pas vers Kidi-Kidi, la plus voisine des stations qui appartenaient à la mission de l'Eglise.

Notre troupe se composait des deux missionnaires, MM. Turner et Hobbs, de madame Turner qui n'était accouchée que depuis cinq semaines et qui était encore très-faible; trois petits enfans, miss Davis, Luc Wade, domestique anglais, sa femme qui avait été grièvement malade durant plusieurs semaines, et qui pouvait à peine marcher, cinq garçons et deux jeunes filles du pays, complétaient la totalité qui montait à seize personnes. Nous avions à faire un voyage de vingt milles au travers d'un pays montagneux et très-raboteux. Certaines hanteurs sont si escarpées, que sans les racines des arbres qui forment comme des degrés, elles seraient presque inaccessibles.

Ce ne fut pas sans éprouver de vives inquiétudes sur la pos-

sibilité d'effectuer un si long voyage, que nous l'entreprîmes; les plus forts soutenaient les faibles et tous se confiaient dans l'aide de la divine providence. La route conduisait d'abord à une vallée au milieu de laquelle une rivière coule en serpentant; il fallut la traverser plusieurs fois, et nous fûmes obligés de transporter les femmes dans nos bras. Après avoir encore marché l'espace d'un mille, nous rencontrâmes trois des habitants qui avaient quitté la vallée où nous résidions le vendredi précédent : ils nous apprirent qu'une troupe considérable, composée de mille guerriers, arrivait de Shouki-Anga et se trouvait tout proche; qu'ils étaient suivis par Tepouhi et plusieurs de ses gens, et que leur but était de soustraire la femme et les enfans de Tepoubiaux atteints de Shongni pour les conduire dans un lieu de sûreté. Ils nous pressèrent fortement de nous dérouter de la route et de nous cacher, soutenant que si cette troupe nous rencontrait, elle nous massacrerait très-certainement. Nous n'avions aucun sujet de douter de la nouvelle qu'ils nous donnaient, mais nous avions de puissans motifs pour nous défier de leur avis; car nous connaissions ces gens pour être de très-mauvais sujets. L'un d'eux avait tenté, deux ans auparavant, d'assassiner M. Turner; et nous savions qu'un autre était ce même homme qui avait eu la perfidie de conduire deux hommes de l'équipage du *Boyd* dans un endroit où ils furent tués et mangés. Nous étions fort embarrassés de ce que nous devions faire; mais comme il n'y avait pas de temps à perdre, nous tournâmes sur le côté pour nous cacher. Nous n'étions pas loin quand ces hommes nous ordonnèrent de nous asseoir; cela ranima nos soupçons, attendu que de cet endroit nous pouvions être facilement aperçus de la route. Ces soupçons se trouvant fortifiés par la conduite singulière de ces hommes sous d'autres rapports, nous fûmes portés à croire que leurs intentions étaient perfides; c'est pourquoi, nous nous décidâmes à regagner la route, et, à tout hasard, à poursuivre notre voyage. Avant d'atteindre le sentier, nous fûmes contents de rencontrer deux autres naturels qui pou-

vaient nous inspirer plus de confiance : ils nous confirmèrent la nouvelle de l'arrivée prochaine de l'armée de Shouki-Angu, et nous conseillèrent de nous arrêter jusqu'à ce qu'elle eût passé. Néanmoins nous nous résolûmes à continuer notre route, et nous décidâmes l'un d'eux, qui était un chef de nos amis dans la baie des Îles, à nous accompagner. Alors, sans hésiter davantage, nous nous remîmes en marche, bien que nos esprits fussent encore agités des plus vives inquiétudes. Bientôt, à un détour de la route, nous nous trouvâmes tout près de l'armée qui nous était annoncée. Sans être aussi nombreuse qu'on l'avait représentée, elle offrait cependant un aspect formidable : elle se composait de plusieurs centaines d'hommes qui marchaient en troupe serrée, en ordre et dans le plus profond silence, armés de mousquets, de balonnettes et de haches à long manche. Ce fut un instant oritique pour nous, car nous ignorions si ces naturels allaient se conduire en amis ou en ennemis : Warp-Noui leur en eût de s'arrêter, ce qu'ils firent à l'instant. Alors il instruisit les chefs qui marchaient à la tête de la troupe, de la position où nous nous trouvions; sur cette explication, les chefs nous parlèrent avec amitié et nous sommèrent de nous placer les uns près des autres, au bord de l'eau, et de nous tenir assis ou à genoux. Nous obéîmes, persuadés, nous devons l'avouer, que leur intention était de nous massacrer : cependant, à notre inexprimable joie, ils se formèrent en cercle autour de nous et ordonnèrent à leurs compagnons de passer outre, nous protégeant ainsi contre ceux qui eussent été disposés à nous maltraiter. En outre, dans la crainte que nous ne fussions exposés à de nouveaux dangers de la part de quelques traîneurs qui se trouvaient à une certaine distance de l'arrière-garde, un de ces chefs bienveillans se joignit à nous et nous accompagna jusqu'à ce que nous eussions dépassé le reste de l'armée. A sept milles environ de Wesley-Dale, nous rencontrâmes MM. Stack et Clarke, qui venaient à notre secours, avec douze naturels. M. Stack était arrivé à Kidi-Kidi entre quatre et cinq heures

du matin ; à la lecture de notre lettre , MM. Kemp et Clark manifestèrent le plus vif intérêt pour notre sort , et se préparèrent à nous secourir sur-le-champ. Sans perdre un instant ils expédièrent un messager à Pabia , et un autre à la station des missionnaires de l'Eglise , à quinze milles de Kidi-Kidi , pour annoncer aux frères de cette station ce qui était arrivé et réclamer leur assistance. En même temps , la compagnie que nous avions eu le plaisir de rencontrer s'était mise sans retard en route pour Wangaroa. Le récit de nos dangers et de nos désastres pénétra l'ame de nos amis d'un profond chagrin , et leur rencontre devint pour nous une source de consolations , car elle nous procurait les secours dont nous éprouvions la plus pressante nécessité. Avant d'arriver à Kidi-Kidi , nous vîmes aussi arriver les amis de Pabia , qui se composaient du révérend H. Williams , de M. R. Davis et de M. W. Puekey , accompagnés par M. Hamlin et plus de vingt naturels. Nous fûmes étonnés de la célérité avec laquelle nos tendres et excellens amis étaient accourus à notre secours , attendu que dix-huit heures s'étaient à peine écoulées depuis le départ de M. Stack de Wesley-Dale , et que Pabia est éloigné de près de quarante milles de cet endroit. Le reste du chemin , d'un mille environ , se fit beaucoup plus aisément ; car les naturels portèrent mesdames Turner , Davis et Wade , qui étaient tout-à-fait exténuées de fatigue : la dernière s'était évanouie deux fois sur la route. Sur les sept heures du soir , après une journée passée dans une fatigue excessive et dans les dangers les plus imminens , nous atteignîmes un asile amical , pénétrés de reconnaissance envers Dieu pour notre conservation miraculeuse , et envers nos frères de la mission de l'Eglise pour leur tendre intérêt et leur généreuse assistance.

Tels sont les événemens qui se rattachent à la destruction de notre mission. Il est peut-être bon d'y ajouter quelques détails qui arrivèrent à notre connaissance , tandis que nous étions à la baie des Iles , touchant ce qui se passa à Wangaroa après notre départ , et l'état actuel des affaires

en général sur la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande.

Le jeudi, 11 janvier, nous nous retirâmes à Pahia. Là, nous trouvâmes nos frères fort inquiets de l'esprit de trouble et de conquête qui animait les naturels, et surtout de certaines menaces alarmantes qui avaient été proférées contre la tribu de Pahia. Si elles venaient à être mises à exécution, ils devaient se trouver inévitablement exposés aux mêmes désastres que nous venions d'essayer; en conséquence, ils commencèrent à emballer sur-le-champ ceux de leurs effets qui pouvaient l'être; dans l'intention de les envoyer à Sydney, pour éviter qu'ils tombassent entre les mains des naturels.

Le vendredi nous reçûmes un billet de MM. Clarke et Kemp de Kidi-Kidi, qui nous assuraient qu'ils avaient eu l'avis que Shongui avait reçu une blessure dangereuse, en poursuivant les Ngate-Po dans leur fuite; que cette nouvelle avait produit un grand trouble parmi les habitans de leur station; que plusieurs d'entre eux étaient allés au secours du chef blessé, et que les autres se préparaient à les suivre; que deux des principaux personnages leur avaient assuré que, dans le cas où Shongui mourrait ou serait dangereusement blessé, les habitans de Kidi-Kidi seraient certainement pillés; et que, comme ils auraient assez à faire pour se défendre eux-mêmes, ils ne pouvaient promettre de protéger les missionnaires. Cette nouvelle était accompagnée de la prière de leur envoyer sur-le-champ deux canots pour sauver les effets les plus précieux de la Mission.

Le dimanche on apporta une lettre des frères de Kidi-Kidi, qui nous informait qu'un courrier était arrivé de Shonki-Anga pour leur annoncer la mort de Shongui; ils s'attendaient à chaque instant à voir paraître une troupe qui, disait-on, venait pour les piller; et ils demandaient qu'on leur envoyât sans délai un canot pour madame Clarke, ce qui fut exécuté. Au point du jour, le lundi matin, le canot qui la veille au soir était parti pour aller prendre madame Clarke, parut en vue, avec un pavillon rouge en tête du mât; c'était le signal

dont on était convenu si, à l'arrivée du canot à Kidi-Kidi, la nouvelle de la mort de Shongui paraissait être authentique. L'aspect de ce signal produisit une forte sensation, et l'on déploya la plus grande activité pour mettre en sûreté, à bord du navire, les objets de la Mission.

Le mercredi 17, nous allâmes à Rangui-Hou. Là nous rencontrâmes quelques naturels qui venaient d'arriver de Wangarou où ils étaient allés, faisant partie d'une expédition commandée par les chefs Wai-Kato et Ware-Porka. Leur but était de réclamer des patates, et satisfaction de la perte que leur avait fait éprouver le parti de Shongui, tandis qu'il se trouvait campé dans leur voisinage. Par ces gens, nous apprîmes qu'au moment où la troupe de Shouki-Anga que nous avions rencontrée le 10 pendant notre fuite, arriva à notre établissement, ceux qui la composaient chassèrent les premiers pillards qui appartenaient au parti de Shongui. Ceux-ci ne purent emporter que la plus légère portion du bœuf, et les autres s'emparèrent du reste, et retournèrent le lendemain matin à Shouki-Anga, chargés de ces déponilles. Les bâtimens de la Mission, ainsi qu'une centaine de boisseaux de blé en paille que nous venions de ramasser dans la grange, avaient été réduits en cendres. Le bétail, composé de huit bêtes, les chèvres, la volaille, etc., avaient été tués. Les têtes, les pieds, et d'autres parties des bestiaux, étaient étendus çà et là sur la sol, confondus avec d'autres objets que les pillards n'avaient pas jugé mériter la peine d'être emportés. Non contents de ce qu'ils avaient trouvé à leur disposition, ces barbares avaient déterré le corps de l'enfant de M. Turner, inhumé quelques mois auparavant, uniquement pour s'emparer de la couverture dans laquelle ils supposaient qu'on l'avait enseveli; et ils avaient laissé le corps de ce pauvre enfant exposé en plein air, comme un monument de leur impitoyable cruauté. Ces gens nous apprirent aussi que Shongui n'était point mort, mais qu'une balle lui avait traversé le corps. Elle avait brisé l'os du cou; elle avait pénétré dans le côté droit de la poitrine, suivant

une direction oblique, et était sortie près de l'épine dorsale; un peu au-dessous de l'omoplate. A son retour, après avoir poursuivi les Ngate-Po, sa principale femme, Toudi, était morte à Wangaroa. L'héroïsme et le jugement de cette femme étaient admirables, et ses talens pour la guerre étaient si surprenans, que; nonobstant sa cécité et d'autres infirmités de l'âge, elle accompagnait constamment son mari dans ses expéditions guerrières.

Le 19, il arriva quelques naturels du S. E. de l'île; ils racontaient que les nouvelles des malheurs de Shongui y avaient été reçues avec tous les témoignages de la joie et du triomphe. Ce n'étaient que chants et danses durant tout le jour et toute la nuit, sans interruption; au cas où il mourrait, on devait s'attendre à voir paraître dans la baie des Îles une armée considérable de ces districts, pour se venger des atroces persécutions que ce chef avait exercées sur ces peuples. Ce soir, le révérend H. Williams reçut une lettre du capitaine Hurd, du vaisseau *le Rosanna*, au service de la compagnie de la Nouvelle-Zélande, alors mouillé à Shouki-Anga, par laquelle ce capitaine exprimait poliment le regret sincère qu'il avait ressenti en apprenant nos désastres, et nous offrait généreusement un passage pour Sydney, et tous les autres services qui dépendaient de lui. Une pareille bonneté, manifestée par un étranger, dans une position aussi critique qu'était devenue la nôtre, excita dans nos cœurs les plus vifs sentimens de gratitude et de considération.

Le 21, un chef de Wai-Tangui déclara que Shongui allait probablement expirer. Les naturels s'attendaient à voir arriver le lendemain, une troupe armée, pour les tailler en pièces; mais ils étaient déterminés à combattre pour se défendre, et ils voulaient avoir la consolation de tuer quelques-uns de leurs ennemis, avant d'être eux-mêmes massacrés. Ils ajoutaient que les babitans de Wangaroa avaient obtenu une grande satisfaction pour leurs morts, en faisant périr un ennemi aussi redoutable que Shongui.

Le lundi 22, les naturels s'assemblèrent en troupes autour des bâtimens de la mission de Pahia : les frères commençaient à suspecter leurs intentions, mais ils se dispersèrent tout-à-coup le jour suivant. Wai-Kato et Ware-Pōka, deux chefs de nos amis à Rangui-Hou, dirent que si Shongui montrait, ils seraient sans aucun doute attaqués par leurs ennemis; mais que les Européens et eux devaient succomber ensemble.

Les missionnaires de l'Eglise jugèrent leur situation à la Nouvelle-Zélande si précaire, qu'ils embarquèrent environ vingt tonneaux de leurs effets à bord du *Sisters*, pour être transportés à Sydney. Le reste de ceux qui étaient encore de quelque valeur et dont on n'avait pas un besoin immédiat fut enfoui sous terre, ou transporté sur un navire mouillé dans la baie. Ils adoptèrent ces mesures de précaution, pour mettre en sûreté ce qui deviendrait nécessaire à leur voyage; car il n'était pas invraisemblable qu'ils fussent obligés de s'enfuir à Port-Jackson; et ils craignaient, en cas d'une invasion soudaine de la part des naturels, d'être dépouillés de tout, comme nous l'avions été.

Le mercredi 24, on reçut une lettre de M. Clarke, de Kidi-Kidi, annonçant que les courriers qu'on avait envoyés à Shongui avaient rapporté la nouvelle que ce chef allait probablement se rétablir, et qu'il avait presque entièrement détruit la tribu des Kai-Tangata, qui résidait sur la côte occidentale du havre de Wangaroa. Dix personnes seulement de cette malheureuse tribu passaient pour avoir échappé au massacre. Le vieux Matapo qui en était le chef, et qui avait été le principal acteur dans le pillage du brick *Mercury*, se trouvait parmi les tués. L'avis que Shongui donnait aux missionnaires de Kidi-Kidi était de rester dans leur station tant qu'il vivrait, mais de s'enfuir dans leur patrie aussitôt qu'il viendrait à mourir. Dans ce district, toutes les querelles étaient terminées, et les naturels se retiraient chacun chez soi. Peu de jours après, la tête de Matapo fut exposée sur une perche dans la baie des Illes, comme un trophée des succès de Shongui.

Quand nous quittâmes la Nouvelle-Zélande, le 28 janvier, une armée considérable, commandée par le chef Tareha, était mouillée sur la baie de Korora-Reka, dans la partie orientale de la baie des Iles. Elle formait une escadre si formidable, que lorsqu'elle se dirigea sur *le Sisters*, le capitaine Duke jugea à propos de tirer deux coups de canon de six par-dessus les pirogues, pour les empêcher d'approcher. On ne connaissait pas leurs intentions réelles; mais leur chef Tareha est au de ceux qui avaient menacé la tribu de Pabia; aussi les habitans de ce canton se trouvaient dans une grande inquiétude.

Nous nous dispenserons d'exprimer notre opinion, quant au résultat de cet état de troubles et d'anxiété, bien que nous ne puissions nous empêcher de craindre que les conséquences immédiates n'en soient désastreuses. Cependant nous ferons observer attentivement que votre mission à la Nouvelle-Zélande, pour être suspendue, n'est point du tout abandonnée. Tout en reconnaissant les obstacles qui s'opposent pour le moment à ses progrès, nous sommes convaincus qu'elle pourra être reprise avec de justes espérances d'une utilité durable et étendue.

(*Missionary Register*, juillet 1827, pag. 338 et suiv.)

Quelque temps après ces événemens, M. J. Kemp écrivait :

L'opinion générale des naturels est que Shongui mourra; et plusieurs d'entre eux pensent que c'est par suite des enchantemens que quelques naturels de l'ouest ont fait pour l'empêcher d'aller les tuer. S'il meurt, le peuple qui passe pour avoir opéré ces charmes, sera châtié, s'il ne peut résister à ses ennemis; et, sans aucun doute, il arrivera de grands changemens. Les naturels soutiennent que s'il meurt nous serons pillés, en satisfaction de sa mort. Dernièrement, je suis allé voir Shongui, et j'ai eu un entretien avec lui à ce sujet: il dit que les naturels qui habitent à quelque distance répan-

daient ce bruit, mais il ne pensait pas qu'ils tentassent de nous faire aucun mal. Il nous invita à n'avoir pas de craintes. « Vous ne serez point tourmentés, dit-il, à moins que les étrangers n'attaquent la tribu de Kidi-Kidi, et ne tuent tous les habitans. » Puis il ajouta : « Si je meurs, mes enfans vivront avec vous, et les naturels ne vous inquiéteront point. » Il avait avec lui deux prêtres pour le soigner et accomplir toutes les cérémonies d'usage; ses alimens doivent tous passer par les mains d'un prêtre, et Shongui est convaincu que, s'il revient, il le devra aux prières des prêtres : il est tout-à-fait pénétré de toutes leurs superstitions. Je voulus représenter à ces prêtres la vanité et le ridicule de leurs opérations; mais mes discours ne produisirent pas le moindre effet sur leur esprit.

M. R. Davis s'exprime ainsi touchant la difficulté qu'il y a d'amener les naturels à se livrer aux soins et aux travaux de l'agriculture :

Il m'a été jusqu'alors impossible d'amener les chefs du pays à cultiver le blé, à l'exception du seul Taï-Wanga qui demeure avec moi. M. Kemp procura de la semence à quelques-uns des chefs qui m'avaient promis de semer du blé, à mon départ de Kidi-Kidi; ils le semèrent en effet, mais ils ne l'ont jamais récolté. En réponse aux efforts que je faisais pour les engager à ce genre de culture, ils opposent le raisonnement suivant : « Nous ne saurions cultiver le blé, et nous ne nous en soucions point; il faut pour cela trop de travail, et il faut trop d'opérations pour en faire du pain bon à manger. Au contraire, si nous défrichons une pièce de terre pour la planter en patates douces, nous avons une bonne récolte de nourriture que nous aimons, et nous pouvons la manger aussitôt qu'elle sort de terre.

— Je n'ai pu réussir, comme je m'y attendais, à cultiver la terre à Kawa-Kawa. Je n'ai pu amener les naturels à travailler, et une grande partie de ce qui a été fait, l'a été par mes propres

moyens. J'ai maintenant en erue cinq ou six aeres de blé sur un très-bon terrain qui était couvert de bois il n'y a que deux ans; mais la saison a été humide, et la terre étant maigre, la récolte promet peu. Maintenant il y a peu d'apparence que je puisse tenter aucune culture un peu considérable, non-seulement parce que je ne puis trouver de bras pour travailler, mais encore à cause de la répugnance qu'éprouvent les naturels à céder leurs terres. Quand j'acquis pour la première fois de la terre à Kawa-Kawa, ils m'en promirent une grande étendue qui était contiguë. Environ trois mois après, je m'adressai aux habitans pour en acheter encore une aere, afin d'équarrir le territoire de la Société; mais ils s'y refusèrent de la manière la plus péremptoire. Alors je leur rappelai la promesse qu'ils m'avaient faite jadis de me céder une plus grande étendue de terre; mais voici la réponse qu'ils me firent : « Quand cette terre ne produira plus que des patates grosses comme le bout de notre petit doigt, vous pourrez la prendre. » Ils me signifèrent aussi que je ferais bien de demeurer à Marsden's-Vale, et de ne point m'établir chez eux, attendu que le bétail que j'y mènerais avec moi ferait tort à leurs plantations de patates douces.

— Pour le moment les besoins du Nouveau-Zélandais se réduisent à peu de chose. Il lui suffit de nous apporter quelques patates pour se procurer des outils; puis il choisit un morceau de bonne terre dans un bois, abat les arbres, les réduit en cendres, et plante son champ en patates; il en porte le produit à des navires, et les vend pour des mousquets et de la poudre. En voilà assez pour en faire un grand personnage. Comme les pommes de terre forment ce qu'ils appellent la récolte d'hiver, à son retour du navire avec ses mousquets et sa poudre, il commence à préparer sa terre pour une seconde récolte, qui est généralement de patates douces. Dès qu'elles sont plantées, il dirige toute son attention vers la guerre, pour avoir une occasion d'essayer son mousquet et de se faire une réputation parmi ses compatriotes.

Les naturels des environs ne nous ont apporté ni patates ni porc à vendre durant ces six derniers mois, bien qu'ils en eussent en abondance ; sans le secours du *Herald*, nous n'aurions pas eu une patate à manger, et il eût fallu fermer nos écoles qui donnaient tant d'espérances. Les naturels ne nous apportent plus de bois à vendre comme de coutume ; de sorte que nous sommes obligés d'aller dans les bois couper nous-mêmes celui dont nous avons besoin. La raison de cette conduite de leur part est palpable. Les baleiniers fréquentent régulièrement la baie pour acheter des cochons et des patates aux insulaires. Il y vient souvent des marchands pour acheter le bois et les divers articles qui leur conviennent, et tous ces marchés se font habituellement moyennant des fusils et de la poudre. Quand un chef a deux ou trois ongles d'une espèce, il est satisfait, et il ne se soucie pas d'en avoir davantage pendant un certain temps, à moins qu'il ne veuille faire des présents à ses amis. Mais il en est tout autrement des fusils, un chef n'est pas content que chacun de ses guerriers ne possède une telle arme : il y a plus, je ne sais pas trop combien il faudrait de ces armes pour satisfaire entièrement les désirs d'un Nouveau-Zélandais. Maintenant ils en possèdent plusieurs milliers, tant à la baie des Îles que dans la rivière Tamise. Les peuples de la rivière Tamise ont dernièrement remporté une victoire complète sur une troupe de naturels de la baie des Îles, et ils sont aujourd'hui enflés de leurs succès. Shongui est dangereusement malade, et s'il meurt, nous ne savons pas quel effet cet événement produira parmi les naturels ; car il est probable que plusieurs chefs aspireront à lui succéder dans son autorité. Les malheureux habitans de Kawa-Kawa et de plusieurs autres endroits sont dans un état d'inquiétude et de crainte sur ce qui pourra leur arriver si Shongui vient à mourir. J'ai entendu dire qu'ils étaient convenus de n'acheter rien autre chose que des fusils et de la poudre pour se préparer à tout événement ; car ils s'attendent à combattre les uns contre les autres à la mort de ce chef.

M. H. Williams écrivait à la même époque :

La destruction de l'établissement de Wesley à Wangaroa a été imprévue, et rien ne l'avait provoquée. Plusieurs tribus s'y étaient rassemblées par suite de la guerre que Shongui allait porter dans le voisinage. La perte éprouvée dans cette occasion a été considérable, elle monte à plus de 2,000 liv. sterl., sans compter que les missionnaires ont été dépouillés d'une grande étendue de terre. Il n'est pas douteux qu'en vertu des sentimens et des idées actuelles des naturels, aussitôt que Shongui, qui est regardé comme leur chef, sera mort, nos frères de Kidi-Kidi seront aussi pillés. Cela est conforme à la loi du pays, et en outre satisfait les penchans des Nouveaux-Zélandais. On nous a déclaré à nous-mêmes, en termes aussi positifs qu'on le puisse faire, que lorsque notre chef Tekoke mourra, nous devons nous attendre au même sort, c'est-à-dire que nos propriétés deviendront celles des naturels, et qu'en outre ils seront maîtres de détruire nos maisons si cela leur plaît : ce qui donne lieu à de sérieuses réflexions. Pour le moment, nous ne pouvons rien décider autre chose que de nous maintenir dans nos propriétés jusqu'à ce que nous en soyons chassés par une force supérieure.

M. G. Clarke justifie Shongui d'avoir provoqué la ruine de la Mission de Wangaroa, et même d'y avoir participé :

Shongui nie avoir jamais eu aucune intention hostile contre les missionnaires wesleyens. Il paraît certain que tant qu'il fut mouillé sur le hâvre de Wangaroa, nos frères de Wesley demeurèrent en paix ; ce ne fut qu'au temps où il se mit à la poursuite de ses ennemis que les ravages furent commis. Il déclare n'en avoir eu connaissance qu'au moment où il fut rapporté blessé dans le hâvre, et où il vit les pirogues char-

gées des propriétés de l'établissement; aussitôt il donna l'ordre de piller ceux qui avaient fait ce coup, et la majeure partie de ces pillards furent obligés de s'enfuir pour sauver leurs vies. Il prétend en outre que les principaux auteurs de cette affaire furent des traîneurs qui l'avaient suivi sans y être invités, pour le mettre en possession de Wangaroa dont il se prétendait le maître.

A la tête des pillards se trouvait la première femme de Tepouhi, le chef principal du village où demeuraient les Wesleyens, et elle n'avait agi qu'en vertu des ordres de son mari, qui avait quitté l'endroit peu de jours auparavant. Divers naturels nous firent le même rapport, ce qui nous porte à croire que la déclaration de Shongui était sincère. D'après le caractère bien connu de Tepouhi, qui fut un des principaux acteurs dans la destruction du *Boyd*, nous regardons comme très-probable qu'il ait été le principal agent dans l'affaire des Wesleyens. Voyant que tous les avantages qu'il retirait de leur résidence dans son voisinage allaient cesser, il se détermina à un pillage général pour se rendre maître de tous leurs biens, et empêcher ces avantages de passer en d'autres mains. Nous ne prétendons nullement justifier Shongui de ses violences contre les naturels de Wangaroa; mais nous sommes bien aises de montrer qu'il est aussi favorablement disposé que jamais à l'égard des Européens, encore que ses dernières actions aient été indirectement et sans intention de sa part en partie la cause de la ruine de la Mission à Wangaroa. Car, si son expédition n'eût pas eu lieu, Tepouhi ne se serait point déterminé à ravager l'établissement des Wesleyens.

(*Missionary Register*, décembre 1827, pag. 623 et suiv.)

M. Georges Clarke de Kidi-Kidi parle ainsi de la mort et du caractère de ce chef :

Mort de Shongui.

Shongui est mort le 5 mars 1828, après une maladie de près de quinze mois, occasionée par la blessure d'un coup de feu qu'il reçut à la prise de Wangaroa, en janvier 1827. Sa réputation comme guerrier est devenue célèbre dans les deux ou trois grandes îles connues sous le nom de Nouvelle-Zélande, et est parvenue jusqu'aux rives de la Grande-Bretagne. Ses attentions constantes pour les Européens lui avaient mérité leur considération. Rien ne put jamais le déterminer à en faire périr un seul, bien que le traitement qu'il reçut quelquefois à bord des navires eût suffi à un Anglais qui eût joui de son influence pour l'engager à donner le signal de la vengeance. Sa conduite en général à notre égard fut toujours affectueuse, et ses derniers momens furent employés à inviter ceux qui lui survivaient à nous bien traiter, et à ne nous obliger sous aucun prétexte de quitter l'île. Quant à son âme, sous le rapport de l'éternité, elle était livrée tout entière aux plus épaisses ténèbres, bien qu'il sentît que sa fin arrivait. Shongui avait souvent entendu les paroles de l'Évangile; mais comme elles contrariaient ses projets, il rejeta jusqu'au dernier moment les offres de miséricorde qui lui furent faites, et négligea la seule affaire nécessaire. Sa famille, qui consiste en cinq enfans, deux fils et trois filles, est privée d'un des pères les plus tendres qui aient probablement existé. Tous les habitans de cette partie de l'île reconnaissent que, sous ses ordres, ils ont joui d'un bonheur constant et d'une supériorité marquée sur leurs ennemis du Sud, durant les vingt dernières années. Il semblait n'avoir pas encore atteint l'âge de soixante ans, et, avant de recevoir sa fatale blessure, c'était un homme très-actif et qui paraissait devoir arriver à un âge avancé.



C'est l'usage à la Nouvelle-Zélande de sacrifier au moins quelques-uns des esclaves d'un chef au moment où il meurt;

mais ceux de Shongui furent épargnés par suite du désir particulier qu'il exprima à cet égard. Son décès, durant quelques jours, fut tenu aussi caché que possible par ses amis, afin qu'ils pussent mieux se préparer à se défendre contre ceux qui viendraient les piller. Ses restes furent déposés en secret par quatre chefs dans le tombeau de sa famille, de peur que ses os ne fussent enlevés par ses ennemis; car le plus grand malheur qui puisse arriver à une tribu est que les restes de son chef soient enlevés.

Depuis long-temps les missionnaires attendaient avec une certaine inquiétude le moment où Shongui mourrait, particulièrement ceux qui habitaient à Kidi-Kidi, attendu que cet établissement se trouvait dans son territoire, et que les coutumes du pays exposent la propriété d'un chef à un pillage général au moment de sa mort. On savait bien aussi que bon nombre de naturels étaient tout disposés à profiter de cette occasion pour s'emparer des biens de la Société, mais, grâce à Dieu, il n'en fut rien.

(*M. G. Clarke, 8 mars.*)

Nous n'avons plus rien appris touchant Shongui, et nous ne voyons pas de quel côté nous aurions quelque chose à craindre. Il y a plusieurs rapports sous lesquels cet homme mérite notre reconnaissance. S'il était mort quand il fut blessé à Wangaroa, personne ici ne doute que les naturels ne se fussent portés aux dernières extrémités contre les missionnaires. Heureusement cela n'eut pas lieu. Shongui vécut encore assez long-temps à Wangaroa pour que ses liens avec les habitants de Kidi-Kidi se fussent en quelque sorte de beaucoup relâchés. Actuellement que sa mort est arrivée, le seul parti dont nous aurions à craindre la méchanceté est en expédition sur la côte occidentale.

(*Rev. W. Williams, 11 mars.*)

(*Missionary Register, août 1828, pag. 411 et suiv.*)

Très-peu de temps après la mort de Shongui, il arriva un événement qui menaça de plonger le pays dans une confusion générale. Un chef de la baie des Iles ayant été tué dans une querelle à Shouki-Anga, une troupe partit de la baie des Iles pour prendre connaissance de cette affaire. Au moment même où ils semblaient prêts à s'arranger à l'amiable, il s'éleva un malentendu qui amena une bataille générale, et causa la mort d'un chef et de plusieurs autres personnes. Les naturels se soulevèrent de toutes parts, et les missionnaires eurent à craindre une guerre sanglante et destructive; mais il plut à Dieu de disposer à la paix les cœurs des chefs qui étaient le plus intéressés à cette querelle. Les principaux d'entre eux vinrent prier les missionnaires d'employer leurs soins pour terminer les différends entre les partis ennemis. Ceux-ci se prêtèrent avec plaisir à cette demande, et, grâce à leur médiation, la paix fut conclue. Voici comment M. H. Williams raconte cette affaire.

15 mars 1828. Les lettres arrivées de Shouki-Anga ont apporté des nouvelles de la nature la plus affligeante. Une grande bataille a eu lieu entre les naturels de ce district et ceux de la baie des Iles : Ware-Oumou a été tué avec plusieurs naturels, et les Ngaponis, qui forment la tribu de Shongui, ont été mis dans une déroute complète. M. Hobbs, missionnaire de Wesley, qui se trouvait chez nous, a été sur-le-champ expédié à Kidi-Kidi pour se rendre ensuite à Shouki-Anga. A peine il venait de s'asseoir dans le canot, qu'un naturel accourut en toute hâte, publiant à haute voix et tout en courant que Ware-Onmou était tué et ses partisans mis en fuite. Jusque-là nos naturels n'en savaient encore rien. Désormais tout fut en désordre, chez nous comme parmi les habitants, dans la crainte où l'on était des suites funestes qui devaient résulter de ces événements.

On a fait diverses représentations aux naturels sur les maux de tous genres qu'entraînent ces combats. Ils en conviennent facilement, mais ils répondent que leur devoir les oblige à agir ainsi.

Dimanche 16 mars. Au point du jour, nous sortîmes de chez nous pour savoir s'il était venu d'autres nouvelles. Les jeunes gens s'étaient tous rassemblés pour conférer ensemble : l'un d'eux avait eu son frère tué et mangé; c'était un homme de considération. Différens bruits circulaient : on raconta qu'une foule de guerriers étaient revenus la veille à Waï-Mate sans avoir conservé un seul vêtement.

17 mars. Il a paru quatre pirogues appartenant au peuple de Waï-Kadi. Tetorou, l'un des principaux chefs de cette tribu, a perdu cinq de ses fils dans la dernière bataille. C'est une affaire terrible, et je ne sais pas quelle en sera l'issue. L'établissement de Wesley, qui a été dernièrement fondé, sera probablement une seconde fois détruit. Je suis déterminé à m'embarquer aussitôt que j'observerai quelque mouvement parmi nos naturels; ils parlent de se rassembler de toutes parts; et s'il ne sont arrêtés par la main du Seigneur, il s'ensuivra de grands malheurs. Vers midi, Tekoke et une troupe d'hommes sont arrivés de Kawa-Kawa, et quelque temps après Rewa est arrivé de Korora-Reka. Nous avons eu avec eux un entretien dont nous avons été contents; ils nous ont proposé d'aller avec eux à Shouki-Anga pour arranger la querelle qui vient de s'élever. Ils sont persuadés qu'il leur arrivera de grands désastres s'ils font la guerre; pourtant leurs lois les obligent à venger la mort de Ware-Oumou. Par eux-mêmes ils ne peuvent proposer la paix; mais si nous les accompagnons, ils espèrent qu'elle pourra se conclure.

18 mars. Ce matin Rangui-Touke est allé de bonne heure, pour tenir conseil avec Tareha, Rewa, Toï-Tapou, Temarangi et d'autres, à Korora-Reka. On a reçu des lettres de Shouki-Anga; tout y est encore tranquille : Ware-Rahi s'y trouve et fait des efforts pour obtenir le corps de Ware-Oumou et décider Patou-One à se joindre aux Ngapouis contre la tribu qui est la cause de tous ces malheurs. Ware-Rahi, le chef en question, se nomme quelquefois Ware-Nouï; ces deux noms signifient également *grande maison*.

19 mars. Au point du jour, on a observé vingt-trois pirogues qui se dirigeaient vers Korora-Reks. On a reconnu que c'était le vieux Kaïra de Matandi qui venait pour tout ravager à Waï-Tangui, afin de se venger de la mauvaise conduite que les hommes de cette tribu avaient tenue dans sa résidence où ils avaient tué un esclave. Vers sept heures, M. Davis et moi nous allâmes à Rangui-Hon rendre visite à M. Shepherd, qui avait témoigné le désir de nous accompagner à Shouki-Anga. En débarquant, nous apprîmes que le parti de Kaïra avait fort mal agi envers M. Shepherd; et comme on s'attendait à voir venir cette troupe par la même route, M. Shepherd n'eut pas la liberté de s'absenter. Nous apprîmes aussi que Kaïra avait l'intention de visiter Pabia, en se rendant à Kawa-Kawa: cette nouvelle nous causa une vive inquiétude, attendu que si nous ne pouvions pas nous trouver à l'assemblée générale, il fallait renoncer à toute espérance de paix. En conséquence, nous nous décidâmes à nous diriger vers Kidi-Kidi, pour nous procurer des renseignemens sur l'état des affaires à Pabia. A notre arrivée, nous fûmes reçus par Rewa, qui venait d'y arriver, en faisant route pour Shonki-Anga; il fut alors arrêté que nous nous y rendrions ensemble. Dans la matinée il avait rencontré Kaïra et lui avait recommandé de revenir chez lui et de se joindre à l'armée.

20 mars. L'indisposition de madame Clarke et l'appréhension de quelques-uns des détachemens qui se rendaient à Shonki-Anga en passant chez eux, firent cause qu'aucun des frères de Kidi-Kidi ne put nous accompagner. Entre neuf et dix heures du matin, nous partîmes pour Shouki-Anga avec nos jeunes naturels et accompagnés de Rewa, de sa femme et de ses fils. A onze heures nous arrivâmes à la résidence de ce chef à Waimata: c'est un beau site, entouré de plantations d'une étendue considérable. Nous y prîmes quelques rafraichissemens, dans l'espoir de continuer sur-le-champ notre route; mais nous y fûmes retenus plusieurs heures par Rewa, occupé à réparer le ressort d'un fusil. Sa famille formait un groupe fort inté-

ressant. Vers trois heures après-midi, notre troupe se remit en marche, guidée par une des filles de Rewa, âgée de quatorze ans environ, qui portait un fusil de chasse à deux coups. Rewa n'avait pas encore dîné; au coucher du soleil nous arrivâmes à l'habitation d'un des amis de ce chef, et c'est là qu'il nous rejoignit. Sur-le-champ six grandes corbeilles de *koumaras* furent préparées pour notre souper.

21 mars. Nous ne pûmes guère dormir, car Rewa et une foule de femmes ne firent que causer et rire toute la nuit. A la première pointe du jour nous fûmes debout, et en route avant que le soleil se levât. Nous rencontrâmes quelques personnes qui nous instruisirent des mouvemens de l'armée, ce qui nous fit hâter le pas. Nous rattrapâmes deux détachemens bien armés de fusils; ils furent très-curieux de connaître le motif de notre voyage, et Rewa le leur expliqua. Vers midi, nous aperçûmes la fumée du camp, et à deux heures nous y arrivâmes: nos amis nous firent un accueil amical, et nous plantâmes nos tentes près de Toï-Tapou. Nous eûmes un long entretien touchant les dispositions générales de nos naturels; quelques-uns de ceux qui à Pahia s'étaient moqués de l'idée de faire la paix, désiraient désormais que nous fissions tous nos efforts pour y amener l'ennemi. Après avoir pris quelques rafraichissemens, les divers détachemens se rendirent à la revue: leur ensemble formait une force considérable, et presque chaque homme avait un fusil. Il y eut plusieurs *shakas* ou danses exécutées, et le terrain tremblait alors sous leurs pieds. Plusieurs discours furent ensuite prononcés, et il était clair que le vœu général était pour la paix. Le reste de la journée se passa paisiblement.

22 mars. Pour empêcher l'ennemi de surprendre le camp, on tira plusieurs coups de fusil durant la nuit. Au point du jour, tout fut en mouvement, les guerriers s'armèrent et se préparèrent à marcher: quelques minutes après; ils s'élancèrent tous à la fois vers le sentier qui conduisait au pâ. Quant à nous, nous restâmes au centre avec plusieurs des chefs, et

nous marchâmes à grands pas au travers d'un bois très-considérable et en partie au travers d'un marais. Il y eut beaucoup de pluie et de tonnerre : la pluie rendit notre marche fort pénible et le tonnerre frappa les naturels d'épouvante; ils le regardèrent comme le présage infaillible d'une bataille. Nous fîmes halte au pied d'une colline jusqu'à ce que tous les guerriers fussent rassemblés. Alors deux ou trois chefs firent une harangue; ensuite nous nous remîmes en marche et nous arrivâmes enfin dans une belle vallée vis-à-vis d'un pâ. Nos gens se mirent à courir en tous sens, les uns pour détruire les maisons, quelques-uns pour chercher des vivres, d'autres pour voir le lieu où Ware-Oumou avait péri. En trois heures de temps, plusieurs rangs de cabanes furent dressés pour l'usage des différentes tribus; elles étaient disposées dans un ordre admirable, et chaque tribu avait sa place séparée.

Dans l'après-midi, Rewa et Toi-Tapou se consultèrent avec nous : ils remarquèrent qu'il ne serait pas convenable qu'aucun d'eux allât au pâ dans la journée, mais qu'il vaudrait mieux que nous y allassions nous-mêmes pour nous assurer des véritables dispositions de l'ennemi. En conséquence nous nous dirigeâmes vers le pâ, accompagnés de deux naturels parents de Rewa qui en étaient venus. Nous fûmes reçus avec beaucoup d'aménité et conduits devant Patou-Oné et plusieurs autres chefs; ils témoignèrent le désir de voir faire la paix et le regret des combats qui avaient eu lieu, et parurent enchantés de nous voir. Ware-Rahi demanda s'il ne faudrait pas que Pat, le chef du pâ, allât avec nous dans le camp. Comme nous n'avions pas d'instructions à cet égard, nous sentîmes que ce serait prendre sur nous une trop grande responsabilité; c'est pourquoi nous lui conseillâmes de rester pour le moment. Ware-Rahi revint avec nous dans le camp; le pauvre vieillard semblait abattu et fatigué, nous le conduisîmes à son frère Rewa. Comme nous nous rendions à notre tente, les naturels nous entourèrent pour nous demander les nouvelles, et ils furent contents d'apprendre que tous désiraient la paix.

Avant le soleil couchant, je rendis une visite aux principaux chefs, et j'eus avec eux quelques conversations fort agréables : il était vraiment intéressant de contempler l'ordre qui régnait parmi ces hommes sauvages et indépendans. Il paraissait que le vœu général était que la paix pût se conclure le lendemain même ; nous étions fâchés d'une pareille infraction au jour du sabbat, mais nous n'y trouvions pas de remède, attendu que le moindre retard pourrait donner lieu à de funestes conséquences et rendre inutiles tous nos efforts. Cependant, tandis que je conversais avec Ware-Porka, je lui insinuai que le lendemain était *ra tapou* (jour sacré) : il dit que c'était un jour favorable pour faire la paix. Je lui demandai s'il ne trouverait pas convenable de rester tranquille ce jour-là, et de ne faire la paix que le lundi. Ce chef et quelques autres assis à côté de lui y consentirent sur-le-champ, et m'engagèrent à en faire part aux autres chefs de l'armée. Je le fis ; personne ne s'opposa à ma proposition, et tous se conduisirent de la manière la plus satisfaisante.

A mon retour à la tente, j'appris que MM. Kemp et Clarke approchaient ; il était déjà tout-à-fait nuit, et ils arrivèrent une demi-heure après. Comme nous finissions la soirée, Toï-Tapou se leva, et adressa la parole à l'armée sur la nécessité de rester en repos le lendemain, attendu que c'était le *ra tapou*. Son discours fut animé, et Oudou-Roa lui répliqua ; ensuite tout fut tranquille, et durant la nuit on ne tira pas un seul coup de fusil.

Dimanche 23 mars. Le silence régna dans le camp. Après le déjeuner, mon drapeau fut hissé en guise de pavillon : M. Clarke et moi nous montâmes au pâ, pour annoncer qu'il n'y avait point d'assemblée aujourd'hui, attendu que c'était le *ra tapou*. Nous fûmes bien reçus par les habitans, encore qu'ils fussent contrariés de voir différer l'instant où la paix devait se conclure. Nous parlâmes à plusieurs groupes de l'importance des choses éternelles, et ils nous prêtèrent une oreille attentive. Vers onze heures, nous prîmes congé d'eux, en promettant de

les revoir le lendemain. Tout était tranquille dans le camp. Aussitôt que la nuit fut arrivée, les naturels commencèrent à danser, et après les *shakas* ils firent, pendant quelque temps, des décharges générales de mousqueterie : quelques-uns tirèrent à balle. Toï-Tapon donna ordre à haute voix de ne tirer qu'à poudre, de peur de malheur : néanmoins plusieurs continuèrent de tirer à balle.

24 mars. Le jour solennel arriva enfin, celui qui devait décider la querelle entre les deux grandes tribus des Ngaponis et des Ma-Oure-Oure. Il tomba beaucoup d'eau dans la nuit et dans la matinée. On apprit que Tarcha allait bientôt arriver. Tandis que nous déjeunions, Toï-Tapou et Rewa vinrent sous notre tente pour se consulter avec nous touchant la conduite à suivre. Toï-Tapou ne paraissait pas goûter l'idée d'aller au pâ, bien qu'il eût été désigné pour cela par les chefs de l'armée ; cependant il prit son parti, et se dévoua à cette démarche, quelle qu'en dût être l'issue pour lui. Le déjeuner terminé, Toï-Tapon nous pria de nous hâter pour l'accompagner au pâ. Il demanda que le pavillon blanc fût placé entre les deux armées ; on le planta au bord d'un large fossé qui leur servait de ligne de démarcation. La situation était très-favorable pour cet objet, le terrain parfaitement uni à trois quarts de mille environ du camp et autant du pâ. Après avoir planté le pavillon, nous nous avançâmes vers le village. Nous y fûmes reçus comme de coutume. Après un court entretien, tous les naturels marchèrent vers l'entrée du pâ, et nous, avec le fils aîné de Patou-One, nous nous avançâmes vers le pavillon où se trouvait notre station. Plusieurs personnes de distinction du pâ vinrent bientôt nous y joindre. Alors Rewa sortit du camp, et, traversant le fossé, il vint appliquer son nez sur le nez de ceux du pâ, et s'arrêta avec nous près du pavillon. Un grand tumulte se fit entendre dans le camp ; en peu de temps on observa les diverses tribus qui marchaient en bon ordre vers nous, et serpentait autour de quelques broussailles qui se trouvaient sur leur route. Pour cette partie du monde c'était un specta-

elle vraiment imposant; quand ils se trouvèrent à cent cinquante verges environ de nous, ils firent une charge générale accompagnée de cris affreux. Cette troupe se composait d'environ sept cents hommes, presque tous armés de mousquets. Après s'être arrêté quelque temps, Rewa marcha vers la troupe ennemie qui était restée au fond du pâ; il salua les chefs, et les conduisit à quarante verges des hommes de son parti. Plusieurs *shakas* et décharges de mousqueterie eurent lieu des deux côtés. Comme il y avait à craindre que plusieurs ne tirassent à balle, les chefs prirent toutes les précautions possibles pour prévenir les accidens, et ordonnèrent aux deux troupes de faire feu à droite et à gauche. Quand le feu eut cessé, Rewa commença une harangue dans un style mâle, pour exprimer le désir de voir la paix se conclure; puis Patou-Oné en fit autant, et plusieurs autres ensuite. Les discours finis, plusieurs guerriers de chaque parti se retirèrent chacun de son côté, et une salve continue de mousqueterie eut lieu dans le camp comme dans le pâ: ceci pouvait passer pour des marques de joie; cependant on remarqua qu'il y eut plusieurs coups tirés à balle: alors les chefs ordonnèrent tout-à-coup au peuple de se disperser. MM. Davis et Kemp retournèrent au camp pour commander à nos gens de porter notre bagage au pâ, car nous voulions nous rendre à l'établissement wesleyen de Mangounga, sur une autre branche de la rivière: M. Clarke et moi nous nous retirâmes dans le pâ avec les Ma-Onre-Oure, pour guetter le canot de M. Hobbs. Sur notre route, plusieurs balles passèrent par-dessus nos têtes, et quelques-unes très-près: ce fut un grand bonheur qu'il n'y eut personne de blessé; car de cette condition, pour ainsi dire, dépendait l'issue de la journée. Quand nous fûmes entrés dans le pâ, le feu cessa; et les habitans, comme s'ils étaient délivrés de prison, prirent leurs pirogues et regagnèrent leurs différentes habitations.

(*Missionary Register*, septemb. 1828, pag. 467 et suiv.)

Cruautés et superstitions des naturels.

Quand l'armée de Shongui prit le pâ où s'étaient réfugiés un grand nombre des habitans de Wangarua, hommes, femmes et enfans furent tous massacrés, sans distinction d'âge ni de sexe. Il y eut des chefs qui voulurent épargner quelques victimes; mais Shongui donna des ordres pour que personne n'échappât à ce massacre, excepté les esclaves qui passèrent au service de la tribu de Shongui. Pendant le temps que les jeunes gens que nous avions envoyés pour avoir des nouvelles de Shongui passèrent sur ces lieux, plusieurs naturels de Wangarua furent arrachés de leurs retraites et mis à mort : ils eurent l'affreux spectacle de voir les corps de ceux qui avaient péri taillés en pièces et mangés par leurs compatriotes devenus semblables à des chiens qui rongent une carcasse : ils virent ces malheureux cannibales se préparer à dévorer de jeunes enfans, dont les têtes avaient été brisées sous les yeux même de leurs parens. Les scènes d'horreur qui eurent lieu sont impossibles à décrire, et, malgré les assertions de nos jeunes naturels, nous avions peine à croire à de pareilles horreurs. Nous apprîmes que les naturels de Wangarua avaient été défaits, comme satisfaction pour la mort de la femme de Shongui, et pour consoler son esprit de cette perte.

Parmi les naturels, il y a encore beaucoup d'agitation, et il nous est difficile de nourrir l'espoir qu'ils puissent rester long-temps en paix. Des deux côtés il y a tant d'outrages à oublier, tant de morts d'amis et de parens à venger, dont quelques-uns datent de plus d'un siècle, que sans les promesses de la parole de Dieu pour l'époque glorieuse où les hommes ne connaîtront que la justice et renonceront à la guerre, il nous faudrait désespérer de voir ces peuples changer de sentimens. Quand nous demandons aux chefs dans quel temps cesseront leurs guerres, ils répondent : « Jamais ! » En effet, c'est la coutume qu'une tribu qui perd un homme ne

puisse s'apaiser sans une satisfaction, et dans ce cas la mort seule d'un homme peut expier la mort d'un autre.

Le révérend W. Williams communique les faits suivans :

Dans un village près de Rangui-Hou, nous apprîmes qu'une esclave avait été tuée d'un coup de fusil par son maître. Nous rencontrâmes ce chef qui justifia sa conduite, en alléguant que cette femme était depuis long-temps malade, et qu'elle ne pouvait plus gagner sa nourriture; c'est pour cela qu'il l'avait tuée par derrière tandis qu'elle était assise par terre. Il n'y avait pas long-temps que nous étions de retour, quand nous apprîmes un second exemple de la cruauté révoltante si souvent pratiquée chez ce peuple. Un jeune garçon fut assommé d'un coup de *mere* ou hache en pierre, pour avoir volé des patates douces. Souvent les esclaves ne sont pas plus considérés que des bêtes fauves; et leur condition est si dégradée, qu'une fois qu'un homme a été fait prisonnier, il refuse de s'échapper, quand bien même il en aurait les moyens, parce qu'il est regardé avec mépris par ses propres amis.

— Une troupe de guerriers de notre voisinage, qui quittèrent la baie il y a deux mois, sont revenus, amenant avec eux plusieurs esclaves. Leurs cruautés à l'égard des malheureux enfantes contre lesquelles ils se dirigèrent furent aussi horribles que jamais. Autant que nous avons pu en apprendre, ils n'avaient de projet fixe contre aucun peuple particulier; mais étant tombé sur une troupe isolée appartenant à un détachement qu'un de nos puissans chefs de la baie des Iles conduisait dans son propre district sous sa protection, ils en tuèrent plusieurs, et firent autant de prisonniers qu'il leur fut possible. Aussitôt qu'ils furent de retour, la première nouvelle que nous en eûmes, fut qu'ils avaient tué sur-le-champ une esclave de la manière la plus féroce qu'on puisse imaginer; ils

avaient coupé des morceaux de ses cuisses et de ses bras, sans l'avoir mise à mort auparavant, et s'étaient ensuite régales de son corps. Cette femme était innocente, et elle fut massacrée, à ce qu'on nous dit, pour satisfaction d'un commerce adultère de la part de son maître.

— Ware-Porka, chef à Wangaron, ayant perdu son frère unique, Touma, j'allai voir le cadavre quand il fut tout-à-fait en état, suivant les règles strictes de leur superstition. Le défunt était placé dans la posture d'une personne assise; sa personne entière, à l'exception du haut de la figure, était cachée sous différens vêtemens. Par-dessus tout était un habit de sergent presque neuf : derrière étaient placés les deux fusils qui lui avaient appartenu. Quelques-uns de ses parens travaillaient avec activité à bâtir une maison destinée à recevoir ses restes, tandis que les autres étaient assis à l'entour, et poussaient les plus tristes lamentations. Ce sont des espèces de chants généralement exécutés dans ces sortes d'occasions. Ware-Porka n'avait touché à aucune nourriture depuis la mort de son frère, et il avait l'intention de n'en prendre aucune jusqu'à ce que la cérémonie fût terminée. On suppose que l'esprit du mort voltige à l'entour de son corps et à une certaine distance, durant trois jours; ensuite le cadavre est déposé en grande cérémonie dans l'endroit où il doit rester jusqu'à l'expiration du deuil. C'est une pratique commune de tuer un ou plusieurs esclaves dans ces occasions, pour servir de compagnons au défunt sur sa route au *Reinga*, ou lieu des esprits partis; l'on proposa d'en tuer un dans cette circonstance, mais Ware-Porka et le père du chef s'y opposèrent. Deux jours avant que Touma expirât, on supposa que son esprit s'était enfui (sans doute il avait perdu connaissance); alors ses amis poussèrent un cri, pensant que c'était le moyen de le rappeler. Touma raconta qu'il était allé au cap Nord, tandis qu'il semblait mort; mais qu'une petite fille, morte quelque temps auparavant, l'avait rencontré sur la rampe par où l'on descend dans le *Reinga*, et lui avait dit de revenir dans quelques jours. La cérémonie fut

continué le jour suivant sur l'éminence tabouée du village. J'éprouvai un vif sentiment de pitié pour ces pauvres créatures dont la désolation paraissait profonde, mais qui gémissaient comme des gens sans espérance. Tonma était un véritable sauvage : quelques années auparavant, à la mort d'un parent, d'un coup de massue il tua une esclave, tandis qu'elle lavait du linge à la porte de M. Hanson, malgré les efforts de MM. Kendall et King pour la sauver. La preuve qu'il y a eu du changement depuis ce temps, c'est qu'il n'y a eu personne de sacrifié pour lui.

— Shongui, se trouvant à bord d'un navire, fut saisi d'une violente douleur au genou, et son peuple s'imagina qu'il avait été ensorcelé par un chef de la rivière Tamise : sa perte fut en conséquence jurée. Quelques-uns de ces malheureux, altérés de sang, proposèrent de tuer tous les esclaves de Shongui qui sont très-nombreux : il s'opposa fortement à ce qu'on sacrifiât personne à cause de lui, et il dit à ses esclaves de chercher leur salut dans les bois. Mais Oudou-Roa, l'un des parents de ce chef, voyant passer une de ces malheureuses avec une charge de bois sur le dos, la tua d'un coup de fusil, et sur-le-champ un autre chef assomma un jeune garçon avec son marteau de pierre.

— Nous sommes allés assister à la cérémonie qui se pratique pour déplacer les os d'un chef. Elle a lieu quelques mois après la mort, et, à ce que je suppose, quand il s'est écoulé un temps suffisant pour que la chair se soit séparée des os. Ceux-ci avaient été dérangés de leur situation primitive : c'étaient les restes de trois individus, et on les avait placés sous une couverture, avec les têtes seules exposées à la vue. La cérémonie commença par le *pihe* ou hymne funéraire, qui fut d'abord chantée par les vieux guerriers les plus renommés, puis répétée par une troupe de personnes plus jeunes. Quand ce chant fut terminé, douze à quinze personnes armées de longues lances s'avancèrent et dirigèrent leurs lances vers un centre commun, en ayant soin de les pointer et de les retirer, à mesure

que plusieurs chefs se présentaient tour à tour devant eux pour parler. C'était une espèce de conseil de guerre, et l'objet des discours était de délibérer s'il fallait attaquer un établissement dans le voisinage, qui appartenait à l'un des chefs alors occupés à combattre à la rivière Tanise; mais il parut qu'il n'y eut rien de décidé, bien qu'il y eût eu plusieurs discours prononcés. Du reste, plusieurs orateurs firent mention des missionnaires en termes peu respectueux, insinuant que le pillage de nos maisons serait une fort bonne affaire.

— J'ai visité Wâogari avec M. C. Davis. La plupart des habitans ont quitté leurs demeures, car ils s'attendent à voir arriver une troupe pour les piller, afin de venger une querelle qui s'était élevée entre les deux principaux chefs. La querelle fut engendrée par une liaison adultère, et c'est le motif habituel de toutes les petites brouilleries qui s'élèvent continuellement entre les tribus voisines les unes des autres et les différentes familles de la même tribu. En cette circonstance, deux esclaves avaient été blessés si cruellement, qu'ils avaient failli en périr: l'un avait eu le corps percé d'une lance, et l'autre avait reçu une large entaille à la tête. Ils n'avaient aucun rapport avec l'affaire en question, mais ils furent maltraités ainsi pour les méfaits de leurs maîtres.

— Il y a peu de jours, le capitaine Duke du navire *Sisters* nous fit part d'un exemple révoltant de cruauté dont il fut témoin. Un chef nommé Toï avait une esclave qui s'était enfuie quelques jours auparavant. A la fin il la trouva assise au milieu de quelques naturels à Korora-Reka, très-près de la maison de son maître, il l'entraîna, la lia à un arbre, et la tua d'un coup de fusil. Le capitaine Duke apprit le fait, et sortit pour voir ce qui en était; alors il trouva le corps de la jeune fille tout préparé pour être eût au four des naturels, les grands os des bras et les jambes avaient été coupés. En réponse à ses questions, les naturels répondirent que cette affaire ne le regardait pas, et qu'ils étaient maîtres d'agir comme il leur plaisait. M. Duke retourna chez lui, appela à son secours

M. Earl, artiste de Port-Jackson, qui, pour le moment, demeurerait avec lui; puis étant retournés sur le terrain avec deux bœches, ils emportèrent le corps sans opposition.

— Nos naturels à Kawa-Kawa sont encore retombés dans un état d'inquiétude générale pour un motif bien ridicule; mais qui, dans ce pays, est cependant la cause d'une foule de maux. Une vieille femme, dans un transport de colère, a appelé les patates douces de Kawa-Kawa du nom de la femme de Tekoke. Elle se nomme *Tapa-Tapa*, et, suivant les coutumes de la Nouvelle-Zélande, tout parti qui en a la force a le droit de venir sur la place et d'emporter les patates ainsi désignées: aussi tous les habitans sont aujourd'hui rassemblés, s'attendant aux visites habituelles de leurs voisins en pareil cas. C'est un motif semblable qui amena il y a quelque temps la destruction de tous les cochons dans la tribu de Wangaroa. Un jeune chef eut querelle avec son père, et appela les cochons du village du nom de Shongui. Celui-ci n'en eut pas plutôt connaissance, qu'il rassembla ses gens, tua et emporta soixante-dix cochons de Wangaroa.

— Un enfant du voisinage se noya, tandis que son père était absent avec une troupe de pillards. La mère fit de grandes lamentations, et pria ses voisins de tuer quelqu'un pour servir de compagnon à son fils, sur sa route au *Reinga*. Une vieille esclave, qui craignait pour sa vie, se sauva et se cacha parmi les fongères: sur quoi une autre femme, parente du défunt, appela l'esclave en lui promettant d'être épargnée si elle venait. La pauvre créature se montra; aussitôt on appela le frère de l'enfant mort, qui assomma sur-le-champ l'esclave avec une masse à écraser la racine de fongère.

— Un détachement est revenu du sud; ceux qui le composent surprisent une petite troupe d'habitans près la rivière Tāmisi, ils les tuèrent tous ou les firent esclaves. C'est la satisfaction qu'ils cherchent, chaque année, à obtenir pour la mort de leurs parens; et, par suite de ce funeste système, la population du pays décroît généralement.

— Le samedi soir, 8 décembre 1827, il nous arriva un courrier de Kawa-Kawa pour nous informer que Tekoke, notre chef principal, et plusieurs autres, étaient fort mal et désiraient nous voir. Hier matin, 9 décembre, M. Fairburn et moi nous allâmes pour tâcher de leur administrer tout à la fois les secours temporels et spirituels. Nous trouvâmes le vieux chef, ainsi que son fils et sa femme, couchés dans un bois épais; sans aucun abri sur leur tête, exposés le jour à la chaleur la plus étouffante, et la nuit aux brouillards les plus dangereux. Le chef et son fils souffraient cruellement d'une maladie épidémique; les femmes n'étaient pas si mal. Après leur avoir donné quelques remèdes et leur avoir appliqué quelques vésicatoires, je leur parlai des choses de Dieu: ce fut peine perdue. Oh! quand viendra le temps où ces pauvres créatures seront favorisées d'une oreille attentive à nos discours! Après avoir fait en sorte de suppléer à leurs besoins, et comme je prenais congé d'eux, la femme de Tekoke me dit à l'oreille: « Nous avons envoyé chercher le sorcier pour prononcer des paroles sur nous, afin de chasser notre mal hors de nous. Est-ce bien ou mal fait? » Je leur dis que le sorcier ne pourrait rien du tout pour eux, qu'ils étaient dans l'erreur; mais que s'ils croyaient en Dieu, celui-ci seul pourrait tout en leur faveur. La manière dont la femme de Tekoke me faisait connaître qu'elle avait envoyé chercher le sorcier était une preuve évidente que sa confiance dans les superstitions de son pays commençait à chanceler.

— 22 février 1828. M. Williams et moi nous sommes allés à Kawa-Kawa visiter les naturels dans l'affliction. Nous les trouvâmes rassemblés et fort occupés à fortifier leur place et à ramasser leurs vivres. Les pauvres malheureux semblaient très-pensifs, quelques-uns d'entre eux surtout, quand nous leur parlâmes des bénédictions qui sont le partage de l'homme qui croit dans le Christ. Tekoke nous dit qu'il ne désirait avoir ni querelle ni combat avec les Ngapponis, mais qu'il souhaitait uniquement qu'on le laissât tranquille chez lui. Il ajouta qu'il

continuerait de résider sur la colline où il se trouvait ; près de son fort ; que lui et son peuple allaient y former un village ; qu'il allait y construire un local pour le culte public , afin que nous pussions les y trouver tous réunis quand nous viendrions pour les instruire. Ils nous déclarèrent que , quand les Ngapouis viendraient , ils ne songeraient à combattre que quand ceux-ci auraient tué au moins quatre de leurs chefs. Ils nous supplièrent de prier Dieu en leur faveur , afin qu'il ne disposât pas les cœurs des Ngapouis contre eux. Ces pauvres malheureux assurèrent qu'ils allaient aussi prier Dieu eux-mêmes. Ils nous supplièrent encore de nous trouver avec eux , s'il était possible , quand les Ngapouis arriveraient , pour tâcher de faire la paix avec eux. Après nous être consultés ensemble sur ce sujet , nous leur promîmes de revenir , s'il était possible ; quand les Ngapouis paraîtraient. Cela parut rassurer un peu leurs esprits abattus. Nous étions affligés sincèrement de voir la détresse de ces pauvres gens. Quand nous fûmes de retour dans la soirée , nous apprîmes que quelques-uns des Ngapouis étaient arrivés à Korora-Reka , et se proposaient de se rendre à Kawa-Kawa le lendemain matin. En conséquence , nous nous préparâmes à les accompagner. Le lendemain de bonne heure , nous disposâmes notre canot , et nous épiâmes les mouvemens des naturels , car nous pouvions les distinguer facilement avec une lunette d'approche. Quand nous les vîmes se mettre en mouvement , nous entrâmes dans notre canot accompagnés par le révérend W. Williams , et nous ramâmes après les pirogues. A notre grande satisfaction , nous remarquâmes qu'une seule pirogue se dirigeait sur Kawa Kawa et que les autres s'en retournaient. Nous les eûmes bientôt rejoints , et nous vîmes que presque tous les principaux chefs se trouvaient dans cette pirogue et semblaient avoir des intentions pacifiques. Quand nous arrivâmes à Kawa-Kawa , nous trouvâmes tous les habitans rassemblés , revêtus de leurs habits de guerre et en armes. Après avoir été instruits de la nature de la visite des chefs Ngapouis , le peuple de Kawa-Kawa s'appêta à les

recevoir avec toutes sortes d'honneurs. Un simulacre de combat eut lieu; puis les naturels se rassemblèrent, et Tekoke fit le premier discours. Il expliqua à ses hôtes pourquoi il avait fortifié son pâ; il leur fit part des bruits qui avaient circulé, et leur déclara quelle était sa résolution s'ils persistaient à vouloir sa ruine. Rewa, le grand chef des Ngapouis, parla après lui. Il dit à Tekoke que ni lui ni son peuple n'avaient de mauvais desseins contre lui, mais qu'il désirait vivre en paix. Plusieurs autres chefs firent aussi des discours qui furent tous dans le même sens. Quand ils eurent fini, Tekoke les conduisit tous chez lui, et nous les quittâmes très-contens et disposés à se régaler ensemble. Ainsi finit, de la manière la plus satisfaisante, cette affaire qui avait été pour nous la cause de beaucoup de craintes et d'inquiétudes. Oh! que d'actions de grâces ne devons-nous pas au Seigneur pour tant de faveurs!

Il y a de plus brillantes espérances pour voir la paix établie parmi les naturels qu'il n'y en a jamais eu. Shongui et Ware-Oumou étaient les principaux chefs des expéditions pour la rivière Tamise, mais ils ne sont plus; et Rewa, qui leur a succédé, semble aujourd'hui disposé à faire la paix avec tous les partis. Sa fille s'est mariée à l'un des principaux chefs des contrées du Sud, et je pense que cette union produira un bon effet. Si la paix se fait, une vaste carrière s'ouvrira dans le Sud pour les missionnaires.

(M. R. Davis.)

— Nous avons remarqué (22 février 1828) une pirogue qui débordait de la rive opposée, et qui se dirigeait vers Kawa-Kawa; apprenant qu'elle portait les principaux chefs de Wai-Mate qui allaient faire la paix avec Tekoke, mon frère, M. Davis et moi, nous préparâmes le canot, et fîmes route avec les naturels, pour voir le résultat de cette affaire. Nous fûmes enchantés de voir que tout se terminait à l'amiable. En cette occasion, nous eûmes de grands motifs de reconnaissance, en

voyant que nos prières avaient été si promptement exaucées. Il y eut une circonstance digne d'attention : mon père et M. Davis avaient remonté bier la rivière, et Tekoke leur avait dit qu'il allait prier notre Dieu pour affaiblir les cœurs, *waka ngoi kore*, des Ngapouis, afin qu'ils ne fussent pas disposés à l'attaquer; et il nous pria d'en faire autant. La manière dont la conférence eut lieu entre ces chefs nous rappelait les assemblées des anciens. Quand les chefs de Wai-Mate débarquèrent, les naturels de Kawa-Kawa, au nombre de trois cents, partagés en deux bandes, exécutèrent un combat simulé qui dura quelques minutes : puis tous s'assirent par terre en se formant en demi-cercle; alors Tekoke se leva le premier pour parler, marchant çà et là, comme un homme qui fait une harangue. Il déclara aux Ngapouis qu'ils pourraient venir l'attaquer quand ils voudraient, mais qu'il était trop vieux, qu'il n'essayerait point de leur résister, et qu'il mourrait dans sa place. Un des chefs de Wai-Mate répondit que Tekoke n'avait rien à craindre de leur part, qu'ils n'avaient point de sujet d'inimitié contre lui : deux autres parlèrent encore, puis l'assemblée fut dissoute; chacun se retira de son côté; et Tekoke prépara lui-même une case pour ses hôtes.

(*Révérénd W. Williams.*)

(*Missionnary Register, décemb. 1828, pag. 613 et suiv.*)

Vers la fin de juin 1827, la mission de Wesley (John Hobbs et John Staek, missionnaires; Luke Wade, assistant) fut rétablie, mais sur le côté de l'île opposé à son ancien siège à Wangaroa. Elle est maintenant sur les bords du Shonki-Angu; et le comité en parle ainsi qu'il suit : « La population des environs monte à quatre mille personnes; les différentes tribus ayant leurs villages sur les bords d'une belle rivière navigable, on peut en canot les visiter facilement et promptement. Les missionnaires se proposèrent d'abord de se fixer à Wai-Hou, à l'endroit même où ils débarquèrent, près de

la résidence de Patou-One, chef ami, d'une grande influence et de beaucoup de talent, et à trente-deux milles environ de l'embouchure de la rivière. Mais ils trouvèrent ensuite nécessaire de se retirer à six milles plus bas dans la rivière, dans un lieu nommé Mangounga, où leur projet est d'élever des bâtimens convenables, et de fonder un établissement en règle. De là ils feront des visites chez toutes les tribus du voisinage, pour instruire les naturels dans les vérités importantes du christianisme, et les déterminer autant que possible à plaier leurs enfans sous la surveillance des missionnaires.

(*Missionary Register*, mars 1829, pag. 127.)

DÉTAILS SUR LA MORT ET LES FUNÉRAILLES DE SHONGUI.

(*Extrait du Journal de M. Stack, en date du 12 mars 1816.*)

Patou-One, qui vient de revenir de Wangaroa, m'a rendu visite ce soir. Je lui ai parlé de Shongui; il m'a donné divers détails que j'ai écoutés avec intérêt, attendu qu'ils ont rapport à la fin de ce chef extraordinaire. Je m'aperçus que Patou-One en parlait d'une manière très-affectueuse.

Quand lui et ses gens arrivèrent à Pinia où était Shongui, ils le trouvèrent dans un tel état d'émaciation, qu'ils en furent très-affectés; suivant leur coutume, ils pleurèrent tous ensemble, puis ils dirent à Shongui qu'ils craignaient de le voir mourir bientôt; il répondit à cela par la négative, disant qu'il ne s'était jamais senti mieux. Après être restés assez longtemps pour lui rendre leurs hommages, ils allaient s'en revenir quand Shongui fut tout-à-coup pris de mal; alors ils résolurent d'attendre le résultat de cette crise. D'après son grand affaiblissement, jugeant qu'il allait passer, Shongui dit à ses amis: « Je mourrai bientôt, mais pas aujourd'hui. » Il demanda sa poudre à canon: quand on la lui eut apportée, il dit: « *Ka ora koutou*. — Cela va bien pour vous, — » en s'adres-

sant à ses enfans. Ce même jour (5 mars) il légua à ses enfans ses mere ou haches de combat, ses mousquets, et la cotte de mailles qu'il avait reçue du roi Georges IV. Après avoir arrangé ces affaires, il parla de la conduite des naturels après sa mort, et il assura que, suivant toute apparence, ils se conduiraient avec amitié envers ceux qui allaient lui survivre, en disant : « *Kowai ma te hai kai mai ki'a kou tau? haore!* — Qui est celui qui voudra vous manger tous? Personne! »

Il employa ses derniers momens, dans la matinée du 6 du courant, à exhorter ses compagnons à avoir du courage, et à repousser toute espèce de force, quelque grande qu'elle fût, qui tenterait de marcher contre eux; il leur déclara que c'était là toute la satisfaction, *outou*, qu'il exigeait; ce qui supposait qu'on lui avait adressé la question suivante : « Quel est celui qu'il faudra tuer en satisfaction de votre mort? » Cette abominable coutume d'honorer les morts par des sacrifices humains existe encore à la Nouvelle-Zélande. Ses lèvres expirantes proféraient ces mots : « *Kia toa, kia toa.* — Soyez braves, soyez braves. »

Aussitôt que Shongui eut rendu le dernier souffle, tous ses amis, dans le pā de Pinia, commencèrent à trembler pour leur propre compte; car ils ne savaient pas si les naturels de Shouki-Anga n'allaient pas tomber sur eux, et les envoyer tenir compagnie à leur chef mort, *dans les contrées de la nuit*. Pour prévenir tout soupçon de leur part, les naturels de Shouki-Anga ordonnèrent à leurs gens de rester tranquilles dans leurs cases, tandis qu'ils se rendraient au pā pour venir préparer le corps de Shongui : à leur approche, bien qu'ils eussent pris ces précautions, ils s'aperçurent que les habitans du pā frissonnaient de peur, comme des feuilles agitées par le vent, jusqu'à ce que Patou-One et ses compagnons eussent dissipé leurs craintes, car elles étaient sans fondement.

Le désir de tenir la mort de Shongui cachée jusqu'à ce qu'il fût enterré, de peur que leurs ennemis ne vissent les atta-

quer, engagea ses enfans à l'ensevelir, ou plutôt à le déposer sur le *wahi-tapou* ou sur l'endroit sacré, le jour même qui suivit sa mort. Mais Patou-One leur en fit des reproches en disant : « Ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai connu des gens qui veulent enterrer leur père vivant. » C'est pourquoi on attendit quelques jours pour l'ensevelir; durant ce temps, on rendit tous les honneurs que les Nouveaux-Zélandais sont susceptibles de rendre aux dépouilles du célèbre Shongui. Les naturels passèrent tout ce temps à faire des haraugues, à pousser des cris, à se déchirer, à danser; à tirer des coups de fusil.

Voici ce que M. Samuel Marsden écrivait en date du 1^{er} janvier 1829, de Parramatta, au sujet de la Nouvelle-Zélande :

Les naturels sont maintenant en paix les uns avec les autres. Les chefs de la baie des Iles, ceux de la rivière Tamise, et ceux qui habitent encore plus au sud, sont maintenant unis. L'Évangile commence à exercer son influence sur quelques-uns d'entre eux, et ils font de véritables progrès dans la civilisation. Il m'est arrivé ce matin un chef du détroit de Cook, qui vient voir s'il pourrait obtenir un missionnaire. Il m'envoya, il y a deux ans, un de ses fils, âgé de cinq ans à peu près, bien que je n'en aie jamais vu le père. J'avais renvoyé cet enfant; il y a quinze jours, pour voir son père, ignorant que celui-ci dût lui-même venir ici.

La Nouvelle-Zélande est maintenant de toutes parts prête à recevoir l'Évangile et les arts de la civilisation. J'avais dernièrement chez moi une vingtaine de Nouveaux-Zélandais de la côte occidentale qui ne sont pas encore tous repartis. Il n'y a pas de doute que la Nouvelle-Zélande ne devienne une nation civilisée.

(*Missionnary Register*, juin 1829, pag. 284.)

EXTRAITS DE QUELQUES LETTRES DES MISSIONNAIRES, EN
L'ANNÉE 1828,

Vives affections des naturels.

J'ai visité Rangui-Hou. Le rivage entier était couvert d'étrangers, venus dans des dispositions amicales des bords du Wai-Kato, appartenant à la tribu des Ngato-Marou, qui dernièrement a causé tant de craintes à la baie des Iles. A la nuit, Titore, chef de Wai-Mate, vint pour les voir, et saluer son frère Rapou, qui était allé à Wai-Kato pour une mission de paix. A son arrivée, Titore resta assis dans un morne silence, la tête couverte de sa natte, et remuant son corps çà et là, ressemblant presque à un hérisson qui se serait roulé par terre. Quelque temps après, quelques-uns des habitans de la colline, mal intentionnés, se levèrent, et s'en allèrent pour enlever les cochons de leurs bôtes : Titore s'y opposa, sans quoi j'ignore quelles eussent pu être les suites de cette tentative. Puis Titore monta sur une petite éminence qui dominait la plage, et souhaita la bien-venue à son frère dans une sorte de chant mélancolique, mais en même temps vraiment touchant. Pendant toute sa durée, il se promenait d'un pas lent et solennel sur la crête de la colline; puis, quand il eut fini, tout-à-coup il s'adressa aux étrangers, et continua de leur parler avec grâce durant plus d'une heure. Ses gestes étaient parfaitement naturels, et par conséquent très-agréables : sa voix était forte, mais bien modulée, et son langage abondant et fleuri. Je pris un vif intérêt à toute cette scène, qui certainement était la plus romantique dont j'eusse été jamais témoin. Quand tout fut terminé, et que le salut eut aussi été donné suivant les formes, Titore se précipita vers l'endroit où son frère était assis, et il s'en suivit une entrevue très-touchante, attendu qu'il avait à lui communiquer la mort d'une sœur à laquelle ils étaient tous les deux tendrement attachés.

Certainement les Nouveaux-Zélandais sont doués de sentimens extraordinaires; sentimens, j'en suis convaincu, qui produiraient les plus heureux effets, si dès l'enfance ils eussent été heureusement cultivés et convenablement dirigés.

(Révérend W. Yate.)

Manières sauvages des naturels

On a observé une troupe nombreuse qui débarquait à Korora-Reka, et l'on a supposé que c'étaient des guerriers de Oudou-Roa et de Kaïra, de Wangaroa et de Matandi : car nous avions appris que Oudou-Roa méditait une attaque sur les tribus de Wai-Tangui, Wai-Kadi et Kawa-Kawa. Le lendemain, au point du jour, l'armée fut en mouvement; d'abord nous ne pûmes découvrir leurs intentions; mais nous les vîmes bientôt gouverner sur Wai-Tangui : des ordres furent donnés pour fermer toutes les issues de nos habitations, excepté deux que l'on pouvait fermer au dernier moment. Toï-Tapou fit son apparition, et nous engagea à être bien sur nos gardes, attendu que les intentions de ces gens étaient mauvaises. Après le déjeuner, nous nous décidâmes à rendre une visite à cette armée; en conséquence nous armâmes une pirogue de guerre appartenant à Toï-Tapou qui se trouvait à la place, et nous nous dirigâmes vers les étrangers : leurs ennemis s'étaient enfuis, et ils n'avaient trouvé qu'un esclave qu'ils avaient tué. Nous conversâmes avec Kaïra, et nous fûmes contents de trouver parmi eux nos amis Ware-Porka et Wai-Kato; ils étaient disposés en notre faveur, et s'opposaient évidemment aux projets du vieillard.

Tandis que nous nous trouvions avec cette troupe, il arriva un accident que nous n'oublierons jamais, tant nous sommes persuadés de vivre une heure de plus! Wai-Kato nous montrait le fusil que le roi lui avait donné. Ayant observé que les deux coups étaient armés, je pris l'arme pour les mettre au repos;

mais en touchant le ressort, le coup partit : dans ce moment, Tui-Tapou récitait une harangue près de moi, et sa tête ne se trouvait guère qu'à un pied de la bouche du fusil quand le coup partit. Il se retourna, et me dit que j'avais manqué de le tuer. Je le savais bien, et je rendis grâces à Dieu de ce que cela n'était point arrivé. L'arme était dans une position presque perpendiculaire; mais j'étais assis par terre et il était debout. S'il était arrivé un malheur, nous l'eussions probablement payé de nos vies.

Nous retournâmes ensuite à Pahi, et à deux heures dans l'après-midi nous eûmes la satisfaction de voir toutes les pirogues sortir à la voile de la baie, pour se rendre à Wangaroa. Les naturels déchargèrent leurs armes en passant près de l'établissement, et en retour nous tirâmes deux coups de pierrier; mais, malgré nos inquiétudes générales, ils s'en allèrent paisiblement.

(*Révérend H. Williams.*)

Visite aux naturels sur la côte du Sud-Est.

Le *Herald* est revenu aujourd'hui, 18 avril 1828, du Sud, avec quarante canchons environ et le quart d'une cargaison de patates. Les hommes de ce navire étaient en bon train de le remplir, mais ils furent obligés de revenir plus tôt qu'ils ne le désiraient. Les habitans du Sud semblent vivre dans un état bien plus triste que ceux de la baie des Iles; ils ne sont point disséminés ça et là comme ceux-ci, mais ils sont réunis dans des forteresses, et continuellement dans la défiance de leurs voisins.

Le 12 avril, le *Herald* était entré à Touranga. Le havre parut tout-à-fait désert, car il n'y avait qu'une pirogue en vue, et les naturels étaient occupés à commercer avec un brick mouillé aux environs, pour se procurer de la poudre.

Détails sur le naufrage du Herald.

8 mai 1828. M. Hobbs est arrivé avec la nouvelle que le *Herald* avait fait naufrage à Shouki-Anga, mais que l'équipage et M. Fairburn étaient sains et saufs à terre. Un petit navire s'était perdu deux jours auparavant et se trouvait à la côte à quelques milles au nord du *Herald*. Je me mis sur-le-champ en route avec mon frère et M. Hobbs pour Kidi-Kidi; là M. Kemp se joignit à nous, et nous continuâmes notre chemin pour Shouki-Anga.

9 mai. Nous arrivâmes à l'établissement Wesleyen de Mangounga, où nous apprîmes de nouveaux détails. A l'embouchure de la rivière Shouki-Anga se trouve une barre sur laquelle les navires passent généralement sans accident; mais quelquefois la mer y brise d'une manière affreuse. Depuis deux jours le *Herald* se tenait au large, attendant une circonstance favorable, parce que la houle était très-grosse. Le 6, un peu avant le coucher du soleil, il gouverna sur la barre avec un bon vent et l'espoir d'être bientôt rendu au mouillage; mais, une fois parvenu sur la barre, le vent tomba tout-à-coup, et l'abandonna au pouvoir des brisans; il tomba sur les rochers. La nuit approchait, et comme l'équipage n'avait qu'un sort terrible en perspective, chacun commença à songer à son salut. Pendant ce temps, le canot, qui avait été mis à la mer tandis que le navire tenait encore sur ses ancres, fut entraîné par la violence du ressac; deux hommes qui se trouvaient dedans furent obligés de se sauver à la nage. M. Fairburn quitta ensuite le navire et n'atteignit le rivage qu'avec beaucoup de peine, épuisé qu'il était de lassitude. Le maître et l'équipage se tinrent suspendus au gréement jusqu'au lendemain matin, où la mer se retira assez pour les laisser descendre à terre. Du reste, en arrivant au rivage, ils ne trouvèrent guère de pitié dans les naturels, qui leur arrachèrent la plupart de leurs vêtemens et les menacèrent d'en venir encore

à de plus grandes extrémités. Aussitôt que la mer se fut suffisamment retirée, les naturels allèrent au navire et le déponillèrent de tout ce qu'ils purent emporter; non contents de cela, ils haubèrent le navire de la manière la plus honteuse; ils coupèrent tout le gréement et toutes les garnitures de la chambre, et ne laissèrent rien d'entier que la carasse. M. Mair et l'équipage restèrent auprès du navire pour tâcher de les arrêter; mais ce fut en vain. En conséquence, peu après notre arrivée à Mangounga, ils s'en vinrent dans un canot, jugeant inutile de rester plus long-temps à bord.

10 mai. Nous sommes descendus vers les pointes du havre, à vingt milles de distance environ. Nous avons visité le navire à marée basse et l'avons trouvé dans un état déplorable: car bien qu'une grande partie de sa quille fût éboulée près du corps du bâtiment, dont elle avait été séparée par le choc continuel des vagues sur le rivage, cependant la méchanceté des naturels lui avait encore causé plus de dommage. Du reste, c'est un grand bonheur que ceux qui le montaient aient échappé, non-seulement à la fureur des flots, mais encore aux cruautés des naturels. Comme notre troupe était forte, les naturels n'osèrent pas approcher de nous; mais à notre retour nous passâmes par leur établissement, et nous vîmes quelques-uns des principaux coupables. Ils eurent peu de chose à dire pour justifier leur conduite: le pillage des menus objets était permis d'après leurs propres idées; mais ils convinrent que le dommage fait au navire était une mauvaise action. Du reste, suivant leur habitude, les chefs rejetèrent le blâme sur d'autres chefs ou soumis à leur autorité.

11 mai. Nous passâmes le dimanche à Mangounga, où nous fîmes le service, matin et soir, dans la maison de M. Hobbs.

12 mai. Ce matin, avant que nous passions nous mettre en route pour nous en retourner, Patou-Oné, le chef de cette partie de la rivière, vint chez nous avec une forte troupe de naturels: il nous dit qu'il allait demander satisfaction au

peuple des pointes pour le mal qu'il avait fait au navire, mais en même temps il désirait avoir notre sanction et nos instructions. L'affaire étant ainsi déferée à notre jugement, nous ne pûmes leur donner notre approbation, bien que les naturels des pointes méritassent certainement d'être punis. Nous leur dûmes qu'en qualité de missionnaires, nous ne pouvions leur conseiller une pareille démarche, que nous étions venus seulement pour annoncer le nom de Dieu; que nous étions affligés de la conduite dont nous avions été témoins, mais que nous devions abandonner le reste à notre Dieu. Ils dirent que nous étions un étrange peuple; à la fin il fut arrêté que M. Hobbs les accompagnerait le jour suivant, pour terminer l'affaire à l'amiable.

(Révérend H. Williams.)

(*Missionary Register*, octobre 1829, page 458 et suiv.)

Voici quelques extraits des lettres écrites par les Missionnaires en 1829.

L'année dernière il y a eu une grande mortalité parmi les naturels des environs, jeunes comme vieux. Au printemps passé, plusieurs sont morts de la coqueluche; l'ennemi du genre humain a profité de ces événemens pour irriter l'esprit des naturels contre nous. Souvent ils nous ont dit qu'avant notre arrivée dans ce pays ils vivaient fort long-temps; mais qu'aujourd'hui tous meurent, *jeunes comme vieux*; et la raison qu'ils en donnent, est que notre arrivée parmi eux leur a apporté différentes maladies. Ils disent que notre Dieu est un Dieu cruel, parce que plusieurs d'entre eux meurent, et que c'est lui qui les tue. Si nous pouvions leur persuader qu'ils vivraient toujours et ne mourraient point, nul d'entre eux ne manquait de venir à nous, et de dire que notre religion est bonne; tous l'embrasseraient. Mourir et quitter ce monde, est pour

les Nouveaux-Zélandais le plus affligeant de tous les événemens.

(*M. Kemp.*)

Durant les deux dernières années, j'ai été bien aise de voir les naturels manifester plus de dispositions à cultiver le grain; l'année dernière, j'ai acheté d'eux de quarante à cinquante boisseaux de blé pour des couvertures, car cela seul peut les engager à cette culture. Jusqu'à présent ils ne veulent pas se donner la peine de le cultiver pour leur propre usage, attendu que leur nourriture ordinaire leur coûte beaucoup moins d'embarras. Je les ai encouragés par tous les moyens possibles; et comme ils estiment beaucoup les couvertures, j'espère qu'ils étendront cette culture sur une plus grande échelle; je leur ai promis que nous achèterions pour des couvertures tout le blé qu'ils pourraient semer.

Tai-Wanga se porte bien, ainsi que sa femme; leur famille s'accroît; ils ont déjà trois enfans. Trois de mes naturels se sont mariés, et tout, en général, va bien.

Comme j'ai commencé à bâtir pour moi-même une habitation plus solide, mon ami Tai-Wanga se propose d'en faire autant, et j'ai l'espoir qu'avec notre assistance il en viendra à bout.

(*M. R. Davis.*)

Depuis l'époque où nous mouillâmes dans la baie Paroa, vis-à-vis du village où habitait Thomas Toouf, de grands et nombreux changemens ont eu lieu. Le pauvre Toouï n'est plus: sa tribu est presque éteinte; le petit nombre de ceux qui existent encore, dispersés parmi les autres tribus, ne sont guère plus considérés que des esclaves. Il reste à peine quelques vestiges du peuple de Kai-Para qui fut naguère si nombreux. Dans le même intervalle de temps, Wangaroa a été complètement dépeuplé et repeuplé par une tribu différente: Pomare, Ware-Oumou et le fameux Shongui, après avoir fait

périr par l'épée plusieurs autres chefs que j'avais jadis connus, ont terminé leurs jours de la même manière. Au milieu de tous ces événemens, nous avons pu nous maintenir dans notre position. Quoique souvent menacés par ces pauvres sauvages, une invisible main les a empêchés d'accomplir leurs menaces.

Durant ces dernières années, un échange très-remarquable a eu aussi lieu parmi les naturels. Des écoles ont été établies; plusieurs enfans et adultes ont appris à lire et à écrire. L'Évangile a été prêché en plusieurs endroits, et nous en attendons d'heureux effets; quelquefois les chefs écoutent nos instructions avec attention.

(*M. Clarke.*)

Nos naturels se comportent généralement bien, et font des progrès considérables dans la lecture, l'écriture et le calcul; ils ont acquis une grande connaissance de l'Écriture, et cette connaissance semble avoir de l'influence sur leurs actions. Quant à de véritables conversions, jusqu'à ce moment il y a peu de choses à dire. Durant les trois dernières années, cette Mission a fait des progrès rapides; et, bien que nous soyons encore sujets à certaines épreuves, nos espérances sont flatteuses.

(*M. R. Davis.*)

(*Missionary Register, févr. 1836, pag. 114 et suiv.*)

SOCIÉTÉ DES MISSIONNAIRES DE L'ÉGLISE.

Rangui-Hou, sur la côte N. de la baie des Iles, fondée en 1815. — *John King, James Shepherd*, assistans. — Deux services le dimanche et un le vendredi au soir : visites aux naturels le dimanche et parfois dans la semaine : grande indifférence de la part des naturels pour les intérêts spirituels. — Écoliers,

vingt-trois hommes et garçons, dix femmes; la plupart studieux : les chefs principaux s'instruisent; des progrès. — La translation de la mission à Tépoua n'a pas été effectuée, attendu qu'on songe à la réunir à d'autres pour les fortifier.

Kidi-Kidi, sur une rivière qui se jette dans la baie des Iles, vers sa partie occidentale : 1819. — *W. Yate : James Kemp, G. Clarke, James Hamlin, C. Baker*, assistants. — Il manque une chapelle : quand tous se rassemblent, le nombre excède cent : visites régulières aux naturels, aussi loin que Waï-Maté, éloigné de dix milles : plus ou moins d'opposition à l'Évangile, et disposition à écouter les instructions relatives au temporel. Écoliers, cinquante hommes et enfans, vingt-trois filles : conduite en général très-satisfaisante. Une distribution publique de récompenses pour bonne conduite a excité un vif intérêt ; soixante-huit garçons ou filles y assistaient : les prix les plus distingués étaient un couteau, une paire de ciseaux, une trompette ou un peigne : les naturels ont été enebantés de leurs prix, et les Missionnaires de leur bonne humeur.

Pahia, sur la partie méridionale de la baie des Iles : à seize milles au S. E. de Kidi-Kidi, et à la même distance par mer au sud de Rangui-Hou : 1823. — *H. Williams, W. Williams : Richard Davis, W. Fairburn, W. Puckey*, assist. — Une chapelle de quarante pieds de long sur vingt de large, avec un local qui en dépend, de quarante pieds de long sur douze de large, fut ouverte en septembre 1828. « Pour cette partie du monde, écrit M. H. Williams, c'est un bel édifice, et qui excite l'admiration et les louanges des naturels. » — Écoliers, soixante-un hommes ou enfans, trente-deux du sexe féminin. — W. Williams compose un dictionnaire. Les litanies ont été traduites.

Des douze missionnaires employés dans ces stations, tous sont mariés, excepté MM. Yate et Puckey : tous les hommes mariés ont des enfans, en tout vingt-huit mâles et quatorze de l'autre sexe. M. Davis, en retournant à son poste, s'est embarqué avec sa femme, le révérend A. N. Brown, madame Brown

et madame Hart, en avril, pour la Nouvelle-Zélande. *L'Active* a été acheté et expédié pour remplacer le *Herald* qui s'est perdu.

SOCIÉTÉ DE WESLEY.

Mangounga, sur le Shouki-Anga, 1827. — *John Hobbs, James Stack, M. et madame White* sont en route pour reprendre leurs travaux.

(*Missionary Register*, janv. 1830, pag. 42 et suiv.)

EXTRAITS DU JOURNAL DU RÉVÉREND WILLIAM YATE.

9 février 1829. Matapo, l'un des chefs de Tae-Ame, a tué une esclave ce matin. La raison qu'il a donnée de cette action a été que l'esclave avait pratiqué un charme sur Tekoke, chef de Kawa-Kawa, et avait causé sa maladie. Quand Matapo l'eut tuée, ce vieux coquin de Tareha la fit rôtir et la mangea. J'ai déjà signalé Tareha comme l'homme le plus barbare de l'île : il a tué et mangé trois personnes depuis que je suis à la Nouvelle-Zélande.

16 février. Pawe, l'un de nos grands personnages, est mort ce matin à Wai-Mate, après une maladie lente et pénible. C'était un natuel de manières fort agréables ; mais il n'a jamais donné les moindres signes de conversion. Ses amis nous ont envoyé demander une couverture pour envelopper le corps avant de l'inhumer. Rien chez eux n'excite plus leur attention que la vénération pour les morts.

18 février. Je suis allé à la résidence de Pawe qu'on avait dit mort : je le trouvai en vie ; mais il expira peu d'heures après mon arrivée. L'endroit était taboué ; on ne permettait à personne d'approcher de lui. Néanmoins je n'eus aucun égard à ce qu'on me dit ; mais je m'avançai vers un petit hāgar ; je lui fis un peu de thé, et tâchai de profiter de l'occasion. Un

grand nombre de naturels étaient présents dans l'attente de sa mort : ils se montrèrent tous attentifs. Je passai près de quatre heures avec eux.

26 février. J'ai visité Wai-Mate, et je suis allé dans sept résidences ; mais je n'ai pas rencontré autant de naturels que je m'y attendais, parce qu'ils étaient fort occupés à dégager les bois. Du reste, j'ai trouvé pour trois heures d'occupation dans ces différents endroits.

27 février. J'ai visité les naturels de Tako, grand établissement sur la côte, à douze milles environ de Kidi-Kidi. Wata, le chef de l'endroit, était allé à Wangaroa pour voir Oudou-Roa qui est indisposé : sa femme se trouvait chez elle, ainsi que toute sa famille. Je n'étais jamais venu dans cette place, et elle n'avait encore été visitée que deux fois par les Européens. La réception qu'on me fit fut très-gracieuse. La vieille dame gronda ses esclaves d'une manière terrible, pour avoir été si long-temps à faire cuire des vivres pour moi et mes hommes. Je parlai à cinq groupes différents, et leur annonçai les trésors incompréhensibles du Christ. Quand j'eus traversé la rivière pour m'en retourner chez moi, je rencontrai une troupe qui venait du côté du Sud. Titore, l'un des chefs de Wai-Mate, se rendait à l'endroit que je venais de quitter, et portait attaché au sommet d'une lance un petit morceau de bois en guise de souvenir de feu Pawe. Titore, en sa qualité de porteur, était taboué, et n'osait pas manger jusqu'au moment où il aurait remis l'objet de son message à la personne à laquelle il était destiné. Je lui offris un morceau de pain d'épice que j'avais dans ma poche ; mais quand il le vit, il s'enfuit comme s'il eût vu un serpent.

30 mars. Une centaine de naturels sont passés par Kidi-Kidi en toute hâte pour se rendre à l'habitation de feu Koi-Koi ; ils se proposent d'en enlever tous les vivres, à cause de certaines mauvaises paroles que le vieux homme a prononcées au moment même de sa mort. Nous ne disons jamais rien pour les détourner de ces sortes d'actions, car elles sont conformes aux

coutumes du pays, et ce serait chose absolument inutile que de nous immiscer dans leurs réglemens, excepté quand leur vie en dépend.

19 mars 1829. J'ai visité les naturels au bas de la rivière, et j'en ai rencontré une troupe forte de deux cent cinquante environ : ils étaient fort pressés, car ils marchaient au pillage, et ils n'ont point voulu m'écouter du tout.

30 mars. Ware-Pou et Hane, deux anciens serviteurs de l'établissement, se sont mariés ce soir. Probablement ils font très-bien; leur mariage n'est point une affaire terminée à la hâte; il y a plus de douze mois qu'ils y songent.

14 avril. Je suis allé à Wai-Mate, à Pouke-Noui et Maupere : j'ai rencontré des troupes de naturels fort nombreuses, et j'ai prêché dans dix-sept villages différens. Les naturels ont fait plusieurs bonnes observations sur ce que je leur avais dit lors de ma dernière visite.

12 mai. Le vieux Wata, homme très-vénérable et chef de Tako, est descendu à l'établissement, suivant la promesse qu'il nous avait faite samedi dernier, et nous a vendu vingt-quatre corbeilles de maïs d'une excellente qualité. Il avait amené vingt-quatre esclaves avec lui pour porter ce grain, par un très-mauvais chemin, l'espace de plus de quatre milles. Le paiement a été deux de nos meilleures couvertures.

13 et 14 mai. J'ai visité les naturels de Wai-Mate et de Abou-Abou. J'ai parlé à quinze groupes formant trois cent cinquante personnes environ. Sur mon chemin, j'ai rencontré la femme de Titore : elle allait à Kidi-Kidi pour me prier de me transporter vers son mari qui est très-mal; c'est un homme d'une haute importance, et qui ne le cède qu'à Rewa seulement pour le rang. Je le trouvai couché au bord d'un petit torrent sans autre toit que celui des cieux. Je le saignai et lui donnai quelques remèdes, en lui conseillant d'aller sous quelque abri. Il répondit qu'il ne pouvait pas le faire, qu'il était sous le tapou, et qu'en conséquence il n'oserait pas y aller. • Si j'allais maintenant, disait-il, dans une maison, l'Aténa

serait très-courroucé; il serait passer cette pierre au travers de mes côtes; il la ferait entrer dans mon cœur, et je mourrais. Tel que je suis, continuait-il, il y a des balles dans mon corps, une dans mon bras, une autre dans ma cuisse et une troisième dans mon gosier. « Je tâchai de lui faire entendre raison sur une croyance aussi absurde; mais il était si superstitieux qu'il se montra sourd à tout ce que je dis à ce sujet. Quand je l'eus saigné, il dit: « Là, c'est bon. Maintenant il y a un trou; peut-être l'Atoua permettra-t-il aux balles de sortir de mon corps, et je vivrai. » Avant de continuer mon chemin, je lui fis bouillir un peu de thé qu'il prit: cela le rafraîchit sensiblement; son abattement disparut, et il se sentit beaucoup mieux. Il n'y a rien dont un Nourvan-Zélandais soit plus reconnaissant que les petits soins qu'on lui rend pendant qu'il est malade. Tout ce que nous pouvons faire en ce genre, aux riches comme aux pauvres, ne peut manquer de nous en faire des amis.

15 mai. Aujourd'hui j'ai été témoin d'une scène telle que je n'en avais jamais vue jusqu'à ce moment à la Nouvelle-Zélande. Une foule de naturels sont venus dans l'établissement et ont été fort turbulens. Du reste, ce n'était pas à nous qu'ils en voulaient, et leur conduite était justifiée par les coutumes du pays. Un des jeunes gens de M. Baker était allé dans l'intérieur, et pendant ce temps avait épousé une jeune fille qui demeure chez M. Clarke. Cette fille, depuis quelque temps, avait été mise à part pour son beau-père; en conséquence, elle ne pouvait épouser personne autre sans s'exposer non-seulement elle-même à la mort, mais aussi son mari. Après s'être mariés, ils revinrent à Kidi-Kidi. Deux jours après, la tribu entière vint pour emmener l'épousée, et pour donner à l'époux une sévère correction: ils n'osèrent pas se porter à de plus grandes rigueurs à cause du rang dont il jouit parmi eux. Les naturels se montrèrent fort indisciplinés en cherchant la matière: la présence de Rewa ne put les empêcher de sauter par-dessus nos palissades, et de courir tout

au travers de nos propriétés pour découvrir où la femme s'était cachée. A la fin, ils trouvèrent sa retraite, la battirent, et l'emmenèrent en triomphe avec eux. Ensuite tout se passa très-bien; mais l'affaire aurait pu devenir sérieuse, car le frère de la fille l'ajusta avec son fusil, et allait lui brûler la cervelle si un ami ne lui eût arraché son arme. Elle ne sera pas maltraitée davantage; mais je ne sais pas si on lui permettra de retourner avec son mari, ou bien si on la réservera pour son beau-père.

1^{re} et 3 juin. Une troupe considérable est venue du Sud pour rendre visite à Rewa. En leur faisant la politesse habituelle, son fofis a crevé et sa main a été grièvement blessée. En conséquence de cet événement, tous ses vivres, ses couvertures, et ses autres possessions, lui ont été enlevés par ses amis; comme une marque de leur mépris.

11 et 12 juin. J'ai visité les habitans de Wai-Mate. Il s'y trouvait une foule de naturels qui s'étaient rassemblés de toutes les parties de l'île, pour prendre part au festin donné par le peuple de Wai-Mate à l'occasion de la translation des os de Patou. J'eus là une excellente occasion de leur adresser la parole, et ils se montrèrent tous attentifs.

EXTRAITS DU JOURNAL DU RÉVÉREND W. WILLIAMS.

2 juin. Rewa s'est blessé grièvement la main avec un fusil dont le canon a crevé. Il était nécessaire d'amputer trois doigts, et je lui proposai de lui faire l'opération; mais les naturels étaient si superstitieux que chacun d'eux s'y opposa. On me donna même à entendre que, si je lui avais taillé la main, une troupe d'étrangers qui venaient d'arriver du Sud auraient probablement été taillés en pièces par la tribu de Rewa, en expiation de l'accident qui lui était arrivé.

Dimanche 21 juin. Le malin esprit est aux aguets, surtout maintenant, pour aigrir les naturels contre nous au sujet de

leurs maux temporels. Ils disent qu'avant notre arrivée parmi eux, peu de personnes mouraient avant la vieillesse, et que nous leur avons apporté des maladies dont ils deviennent les victimes à tout âge. Cela a été aujourd'hui le principal sujet de la conversation entre eux et nous.

14 juillet. Je suis allé à Kawa-Kawa. Je me suis beaucoup entretenu avec deux naturels qui venaient d'arriver du Wai-Kato, escortés d'une troupe nombreuse, pour commercer avec les habitants de la baie des Îles. Je leur ai tracé une esquisse de notre message, et ils semblaient en avoir déjà quelque idée. Ils ont dit qu'une femme du Wai-Kato était allée dernièrement au ciel, et avait rapporté que c'était un très-bon endroit; qu'il y avait une foule de peuples qui vivaient en paix. Quand ils avaient entre eux quelque légère querelle, ils avaient pour combattre des paquets de jonc au lieu de fusils, et en place de mere en pierre des feuilles de phormium.

24 août 1829. J'ai remonté la rivière Wai-Kadi, accompagné par M. Yato. Le vieux Torou, le chef principal, était malade. Il a remarqué, comme beaucoup d'autres ont fait, qu'il était malade pour n'avoir pas fait assez d'attention à nos *karakia* (prières), et il a demandé avec une sincérité apparente ce qu'il devait faire.

25 août. Ce matin, un prêtre d'une certaine célébrité faisait du mouvement parmi nos naturels. Il leur expliquait le pouvoir vocal de leur dieu *Witi*; ce n'était autre chose qu'une sorte de sifflement que le prêtre faisait sortir de sa tête par un tour de ventriloquie. Nous lui dîmes qu'en Angleterre certains hommes pourraient faire parler une hulk ou même un homme mort, mais que pour cela on ne les appelait point des dieux. Alors je demandai : « Pourquoi, si celui-ci est un dieu, ne guérit-il pas vos malades ? — Le dieu du pays, répondit l'individu, est mort depuis que vous êtes venus ici, et il ne peut plus rien faire. » Cela ressemble en quelque chose à l'oracle de Delphes, qui cessa de prophétiser lors de la première promulgation de l'Évangile.

Dimanche 20 septembre. Je suis allé, avec M. Shepherd, visiter quelques naturels du voisinage qui étaient, pour la plus grande partie, fort occupés à travailler à leurs filets. Waï-Kato, qui a été en Angleterre avec Shongui, est tout aussi superstitieux qu'aucun de ses compatriotes, et pour rien au monde ne négligerait un seul de ses tapous. Un filet neuf donne lieu à beaucoup de cérémonies. La mer entière, dans le voisinage immédiat de Rangui-Hou, est maintenant sacrée pour ce motif, et nulle pirogue n'a le droit d'y passer sous quelque prétexte que ce soit. Waï-Kato eût volontiers empêché mon canot de revenir le lendemain, et je n'eus la permission de passer qu'en promettant de gouverner aussi loin du filet qu'il me serait possible. Le canot de M. Yate, qui venait de Kidi-Kidi, fut obligé de s'en retourner sans atteindre Rangui-Hou. Le lendemain, ayant passé outre en dépit du tapou avec M. Kemp, pour aller voir M. Shepherd qui était fort mal, ces deux missionnaires et les hommes de leur équipage furent fort maltraités. Waï-Kato, pour sa justification, alléguait que nous avions nos jours sacrés; que nous étions fichés quand on les violait, et qu'ils avaient le droit d'en faire autant.

22 octobre. M. Hamlin est venu de Kidi-Kidi dans un canot pour voir madame Kemp qui est tombée dangereusement malade; il lui a fallu passer à un demi-mille de Waï-Tangui où les naturels préparent un grand filet à maquereau. La mer à une certaine distance tout à l'entour est sacrée. Comme le naturel le plus intéressé dans ce filet est d'un caractère turbulent, il conçut le projet de nous causer de l'inquiétude; et, suivi d'une cinquantaine d'hommes de son parti, il accourut en toute hâte à notre établissement. De leur côté, les gens du canot de M. Hamlin, voyant ce qui se passait à terre, forcèrent de rames comme s'il y allait de leur vie, et atteignirent notre plage juste à temps pour se mettre en état de défense contre leurs agresseurs. Ceux-ci s'élançèrent sur le canot, dans l'espoir d'y trouver quelque butin; car, d'après leurs lois, il leur eût été légitimement acquis. Leur recherche

ayant été inutile, ils attaquèrent alors l'équipage du canot, et plusieurs d'entre nous crurent devoir intervenir. Le résultat de cette querelle fut que Marou-Po, le chef, fut terrassé par un des naturels de Kidi-Kidi, et son mousquet et sa giberne jetés à la mer. Ce ne fut qu'après la fin de cet engagement que je connus l'arrivée de M. Hamlin. De pareils incidents pourraient causer quelque inquiétude à plusieurs de nos bons amis d'Angleterre; mais nous sommes obligés de nous y résigner fréquemment.

3 novembre. Je suis allé avec mon frère à Mounga-Neri, l'endroit où se pêche le maquereau, près de la pointe S. E. de la baie des Îles. Presque tous les naturels de ce canton s'y sont rendus, et c'est un endroit très-commode pour les visiter. A minuit, nous atteignîmes une petite île qui n'en est qu'à quatre milles, et nous y dressâmes notre tente pour la nuit. Le lendemain matin, nous nous trouvâmes au milieu de diverses troupes de naturels appartenant à presque toutes les tribus avec qui nous sommes en relation : ils se sont tous rassemblés sur un espace d'un mille environ. Leur conduite a été généralement satisfaisante.

30 novembre. Nous avons enterré notre jeune naturel Robert qui a dernièrement reçu le baptême. Sa mort n'a pas excité beaucoup d'intérêt parmi les habitants : ils sont bien aises de penser qu'il est allé au ciel, sans souhaiter pour eux-mêmes une semblable bénédiction.

16 décembre. Je suis allé à l'établissement des naturels à Wangai. Il est un point de vue sous lequel les Nouveaux-Zélandais diffèrent de beaucoup d'autres païens : d'ordinaire ils ne chicanent point sur ce que nous leur disons; mais tout en acquiesçant à nos paroles d'une manière souvent agréable pour nous, ils conservent une apathie semblable à celle qu'on retrouve si souvent dans notre propre patrie. Aujourd'hui ma conversation avec les naturels eût frappé un nouveau-vénu, mais je n'ose pas en concevoir un grand espoir.

21 décembre. Un homme et une femme viennent d'être

massacrés, sous le prétexte qu'ils ont ensorcelé plusieurs personnes qui sont mortes dernièrement. Une autre femme a rêvé que telle avait été la cause de leur mort; et ce songe a été suffisant aux yeux d'un naturel. Les corps ont été portés à Korora-Reka, le mouillage ordinaire des navires, où ils ont été rôtis et mangés.

(*Missionary Register*, octobre 1830, page 467 et suiv.)

Le révérend W. Williams écrit en date du 5 mars 1830 :

Les naturels des environs se sont rassemblés durant quelques jours à Korora-Reka, sur le côté opposé de la baie et à deux milles environ de notre établissement, dans l'attente d'une attaque des habitans réunis de Wangaroa, Rangui-Hou et Kidi-Kidi. Ayant appris ce matin qu'Oudou-Roa, chef des assaillans, était arrivé, nous pensâmes que nous ferions bien de nous rendre près des deux armées pour tâcher de les détourner du mal. Ayant débarqué à Korora-Reka, nous passâmes par-dessus la colline, et nous trouvâmes les ennemis qui se régalaient des koumaras ou patates douces qu'ils venaient d'arracher d'un jardin près duquel ils avaient abordé. Toi-Tapou, notre voisin, était occupé à débiter une barangue, dont le but était d'empêcher Oudou-Roa de se porter à de plus grands excès, et de l'obliger à se contenter d'avoir ravagé les plantations de koumaras, en satisfaction du langage indécent que l'autre parti s'était permis. Toutefois Oudou-Roa semblait être toujours aussi déterminé à marcher sur Korora-Reka le jour suivant.

Le révérend H. Williams décrit ainsi leur entrevue avec les chefs :

Nous trouvâmes Toi-Tapou, au milieu du conseil, récitant

une harangue. Aussitôt que nous parvîmes en vue de ces guerriers, ils nous reçurent de la manière la plus gracieuse et nous firent faire place. Nous nous plaçâmes de manière à leur adresser la parole, d'après le désir qu'ils nous en témoignèrent eux-mêmes. Après avoir réclamé le silence, afin que tout le monde pût entendre, nous nous exprimâmes aussi librement avec eux que nous l'eussions jamais fait, et rien n'était plus satisfaisant que l'attention qu'ils portèrent à nos paroles. Ensuite ils firent défiler leurs troupes pour que nous pussions juger de leur force. Toï-Tapou, qui appartient à l'autre parti, les admira beaucoup, et s'écriait avec un sentiment d'orgueil, en montrant du doigt les différentes tribus : « Celles-là sont à moi ! et celles-là aussi sont à moi ! » Au bout de deux heures, nous nous en allâmes, espérant qu'il n'arriverait aucun malheur.

6 mars 1830. Vers neuf heures, nous avons entendu plusieurs décharges de mousqueterie à Korora-Reka. A l'aide de nos lunettes, nous pouvions observer des personnes courant dans toutes les directions, et des pirogues chargées de monde quittant le rivage pour se diriger vers les navires. Sur-le-champ, M. Davis et moi nous nous embarquâmes dans le canot ; et après avoir communiqué avec le capitaine King à bord du *Royal-Sovereign*, nous allâmes à terre pour essayer de faire cesser le feu. Nous débarquâmes sur le théâtre du combat ; mais nous ne pûmes voir aucun chef de distinction, attendu qu'ils étaient tous cachés par les palissades et les retranchemens. Les deux partis étaient à vingt-quatre verges environ de distance l'un de l'autre. Je fis autant de bruit qu'il me fut possible, mais ce fut en vain. Je m'avançai vers notre vieil ami Toï-Tapou qui se reposait sur ses armes à l'autre bout de la plage. Je fis en sorte de lui persuader de m'accompagner vers l'armée ennemie pour l'engager à se retirer ; mais il ne voulut pas bonger. Un jeune chef, nommé Touai-Angui, fut chargé de m'accompagner. Rewa s'avança vers moi, et fit signe à ses troupes de cesser le feu. Quand nous fûmes près

du champ de bataille; nous apprîmes que plusieurs d'entre eux étaient tués et blessés. Je fus conduit devant Oudou-Roa, qui pouvait à peine parler : du reste, une foule de guerriers m'environnèrent et portèrent toute leur attention à ce que je voulais leur dire. Ils convièrent de la justesse de nos argumens, et reconnurent que Satan les avait poussés à cette mauvaise action. Peu après, plusieurs personnes descendirent des navires dans les canots pour visiter le champ de bataille : plusieurs étaient morts, d'autres mourans, et le nombre des blessés ne fut pas connu. Il y eut une chose qui m'étonna beaucoup, en cette circonstance, dans la conduite de ces hommes. Un quart-d'heure après que le feu eut cessé, un grand nombre de guerriers de chaque parti se mêlèrent indistinctement avec leurs ennemis, et nous trouvâmes que des parens, des enfans et des frères avaient combattu les uns contre les autres.

A cette occasion, M. Davis écrit :

Hélas! quel jour d'horreur et de détresse! Hier au soir, nous avions quitté les deux partis avec le désir apparent de faire la paix; mais ce matin, entendant le feu et jugeant que le combat avait commencé, nous lançâmes notre canot à la mer, et nous nous rendîmes vers les navires. Comme le *Royal Sovereign*, capitaine King, n'était mouillé qu'à deux ou trois cents verges du lieu de l'action, nous nous dirigeâmes de son côté. Je montai à bord. M. Williams se rendit au rivage où il débarqua, et fit son possible pour arrêter le feu; mais il fut obligé de rentrer dans son canot, attendu que les deux partis faisaient un feu très-vif. Ce fut une démarche très-périlleuse de la part de M. Williams, et il courut de grands risques d'être tué. Le pont du *Royal Sovereign* présentait un déplorable spectacle d'horreur et de désespoir; plusieurs des blessés avaient été transportés à bord et gisaient étendus sur le tillac,

mutilés et ensanglantés; le chirurgien était occupé à panser leurs blessures, assisté par tous les hommes de l'équipage qui pouvaient lui donner la main. En outre des blessés, il y avait un grand nombre de femmes et d'enfans qui du village s'étaient enfuis sur le navire pour y chercher leur salut. A la requête urgente du capitaine, je restai sur le navire pour l'assister dans ses rapports avec les naturels. On s'attendait à voir les habitans abandonner leur village et s'enfuir vers les vaisseaux pour réclamer la protection des Européens; et dans ce cas, ils y eussent été probablement suivis par les vainqueurs. Aussi les navires furent mis en état de défense, et l'on se prépara à tout événement. Mais il n'y avait pas long-temps que j'étais à bord, quand les assaillans se retirèrent et s'en allèrent dans toutes les directions. Alors je descendis à terre avec les capitaines King et Deau. Un spectacle affreux s'offrit à nos regards, car il y avait près de cent personnes tuées ou blessées. Peu après que nous eûmes débarqué, les assaillans eurent la permission de venir reprendre leurs chefs morts et blessés, mais ils laissèrent les cadavres des esclaves tués. Comme ils avaient encore laissé le corps d'un chef de peu d'importance, un des chefs du village accourut, lui ouvrit le ventre avec une hache, et prit un petit morceau de foie : ou me dit que c'était une offrande pour le dieu de la Nouvelle-Zélande. Après avoir rendu visite aux deux armées et être restés avec eux jusqu'à minuit environ, nous revînmes chez nous.

Dimanche 7 mars 1830. Au point du jour, je fus réveillé par un bruit de coups de fusils venant de Korora-Reka, qui cessa avant le lever du soleil. Sur les sept heures, nous vîmes les pirogues d'Oudou-Roa qui traversaient la baie, se dirigeant sur Motou-Roa. Toute la journée, il arriva des pirogues de Korora-Reka avec des hommes, des femmes et des enfans qui apportaient avec eux tout ce qu'ils possédaient. Le service fut retardé à cause des blessés. Au dehors, les naturels faisaient beaucoup de bruit; mais leur conduite fut pacifique.

A trois heures après-midi, nous observâmes que les maisons de Korora-Reka étaient en feu, et toutes les pirogues quittèrent le rivage en prenant diverses directions. Au soleil couchant, Oudon-Roa vint avec Toi-Tapou sur notre plage pour camper auprès de nous : un moment après arriva Rewa avec sa famille. Tout était en désordre, et divers bruits circulaient sur les intentions des Ngapouis.

(*M. Williams.*)

8 mars. Plusieurs de nos naturels revinrent de leur pà de Kawa-Kawa pour observer les mouvemens de l'ennemi. Nous leur dîmes que nous tâcherions d'obtenir la paix, s'il était possible : cette assurance parut leur faire plaisir, mais ils doutaient que leurs ennemis fussent disposés à s'y prêter. Au même instant, un navire parut en vue, et il se trouva qu'il venait de Port-Jackson, amenant sur son bord notre vieil ami M. Marsden avec une de ses filles.

L'arrivée de M. Marsden fut accueillie avec joie par les Missionnaires comme par les naturels ; car sa présence pouvait fortement contribuer à l'accomplissement du but qu'ils se proposaient, le rétablissement de la paix. M. Marsden décrit ainsi qu'il suit l'état des choses à son arrivée :

Quand j'arrivai à la baie des Iles, je trouvai les Missionnaires dans une grande agitation ; car les naturels étaient armés les uns contre les autres et réunis en corps nombreux. Le 6 du courant, un combat avait eu lieu sur le rivage opposé, dans lequel il y avait eu soixante-dix hommes tués ou blessés : les cadavres étaient encore étendus sur la plage. Mon arrivée dans un moment aussi critique fut d'un vif intérêt pour les Missionnaires, car ils espéraient que j'aurais assez d'influence sur les tribus en guerre pour rétablir la paix entre

elles. Des messagers avaient été expédiés de différens côtés aux amis et aux alliés respectifs des deux partis, et l'on s'attendait à voir arriver sous peu de jours quelques milliers d'hommes à la baie des Iles. Quelques chefs vinrent aussitôt me rendre leur visite, et me prièrent d'intervenir entre eux. Les deux partis étaient également nos amis, et je connaissais parfaitement les principaux chefs de chaque côté. Je promis d'aller le lendemain, avec le révérend H. Williams, visiter les deux camps, et d'écouter ce que chacun des deux partis aurait à dire. En conséquence, le 9 de bon matin, nous nous dirigeâmes vers le camp de ceux qui avaient remporté la victoire, et nous en fûmes reçus avec la plus grande cordialité. Sur le-champ, nous nous occupâmes de l'objet de notre mission. Après une longue discussion, qui fut soutenue par les chefs avec beaucoup de chaleur et d'énergie, il fut convenu que nous nous rendrions au camp de leurs ennemis pour leur rendre compte de ce qui avait eu lieu dans cette séance. Les deux camps étaient éloignés de quatre milles environ. A notre arrivée, nous fûmes reçus avec beaucoup de respect par les chefs, et nous les trouvâmes disposés à écouter tout ce que nous avions à leur dire. Le révérend H. Williams exposa l'affaire. Après divers débats, il fut arrêté que nous nous rendrions avec un des principaux chefs sur l'île Motou-Roa, distante de cinq milles à peu près, et sur laquelle était campée une troupe considérable de leurs amis, afin de connaître leurs sentimens. Nous y consentîmes, et nous fîmes aussitôt route vers cette île. A notre arrivée, nous trouvâmes le rivage couvert de pirogues de guerre et les naturels préparés à combattre. Nous restâmes quelques heures au milieu de cette armée; plusieurs des chefs parlèrent avec beaucoup de force et de dignité: cependant ils cédèrent à nos desirs, et même nous autorisèrent à nous diriger vers le camp de leurs ennemis et à leur faire quelques propositions amicales. Quand tout fut arrangé, nous revînmes chez nous vers neuf heures du soir. Les conditions de la paix ne sont pas encore définitivement

fixées. Je n'ai cessé de négocier pour la paix depuis mon arrivée, et j'espère qu'elle sera bientôt établie. Je n'ai pas beaucoup d'inquiétude pour les Missionnaires; car les deux partis sont très-bien disposés pour eux; mais ils ne s'étaient pas encore vus dans une position si critique, et jusqu'à ce moment la paix régnait autour d'eux. Je pense que, quand ce différend sera apaisé, leur influence se répandra au loin : plusieurs des chefs éloignés apprécieront qui nous sommes et quel est l'objet que nous nous proposons.

L'origine de la guerre actuelle provient de la conduite infâme du maître d'un navire baleinier. Les chefs prétendaient que, puisque la guerre ne provenait pas d'eux, mais bien d'un Européen, les Européens, comme nation, devaient être responsables de ses conséquences. Ils désiraient savoir quelle satisfaction nous leur offririons pour la perte de ceux de leurs amis qui avaient été tués; qu'ils étaient en droit de demander; qu'il était juste que les Européens la leur donnassent; que cette querelle ne leur était point personnelle. Je répondis que tout ce que je pouvais faire était d'écrire en Angleterre pour empêcher le retour du maître dans la Nouvelle-Zélande. Ils me prièrent de n'en rien faire; ils désiraient se saisir de sa personne; et ils s'en saisiraient, s'il revenait chez eux; puis ils se procuraient eux-mêmes la satisfaction qui leur est due. La conduite immorale de quelques-uns des baleiniers est épouvantable.

M. Williams continue ainsi :

9 mars 1830. M. Marsden et moi nous sommes allés au pā où les naturels de Kawa-Kawa étaient rassemblés. La plus grande attention fut donnée à ce que nous avions à dire, et il fut unanimement décidé que Korora-Reka serait livré au parti opposé, comme satisfaction pour Shongoi et tous ceux qui avaient été tués. Le cri général était *la paix*. Nous poussâmes ensuite vers Korora-Reka, où les habitants parurent désirer la

paix, et il fut convenu que Tareba et Titore nous accompagneraient vers Oudou-Roa, qui était sur Moton-Roa. Le vent étant favorable, nous fûmes bientôt rendus, et nous eûmes une conversation très-satisfaisante. Tous, à l'exception d'un ou deux, semblent disposés à la paix.

10 mars. Au point du jour, les Oudi-Kapana traversèrent l'établissement. Ils s'arrêtèrent un moment pour éconter les nouvelles et pour voir M. Marsden. Après le dîner, j'allai à Korora-Reka pour voir Oudou-Roa qui venait d'arriver de Moton-Roa. Il dit qu'il était inutile, pour faire la paix, d'attendre que tout le monde fût rassemblé, et il semblait douter de la sincérité de ses adversaires.

11 mars. Après le déjeuner, Rewa, M. Marsden et moi, nous nous dirigeâmes vers le pā. A la demande de Rewa, nous hissâmes le pavillon blanc pour annoncer que nous venions traiter de la paix. A notre arrivée, tout le monde se rassembla. Je leur dis que nous étions venus pour recevoir leurs instructions, quant au message dont nous allions nous charger près d'Oudou-Roa, et savoir s'il serait de paix ou de guerre. Maintenant le moment pressait. Avant que la foule se fût rassemblée, les chefs répliquèrent que nous avions raison; mais qu'il était nécessaire qu'Oudou-Roa députât quelque chef vers le pā, et qu'ensuite l'un des chefs du pā se rendrait du côté des ennemis. Ce point étant arrêté, nous allâmes à Korora-Reka, où nous trouvâmes Oudou-Roa avec d'autres chefs. Ils parurent consentir à cette proposition; mais ils attendaient l'arrivée de Mango et de Ka-Kaha, les deux fils de Shongui, ce chef de Tako qui avait été tué; car c'était à eux qu'appartenait désormais le droit de tirer vengeance de la mort de leur père. Je dis à Oudou-Roa que nous étions fatigués d'aller et venir; mais lui et les autres répondirent que nous ne devions pas nous fatiguer, mais prendre de la force et du courage. Il ajouta que, si ces deux jeunes gens arrivaient dans la nuit, il nous enverrait une pirogue, et que la paix serait conclue le lendemain matin.

13 mars. Au déjeuner, Toï-Tapou arriva, et parla de la nécessité de faire la paix, ajoutant que les tribus éloignées allaient arriver, et qu'alors personne ne pourrait plus les retenir.

Dimanche 14 mars. Toï-Tapou et Rewa insistaient pour que la conférence eût lieu avec Oudou-Roa et les autres chefs à Korora-Reka, attendu qu'on voyait plusieurs pirogues pousser au large de Motou-Roa. C'est pourquoi je m'y rendis moi-même, et je saisis l'occasion de parler aux naturels de leur condition actuelle et des offres de paix éternelle faites par Jésus-Christ. Tous parurent disposés pour la paix. Le soir, le service eut lieu comme de coutume. Ware-Noui vint du pā, et semblait fort inquiet du retard apporté à la conclusion de la paix.

16 mars. Après le déjeuner, M. Davis et moi, nous allâmes à Motou-Roa pour voir Ka-Kaba et Mango, les fils de Shongui. Au milieu de la baie, nous recueillîmes le vieux Kosiu qui s'était embarqué dans une frêle pirogue, et qui eût certainement chaviré si nous n'étions venus à son secours. Les naturels de Motou-Roa parurent disposés à écouter tout ce que nous voulions leur dire. Avant de les quitter, nous apprîmes d'eux qu'ils mettraient en mer le lendemain matin, et se porteraient peut-être vers la rivière.

17 mars. Au lever du soleil, nous observâmes un grand nombre de pirogues, dont plusieurs se dirigeaient vers l'entrée de la rivière. Nous mîmes à l'eau deux canots portant chacun un pavillon blanc, et nous poussâmes vers les pirogues qui venaient d'aborder la terre.

18 mars. Les naturels qui étaient montés hier avec nous au pā pour faire la paix, sont descendus ce matin avec quelques-uns de ceux du pā pour se rendre à Korora-Reka et ratifier la paix. Nous les accompagnâmes dans nos deux canots, comme hier, et les naturels nous montrèrent toutes sortes d'égards; les discours furent beaucoup plus convenables qu'ils ne l'avaient été la veille.

Mr. W. Williams raconte ainsi comment la paix fut conclue :

19 mars. Les dispositions des naturels pour la paix ayant été bien reconnues, et les deux partis manifestant un désir égal de mettre fin aux hostilités, il avait été arrêté qu'une assemblée générale aurait lieu aujourd'hui, suivant la coutume du pays. De bonne heure, nous observâmes plusieurs pirogues qui se dirigèrent de Korora-Reka vers Kawa-Kawa, et sur-le-champ nous allâmes avec nos deux canots à leur rencontre. Leur troupe montait à trois cents hommes environ qui s'avancèrent jusqu'à un mille du camp ennemi : les ambassadeurs de paix, au nombre de trois, s'avancèrent sous le pà avec nous. En débarquant, nous nous dirigeâmes vers les principaux chefs : alors tout le monde s'assit par terre, en laissant un petit espace pour permettre aux orateurs de marcher en avant et en arrière, suivant leur constante habitude.

D'abord un des ambassadeurs s'avança, et déclara que la paix ne serait pas regardée comme solide, attendu qu'aucun chef de son peuple n'avait été tué comme satisfaction pour Shon-gui ; qu'il serait effrayé de rester dans sa propre résidence, et qu'il irait habiter à Kaï-Para, rivière du sud-ouest. Cet orateur fut suivi par plusieurs autres, dont les uns parlèrent à propos et les autres d'une manière moins sensée. Quand ils eurent fini, les différentes tribus défilèrent sur un terrain en pente, et il y eut une danse de guerre. C'était la plus grande réunion de guerriers que j'eusse jamais vue, car elle montait à mille hommes environ dont plus de la moitié était armée de mousquets. Les trois ambassadeurs restèrent toute la nuit dans le pà : cette partie de la cérémonie devait être répétée le jour suivant par les hommes du pà.

18 mars. Les ambassadeurs sont revenus ce matin avec trois autres du pà ; ils ont passé par notre établissement, et nous les avons accompagnés à Korora-Reka. Une scène semblable à celle d'hier a eu lieu. La ratification définitive de la paix,

autant que nous avons pu le comprendre, s'est accomplie de la manière suivante : un chef du parti d'Ondou-Roa a récité un long chant avec un petit bâton à la main ; et après avoir fini, il a rompu le bâton, et l'a jeté aux pieds d'un des ambassadeurs du parti opposé. Cela signifiait que les hostilités étaient rompues. Puis le dernier chef répéta les mêmes paroles, et jeta son bâton brisé aux pieds du premier orateur. Les naturels parlent de cette paix comme opérée par les Européens, et je pense que la présence de M. Marsden y a eu beaucoup d'influence.

EXTRAITS DU JOURNAL DE M. STACE.

(De la station Wesleyenne de Mangounga, sur le Shouki-Anga.)

Ngatoumou et son frère Ware-Kana nous ont rendu visite. Ngaro, fils de l'un d'eux, fut singulièrement mortifié de ce que nous adressions particulièrement nos discours à son père et à son oncle, et il nous demanda pourquoi nous ne le consultions pas. Nous lui répondîmes qu'il n'était qu'un jeune homme, tandis que son père était avancé en âge. Alors, se tournant vers son père, il dit avec un rire moqueur et malin : « Quoi ! est-ce que ce vieux pourri vaut mieux que moi ? Les jours de sa jeunesse ne sont-ils pas passés, tandis que je suis maintenant dans ma primeur ? Je suis donc son supérieur et non pas son inférieur. »

— Je suis allé à Ware-Hou pour voir ce que les naturels nomment l'*Eahounga*, ou fête en l'honneur des morts, dans l'espoir de pouvoir leur parler de la résurrection des corps ; mais mon attente fut trompée par l'esprit d'indifférence que les naturels apportèrent à tout ce que je leur dis, et parce que je n'y rencontrai point les Ma-Oure-Oure, tribu du Waïma. Les morts étaient placés sur un rang sous un hangar ; ceux dont les corps étaient entiers étaient dans la position d'un

personne assise; les têtes des autres étaient placées de manière à paraitre encore unies au reste du corps; le tout formait un spectacle affreux. Patou-One pria la sœur de sa défunte femme de me montrer une pierre qui s'était trouvée dans la poitrine de sa sœur; elle y était tombée d'un rocher voisin de l'endroit où le corps était déposé; mais Patou-One prétendait que cette pierre avait été transportée par enchantement dans le corps de sa femme, et qu'elle avait été la cause de sa mort. Je fis tout ce que je pus pour lui démontrer le ridicule de cette absurde opinion: mais cela ne fit que l'irriter; et il était si peu disposé à regarder ce qu'il venait de dire comme une fable, qu'il croyait aussi qu'un chiffon plein d'hameçons avait été introduit dans le corps de sa femme de la même manière. Combien ils sont disposés à croire au mensonge! mais combien ils sont incrédules pour les paroles de la vérité et de la sagesse! Voyant que tous mes raisonnemens avec eux étaient inutiles, je me promenai vers l'endroit où sont déposées leurs provisions, et je comptai quatre cent soixante-deux enbeilles de patates destinées à être distribuées à ceux qui viennent en visite, à mesure qu'ils arrivent. Patou-One se plaignait de mon peu de générosité, de n'avoir pas apporté avec moi une bonne provision de vivres européens pour leur en faire part. Cependant, loin que je profitasse de l'énorme quantité de vivres qu'ils avaient préparés, si je n'avais pas eu soin d'apporter quelque chose avec moi, j'aurais pu m'en retourner à jeun.

Dimanche. Ce matin, j'ai prêché en anglais à l'Hareke, d'après Luc, XVI, 3. Ayant rencontré sur le port Te Tao-Noui, Moudi-Wai, son père, et d'autres qui passaient la journée dans l'oisiveté, je tâchai de leur expliquer ce que je venais de dire à mes compatriotes. Te Tao-Noui me regarda d'un air très-expressif, et dit: « Les Nouveaux-Zélandais ressemblent à cet homme, n'est-ce pas? » en faisant allusion au *Riche*. Je répondis par l'affirmative, en ajoutant: « On trouverait aussi bien des blancs à qui ce portrait conviendrait

également. « Il se mit alors à ricaner, et dit : « Ha ! ba ! » d'un air qui signifiait : Pourquoi donc nous désigner, nous autres Zélandais, comme des méchans ? Lui et son père voulurent savoir d'où venait notre connaissance sur la condition des esprits après la mort ; et sur ce que nous n'avions pas vu le feu de l'enfer de nos propres yeux, ils se prirent à rire de ce que nous y ajoutions foi. Te Tao-Nouï dit : « Vous autres missionnaires, vous êtes une troupe de vieilles femmes. Qu'un esprit du monde invisible vienne à l'Horeke ou à Mangounga et nous déclare qu'il a vu les choses dont vous parlez, alors nous le croirons ; mais tous les renseignemens que nous avons reçus jusqu'à ce jour à ce sujet ont été directement opposés aux vôtres. Que mange-t-on dans le monde des esprits ? » Comme on lui répondit que les organes de l'appétit physique ayant péri avec le corps, il n'était plus besoin de nourriture, il fit les questions suivantes : « Comment vivent-ils ? comment entendent-ils ? quelle est leur occupation ? Si un brave guerrier vient à mourir, comment pourra-t-il exercer sa vaillance ? S'il n'y a point de places à assiéger, faut-il qu'il devienne pacifique ? Ah ! vous êtes une troupe de vieilles femmes ! Vous ne faites rien autre chose que de vous tenir chacun dans les limites de votre résidence. N'y a-t-il pas de canons, là ? n'y a-t-il pas de peuples à combattre ? » Je parlai ensuite de la résurrection des morts, et l'on fit les remarques suivantes : « Combien de personnes sont déjà revenues d'entre les morts ? les avez-vous vues ? » Ayant répondu que non, ils se mirent à rire de tout leur cœur, en disant : « Oh ! en vérité, vous l'avez seulement entendu dire à quelque autre. » Alors je leur parlai du jugement ; mais je ne réussis pas mieux à vaincre leur légèreté. « Je reviendrai demain à vous, dit l'un d'eux, et vous me jugerez : cet homme sera condamné, parce qu'il a une bouche de travers. »

Le pauvre vieux Moudi-Wai a été attaqué d'une inflammation de poulmon. Les naturels s'attendent tous à le voir mourir, et il le croit lui-même. Ses instrumens de guerre ont

été tous placés près de lui, de sorte qu'en cas de mort il puisse emporter leur esprit avec lui dans l'autre monde.

Le vieux Moudi-Wai est mort : sa mort a été annoncée par treize coups de pierrier du fort de l'Horeke. Hélas! pauvre vieillard! Il y a quelques semaines, il pouvait encore rire de la mort et de l'avenir; mais aujourd'hui il voit que tout cela est vrai, et que toutes ses anciennes opinions n'étaient que des erreurs. Combien il est affligé de penser qu'il est mort aussi ignorant à l'égard de Dieu que les bêtes qui viennent à périr!

Je suis allé à Pati-Mata pour voir le cadavre de Moudi-Wai. Suivant la coutume, le corps était assis et enveloppé d'une couverture; la tête était somptueusement ornée de plumes, après avoir été d'abord bien frottée d'huile; son visage était couvert; sur ses genoux était une corne à poudrer; près de lui étaient déposés ses fusils et un os de baleine, son arme nationale. A ses côtés était assise sa plus jeune femme, morte, attendu que la nuit dernière, dans le premier accès de sa douleur, elle s'était pendue; le corps de celle-ci était revêtu d'une couverture et sa tête ornée de plumes. Les autres femmes de Moudi-Wai étaient assises et pleuraient près de son corps; ses enfans, ses frères et ses sœurs, ainsi que d'autres parens et amis, semblaient tous dans la désolation. Bien qu'il ne dit pas grand chose, Te Tao-Nqui semblait vivement affecté. Une femme esclave s'était pendue, mais elle avait été sur-le-champ enterrée. J'avais là une belle occasion de déclamer contre l'artificieuse subtilité des Tchoungas; je leur représentai l'insuffisance de leurs efforts pour guérir Moudi-Wai, et leur folie en attribuant à un agent surnaturel ce qui ne provient souvent que de leur propre imprudence, et de ce qu'ils négligeaient les uniques moyens qui pourraient leur sauver la vie. La vérité de mes remarques fut reconnue; et les naturels parurent admettre l'exactitude de mes paroles.

Environ neuf cents naturels sont passés dans leurs pirogues, le long de la rivière, pour se rendre à la place de Moudi-

Waï : ils offraient un aspect vraiment formidable. L'Horeke les salua de quatre coups de canon : de leurs pirogues, les naturels répondirent par deux coups et par une décharge de mousquets dont plusieurs étaient chargés à balle. Nos naturels semblaient vivement soupçonner ces étrangers de ne pas venir dans des intentions amicales. Il est certain qu'il existait entre eux une défiance réciproque : aussi s'abstinrent-ils du simulacre de combat qui leur est habituel quand ils se rencontrent, et ils se contentèrent de la danse.

Les cris et les déchiremens furent très-multipliés, car la plupart de ces gens étaient d'une manière ou d'autre alliés à Mondï-Waï, et ils semblaient tous agir comme s'ils avaient perdu une personne de grande importance pour eux-mêmes.

(*Missionary Register*, août 1830, pag. 374 et suiv.)

6 mai 1830. Depuis l'affaire de Korora-Reka, les naturels d'ici ont été très-paisibles, bien qu'ils soient sur leurs gardes. Il y a cinq semaines environ, une troupe de Mataudi marcha vers le Sud pour tirer vengeance de la mort de Shongui, le principal chef qui succomba dans cette occasion : ils tuèrent beaucoup de personnes, en tombant dessus par trahison et quoiqu'on fût en paix. Cet événement peut amener de grands troubles et la mort de bien du monde. Toutefois je me réjouis de voir que les divers partis nous témoignent tous les égards possibles et reçoivent volontiers nos paroles, etc.

(*Rév. H. Williams*.)

18 juillet. J'ai visité les naturels de Korora-Reka. Une troupe d'hommes qui appartient à cet endroit, et qui ont pris part à la dernière guerre, étaient sur le point de partir pour le Sud avec l'intention de combattre tous ceux qu'ils rencontreraient, bien qu'ils ne soient en guerre avec aucun peuple de ce canton. On dit que ces guerriers se proposent d'obtenir satisfaction pour un de leurs chefs qui a péri dans l'affaire de Korora-Reka : comme ils ne sont pas dans le cas d'exiger cette

satisfaction du peuple qui a tué ce chef, ils se proposent d'exercer leur vengeance sur une nation innocente et moins capable de leur résister. Ainsi, tandis qu'autour de nous nous recevons quelque encouragement à nos efforts, on peut voir que plusieurs de leurs coutumes barbares sont aussi suivies que jamais.

(*Rév. H. Williams.*)

Le révérend W. Yate a remporté une presse avec lui, à son retour de la Nouvelle-Galles du Sud à la Nouvelle-Zélande, en juillet 1830. Ce missionnaire écrit, en date du 1^{er} septembre suivant, qu'il est occupé avec James Smith à imprimer quelques hymnes en langue du pays.

Déjà, pendant son séjour à la Nouvelle-Galles du Sud, il avait tiré cinq cent cinquante exemplaires d'un petit volume de traductions en langue de la Nouvelle-Zélande. Ce volume comprenait les trois premiers chapitres du livre de la Genèse, les huit premiers chapitres de l'Évangile selon saint Matthieu, les quatre premiers chapitres de l'Évangile selon saint Jean, les six premiers chapitres de l'Épître de saint Paul aux Corinthiens, des portions de la liturgie, du Catéchisme, et dix-neuf hymnes. Les naturels, dit M. Yate, étaient fort jaloux de se procurer ce petit volume qu'ils nommaient *Maore*, et quelques-uns d'entre eux consentaient à travailler un mois entier pour en posséder un exemplaire.

(*Missionary Register*, janvier 1831, pag. 54 et suiv.)

VOYAGE

M. LIDDIARD NICHOLAS,

A LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

Lors du premier voyage que fit en 1814 M. Marsden, pour établir les Missionnaires à la Nouvelle-Zélande, il fut accompagné par un habitant de la Nouvelle-Galles du Sud, nommé John Liddiard Nicholas. L'objet que se proposait M. Nicholas était de visiter cette contrée encore si peu connue, surtout d'étudier les mœurs, les dispositions, et le caractère des Nouveaux-Zélandais, jusqu'alors presque toujours représentés sous les couleurs les moins favorables. En 1817, il livra au public le résultat de ses observations, sous le titre de *Narrative of a Voyage to New-Zealand, performed in the years 1814 and 1815, etc.* Cet ouvrage, agréablement écrit, rempli d'observations piquantes et de descriptions fidèles des lieux et des individus, offre une lecture fort intéressante; il a surtout le mérite d'être écrit sans préventions ni préjugés; l'auteur a su rendre justice aux

bonnes qualités des Nouveaux-Zélandais sans dissimuler leurs défauts et leurs odieuses pratiques. En un mot, nous ne craignons pas de dire que c'est l'ouvrage le plus remarquable qui ait encore paru sur cette partie du globe, et l'on ne saurait trop le recommander à ceux qui désirent se former une idée exacte de ce pays. Pour nous, bornés par les limites de notre travail et la quantité de matériaux que nous avons à présenter sur cette matière, nous nous contenterons de donner ici la traduction des passages les plus curieux, surtout de ceux qui sont de nature à mieux faire connaître la Nouvelle-Zélande et ses habitans.

A l'occasion du séjour de Tepahi à Sydney, on lit les anecdotes suivantes. (*Pag. 9 et suiv.*)

Un jour, comme un gentleman de la colonie se moquait de Tepahi pour s'être défiguré le visage d'une manière si bizarre (par le tatouage), ce chef spirituel lui riposta par un mot piquant, en lui disant qu'il n'était pas moins ridicule de se mettre de la poudre et de la graisse dans les cheveux, pratique qu'il jugeait beaucoup plus absurde que le tatouage.

Tepahi ne pouvait concilier la rigueur de notre Code pénal avec ses propres idées de justice, qui étaient certainement dictées par de vrais sentimens d'humanité. Un homme envoyé dans la colonie comme *convict*, ayant volé quelques cochons, fut condamné à mort. Tepahi, instruit du crime et du châtiment, se révolta contre le dernier comme étant d'une exécution inutile et d'une injustice extrême. Raisonnant à cet égard avec une logique naturelle, il dit que si l'homme avait volé une hache, ou toute autre chose d'une utilité essentielle, il eût

mérité la mort; mais non pas pour un cochon, attendu que la faim seule l'avait probablement entraîné à cette action. Il s'intéressa ehandement en faveur du coupable, et pria instamment le gouverneur de lui accorder son pardon, tandis qu'il dînait nn jour à la table de S. E. avec une nombreuse compagnie. Mais on lui dit qu'il était impossible d'accorder ce pardon, parce que l'homme avait agi en violation directe des lois de son pays, qui assuraient à ohacna la possession de sa propriété et punissaient de mort tous ceux qui se rendaient coupables de vol. « Alors, dit Tepahi, ponrquoi ne pendez-vous pas le capitaine ***? » en montrant du doigt le commandant d'un vaisseau dont je ne me rappelle pas le nom, mais qui se trouvait en ce moment à table. « Le capitaine *** est venn à la Nouvelle-Zélande; il est venu à terre, et il a volé (*taehae*) toutes mes patates. Pendez donc le capitaine ***. » La compagnie s'amusa beaucoup de la force et de la justesse du raisonnement de Tepahi, tandis que le capitaine fut tout honteux de voir sa conduite si brusquement dénoncée, car il avait réellement agi comme le chef l'avait assuré. Il avait envoyé à terre l'équipage d'un canot avec l'ordre d'arracher les patates de Tepahi, ce qui fut exécuté sans qu'on offrit à ce chef aucune espèce d'indemnité.

M. Nicholas trace les portraits suivans des chefs Doua-Tara, Shongui et Koro-Koro. (*Pag. 23 et suiv.*)

Doua-Tara, qui se trouvait alors dans la fleur de l'âge, était un homme d'une stature élevée et majestueuse, d'une grande force musculaire et d'une expression de visage prononcée : son maintien noble et plein de dignité semblait très-propre à sanctionner son autorité, tandis que la vivacité de son regard décelait, même pour un spectateur indifférent, le rang élevé dont il jouissait parmi ses compatriotes. Outre les traits réguliers et expressifs qu'il avait reçus de la nature, le visage de Doua-

Tara formait, à d'autres égards, un contraste agréable avec celui des autres chefs, car il n'était point défiguré par les marques dégoûtantes du tatouage, et nulle part cet extravagant usage n'avait gâté les dons de la nature. Son teint n'était pas plus foncé que celui d'un Espagnol ou d'un Portugais, et ses traits en général se rapprochaient du caractère européen. Du reste, quels que fussent ses avantages personnels, j'étais encore plus frappé de la noblesse et de l'agrément de ses manières : en effet elles étaient non-seulement extrêmement décentes et convenables, mais encore polies, agréables et pleines d'affabilité; c'est plus qu'on n'eût pu attendre d'un homme qui avait vécu si peu de temps avec des êtres civilisés, encore étaient-ils de la classe la plus grossière, celle de simples matelots. Doua-Tara, de même que Pierre-le-Grand, s'il était permis de comparer le chef obscur d'une tribu sauvage avec le puissant empereur d'une nation formidable, s'occupait avec un zèle infatigable de toutes sortes de travaux; mais c'était surtout l'agriculture qu'il désirait introduire chez son peuple; il n'épargnait aucune peine pour réussir à leur en enseigner les principes. Il avait l'avantage de pouvoir parler l'anglais qu'il avait appris sur les navires où il avait servi, ce qui lui était fort utile pour l'exécution de ses projets.

Shongni, chef d'un rang plus élevé et d'un pouvoir plus considérable que Doua-Tara, dans le voisinage duquel il résidait, s'était décidé d'après ses représentations à l'accompagner à Port-Jackson. Cet homme n'annonçait pas une vigueur égale à celle de Doua-Tara; il avait une physionomie plus tranquille et une figure plus belle, abstraction faite du tatouage qu'il avait subi; mais cette figure n'avait point ces traits sévères et prononcés qui donnaient un caractère si décidé à celle de Doua-Tara. Tandis que l'esprit de ce dernier chef se dirigeait plus particulièrement vers l'agriculture et les moyens d'en connaître tous les procédés, le génie de Shongui montrait une préférence évidente pour les arts mécaniques, et il donna quelques preuves extraordinaires de ses talents et de son adresse.

Cet homme avait la réputation d'être un des plus grands guerriers de son pays. Pourtant ses dispositions naturelles étaient douces et bienveillantes; et, pour un observateur attentif, il semblait plutôt né pour des habitudes pacifiques que pour les hasards de la guerre.

Le troisième chef, qui se nommait Korp-Koro, était tout-à-fait l'opposé des deux précédens pour le caractère et les penchans; son ame semblait avoir été jetée dans un moule tout différent. Méprisant les arts d'une paisible industrie à laquelle ses compagnons s'appliquaient avec tant de zèle, la guerre seule faisait ses délices. C'était vers la guerre que se dirigeaient tous ses vœux avec une impatience avide et un enthousiasme sauvage, qui dégénérait quelquefois en une violence sans bornes. Il ne lui arrivait jamais de raconter les batailles qu'il avait livrées, les victoires qu'il avait remportées, sans éprouver des transports d'une joie furieuse. Quand on le priait de faire entendre le chant de la guerre et de figurer une attaque sur l'ennemi, ses gestes et ses manières peignaient le dernier degré de la frénésie; une fureur sauvage s'emparait de tous ses sens; tout son être frémissait de rage; ses yeux respiraient une horrible férocité. En un mot, subjugué par une passion effrénée, Koro-Koro semblait alors le démon hideux de l'insatiable vengeance. Pourtant, quoique son ame fût livrée aux penchans de la guerre, il n'en faut pas conclure qu'il fût incapable d'éprouver l'influence d'affections plus douces. Souvent au contraire les larmes du repentir coulaient de ses yeux quand il avait offensé quelqu'un dont il avait éprouvé la bienveillance, et les expressions de sa reconnaissance, ardentes et sincères, ne laissaient aucun doute sur les vives émotions dont son cœur était susceptible. Bien des fois j'ai vu moi-même ce cœur turbulent céder à de tels sentimens. Quoiqu'il ait été à peu près impossible de le dissuader de ses projets favoris et de ramener son imagination à des idées pacifiques, cependant un reproche qu'il savait mérité pouvait calmer à l'instant la fougue de ses passions, et même lui faire éprouver toute l'a-

merveille du remords. Furieux à l'extrême quand on l'avait provoqué, sa rage ne connaissait point de bornes ; mais s'il était bien traité, il se montrait honnête et affectueux. Telle était sa fidélité, que lorsqu'il avait une fois accordé son amitié, on pouvait se fier à lui pour toujours. Il offrait dans sa personne un bon échantillon du caractère de la plupart de ses compatriotes. Comme Shongui, il avait le visage complètement tatoué, et le derrière de son corps portait aussi les traces désagréables de cette opération ridicule et vraiment sauvage. Sans être beaux ni réguliers, ses traits étaient agréables et intéressans, quoique en même temps ils trahissent trop souvent les transports déréglés d'un caractère indomptable.

(Page 53.) Le soir, les chefs nous régalerent d'une chanson, dont les paroles avaient été composées par la fille de son Tepahi. Le sujet en était la visite de son père à Port-Jackson. C'était un air plaintif et mélodieux, et ressemblant assez à nos chants sacrés qu'il me rappelait malgré moi, par ses tons bas, lents et étendus ; mais, d'après la constante répétition des mêmes mots, il devait renfermer peu d'idées et les allusions ne pouvaient être variées. Il se divisait en deux parties, que les chefs chantaient séparément ; puis les autres naturels faisaient chorus avec eux, à certains intervalles ; mais ils terminaient toujours tous ensemble. Le chant et la danse paraissent être les amusemens favoris de toutes les nations sauvages, et les peuples de la Nouvelle-Zélande sont particulièrement passionnés pour ces deux arts.

(Pages 55 et suiv.) Les Nouveaux-Zélandais, d'après ce que nous avons pu en apprendre par Doua-Tara, ont quelques idées confuses d'un Être-Suprême ; mais leurs superstitions sont en général des plus absurdes et des plus extravagantes. En outre, ils admettent un grand nombre de divinités inférieures, à chacune desquelles ils attribuent des privilèges et des fonctions particulières. Suivant leurs idées, l'une préside aux élémens, l'autre aux oiseaux de l'air et aux poissons de la mer ; et il y en a une foule d'autres dont les devoirs sont si multipliés et si

compliqués, qu'il faudrait un volume entier pour les détailler. En outre de ces dieux, dont l'idée leur a été suggérée par des objets matériels, ils en ont encore beaucoup d'autres qui dérivent des affections de leur âme : c'est ainsi qu'ils ont défini les diverses passions du cœur humain, comme la colère, la douleur, la joie, etc., qui rentrent ainsi dans leur système de théogonie.

Le premier de leurs dieux se nomme Mawi-Ranga-Rangui. C'est la divinité suprême dont ils ignorent complètement les attributions et la dignité, mais qu'ils ont placée à la tête des autres par un certain sentiment intérieur. Tipoko, le dieu de la colère et de la mort, vient ensuite, et c'est celui qu'ils paraissent le plus empressés d'apaiser. Towaki (qu'il faut peut-être lire *Tou wati*), le dieu qui préside aux éléments, suit par ordre de succession, et suivant eux il occupe un poste fort important. Après celui-ci vient Mawi-Moua, dont le pouvoir et les fonctions sont assez limités. L'emploi qu'ils lui ont assigné a été de fabriquer la terre au-dessous de la mer. Quand elle a été terminée, il a dû l'attacher avec un hameçon à un grand rocher; puis, la laissant ainsi toute prête à être tirée en haut, sa tâche cesse. Alors Mawi-Potiki, autre dieu d'un grand pouvoir, lui succède et vient tirer à la surface de l'eau l'ouvrage que son compagnon a terminé. Outre cet emploi, Mawi-Potiki exerce d'autres fonctions d'une grande importance, et il est revêtu d'attributions d'un ordre plus élevé que celles qui distinguent les dieux les plus puissants, le premier de tous lui-même à peine excepté. La surveillance et la direction de toutes les maladies de l'homme sont du ressort de Mawi-Potiki; c'est même lui qui jouit exclusivement du plus important de tous les privilèges, du pouvoir de donner la vie, quoiqu'il ne puisse la retirer, attendu que ce dernier droit appartient à Tipoko. Ces êtres importants sont immédiatement suivis par une divinité d'une nature fort triste, celle des larmes et de la douleur, qu'ils nomment Heko-Toro. Les Nouveaux-Zélandais ont une tradition curieuse à son égard.

Ils racontent que ce dieu, par un accident malheureux, ayant perdu sa femme, descendit du ciel, plongé dans la plus grande consternation, pour la chercher. Après l'avoir inutilement demandée en plusieurs autres endroits, il eut enfin le bonheur de la trouver à la Nouvelle-Zélande où elle s'était égarée longtemps auparavant. Charmé de l'avoir rencontrée, Heko-Toro la plaça aussitôt dans une pirogue, et, par le moyen de deux cordes qu'il attacha aux deux bouts, ils firent en un instant enlevés jusqu'au ciel. Là, pour signaler leur réunion, ils furent changés en un groupe d'étoiles nommé *Rangui*, que les naturels affirment être le couple en question.

Parmi les nombreuses traditions des Nouveaux-Zélandais, il en est deux fort remarquables. La première a rapport à la création de l'homme, et a été transmise de père en fils au travers de toutes les générations. Ils croient que le premier homme a été créé par les trois dieux Mawi-Ranga-Rangui ou Toupouna (grand-père), Mawi-Moua et Mawi-Potiki; mais c'est à la première de ces divinités qu'ils accordent la plus grande part dans cette œuvre. Ils croient aussi, ce qui est le plus curieux, que la première femme fut formée de l'une des côtes de l'homme; et pour rendre cette coïncidence encore plus frappante, leur terme général pour os est *ivi* qui, dans notre opinion, pourrait être une corruption du nom de notre première mère. Ce nom leur aurait été communiqué dans le principe par quelque moyen que nous ignorons, et conservé sans être bien altéré dans le nombre de leurs traditions grossières.

Quant à l'autre tradition, ces hommes racontent, suivant le récit de Dona-Tara, que jadis, lorsque la lune ne donnait aucune lumière et que les nuits étaient enveloppées de ténèbres complètes, un certain individu de leur pays, nommé Rona, sortit de nuit pour aller chercher de l'eau dans un puits du voisinage. Au retour, en cherchant son chemin à tâtons, il lui arriva de se heurter les pieds par accident, et il fut si estropié qu'il ne put revenir chez lui. Dans cette position, comme sa douleur lui arrachait des plaintes et qu'il tremblait de peur,

la lune vint tout-à-coup à paraltre ; alors il saisit un arbre et s'y accrocha pour tâcher de se sauver ; mais ses efforts furent vains, car la tradition rapporte que l'arbre fut arraché jusqu'aux racines et emporté, avec l'homme qui y était suspendu, dans la région de la lune, où il fut replanté et où il existe encore aujourd'hui avec Rona. Le lecteur, je pense, aura peine à croire qu'il existât chez les Nouveaux-Zélandais une histoire si semblable à celle de notre homme dans la lune, *Man in the moon* ; cependant Doua-Tara affirma positivement que cette tradition leur était propre, ainsi que celle qui précède, et je n'ai jamais eu de sujet de suspecter sa véracité. D'après sa déclaration, ses compatriotes considèrent toute violation du pouvoir de leurs dieux comme une horrible impiété, et ils croient fermement à leur présence en tous lieux. La partie des cieux où ils se tiennent tous se nomme *Te Kainga Atoua*, et on la représente comme étant d'une grande beauté. Les naturels y rattachent aussi les idées de tous les plaisirs bizarres que leur imagination sauvage peut enfanter.

Doua-Tara m'a encore raconté que la pratique suivante était invariablement suivie chez les Nouveaux-Zélandais. Quand il leur nait un enfant, on le porte au *tohounga* ou prêtre, qui lui répand de l'eau sur la figure avec une certaine feuille qu'il tient à la main. Ils pensent que cette cérémonie est non-seulement avantageuse pour l'enfant, mais que l'omission en serait suivie des plus funestes conséquences. Dans ce dernier cas, ils croient que l'enfant serait exposé à une mort immédiate ; ou, s'il lui était permis de vivre, qu'il ne croîtrait qu'avec les dispositions les plus perverses et les plus vicieuses.

(Page 65.) Dona-Tara nous dit qu'il était impossible à un voleur d'échapper au châtement à la Nouvelle-Zélande ; car si les hommes ne pouvaient le trouver, la vigilance de la divinité qui voit tout était sûre de le découvrir. Pour cela il fit usage des paroles suivantes, qui sont non-seulement expressives, mais même éminemment poétiques. « L'*Atoua* ou Dieu, dit-il, se lève sur le voleur comme une lune dans son plein ; il se pré-

cipite dessus avec la rapidité d'une étoile tombante, et le tra-verse eomme la balle qui sort de la bouche du fusil. » Tel était le sens exact des termes qu'il employa, autant que je pouvais saisir son langage, et je fus vraiment frappé d'une description si extraordinaire.

M. Nicholas décrit ainsi l'exécution de trois des chansons des Nouveaux-Zélandais; je ne citerai point les paroles qui sont incorrectement transcrites, et que je ne pourrais rétablir dans leur vraie valeur. (*Pag. 62 et suiv.*)

Toutes les chansons des Nouveaux-Zélandais sont accompagnées de mouvemens dont quelques-uns sont extrêmement gracieux et convenables. J'en vais citer ici trois. La première d'ordinaire s'exécute alternativement par trois ou quatre personnes qui chantent en même temps. Tous sont rangés sur une ligne et font chorus immédiatement avant la finale. Pendant le chorus ils s'abandonnent à une foule d'attitudes aisées, mais dont aucune n'a la moindre apparence malbonnête capable d'offenser le spectateur le plus difficile. Je n'ai pu me faire expliquer le sens de cette chanson.

J'ai été plus heureux pour la suivante : elle décrit les ravages occasionés par la violence du vent de N. E. (*Marangai*). Leurs patates sont détruites; ils en plantent de nouvelles; et, plus heureux cette fois, il expriment leur joie en les récoltant avec les mots *ha, kai, kai! ha, kai, kai!* « Mangeons-les! mangeons-les! » qui terminent le chant. Il s'exécute toujours dans leurs festins, eomme au temps où l'on plante les patates. Généralement il est accompagné de danses, de gestes et de mouvemens qui représentent l'action de planter les patates et ensuite de les retirer de terre.

La troisième chanson n'est jamais accompagnée de danses; elle est sur un air bas, doux et plaintif, qui n'est pas sans har-

monie et qui a quelque rapport avec notre plain-chant. Le sujet en est un homme qui s'occupe à sculpter une pirogue tandis que ses ennemis s'approchent du rivage dans une autre pirogue pour l'attaquer. Pour se cacher, il s'enfuit dans les broussailles; mais il est poursuivi, atteint, et sur-le-champ mis à mort. Plusieurs des expressions de ce chant ont, à un degré marqué, une douceur naturelle, et il y règne un certain ton de mélancolie touchante. Les naturels l'exécutent alternativement, et l'effet n'en est pas sans intérêt pour un observateur philanthrope.

Il est remarquable que presque toutes les chansons que l'on chante à la Nouvelle-Zélande sont composées par certaines tribus qui habitent la partie de l'île nommée par les Européens cap Est. Les habitants de ce canton semblent seuls s'être appropriés les faveurs des Muses, et peuvent être exclusivement considérés comme les bardes de leur pays.

Voici comment il décrit les guerriers de Wangaroa.
(Page 129 et suiv.)

C'était certainement un spectacle grand et intéressant. Ces guerriers sauvages, qui montaient au nombre de cent cinquante hommes aussi beaux qu'on en pût trouver en aucun pays, étaient campés sur une éminence qui s'élève à une hauteur considérable, sous la forme d'un piton conique. L'un d'entre eux avait une taille au-dessus de six pieds; leurs membres charnus, leur maintien décidé, et leur démarche ferme et martiale, leur donnaient justement droit au titre de guerriers.

Leur aspect général se trouvait encore relevé par la variété de leurs costumes, qui consistaient souvent en plusieurs pièces parfaitement assorties. Les chefs, pour se distinguer des hommes du commun, portaient des manteaux en poils de diverses couleurs, attachés à leurs hanches et qui pendaient par-dessus, à peu près comme les vestes de nos hussards. Il ne man-

quait au costume des simples guerriers que les manteaux de poils pour le rendre aussi riche que celui de leurs supérieurs ; car sous tout autre rapport il était semblable et quelquefois même plus brillant. Plusieurs portaient des nattes, enrichies de bordures chamarrées et décorées en outre avec un art qui témoignait à la fois en faveur du goût et du talent de celui qui les avait fabriquées. D'autres avaient des nattes encore plus belles, car elles avaient le poli du velours, un lustre éclatant et des dessins d'une rare élégance. Toutes ces nattes étaient en lieu du pays, et quelquefois rougies avec de l'ocre, ce qui produisait un effet agréable et particulier. Chaque individu en portait deux et souvent davantage ; celle de dessous était toujours liée autour du corps avec une ceinture dans laquelle était placé le *patou-patou*. C'est leur principal instrument de guerre, et les naturels le portent en tout temps, non moins pour se tenir tout prêts à l'attaque et à la défense, que comme un ornement indispensable. Il n'y a rien d'extraordinaire à cela ; cette coutume se retrouve dans tous les pays, civilisés ou non, et il n'y a de différence que dans la nature des armes en usage. Du reste, le guerrier de Wangaroa est tout aussi fier de son grossier *patou-patou*, que l'officier le plus glorieux peut l'être de son sabre trainant.

À l'exception des chefs, un petit nombre seulement étaient tatoués ; mais tous avaient leurs cheveux proprement peignés et réunis au sommet de la tête par un nœud orné de longues plumes blanches de mouettes. Plusieurs portaient des décorations qui ne pouvaient manquer de rappeler leur férocité guerrière : c'étaient les dents des ennemis qu'ils avaient tués dans le combat, que plusieurs d'entre eux mettaient en guise de pendants d'oreilles, comme des trophées de leurs sanglantes victoires. Mais ils portaient aussi des ornemens moins révoltans pour l'observateur civilisé ; et j'en observai quelques-uns en jade vert fort curieux. Ceux qu'ils estiment le plus offrent l'imitation grossière d'une figure humaine travaillée avec une certaine adresse ; ils les portent suspendus sur la poitrine.

Leurs armés sont aussi variées que leurs costumes et leurs décorations; et l'on n'en trouverait pas deux qui eussent exactement la même figure et les mêmes dimensions. Le plus grand nombre portait des lances de diverses longueurs et de formes différentes, bien que dans leur ensemble on pût remarquer quelque ressemblance générale. Plusieurs étaient armés de lances courtes destinées à tenir lieu de mousquet, en usage dans d'autres pays pour attaquer l'ennemi à une certaine distance, et ces naturels savent les darder avec une grande adresse. Les lances longues, dont la pointe est armée d'un os de baleine très-acéré, leur servent quand ils combattent de près. Quelques-uns portaient des haches de guerre, ainsi qu'un instrument qui ressemble à une hallebarde de sergent, et dont le sommet est orné de grosses touffes de plumes de perroquet. D'autres brandissaient dans leurs mains de longs casse-têtes en os de baleine, et tous portaient le *patou-patou*, instrument dont les dimensions ne sont pas fixes, bien qu'elles soient communément de onze ou douze poncees de long sur quatre de large. Pour la forme, il ressemble assez bien à un battoir, mais il est aiguisé sur les bords; et un seul coup de cette arme suffit pour fendre le crâne le plus dur. Ils s'en servent pour assommer leurs ennemis en combattant corps à corps, et nulle arme ne peut mieux remplir ce but. Ces casse-têtes sont, ou en os de baleine, ou en jade vert, ou bien en une pierre d'une couleur foncée, susceptible d'un grand poli. L'habileté qu'ils déploient dans la fabrication de ces armes est réellement surprenante, et je suis convaincu que le meilleur de nos ouvriers, aidé des outils nécessaires, n'exécuterait pas avec plus de perfection un de ces instrumens que ne le font ces sauvages, sans autres moyens qu'une coquille ou une pierre acérée.

M. Nicholas rapporte, ainsi qu'il suit, la catastrophe du *Boyd*, sur le récit que lui en fit Georges. (*T. 1, pag. 144 et suiv.*)

Georges déclara que lui et un autre de ses compatriotes, se trouvant ensemble à Port-Jackson, ils convinrent tous les deux avec le capitaine Thompson de travailler à la manœuvre pour gagner leur passage chez eux. Mais il arriva, dit-il, qu'il se trouva tellement malade durant le voyage, qu'il lui fut entièrement impossible de remplir son service. Le capitaine ne voulant pas ajouter foi à sa maladie, et attribuant l'inaction de Georges plutôt à sa paresse qu'à son indisposition, le menaça, l'insulta et finit par le maltraiter. Georges se plaignit d'un traitement aussi rigoureux; mais il ne fit qu'exaspérer de plus en plus le capitaine, qui était d'un caractère violent. Ce fut en vain que l'autre lui fit observer qu'il était un chef dans son pays et qu'il avait droit à certains égards, en même temps qu'il lui représentait sa maladie comme étant la seule cause qui l'empêchât de travailler. Le capitaine, furieux, ne fit aucune attention à ces observations; mais traitant Georges de *kouki* (homme du peuple), il le fit garrotter sur le passe-avant et fouetter cruellement. Ce traitement humiliant de la part du capitaine fit perdre aux hommes de l'équipage toute espèce de considération pour Georges; durant le reste du voyage il fut en butte aux sarcasmes et aux railleries des matelots qui le tourmentèrent, assura-t-il, de toutes les manières possibles.

On imaginera facilement quelle profonde impression un pareil traitement avait dû produire sur un esprit comme celui de Georges, et la vengeance qu'il médita fut aussi terrible qu'inévitable. Quoique je n'aie pu découvrir s'il conçut son infernal projet durant le voyage même, ou bien s'il ne le forma qu'après, j'imaginerais presque qu'il l'avait médité avant d'aller à terre, puisqu'il dit avec beaucoup d'énergie au capitaine; lorsqu'il se moquait de lui de ce qu'il se donnait pour un chef,

qu'il reconnaîtrait la vérité de son assertion en arrivant dans son pays. Du reste, cela pouvait avoir été dit dans l'intention simplement d'assurer le capitaine du fait, et c'était une réponse assez naturelle à son incrédulité et à ses railleries. Mais il est une circonstance plus forte qui nous conduit à penser que Georges avait formé son horrible complot tandis qu'il était encore à bord. En arrivant à la Nouvelle-Zélande, le capitaine, entraîné probablement par les suggestions de Georges, conduisit son navire à Wangaroa. Aucun navire européen n'était encore, à ma connaissance, entré dans ce havre; mais comme il se trouve sur le territoire même du chef qui avait été si maltraité, on peut croire que celui-ci le recommanda pour mieux assurer l'exécution de son projet. Il ne voulait pas convenir devant nous qu'il eût lui-même recommandé ce havre au capitaine comme le plus favorable pour compléter sa cargaison; mais, d'après ses réponses évasives, je suis entièrement convaincu que ce fut lui qui l'entraîna vers cet endroit.

Une fois le navire mouillé dans sa baie, le capitaine, ajouta Georges, le renvoya à terre, après l'avoir auparavant dépouillé de tous les objets anglais qu'il possédait, et même de ses propres vêtemens; si bien, qu'il fut reçu par ses compatriotes dans un état de nudité presque complet. Sur-le-champ il leur raconta toutes ses souffrances et les traitemens inhumains qu'il avait essuyés à bord; ces détails les remplirent d'indignation, ils se décidèrent unanimement à en tirer vengeance, et l'idée seule de massacrer le capitaine et l'équipage et de s'emparer du navire put satisfaire leur fureur. Georges promit de leur en faciliter les moyens, et l'œuvre du carnage se préparait tandis que les malheureux dévoués à en être les victimes ne soupçonnaient pas même cet infernal projet.

La conduite imprudente et téméraire du capitaine Thompson favorisait les idées de vengeance que sa brutalité avait excitées contre lui, et cette conduite ne se manifesta que d'une manière trop évidente. Sans réfléchir un moment sur le caractère du sauvage, dont la passion dominante est le sentiment

de la vengeance, et sans considérer que sa propre tyrannie avait provoqué de la part de ces hommes les plus insignes représailles, il eut l'audace de laisser son navire sans défense, et, sans autre escorte que l'équipage d'un canot, de se diriger vers le rivage où l'attendait une cohorte de cannibales furieux et prêts à l'exterminer. Le dénouement de cette sanglante tragédie fut prompt. A peine eut-il mis les pieds à terre, qu'il fut assommé et massacré par Tepouhi; et ses malheureux matelots, partageant son triste sort, furent tous dépouillés par les barbares qui parurent aussitôt revêtus des habits de leurs victimes et marchèrent au navire pour consommer le carnage. Ils arrivèrent à bord encore altérés de sang et brûlant du désir de compléter leur vengeance : ils s'ensuivit un massacre universel de tout ce qui restait de marins et de passagers sur le navire. A l'exception de quatre individus, pas un homme, une femme ou un enfant de tous ceux qui avaient quitté Port-Jackson, n'échappa à la fureur de leurs impitoyables assassins. En vain ces infortunés cherchaient à se cacher, ils étaient bientôt découverts et entraînés hors de leurs retraites pour endurer les plus affreux tourmens. Vainement quelques-uns des matelots s'étaient enfuis sur le grément, dans l'espoir que leurs vies pourraient être épargnées quand la fureur des sauvages serait apaisée : ils eurent le même sort que leurs infortunés compagnons. Ils étaient descendus, à la demande de Tepahi qui, le matin même de cette affreuse journée, était arrivé de la baie des Iles à Wangaroa, et ils s'étaient placés sous sa protection. Mais, bien que ce vieux chef fit tout son possible pour les empêcher d'être égorgés, ses efforts furent impuissans, et ils succombèrent sous ses yeux, victimes de cette dernière scène de sang et d'horreur. Je me trompe, cette scène ne fut pas la dernière, car il y en eut encore une autre dont l'humanité frémit, ainsi que celui qui la raconte. Ces sauvages, non contents de la vengeance qu'ils tenaient d'accomplir, et fidèles à leur caractère connu de cannibales, se rassasièrent des cadavres de leurs victimes, en dévorant lent chair ensanglantée jusqu'à

ce que leurs appétits féroces fussent complètement assouvis.

Les quatre personnes qui échappèrent au sort fatal de tous leurs compagnons furent une femme, deux enfans et le mousse de la chambre. Tous, à l'exception du dernier, eurent le bonheur de se soustraire aux recherches des barbares jusqu'au moment où leur fureur fut apaisée. En conséquence, quand ils furent découverts, ils furent épargnés et traités avec une certaine douceur. Le mousse de la chambre, pendant le voyage, s'était mis en faveur près de Georges par divers actes d'amitié, et eut dans cette occasion le bonheur d'obtenir la plus précieuse des récompenses pour lui, la conservation de sa vie. Ce chef, reconnaissant des bons offices qu'il avait reçus de ce jeune homme, l'accueillit avec affection, tandis qu'il réclamait sa protection et qu'il s'écriait d'un ton lamentable : « Georges, vous ne voudriez pas me tuer ; » car il lui répondit d'un ton qui prouvait que, malgré toute sa cruauté, il était susceptible de reconnaissance : « Non, mon garçon, je ne vous tuerais point ; vous êtes un bon enfant. » Et il le prit sous sa protection immédiate.

(Page 175.) La case de Doua-Tara ou, s'il est permis de s'exprimer ainsi, son palais, différait peu de celle de ses sujets ; elle ne s'en distinguait que parce qu'elle avait été construite sur une plus grande échelle et qu'elle était entourée d'un enclos plus vaste. Elle avait environ vingt pieds de long, quinze pieds de large et huit de hauteur, avec un faite en forme de toit, et elle était construite en pieux entrelacés de branches. La porte, comme dans toutes les autres, était si étroite, qu'il n'était possible d'y pénétrer autrement qu'en rampant sur les pieds et sur les mains. L'intérieur n'offrait aux regards que quelques pierres rapprochées pour servir de foyer. La fumée n'ayant pour s'échapper d'autre issue que la porte, ce triste édifice était rempli d'une vapeur étouffante et formait, avec ses malheureux hôtes, un tableau complet de l'état de barbarie.

Mais l'abjecte misère de ces cabanes était en quelque sorte

compensée par les bangars intérieurs qui étaient aérés, éclairés et agréables par comparaison. C'est là que les naturels prennent constamment leurs repas ; car c'est pour eux une règle invariable de ne jamais manger dans leurs maisons, et leurs motifs pour observer cette loi sont fondés sur des superstitions d'une nature effrayante.

(Page 180.) Les deux sœurs de la femme de Doua-Tara se faisaient remarquer parmi leurs compagnes, l'une par sa beauté extraordinaire, l'autre par sa gaîté et la vivacité de ses manières. La première paraissait n'avoir que dix-sept ans et eût pu, même en Angleterre où tant de personnes aspirent à la palme de la beauté, y conserver de justes prétentions. Ses traits réguliers, doux et attrayans, étaient d'une délicatesse charmante, dont l'effet se trouvait encore relevé par l'éclat et la douceur de son regard ; et ses joues, légèrement colorées de la teinte rosée de la santé, pouvaient se passer du secours du fard, auquel nos beautés les plus célèbres sont si empressées de recourir. Sa taille était svelte et gracieuse, en même temps que la simplicité naturelle de ses manières donnait un nouvel intérêt à ses charmes. Son espiègle sœur était beaucoup plus âgée, puisqu'à mon avis elle n'avait pas moins de quarante ans, et elle était si gaie, qu'elle riait continuellement. Dans le fait, elle semblait être la bonne humeur en personne. Par l'effet que ses saillies produisaient sur ses compagnes, dont les regards se dirigeaient sur nous, il nous était facile de voir que les *Pakeha* ou hommes blancs étaient l'objet de quelques remarques extraordinaires et provoquaient de sa part les plaisanteries les plus piquantes. Je ne puis douter qu'elles ne fussent de la nature la plus libre, car tous nos mouvemens donnaient lieu à de grands éclats de rire.

Après avoir raconté comment Doua-Tara se contenta de punir de trente coups de fouet Ware qui s'était rendu coupable d'adultère avec sa femme, M. Nicholas ajoute (page 185) :

Probablement jusqu'alors il n'y avait pas eu d'exemple d'adultère où l'un ou l'autre des deux coupables eût échappé à la peine de mort, tant l'horreur de ces peuples est grande pour un crime qu'ils considèrent comme le plus odieux de ceux qu'on peut commettre. Du reste, il est digne de remarque qu'ils font une distinction curieuse quant à la culpabilité des deux parties. Si le commerce criminel est découvert dans la case de la femme, l'homme est sur-le-champ déclaré le séducteur et comme tel condamné à mort, tandis que la femme en est quitte pour une forte correction ; mais si le contraire a lieu, et si la femme est surprise dans la cabane de l'amant, elle est alors condamnée à perdre la vie, car on suppose qu'elle a séduit l'homme qui est à l'abri du châtiment.

(Page 188.) Comme nous nous promenions le long du rivage, j'observai au pied d'un arbre une pièce de bois fichée en terre, avec des sculptures grossières et peinte en ocre rouge. Désirant connaître dans quel but elle se trouvait placée en ce lieu, je m'avançais de ce côté, quand mon compagnon s'arrêtant tout-à-coup, et criant *tabou-tabou*, me fit entendre qu'un homme se trouvait enterré en ce lieu et me pria de n'en pas approcher. Je jugeai à propos de me soumettre à cette injonction, bien qu'en connaissant l'emploi de cette pièce de bois, ma curiosité fût encore plus vivement excitée. Le mot *tabou*, dans la langue de ces peuples, signifie *sacré* ; et la coïncidence des nations sauvages et civilisées, pour la vénération qu'ils accordent aux lieux où reposent les morts, ne peut manquer d'intéresser le philosophe qui veut étudier le cœur humain. L'alarme du jeune homme qui m'accompagnait prouve que les Nouveaux-Zélandais sont très-scrupuleux sous

ce rapport, et qu'ils considèrent comme une profanation sacrilège toute visite faite au tombeau, quand le corps y est une fois déposé et que les rites funéraires sont accomplis.

En parlant de la racine de fougère; il s'exprime ainsi (page 190) :

Cette racine est pour les Nouveaux-Zélandais une production inappréciable, car elle forme la principale base de leur nourriture. Ils n'ont jamais songé à vivre seulement de patates ou *koumaras*, qu'ils considèrent plutôt comme des friandises capables de leur procurer parfois un mets délicieux que comme un aliment susceptible de les sustenter habituellement. La fougère croît dans toute l'île, au point de couvrir la plus grande partie du sol; et d'après l'air de vigueur et de santé des naturels, je suis porté à croire que cette racine est très-nourrissante. Leur manière de la préparer est fort simple : après l'avoir exposée au feu assez long-temps pour la chauffer suffisamment, ils la retirent, et la battent avec un maillet jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait ramollie et qu'on puisse la mâcher. Une fois qu'elle est ainsi préparée, les cuisiniers la servent par poignées aux chefs et autres personnes, qui la mâchent jusqu'à ce que toute la matière nutritive et sucrée en soit extraite; alors ils rejettent la partie fibreuse, ils en prennent d'autre, et continuent ainsi jusqu'à ce que leur appétit soit satisfait. La racine de fougère chauffée a un goût doux et agréable, et lorsqu'elle séjourne dans l'eau, elle dépose une substance qui ressemble à de la gelée.

(Page 215.) Quoique une grande partie des Nouveaux-Zélandais ne se fassent aucun scrupule de voler toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion, cependant, par une étrange anomalie, le terme de voleur (*tangata tae hae*) est le plus grand reproche qu'on puisse leur faire, et c'est à leurs yeux l'épithète la plus injurieuse.

(Page 222.) De même que Tara, Tekoke nous reçut avec

des signes évidens de plaisir et de bienveillance, bien que ses manières n'eussent point ce caractère engageant de politesse naturelle qui était si frappant dans le vénérable Tara. Du reste, son maintien assuré inspirait la confiance, et sa figure ouverte et pleine de franchise annonçait que la nature ne l'avait pas formé pour trahir les projets d'un cœur artificieux; rien dans ses traits n'indiquait le moins du monde la fraude ou le mensonge, mais chacun pouvait y lire clairement l'expression de la candeur et de l'honnêteté. Il était plus robuste de sa personne qu'aucun de ceux que j'eusse vus, et tous ses membres offraient des formes parfaitement symétriques, en même temps qu'ils semblaient capables de résister à toutes sortes d'exercices: ses larges épaules étaient recouvertes d'une grande peau en poils de diverses couleurs, et sa belle figure, à la fois tranquille et hardie, régulière et imposante, eût pu fournir à Phidias, si Tekoke eût vécu de son temps, un modèle digne des talens de cet artiste inimitable.

(Page 239.) Dans ce pays, on ne pense pas qu'il y ait d'inconvenance de la part des femmes à faire les premières avances, ou même à accorder leurs faveurs avant la cérémonie du mariage. Tant qu'elles sont filles, elles sont exemptes de toutes les entraves que la délicatesse leur impose chez les nations civilisées; mais après le mariage tout privilège de ce genre leur est interdit.

(Page 251.) La maison de Wivia à Wai-Kadi était la plus grande que j'eusse encore vue, car elle avait vingt-sept pieds de long, dix-huit de large et neuf de haut. La porte n'était pas plus grande que celle des autres cases; mais elle était décorée de quelques bas-reliefs enriqueux. Près du village étaient quelques plantations de pommes de terre et de koumaras bien cultivées. La précision avec laquelle les plantes étaient rangées, les soins minutieux que l'on apportait à arracher les mauvaises herbes, la propreté des palissades et la commodité des barrières et des sentiers eussent fait, en Angleterre, honneur au goût du plus habile cultivateur.

(Page 254.) A Wai-Kadi chacun était curieux de considérer ma montre; mais le mouvement leur parut être une chose si étonnante, qu'ils jugèrent que ce ne pouvait être rien moins que le langage d'un dieu; et la montre elle-même, considérée comme un *atoua*, devint pour eux tous l'objet d'un profond respect.

(Page 350.) Dans ce village (près Wai-Mate), comme dans tous les endroits que j'avais visités, les naturels étaient confondus du mouvement de ma montre, et le chef et ses liens décidèrent d'une voix unanime que c'était l'*atoua*; en conséquence, je fus regardé comme un personnage surnaturel.

(Page 272.) A l'égard de leurs maisons, les Nouveaux-Zélandais observent encore plusieurs autres pratiques superstitieuses, en outre de celle qui prescrit de n'y prendre aucun aliment; elles ont toutes pour motif la crainte d'offenser l'*atoua*, qui les punirait de la plus terrible vengeance s'il leur arrivait de souiller leurs cabanes par certaines actions qu'ils regardent comme profanes. C'est pour cela que, non-seulement ils ne mangent jamais dans leur enceinte quand ils sont bien portans, mais que même, quand ils sont malades, ils ne réclament point ce privilège, et qu'ils n'en useraient point quand on le leur accorderait. Alors on les transporte sous un hangar élevé dans l'enclos, quelque rigoureux que soit le temps. C'est là qu'ils prennent tous les alimens qu'on leur procure, puis on les rapporte chez eux quand ils ont fini. C'est aussi sous ces abris temporaires que les femmes font leurs couches, s'il fait mauvais temps; mais comme le climat en général est fort doux, l'accouchement a d'ordinaire lieu en plein air. Pendant le temps qu'un naturel est occupé à bâtir ou à réparer une cabane, il est assujéti au *tabou-tabou* qui, dans ce cas, est une espèce de quarantaine, pour ce qui regarde son traitement en particulier, bien qu'elle ne s'étende point à ses rapports avec les autres, car ils continuent d'être libres et sans restrictions. Il ne doit pas toucher à ses vivres lui-même, il a des personnes pour les lui donner, si c'est un chef; mais si

ce n'est qu'un *kouki* ou homme du commun, ses vivres sont déposés par terre, et il est obligé de se baisser et de les ramasser chaque fois avec la bouche, en répétant cette pénible opération jusqu'à ce que son repas soit terminé. Sous aucun prétexte que ce soit, il ne peut se servir de sa main; car si dans ces circonstances solennelles il les portait à sa bouche, suivant leurs idées, l'*atoua* le ferait périr par quelque maladie de langue. L'individu qui se trouve dans ce cas est toujours pénétré lui-même de cette idée, et se soumet de bon cœur à ces pratiques, tellement que la force est inutile pour lui faire observer une règle aussi importante.

Fatigné de ma course et vexé de ne pouvoir entrer dans la maison pour faire mon repas et y jouir d'un meilleur abri contre la pluie, je m'emportai avec beaucoup d'aigreur contre ces superstitions inhospitalières. Comme Touai, jusqu'alors, nous avait témoigné une préférence marquée pour les coutumes européennes, en s'y conformant à bord autant qu'il le pouvait faire, je lui dis en raillant que le *tabou-tabou* n'était qu'une plaisanterie. Mais je vis bientôt que les opinions adoptées dans l'enfance et nourries jusqu'à l'âge mûr sont aussi difficiles à arracher de l'esprit d'un Nouveau-Zélandais que de celui d'un Européen. En effet, rétorquant adroitement mon argument, Touai répondit : « Ce n'est point du tout un jeu; l'homme de la Nouvelle-Zélande dit que toutes les prières (*karakia*) de M. Marsden, le dimanche, ne sont que des plaisanteries. — Oh! non, repris-je, ce n'est point une plaisanterie; mais c'est bon (*maïtai*). — Eh bien! répliqua l'opiniâtre raisonneur, si vos *karakia* ne sont point une plaisanterie, notre *tabou-tabou* n'est point une plaisanterie non plus. » C'est ainsi qu'il résolut la question, en nous laissant libres d'apprécier notre système, tandis que lui-même et ses compatriotes continueraient de respecter le leur.

(Page 282.) Tandis que nous faisons route pour le vaisseau, j'observai un des hommes de la pirogue qui portait souvent ses doigts à sa tête et puis à sa bouche; enfin ne pouvant

plus douter du motif de ses gestes, je découvris qu'il se régalaît lui-même avec les essaims de vermine qu'il avait nourris, et que sa tête sale était devenue une ressource régulière pour son estomac plus sale encore.

(Pages 286 et suiv.) Tara et Pomare déjeunèrent avec nous dans la cabane. Le premier, dans sa manière de manger, observait une règle qui le distinguait de l'autre; il prenait le riz dans le plat avec une cuillère et le versait dans sa main avant de le porter à sa bouche; pour boire son thé, il mettait sa main devant ses lèvres et répandait le thé dans la paume avant de l'avaler, évitant avec soin de toucher avec ses lèvres aucun des vases qui lui servaient à boire ou à manger. J'essayai de le faire renoncer à cette absurde pratique et lui dis qu'il lui conviendrait bien mieux de manger comme nous; mais il secoua la tête avec un air d'indignation, en répondant qu'il était *Ariki* et *tabou-tabou*; mais que Toupe et Pomare, qui n'étaient que des *koukis*, pouvaient manger suivant notre manière. Cette épithète méprisante était une insulte à la dignité de Pomare qui maniait son couteau et sa fourchette avec toute la dextérité d'un Européen. Désirant éprouver son caractère, je lui dis en riant qu'il était un *kouki*; son orgueil en fut sur-le-champ offensé, il cessa de nous copier et commença à imiter Tara. Mais il n'était pas insensible aux traits du ridicule, et nos railleries le firent bientôt renoncer à cette extravagance et manger comme nous.

D'après la déférence particulière que l'on accordait à Tara, il paraissait qu'il occupait un rang élevé au-dessus des autres chefs de cette partie de la baie; mais je ne pus constater exactement jusqu'à quel point ceux-ci reconnaissaient son autorité. Du reste, autant qu'il me fut possible de me former une opinion sur l'état de la société parmi ces hommes, il me semble que ce peuple existe à présent sous une espèce de système féodal, analogue en quelque sorte à celui qui prévalait en Écosse jusqu'à une époque assez récente. Les *Arikis* peuvent requérir les services des chefs inférieurs en temps de guerre; mais je n'ai

pu m'assurer si ces derniers tiennent leurs terres sous certaines conditions. La partie de la Nouvelle-Zélande dont je traite ici, c'est-à-dire depuis les Cavalles jusqu'à la rivière Tamise, est sous la direction de trois arikis ou chefs principaux, qui sont Kangaroo, sur la partie N. E. de la baie des Iles; Tara, sur la partie du S. E. qui s'étend jusqu'à Bream-Bay; et Houpa, dont la juridiction, qui est très-considérable, s'étend sur tout le pays compris entre ce dernier endroit et la rivière Tamise. Mais je suis porté à croire qu'en plusieurs occasions le pouvoir de ces arikis sur les chefs subalternes n'est guère que nominal; car, bien qu'il soit formellement avéré, il arrive souvent que les différentes tribus se font la guerre entre elles sans consulter leurs arikis respectifs, et agissent sous plusieurs rapports d'une manière tout-à-fait indépendante de leur autorité. D'après cela, il est probable que les chefs ne tiennent point leurs terres comme fiefs des arikis, mais qu'ils consentent tout simplement à reconnaître leur pouvoir, sans pour cela s'y soumettre plus qu'il ne convient à leurs caprices ou à leurs intérêts. L'autorité de plusieurs de ces chefs eux-mêmes est fort étendue; ils ont une suite nombreuse de cliens tout dévoués à leurs intérêts, et prêts à leur sacrifier leur vie au besoin pour prouver leur fidélité.

Nous fûmes instruits que ce n'était point la coutume que les arikis s'adonnassent eux-mêmes à la guerre, mais que chacun d'eux avait son général ou *homme de combat*, comme le désignait Doua-Tara, qui d'ordinaire était un de ses plus proches parens. Ce commandant en chef, d'après les renseignemens qu'on nous donna, est un personnage très-important; il prend toutes les mesures relatives à la guerre avec une autorité illimitée; il est chargé de passer la revue des forces, et prend soin de les tenir toujours prêtes à marcher au besoin. Au combat, il se trouve toujours à leur tête; et c'est de là qu'il dirige leurs mouvemens, suivant le système de discipline qu'il lui a plu d'adopter; fidèle à son poste, il ne songe jamais à le quitter, jusqu'à ce qu'une défaite totale ou une victoire

complète ait mis fin au combat. Par les usages positifs du pays, les arikis se trouvant ainsi débarrassés de toute participation à la guerre, leur temps est ordinairement consacré à l'agriculture et à l'économie politique de leur peuple. Tel est le cas de Kangaroa, dont le frère Shongui remplit les fonctions de généralissime de toutes ses forces; tel est aussi Tara, qui au caractère de chef unit celui de prêtre, et laisse le commandement de ses troupes à son frère Toupe, homme très-propre à remplir une pareille charge.

D'après ce que j'ai pu apprendre, le pouvoir des chefs est en général absolu : les vies et les biens de leurs tribus sont entièrement soumis à leur volonté. Je crois cependant que, dans quelques districts, ce pouvoir se trouve limité par certaines règles, et surtout par l'influence de l'opinion publique. C'est ainsi qu'à Rangui-Hou plusieurs koukis possèdent des terres d'une manière tout-à-fait indépendante. Ces terres semblent être autant de biens substitués, dont la propriété est garantie à leurs maîtres et passe à leurs descendants, sans que le chef ait en rien le pouvoir de les en dépouiller.

Les arikis et les chefs regardent avec un souverain orgueil tous ceux qui leur sont inférieurs pour le rang, et ne les considèrent que comme des créatures abjectes, créées uniquement pour obéir à leurs ordres absolus. Mais pour leur rendre justice, je dois faire observer qu'ils ne traitent jamais leurs chiens avec cruauté, et que leur orgueil ne les entraîne en aucune circonstance à des actes de sévérité ou d'oppression. Ils vivent entre eux dans une harmonie parfaite; bien qu'ils considèrent leur différence de rangs comme insurmontable, elle ne porte en rien atteinte à cette union. Les chefs semblaient très-jaloux de déployer leur importance à nos yeux, et dans leurs conversations ils ne manquaient jamais de la rappeler en termes pleins de la plus absurde vanité. La conduite des hommes du peuple n'était nullement réservée en présence de leurs chefs; ils parlaient et agissaient avec tout autant de liberté que s'ils eussent été absents. Cela

me semblait être une preuve de ce qu'ils n'étaient point traités avec dureté. D'ailleurs, bien qu'ils eussent la terre, qu'ils arrachent la racine de fougère et qu'ils la préparent pour leurs maîtres, cependant leur travail ne paraît jamais être l'effet de la contrainte, et ils s'en acquittent avec tant de gaieté et de bonne humeur, qu'il semble plutôt être pour eux un plaisir qu'une obligation.

Les chefs sont bien supérieurs aux hommes des basses classes pour la propreté de leurs personnes; mais cela peut tenir à leur exemption de travail et à leur état d'indépendance, qui n'imposent aucune fatigue à leur corps, non plus qu'à leur imagination. Tous les mâles de la famille d'un chef ont le titre de *rangatira*, et ils ont d'ordinaire des domestiques pour leur service particulier. Ils se marient avec les femmes de leur classe, mais aucun sexe ne peut jamais former le nœud conjugal avec les *koukis*. Les chefs et les *rangatiras*, dont les moyens suffisent à l'entretien de plus d'une femme, se permettent toujours d'en avoir plusieurs. Mais toutes ces femmes, excepté la principale, sont généralement employées à des fonctions laborieuses. Je suis disposé à croire que les chefs les prennent plutôt pour le service de leur maison que pour les charmes de leurs personnes ou pour les agrémens de leur société. En effet, on ne peut guère envisager ces femmes sous un autre point de vue que celui de servantes chargées de travaux pénibles, puisqu'elles n'ont pas d'autre privilège que celui d'un esclavage plus distingué.

Il est curieux de voir en quels termes M. Nicholas parle de Pomaré, dont la réputation devint quelques années après si célèbre à la Nouvelle-Zélande (*pag. 309 et suiv.*) :

« Nous trouvâmes que Pomaré était un homme d'un caractère bien extraordinaire : il nous fut plus utile pour nous procurer

le bois de construction, que tous les autres chefs ensemble ; et nulle part au monde je n'ai vu un homme qui montrât une avidité plus impatiente pour les affaires mercantiles. A cet égard ses capacités étaient fort grandes ; c'était un excellent juge pour plusieurs articles de commerce, et il eût donné son opinion sur une hache tout aussi bien qu'un Européen. Tout en la maniant avec une sorte d'extase, au moment qu'il en devenait possesseur, ses yeux semblaient se repaître de la contemplation d'une acquisition aussi précieuse. Il était détesté de tous les autres chefs, et si l'on eût pu s'en rapporter à leurs assertions, Pomare aurait mérité leur exécution et celle de qui que ce fût au monde. Mais comme on l'a déjà observé, ces chefs, rivaux jaloux les uns des autres, sont toujours disposés à se calomnier mutuellement, et leur témoignage, pour cette raison, ne peut inspirer une grande confiance. Ce chef, quoique subordonné à Tara, n'avait que très-peu de déférence pour ce vénérable ariki : souvent il bravait son autorité, et il manifestait à tout propos un esprit d'indépendance plus marqué qu'à aucun des autres chefs. Les Nouveaux-Zélandais ont coutume de préserver de la corruption, par une méthode curieuse, les têtes de leurs ennemis tués au combat. Ce procédé, à ce que j'appris, consiste à enlever la cervelle, puis à dessécher la tête de manière à laisser la chair entière ; mais pour le pratiquer, il faut un degré peu commun de savoir et d'expérience. Un jour M. Marsden adressa quelques questions à Pomare sur les moyens qu'il employait dans cet art barbare où il s'était acquis une réputation de supériorité marquée sur ses compatriotes. Il ne voulut y faire aucune réponse directe, sachant que c'était une matière à laquelle nous ne songions qu'avec horreur, et attendu qu'il lui eût fallu entrer dans des détails révoltants pour nos habitudes. Mais mon ami lui ayant demandé s'il pouvait lui procurer une tête ainsi conservée, Pomare songea tout-à-coup qu'il pourrait recevoir une hache pour sa peine, et cet espoir déterminait cet homme intéressé, non-seulement à entrer dans une explication très-dé-

taillée sur sa théorie, mais encore à nous offrir de nous donner un exemple de son procédé. Il allait, ajoutait-il, tuer à coups de fusil des gens qui avaient fait périr son fils, si nous voulions lui donner pour cela de la poudre; puis il rapporterait leurs têtes et nous montrerait tout ce que nous désirions savoir sur l'art de les conserver. On sent bien que cette proposition sanguinaire arrêta tout-à-coup toutes nos questions. Ce chef ne laissait échapper aucune occasion de faire parade de ses qualités personnelles et de l'autorité considérable dont il jouissait. Il se targuait sans cesse de ses talens militaires, méprisait ses rivaux et s'élevait au-dessus de tous les autres héros de la Nouvelle-Zélande.

(Page 329.) Les arbres de cette forêt (entre Kidi-Kidi et Wai-Mate) n'étaient guère variés et ne consistaient principalement qu'en deux espèces, mais quelques-uns étaient les plus grands que j'eusse jamais vus, et que probablement on pût trouver dans aucune partie du monde connu. Une espèce de pin, nommée par les naturels *totara*, excita notre étonnement par le volume et la hauteur à laquelle elle parvient. Nous en mesurâmes quelques arbres auxquels nous trouvâmes trente et quatre-vingt-trois pieds de circonférence, et qui atteignaient cent pieds et plus sans porter de branches, avec un tronc parfaitement droit. La quantité de bois massif qu'on de ces arbres peut fournir est immense. Le *totara* a une écorce singulière, qui devient fort épaisse et se partage dans toute sa longueur en bandes horizontales séparées les unes des autres par des intervalles de deux pieds environ. Sa feuille est petite et étroite, et je n'ai vu suinter de cet arbre aucune goutte de résine ou de térébenthine. Les naturels font des pirogues avec les plus petits individus de cette espèce. Le *tawa*, autre espèce de pin, sans être aussi grand que le *totara*, croît aussi dans cette forêt en abondance, et y parvient à une hauteur considérable. Cet arbre a également une feuille petite et étroite, mais son écorce est mince et presque unie: il porte une baie que mangent les naturels.

M. Nicholas décrit ainsi qu'il suit le pâ de Wat-Mate (pag. 336) :

Une forte palissade, en gros pieux plantés les uns près des autres et hauts de vingt pieds, formait la première enceinte qui entourait la ville. L'entrée était une poterne de cinq pieds de haut et de deux de large, accompagnée au dehors de quelques têtes humaines sculptées, qui respiraient un air de vengeance et semblaient menacer les assaillans. En dedans de la palissade, et à la toucher dans toute son étendue, régnait une forte élévation d'osier que les habitans avaient élevée pour arrêter les lances de leurs ennemis; mais à certains intervalles ils avaient pratiqué des meurtrières afin de pouvoir faire un feu de mousqueterie sur les assaillans. A une petite distance de ce solide rempart, et dans l'intérieur, était un espace de trente pieds de large environ, où l'on avait creusé un fossé : une fois rempli d'eau, il défendait le côté de la colline qui était le plus accessible à l'extérieur. Derrière ce fossé, ils avaient élevé un talus escarpé sur lequel se trouvait un second rang de palissades de la même hauteur et de la même force que le premier. Le fossé qui avait au moins neuf pieds de largeur défendait une issue fermée par une autre poterne; entre celle-ci et la dernière qui donnait dans la ville, régnait un espace intermédiaire de quatre-vingts pieds de large, à l'extrémité duquel la colline était taillée à pic dans une hauteur de quinze pieds environ. Au sommet s'élevait un autre rang de palissades qui entourait le pâ et complétait ses fortifications.

Au centre de la ville, on nous montra le siège ou trône de Kangaroa. Il était d'une forme curieuse et s'élevait sur un pilier à six pieds environ au-dessus du sol, enrichi de dessins grotesques en bas-relief. Pour l'aider à y monter, il y avait aussi un degré qui servait en même temps d'escabeau. C'était de ce trône que le chef, élevé au-dessus de son peuple, donnait ses ordres et dictait ses lois avec autant d'autorité que le potentat le plus absolu en Europe. Près de ce siège en

était un autre exclusivement réservé pour l'usage de la reine douairière, mère de Kangaroa, et tout auprès une petite caisse pour contenir les provisions de Sa Majesté.

(Page 343.) Les naturels nous apprirent que le lac de Maupere abondait en poissons, et nous montrèrent deux paniers de forme circulaire qui leur servaient pour les prendre. Ces paniers étaient faits avec l'écorce de l'arbre appelé *mangui-mangui*, et habilement travaillés; la boue du panier se rétrécissait comme celle d'une souricière, de sorte que le poisson qui y était une fois entré n'en pouvait plus sortir. Il ressemblait fort à ceux que nos paysans fabriquent en Angleterre pour attraper les anguilles.

(Page 392.) Houpa, qui semblait avoir à peu près le même âge que Tara, était le vieillard le plus beau et le plus vénérable que j'eusse jamais vu : par sa stature il dépassait le plus grand de ses compatriotes; et sa force, bien qu'affaiblie par l'âge, était encore extraordinaire. Ses traits avaient un air sérieux et pensif qui annonçait un esprit porté à la réflexion; dans tout son maintien régnait une gravité solennelle qui, plus encore que son haut rang, servait à le distinguer de tous les autres, et commandait le respect et cette vénération qu'il était impossible de lui refuser.

Houpa, d'après ce que nous apprîmes de nos guerriers, était de beaucoup le chef le plus puissant que nous eussions encore rencontré; son autorité s'étendait depuis la Tamise jusqu'à Bream-Bay, étendue considérable dans ce pays pour reconnaître le pouvoir d'un seul individu. En opposition avec la coutume suivie par les Arikis, il commandait toujours ses guerriers en personne, et, malgré son âge avancé, il était regardé comme un des hommes les plus braves de la Nouvelle-Zélande : son nom était formidable pour toute la partie septentrionale de l'île.

(Page 406.) Doua-Tara m'assura que pour compléter une natte de grande dimension et du goût le plus soigné, il fallait au moins deux ou trois ans de travail.

(*Tome II, page 18.*) Les chefs peuvent en tout temps requérir les services des hommes de leur tribu, qui se rassemblent et se préparent pour leur obéir sans jamais demander pour quel objet ils sont appelés; ils montrent le plus grand dévouement à leurs chefs, et sont toujours prêts à marcher aux scènes de sang et de carnage, ou à s'occuper des travaux plus doux de l'état de paix. Il est bon de remarquer qu'un dénombrement on plutôt une revue de toute la population adulte et mâle, a lieu à certaines époques fixes de l'année : alors les rangatiras qui sont tous traités avec le plus grand respect aident à dénombrer les koukis de la même manière qu'un sergent compte les soldats de sa compagnie. M. Marsden, qui entre autres renseignements reçut de Doua-Tara une description exacte de cette cérémonie, la rapporte ainsi dans une lettre à un ami : « Les chefs passent la revue de tous leurs hommes à certaines époques de l'année; la grande revue a lieu après la récolte des patates. Le terrain d'où l'on a retiré les patates est dégagé des pierres et des mauvaises herbes, puis tout aplani; alors tout le monde s'y assemble, hommes femmes et enfans. Les hommes sont placés par rangs comme dans un régiment, et sur cinq, six ou sept hommes de profondeur, suivant la volonté du chef. Alors un des principaux officiers ou rangatiras commence à les dénombrer, non pas en les appelant par leurs noms, mais en passant devant les rangs et les désignant par leurs numéros. A la tête de chaque cent hommes il place un rangatira et continue ainsi jusqu'à la fin, en laissant un rangatira à chaque cent hommes : ainsi dix rangatiras répondent pour mille hommes. Jamais les femmes et les enfans ne sont soumis à cet appel. »

(*Tome II, page 28.*) Les quatre hommes qui avaient été de notre compagnie étaient tous rangatiras, ainsi que Tonai prit soin de nous l'apprendre; car ces naturels ne négligent jamais de vous faire connaître leur propre dignité et celle de leurs amis; je pense qu'il n'y a pas de pays au monde où l'orgueil de famille soit plus dominant qu'à la Nouvelle-Zélande, sans ex-

cepter l'Espagne elle-même avec ses *grands* hautains, ni l'Allemagne avec ses *barons* vaniteux.

En opposition à ce qu'avait avancé Forster, M. Nichols fait la remarque suivante (*tom. II, pag. 66*) :

Loin d'être insolens et indisciplinés, j'ai au contraire observé qu'à la Nouvelle-Zélande tous les enfans des deux sexes sont soumis et obéissans envers leur mère d'une manière remarquable ; et pendant tout le séjour que j'ai fait dans ce pays, je n'ai pas vu un seul exemple de conduite indécente. Outre le témoignage de mes propres yeux, touchant leurs dispositions douces et traitables, aux nombreuses questions que j'ai faites à cet égard, jamais on n'a répondu que les enfans fussent dans l'habitude de traiter leur mère avec mépris. Quand ils seraient disposés à le faire, je n'ai pu m'apercevoir non plus qu'ils fussent protégés par leur père, contre le blâme dû à ce manque de respect.

(*Tome II, pages 92 et suiv.*) Le dimanche matin, 5 février 1815, le bruit courut à bord parmi les naturels qu'un grand combat allait avoir lieu, dans le courant de la journée, entre Wiwia, le chef contre lequel Koro-Koro venait de diriger ses forces, et Hinou, le chef dont Wiwia avait séduit la femme. Comme Temarangi déclara qu'il voulait demeurer spectateur neutre de ce combat, je n'hésitai point à l'accompagner, d'autant plus qu'il me garantit que je ne courrais aucun danger.

Nous entrâmes enfin dans cette petite capitale (Wai-Kadi), et nous n'y trouvâmes qu'une scène de tumulte et de confusion ; elle était remplie d'hommes armés qui couraient de toutes parts avec un air farouche, au milieu de tous les préludes d'un engagement sauvage. Là, je reconnus notre ami Toupe, ainsi que deux autres chefs de ma connaissance, Koue et Hou : ils étaient assis sur le toit d'une maison ; et Toupe, dès qu'il m'aperçut, me fit signe d'aller m'asseoir à côté de lui. De

cette station d'honneur, car elle était considérée ainsi, j'eus l'avantage de voir toute la force des combattans des deux partis. Directement en face de l'endroit où nous étions assis, se trouvait un vaste enclos séparé de nous par le Waï-Kadi; c'est là qu'était campé Hinou avec ses gens. Cette troupe, qui montait au moins à deux cents hommes, se composait de diverses tribus commandées par leurs chefs respectifs. Ces hommes, assis par terre et dispersés en groupes, écoutaient avec attention un vieux guerrier qui s'était levé pour adresser la parole à Wiwia et à ses compagnons. Dans ce vieillard, qui semblait être un véritable champion de tribu, je contemplai un exemple curieux de l'éloquence populaire du pays. Sa fougue martiale et ses gestes me firent conjecturer qu'il opinait encore pour la guerre, et les auditeurs ne laissèrent pas que d'être influencés par sa harangue. Tout en marchant, on plutôt en courant çà et là le long de la palissade qui bordait le côté opposé de la rivière, il proférait ses paroles avec une violente indignation; et nous pouvions les entendre distinctement, la distance qui séparait les deux partis n'étant pas de plus de cent verges. Parfois il secouait la tête comme pour appuyer son raisonnement; il brandissait sa lance comme s'il eût voulu exterminer d'un seul coup Wiwia et toute sa troupe; en un mot, le vétéran semblait entraîné par son ardeur pour le combat. Le plus profond silence régna, et quand il eut fini sa fougueuse allocution, deux des guerriers de notre côté se levèrent pour lui répondre.

Les personnes désignées pour cet objet par l'assentiment général furent Toupe et Temarangai, qui répondirent au vieillard avec un accent et des manières aussi douces et aussi conciliantes que les siennes étaient violentes et emportées. Du reste, ils parurent plaider leur cause avec une fermeté grave et décidée, et le parti opposé ne cessa de les écouter avec l'attention convenable. Leurs discours ne furent point prononcés en même temps; mais Tonpe, se levant le premier, fit sa réponse qui ne dura que quelques minutes. Quand il se fut ras-

sis, Temarangi le remplaça et parla un peu plus long-temps; mais il employa un ton aussi gracieux, aussi persuasif que son compaon, et il semblait appuyer ses raisons avec quelque chaleur. Je fus frappé du sang-froid et du bon ordre qui furent observés des deux côtés, tandis que ces harangues furent prononcées. Temarangi ayant fini, je m'attendais à ce qu'il n'y aurait plus de discours, mais que les deux partis allaient s'élançer l'un sur l'autre et employer le patou-patou au lieu de la langue. Du reste, ce n'est pas ce qui arriva; car ils parurent décidés à terminer leur querelle par ce dernier instrument, résolution qui me causa un véritable plaisir; j'aimais beaucoup mieux trouver en eux des dispositions aussi conciliantes, que de satisfaire ma curiosité par le spectacle d'un combat. Un autre guerrier du parti d'Ilinou répliqua aux discours de Toupe et de Temarangi; se levant du milieu du groupe qui l'environnait, il s'avança vers l'endroit où le vétéran avait parlé, et commença sa harangue, modèle d'éloquence naturelle. Dans la manière de cet homme régnait un ton d'aisance et de dignité qui le distinguait sur-le-champ des autres orateurs. Il parla durant un temps considérable; je ne pouvais m'empêcher d'admirer la gracieuse élégance de son maintien et la convenance parfaite de ses gestes. Tenant d'une main son patou-patou, il marchait de çà et de là le long de la rivière d'un pas ferme et plein de dignité; une natte unie, attachée sur son épaule droite, lui descendait jusqu'aux pieds avec une sorte d'abandon plein de noblesse et rappelait assez bien la toge romaine à l'imagination de l'observateur, tandis que sa stature majestueuse et la parfaite symétrie de ses formes complétaient l'illusion. Son discours, quoique prononcé avec énergie, ne semblait nullement inspiré par un esprit de violence ou d'hostilité; et bien que le sens m'en restât inconnu, attendu le peu que je savais de leur langue, cependant, à la manière dont il était proféré, je ne doutai point qu'il ne fût d'une nature conciliante.

A cet orateur, qui certes méritait bien ce titre puisqu'il en

possédait toutes les qualités à un degré éminent, succédèrent Toupe, Temarangai et deux autres chefs de notre parti qui parlèrent chacun à leur tour. Puis on entendit un troisième orateur du côté opposé, qui n'offrit rien de remarquable dans sa manière ni dans son élocution. La harangue de cet homme fut la dernière qui fut prononcée. Alors je demandai à Toupe quel était le résultat de ces débats oratoires, et il me dit que les deux partis en étaient venus à un arrangement amical. Quelques formalités préliminaires, à ce qu'il paraît, avaient eu lieu entre Wiwia et Hinou avant mon arrivée; et quoique le vieux guerrier représentât avec force la nécessité de recourir immédiatement aux armes, je suis persuadé que ses arguments furent réfutés par les autres orateurs qui n'étaient point enflammés par le même esprit d'hostilité implacable.

Je n'avais pas encore vu Wiwia, mais il s'avança alors vers moi d'une façon très-amicale; suivi de cinq ou six de ses guerriers; il me toucha la main avec beaucoup de cordialité, puis il s'en retourna et se confondit avec ses gens. Cet homme dont l'intrigue illégitime était la cause de tous les discours que je venais d'entendre et de toutes les démonstrations dont j'avais été témoin, était l'aimable et galant *Lothario* de ces contrées. Il semblait être âgé de trente-cinq ans environ; sa taille était moyenne, mais sa figure était gracieuse et ses formes très-belles. Une jolie natte, ornée de plumes, était liée autour de sa ceinture, et laissait à nu le haut de son corps qui était copieusement enduit d'huile et d'ocre rouge; ses cheveux étaient proprement liés sur le sommet de sa tête et surmontés d'un large peigne, aussi blanc que l'ivoire, fabriqué avec un os de cétacée et travaillé avec goût. Ses joues étaient peintes en rouge, ce qui donnait à ses yeux du feu et de la vivacité, et formait un contraste curieux et d'un bon effet avec sa barbe noire et touffue. Sa tournure était bien capable d'exciter l'attention des dames de son pays, qui le considéraient comme le vrai modèle d'un homme du bon ton.

Toupe m'apprit que les guerriers qui suivaient Wiwia et Hi-

nou lui appartenait, bien qu'en cette circonstance ils eussent été obligés d'embrasser des intérêts contraires, parce que les chefs inférieurs dont ils dépendaient immédiatement les avaient placés en opposition les uns aux autres. Mais je conjecturai qu'il voulait seulement dire que ces guerriers reconnaissaient l'autorité de son frère Tara, qui était Ariki, et que lui-même étant son général, avait en conséquence un certain pouvoir sur eux.

Tous les différends étant désormais arrangés à l'amiable, ils voulurent couronner leur réconciliation par un copieux banquet. Toupe me conduisant du côté d'Hinou, un des naturels me fit traverser la rivière sur ses épaules, tandis que nous étions suivis d'autres gens qui portaient une quantité de patates à Hinou. Wiwia les envoyait en présent à son adversaire, qu'il savait à court de provisions, pour célébrer cette joyeuse circonstance. Je trouvai Hinou avec son fils Temoudi, assis au milieu de son camp et environné des guerriers de sa propre tribu ou de celles de ses alliés. Après avoir passé au milieu d'une file de ces gens, j'arrivai près du chef; et après avoir mis mon nez en contact avec le sien, suivant la cérémonie d'usage, à sa prière je m'assis près de lui. Il n'y avait entre ce chef et Wiwia aucune ressemblance, ni pour la figure ni pour la tournure. Quoiqu'à une époque plus reculée de sa vie il eût dû être un homme de bonne mine, Hinou n'avait plus rien alors dans sa personne qui pût lui garantir l'attachement d'une femme dont la fidélité ne dépendait que des impressions extérieures. Toute sa vigueur avait disparu devant le progrès insensible des années, et il n'était pas surprenant que sa femme, qui ne se croyait liée que par le plaisir des sens, eût préféré son rival, alors dans la fleur de l'âge et doué de tous les attraits personnels les plus admirés dans le pays. Le fils de Hinou était presque aussi âgé que Wiwia, et Hinou lui-même ne devait pas avoir moins de soixante-dix ans; sa barbe, aussi blanche que la neige, couvrait sa poitrine, et lui donnait une gravité patriarcale.

Je restai assis quelque temps avec Hinou, qui ne proféra pas une parole; mais il me regardait fixement, comme pour juger d'après les traits de mon visage de la nature de mes intentions: puis je me levai et allai me réunir aux différens groupes dispersés dans l'enclos. Tous ces naturels s'amusaient beaucoup de me voir, et me priaient avec leur empressement ordinaire de m'asseoir parmi eux. Ils examinaient mes bottes et mes habits avec une attention minutieuse, et nul article de mon costume n'échappait à leurs remarques. Je trouvai qu'il était assez désagréable d'être assujéti à cet impertinent examen, car ils se pressaient autour de moi de manière à me mettre en contact avec leurs *koutous* (poux), dont je n'avais déjà eu que trop souvent l'occasion de me débarrasser. Cependant je n'aurais pu leur refuser cette liberté qu'en les repoussant d'une manière péremptoire, et c'était une mesure à laquelle je ne jugeai pas qu'il fût prudent de recourir. Quelques-uns déboutonnaient mon habit et insistaient pour voir ma poitrine *; puis ils se regardaient l'un l'autre, comme s'ils voyaient en moi une créature autrement organisée qu'eux-mêmes et tout-à-fait extraordinaire dans sa conformation, et ils proféraient certaines paroles à mesure que leur admiration se trouvait excitée par quelque nouvel objet d'étonnement. Tandis que je leur faisais voir ma montre, dont le ressort ne manquait pas d'occasionner leurs exclamations habituelles de surprise, les chefs s'écriaient avec leur ton d'orgueil naturel : *Iti iti tangata*, voulant nous faire entendre par là que les personnes dont je satisfaisais la curiosité n'étaient que des gens du commun auxquels je n'aurais pas dû faire attention. Mais je ne me prêtai point à cette exception peu généreuse, et l'injuste vanité des chefs ne put me porter à priver les pauvres *koukis* d'un spectacle qui intéressait tant leurs supérieurs. Au milieu d'un de ces groupes, j'observai un homme qui était né con-

* Leur but en cela était de s'assurer, à ce que j'imagine, s'ils devaient me considérer comme un homme ou comme une femme.

trefait; son dos était voûté, ses jambes tortues, et sa taille si rapetissée qu'il avait presque l'air d'un nain. Ce fut le seul exemple de difformité semblable que je découvris parmi ces peuples; car leurs membres sont en général parfaitement tournés, et leurs personnes ne peuvent guère offrir d'autres traits à blâmer que ceux qu'ils se font eux-mêmes, ou par suite de leurs superstitions en temps de deuil, ou dans le but extravagant d'ajouter à leur beauté naturelle.

Sur ces entrefaites, une bande de cuisiniers préparaient les corbeilles de patates que Wiwia avait envoyées; elles avaient été d'abord toutes apportées au milieu du camp, sous la direction d'un des chefs de Wiwia, et réunies ensemble. Après certaines cérémonies, qui consistaient partie dans la répétition de quelques paroles que je ne puis comprendre, partie en divers mouvemens exécutés sur l'ensemble des corbeilles, elles furent distribuées avec ordre aux différentes tribus.

De tous les guerriers rassemblés pour cette circonstance, je n'en vis pas un plus remarquable que Ware, l'homme qui avait séduit la femme de Dona-Tara, et qui se présentait pour la seconde fois à nous depuis qu'il s'était échappé du navire. Bien qu'il ne fût pas costumé comme ses compatriotes, son extérieur n'en était ni moins formidable ni moins imposant; aucun de ces guerriers n'avait un air plus martial, un maintien plus déterminé : vêtu d'une jaquette et d'un pantalon de matelot, il portait un mousquet, et une giberne était suspendue à son côté. Il me tendit la main; et ne jugeant pas qu'il fût politique en cette occasion de manifester le moindre souvenir de son crime en repoussant sa politesse, je lui donnai la mienne comme si j'eusse tout-à-fait oublié sa conduite passée. J'entrai sans façon en conversation avec lui, et lui fis quelques questions sur les gens de ce capton et sur son avis touchant ce qui venait de se passer. Temarangi survint et ne toucha la main de Ware qu'avec une sorte de répugnance; il lui reprocha même sa conduite dans les termes les plus durs. Ware lui-

même m'expliqua le sens de ces expressions; et les épithètes qui lui furent adressées annonçaient toute l'indignation de l'autre, et l'horreur qu'il avait de Ware à cause du crime qu'il avait commis. Cependant Temarangai, me voyant disposé à converser familièrement avec Ware, adoneit peu à peu son ton. M'ayant demandé si Ware était *maïtai* (bon), je répondis qu'il avait mal agi, mais que j'espérais qu'à l'avenir il se comporterait mieux; sur quoi il se réconcilia sincèrement avec Ware, et pour preuve il appliqua même son nez contre celui de Ware. Comme je conversais avec ces deux chefs, je fus accosté par un homme, nommé Reko, qui avait été à l'île Norfolk et à Port-Jackson; il me demanda avec empressement des nouvelles du gouverneur King et des capitaines Piper et Brabyn qu'il se rappelait parfaitement, et il voulut savoir si ces personnes étaient encore dans la colonie.

La quantité de feux allumés par les cuisiniers, qui déployaient toute leur activité, produisit une fumée si suffoquante que, pour en éviter l'incommodité, je m'empressai de quitter au plus vite le camp. Ayant traversé de nouveau la rivière, je rejoignis Wiwia et ceux de son parti. Je les trouvai occupés à se régaler des patates qui avaient été distribuées dans des corbeilles aux différens groupes étendus sur le sol, et qui dévoraient leur *kai kai* avec leur appétit ordinaire. J'offris au chef un peu de biscuit; mais il ne put y toucher, car il se trouvait en ce moment sous l'influence du tabou, et il lui était interdit de prendre lui-même ses vivres. Du reste, il chargea quelqu'un de ses gens de le lui réserver pour l'époque où il serait délivré de cette quarantaine mystique, et il se proposait alors de gratifier son palais de cette rare friandise. Un des guerriers, homme d'une stature imposante et d'un maintien plein d'expression, était singulièrement costumé. A sa ceinture était attachée une natte doublée en plumes d'oiseau de diverses couleurs et réunies en un tissu épais; une autre natte pendait librement et avec grâce sur son épaule droite, et par-

dessus tout se trouvait une pièce d'indienne rouge, tandis qu'un morceau de cette même étoffe lui ceignait le front; sa chevelure était ornée de longues plumes blanches comme la neige placées en tout sens, et d'une manière si extraordinaire, qu'elles produisaient l'effet le plus bizarre et le plus comique; ses joues étaient peintes en rouge, et il portait à la main une énorme pique de fer, avec un long patou-patou suspendu à sa ceinture. Ainsi équipé, il marchait çà et là d'un grand air d'importance, tenant sa tête aussi roide que le grenadier le mieux discipliné, et réglant tous ses mouvemens d'après une sorte de cadence militaire qu'il modifiait au gré de la circonstance, car elle devenait grave, véhémence ou précipitée, suivant que le cas l'exigeait. Comme j'allais lui toucher la main, je voulus flatter sa vanité, et je lui dis qu'il était *noui noui maitai* (très-beau). Il reçut ce compliment comme un tribut dû à sa haute importance, et me regardant avec beaucoup de bienveillance, il me dit à son tour que j'étais *noui noui maitai Youropi* (un très-bon Européen).

Les chefs se distinguaient principalement des guerriers subalternes par leurs manteaux en peau de chien; les poils, diversement colorés, présentaient un aspect très-curieux par les dessins étranges qu'ils formaient leur réunion. Quelques-uns de ces peaux étaient coupées par morceaux carrés blancs comme de la neige, d'autres en longues bandes tachetées, et leur mélange formait toutes sortes de dessins qui différaient pour la forme, la couleur et la dimension : cependant il était évident que, dans tous ces vêtemens, on avait eu plus d'égard au faste et à l'éclat qu'au goût et à l'uniformité. Peut-être une peau de panthère donne-t-elle l'idée la plus juste de ces costumes, encore n'offrirait-elle qu'une image imparfaite de leur variété grotesque. Effectivement j'observai dans cette journée, chez les naturels, un plus grand étalage de toilette et de décoration que je n'avais encore vu; c'était aussi la plus grande réunion de guerriers que j'eusse jamais remarquée, car elle était au moins double de celle des guerriers de

Wangaroa, au milieu desquels nous avions passé la première nuit lors de notre arrivée.

Quand les deux partis se furent suffisamment régalez, comme une formalité nécessaire à la réconciliation qui allait avoir lieu, ils se préparèrent à exécuter leurs évolutions militaires. Hinou rassembla tous ses gens et les forma sur deux divisions; l'avant-garde, armée de lances d'une immense longueur, se précipita sur les palissades en poussant de grands cris comme de coutume, et fut suivie de près par l'autre division. Après avoir fait halte, les guerriers se rassemblèrent en une phalange compacte, et les chefs prirent place suivant leur rang et le nombre des hommes qu'ils commandaient respectivement. Ils déployaient leur impétuosité accoutumée, et poussaient d'épouvantables mugissemens, comme dans les représentations de ce genre auxquelles nous avons déjà assisté. Mais il était vraiment effrayant de voir avec quelle fureur ils feignaient de charger leurs ennemis supposés : les chefs se montraient toujours aux premiers rangs et à l'endroit le plus périlleux, et par leur exemple excitaient l'ardeur de leurs guerriers; leurs passions étaient poussées à un point tel que la scène, sans être ensanglantée, semblait respirer le carnage, et que ce spectacle qui n'était qu'un simulacre de combat offrait presque tout l'effet de la réalité. Deux fois ils firent cette charge épouvantable, puis ils se mirent à danser et à chanter l'ode guerrière; enfin l'exaltation de cette troupe fut adoucie par trois femmes, qui, venant se joindre à la danse, aux applaudissemens de cette assemblée, firent cesser bientôt l'horrible désordre, et par leurs gracieux mouvemens fixèrent toute l'attention des guerriers. Quand elles eurent terminé leur danse, la troupe ainsi calmée alla s'asseoir au milieu de l'enclos. Comme c'était le tour de Wiwia de figurer dans une semblable représentation guerrière, il rangea tous ses hommes en ordre de bataille, les conduisit au bord de l'eau comme avait fait son adversaire, et leur fit exécuter, autant que possible, des évolutions semblables à celles qui avaient eu lieu du côté opposé.

Cette représentation furieuse des forces respectives des deux partis étant désormais terminée de chaque côté, les orateurs se levèrent de nouveau et réclamèrent l'attention de l'assemblée. Le premier fut le vétéran, qui se représenta avec une nouvelle véhémence, soit que les évolutions guerrières qui venaient d'avoir lieu eussent excité toute son ardeur, soit qu'il trouvât que ses compatriotes s'étaient montrés trop pusillanimes, en bornant leur énergie militaire à un combat simulé; c'est ce que je ne puis décider : ce qu'il y a de certain, c'est que de véhément seulement qu'il était au début de sa harangue, il devint tout-à-fait insistant à mesure qu'il parlait, et qu'il finit par bondir sur le champ de bataille, écumant de rage et de fureur. Wiwia lui répondit par un discours d'une certaine étendue, ainsi que deux autres orateurs qui lui succédèrent. A la fin le chef qui avait été outragé, Hinou, s'étant levé de son siège avec une gravité vénérable, prononça un discours avec beaucoup de douceur; c'était probablement une leçon touchante qu'il donnait à son rival, sans accompagnement d'aucuns symptômes de reproche ou d'indignation. Wiwia lui répondit avec une douceur égale; puis ses trois femmes jugèrent à propos d'interposer les effets de leur éloquence, comme médiatrices entre les deux partis, bien qu'il n'y eût déjà plus d'inimitié entre eux. Elles parlèrent d'un ton fort animé; et les guerriers les écoutèrent tour à tour avec un silence attentif; elles employèrent un ton très-résolu, qu'elles accompagnaient de gestes expressifs ou de regards courroucés contre Hinou, et qui ne semblaient guère justifiés par l'indulgence dont celui-ci venait de donner la preuve. Les harangues, ou plutôt les plaintes (je suppose plutôt ces dernières) de ces insolentes femmes terminèrent les cérémonies de cette singulière conférence; la réconciliation ainsi consommée, les parties ne gardèrent plus vis-à-vis l'une de l'autre que les sentimens d'une amitié réciproque. Il serait heureux pour les habitans de ce pays que tous leurs différends pussent ainsi s'arranger à l'amiable. Quelque grands que soient leurs penchans pour la guerre, pourtant je suis disposé à croire

qu'ils ne sont pas insensibles aux charmes de la paix, et que souvent, comme dans cette circonstance, ils terminent leurs querelles par un pardon mutuel. Cette disposition à soumettre à la force de la raison la fougue de leur ressentiment, même au dernier degré de rage, et lorsque leurs passions semblent trop furieuses pour se calmer, est une forte preuve en faveur du grand caractère intellectuel de ces peuples. Peut-être est-ce l'argument le plus puissant pour établir la supériorité de l'esprit humain sur l'instinct de la brute, que de voir le sauvage susceptible de cette transition inattendue.

Hinou et ses compagnons quittèrent le champ de bataille et s'en allèrent chacun chez soi. Certes il fut heureux pour Wiwia que ses ennemis eussent renoncé à l'attaquer, car l'avantage, quant au nombre, était évidemment de leur côté. Dès qu'ils furent partis, nos guerriers se dispersèrent aussi. Charmé du spectacle auquel je venais d'assister, je rassemblai mes gens et j'entrai dans la pirogue avec Toupe, qui désirait m'accompagner à bord du navire. Comme nous descendions la rivière, le soleil se couchait derrière des montagnes éloignées, et à la lueur de ses derniers rayons je pouvais distinguer les guerriers de la Nouvelle-Zélande qui défilaient sur les coteaux en sens divers. Joint aux détails romantiques de la scène et aux circonstances qui s'y rattachaient, ce spectacle était si imposant et si bizarre, qu'il excita toute mon admiration tant qu'il fut sous mes yeux : aujourd'hui même je ne puis le rappeler à mon imagination sans éprouver les mêmes sentiments.

(Tome II, pages 119 et suiv.) Désirant acheter le peigne que Wiwia portait le jour de sa conférence avec Hinou, je lui dis, en revenant de Wai-Kadi, de l'apporter à bord du navire, et que je lui en donnerais toute sa valeur. Il le fit, et bien que je lui eusse donné la veille un eroe en échange, dont il avait été content, il voulut attendre jusqu'au lendemain pour me livrer le peigne. La cause de ce délai était tout à la fois sérieuse et solennelle. Ce chef, à ce qu'il paraît, attachait à ce peigne une importance sacrée d'une nature peu com-

mune : craignant de se rendre coupable du crime de profanation en s'en dessaisissant avec la même précipitation que de tout autre objet moins important ; il jugea à propos d'attendre un certain temps, et de ne le remettre entre mes mains qu'avec les cérémonies convenables. Lorsque le moment fut arrivé, Wiwia, suivi de trois chefs qui devaient l'assister dans cette formalité, me pria de descendre dans la chambre pour recevoir le peigne suivant nos conventions. Il est nécessaire que je fasse observer ici que Wiwia était reconnu par ses compatriotes sous le double titre de prêtre et de chef, ce qui lui était commun avec Tara et quelques autres. Comme il allait agir sous le premier de ces caractères, il prit un maintien plus grave que de coutume, et se prépara d'un air très-sérieux à ses fonctions mystiques. Il commença la cérémonie par me prier de tenir les paumes des mains ouvertes devant lui, puis il les joignit et saisissant l'un de mes doigts d'une main, il trempa l'autre dans un bassin d'eau, et eroisa ma main droite sur elle, en répétant pendant tout ce temps, d'un ton de voix précipité et avec une volubilité extraordinaire, certaines paroles que je supposai être des prières. A mesure qu'il les récitait, ses facultés semblaient de plus en plus maîtrisées par un vif enthousiasme, et jamais le génie de la superstition ne trouva un sujet plus dévoué ni plus ardent. Ensuite il déposa de la salive sur ses doigts et eroisa les paumes de mes mains, en continuant de parler avec rapidité et en apparence absorbé dans les rites importants qu'il célébrait. Cela fait, il prit un morceau de poisson sec, et l'ayant légèrement appliqué à mes mains, il le porta sur-le-champ à la bouche des trois chefs qui l'assistaient ; chacun d'eux en mangea un petit morceau, et cette portion de la cérémonie fut répétée par trois fois. Alors on en vint à la conclusion qui était de me mettre en possession du trésor vénéré ; un des chefs s'approchant de Wiwia d'un pas solennel, prit le peigne sur sa tête et me le remit sans proférer une parole. Ainsi finit cette singulière cérémonie, sans laquelle il m'eût été impossible d'obtenir le peigne, attendu

que le chef n'eût pu en disposer d'une autre manière, j'allais déposer l'objet révérent dans ma cassette; mais Wiwian me dit que je ne devais pas le placer en cet endroit, et comme je ne voulais pas céder, il insista, me pria de l'envelopper soigneusement dans du papier, et me montrant une armoire au-dessus de ma couchette, il me somma d'y déposer le peigne et nulle part ailleurs. Je n'éprouvai point de répugnance à me rendre à cette injonction positive, et ma complaisance lui causa un plaisir tout particulier, car son profond respect pour cet objet subsistait encore après qu'il avait cessé d'en être possesseur. Ce peigne fut le seul de ce genre que j'aie observé dans l'île; mais le capitaine Cook en mentionne un semblable porté par les peuples de la partie méridionale. Il était effectivement curieux sous le double rapport du goût et de l'habileté de l'exécution, et les personnes auxquelles je le montrai par la suite ne purent s'empêcher d'admirer le talent d'invention extraordinaire du sauvage qui l'avait fabriqué.

(*Tome II, page 126.*) Donna-Tara nous informa qu'un animal très-destructeur se trouvait dans l'intérieur du pays; qu'il faisait de grands ravages parmi les enfans, attendu qu'il les emportait pour les dévorer, toutes les fois qu'il en trouvait sur son chemin. La description qu'il en donnait répondait exactement à celle de l'alligator; mais je doute que cet animal ou tout autre d'une espèce aussi formidable puisse exister à la Nouvelle-Zélande. Le chef n'avait jamais vu cet animal lui-même; mais il tenait ce récit d'autres personnes, et il paraît très-probable qu'on en avait imposé à sa crédulité.

(*Tome II, page 131.*) Je dois remarquer qu'à la Nouvelle-Zélande les maux d'yeux sont très-communs, et je les attribue-rais à ce que les naturels dorment fréquemment en plein air, exposés à de fortes rosées et toujours la tête découverte. Je les ai vus maintes fois se relever le matin avec les cheveux et la barbe tout humides. Je suis seulement surpris qu'ils puissent conserver leur santé, en considérant les privations

cruelles et nombreuses auxquelles ils sont exposés ; mais l'habitude suffit pour accoutumer l'homme à toutes sortes de conditions, et même pour lui donner la force d'endurer le plus pénible état de souffrances.

(Tome II, page 136.) Le 9 février un des parens de Oudi-Okouna mourut ; une foule de naturels se rassemblèrent à Tepouna pour assister à l'enterrement, et il y eut de longues conférences pour discuter comment les obsèques seraient réglées. D'après cet empressement à s'occuper de l'enterrement, il paraîtrait que les Nouveaux-Zélandais ne laissent pas leurs morts plus long-temps au-dessus de la terre, quand une fois le souffle de la vie est éteint, qu'il n'est nécessaire pour régler les formalités de leurs funérailles. Curieux d'observer leurs cérémonies en cette circonstance, nous nous rendîmes en hâte à l'endroit où le corps était déposé, à un mille environ de Rangui-Hou. A notre arrivée, nous trouvâmes plusieurs naturels déjà sur les lieux. Le corps du défunt était enveloppé dans les vêtemens qu'il portait au moment de sa mort : les pieds et les genoux semblaient rapprochés du corps comme on l'avait pratiqué pour le naturel qui mourut à bord ; et le tout était étroitement lié avec une ceinture et placé sur une planche entre deux pieux qui avaient servi à l'apporter en cet endroit*. Quoique le cortège fût considérable, il y avait peu de personnes en deuil ; et de toutes celles qui se tenaient auprès du cadavre, je ne vis que la veuve de Tepahi et une autre femme qui parussent affectées. Elles pleuraient amèrement et veillaient avec soin à ce que nous n'approchions pas trop du corps ; elles nous disaient avec une inquiète précaution qu'il était tabou-tabou, et nous témoignaient par des signes expressifs combien elles craignaient de nous voir dépasser certaines limites prescrites. Les autres naturels qui étaient présens pre-

* Les naturels font, en diverses parties de l'île, une espèce de bière pour transporter leurs morts, et ils la décorent de sculptures qui représentent des figures obscènes ou des actions indécentes.

naient, j'en suis persuadé, peu d'intérêt à cet événement, bien qu'ils en eussent tous, inscrites sur leurs figures, les hideuses marques de la douleur. Un jeune homme qui était probablement proche parent du défunt avait le visage déebiré d'une manière effroyable et versait d'abondantes larmes. En m'approchant de lui, je remarquai tout-à-coup un ebangement bien extraordinaire, ear il se mit à sourire avec une légèreté et une étourderie qui prouvaient que sa douleur ne consistait que dans les marques extérieures qu'il en donnait. Je lui touchai la main; du simple sourire qui lui était d'abord échappé, il passa à un rire aux éclats, et sa conduite contrastait si fort avec son extérieur, que je ne savais plus comment l'expliquer : je conjecturai que les plus grands témoignages de ebagrin, pour quelques-uns de ces naturels, n'étaient que de pures formalités commandées par une coutume depuis longtemps établie. Cette opinion ne pourrait cependant point s'appliquer aux Nouveaux-Zélandais en général; ear il n'est pas de peuple qui ressente plus vivement la perte de leurs parents et amis; et leurs deuils, quoique assujettis à des formes extérieures, n'en sont pas moins sanctionnés par leurs cœurs. Les femmes, excepté les deux premières dont j'ai fait mention, ne montrèrent aucune sorte de regret dans l'exemple en question. Elles ne firent que rire et patler sans la moindre réserve et sans s'inquiéter en aucune façon de la cérémonie. Plusieurs d'entre elles me demandèrent des elous et me prévinrent qu'elles avaient du fil qu'elles désiraient me vendre.

Il n'y avait pas long-temps que nous étions là, quand nous vîmes approcher du rivage une pirogue chargée de patates. Parmi les personnes qui s'y trouvaient, je remarquai la femme d'Okouua, qui sembla tout aussi peu affectée de la perte du parent de son mari, que la plus indifférente des autres dames. En débarquant, elle se mit à rire et à jouer avec la même vivacité, et l'on ne remarquait aucun symptôme de ebagrin ni dans son maintien ni dans sa conduite. Toutes les personnes de l'assemblée commencèrent alors à allumer les feux et à pré-

parer les provisions pour satisfaire leur appétit avant de se mettre en route avec le corps pour le lieu de l'enterrement. Il nous fut défendu d'aller jusqu'en cet endroit par les réglemens absolus du tabou, autorité que nous n'osâmes attaquer et que nous ne jugeâmes pas même prudent de mettre en question, quoique nous eussions espéré dans le principe assister à toutes les cérémonies usitées dans leurs enterremens. Nous ne pûmes savoir s'il y en avait eu quelques-unes d'exécutées sur le corps avant notre arrivée; mais comme nous nous en retournions dans la pirogue de Kawiti et que nous doublions la pointe de terre qui sépare cet endroit de la ville, nous vîmes que deux hommes emportaient le cadavre sur leurs épaules avec des perches, tandis que trois ou quatre autres naturels formaient tout le cortège. Eu égard au petit nombre de personnes qui restaient à la fin des funérailles, je suppose que la majorité de l'assemblée ne voulut point y assister, ou plutôt que cela lui était défendu comme à nous, par les superstitions du pays.

En parlant de la maladie de Doua-Tara, M. Nicholas dit :

(Tome II, page 170.) Le 21 février je fis un second effort pour le voir; mais il fut également infructueux. Ayant demandé dans quel état il se trouvait, la seule réponse qu'on me donna fut que l'*Atoua* rongait maintenant ses entrailles et que le chef serait *mate moe* (tué), aussitôt qu'elles seraient toutes dévorées. Cette persuasion, beaucoup plus encore que le mal dont ils sont atteints, accélère la mort de ceux qui tombent malades à la Nouvelle-Zélande. Leurs esprits en sont tellement frappés, que lorsque les symptômes deviennent réellement dangereux, ils pensent que toute espèce de remède serait impie; et quelque affligés qu'ils soient de la perte de leurs amis ou de leurs parens, il ne leur arrive jamais de murmurer

contre le mystérieux vautour qui les ronge insensiblement au gré de son appétit.

(*Tome II, page 173.*) Le 22 février, en revenant à la ville, je vis une foule de naturels assis en cercle autour de quelques corbeilles de patates rôties. Dans le nombre je remarquai un homme qui était obligé de se baisser contre terre pour ramasser avec sa bouche chaque morceau, et qui évitait scrupuleusement de toucher avec ses mains les vivres qu'il prenait. Cela me fit sur-le-champ connaître qu'il était *taboué*; je lui en demandai la raison, attendu qu'il semblait jouir d'une bonne santé, et qu'il n'était atteint d'aucun mal qui pût le placer à l'écart des autres personnes. J'appris qu'il était *taboué* parce qu'il construisait une maison et qu'il ne pouvait être affranchi des entraves du *tabou* que quand il aurait fini. Comme cet homme n'était qu'un *kouki*, il n'avait personne pour l'assister, ce qui l'obligeait à se soumettre à une manœuvre aussi pénible pour se nourrir et ne point enfreindre les règles superstitieuses du *tabou*. Le *tohounga* ou prêtre lui avait signifié que, s'il osait seulement porter un doigt à sa bouche avant d'avoir fini l'ouvrage qu'il avait entrepris, l'*atoua* punirait infailliblement son impiété en s'insinuant avant le temps marqué dans son estomac et en le dévorant pour le chasser de ce monde. Ce malheureux semblait tellement redouter cette fin prématurée, qu'il tenait ses mains à l'écart, comme si elles n'avaient jamais dû servir à toucher la nourriture; il ne souffrait pas même qu'aucun mouvement de leur part les rapprochât le moins du monde de sa bouche, de sorte que cet organe était obligé de remplir une double fonction en agissant pour les membres que la superstition avait paralysés.

Ayant quitté ce groupe quand il eut terminé son banquet, je passai près de la cabane où demeurait Ware, le frère d'Oukouna, et je le trouvai fort occupé à couper les cheveux de sa femme. Il exécutait cette opération avec un morceau de pierre tranchante que les minéralogistes nomment *obsidienne* ou *verre volcanique*; il coupait les cheveux de devant presque

ras et laissait ceux de derrière la tête de toute leur longueur. Quand il eut terminé sa tâche qui lui demanda un certain temps, eu égard à la précision qu'il observa, il ramassa tous les cheveux coupés avec le plus grand soin, et les porta hors des limites de la ville pour les jeter au vent. Comme je lui demandais la raison de cette précaution, il me dit que les cheveux étaient *taboués* et ne pouvaient rester dans la ville sans provoquer la colère de *l'Atoua* qui, dans un pareil cas, détruirait la personne à la tête de laquelle ces cheveux avaient appartenu. J'allais ramasser une des pierres dont il s'était servi; mais il me somma de ne pas y toucher, en ajoutant qu'elle était aussi *tabouée*, et que la divinité furieuse de la Nouvelle-Zélande ne manquerait pas de faire tomber sa vengeance sur ma tête coupable, si j'osais seulement porter un doigt sur cet instrument sacré. Riant de sa superstition, je commençai à me récrier contre son absurdité; mais, comme avait fait Touai en semblable occasion, il prit sa revanche en tournant en ridicule nos *karakia* (prédications), et en même temps il me pria de prêcher sur la tête de sa femme, comme s'il eût voulu l'exorciser. Sur mon refus, il se mit à le faire lui-même, mais il ne put se défendre de quelques éclats de rire involontaires. J'obtins de lui, sans aucune difficulté, une des pierres qui ne lui avaient point servi; car aucun tabou ne pouvait s'opposer à ce qu'elle passât entre les mains d'une personne étrangère.

(Tome II, page 182.) Quand M. Kendall voulut remporter le flacon qui contenait le vin, tous les assistans s'y opposèrent avec indignation; Doua-Tara lui-même pria qu'on le laissât, déclarant que ce vase était *taboué*, et que *l'Atoua* qui était dans son corps allait le tuer plus vite si l'on emportait le flacon. Pour le délivrer de cette frayeur absurde, le missionnaire complaisant consentit à laisser le vase; il fit une nouvelle visite au malade deux heures après, et lui apporta un peu de riz auquel il ne fit que goûter, car il était trop mal pour pouvoir prendre la moindre nourriture. M. Kendall en offrit un peu à la femme principale du chef, ainsi qu'à l'enfant qu'elle

allaitait, tous deux en grand danger de mort; mais il ne put la décider à en manger. Elle dit qu'elle était tabouée, et le prêtre s'y opposa pour la même raison.

(*Tome II, page 187.*) Cet homme extraordinaire (Doua-Tara), dont la grandeur d'âme brilla d'un éclat si remarquable au milieu de la barbarie dont il était environné, mourut peu de jours après notre départ de l'île. Sa première femme, Dchon, inconsolable de sa mort, se pendit presque immédiatement après. M. Kendall, dont je tiens ces détails, m'assura dans sa lettre que toute sa famille, ses parens et la population entière de Rangui-Hou, applaudirent à cette preuve désespérée de dévouement conjugal. Il paraît du reste, d'après les récits subséquens des missionnaires, que c'est une pratique commune à la Nouvelle-Zélande, que la femme se détruise à la mort de son mari.

Le 25 mars 1819, comme Doua-Tara se trouvait à toute extrémité, on réclama de ce chef des pistolets qu'on lui avait prêtés. M. Nicholas en tira un; et comme Doua-Tara l'avait chargé jusqu'à la gueule, M. Nicholas se blessa assez grièvement. (*Tom. II, pag. 191.*)

Je saignai beaucoup, et M. Marsden, étant venu à mon secours, lava et banda ma plaie : mais les naturels, loin de témoigner aucun regret de cet accident, ne firent que me reprocher mon impiété pour avoir osé manier un pistolet qui était taboué, et ils considérèrent ma blessure comme une juste punition de l'*Atoua* courroucé, qui n'avait pu contempler un acte aussi criminel sans donner sur-le-champ une preuve de sa vengeance. Wiwia, se glorifiant de sa sainteté comme prêtre, me dit avec un grand air de confiance que cela ne lui serait point arrivé; et le vieux Tara, également fier de sa pureté sacerdotale, déclara qu'il aurait bien certainement échappé à cet

accident, mais que moi qui n'étais point *tohounga*, je n'avais eu que ce que je méritais.

(*Tome II, page 219.*) Jem (le Taïtien) décrivait les peuples du cap Est comme beaucoup plus ingénieux et plus laborieux que toutes les autres tribus de la Nouvelle-Zélande. Leurs maisons, disait-il, sont plus grandes et mieux construites, et leurs plantations plus considérables que partout ailleurs dans l'île; en outre, c'était chez eux que se fabriquaient les plus belles nattes, ainsi que les instrumens de guerre les mieux finis. Parmi ces derniers, le patou-paton en jade est le plus remarquable : mais je trouvai qu'à l'égard de cette substance, Jem, quoique éclairé sous d'autres rapports, partageait l'opinion absurde qui régnait parmi les naturels. Ils assurent que le jade provient de la substance intérieure d'un poisson qui, bouilli sur le feu, se dissout en un liquide glutineux, se modèle ainsi sous la forme du paton-paton, et prend ensuite une consistance solide par son exposition à l'air. Il est surprenant qu'une pareille croyance soit aussi généralement admise dans la Nouvelle-Zélande; quand son absurdité serait si facilement démontrée par le témoignage du peuple qui fabrique ces instrumens; mais il paraîtrait que ces peuples eux-mêmes maintiennent cette erreur par quelques motifs d'intérêt particulier. Jem observa aussi que les peuples de l'Est, bien que très-nombrueux, n'avaient point un caractère belliqueux, et préféraient des habitudes paisibles et réglées au genre de vie hostile et pillard adopté par la plupart de leurs compatriotes. Mais ces dispositions jointes aux ressources produites par leur talent et leur industrie supérieure, ne servaient qu'à les exposer davantage aux incursions de leurs voisins rapaces qui conspiraient pour les dépouiller des propriétés qu'ils n'avaient pas le courage de défendre.

(*Tome II, page 234.*) D'après les récits des missionnaires qui ont visité la baie des Îles au milieu de l'hiver, et d'après nos propres observations durant notre séjour au milieu de l'été, je ne crains pas d'affirmer, qu'il n'y a peut-être pas de

pays au monde qui puisse se vanter d'un climat plus beau et plus régulier que cette partie de la Nouvelle-Zélande. Bien qu'il ne soit éloigné que de onze degrés du tropique et qu'en été les rayons solaires y tombent presque verticalement, cependant, dans les mois les plus chauds de l'année, nous trouvâmes que la chaleur n'était jamais excessive ni nuisible à la végétation; l'air avait une douceur et une influence salutaires qui agissaient puissamment sur le corps humain. M. Kendall, qui avait un thermomètre, me fit observer qu'il n'avait pas vu le mercure, durant son séjour à terre, au-dessus de 74° ni au-dessous de 63°. Il m'informa aussi que lors de sa première visite dans ce pays, qui eut lieu en hiver, le froid ne fut nullement rigoureux; les plantations restèrent aussi vertes et aussi florissantes qu'elles l'eussent été chez nous à la fin du printemps ou au commencement de l'été. Cet aspect fertile et verdoyant ne fut point diminué par les chaleurs de l'été; car il y avait de temps en temps de douces averses qui venaient rafraîchir la terre, et nous éprouvâmes aussi trois ou quatre jours d'une pluie continuelle. C'est pourquoi la végétation ne perdit pas un moment cette riche fraîcheur si agréable à la vue du spectateur, et de toutes parts la nature offrait l'aspect le plus attrayant. On doit conclure de ces observations que le climat de la Nouvelle-Zélande est doux et tempéré, et par conséquent favorable à la culture de toutes les productions que le sol est capable de recevoir.

(Tome II, pages 277 et suiv.) En considérant l'état social, tel qu'il est établi à la Nouvelle-Zélande, nous trouvons trois ordres qui s'élèvent par gradations successives au-dessus des gens du peuple. Ces ordres sont, on commençant par les plus bas, les Rangatiras, les Chefs et les Arikis. Les rangatiras réclament le pas sur le peuple, ainsi que plusieurs privilèges politiques, en conséquence de leur alliance avec les chefs; les derniers, quoique héritant de souverainetés indépendantes, sont néanmoins obligés par les conventions du pays de prêter leurs services à l'ariki ou chef principal, quand celui-ci juge

à propos de faire la guerre, n'importe d'ailleurs que les motifs en soient justes ou non. Les *koukis* ou la classe inférieure, quoique de beaucoup les plus nombreux, comme cela arrive en tout pays; sont maintenus par chacun de ces ordres dans un état de vasselage complet, bien qu'en certaines circonstances ils aient un droit indépendant sur le terrain qu'ils occupent.

(Tome II, pages 288 et suiv.) Dans la partie de Sumatra qui borde le détroit de Malacca, il existe un peuple qui a conservé son caractère national depuis les premiers temps de son origine jusqu'au moment présent. Ses coutumes et ses institutions, dans leur ensemble, sont semblables à celles des Nouveaux-Zélandais et presque identiques avec elles. Le peuple dont je vais parler est celui des Battas. Prenant d'abord en considération leurs formes respectives de gouvernement, nous les trouverons, à très-peu de chose près, complètement semblables. L'autorité supérieure réclame une certaine soumission des nombreux petits chefs, tandis que les derniers sont à tous égards indépendans les uns des autres et jouissent d'un pouvoir absolu sur la vie et les propriétés de leurs sujets. Dans le pays des Battas comme à la Nouvelle-Zélande, les femmes sont admises à la succession; il y a aussi une classe semblable à celle des Rangatiras, qui descend des Ratas ou chefs, et forme les branches cadettes de leurs familles. C'est pourquoi le gouvernement des Battas, considéré sous toutes ses faces, approche plus du système de politique en vigueur à la Nouvelle-Zélande que celui même des Malais. Dans les *kampongs* ou villages fortifiés de ces peuples, nous retrouvons presque la forme exacte des pās de la Nouvelle-Zélande. Construits comme ceux-ci sur un terrain élevé, ils sont fortifiés par de larges remparts plantés en broussailles. En dehors de ces remparts règne un fossé, de chaque côté duquel s'élève une haute palissade en bois de camphrier. Le tout est environné par une haie de bambous piqués qui, parvenue à une certaine époque, devient si épaisse, qu'elle dérobe entièrement la vue de la ville à l'œil du spectateur. Les natifs de Batta, guidés par le même pen-

chant pour la guerre et la rapine, vivent comme les Nouveaux-Zélandais dans un état d'hostilité perpétuelle les uns à l'égard des autres. Il semble aussi qu'il y ait un certain rapport entre ces deux nations à l'égard de leurs systèmes de mythologie. Les Battas reconnaissent trois divinités pour gouverner le monde, et leurs noms sont Batara-Gourou, Sora-Pada et Mangala-Boulang. La première de ces divinités peut prendre rang avec le dieu principal des Nouveaux-Zélandais Mawi-Rangui-Rangui; et, touchant les deux autres, ils ont absolument les mêmes idées que ces derniers insulaires ont sur le compte de leurs dieux Tauraki et Mawi-Moua; l'un ayant pouvoir sur l'air, entre la terre et le firmament, et l'autre sur la terre. Le peuple de Batta reconnaît, comme les Nouveaux-Zélandais, un grand nombre de divinités inférieures qu'ils ont investies d'une autorité locale, et ils entretiennent quelques notions vagues de l'immortalité de l'âme.

Outre ces traits de ressemblance caractéristique, je dois faire observer que les Battas, aussi bien que les habitants de la Nouvelle Zélande, dévorent les corps morts de leurs ennemis, pratique qui, toute odieuse qu'elle soit pour tout homme civilisé, place ces deux nations au même degré de barbarie. C'est le même principe de vengeance qui les porte l'une et l'autre à cet excès d'inhumanité; mais les cannibales de Batta surpassent encore à nos yeux ceux de la Nouvelle-Zélande en monstruosité, car non-seulement ils se repaissent de la chair des ennemis qu'ils ont tués dans le combat, mais encore ils mettent à part les cadavres de leurs criminels pour les partager par morceaux et satisfaire à leurs appétits. Dans leurs institutions domestiques, ces peuples se rapprochent également des Nouveaux-Zélandais: les hommes, qui sont maîtres de prendre autant de femmes qu'ils en peuvent entretenir, mènent une vie oisive, en comparaison de ces femmes qui sont obligées de faire toute la besogne et sont traitées comme de véritables esclaves. Elles sont tenues précisément dans le même état d'humiliation qu'à la Nouvelle-Zélande où, bien que l'homme prenne plu-

sieurs femmes, parmi celles-ci la principale seule jouit de quelque privilège. A Batta, l'adultère est puni de l'exil, et, en certains cas aggravans, de la mort. La manière de s'habiller en ce pays est la même qu'à la Nouvelle-Zélande; leur habillement consiste en une étoffe de coton qu'ils fabriquent eux-mêmes, liée autour de la ceinture, tandis qu'une autre pièce de la même étoffe, attachée aux épaules, tombe le long du corps. Ces étoffes sont peintes de diverses couleurs : les Nouveaux-Zélandais teignent généralement les nattes de dessous en ocre rouge; les plus belles ont des bordures où trois ou quatre couleurs sont assorties avec beaucoup de goût et d'adresse. Les Battas sont certainement plus avancés en connaissances que les Nouveaux-Zélandais; ils ont une langue écrite. Ils ont dressé le cheval et le buffle à les servir, et ils ont quelques idées de commerce. Cependant, en dépit de ces avantages qu'ils doivent uniquement à certaines circonstances locales, leur caractère s'élève à peine au-dessus de celui des peuples les plus sauvages. En traçant ce tableau de comparaison entre deux nations si peu connues, je ne prétends pas affirmer que les Nouveaux-Zélandais descendent du peuple Batta, mais qu'ils sont leurs contemporains, et qu'ils ont dû avoir une même origine continentale.

(*Tome II, page 299.*) Bien que je pense que le nombre de 100,000 (estimé par Forster) puisse représenter la population de toute la Nouvelle-Zélande, cependant je supposerai qu'elle s'élève à 150,000. Nous trouverons alors que l'île Ika-na-Mawi ou du Nord, qui contient 16,742,400 ares carrées, aura pour l'entretien de chaque individu une superficie de 70 à 80 ares, après en avoir prélevé un tiers pour les rivières, les marais et les montagnes qui ne sont pas susceptibles de culture.

(*Tome II, page 300.*) Voici les principales causes qui s'opposent à l'accroissement de la population à la Nouvelle-Zélande : l'état de dégradation où sont toutes les femmes; la polygamie généralement pratiquée par les classes supérieures; leurs funestes superstitions; en outre le peuple n'est point

réuni sous un seul chef, mais divisé en petites tribus indépendantes gouvernées par leurs chefs respectifs, dont les rivalités les entretiennent dans un état d'hostilité perpétuelle les uns envers les autres.

(Tome II, pages 306 et suiv.) Mais dans les relations sociales et domestiques, où la nature du cœur humain peut se montrer dans toute sa vérité, nul homme n'est plus aimable que le Nouveau-Zélandais. Placé au milieu de sa famille et de ses amis, il paraît doux, affable et affectionné : loin d'exercer une autorité rigoureuse sur ceux qui dépendent de lui, sa conduite envers eux est certainement pleine de douceur et d'aménité, quelque abjects et quelque insignifiants qu'ils soient d'ailleurs à ses regards. Sous ce rapport les chefs de la Nouvelle-Zélande se distinguent particulièrement des classes supérieures des îles Tonga qui traitent souvent le peuple avec une cruauté indigne, témoin Finan, le roi de ces îles, qui fit tuer d'un coup de fusil un kouki ou plébéien, sans le moindre motif qui pût justifier un pareil acte. Jamais on n'a vu des ariki ou des chefs subordonnés, à la Nouvelle-Zélande, tremper leurs mains dans le sang de leurs cliens d'une manière aussi peu excusable; s'il arrive que ceux-ci commettent des fautes, leurs chefs les punissent avec douceur et modération, et ne les mettent à mort que pour les crimes qu'ils regardent comme odieux. Les sentimens les plus tendres de la parenté, sage inspiration de la nature, se font remarquer dans toutes les classes de ce pays, dans les plus humbles comme dans les plus élevés. Les chefs portent leurs enfans sur leur dos, en les retirant du sein de leurs mères dès l'âge le plus tendre, pour qu'ils ne soient pas un embarras pour elles dans leurs laborieuses occupations. Il faut faire observer aussi que les hommes s'entendent très-bien à nourrir leurs enfans et qu'ils ont un talent particulier pour les soigner. Je n'ai jamais vu de père plus tendre pour son enfant, que le chef Wiwia semblait l'être pour un beau garçon qu'il apporta sur son dos dans une visite qu'il nous fit : il déploya les attentions les plus grandes pour cette petite

créature, tandis qu'elle était suspendue par les bras autour de son cou et qu'elle semblait complètement heureuse des soins de son père. Dans l'intérieur de leurs tribus, ces peuples ne se portent jamais à des actes de fureur sans y être provoqués par des motifs très-sérieux, leurs dispositions naturelles étant d'une humeur égale et pacifique; mais quand ils forment des coalitions partielles, la circonstance la plus triviale est capable de les porter à une violence effrénée. Le courage surnaturel, cet attribut caractéristique de toutes les nations sauvages, leur est propre à un degré éminent, et il n'est jamais adouci ni tempéré par la pitié. Sur le champ de bataille il est rare qu'ils accordent ou attendent quelque merci; et quand le combat est terminé, leur vengeance n'est pas satisfaite qu'ils ne se soient montrés de véritables barbares en dévorant leurs victimes, le dernier des outrages que l'homme puisse faire à l'humanité.»

(*Tome II, pages 309 et suiv.*) Les superstitions les plus grossières régnaient à la Nouvelle-Zélande, et le mot *tabou* décide très-souvent les actions d'une race entière. Pour suivre la valeur de ce mot dans ses acceptions nombreuses et diverses, il faudrait détailler minutieusement toutes les circonstances de l'économie politique de ce peuple, tâche au-dessus de nos forces. Non-seulement il règle leurs institutions, mais encore leurs travaux journaliers; et il y a à peine un seul acte de leur vie auquel cet important dissyllabe ne se trouve mêlé. Bien qu'il les assujettisse, comme on a pu voir, à une foule de restrictions absurdes et pénibles, il est néanmoins fort utile par le fait dans une nation si irrégulièrement constituée. En l'absence des lois, il leur offre la seule garantie capable de protéger les personnes et les propriétés, en leur donnant un caractère sacré et authentique que personne n'ose violer. Sa puissante influence peut même arrêter les pillards les plus cruels et les plus avides. Ce serait un bonheur pour les naturels, s'ils pouvaient tous être sous l'égide de cette garantie mystérieuse; mais ce n'est pas là ce qui a lieu, la protection qu'il assure se borne seulement à un certain ordre de personnes qui peuvent

la révoquer à leur gré; bien qu'en diverses circonstances le *tabou* affecte la masse entière de la population. Cette superstition sert en grande partie à consolider le pouvoir limité des arikis sur les chefs inférieurs; par exemple, si un ariki juge convenable de tabouer un navire qui vient dans le havre, aucun des autres ne pensera à avoir la moindre communication avec lui ou à lui fournir des provisions, tant que la défense subsistera. La même chose a lieu à l'égard de toute autre chose que les arikis veulent exclure de l'usage commun; et des prohibitions de cette nature, une fois qu'elles sont généralement établies, ne peuvent être enfreintes sous aucun prétexte. Quand ils vont à la guerre, je suppose que le *tabou* est suspendu pour un temps, ou qu'il permet leurs hostilités; mais comme le *tohunga* ou prêtre est l'arbitre de toutes leurs superstitions, il a soin, sans aucun doute, de les accommoder au gré et peut-être même suivant les intérêts de ses compagnons. Les Nouveaux-Zélandais ne font point d'idoles et n'ont aucune forme extérieure de culte; leurs idées d'un pouvoir suprême se montrent seulement dans les superstitions que nous avons mentionnées, et l'on peut dire que c'est dans le seul mot *tabou* que consistent toute leur religion et toute leur moralité.

VOYAGE

M. RICHARD CRUISE,

A LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

Quand M. Marsden fit sa troisième visite à la Nouvelle-Zélande, en 1820, sur le *Dromedary*, M. Cruise commandait le détachement qui fut embarqué sur ce navire. Cet officier écrivit le journal de son voyage, et le publia, en 1823, sous le titre de *Journal of a ten month's residence in New-Zealand, by Richard A. Cruise, captain in the 82th regim. foot.* Cet ouvrage est loin d'être écrit avec la même élégance et d'offrir le même intérêt que celui de M. Nicholas. Cependant, comme il porte le cachet de la vérité dans toutes ses parties, et qu'il donne des détails utiles sur les mœurs du peuple zélandais, nous en avons aussi extrait les passages remarquables, pour confirmer par un nouveau témoignage le tableau que nous en avons tracé.

(Page 3.) Il est bon d'observer ici qu'il y a à la Nouvelle-Zélande deux sortes d'arbres qui, par la taille énorme à la

quelle ils parviennent sans porter de branches, sont regardés comme propres à donner des mâts pour de grands navires : l'un est appelé par les naturels *kai-katea*, et l'autre *koudi* ou *kouri*. Le *kai-katea* se trouve dans les terrains bas et marécageux, fréquemment sur le bord des rivières, et par cela même il est facile à se procurer. Il porte une feuille comme l'if et une baie rouge. Le *koudi*, auquel les habitants de l'île donnent une préférence marquée, croît dans les terrains secs, et souvent sur le sommet des plus hautes montagnes; sa feuille, quoiqu'un peu plus grande, ressemble assez à celle de notre buis; il produit un cône et fournit de la résine en abondance. Quelques-uns des arbres de *koudi*, que nous mesurâmes, s'élevaient à cent pieds au-dessus de terre sans porter une seule branche et avaient une touffe considérable; d'autres, moins élevés, avaient des troncs de quarante pieds de circonférence.

(Page 6.) Sous le rapport de la dignité héréditaire, le plus distingué de nos passagers était un jeune garçon de quinze ans, nommé *Dipiro*, fils du chef *Shongui*. Mais le plus remarquable pour l'extérieur était *Hietoro*, homme de quarante-cinq ans, à ce que j'imagine. Il avait six pieds deux pouces; et les traits de sa figure étaient parfaitement beaux. Quoiqu'il fût bien tatoué, l'air de bonté et même de beauté de son visage n'était point détruit par cette affreuse opération.

(Page 11.) Si l'on demandait aux naturels (tant qu'on était à la mer) de quel côté leur pays se trouvait situé, à toute heure du jour ils montraient l'est avec toute l'exactitude d'un compas; et quand la nuit les étoiles étaient visibles, ils déployaient la même intelligence.

(Page 19.) A notre arrivée à la baie des Iles, quand on permit aux pères, aux frères, etc., de nos naturels de monter à bord, la scène qui eut lieu ne saurait se décrire; les mousquets furent mis de côté, et toute apparence de joie s'évanouit. Ces peuples extraordinaires ont l'habitude de se livrer, en revoyant leurs amis, aux mêmes démonstrations que lorsqu'ils prennent congé d'eux. Ils joignent leurs nez et restent dans cette

position au moins une demi-heure; pendant tout ce temps ils sanglotèrent et gémissent de la manière la plus pitoyable. S'il y a plusieurs amis rassemblés autour de la personne qui vient d'arriver, le plus proche parent prend possession du nez; tandis que les autres se suspendent à ses épaules, à ses bras et à ses jambes, et se tiennent en mesure avec le principal pleureur, si l'on peut le désigner ainsi, dans les divers temps de ses lamentations. Cela fait, ils reprennent leur gaieté accoutumée et entrent dans les détails de ce qui leur est arrivé durant leur séparation. Comme il y avait neuf Nouveaux-Zélandais qui venaient d'arriver et plus de trois fois ce nombre de personnes pour les recevoir, leurs cris firent un bruit affreux, et il en résulta un spectacle si étrange pour tout le monde à bord, qu'on eut beaucoup de peine à maintenir l'équipage attentif à la manœuvre, dans un moment aussi important. Le petit Dipiro, qui dans la traversée s'était souvent vanté d'avoir le cœur trop anglais pour crier ainsi, fit tous ses efforts pour s'en empêcher, en voyant approcher son père-Shongui. Mais ses premières habitudes l'emportèrent bientôt sur sa résolution, et il manifesta peut-être plus de désolation que les autres. Il y avait quelque chose de fort respectable dans la tournure de Shongui; il était de sa personne fort bel homme et il était revêtu d'un uniforme d'officier anglais. Quoiqu'il fût un des plus puissans chefs de la baie des Iles et le guerrier le plus brave et le plus audacieux, il était loin d'être le plus exigeant de ceux auxquels on permit de monter à bord. Tandis que plusieurs autres tâchaient de pénétrer de force dans la chambre, Shongui resta sur le pont avec son fils et ne tenta d'aller nulle part sans y être invité.

Nous apprîmes que le *New-Zealander*, navire baleinier qui allait faire voile pour l'Angleterre dans deux jours, allait emmener Shongui et M. Kendall, l'un des missionnaires. Cette résolution ne plaisait point aux autres : leur petit établissement avait été formé dans le district de Shongui, sous sa protection; et il était difficile de prévoir quelles seraient pour

eux les suites de son absence. On avait employé en vain tous les moyens possibles pour le dissuader de quitter son pays; il avait toujours répondu « qu'il mourrait s'il ne faisait pas ce voyage; que s'il allait une fois en Angleterre, il était certain de s'y procurer douze mousquets et un fusil à deux coups. » Ce dernier article, dans l'opinion d'un Nouveau-Zélandais, surpasse en valeur toutes les autres possessions de la terre.

(Pages 27 et suiv.) Le magasin des patates ou *koumaras* est toujours le bâtiment le plus considérable et le mieux construit du village; celui du village de Wiwia avait environ vingt pieds de long sur huit de large et cinq de hauteur; il était tout neuf et semblait avoir exigé plus de soins pour sa construction que la plupart de ceux que nous eûmes l'occasion de voir par la suite.

Après ces magasins, sous le rapport de l'apparence, viennent les résidences des chefs. Elles sont bâties sur le sol; le plancher et l'aire qui se trouve vis-à-vis sont proprement battus; mais ces maisons sont très-basses, et nous en trouvâmes rarement où l'on pût se tenir debout. La petite porte d'entrée, qui est l'unique ouverture pour la lumière et l'air, n'est pas mieux proportionnée à la taille du maître; ces cases ont un vestibule et des ornemens en sculptures, auxquels une teinture rouge donne un certain air de luxe; la quantité des sculptures indique souvent le rang du propriétaire. Les cases des hommes du peuple sont misérables et ne valent guère mieux que de simples abris; mais la pratique de dormir en plein air est si scrupuleusement suivie, qu'il faut un bien mauvais temps pour contraindre les Nouveaux-Zélandais à reconstruire au couvert de leurs maisons. Ils dorment dans la pasture d'une personne assise avec les pieds ramassés sous eux, ce qui joint au tissu grossier des nattes dans lesquelles ils s'enveloppent, leur donne durant la nuit l'aspect de râches rangés par groupes dans un village.

Quand nos bagages furent apportés hors des canots, ils furent placés sous le vestibule du magasin, et taboués ou consa-

crés contre toute espèce de violation par Wivía qui était un prêtre. Il est digne de remarque que, bien que plusieurs Nouveaux-Zélandais, en venant à bord de nos vaisseaux, ne se fassent aucun scrupule de voler quand ils voient la possibilité de n'être pas surpris, cependant quand un Européen va parmi eux et qu'il se confie avec ses effets à leur protection, il peut placer une confiance entière dans leur honneur et leur probité.

(Page 31.) Vers la fin de notre séjour parmi eux, quand les naturels eurent l'occasion de voir nos gens danser, ils observèrent avec dérision que jamais deux hommes blancs ne remuaient leurs bras et leurs jambes de la même manière.

(Page 32.) Nous passâmes près de quelques morceaux de terre cultivés, où étaient plantées des patates et des pommes-de-terre, et qui étaient entourés d'une grossière palissade. Mais notre guide nous défendit de nous en approcher, et nous indiqua que ces terrains étaient taboués ou consacrés.

(Pages 36 et suiv.) Mercredi 2 mars 1820. Quand nous monillâmes dans la baie des Iles, nous apprîmes que les tribus de Temarangi et de quelques autres chefs étaient employées à une expédition guerrière à la rivière Tamise. Leur prochain retour nous fut annoncé par un naturel qui vint à bord ce matin et qui excita d'abord une certaine curiosité. Il portait un habit bleu, un pantalon, des hottes et un chapeau retapé, avec une longue plume blanche. Cela, joint à ce qu'il était très-peu tatoué, le faisait ressembler à un officier étranger : quand il fut à bord, il s'adressa en anglais aux personnes qui l'environnaient. À déjeuner, il se comporta tout-à-fait comme un gentleman, et nous dit que son nom était Tonaï et qu'il était le frère cadet du chef Koro-Koro, à qui appartenait la majeure partie de la baie de Paroa; il s'excusa de ne pas nous avoir rendu sa visite plus tôt, sur ce qu'il ne faisait que d'arriver de la veille au soir du cap Nord, où Koro-Koro et lui étaient allés pour accomplir les cérémonies de deuil habituelles sur le corps d'un proche parent, qui était mort en cet

endroit, et dont ils avaient rapporté les restes avec eux. Aussitôt que l'expédition de la rivière Tamise entra dans la baie, quelques-uns de nos messieurs allèrent à sa rencontre. La flotte était composée d'environ cinquante pirogues, dont plusieurs avaient de soixante-dix à quatre-vingts pieds de long, et peu moins de soixante. Leurs proues, leurs bords et leurs poupes étaient joliment sculptés et ornés d'une infinité de plumes; elles portaient en général deux voiles faites en nattes de paille. Elles étaient remplies de guerriers qui se levèrent et poussèrent des cris à mesure que notre canot passait près d'elles, en montrant plusieurs têtes humaines comme trophées de leur victoire.

La conversation de Touai, durant le déjeuner, fut une parade continuelle des atrocités qu'il avait commises dans une excursion qu'il avait faite deux mois auparavant avec Koro-Koro vers la rivière Tamise; il insistait avec un plaisir marqué sur une prouesse de son généralat, durant lequel il avait bloqué une petite troupe de ses ennemis dans un défilé d'où ils ne pouvaient s'échapper, ce qui lui permit d'en tuer successivement vingt-deux à coups de fusil, sans qu'ils pussent faire la moindre résistance. Pour nous inspirer une plus haute opinion de ses principes religieux, il remarqua que bien que tous les morts eussent été dévorés par sa tribu, ni lui ni ses frères ne mangèrent de chair humaine et ne combattaient le dimanche. Quand on lui demandait pourquoi il n'essayait point de diriger l'esprit de son peuple vers l'agriculture, il disait que c'était impossible. « Si vous parlez à un Nouveau-Zélandais de travailler, il s'endormira; mais parlez-lui de combattre, il ouvrira ses yeux aussi grands qu'une coupe à thé; son imagination est toute portée vers la guerre, et pour lui les combats ne sont que des jeux. »

(Pages 41 et suiv.) Parmi les femmes ramenées prisonnières de guerre, l'une excitait un intérêt particulier par sa jeunesse et sa beauté. Tandis que les autres prisonnières conversaient entre elles, elle était assise à l'écart, silencieuse, et

comme abîmée dans sa douleur. Nous apprîmes que son père, qui était un chef de quelque importance à la rivière Tamise, avait été tué par l'homme dont elle était devenue la captive, et nous le remarquâmes assis à une petite distance de son esclave durant la plus grande partie de la journée. Ce naturel était frère de Tawi, le principal chef de Rangui-Hou, et c'était un jeune homme de la plus belle apparence. Les scènes extraordinaires dont nous fûmes témoins nous retinrent à Tépouna jusqu'au soir, et comme nous nous préparions à retourner à bord, nous fûmes attirés vers la partie du rivage où se trouvaient les prisonnières par les cris et les lamentations les plus douloureuses. Nous y vîmes la jeune et intéressante esclave dans un état qui aurait attendri le cœur le plus insensible.

L'homme qui avait tué son père, lui ayant ensuite coupé la tête, l'avait conservée par un procédé particulier à ces insulaires. Il la tira d'un panier où il l'avait jusqu'alors cachée, et la jeta dans le sein de la malheureuse fille. Aussitôt, dans un transport de frénésie qu'on ne saurait décrire, elle saisit cette tête, en pressa le nez inanimé contre le sien, et la tint dans cette position jusqu'à ce que ses larmes l'eussent entièrement inondée. Puis elle plaça la tête par terre, et avec un morceau de coquille tranchante, elle se défigura entièrement, d'une manière si choquante, qu'en peu de minutes il ne lui resta aucune trace de sa beauté première. Elle commença d'abord par se déchirer les bras, puis la poitrine, et enfin le visage; chaque incision suffisait pour faire jaillir un ruisseau de sang; mais elle semblait tout-à-fait insensible à la douleur, et elle continua son opération avec un courage héroïque.

Le sauvage dont la cruauté avait donné lieu à cet affreux spectacle s'amusait évidemment de l'horreur qu'il nous inspirait. Saisissant la tête par les cheveux qui étaient longs et noirs, il offrit de nous la vendre pour une hache; il la tournait en divers sens pour en mieux faire ressortir tous les avantages, et comme il ne se présenta aucun acquéreur, il la remit

dans le panier d'où il l'avait tirée. Les traits de cette tête étaient aussi réguliers qu'à l'état de vie, et quoique la fille fût une personne formée, la tête de son père semblait avoir appartenu à un homme jeune et vraiment beau.



A quelques toises de cette scène d'horreur était un prisonnier que le partage du butin avait séparé de sa famille captive comme lui; il pressa le nez d'un enfant contre le sien, tandis que ses femmes, assises autour de lui, s'unissaient à ses lamentations, et pratiquaient avec une coquille, sur leurs personnes, la même opération que la jeune fille venait d'exécuter. Les esclaves sont assujettis par leurs maîtres à des travaux pénibles; ils sont nourris comme le reste de la famille, sans avoir cependant le droit de manger avec les personnes libres, et leur existence est toujours fort précaire. Quand un membre de la famille d'un chef vient à mourir, un certain nombre d'esclaves, proportionné au rang de la personne, sont sacré-

été pour apaiser l'esprit du mort. On nous montra une femme qui avait été deux fois désignée pour un pareil sacrifice; mais chaque fois instruite d'avance du sort qui l'attendait, elle s'y était soustraite en se cachant dans les bois jusqu'à la fin des cérémonies.

Leur manière d'infliger la mort en pareil cas est peut-être l'une des coutumes les plus humaines du pays: l'existence de la victime est terminée par un coup sur la tête, asséné par un casse-tête en pierre nommé *mero*. L'exécuteur chargé de cet office par la tribu ne peut s'y refuser, et la victime est immolée sans qu'on lui fasse connaître le sort qui lui est réservé.

(Page 48.) Le corps (d'un mort) était d'abord enveloppé de nattes, mais Koro-Koro le tira de la pirogue où il était déposé et le dépouilla. Les tempes étaient ceintes d'une guirlande de feuilles, et les cheveux ornés de plumes d'albatros; les genoux étaient rapprochés du corps, et la tête appuyée dessus. Le ventre était affaissé, et les entrailles en avaient été certainement retirées, bien qu'on n'aperçût aucune marque d'incision; les membres avaient été raccourcis par suite du procédé employé pour empêcher la putréfaction, dont il n'y avait pas la plus légère apparence malgré le temps considérable qui s'était écoulé depuis que l'individu était mort.

(Pag. 50.) La coutume de conserver les têtes des vaincus est universelle parmi ces insulaires; ils les portent avec eux à la guerre, d'abord comme trophées, puis en cas de paix, pour les rendre au parti à qui elles ont été enlevées, l'échange mutuel des têtes étant toujours un des premiers articles de leurs traités. Maintenant ils les vendent aux Européens pour des bagatelles.

(Pag. 77.) Wangaroa est un lieu romantique d'une beauté singulière. Près de la pointe du nord est un gros rocher percé qui présente l'aspect d'une arcade gothique; la mer roule ses flots au travers, et d'un temps calme les canots peuvent y passer. L'entrée de Wangaroa n'a pas plus d'un demi-mille de

large, et de la mer il est impossible de l'apercevoir, mais il y a grand fond jusqu'à toucher la terre de chaque côté, et quand on est dedans, c'est un des plus beaux havres du monde. Les plus grandes flottes pourraient y mouiller, et elles y seraient à l'abri de tous les vents.

(Pages 107 et suiv.) Vendredi 21 avril 1820. Nous trouvâmes les naturels, particulièrement les femmes qui travaillent plus que les hommes, très-occupés à récolter leurs *koumaras* ou patates douces. Le commencement de la récolte des *koumaras* est la grande époque qui marque le retour de l'année, et le soin de les ramasser fait suspendre tout autre genre d'occupation. Elle est précédée par la bénédiction du prêtre pour sa rénsite, et terminée par le *tabou* qu'il impose sur les magasins où cet aliment sacré est déposé, pour en défendre l'accès à tout étranger. Même dans les invasions destructives des Nouveaux-Zélandais, il est quelquefois arrivé que, tandis que tout autre objet avait été pillé, la superstition du *tabou* avait protégé les *koumaras* contre la profanation. Une des personnes du navire fut présente à la récolte (*aka-rahi*) du peuple de Shongui; elle fut célébrée dans un bois où l'on avait dégagé d'arbres un espace carré, au centre duquel trois grands piliers fichés en terre, dans la forme d'un triangle, supportaient une pile immense de paniers de *koumaras*. La tribu de Tepere de Wangaroa avait été invitée à prendre part aux réjouissances, qui consistaient en plusieurs danses qui furent exécutées autour de la pile, et suivies d'un festin splendide. Quand les hommes de Tepere s'en allèrent, ils reçurent en présent autant de *koumaras* qu'ils purent en emporter.

Lorsque les naturels s'asseoient pour prendre leur repas, les esclaves placent la portion de chaque personne devant elle, dans un petit panier neuf fabriqué avec une espèce de jonc; ces paniers ne peuvent servir deux fois. A la fin du repas chacun emporte le reste de la portion de vivres qui avait été placée devant lui.

Les réjouissances sont les mêmes quand on plante les kouraras que quand on les récolte; pendant tout ce temps le terrain est rigoureusement taboué, aussi bien que les individus chargés de le cultiver: ils ont des cases temporaires, élevées sur le sol même, dont ils ne peuvent dépasser les bornes, de jour ni de nuit, jusqu'à ce que leurs travaux soient terminés. Les naturels veillaient avec tant de soin à ce que nous n'approchassions pas de ces terrains taboués, qu'ils postaient des personnes tout exprès pour nous avertir et nous conduire, souvent en faisant de grands eirenita, au lieu où nous voulions aller.

(Page 112.) Nous vîmes près du sentier la tête, le bras droit et une petite partie de la poitrine d'un enfant mort depuis quatre jours environ. Quand on en eut informé Kiwi-Kiwi, le frère du chef King-George de Koropa-Reka, il dit que c'était l'enfant d'un kouki, qui était mort de maladie peu de jours auparavant; et que les restes que nous voyions étaient ce que les chiens n'avaient pas encore dévoré. Nous tentâmes de lui représenter la convenance d'enterrer ce dégoûtant objet; mais il parut tout-à-fait offensé de la proposition, en disant que si c'était l'enfant d'un rangatira ou gentilhomme, il eût été déposé dans un terrain taboué avec toutes les cérémonies requises, mais qu'on ne pouvait pas accorder à un konki l'honneur même d'être enterré, et qu'il dérogerait à son rang en s'écartant, à cette occasion, des coutumes de son pays.

(Page 126.) Quand le corps est resté assez long-temps en terre pour que la chair soit décomposée, les amis du défunt relèvent les os, les nettoient, et les recueillent dans une corbeille, en ayant soin de mettre le crâne par-dessus tout; ils les déposent dans le tombeau de la famille. Ces tombeaux sont rigoureusement taboués, et leur violation n'est jamais oubliée ni pardonnée. En relevant les os, les personnes de la famille pratiquent aussi la cérémonie de pleurer et de se déchirer, et tout est terminé par un grand festin.

(Page 127.) Quand une personne meurt, tous ceux qui ont un mousquet le débargent en guise de salut à l'esprit qui s'en va.

(Page 135.) Tandis que nous errions au travers du village de Kawera-Popo, par hasard et sans être vus, nous entrâmes dans le lieu des sépultures. Au centre de l'enclos s'élevait une espèce de plate-forme couverte d'un toit comme une maison, et sur laquelle étaient placées plusieurs petites pirogues. Dans l'une d'elles se trouvaient les restes d'un enfant enveloppés dans une natte, sans être tout-à-fait décomposés; et dans une autre était un morceau d'ossements avec un crâne placé par-dessus.

Les naturels disent que les corps de ceux qui meurent sont enterrés jusqu'à ce que la chair se détache des os; mais ce que nous vîmes dans cette journée, joint à d'autres motifs, prouve suffisamment qu'il y a des exceptions à ces pratiques, et que chez ce peuple extraordinaire il règne, dans la façon dont ils disposent de leurs morts, la même mobilité qu'on observe dans plusieurs de leurs autres coutumes.

Il était évident que les restes de l'enfant, qui n'était pas tout-à-fait décomposé, n'avaient jamais été enterrés. Koro-Koro n'aurait pas non plus pris tant de peine dans l'exemple qu'on a cité plus haut pour empêcher la putréfaction du corps de son ami, si l'on avait dû le mettre en terre. On avait observé à Shouki-Anga la partie supérieure du corps d'une femme dans un état parfait de conservation, tandis que le reste n'avait pas été conservé à cause de la décomposition qui avait eu lieu immédiatement après la mort. M. Marsden vit aussi le père de Wiwia placé sur une plate-forme, précisément de la même manière que l'était l'enfant en question.

(Page 183.) Nos messieurs trouvèrent les habitants de la baie des Îles dans la plus grande alarme, car ils s'attendaient à une invasion prochaine de la part du chef de Kai-Para (Mouli-Panga), district de la côte occidentale. Ce guerrier était représenté comme infiniment supérieur à tous ses com-

patriotes par la taille et la force corporelle, et il était à la tête d'une tribu puissante et très-nombreuse. Son approche avait occasionné une consternation extraordinaire; toute la population mâle de la baie des Iles était sous les armes.

(*Pages 186 et suiv.*) La persuasion que les morts peuvent reparaitre est universelle parmi les Nouveaux-Zélandais; ils s'imaginent qu'ils entendent la voix de leurs parens défunts quand le vent souffle avec force; toutes les fois qu'ils passent près de l'endroit où un homme a été tué, chacun a coutume de jeter une pierre sur la place, et la même pratique est observée par tous ceux qui visitent au cap Nord une caverne, par laquelle les esprits des morts sont censés passer dans leur route vers l'autre monde.

Il est bon de faire observer ici qu'ils attachent les plus funestes conséquences à l'action de manger dans leurs maisons.

Une fille de King-George se trouvant très-malade, on lui portait parfois des alimens du hord, et on recommanda à ses parens de ne l'envoyer en aucune manière au grand air; mais cette injonction ne fut point suivie, et par le plus mauvais temps elle était obligée de quitter sa cabane toutes les fois qu'elle allait manger.

Ils croient que ceux qui entrent dans une maison où quelque morceau de nourriture animale se trouve suspendu sur leur tête, ne courent pas des dangers moins grands; un pigeon mort ou un morceau de porc suspendu au plancher était une meilleure sauve-garde contre leur importunité qu'une sentinelle. En deroier lieu, ceux de nos gens qui demeuraient à terre l'employaient avec le plus grand succès pour se débarrasser des naturels.

Bien que leurs superstitions soient inviolablement suivies par ces hommes quand ils sont à terre, du moment qu'un Nouveau-Zélandais monte à bord, il s'en considère comme entièrement dégagé, et il se conforme aussitôt à nos coutumes et à nos manières.

M. Cruise raconte ainsi qu'il suit l'alarme que causa l'invasion de Poro et de ses gens dans la tribu de Georges à Wangaroa, tandis que le *Dromedary* se trouvait mouillé dans cette baie pour charger des espars de Koudi. (*Pages 192 et suiv.*)

3 août 1820. Le soir on vit plusieurs feux dans un marais à l'extrémité méridionale du havre, près de l'embouchure de la rivière Kamimi. Les naturels dirent que c'était le camp du chef Poro du cap Nord, ajoutant qu'un grand combat allait avoir lieu; mais après de nombreuses questions, on ne put s'assurer d'une manière satisfaisante si l'attaque allait avoir lieu sur le peuple de Georges ou sur celui de Tepere. Les habitants semblaient vivement alarmés, et au lieu de leurs pirogues n'osa s'aventurer vers cette partie du havre.

4 août. La même inquiétude et la même ignorance sur les intentions de Poro ont régné parmi les naturels. Tepere est venu de bonne heure à bord; et ne s'en est allé qu'à la nuit. Il était évidemment dans une grande anxiété, et la peur, plutôt qu'aucune affaire, semblait le retenir sur le navire. Dans la soirée, les feux de Poro ont disparu, et les naturels ont rapporté qu'il s'était avancé sur les bords du Kamimi, vers le district de Georges.

5 août. Dans l'après-midi le charpentier et Georges sont venus à bord; le premier a annoncé que l'apparition de Poro avait plongé Georges et sa tribu dans les plus grandes alarmes; toute espèce de travail avait cessé depuis quelques jours, et l'on faisait toutes sortes de préparatifs pour repousser le formidable agresseur.

Quand Poro se remit en marche le troisième jour, il se dirigea au travers des bois vers le pā de Georges, et prit position sur une colline précisément en face, qui n'en est séparée que par le Kamimi, guéable en cet endroit, et par une vallée intermédiaire, d'un demi-mille de large. Le mouvement de la

tribu de Poro au travers des bois ne put être aperçu des Européens, mais du moment qu'ils en sortirent jusqu'à celui où ils occupèrent la colline éloignée d'un mille à peu près, leurs opérations furent visibles.

Sur la lisière du bois, ils laissèrent leurs femmes, leurs enfans, leurs konkis, leurs bagages et leurs habits, et s'avancèrent vers le sommet de l'éminence; en trois divisions qui marchaient avec rapidité; et ne portaient absolument rien que leurs armes. Leurs corps étaient entièrement nus et peints en rouge, leur cheveux liés au sommet de la tête et huilés, et leurs figures barbouillées d'une espèce de peinture bleue, assez commune en quelques parties de la Nouvelle-Zélande. En arrivant au sommet de la colline, ils exécutèrent la danse de guerre, et poussèrent des cris pour défier leurs ennemis; ensuite le bagage se mit en route et ils formèrent leur camp. La danse de guerre et les cris furent sur-le-champ répétés par le peuple de Georges du côté opposé; les hommes étaient peints en rouge et armés, et plusieurs femmes semblaient costumées de la même façon pour rendre l'aspect de leurs forces plus imposant. Durant la nuit on observa le plus profond silence; au moindre bruit les hommes couraient aux armes, et Tepouhi fit souvent tirer des coups de fusil, afin de prouver à ses ennemis que sa propre tribu était pourvue de ces armes redoutables.

Le lendemain matin, le charpentier annonça son intention d'aller au camp de Poro pour s'assurer de l'objet de sa visite, et Wetoï, le naturel de Shouki-Anga qui nous avait déjà donné plusieurs preuves de sa fidélité, ayant quelques parens dans l'armée de Poro, s'offrit à l'accompagner. Georges s'opposa fortement à cette démarche, prétextant le danger personnel auquel le charpentier allait s'exposer; enfin il fut convenu que Houdou, frère de Georges, se joindrait à l'ambassade. Comme ils approchaient du camp, Houdou fut subjugué par ses craintes, et saisissant le charpentier par son habit, il le conjura, mais en vain, de ne pas aller plus loin.

La réception fut, suivant la coutume du pays, gracieuse et pleine de dignité. Les députés trouvèrent Poro assis au milieu de ses plus proches parens, tandis que les guerriers de sa tribu, munis de leurs armes, formaient un cercle autour de leur chef et des étrangers. Poro interrogé sur l'objet de sa visite, répondit qu'il était venu voir le vaisseau et les hommes blancs, et converser avec eux; que si Georges avait le dessein de s'y opposer, il combattrait contre lui, mais que dans le cas contraire, ses intentions étaient amicales. Lorsqu'on lui eut annoncé qu'il ne serait apporté aucun obstacle à ses communications avec le *Dromedary*, la paix fut proclamée par une danse guerrière, répétée plusieurs fois par les deux partis; de chaque côté les femmes agitaient leurs nattes et poussaient le cri : *Aire mai — viens ici.*

Peu après, Georges traversa la rivière et alla offrir deux haches à Poro, mais on remarqua qu'on ne lui donna rien en retour. Cette entrevue, jointe à ce que Georges s'avait qu'une centaine de guerriers, tandis que son adversaire avait le double de ce nombre, prouva que Georges, par cette démarche, reconnaissait la supériorité de Poro.

De la crainte la plus abjecte Georges passa tout-à-coup au ton et à la conduite d'un coquérant. En arrivant à bord, il ne daigna pas faire attention à Tepere, qui se trouvait sur le pont, et qui n'avait pas encore fait sa paix, et se tournant vers quelques hommes de la tribu de ce dernier, il leur ordonna, de la manière la plus péremptoire, en présence de leur chef, de quitter à l'instant le vaisseau.

Tepere gardait un profond silence; mais comme c'était de la part de Georges un trait d'insolence qu'on ne pouvait pas laisser passer, un des officiers lui signifia qu'aussi long-temps que les naturels se comporteraient décemment, ils resteraient à bord tant qu'il leur plairait, et qu'il n'avait aucun ordre à donner à ce sujet.

Cet avis produisit l'effet désiré, et pendant le reste de sa visite il se conduisit lui-même très-bien. Tepere resta à bord

jusqu'à la nuit, et ne s'en alla qu'avec une répugnance visible.

Dimanche 6 août. Dans la soirée, un canot qui était allé chercher Poro, revint amenant ce chef, son fils et ses petits-fils, et un matelot des îles Marquises qui s'était établi dans son district. La terreur du vieux chef était extrême, il tremblait comme la feuille en approchant du navire, et l'on assura qu'avant de quitter son camp il était si alarmé pour sa sûreté, que Wetoï fut obligé de rester en otage dans le camp jusqu'à son retour. Pour empêcher qu'aucune espèce de pillage n'eût lieu durant son absence, Poro taboua la propriété des blancs, dont la cabane était voisine de son camp, et il envoya cinquante personnes de sa tribu pour aider les Européens et les gens de Georges à transporter un espar.

7 août. Dans l'après-midi on déchargea les canons, et quoique ce fût un spectacle tout-à-fait nouveau pour les peuples du cap Nord, leurs marques de surprise furent bien au-dessous de ce que nous pouvions attendre en pareil cas. Le petit-fils du chef, qui était un grand garçon, fut si alarmé, qu'il ne cessa de crier durant ce feu, malgré les rebuffades fréquentes et quelquefois sévères qu'il recevait de la part des hommes de sa tribu qui se trouvaient placés près de lui.

Dans l'après-midi, Poro, ayant reçu plusieurs présens, se remit en route pour son camp, accompagné par quelques personnes du vaisseau. En nous dirigeant vers le Kamimî, nous rencontrâmes le père de Tepere dans sa pirogue; une conversation eut lieu entre lui et Poro, et pendant ce temps ce dernier se tint debout dans le canot, montrant fréquemment son *mere*. Ce geste nous fut expliqué comme un signal de paix, et par la suite nous apprîmes que la tête du frère de Tepere, qui était restée au pouvoir de Poro depuis que celui-ci l'avait tué dans un combat, allait être rendue à sa famille. Poro se fit un point d'honneur d'atteindre son camp quelque temps avant les *gentlemen* du navire. Quand nous arrivâmes, nous le trouvâmes assis avec sa famille, en face de sa cabane, qui était située presque au sommet de la colline : le reste de la

tribu était debout, les armes à la main, à cent verges environ plus bas. A un signal de leur chef, ils s'élançèrent avec une grande rapidité vers l'endroit où nous étions assis avec Poro, en poussant des cris et brandissant leurs lances; puis ils s'arrêtèrent et exécutèrent les danses de guerre, en s'animant jusqu'à un tel degré de frénésie, qu'une personne étrangère à leurs manières eût imaginé que c'était le prélude de quelque acte de violence.

Leurs armes étaient des lances, des baïonnettes attachées à des bâtons semblables à des piques, des patou-patous, des *mere* et douze fusils, qui donnaient un haut degré d'importance à la force de la tribu. Ceux qui étaient présents paraissaient, en général, de très-jeunes hommes, et d'une haute taille; ils étaient complètement nus, et outre le rouge d'ocre, commun aux autres tribus de la Nouvelle-Zélande, leurs visages et leurs corps étaient barbouillés de taches d'une couleur bleue. La danse de guerre terminée, ils continuèrent à regarder fixement les étrangers durant quelques minutes, tandis que Georges leur déclinait nos noms et tâchait de leur expliquer nos différentes fonctions. Pendant la conférence, un chef, debout, veillait à ce qu'ils ne nous importunassent point, et quiconque dépassait la limite imposée était traité par ce chef d'une manière rude et sévère. Sur un autre signal de Poro, ils se retirèrent précisément de la même manière qu'ils s'étaient avancés, et, déposant leurs armes, ils reprirent leurs occupations habituelles.

Le camp était établi sur le revers gauche de la colline, et consistait en quatre longues cabanes construites en pieux, et si bien couvertes de roseaux, qu'elles étaient impénétrables à la pluie. Chaque haugar pouvait contenir cent personnes; la cabane des chefs était aussi près du sommet de la colline que pouvait le permettre la nature du sol, tandis que les autres étaient élevées à droite et à gauche sur le penchant du mont. Il paraissait y avoir de trois cent cinquante à quatre cents personnes dans le camp, y compris plusieurs femmes; et ils

semblaient avoir en abondance des vivres qu'ils devaient avoir apportés avec eux.

8 août. Ayant appris que quelques *gentlemen* du navire voulaient visiter son camp dans la journée, Poro, par politesse pour eux, retarda son départ qui devait avoir lieu dans la matinée. Après avoir fait exécuter la danse de guerre par ses gens, il les partagea en deux corps, et leur fit simuler un combat. Les attaques entre les deux partis opposés consistaient en une suite de charges ou d'engagemens sans ordre ni méthode; en venant aux mains, chaque guerrier choisissait son homme et le combattait. Dans cette représentation, Poro, qui doit avoir passé la soixantaine, déploya autant d'activité et de vigueur que le plus jeune guerrier de sa tribu. Les Anglais quittèrent Poro dans la soirée, charmés de ce qu'ils avaient vu, et ce chef se prépara à retourner le lendemain dans son district, après avoir témoigné sa gratitude pour les attentions et la générosité des hommes blancs à son égard.

9 août. De bonne heure dans la matinée, Poro s'est mis en route pour son pays. Il avait exprimé la crainte qu'un plus long séjour n'épuisât ses provisions, et bien qu'il y eût cinq jours de marche jusqu'à son territoire, il avait fait apporter à des esclaves, non-seulement assez de vivres pour la subsistance de sa tribu jusqu'à son retour, mais encore les matériaux nécessaires pour construire les huttes.

(Page 215.) Ces naturels (de la rivière Tamise) étaient en apparence bien supérieurs à tous les Nouveaux-Zélandais que nous avions vus jusqu'alors. Ils étaient mieux faits, d'une plus grande taille et d'une forme plus athlétique. Leurs pirogues étaient plus grandes, et plus riches dans leurs ornemens et leurs sculptures.

(Page 229.) Nous demandâmes à Tetata, le jour suivant, pourquoi il nous avait fait la veille au soir sa visite à une heure aussi avancée; il répondit que les deux jeunes filles qu'il avait emmenées étaient filles de chefs. Lui-même, les avait amé-

nées à bord ; mais, à son retour dans sa tribu, il avait été si sévèrement réprimandé pour cette action, que pour sa propre sûreté il avait été contraint de venir les reprendre. Il dit que toutes les filles qui étaient venues à bord du navire étaient des esclaves ; mais que les chefs s'étaient crus déshonorés en permettant qu'on disposât de leurs filles de la même manière.

Leur opinion, à cet égard, était certainement bien différente de celle de plusieurs chefs de la baie des Iles, qui entraînaient leurs sœurs et leurs filles à bord des navires, du moment de leur arrivée, satisfaits qu'elles devinssent le partage des Européens du dernier rang comme des classes les plus élevées.

(Page 235.) Dans le mois de septembre, à l'exprimable surprise des insulaires, deux baleines qui étaient entrées dans la baie des Iles, furent attaquées par les canots de deux navires baleiniers et dépecés. Quand l'huile en fut extraite, on laissa la carcasse flotter à la surface de la mer.

La chair de la baleine étant considérée par ces peuples comme une friandise du premier ordre, ils accoururent de toutes les parties de la baie pour s'en repaître. Une foule de querelles s'élevèrent sur le corps du cétacé. Les jeunes filles même, qui vivaient comme servantes chez les missionnaires et partageaient leur nourriture, abandonnèrent leur service pour prendre place sur la carcasse de la baleine, ou stipulèrent qu'on leur en achèterait des morceaux pour leur consommation.

(Page 269.) 28 novembre 1820. Une jeune naturelle, fille d'un chef, avait vécu depuis quelques mois avec le soldat qui était cause de la mort de William Aldridje, et on jugea convenable de l'éloigner du navire. Elle ne céda à cet ordre qu'avec beaucoup de répugnance. Depuis le moment où le malheureux soldat avait été mis au cachot, elle s'était tenue à ses côtés et n'avait pas cessé de pousser des cris : comme on lui avait dit qu'il serait infailliblement pendu, elle avait acheté du lin des naturels le long du bord et en avait fait une corde, déclarant que si tel était le sort de son amant, elle terminerait son exis-

tence de la même manière. D'après les coutumes de son pays, il n'y a pas le moindre doute qu'elle n'eût exécuté son projet.

Quoique chassée du navire, elle resta le long du bord dans une pirogue depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, et ni remontrances ni présens ne purent la décider à s'en aller. Quand le *Dromedary* retourna à la baie des Îles, elle nous suivit par terre; et reprenant son poste près de la partie du navire où elle supposait que son amant était emprisonné, elle y resta même par le temps le plus affreux, et recommença ses lamentations habituelles sur le sort qui lui était réservé jusqu'à notre départ définitif de la Nouvelle-Zélande.

(Page 274.) 3 décembre. En prenant congé du navire, les femmes qui avaient vécu avec les personnes du bord pratiquaient la cérémonie de pleurer et de se déchirer avec des coquilles, tout comme elles l'eussent fait en se séparant de gens qui auraient eu des droits plus légitimes à leur tendresse. La douceur du traitement qu'elles recevaient des Européens, comparée avec la conduite de leurs compatriotes, avait gagné leur estime et leurs affections. D'ailleurs, outre le regret qu'elles éprouvaient à se séparer d'hommes avec qui elles avaient si long-temps vécu, elles devaient songer aux privations et aux misères de la vie sauvage, et aux traitemens humilians et souvent cruels des hommes avec qui elles allaient se retrouver.

(Page 307.) Quand un naturel veut faire un marché, il examine l'article que l'Européen lui offre, une hache par exemple, avec beaucoup d'attention et de sagacité; s'il la trouve à son goût, il tire un fil de sa natte, qu'il attache autour de la hache, en déclarant en même temps qu'il l'a *taboué*. Puis il la rend au propriétaire jusqu'au moment où il peut lui en donner la valeur.

(Page 307.) Leur boisson universelle est l'eau; par politesse ils prennent quelquefois du vin et du grog, mais avec répugnance.

Georges de Wangaroa fut la seule exception que nous pu-

mes observer, mais ses habitudes avaient été corrompues par son séjour sur un de nos navires. Il aimait réellement les liqueurs fortes dont une petite quantité le rendait ivre, et dans cet état il était très-violent.

(Page 308.) L'action de couper les cheveux s'associe à une étrange superstition; celui qui l'a subie doit s'éloigner pendant quelques jours de la société de sa famille, et pendant ce temps il est taboué. Ces sauvages se coupent les cheveux avec une coquille presque ras au sommet de la tête, tandis qu'ils les laissent longs par derrière : ils attachaient un grand prix aux peignes et aux ciseaux que nous leur distribuâmes.

(Page 310.) Certaines particularités dans la forme du *moko* (tatouage) distinguent les membres de chaque famille. Les naturels demandaient souvent à un *gentleman* du *Dromedary*, qui avait un écusson gravé sur son caquet, si c'était là le *moko* de sa tribu.

(Page 316.) *Aire mai*, ou viens ici, est le salut de paix ou d'amitié. Quand ce mot n'est pas prononcé à l'approche d'un étranger, les sentimens des naturels ne sont pas d'une nature favorable envers lui.

(Page 318.) L'emu se trouve à la Nouvelle-Zélande, bien que nous n'ayons jamais en le honneur d'en rencontrer. Les naturels vont le chasser aux ténèbres avec des feux qui attirent ces oiseaux et des chiens qui les tiennent. Leurs plumes sont noires, plus petites et plus délicates que celles de l'emu de la Nouvelle-Hollande. Une natte ornée de ces plumes est le costume le plus dispendieux qu'un chef puisse porter.

(Page 320.) La justice, parmi les Nouveaux-Zélandais, s'administre d'une manière sommaire. Ceux qui sont allés à Port-Jackson se sont toujours récriés fortement sur la manière froide et réfléchie avec laquelle les blancs mettent à exécution les sentences prononcées par la loi. Ils regardaient toute espèce de punition corporelle comme un raffinement de cruauté; et leur argument général était : « Si un homme vole, tuez-le, et il ne pourra plus voler; et s'il faut le tuer, assassinez-le au

moment même où il commet le crime; mais ne le gardez pas une semaine entière à languir après le sort qui l'attend. »

(Page 321.) Les lieux où les personnes meurent et ceux où leurs restes sont déposés sont marqués de la même manière. Un piquet peint en rouge est planté en terre, et il est surmonté d'une figure humaine grossièrement sculptée.

(Pages 277 et suiv.) Les habitans de la Nouvelle-Zélande sont en général grands, actifs et bien faits; leur teint est brun, leurs cheveux noirs, tantôt droits et tantôt frisés; ils ont de très-belles dents. Il y a une différence frappante, pour la stature et les formes, entre les rangatiras, c'est-à-dire les chefs ou la classe la plus élevée, et ceux qui sont koukis ou esclaves de naissance. Plusieurs des derniers sont presque noirs et au-dessous de la taille moyenne. Les Nouveaux-Zélandais offrent autant de variétés dans leurs traits que les Européens : il y a peu de caractère national dans leur figure qui, avant l'âge du tatouage, peut passer pour être régulière et agréable; du moins plusieurs de ceux que nous vîmes avant d'avoir subi cette opération avaient un beau visage. Les dessins du tatouage varient suivant les différentes tribus. Quand un individu a atteint sa vingtième année, il n'est pas considéré comme un homme s'il n'a pas subi cette pénible cérémonie. Il la supporte avec un courage surprenant, et on la renouvelle de temps en temps, à mesure que les traits s'affaiblissent, jusqu'à l'âge le plus avancé. Hictoro, qui retourna à la Nouvelle-Zélande sur le *Dromedary*, allait être tatoué de nouveau à son arrivée; et quand nous dîmes à Wetoï, qu'un long séjour avec nous avait à demi anglieisé, qu'il ne devrait pas adopter cette affreuse coutume de ses compatriotes, il répondit « que s'il ne s'y soumettait pas, il serait méprisé et peut-être traité comme une femme. » L'inflammation qui suit l'opération est si considérable, que celle-ci ne s'exécute jamais que graduellement. Des mois et quelquefois des années entières s'écoulent avant que la figure soit complètement tatouée : du reste, quoique cette opération défigure les naturels dans leur jeunesse, elle cache com-

plètement les ravages de la vieillesse. Les têtes chauves sont très-rares, et nous n'en avons vu qu'un seul exemple; plusieurs hommes très-âgés descendent dans la tombe sans avoir un seul cheveu gris. Benny, un des chefs de la baie des Iles, qui, disait-il, était déjà un homme, fait lorsque le capitaine Cook y parut, n'avait pas un seul cheveu gris sur la tête.

Leur habillement consiste en une natte fabriquée avec du lin du pays, qui est soyeux et fort beau, et adroitement tissé par les femmes. Ils en portent une sur leurs épaules, tandis qu'une autre du même tissu et de la même matière est soutenue autour de leurs reins par une ceinture. En hiver, pour la nuit ou les temps humides, ils emploient une sorte de natte très-grossière, qu'ils nomment *kakahou*; elle est très-chaude, impénétrable à la pluie et assez large pour envelopper tout le corps. Leur tête est toujours nue, même au plus fort de l'hiver, ce qui explique les maux d'yeux auxquels plusieurs d'entre eux sont sujets; mais ces maux affectent rarement leur vue qui est singulièrement perçante. La femme du chef Pomare formait exception à cet avantage général. Elle demanda de l'eau pour ses yeux; quand on lui en eut donné, elle remarqua « que si elle ne voyait pas aussi bien que le reste de ses compatriotes, au moins elle avait la satisfaction d'avoir cela de commun avec le roi Georges; » faisant par-là allusion à notre dernier monarque, le seul prince souverain dont le nom soit connu de ces peuples.

Quand les hommes font des exercices violents, ils se mettent tout nus et ne gardent que leurs ceintures, qu'ils ceignent très-serrée autour de leur corps. L'embonpoint dans cette partie du corps est une chose inconnue pour eux; et quand ils le voient chez les Européens, ils le tournent en ridicule. Quand ils vont à la guerre ou qu'ils désirent paraître dans toute leur beauté, ils se peignent le corps en rouge avec une composition d'huile et d'ocre; leurs cheveux sont aussi huilés, réunis en touffe au sommet de la tête et ornés de plumes de mouettes ou d'albat-

tres. Ordinairement ils portent aussi à chaque oreille une touffe des plumes les plus étonnantes de ces oiseaux.

Leurs oreilles sont toujours percées dès l'enfance, particulièrement chez les femmes. L'ouverture en est graduellement élargie au moyen des morceaux de bois qu'on a soin d'y passer : plus elle devient grande, plus grand est l'ornement qui en résulte. La classe supérieure y suspend la dent d'un poisson fort rare sur cette côte ; et les personnes autorisées à porter cette distinction sont si pointilleuses sur ce chapitre, que les kousis n'oseraient en aucune circonstance usurper ce privilège.

Ils portent encore, attaché au cou avec une corde et pendant sur la poitrine, un morceau de tôle vert, sculpté, et représentant une figure qu'on ne saurait appeler humaine. Ils y attachent beaucoup de valeur ; non pas pour aucun motif superstitieux, mais pour son ancienneté, et parce que c'est un meuble héréditaire dans la famille. L'habillement des femmes est précisément le même que celui des hommes. Pour ceux-ci, la nudité en aucun temps, ni en aucun cas, n'est regardée comme indécente ; mais il est bien rare de voir les femmes manquer à la pudeur sous ce rapport. Elles sont légèrement tatouées sur la lèvre supérieure, au milieu du menton et au-dessus des sourcils. Quelques-unes ont quelques traits sur les jambes ; une femme que l'on vit à Shouki-Anga, et qui passait pour être venue d'un lieu très-éloigné dans le Sud, avait sur la poitrine des dessins qui ressemblaient aux anneaux d'une chaîne ; en outre, une des esclaves de Koro-Koro était presque autant tatouée qu'un homme. Les Nouvelles-Zélandaises sont aussi belles que les femmes des parties méridionales de l'Europe, bien faites, et en général jolies. Avant le mariage, le concubinage ne passe point pour un crime, et ne porte aucun obstacle à des engagements plus respectables ; mais après le mariage, ce sont des épouses fidèles et affectionnées, et des mères passionnées pour leurs enfans. Elles supportent avec la plus grande patience la conduite violente de leurs maris

qui, ne considérant les femmes que comme des êtres d'une nature bien inférieure à la leur, les traitent souvent avec une grande brutalité.

Il serait difficile de définir quelle est leur religion. Ils ont d'innombrables superstitions sans être idolâtres. Ils croient que les chefs après leur mort iront dans un lieu de bonheur; mais que les koukis n'ont pas d'existence au-delà de ce monde. Ils adressent des prières au soleil, à la lune, aux étoiles, et même aux vents quand leurs pirogues sont surprises par le calme ou par la tempête; mais leurs prières émanent de circonstances purement accidentelles, et ne sont assujetties à aucune forme régulière, à aucun temps assigné pour leur culte. Ils croient à un Être-Suprême, désigné par le nom d'*Atoua*, incompréhensible pour eux, auteur du bien et du mal, divinité qui les protège dans le danger ou les détruit par la maladie. Un homme, une fois parvenu à un certain période d'une maladie incurable, est sous l'influence de l'*Atona*, qui a pris possession de lui, et qui sous la forme d'un lézard déchire ses entrailles. Alors il n'est plus permis de donner aucun secours humain, aucun remède au patient; il est emporté hors du village, et on le laisse mourir. Celui qui a eu les cheveux coupés est sous la charge immédiate de l'*Atoua*; il doit s'éloigner du contact et de la société de sa famille et de sa tribu; il n'ose point toucher lui-même à ses vivres, une autre personne est chargée de les porter à sa bouche, et de quelques jours il ne peut reprendre ses occupations habituelles, ni fréquenter ses compagnons. Toutes les fois qu'un guerrier part pour la guerre, une femme âgée, une espèce de prêtresse s'abstient de nourriture durant deux jours; et le troisième, quand elle est purifiée et inspirée par l'*Atona*, après diverses cérémonies, elle prononce des paroles magiques pour le salut et le succès de celui qu'elle envoie au combat. Mais les attributions de l'*Atona* sont si vagues, son pouvoir et sa protection tellement indéfinis, et parmi les naturels eux-mêmes il y a si peu d'accord touchant sa nature, qu'il est

presque impossible de découvrir chez eux rien qui ressemble à un système de théologie.

Leur nourriture générale est le *koumara* ou la patate douce ; la racine de fougère rôtie et battue, le taro indigène qui est fort doux, la pomme de terre, le chou et le poisson qu'ils prennent en abondance. Ils le sèchent en détail et sans sel, et il reste bon durant plusieurs mois. Ils consomment une immense quantité de moules ; ils mangent quelquefois du porc, mais ce n'est que dans les grandes occasions, et généralement ils réservent ces animaux pour les vendre aux Européens. Les cochons rôdent à l'état sauvage dans les bois, et les naturels ne les attrapent qu'avec peine et à l'aide des chiens, qu'ils mangent aussi quelquefois, et qu'ils considèrent comme un mets délicat. Les chiens et les rats sont les seuls quadrupèdes naturels dans l'île ; les premiers ont la forme de notre renard, mais varient pour la couleur ; et les derniers sont tellement au-dessous du rat d'Europe pour la taille, qu'un chef exprima le désir qu'on en emportât d'Angleterre chez eux pour améliorer la race et en faire un meilleur mets. La plante du taro, qui a été importée de Taïti, est cultivée par un petit nombre de naturels avec un grand succès. L'appétit de ces hommes est très-grand ; ils cuisent leurs mets d'une seule et même manière, savoir au moyen de pierres chaudes couvertes de feuilles et de terre, de manière à former une espèce de four. Apprêtés de cette façon, il est certain que leurs végétaux et leurs coquillages ont un excellent goût. Ils sont très-avides de notre biscuit. Bien que celui du *Dromedary* fût tellement rempli de vermine que personne parmi nous ne pût en manger, les tribus du voisinage livraient volontiers en échange leurs patates et les autres plantes comestibles introduites dans leur île par le capitaine Cook. Du reste, insoucians de l'avenir, ils avaient bientôt consommé leurs petites provisions, et vivaient ensuite dans une misère relative.

Quoiqu'ils n'ignorassent point toute notre horreur pour le cannibalisme, ils n'ont jamais nié que ce fût une de leurs cou-

tumes; au contraire, ils n'exprimaient que trop souvent leur prédilection pour la chair humaine. Dans un homme on ne peut manger que les membres, tandis que, la tête seule exceptée, le corps entier d'une femme ou d'un enfant est un mets délicieux pour eux.

Outre l'équipage du *Boyd*, d'autres Européens ont été de temps en temps les victimes de leur férocité. Mais ils représentent la chair des blancs comme fade et insipide comparée à celle de leurs compatriotes, et ils attribuent son infériorité à la coutume universelle que nous avons d'employer du sel dans nos alimens.

C'est par suite de motifs superstitieux qu'ils dévorent leurs ennemis tués dans les combats; mais il y a tout lieu de croire que leur anthropophagie s'exerce en d'autres circonstances.

Durant notre séjour parmi eux et sous les yeux même des Européens, il y a eu des femmes esclaves massacrées pour des crimes trop légers pour justifier une pareille sévérité. Comme leurs corps étaient aussitôt dépecés, lavés et transportés dans un lieu où ils pouvaient être mangés commodément, et comme les naturels eux-mêmes ne craignaient pas de mentionner publiquement le festin projeté, il est à présumer qu'ils se plaisaient à satisfaire par-là leurs effroyables goûts.

A l'exception du marin du *Catherina*, aucun Anglais ne fut témoin d'un acte de cannibalisme durant notre visite à la Nouvelle-Zélande, et les naturels prirent toutes sortes de précautions pour nous les cacher; mais les missionnaires ont pu en observer les préludes immédiats, et ils ont acquis des preuves irrécusables de son existence. D'après les remarques qu'ils nous ont fournies, et d'après l'aveu des naturels eux-mêmes, il est tout-à-fait impossible que les personnes les plus incrédules du *Dromedary* soient retournées en Angleterre sans avoir acquis la ferme conviction que l'anthropophagie existe à la Nouvelle-Zélande, non-seulement comme superstition, mais comme gratification d'un appétit féroce.

Les relations fréquentes qui ont lieu entre les équipages des navires européens et les femmes du pays, comparées avec le petit nombre de fruits d'un pareil commerce qu'on a pu trouver dans l'île, ont fait présumer que l'infanticide y régnait à un haut degré. Durant notre séjour à la Nouvelle-Zélande, nous n'avons vu que deux individus de cette classe, et on ne nous en a mentionné que deux autres. De ceux que nous vîmes l'un était un enfant, le fils d'un marin d'un navire balcinier, et l'autre une jeune fille adulte, de seize ans environ, et dont le père était un habitant de la Nouvelle-Galles du Sud. L'un et l'autre étaient de jolis enfans ; la dernière, quoique élevée en commun avec les sauvages, avait tout-à-fait l'air anglais, à cela près que son teint était fortement brûlé du soleil. C'était une jolie fille, et à cette époque elle vivait à bord d'un bâtiment balcinier.

Ce commerce illégitime a communiqué à quelques-unes des femmes de l'île cette maladie que les Européens transportent dans toutes les parties du monde où ils séjournent, et nous observâmes à la baie des Iles quelques exemples déplorables de ses funestes ravages.

Les femmes niaient devant nous le crime d'infanticide, quant aux résultats de leur commerce avec les Européens, et elles déclarèrent qu'elles en prévenaient les suites par un accouchement prématuré. Cela peut être vrai, attendu que les autres navires ne sont jamais restés dans l'île qu'un temps fort court ; mais comme plusieurs femmes n'ont quitté le *Dromedary* qu'à une époque très-avancée de leur grossesse, il sera curieux pour ceux qui nous suivront de rechercher si ces enfans sont vivans, et dans ce cas il y aura lieu d'espérer que l'humanité des Européens prendra des mesures pour améliorer leur condition.

Dans les familles, quand le nombre des filles excédait de beaucoup celui des garçons, on a vu que la mère, frustrée dans son attente, avait sacrifié ses enfans du premier sexe. Une fille de Pomare nous assura que tel aurait été son sort

sans l'autorité de son père qui s'y opposa; et une femme de Rangui-Hon, bien connue des missionnaires, fit successivement périr trois enfans du sexe féminin au moment même qu'ils venaient au monde.

Cet acte barbare s'opère par la mère elle-même qui enfonce son doigt dans la partie du crâne nommée la *fontanelle* sur l'enfant nouveau-né, et cause ainsi sa mort d'une manière immédiate.

Bien que l'infanticide ait lieu lorsqu'il y a excès de filles, pourtant dans leur manière d'élever les enfans, dans la tendresse remarquable et les soins attentifs que leur prodiguent les parens, on n'a jamais observé de leur part aucun exemple de partialité pour le sexe; mais comme les hommes constituent la force et l'importance d'une tribu, la naissance d'un garçon est saluée avec orgueil et ravissement par la communauté; il reçoit le nom d'un oiseau, d'une rivière, d'une île, ou bien de quelque partie du corps humain; son front est orné d'une guirlande des baies ronges d'un arbre nommé *kara-manga*, qui passe pour posséder des vertus particulières, et les personnes de sa tribu profèrent sur lui des prières, afin qu'il soit fort, agile à la course et invincible au combat. L'enfant n'est pas plutôt sevré qu'une grande partie de son éducation est dévolue aux soins du père; il apprend à passer ses bras autour du cou de son père, et à rester ainsi des journées entières, endormi ou éveillé, suspendu aux épaules et recouvert de la natte de son père, et il en devient le compagnon fidèle dans ses plus longs voyages ou dans ses occupations les plus pénibles. Si l'enfant est un garçon, dès l'âge le plus tendre on lui enseigne l'usage des armes, la danse de guerre, comment il faut manœuvrer une pirogue et réciter le chant qui accompagne cette manœuvre, il apprend enfin à suivre son père et à l'aider dans ses excursions. Le premier succès du jeune homme à la guerre est considéré comme un heureux présage de ce qu'il fera par la suite. Dipiro, fils de Shongui, pour avoir tué d'un coup de fusil un homme au cap Nord, avant d'avoir at-

teint sa quatorzième année, avait acquis une grande influence dans sa tribu.

La pluralité des femmes parmi les chefs est générale; mais il y a une distinction décidée entre la principale femme et les autres. L'union d'un chef avec sa principale femme est politique : elle est la fille d'un chef, sinon supérieur; au moins égal pour le rang à l'homme qu'elle épouse; et le fruit de cette union, quant au droit d'hérédité, a le pas sur les enfans des autres femmes, qui ne sont guère que des servantes, par rapport à cette première femme. L'ordre de succession marche du frère au frère et retourne au fils aîné du frère aîné. Les femmes inférieures sont souvent choisies parmi les prisonnières de guerre; mais dans ce cas leur stérilité disparaît devant le rang du mari, et les enfans naissent *rangatiras* ou *gentlemen*.

L'infidélité dans la femme d'un chef est quelquefois punie par la mort des deux coupables; mais il y a bien des cas où le grand pouvoir du père de la femme a empêché le mari de se porter à cette extrémité.

Dans le cas d'une mort violente ou prématurée pour le mari, c'est la coutume du pays que la femme principale se pend. Les naturels nous ont désigné et nous ont fait observer comme des lieux sacrés ceux où ce dernier témoignage de dévouement conjugal eut lieu de la part de la femme de Dona-Tara, sous la protection immédiate de qui les missionnaires s'établirent pour la première fois à la Nouvelle-Zélande, et de la part de la femme du frère de Teperé, qui fut tué dans une bataille près de Wangaroa.

Lorsqu'un chef conçoit quelque goût pour une femme, les inclinations de celle-ci sont rarement consultées. On a vu des cas où la femme a été enlevée avec une violence brutale par son futur et avec une résistance apparente de la part de ses parens; mais un arrangement amical ne tardait pas à suivre cette action. Même pour le choix de la femme principale, le consentement seul du père suffit.

D'après tout ce que nous avons pu apprendre de leurs guer-

res, rarement il y a un combat en règle et de quelque durée entre les deux partis, ni de grandes preuves d'un courage personnel. Le parti surpris est celui qui a le dessous ; et il n'est pas de fatigues ni de privations que ces peuples ne puissent souffrir avec résignation pour tomber à l'improviste sur leurs ennemis quand ils ne sauraient leur résister.

Les naturels de Rangui-Hou nous décrivaient un jour une attaque heureuse qu'ils firent contre une tribu du cap Nord, de laquelle ils allaient tirer vengeance du meurtre commis sur la personne d'un des leurs : ils dirent qu'ils arrivèrent avec le jour dans leurs pirogues au pied du pâ ennemi ; mais ils furent déçus par les habitans qui descendirent au bas de la colline pour leur demander qui ils étaient et ce qu'ils désiraient. Alors ils s'annoncèrent pour des étrangers qui avaient beaucoup souffert du mauvais temps et que la nécessité avait contraints de chercher un abri et l'hospitalité sur leur côte. Les habitans du cap Nord, d'abord défiants, ne furent rassurés que lorsque leurs hôtes eurent montré différens articles de commerce qu'ils commencèrent à échanger contre des provisions ; cependant ceux-ci ne purent trouver l'occasion de mettre leur projet à exécution, qu'après avoir continué pendant quelque temps leur commerce et lorsqu'on leur eut préparé des vivres pour leur déjeuner. A la fin, à un signal convenu, ils tombèrent sur les malheureux qui les recevaient sans défiance, et en tirèrent une ample vengeance.

Tel est le caractère général de leurs guerres ; cependant il y a eu diverses exceptions. Les naturels de la baie des Iles attaquèrent ouvertement un chef de la côte occidentale, qui les mit en déroute. Le carnage fut très-grand : plusieurs des frères de Shongui furent tués, et la tribu de Wiwia, frère aîné de Hietoro, fut presque entièrement exterminée. Mais dans ces derniers temps la supériorité des tribus de la baie des Iles et des environs, due à la quantité d'armes à feu que leurs membres possèdent, a fait trembler le reste des habitans et les a rendus la terreur et le fléau de la Nouvelle-Zélande. Chaque printemps

ils préparent une expédition pour aller ravager leurs ennemis. Ils sont continuellement les agresseurs, et jamais ils ne sont attaqués chez eux. En effet, bien qu'il ne se passât pas une semaine sans qu'ils vissent nous raconter que quelque puissant chef allait tomber sur eux pour les envahir, et qu'on fit toute sorte de préparatifs pour le repousser; toutefois, après avoir recueilli tous les renseignemens possibles, le fait était qu'aucune démarche hostile n'avait été dirigée contre eux durant tout notre séjour, à moins que ce ne soit lors de la bataille de Kai-Tara, qui eut, dit-on, lieu quelques jours avant notre départ. D'ailleurs le rapport qui nous en fut fait n'avait pas tous les caractères de l'authenticité.

Il est vraiment surprenant à quelle distance ces naturels s'éloignent de chez eux et combien de temps ils peuvent rester absens dans leurs excursions guerrières. Pomare était parti pour une de ces expéditions avant notre arrivée à la Nouvelle-Zélande, et à l'époque de notre départ l'on ne savait pas où il était. Quand le schooner *le Prince-Régent* était à la rivière Tamise, les habitans nous dirent qu'ils l'avaient vu; mais que depuis long-temps il était parti pour le sud. Quoique sa tribu semble avoir marché seule dans cette circonstance, en général ces expéditions se composent des forces réunies de trois ou quatre chefs. Chaque chef est absolu dans sa tribu, et chaque tribu est indépendante des tribus voisines.

Jusqu'à présent les armes à feu entre les mains des Nouveaux-Zélandais ne sont pas en général très-dangereuses : ils s'en servent très-maladroitement, ajustent rarement leur objet, à moins d'en être tout près, et perdent un temps considérable à choisir le lieu et le moment favorables pour tirer. Nous les avons vus, pour tuer un pigeon (oiseau très-familier à la Nouvelle-Zélande), grimper sur l'arbre où il était posé, avec une précaution et une adresse qui leur sont particulières; et approcher le bout du canon à un pied de l'oiseau, ayant de faire feu. Leurs armes sont essentiellement mauvaises, et les ressorts en sont détestables; car les baleiniers les apportent unique-

ment pour les vendre. En outre, leur ignorance touchant la manière d'en prendre soin et l'humidité de leurs maisons, les mottent bientôt hors d'état de servir. Enfin, quoique jaloux à l'excès de se procurer de la poudre, ils ne songent guère aux balles et emploient des pierres à la place. Quelque soit, du reste, leur maladresse à se servir de ces armes, telle est la terreur générale qu'inspirent leurs effets, qu'aujourd'hui la force d'une tribu dépend, à leurs yeux, moins du nombre de ses guerriers que de celui des mousquets qu'elle peut présenter. Quand Poro entra sur le distriet de Georges, son peuple frappé d'épouvante repréenta l'ennemi comme ayant douze mousquets; et le nom de Koro-Koro, que l'on sait posséder cinquante de ces armes, n'est prononcé qu'avec terreur à deux cents milles de la baie des Iles.

Dans cette partie de l'île, les päs ou forteresses ont été bien abandonnées ou négligées depuis l'introduction des mousquets. Les armes primitives du peuple étaient le *mere* ou un court casse-tête qu'ils portaient à la ceinture, la lance qui était longue et pointue aux deux bouts, le *patou-patou* ou hache de combat en bois, et un long casse-tête en os de baleine et curieux par son travail, mais très-rare parmi eux; ces armes ont cessé d'être estimées comme moyens de défense. Maintenant ils attachent la baïonnette, la hache et la hachette au bout d'un bâton, mais leur grande confiance repose sur le mousquet.

La plus grande pirogue de gaorre que nous ayons vue avait quatre-vingt-quatre pieds de long, dix pieds de large et cinq de profondeur, et appartenait à Tareha, de la tribu de Shongui. Elle était construite avec un seul tronc de koudi creusé, et surmontée de planches de deux pieds de hauteur solidement attachées au corps de la pirogue avec des morceaux de chanvre qui servaient à les maintenir ensemble. Les coutures étaient garnies avec du jone pour empêcher les voies d'eau. À l'avant comme à l'arrière s'élevait un pieu de quinze pieds de hauteur couvert de bas-reliefs peints en rouge et dé-

coré d'une quantité de plumes noires ainsi que les côtés de la pirogue.

Le chef, assis sur l'arrière, gouvernait la pirogue que faisaient mouvoir les forces réunies de quatre-vingt-dix hommes nus, peints et ornés de plumes; trois autres, debout sur des banes, réglaient les coups des pagaies, en répétant avec des gestes violens une chanson que chaenn de ceux de la pirogue accompagnait. La pirogue, mue avec une étonnante rapidité, faisait jaillir avec force l'eau de chaque côté; et nous avons observé d'autres pirogues de guerre qui traversaient la baie des Îles sans danger, par des temps où l'on eût regardé comme imprudent d'exposer les canots du navire à la mer.

La consommation, de violens rhumatismes et les maux d'yeux semblent être les maladies régnantes à la Nouvelle-Zélande; plusieurs naturels meurent d'inflammation des poumons ou des entrailles. Mais quoique Teperenons ait dit que, quelques années auparavant, une fièvre contagieuse eût emporté un grand nombre d'individus de sa tribu, nous ne pûmes observer rien de semblable.

L'aspect du pays, dans les parties que nous avons visitées, excepté à Kidi-Kidi et sur le bord occidental de la rivière Tamise, est en général montueux et richement varié de bois qui sont toujours verts. Ces bois sont rarement très-étendus, et les terrains intermédiaires et découverts sont revêtus de broussailles et de fougères; mais il doit s'y trouver des plantes nourissantes, puisque les bestiaux que nous apportâmes s'y engraisèrent. Il y a très-peu d'herbe naturelle; l'eau est abondante et extrêmement bonne. Les naturels cultivent les terres basses et boisées, où le sol est excellent; ils ne s'occupent jamais de défricher un sol qui serait ingrat. Leur unique instrument pour l'agriculture est la pioche en bois; contents du produit des morceaux de terre naturellement labourables qui se trouvent disséminés sur leurs districts, les naturels suppléent au déficit de leurs vivres avec du poisson et de la racine de fougère. Il y a une grande variété d'oiseaux que l'on tue

rarement, excepté pour leurs plumes, comme on l'a déjà observé; il n'y a point d'autres quadrupèdes que le chien et le rat; il n'y a point de reptiles. Le cochon, jusqu'aujourd'hui le seul animal importé chez ces peuples, et qui leur a été laissé par différentes personnes qui ont visité l'île, a beaucoup multiplié; mais ils ne suffisent pas encore aux demandes des navires baleiniers. L'avidité de ces insulaires pour se procurer des armes à feu surpasse toutes les bornes de la prudence : vingt cochons, peut-être tout ce que possédait la tribu, ont été livrés pour un mousquet qui ne valait pas dix schellings.

On a publié un vocabulaire de leur langage, tous leurs mots se terminent par des voyelles et ne sont difficiles ni à apprendre, ni à prononcer. Quelques-uns de nos hommes le parlaient assez bien avant de quitter la Nouvelle-Zélande. Pour échantillon de son harmonie générale, nous allons donner la prière suivante, que les naturels adressent au vent quand ils sont surpris par le calme à la mer.

Shau noui, shau roa
 Shau pou, kidi-kidi.
 Kidia tou poi daro
 Eisi, parera rera
 Kokoia, homai te shau.

On a vu par ce journal que durant un séjour de dix mois à la Nouvelle-Zélande des relations constantes ont eu lieu entre les hommes du navire et les naturels, et que diverses personnes exécutèrent des excursions dans l'intérieur et le long de la côte, sans aucunes suites fâcheuses. D'après mon expérience personnelle, c'est une justice que je dois aux Nouveaux-Zélandais d'ajouter mon témoignage particulier en faveur de leur caractère. Deux officiers du détachement du 84^e régiment étant pourvus d'un canot particulier conduit par deux soldats, et ayant beaucoup moins de motifs pour les retenir à bord qu'aucune autre personne du *Dro-*

medary, firent diverses parties de chasse ou promenades dans le pays, qui les mirent en rapports journaliers avec les naturels qui se montraient toujours disposés à les assister dans le moindre de leurs désirs. Quand le mauvais temps ou d'autres raisons nous obligeaient à chercher un abri ou des vivres chez eux, un appel à leur hospitalité ne fut jamais fait en vain. Sans cesse à leur merci, s'ils eussent voulu nous maltraiter, jamais au contraire une seule insulte ne fut faite à personne de notre petite réunion; jamais la moindre bagatelle ne fut dérobée, et nous éprouvâmes souvent de leur part des actes de générosité et de désintéressement qui eussent fait honneur à un peuple civilisé.

La destruction du *Boyd* prouve à quels excès ils peuvent être amenés par l'avarice et de mauvais traitemens. Mais si dans cette circonstance ils satisfirent à ce désir de vengeance qu'ils regardent avec vanité comme inhérent à leur nature et héréditaire dans leurs tribus, il faut convenir aussi que depuis cette époque différens maîtres et équipages de navires ont commis sur eux de grands outrages qui n'ont été suivis d'aucunes représailles. Cette patience de leur part peut s'attribuer à ce qu'ils sont maintenant convaincus qu'il serait impolitique et dangereux pour eux d'insulter un peuple qui doit leur inspirer l'idée d'un pouvoir infiniment supérieur au leur, eu égard au grand nombre de vaisseaux qu'il peut envoyer sur leurs côtes. On leur a toujours persuadé que bien que le massacre de l'équipage du *Boyd* soit resté impuni, un autre attentat sur les blancs serait suivi du châtimement le plus prompt. Tant qu'ils seront convaincus, comme ils l'étaient par la force numérique du *Dromedary*, qu'il y a une force capable de punir un outrage, il est raisonnable de penser, d'après ce que nous avons nous-mêmes éprouvé, que les Européens pourront aller en sûreté parmi eux; confier leurs personnes et leurs propriétés à l'honneur de ces peuples, et par une conduite amicale et une libéralité modérée s'assurer de leur part les dispositions les plus bienveillantes.

VOYAGE

DE M. DUPERREY.

Le lieutenant de vaisseau Duperrey, de la marine française, commandant la corvette *la Coquille*, parut à la baie des Iles le 4 avril 1824, et y passa quinze jours au mouillage. Durant cette relâche, il y eut des rapports continuels et de la nature la plus amicale entre les Français et les naturels, et plusieurs officiers firent une excursion intéressante jusqu'à Kidi-Kidi, station principale des missionnaires anglais sur ce point. Sans doute M. Duperrey a réuni de curieuses observations sur les Nouveaux-Zélandais; et il nous en fera peut-être part dans la publication de son Voyage. Par malheur cette publication n'est pas très-avancée, et tout annonce que la partie relative à la Nouvelle-Zélande sera encore long-temps attendue. J'ai donc été contraint de renoncer à citer au nombre de mes *Pièces justificatives* les observations de M. Duperrey, comme je l'ai été pour celles de M. Freycinet à l'égard de la Nouvelle-Hollande. Je faisais partie de l'expédition de

la Coquille, et à cette même époque je m'occupai sans relâche de recueillir des documens sur les mœurs des Nouveaux-Zélandais. Le chef Touai, qui parlait assez couramment l'anglais, et qui m'était sincèrement attaché, me fut alors d'une grande utilité, et passa souvent des journées entières renfermé seul avec moi dans ma cabane pour répondre à mes questions, avec une extrême complaisance et une intelligence remarquable. Je dois aussi des renseignemens utiles à M. Kendall, le seul des missionnaires qui se soit occupé de recherches scientifiques. Ce sont ces divers matériaux, vérifiés pour la plupart dans mon voyage de 1827, que je donne en partie dans ce volume sous le titre d'*Observations personnelles*, et que l'on a déjà trouvés en substance dans mon *Essai sur la Nouvelle-Zélande*.

Observations personnelles.

Les tours que les Européens ont si souvent joués aux Nouveaux-Zélandais, la manière honteuse dont la bonne foi de ces hommes a été cent fois surprise par les balcaniers, les ont rendus singulièrement défians dans leurs marchés. Avant de conclure un échange de quelque importance, ils examinent long-temps les objets qu'on leur présente; la moindre marque dans une hache, quelque différence de couleur et de grosseur dans le grain de la poudre et dans les armes suffisent pour les leur faire refuser. Jamais ils ne voulurent prendre en échange les mousquetons de *la Coquille* à cause des capucines qui, disaient-ils, les empêchaient de viser juste. Parmi les dupes piquantes que ces naturels avaient éprouvées de la part des

baleiniers, Touai me dit un jour que ces aventuriers, non contents de leur apporter des poudres avariées, y avaient souvent mêlé des graines de chou, et que les insulaires étaient restés aussi confondus qu'indignés en voyant qu'elles ne prenaient point feu.

Ces hommes si cruels, si sanguinaires envers leurs ennemis, sont susceptibles des sentimens les plus tendres, et l'on pourrait citer une foule de traits touchant leur attachement et leur dévouement à l'égard de leurs parens et de leurs amis.

Quoiqu'il y eût près de neuf mois écoulés depuis que la veuve de Korô-Korô avait perdu son mari, lorsque quelques officiers de la *Coquille* allèrent lui rendre visite, ils trouvèrent cette femme dans sa cabane, livrée à la douleur, aux larmes, et dans un état de désespoir semblable à celui qu'a souvent décrit M. Marsden. Ces officiers ont assuré que c'était un spectacle vraiment digne de pitié, d'autant plus qu'il ne paraissait pas y avoir d'affectation dans la conduite de cette malheureuse femme.

Tai-Wanga se trouvait dans le même canot que moi lorsque nous rencontrâmes les pirogues de Shongui, et qu'il revit ses parens et amis après une absence de quinze à dix-huit mois. Je tenterais en vain de décrire les preuves d'affection et de sensibilité que donna en cette occasion ce pauvre garçon. Durant plus d'une heure son cœur resta gonflé d'émotion, et des larmes d'attendrissement coulaient de ses yeux.

Touai m'a cité l'exemple de quelques chefs qui s'étaient tués de désespoir à la mort d'une femme tendrement chérie, et de la part de la femme la chose est encore plus fréquente.

Il suffit qu'un ornement ou un objet quelconque leur vienne d'un ami ou d'un parent pour qu'ils y attachent le plus grand prix. Il m'est souvent arrivé de marchander des dents de requin qu'ils possédaient à ce titre, et quelque séduisantes que fussent mes offres pour eux, jamais je n'ai pu les déterminer à s'en dessaisir. Ce peuple singulier est outré dans tous ses

sentimens, et porte tout à l'excès, son amour et son dévouement comme sa haine et sa vengeance.

Lorsque le navire *le Cossack* fit naufrage à l'embouchure de la rivière Shouki-Anga, loin de profiter de leur avantage pour opprimer les Européens, les habitans de la rivière eurent pour eux toutes sortes d'attentions, et leur procurèrent des pirogues et des esclaves pour transporter leurs provisions lorsqu'ils voulurent se rendre à la baie des Iles. En retour les chefs se contentèrent de tous les objets que le capitaine du navire voulut bien leur abandonner.

Shongui, qu'on doit plutôt prononcer *Chongui*, était le chef suprême de la tribu de Kidi-Kidi, plus connue sous le nom de *Ngapouls*, et le rangatira le plus puissant de ceux qui habitent la baie des Iles. Malgré ses longues communications avec les missionnaires, malgré un voyage en Angleterre, il ne renonça à aucune de ses cruelles pratiques, et se montra toujours également vindicatif, également féroce. Du reste c'était un fort bel homme, plein de dignité, mais dont le regard annonçait la fausseté et la méchanceté : son nom devrait s'écrire *E'ongui-lka*, qui signifie littéralement *salut poisson*, par allusion sans doute au poisson qu'adorent les Nouveaux-Zélandais.

Instruit par les traitemens que les baleiniers avaient souvent fait éprouver à d'autres chefs, Shongui, plein de défiance pour ces étrangers, ne se rendait ordinairement à bord de leurs navires qu'accompagné par une suite imposante. C'est ainsi qu'il vint nous rendre visite sur *la Coquille* ; il était monté sur une de ses plus grandes pirogues de guerre, entouré de ses principaux officiers et de ses plus braves guerriers, tous armés et prêts à le seconrer en cas de danger. On lui offrit un logement commode pour la nuit, mais il n'en voulut pas, et préféra camper en plein air avec sa suite sur la plage voisine.

Bien que le père de Shongui fût aussi rangatira, il n'appartenait pas cependant aux premiers rangs de sa tribu, et

c'était principalement à sa bravoure personnelle que son fils avait dû sa puissance et son influence sur toutes les tribus du nord d'Ika-Na-Mawi. A ses fonctions de premier chef il avait d'ailleurs uni celles de prêtre et de prophète, et cela avait achevé de lui concilier la considération publique. Il avait même fait un pèlerinage à la Caverne-Sacrée, près du cap Reinga, et à son retour il avait, dit-on, institué des cérémonies jusqu'alors inconnues à ces peuples.

Néanmoins Touai, en parlant de lui, ne manquait jamais de rappeler que la famille de Shongui était moins ancienne que la sienne, et il reprochait en outre à son rival quelques petites faiblesses, surtout celle de ne marcher aux combats qu'avec la cotte de mailles et le bouclier donnés par le roi Georges à Shongui, tandis qu'un brave guerrier ne doit avoir d'autre bouclier que sa lance.

Shongui ne voulut jamais se rendre aux efforts des missionnaires pour l'engager à adopter le christianisme. Il méprisait une religion dont l'esprit et les dogmes contrastaient d'une manière si extraordinaire avec les idées qu'il avait nourries depuis son enfance touchant la gloire et les honneurs dont l'esprit de l'homme était susceptible dans ce monde comme dans l'autre. Il ne tolérait ces étrangers que pour les services qu'ils pouvaient lui rendre dans les arts mécaniques; depuis long-temps surtout il avait témoigné le désir à M. Marsden d'avoir un armurier pour réparer ses mousquets et les entretenir en bon état. M. Clarke, que nous transportions en 1824 avec sa famille à la baie des Iles, avait été annoncé à Shongui à ce titre. En effet, le premier métier de M. Clarke avait été celui d'armurier et de serrurier; mais, dans sa nouvelle condition de missionnaire; il avait pris un ton et des prétentions bien au-dessus de celles d'un simple ouvrier, et je vis bien qu'il ne se ravalerait jamais à ses premières fonctions. Shongui qui se faisait une fête de le recevoir eut lui-même assez de jugement pour en tirer la même induction la première fois qu'il le vit, et le chagrin qu'il éprouva de voir encore une

fois ses espérances renversées rendit un peu froid l'accueil qu'il fit à M. Clarke. « C'était un bon ouvrier que je voulais, dit Shongui, et non pas un ariki de plus; j'en avais déjà trop. »

Plus raisonnable que ses collègues, M. Kendall s'était concilié l'affection de Shongui et de tous les Zélandais en vivant au milieu d'eux sans défiance, et en remettant à leur disposition tous les outils qui pouvaient leur être utiles. En outre, il me parut avoir, à l'égard de leur conversion, des idées bien plus saines que ses collègues. Il soutenait que le temps n'était pas encore venu d'en faire des chrétiens; que toutes les importunités des missionnaires ne servaient qu'à ennuyer les insulaires, et qu'on devait pour le moment se borner à gagner leur confiance, à apprendre leur langue, et à leur faire voir peu à peu le ridicule et l'abus de leurs coutumes. Enfin M. Kendall était le seul jusqu'alors qui se fût occupé de recueillir des documens sur ce peuple extraordinaire; sous ce rapport on doit regretter qu'il n'ait pas pu prolonger son séjour dans ces contrées.

M. Kendall était lui-même fort attaché à Shongui, dont il faisait constamment l'éloge, en affirmant que hors du champ de bataille c'était le meilleur homme du monde. Un jour que nous parlions ensemble du caractère de ce rangatira célèbre, comme j'étais peu disposé à croire tout le bien que m'en disait M. Kendall, pour preuve de la férocité naturelle et réfléchie de Shongui, je citai l'affreux trait de barbarie rapporté par les missionnaires même de Kidi-Kidi. M. Kendall répliqua que cet événement avait été raconté d'une manière peu exacte : Shongui n'avait jamais eu le dessein de sacrifier ces malheureux captifs; mais sa belle-fille, dont l'époux avait péri dans le combat, après avoir accablé son beau-père de reproches, lui demanda le sang des prisonniers. Sur son refus, cette femme impitoyable, assistée d'un ou deux de ses parens, alla elle-même mettre les prisonniers à mort durant la nuit. M. Kendall ajoutait que Shongui fut très-contrarié de cet événement. Ce missionnaire me répétait souvent que ce chef était

celui auquel il se fierait le plus volontiers, et que plus d'une fois il avait en occasion de reconnaître la sincérité de son attachement et la solidité de ses sentimens.

Quoique Touai se fût donné beaucoup plus de soins que Sbongui pour imiter les manières et la tournure des Européens, au fond il n'avait pas mieux profité de son voyage en Angleterre, sous le rapport des principes. Il était tout aussi adonné qu'aucun de ses compatriotes aux goûts, aux coutumes et aux superstitions de son pays. Plus adroit seulement, plus insinuant et plus jaloux de faire sa cour aux Européens, Tonai prenait un grand soin de déguiser sa conduite et ses sentimens sous des dehors de civilisation, et ce sauvage possédait parfaitement la sagacité convenable à un courtisan de profession. Aussi, durant notre séjour sur la baie de Paroa, nous n'eûmes qu'à nous louer de ses procédés et même de ses prévenances. Toujours guidé par son unique mobile, il espérait obtenir de nous beaucoup *de poudre et de fusils*. Quant à Titari, son compagnon, lorsque je lui en demandai des nouvelles, Tonai me répondit que c'était un mauvais sujet; qu'il avait commis un crime et qu'il avait été obligé de le bannir de la tribu. Sans être bien sûr de la nature de ce délit, il me parut que ce devait être un vol.

Touai avait tellement acquis les manières européennes, que la première fois qu'il se présenta à bord dans ses vêtemens de *gentleman* et m'adressa la parole, je le pris pour un Anglais qui s'était établi à la Nouvelle-Zélande et qui s'était fait tatouer, comme cela arrive quelquefois. Je dois convenir que ce chef ne cessa de déployer, pour toutes les personnes de la *Cochille*, une complaisance infatigable. Capitaine, officiers et matelots, tous n'eurent qu'à se louer de lui; et j'ai souvent admiré le tact et la finesse de ce natif pour apprécier ceux à qui il avait affaire et saisir les moyens d'être bien accueilli de tous.

Dans la langue des Nouveaux-Zélandais le véritable nom d'un esclave ou prisonnier était *tao reka-reka*, et d'un serviteur *wari*. Aujourd'hui ils sont plus fréquemment désignés sous

le nom de *kouki*, qui est une corruption du mot anglais *cook*, cuisinier, parce que l'emploi principal des esclaves est de préparer la nourriture de leurs maîtres et de faire cuire leurs aliments. Ces malheureux m'ont paru être traités assez doucement et sont quelquefois dévoués sincèrement à ceux qu'ils sont obligés de servir. Du reste, l'autorité des maîtres à l'égard de leurs esclaves est absolue, et ils ont sur ces derniers droit de vie et de mort. Quand je demandais à Touai ce qu'on ferait à un rangatira qui tuerait un esclave sans motif, il convenait qu'on ne lui ferait rien; mais il ajoutait que ce serait une mauvaise action et que ce motif seul empêcherait de la commettre. Un des chefs de la baie des Iles me montrait un jour un de ses esclaves accroupi à ses pieds et attendant ses ordres en silence, et ce chef racontait avec orgueil que son esclave avait été jadis un des guerriers les plus distingués du Shouraki. En effet, cet infortuné portait sur sa figure toutes les marques exclusivement affectées aux rangs distingués, et je ne pus m'empêcher de le plaindre de n'avoir pas été dévoré sur le champ de bataille, comme ses confrères, plutôt que d'avoir été réduit à la honte de servir son ennemi triomphant.

Les guerriers mènent ordinairement leurs esclaves à la guerre pour transporter leurs provisions et préparer leurs vivres : quelquefois même ils leur donnent des armes pour combattre. Touai me montra un de ses esclaves qu'il avait ramené de la baie Witi-Anga. Au lieu de le tuer, comme c'est assez la coutume, il lui avait donné la vie, et quelque temps après la liberté et même une femme pour vivre avec lui. Quoique cet homme fût rangatira dans sa patrie, il s'était sincèrement attaché à Touai; c'était son homme d'affaires pour tous les marchés à conclure avec les Européens, et il accompagnait son maître aux combats. Touai me fit entendre qu'il serait désormais sans considération dans sa propre tribu, et c'était ce motif qui l'avait ainsi attaché aux intérêts de Touai.

On doit faire observer que les égards et les préférences que les navigateurs ont témoignés, sans le savoir, à des esclaves ou

à des hommes du peuple sa présence et au préjudice des chefs, ont été souvent des motifs de jalousie, et d'indignation pour ceux-ci; car ces insulaires sont très-fiers de leur rang et de leurs prérogatives, et tout attentat contre ces droits serait pour eux une de ces insultes graves que le sang seul peut payer. Les esclaves qui n'ont rien à perdre et qui n'ont qu'à gagner en ces circonstances, sont presque toujours les premiers à se livrer aux étrangers et à leur montrer des égards et des prévenances qui leur méritent la reconnaissance de leurs hôtes. C'est donc avec les esclaves ou avec les gens du peuple que les Européens forment d'ordinaire leurs premières relations, ce qui manque rarement d'indisposer les chefs. La même chose à peu près aurait lieu chez nous si des personnes d'un rang élevé, allant visiter un palais ou un château, faisaient beaucoup d'amitiés aux domestiques et les comblaient de présents, sans avoir égard ni faire attention aux maîtres de la maison. C'est un inconvénient d'autant plus difficile à éviter pour les navigateurs, que souvent les esclaves ne sont distingués des chefs par aucune marque extérieure; mais il donne l'explication de procédés qui ont souvent paru surprenans et bizarres de la part des chefs des nations sauvages.

La conduite des hommes de l'équipage est encore souvent un grand sujet de discorde entre les navigateurs et les tribus sauvages; quelque surveillés qu'ils soient, quelque recommandation qu'on leur fasse, ces hommes sont persuadés que les sauvages sont faits pour obéir à toutes leurs volontés, pour céder à tous leurs caprices, et le plus souvent ils agissent conformément à cette opinion. C'est un fait que je n'ai eu que trop d'occasions de remarquer, et qu'il est encore très-difficile de prévenir, si les officiers n'ont pas constamment les yeux sur les actions des matelots; car cette classe, sans être cependant si méchante ni cruelle, est généralement peu disposée à écouter la voix de la raison et des sentimens. Dans ce cas, le mieux est de diminuer, autant que possible, les rapports des matelots avec les sauvages des îles où l'on se trouve en relâche.

Pour remplacer les matelots morts ou déserteurs, ou pour se procurer un renfort de bras utile à leurs opérations, les baleiniers anglais ou américains ont souvent pris sur leurs navires des sauvages de la Nouvelle-Zélande. En général, ces naturels ont été durement traités, et les blancs les regardent à peu près comme des esclaves dont ils deviennent maîtres absolus. Enfin, quand ils en ont tiré toutes sortes de services, ils les abandonnent au premier endroit venu, sans ressources et sans aucune sorte d'indemnité pour leurs longs services.

Chez ces peuples essentiellement guerriers, il est indispensable que le chef puisse mener lui-même ses combattans au champ de bataille. Ainsi dans la tribu de Kabou-Wera, près de laquelle nous étions mouillés, Koro-Koro n'ayant laissé qu'un fils à peine sorti de l'adolescence, son frère Touai avait occupé depuis sa mort le rang suprême. Touai avait pourtant un frère plus âgé que lui; mais comme ce frère était d'une santé chancelante, il avait lui-même renoncé aux privilèges du commandement. Touai nous répétait souvent qu'il allait partir pour la guerre, autrement ses concitoyens eussent d'avoir pour lui aucune espèce de considération, malgré les droits de sa naissance. Touai paraissait lui-même disposé à remettre l'autorité suprême au fils de Koro-Koro, dès que l'âge de celui-ci le lui permettrait.

Au sommet du pā de Kabou-Wera, dans une petite case destinée à cet usage, lorsque Touai était absent, se tenait constamment un guerrier de confiance, un rangatira chargé de surveiller tous les mouvemens qui se passaient aux environs. Touai m'assura qu'en temps de guerre il ne pouvait guère s'en écarter lui-même, et que c'était là son poste, comme autrefois c'était celui du grand Koro-Koro. Quand j'allai avec lui visiter son pā, l'ariki Touao, son cousin, était de garde à la porte; il vint nous reconnaître avec sa lance à la main, escorté de deux guerriers, et demanda de loin qui nous étions. Le chef Touai lui répondit que c'était le rangatira para-parao du vaisseau français. Ce mot para-parao veut dire *qui commande*;

ils désignent ainsi le lieutenant d'un navire européen, parce qu'ils ont observé qu'il commandait plus souvent aux matelots que le capitaine lui-même. D'ailleurs chez eux le rangatira para-parao est ordinairement aussi le lieutenant militaire du chef principal, le commandant spécial des guerriers.

Pour obtenir de Touai des détails plus positifs sur la cérémonie du baptême, je profitai d'un moment où ce chef, reconnaissant de quelques présents que je lui avais faits, me parut mieux disposé que jamais en ma faveur, et prêt à répondre à mes questions d'une manière plus satisfaisante que d'ordinaire. Je ferai observer que c'est une marche indispensable à suivre pour quiconque voudra s'instruire avec quelque succès des coutumes et des opinions de ce peuple singulier, que de procéder avec beaucoup de circonspection, de paraître entrer dans ses opinions, et même de les respecter et de les admirer jusqu'à un certain point, car ces hommes sont très-sensibles au mépris et aux dédains des Européens, et par tous les moyens possibles ils cherchent à se soustraire à des sentimens aussi humilians pour leur vanité.

Au début de l'entretien, Touai ne cherchait qu'à éluder mes questions, soit par un « je ne sais pas — *I don't know*, » assez froid, soit en alléguant que ces cérémonies n'étaient que des niaiseries bonnes seulement pour des sauvages, soit enfin en prétextant que cela ne devait avoir aucun intérêt pour moi. Bientôt, devenu plus complaisant, il répondait à mes questions, il est vrai, mais souvent il débitait tout ce qui lui passait par la tête, fort indifférent au fond à ce que ces documens fussent vrais ou faux. Après l'avoir interrogé sur le baptême, et lui avoir récité les mots attribués par la grammaire à cette cérémonie, il répondit même d'abord qu'ils étaient conformes à ce qu'on pratiquait en pareil cas. Enfin, pressé de m'en donner la signification en anglais, comme j'étais surpris de ne trouver aucun sens à sa traduction, il finit par convenir qu'effectivement ces mots ne signifiaient rien, et qu'il ne savait pas où l'on avait pu les recueillir. Ce fut alors seule-

ment qu'après de nouvelles instances, il consentit à me donner les paroles baptismales, telles du moins qu'on les avait employées à la naissance de son fils, avec les rits qui furent suivis dans cette cérémonie, car il est très-probable que ces rits comme ces paroles varient de tribu à tribu, et peut-être dans les familles de la même tribu, suivant le caprice des *ariki* ou de ceux qui dirigent la cérémonie.

Cinq jours après la naissance de l'enfant, la mère, assistée de ses amies et de ses parentes, le déposa sur une natte, et cette natte est soutenue sur deux morceaux de bois ou de sable. Toutes les femmes, l'une après l'autre, trempent une branche dans un vase rempli d'eau, et en aspergent l'enfant au front. C'est en ce moment qu'on lui impose son nom; le nom est une affaire sacrée pour ces peuples, et à leurs yeux il fait en quelque sorte partie d'eux-mêmes.

Cependant ils en changent quelquefois pour perpétuer le souvenir d'une circonstance, d'un exploit remarquable dans leur vie. Ainsi en mémoire du lieu où périt de maladie Koro-Koro, à Witi-Anga, à la suite d'un combat, son frère Touai prit le nom de Kati-Kati, mais l'ancien a prévalu. Il est arrivé le contraire à l'égard de Pomare, dont l'ancien nom Wetoï était presque oublié, comme des chefs King-George et Georges, dont les noms primitifs étaient inconnus des Européens, etc., etc. Dans ces occasions, assurait Touai, il fallait que la cérémonie du changement de nom fût consacrée par un nouveau baptême.

Voici les paroles employées au baptême du fils de Touai, d'après sa propre diction et conformément à notre prononciation. Quant à la valeur de chacun des mots séparément, je ne puis en répondre, car ce chef l'ignorait lui-même, et ne pouvait distinguer les syllabes isolées de celles qui devaient être réunies en un seul mot. D'ailleurs il arrive souvent que certaines alliances de mots donnent au composé une valeur toute différente de celle qu'ils ont par eux-mêmes :

Takeu taama.	Que mon enfant ,	} <i>Pour la vie.</i>
I toi hia.	soit baptisé.	
Ai te parawa.	Comme la baleine,	
Aia didi.	puisse-t-il être furieux,	
Aia ngoui hia.	puisse-t-il être menaçant.	} <i>Pour la mort.</i>
Ao te tama.	Qu'à cet enfant	
Uci, hani.	la nourriture soit fournie	
O tou.	par l'Atoua, mon père.	
Ao tinga na.	Puisse-t-il se bien porter,	} <i>Pour la vie.</i>
Hia ou we.	être content.	
Aia waka teka.	Puisse-t-il recevoir sa nourri-	} <i>Pour la mort.</i>
Uci hani, hia ou we.	ture, quand ses os seront relevés.	

A l'aide du Vocabulaire, j'entends passablement les huit premières lignes; il n'en est pas de même des quatre dernières, et je suis obligé de m'en rapporter implicitement à la traduction que Touai me donna, moitié par mots anglais décousus, moitié par signes et par gestes à défaut d'expressions suffisantes pour rendre ses idées.

Quoi qu'il en soit, on voit que cette prière se compose de deux parties distinctes, l'une pour l'état de vie, l'autre pour le moment où l'individu sera réduit à sa substance spirituelle. Dans toutes ses actions, dans toutes ses cérémonies, ce peuple singulier ne perd jamais de vue cet instant. Cette conviction intime d'une existence future et de la gloire qui s'y rattache, quand ils peuvent triompher de leurs ennemis, doit influer pour beaucoup dans ce courage féroce, dans ce mépris sauvage de la mort qui les caractérise, car ils ne la redoutent guère pourvu qu'ils soient assurés que leurs corps recevront les honneurs funébres.

La dernière ligne a trait à la cérémonie solennelle de relever les os des morts. Voici en quoi elle consiste, ou du

moins ce que Touai vit dernièrement pratiquer aux obsèques de son frère, le fameux Koro-Koro.

Cinq mois après les funérailles, et souvent davantage, on retire les os du tombeau où le corps avait été déposé pour les placer définitivement dans la sépulture de la famille. Le plus proche parent est ordinairement chargé de cette fonction, et par son contact avec un corps taboué il devient nécessairement tapou lui-même au degré le plus éminent. Tant qu'il se trouve en cet état, personne ne peut le toucher, et si par mégarde ou autrement quelqu'un venait à le faire, il serait tué sans pitié si c'était un homme du néant, et son corps, comme tapou, serait abandonné à la voirie. Un rangatira coupable de ce sacrilège serait au moins exposé à être dépouillé de ses biens ou de son rang.

Pour se purifier, voici maintenant ce que Touai fut obligé de faire : de retour chez lui, il prit sur la tombe ou dans un lieu taboué un morceau de bois qui reçoit alors le nom de *popoa* (consacré). Devant l'ariki, il le posa solennellement à terre; l'ariki présenta à Touai une poignée de patates; celui-ci en prit une qu'il déposa en contact avec le popoa, et l'y laissa huit à dix minutes; elle était devenue tapou. Il la reprit, en rompit un morceau qu'il jeta avec respect derrière lui. C'était là la nourriture de l'atoua, de l'esprit du mort, auquel les mots du baptême font allusion. Il remit ensuite le reste dans la bouche du grand-prêtre, qui devait l'avaler sans y porter les mains. Dès que la patate est devenue tapou par le contact avec le popoa, celui-ci est relevé, déposé dans la bouche de l'ariki, dont il est retiré peu après et jeté dans un lieu où il ne soit exposé à tomber dans les mains de personne. Il est encore défendu à l'ariki de porter les mains à la seconde patate, et il doit également la recevoir dans sa bouche. Enfin il prend lui-même le reste, le mange, et alors l'homme taboué redevient libre, et peut communiquer sans danger avec ses parents et ses amis.

Il est peu de nations sauvages où les hommes tiennent an-

tant qu'à la Nouvelle-Zélande à la fidélité, à la chasteté de leurs femmes. Ces créatures que les premiers voyageurs recevaient à bord de leurs navires, qu'on leur présentait dans leurs promenades à terre, n'étaient le plus souvent que des esclaves qui prodiguaient leurs faveurs pour obtenir quelques cadeaux des étrangers, et le fruit de ces avances ne reste pas même à ces malheureuses filles, tout appartient à leurs maîtres. C'est ainsi que Touai et sa femme Ehidi ne manquaient jamais d'appeler et de visiter chaque soir leurs esclaves pour s'emparer du produit de leur journée. Il était curieux de voir ces filles, échos fidèles de leurs patrons, demander sans cesse *pou-dra* (de la poudre). En général, elles étaient mieux que les femmes mariées. Quant à celles-ci, il était rare qu'elles montassent à bord, et elles ne quittaient pas un instant leurs parents et leurs maris. Une fille libre peut cependant accorder ses faveurs à qui lui plaît, pourvu que l'objet de son choix soit digne de son rang, autrement elle dérogerait. Pour la femme mariée, la mort est la punition de l'adultère. Cependant, quand elle appartient à une famille puissante que le mari craint d'offenser, quelquefois il se contente de la renvoyer chez ses parents, et de ce moment elle redevient libre de sa personne. Quand des Français adressaient à des femmes de chefs des propositions galantes, elles étaient constamment repoussées avec mépris, et même avec une espèce d'horreur par les mots : *Wahine ano, tapou* — femme mariée, défendu.

Le village de Paroa ou Kahou-Wera, situé sur un monticule au bord de la mer, se trouvait dans une position très-forte, sur la pointe avancée d'une péninsule, et l'on ne pouvait y pénétrer que par l'arête d'un ébœau qu'il était très-facile de défendre. Partout ailleurs ce plateau dominait des rochers escarpés; aux points les moins inaccessibles il se trouvait en outre défendu par une tranchée assez profonde et de fortes palissades de douze ou quinze pieds de haut. Il me parut contenir en 1824 environ deux cents cabanes petites, basses, et munies chacune d'une porte de deux pieds à peine en carré, telle-

ment qu'on ne pouvait pénétrer à l'intérieur qu'en rampant sur les pieds et les mains. Une grande partie des guerriers de ce pà se trouvait, à cette époque, à la guerre sous les ordres de Pomare, et Touai m'assura que leur nombre s'élevait à deux cents environ, ce qui était sans doute exagéré. *Kahou-Wera* se compose des deux mots *kahou* natte, et *wera* brûlé; *Paroa*, des mots *pà* fort, et *roa* grand. C'était en effet le plus grand village de ces cantons.

Le *Pihe* est l'ode solennelle que chantent en chœur les guerriers, tantôt avant, tantôt après le combat, toujours auprès du feu qui consume le repas de Dieu, *Kai-Atoua*, et dans les cérémonies funéraires. On peut dire que c'est le chant patriotique et religieux des Zélandais; il paraît renfermer la base de toutes leurs croyances mystiques. Tonai était passionné pour ce chant et ne le récitait jamais qu'avec une expression de physionomie et des transports qu'il serait impossible de décrire : il était facile de voir que tout son être était vivement affecté; et j'ai remarqué cet effet sur un grand nombre d'autres naturels.

C'en était assez pour exciter ma curiosité, et je puis assurer que je ne négligeai rien pour obtenir l'interprétation du mystérieux *Pihe*. Mes efforts furent constamment inutiles; la première fois je pris Touai dans ma chambre et le gardai au moins trois heures pour le questionner. Quelques passages isolés m'offrirent bien un certain sens; mais le tout ensemble était déceusé, incohérent et parfaitement incompréhensible. Convaincu que Touai seul ne pouvait satisfaire mes désirs, je voulus profiter peu de jours après d'une visite de M. Kendall pour réussir dans mon projet; car Tonai convenait lui-même que ce missionnaire entendait et parlait très-bien le zélandais. Je les réunis donc tous les deux dans ma chambre, et M. Kendall déploya toute la complaisance imaginable. Toutefois mon attente fut encore frustrée, et je ne pus obtenir la traduction du chant sacré.

M. Kendall paraissait ne pas bien comprendre les explica-

tions de Touai, et celui-ci de son côté semblait incapable de donner la véritable signification de tous les passages du *Pihe*. Peut-être que les allusions qui s'y rencontrent sont déjà trop anciennes et que leur sens échappe à l'intelligence des modernes insulaires. Sans doute j'éprouvais en cet instant l'inconvénient qui s'offrirait à un Bramine ou à un sectateur de *Fo* qui interrogerait la plupart des chrétiens pour obtenir le sens exact de plusieurs des paraboles de l'Évangile. Au moins voici ce que M. Kendall m'apprit relativement au sens général et aux traits principaux de cette ode singulière.

D'abord le mot *Pihe* se compose de deux particules, *pi* qui indique adhésion, connexion, et *he* qui au contraire exprime une disjonction, une scission violente. Ainsi le rapprochement de ces deux mots *pi he* (*Pihe*) signifie *séparation de ce qui est uni*; ce mot composé a rapport au terme de la vie, à la mort, époque à laquelle l'âme et le corps, ces deux substances intimement unies durant la vie, se séparent avec effort au moment du trépas.

Cette ode se compose de cinq parties assez distinctes : la première a trait à la manière même dont l'*Atoua*, l'Être-Suprême a détruit l'homme, et à la réunion de la créature avec Dieu opérée par cette action. De là on passe au cadavre, et ce sont des plaintes sur sa destruction; ensuite au sacrifice en lui-même et à l'encens, à la nourriture offerte à l'*Atoua*. Dans leurs idées cet encens est toujours le souffle, l'esprit de vie, l'âme. Puis ce sont des exhortations aux parens, aux amis du défunt pour les engager à venger sa mort et à honorer sa mémoire en lui donnant la gloire *kia oudou* — rends-le glorieux. Enfin le chant se termine par des complaints et des consolations à la famille sur la perte d'un de ses membres.

Sans doute, quand plusieurs centaines de guerriers revêtus de leur costume de guerre, armés de toutes pièces et rangés sur un ou deux rangs entonnent de concert cet hymne solennel et qu'ils l'accompagnent par des gestes menaçans et terribles, l'effet qui en résulte doit être imposant, lugubre et re-

doutable. Avant d'en venir aux mains, on dirait que ces hommes veulent en quelque sorte célébrer de concert leurs sautes-riilles et donner à leurs combats un caractère sacré par ce dernier acte de religion.

Je regrettai beaucoup de n'avoir pu approfondir le sens de cette ode extraordinaire, et j'engageai vivement M. Kendall à s'en occuper avec soin. Ce missionnaire n'était plus à la Nouvelle-Zélande quand j'y repassai en 1827, et les autres missionnaires n'avaient obtenu aucune sorte de renseignement touchant cet hymne.

Du reste, voici le *Pihe* tel que M. Kendall le rapporte dans sa Grammaire, à cela près des passages que je corrigéai sous la dictée de Touai.

Papa ra te wati tidi	Aa didi tou,
I dounga nei	Ao ngon'io tou,
Aou ona, hane pou i e e	Ao mewi ton,
Eahi a	Ao wa wano
Epu ho didi	Toue toue toue
Hongo moi, ho heke	Aa toha
Ea tate	Naro poudi ai
Ee wai poune	Ao zaka te wao.
Ee oho kohoundou,	Pi pi ra ou e dou ho i e
Ao nga nane,	Pi pi
Ao mai porangni	Ao ou e dou ho i e.
Ao kopi te aua,	Ae koti kotia,
Ao kopi te ono	Ee oudou o te oriki
Ee iki iki,	Pi pi ra ou e dou ho i e
Ee ea moeoma	Pihe
Ee witi, de weta	E tapou
Ee toto toi ai	E tapou tou mata tara roa
Wano,	E ngaro
Wano, wano, wano,	E ngaro tou ki tana e iwa.
Moi toki oumi e.	E iwa

E ina tou kua hi te mara	I tawa.
Wera wera.	O maï ra,
Wera wera, te tara e maï ra,	E ki na tou.
Wero hia, ki tai hia,	Wanga hinga,
Waka rawa, waka rawa.	Ki a tai
Te tara ki a tai,	Aoro pana
Me ho tahi manawa reka	Te kua hi te mara
Te manawa ki a tou.	Witi dawa
Haï, haï, haï	Te ika tere ki painga
Haï, haï, haï	Kia euden, haï, haï, haï
Kia euden, haï haï haï	Haï, haï, haï
Pihe	Kia euden, haï, haï, haï
Ihi ihi	Haï, haï, haï
Ihi ihi wara wara	Kia euden, haï, haï, haï
Ka ioi tanga roa	Pihe.

Durant toute la durée de nos relâches à la baie des Iles, les trente ou quarante filles esclaves qui s'étaient établies à bord pour y trafiquer de leurs charmes, nous donnaient régulièrement tous les soirs une représentation de leurs danses d'amour. Rien de lubrique, d'obscène comme leurs mouvements, leurs gestes et leurs attitudes; tout d'ailleurs donnait lieu de croire que les chants qui les accompagnaient étaient pour le moins aussi lascifs. Le jour qu'il vint à bord, Shougui nous procura la vue d'une danse guerrière; elle fut exécutée par douze ou quinze de ses guerriers d'élite et dirigée par Rewa et Hibi. La précision, la souplesse et l'énergie qui régnaient dans les figures de cette danse la rendaient très-curieuse; du reste on remarquait sans peine qu'elles se rapportaient entièrement à leurs mœurs féroces et sanguinaires. Touai regardait avec dédain et mépris les danses des femmes; mais à l'aspect des danses guerrières, nonobstant notre présence et la contrainte qu'il cherchait à s'imposer, ses traits s'animaient, ses yeux roulaient dans leur orbite, ses genoux s'agitaient convulsivement, sa lan-

gue sortait de sa bouche, et l'on voyait qu'il s'unissait en dépit de lui-même, d'esprit et de cœur, aux mouvemens et aux paroles des guerriers.

Lors de ma visite au pâ de Kahou-Wera, Touai me fit entrer mystérieusement dans sa cabane et ferma la porte sur nous deux, puis il retira de son coffre une natte dans laquelle était enveloppée une tête tatouée; *moko mokai*; les dessins du *moko* annonçaient qu'elle avait dû appartenir à un personnage d'un rang distingué. En effet il me raconta que cette tête était celle d'un guerrier puissant et redouté des bords du Shouraki, nommé Kapou-Oka. Dans un combat livré deux ou trois ans auparavant, il avait blessé grièvement Koro-Koro d'un coup de lance; mais peu de temps après Shongui le tua d'un coup de fusil, et Touai me montra le trou qu'avait fait la balle dans la tête. Le chef de Kidi-Kidi partagea le corps de Kapou-Oka avec ses guerriers, et fit présent de la tête à Koro-Koro; Touai ajouta que dans le premier voyage qu'il allait entreprendre sur les rives du Shouraki, il voulait rapporter cette tête au fils de Kapou-Oka comme un gage de la paix qu'il voulait conclure avec lui. Néanmoins il offrit de me la céder pour une livre de poudre; et, si le marché m'eût convenu, il est certain que le fils de Kapou-Oka n'eût jamais revu la tête de son malheureux père. Je conclus assez naturellement de l'offre de Touai qu'il faisait plus de cas d'une livre de poudre que de l'amitié du jeune homme. Cette tête était une des plus belles et des mieux tatouées que j'eusse vues dans mon voyage, mais les chiens avaient rongé un morceau de la joue gauche.

OBSERVATIONS

DE M. DE BLOSSEVILLE.

M. de Blosseville, l'un des officiers de l'expédition de la *Coquille*, durant son séjour à Port-Jackson en 1824, s'appliqua avec beaucoup de soin à recueillir de la bouche de divers capitaines balemiers, et par d'autres voies, des renseignemens sur la Nouvelle-Zélande. A son retour en France, il publia, en 1826, le résultat de ses recherches, sous le titre de *Mémoire géographique sur la Nouvelle-Zélande*, etc., dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, Tom. XXIX. Cet intéressant Mémoire présente plusieurs documens utiles sur divers ports et mouillages encore peu connus sur cette partie du globe, et nous avons eu occasion de le citer quelquefois dans notre *Essai sur la Nouvelle-Zélande*. Ici nous ne rapportons textuellement que la partie de ce Mémoire qui concerne les mœurs et les coutumes des habitans de l'île Tavai-Pounamou, afin de démontrer que la race qui habite les parties les plus australes et les plus rigoureuses de la Nouvelle-Zé-

lande est identique avec celle qui en occupe les régions les plus septentrionales et les plus tempérées. Il n'y a de vraie différence que dans la faiblesse extrême et le petit nombre des tribus répandues sur Tavai-Pounamou, comparées à celles d'Ika-Na-Mawi.

Comme on ne possède encore aucun renseignement précis sur les peuplades méridionales de la Nouvelle-Zélande, cette esquisse de leurs mœurs pourra paraître intéressante; elle fera voir que ces hommes barbares ne le cèdent ni en cruauté ni en humeur belliqueuse aux habitans de l'île septentrionale, et qu'en général ils leur ressemblent beaucoup. C'est avec vérité que les voyageurs nus dépeignent les habitans d'Ika-Na-Mawi sous les traits d'hommes menteurs, superstitieux, calomniateurs, fiers, cruels, sales et gourmands; mais en même temps braves, prévoyans, respectueux pour les vieillards, bons parens et amis fidèles. Ces vices et ces qualités caractérisent également les habitans de Tavai-Pounamou.

Les naturels qui habitent les côtes du détroit de Foveaux sont d'une taille moyenne, bien constitués, gras et robustes; leur couleur est plus foncée que celle des mulâtres, mais la teinte en est échangée par les figures et les dessins profonds qu'ils gravent sur leur peau. Les femmes sont généralement petites, et leurs traits n'ont rien de remarquable; elles considèrent le tatouage comme une prérogative de noblesse. Ces hommes, dans leur état sauvage, sont traitres, dissimulés, vindicatifs, et poussent ces vices jusqu'à l'extrême. Les plus grands bienfaits et l'amitié la plus longue ne peuvent obtenir grâce auprès d'eux pour l'offense irréfléchie d'un moment. Ils sont cannibales dans toute l'étendue du tint, et loin d'en faire un mystère, ils expliquent complaisamment leurs odieuses pratiques. Également adonnés au vol et au mensonge, ils vivent dans une défiance continuelle; chacun d'eux a dans les bois une retraite particulière où il cache tout ce qu'il possède.

Leur perversité est poussée au point que l'idée de crime leur est étrangère, et que les coupables ne subissent aucune punition. Si un chef dérobe quelque chose à un autre chef, la guerre éclate aussitôt entre les deux tribus; mais si le larcin n'est commis que sur un homme du commun, celui-ci ne peut se dédommager que sur des individus de son rang; il n'a aucun recours contre un voleur illustre.

La guerre est la passion dominante de ces peuplades avides de pillage. C'est à leur système de destruction qu'il faut attribuer la population peu nombreuse de leur pays. Elles ne s'attaquent ordinairement que lorsqu'elles se croient assurées de la supériorité et d'un riche butin. Dans ce cas, on ne tient pas compte de la perte de quelques guerriers de la classe inférieure. Mais au contraire un chef est-il tué, son parti rassemble ses amis et ses parens, et lorsque la victoire seconde cette troupe, la mort devient le partage inévitable de la tribu entière des meurtriers. Si au contraire la bande ne se sent pas assez forte, la ruse vient à son aide; elle tâche de s'emparer, par surprise, de quelques-uns de ses ennemis, et assouvit sa rage en les dévorant. La mort de ces malheureux est rarement vengée. Tous les prisonniers sont adoptés par les chefs vainqueurs, ou bien tués et dévorés. Leurs têtes sont conservées par un procédé très-simple. La personne qui prépare ces têtes ne peut manger pendant les premières vingt-quatre heures; dans la seconde journée elle ne doit toucher à aucun mets, et un esclave lui donne sa nourriture.

Ces hommes ont pour armes une grande pique longue de 20 à 30 pieds, une de 12 à 14, et le patou-patou, qui est pour tous les naturels de la Nouvelle-Zélande ce que le poignard et le couteau sont pour les Italiens et les Espagnols. Ils ne lancent jamais la longue pique; rarement ils lancent la petite, mais alors ils s'approchent aussitôt et engagent le combat avec le patou-patou, qui est fait avec un os de baleine ou un morceau de la pierre verte qu'ils nomment pounamou.

Les enfans sont très-gais, se témoignent beaucoup d'amitié,

et déploient dans leurs exercices une agilité remarquable; ils s'amuseut à faire des cerfs-volans, des fouets, d'autres jouets et de petites pifogues; ils dansent ensemble et s'exercent à la fronde. Les jeunes gens ne sont réputés hommes faits que lorsqu'ils atteignent l'âge de vingt ans; alors s'ils ont appris à se servir de la lance et du patou-paton, et s'ils ont une certaine copulence, on les tatoue entièrement et ils sont proclamés guerriers. Souvent l'opération du tatouage auprès des yeux leur cause des douleurs inopées dont les suites leur font perdre la vue.

Hommes et femmes, tous ces insulaires sont également modestes; ils observent en ce point la régularité la plus scrupuleuse, et sont toujours complètement couverts par leurs habillemens qui consistent en une natte grossière faite de phormium, et barbouillés d'ocre rouge; ils mettent par-dessus, dans les jours froids et pluvieux, une seconde natte faite avec l'écorce d'un arbre nommé *oko* : la première est l'ouvrage des femmes et l'autre celui des hommes. Leurs cheveux sont réunis en un nœud sur le sommet de la tête; dans des occasions particulières, les hommes se parent de grandes plumes blanches qu'ils placent horizontalement dans ce nœud, et ils en attachent en même temps à leurs oreilles. Les hommes se parent également de guirlandes de fleurs rouges et blanches et de verdure, placées avec un goût tout particulier. Le rouge est la couleur préférée, et partage avec les branches vertes l'avantage d'être le symbole de la paix. Ces ornemens de feuillages ne sont portés d'après aucune idée religieuse, ce sont de simples décorations. Les sauvages ne peuvent souffrir la couleur blanche ni la noire, ils se couvrent de peintures et s'ornent de fleurs à l'approche d'un étranger, qu'ils accueillent par ces mots : *Miti arowi*, en même temps qu'ils frottent leur nez contre le sien, cérémonie fort désagréable pour celui-ci, mais seul gage de sa sûreté. La polygamie est permise : dans l'absence de leurs époux, les femmes prodiguent leurs faveurs sans aucune distinction; le mari se trouve même flêté de

toutes les attentions qu'un blanc veut avoir pour sa femme.

Le grand âge est l'objet du plus profond respect ; un chef même donne la nourriture à un homme de basse classe que la vieillesse a privé de ses facultés ; mais aucun sentiment d'affection n'est le mobile de ces bons procédés. Cependant nulle part les lois de l'amitié et les liens de la parenté ne sont plus respectés. Les hommes vivent généralement quatre-vingts ans et les femmes quatre-vingt-cinq et quatre-vingt-six. À la mort d'un chef, sa tribu se rassemble et se livre à la joie ; on mange des oiseaux, des anguilles, des pommes de terre, mais ni entrailles ni viande crue. Une demi-heure après la mort, la tête est coupée et on s'occupe de la conserver. Le corps, placé dans une caisse qui est mise debout dans une maison bâtie tout exprès, y reste deux ans entiers ; ensuite on enlève les os pour les brûler ; le coffre passé à un nouvel occupant. Les hommes du peuple et les esclaves sont enveloppés, après leur mort, dans leurs propres nattes, et jetés comme des chiens dans un trou creusé derrière les cabanes ; quelquefois, mais bien rarement, les amis du défunt viennent pleurer sur sa tombe pendant environ une demi-heure, ensuite on ne s'en occupe plus pendant long-temps. Il arrive fréquemment que le corps d'un défunt de cette classe est enlevé et mangé pendant la nuit, mais c'est un crime puni de mort. Si ce cadavre reste enterré, on enlève les os au bout d'un certain temps et on les brûle. Les os des ennemis vaincus ne sont pas consumés par le feu ; on en fait des hameçons, des flûtes, et d'autres objets qu'on porte comme trophées. La mort exerce particulièrement ses ravages sur les enfans de l'âge de deux ans ; on observe pour eux les mêmes cérémonies que pour les chefs ; les femmes sont également traitées de la même manière, à l'exception des esclaves qui sont brûlées immédiatement.

Les principales maladies de ces insulaires paraissent être l'éléphantiasis et le pian, infirmité très-commune dans les Antilles ; elle paraît avoir pour cause une extrême indolence et l'habitude de rester assis sur les cendres dans les cabanes. On

voit des naturels privés de leurs pieds et de leurs mains; leur corps est dans un état affreux de maigreur, et les extrémités tombent en pourriture. Il y a aussi parmi eux beaucoup de scrofuleux. Quoique les maux d'yeux soient communs par les suites du tatouage et de la fumée des habitations, cependant la cécité est rare avant le grand âge, et elle ne frappe généralement que les femmes. Les maux de dents et la surdité sont inconnus. Lorsqu'un membre est cassé ou démis, ils le remettent dans sa position naturelle, le fixent avec des attelles et des feuilles de palmier, et l'exposent deux fois par jour à la vapeur d'herbes monillées jetées sur le feu.

Ils choisissent, pour bâtir leurs villages, le penchant d'une colline faisant face au point du rivage où l'on peut débarquer de ce côté, et enlèvent tout ce qui pourrait les empêcher de voir arriver les pirogues et les navires. Leurs maisons sont propres et solides; elles ont seize pieds de hauteur, dix de largeur et trente de longueur; le plancher, élevé d'un pied au-dessus du sol, est couvert d'une espèce de claie en lianes; ils y laissent de petites ouvertures, dans lesquelles ils allument du feu lorsque le temps est froid et humide. Quand quelqu'un tombe malade, ou lorsqu'une femme est sur le point d'accoucher, on construit une petite cabane particulière à quelques toises des autres maisons; on y met le feu dès qu'elle n'est plus occupée. Les jardins sont placés en général à une certaine distance des maisons; on y cultive des pommes de terre, des choux, et d'autres plantes potagères introduites par les Européens. On conserve les pommes de terre pendant la saison de l'hiver, par le même procédé qu'emploient les Irlandais.

Les hommes chassent, pêchent, bâtissent les maisons, construisent les pirogues et travaillent au jardin; mais ils aimeraient mieux mourir que de porter leurs provisions: les femmes sont chargées de tous les fardeaux. Pendant la belle saison ils tuent des albatros, des poules sauvages, des phoques, des rats, etc., etc. Ils fument ces animaux et les conservent entiers, enfermés dans des sacs pendant plusieurs mois. Ces provisions

d'hiver sont à l'abri des rats sur une plate-forme établie au sommet d'un poteau bien lisse, auquel ils montent à l'aide d'une échelle mobile. Ils se procurent du feu en frottant vivement un bâton pointu dans une rainure du même bois ; dont la poussière s'enflamme dans un instant. Leur procédé, pour préparer les alimens, consiste à rôtir la viande ou le poisson sur le feu, ou bien ils creusent un trou dans la terre, y font chauffer une grande quantité de pierres, enveloppent ce qu'ils veulent faire cuire dans des herbes vertes et recouvrent le tout avec de la terre. L'équipage du *Snapper* avait adopté ce moyen pour faire cuire son pain à l'aide de pierres rongies.

Leurs pirogues bien construites et décorées de sculptures résistent difficilement à une grosse mer ; mais lorsque l'eau est calme et unie, les rameurs leur impriment une grande vitesse. Les pirogues de guerre sont généralement simples, et ont de soixante-dix à cent pieds de longueur ; c'est aussi le nombre des combattans et des rameurs ; elles marchent avec une promptitude extraordinaire. Les grands filets de pêche ont de un à deux milles de longueur et entre dix à douze pieds de hauteur ; ils sont faits avec les fibres du phormium ; sans aucune préparation. La mer est très-poissonneuse.

On trouve de l'eau douce presque partout, mais elle n'est pas toujours d'un goût agréable. Le pays est infesté de rats ; on n'y rencontre aucun reptile venimeux. On voit fréquemment de petites chauve-souris, des iguanes, des lézards, beaucoup de moustiques, de grosses mouches, des abeilles, des criquets et des sauterelles. La vue d'un lézard alarme les insulaires, quoiqu'ils mangent souvent des animaux plus sales. Ce peuple n'avait pas encore de cochons à l'époque du voyage du *Snapper*. M. Edvardson leur en a donné plusieurs dont ils ont pris le plus grand soin ; ils paraissent sentir toute l'importance de ce présent.

Les habitans de Tavai-Pounamou croient qu'un Être-Suprême a tout créé, excepté ce qui est l'ouvrage de leurs mains, et qu'il ne leur fera aucun mal. Ils l'appellent *Maaouha* (sans

donte *Mawi*). *Rockou-Nont-Etoui* est un bon esprit qu'ils supplient nuit et jour de les préserver de tout accident. *Kow-koula* est l'esprit ou *Etoua*, qui gouverne le monde pendant le jour, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Ils appellent à haute voix *Rockou-Nont-Etoui* et *Kowkonla* à leur secours. *Rockiola* est l'esprit nocturne, la cause de la mort, des maladies et de tous les accidens qui peuvent arriver pendant les heures de son règne; c'est pour cette cause qu'on s'adresse à lui et à *Rockou-Nont-Etoui* pendant la nuit. Il existe des traditions fabuleuses au sujet d'un homme ou d'une femme qui habite dans la lune.

Les obèses belles et curieuses qu'ils voient entre les mains des Européens leur font regarder ceux-ci comme des espèces de diables ou d'esprits (*Etouas*). Ils observent les blancs avec la plus grande attention, et épient leurs démarches. La dissimulation, qui gâte chez eux quelques heureuses dispositions, leur caractère vindicatif et leur esprit rusé les rendent sensibles à la moindre offense; il est alors très-difficile de les apaiser. Si un chef reçoit un présent moins considérable qu'un autre chef, ou si l'on fait un cadeau à un homme du peuple, la colère du premier ne connaît plus de bornes. Cette susceptibilité rend trop pénible la position d'un étranger qui traite avec ces peuples, et qui, à tout événement, doit chercher à plaire à tous. C'est au manque d'une sage politique qu'il faut attribuer la mort de plusieurs blancs.

On peut citer parmi les nombreuses victimes de la sévérité des insulaires le capitaine Tucker et l'équipage de son canot; cinq hommes du canot du *Sydney-Cove*, bâtiment pêcheur, tués par Hunneghi, chef d'Owal, dans la partie orientale du détroit de Foveaux; quatre hommes de la goëlette *Brothers* massacrés au havre Molineux; plusieurs matelots du *general Gates*; enfin trois Lascars du brick *Matilda* qui avaient déserté pour cause de mauvais traitemens: trois autres qui furent épargnés enseignèrent aux naturels la manière d'attaquer les Européens pendant les fortes pluies, lorsque les fusils ne

peuvent pas servir, et de plonger pour couper les câbles des navires pendant la nuit.

James Coddell, ancien matelot du *Sydney-Cove*, avait été pris à l'âge de seize ans, et en avait passé autant avec les naturels de Tavai-Pounamou, lorsque le *Snapper* l'amena à Port-Jackson, où les officiers de la *Coquille* l'ont vu. Cet homme, qui avait épousé une jeune insulaire nommée Tongui-Touki, s'était tellement familiarisé avec le genre de vie de ces sauvages, qu'il était devenu aussi franc cannibale qu'aucun d'eux. Il avait embrassé leurs idées et leurs croyances; ajouté foi à leurs fables, s'était plié à tous leurs usages, si bien que l'on aurait pu croire que la Nouvelle-Zélande était sa véritable patrie. Son caractère vil et rusé l'avait fait favorablement accueillir des naturels. Dans les premiers rapports qu'il eut avec M. Edwardson, il avait eu de la peine à se faire comprendre, et avait tellement oublié sa langue maternelle qu'il pouvait difficilement servir d'interprète. Il était regardé comme fort dangereux; mais en ne lui accordant pas une trop grande confiance on parvint à tirer de lui beaucoup de services.

Nota. Les noms propres *Ohe*, *Maahoua*, *Rockou-Noui*, *Etoua*, *Koukoulou* et *Rockiola* ne se trouvent point dans le Vocabulaire des missionnaires, et je soupçonne fort qu'ils sont écrits d'une manière incorrecte; ainsi que le salut *Miti arowi*.

(Note de M. d'Urville.)

VOYAGE

DE M. DILLON.

M. Dillon, commandant le navire de la Compagnie des Indes, *le Research*, envoyé à la recherche des débris du naufrage de Lapérouse, toucha à la baie des Iles de la Nouvelle-Zélande, d'abord en allant à Vanikoro, au mois de juillet 1827, puis à son retour, au mois de novembre de la même année. Ses deux relâches furent très-longues; l'une fut de plus de trois semaines, et l'autre dépassa quarante jours. Ce marin, sans doute, aurait pu nous procurer d'utiles renseignemens sur les Nouveaux-Zélandais, d'autant plus qu'il possède, dit-il, parfaitement leur langue et toute leur confiance; et qu'il avait déjà fait cinq ou six voyages parmi eux. Cependant sa narration n'offre presque aucuns détails importans sur ce sujet, et je n'ai pu en extraire qu'un petit nombre d'articles dignes de quelque intérêt. Il est vrai que M. Dillon promet de donner plus tard une description complète des coutumes civiles et religieuses de ce pays : espérons qu'il tiendra sa promesse.

Nous citerons toujours l'édition française de la narration de M. Dillon, intitulée *Voyage aux Iles de la Mer du Sud en 1827 et 1828, etc.*, par le capitaine Peter Dillon. Paris, 1830.

M. Dillon raconte, ainsi qu'il suit, l'accueil que fit à son arrivée à Korora-Reka, le 1^{er} juillet 1827, l'un des chefs de ce village aux deux naturels de la rivière Tamise, Bryan Borou et Morgan Mac-Marragh, qui l'avaient suivi sur son navire à Calcutta. Nous ferons observer en même temps que ces deux noms n'étaient point les véritables noms de ces deux naturels, mais deux sobriquets ridicules que M. Dillon leur avait imposés, à l'imitation des capitaines baleiniers qui ne manquent jamais de remplacer les noms ordinairement harmonieux des insulaires par les désignations les plus triviales et les plus mal sonnantes. (*T. I, pag. 182 et suiv.*)

Notre conversation prit ensuite une tournure politique. Il m'apprit qu'il était neveu de Pomare*, chef puissant et propriétaire de ce port, que mes amis de la rivière Tamise (rivière du pays) avaient tué, il y avait environ dix ans. Il ajouta qu'un des fils de Pomare avait également été tué avec environ deux cents guerriers, et qu'il se préparait contre les tribus de la Tamise une expédition, composée de tous les chefs du nord qui s'étaient coalisés pour exterminer tous les Borou et les Mac-Marragh. Il me demanda ensuite où étaient les deux jeunes gens du pays de la Tamise, que j'avais emmenés sur le Saint-

* M. Dillon a écrit ce nom très-incorrectement, *Bou murray*. Pomare se compose de deux mots, *po*, nuit, et *mare*, rhume. On a dit quelque part que ce chef aïlandais prit ce nom d'après celui du souverain de Taïti alors régnant; il se nommait auparavant *Wetoi*.

Patrick. Quand je lui eus appris qu'ils étaient avec moi, il me dit : « Livrez-les nous pour être tués et mangés sur-le-champ. » Il était revêtu de la natte de guerre, avec un manteau de peau de chien, jeté négligemment sur ses épaules. En ce moment sa physionomie prit un air de férocité impossible à décrire; ses yeux sortaient de leurs orbites et exprimaient le désir le plus ardent de saisir des malheureux qui n'avaient commis d'autre crime que d'appartenir à une tribu avec laquelle il était en guerre. Je n'ai pas besoin de dire que je déclarai à ce cannibale que les jeunes gens en question étaient sous la protection du pavillon et des canons anglais, et ne seraient pas molestés tant qu'ils resteraient sur le vaisseau; que là ils étaient *tabou*, que quand ils seraient à terre, on pourrait les traiter conformément aux lois de la Nouvelle-Zélande; mais que les intentions qu'il avait manifestées à leur égard, me seraient apportées du soin à choisir le lieu où je les mènerais à terre.

J'ordonnai alors qu'on fît monter sur le pont mes amis Bryan Borou et Morgan Mac-Marragh. Ils se présentèrent à l'escalier du vaisseau et entamèrent une conversation avec l'homme qui venait de se montrer si avide de les dévorer. Le chef leur parla avec autant de sang-froid que s'il n'eût pas témoigné le désir de se régaler de leur chair, chose dont, à en juger par les préparatifs qui avaient été faits dans sa pirogue, il paraissait avoir eu l'idée avant de venir auprès du vaisseau. Il s'exprima avec le plus grand respect sur le compte du père de Bryan, et dit que deux des fils de Pomare avaient été faits prisonniers dans une bataille avec d'autres personnages d'importance appartenant à sa tribu et emmenés en esclavage; que peu de temps après le père de Bryan avait ordonné qu'on leur rendit la liberté, et leur avait fourni une pirogue pour les ramener dans leur pays; qu'en ce moment ils se trouvaient à deux journées de marche dans l'intérieur, mais qu'ils viendraient rendre visite à Bryan aussitôt qu'ils seraient informés de son arrivée.

Le vaisseau étant amarré, je permis à ce chef de venir à bord. Bryan Borou et lui se prirent par la main et avancèrent

leur tête jusqu'à ce que leurs nez se touchassent; après quoi ils s'entretenaient des exploits des compatriotes de Bryan dans les dernières guerres.

L'accueil que fit King-George, chef de Korora-Reka, à ce même Bryan Borou, n'est pas moins curieux. (*T. I; pag. 195.*)

Le 4 juillet. Je reçus dans la matinée la visite de la reine Tourourou, de son frère Maounga, et de son fils le roi George, qui était de retour à Korora-Reka.

A peine le roi George était-il monté sur le pont, qu'il s'informa de Bryan Borou. Celui-ci, que j'eus beaucoup de peine à y déterminer, consentit enfin à se présenter. Le roi George s'approcha de lui et l'embrassa tendrement, ce que firent aussi sa mère et Maounga; après quoi il adressa un long et éloquent discours à Bryan Borou et à Mac-Marragh, pour les prier, à leur arrivée dans la Tamise, d'informer leurs amis que lui et les chefs du Nord n'ayaient pas oublié la perte de Pomare, et que son intention était de partir pour leur pays dès que la récolte des patates serait rentrée, c'est-à-dire au mois de janvier suivant, pour tirer vengeance de la mort de Pomare et de plusieurs autres de ses amis, qui avaient été tués dans la bataille livrée l'année précédente. Il avoua en même temps que la bataille dans laquelle Pomare avait péri s'était donnée en plein jour; qu'il n'y avait pas eu de trahison nocturne, et que tout s'était passé loyalement. Il fit ensuite présent à Bryan Borou de quelques corbeilles de patates, l'assurant qu'il avait la plus grande estime pour son père, et qu'il était extrêmement peiné que les lois de la Nouvelle-Zélande l'obligeassent à rechercher sang pour sang, et à faire la guerre aux amis de ce jeune prince.

On sera bien aise de trouver ici comment les naturels

de Korora-Reka racontèrent à M. Dillon les circonstances qui causèrent et suivirent la mort de l'infortuné capitaine Marion. (*T. I, pag. 200 et suiv.*)

Maonnga (qui a pris le nom de King-Charley) ayant mentionné le nom de Marion, je jugeai à propos de m'enquérir des circonstances qui avaient amené le massacre de ce navigateur dans la baie même où je me trouvais. Voici ce que j'appris : le capitaine Marion, dans le cours d'un voyage de découvertes, relâcha à la baie des Iles, où ses bâtimens jetèrent l'ancre à un endroit nommé aujourd'hui la Baie du Vaisseau, et située derrière l'île de Paroa, l'une de celles qui bordent la côte depuis le cap Brett jusque vers la pointe de Tapeka. La reine Touroulou dit qu'elle se souvenait parfaitement bien du massacre; qu'il y avait à bord du bâtiment de Marion une femme européenne nommée Micki*, laquelle avait avec elle un enfant; mais je ne pus comprendre de quel sexe il était. Micki était descendue à terre à Paroa pour laver du linge, et des gens de la tribu de Wangaroa Ini en dérobèrent différentes pièces. Une rixe s'éleva ensuite entre les matelots et les naturels, au sujet de quelques poissons pris dans un filet. Micki fut très-effrayée et se sauva à bord du vaisseau dans un des canots. Sur ces entrefaites, le capitaine Marion, ignorant ce qui se passait, était descendu à terre; il fut tué.

La nouvelle de cet événement ne tarda pas à arriver aux vaisseaux, et deux cents hommes débarquèrent armés de fusils. Les naturels, se fiant sur leur nombre, leur firent face hardiment. Le patou-patou et le javelot n'avaient pas beau jeu contre les balles de fusil, et les gens de Wangaroa, qui tombaient par douzaines, ne concevaient pas comment cela arrivait, ne pouvant apercevoir l'objet qui les blessait. A la fin ils s'enfuirent sur la grande terre et prirent poste dans un endroit for-

* Il faut peut-être lire *Maiiki*, nourrice, en langue du pays.

tifié. Ils supposaient qu'ils s'étaient battus contre des esprits qui soufflaient du feu et de la fumée sur eux par la bouche avec de gros tubes de fer. Ils donnèrent au fusil le nom de *pou* qui lui resta et qui, dans leur langue, signifie souffler. Les Français les poursuivirent sur la grande terre et en massacrèrent un nombre considérable.

L'homme qui avait tué le capitaine Marion se nommait *Te Kouri* (le Chien); il était natif de Wangaroa, et il est assez remarquable que la tribu de Wangaroa fut la première et la dernière à faire du mal aux Européens.

Les bardes du pays ont composé plusieurs chansons sur cette bataille et sur la mort de Marion. Il y est souvent fait mention de Micki et de son enfant. J'avais, en diverses occasions, entendu chanter ces chansons; mais je n'en avais pas jusqu'alors compris le sens.

Quand les naturels apprirent que M. Chaigneau était un compatriote de Marion, ils lui donnèrent le nom de Marion, et continuèrent toujours à l'appeler ainsi.

(*Tome I, page 222.*) 12 juillet. Au nombre des spectateurs était un orateur femelle, prêtresse du rang le plus élevé, et jouissant d'une grande considération parmi les tribus environnantes. Elle se nommait Wanga-Taï. Cette femme était regardée par ses compatriotes comme au-dessus du commun des mortels, et ils lui supposaient une puissante influence sur la déité qui, d'après leur croyance, gouverne les ames dans l'autre monde. On lui prêtait aussi le pouvoir de *makoutou*, c'est-à-dire d'ensorceler les gens et de les faire mourir par ses sortilèges quand il lui plaisait. C'était en même temps une espèce de sibylle; et, dans toutes les expéditions contre les ennemis, on la consultait sur le résultat qu'elles devaient avoir; on apprenait d'elle le jour le plus propice pour mettre à la voile, ainsi que le jour et l'heure où, pour être agréable à la déité dont elle était l'organe, il convenait de livrer bataille. Comme de raison, elle exerçait l'empire le plus absolu sur l'esprit des naturels, et ses oracles touchant l'issue d'une campagne ne pou-

vaient manquer de s'accomplir souvent, par suite de la défiance ou de la confiance qu'elle avait donnée aux guerriers, selon que son caprice ou son intérêt la portait à désirer ou à craindre le succès d'une entreprise.

On assure que cette prêtresse aime beaucoup les Européens, et elle en donne une preuve assez évidente, en choisissant toujours un époux parmi eux. Sa personne est regardée comme trop sacrée pour qu'il s'établisse des relations intimes entre elle et des individus de sa nation.

(Tome I, page 228 et suiv.) 13 juillet. Vers midi la prêtresse Wanga-Taï revint nous voir. Elle était accompagnée des deux fils de feu Pomare, qui avaient désiré s'entretenir avec Bryan Borou. Quelques autres chefs faisaient partie de sa suite. Tous embrassèrent tendrement Bryan Borou, et déplorèrent, en versant d'abondantes larmes, la malheureuse affaire qui avait rompu l'amitié des deux familles, et les forçait de chercher à avoir le sang des amis de Borou.

Les fils de Pomare racontèrent la mort de leur père à peu près de la manière suivante : ils commencèrent par me demander si je me souvenais d'une circonstance de mon dernier voyage sur le *Saint-Patrick*, pendant que j'étais en charge dans leur Tamise. Voici de quoi il s'agissait : j'avais, ainsi qu'ils me le rappelaient par leurs questions, demandé à leur père, qui faisait alors une tournée dans la baie des Iles, d'amener avec lui deux mille hommes pour me couper du bois de mâture, attendu que les gens de la Tamise m'assistaient avec trop de lenteur, et je lui avais promis, dans le cas où il parviendrait à compléter ma cargaison en deux mois, de lui faire présent de cinq fusils et de deux barils de poudre. Cette espèce de marché avait été conclu à la grande satisfaction du père des deux jeunes narrateurs *.

* Il est certain que ce marché dut parfaitement convenir à l'avidité de Pomaré, ainsi qu'à ses cruels compagnons ; mais on doit faire observer que M. Dillon ne pouvait provoquer un meilleur moyen pour consommer la ruine des malheu-

Pomare était en effet parti, avec plus de deux mille hommes tous armés, pour les bords de la rivière Tamise, afin de faire couper mon bois. A leur arrivée, ils trouvèrent que j'avais mis à la voile pour le port où j'étais en ce moment avec le *Research*. En conséquence ils remontèrent la Tamise dans leurs pirogues jusqu'au point où cette rivière cesse d'être navigable; de là ils avaient traversé par terre le pays de Borou, et y avaient été reçus d'une façon très-hospitalière. Pomare avait alors invité avec instance les gens de la tribu de Borou à l'assister dans une invasion qu'il projetait du pays de Waikato, mais les Borou l'avaient refusé, et l'avaient prié de retourner paisiblement sur son territoire. En conséquence il redescendit la rivière pour gagner les îles Barrière, rendez-vous général de ses forces. Là, un de ses chefs nommé Tawaï déclara qu'il ne s'en retournerait pas sans avoir tué quelqu'un, parce qu'il avait la plus grande envie de faire un repas de chair humaine. Tawaï s'en fut donc débarquer sur la grande terre, mais une troupe d'hommes du canton, qui avaient soupçonné son dessein, était en embuscade près du rivage, et le tua ainsi que tous ses guerriers.

Pomare attendit pendant quelques jours le retour de Tawaï; ne le voyant pas revenir, il en conclut qu'il lui était arrivé quelque accident, et il alla à sa recherche. En pénétrant avec sa pirogue dans une crique étroite, dont les bords étaient très-escarpés, il fut subitement assailli par une décharge de mousqueterie accompagnée d'une grêle de flèches et de pierres que lançaient sur lui un parti embusqué des deux côtés de la crique. Avant que les gens de Pomare pussent atteindre aux endroits commodes pour débarquer, ils furent presque tous tués. Il n'y eut que lui, son fils aîné et quelques-uns des siens qui purent mettre pied à terre. Pomare reçut une balle dans la cuisse et tomba sur un genou; alors les ennemis accouru-

reux habitans de la baie Shouraki, déjà si maltraités par ceux de la baie des Îles.

rent en masse pour l'attaquer; il en tua deux avec son fusil double; mais, avant d'avoir pu recharger, il fut tué lui-même, et on lui coupa la tête.

Ainsi périt Pomare, sous les coups d'ennemis dont il n'avait pu reconnaître la présence que par les soudains et terribles effets de leurs fusils et de leurs javelots. Ses ennemis conservèrent sa tête, mais ils dévorèrent son corps, ainsi que celui de son fils aîné qui était mort en combattant avec intrépidité aux côtés de son père.

Les deux fils de Pomare qui me racontaient la mort de leur père étaient aussi présens à cette affaire. En cherchant à fuir pour gagner la côte, ils avaient été faits prisonniers. L'un d'eux était grièvement blessé de trois coups de hache. On les emmena dans l'intérieur où on les vendit comme *kouhis* ou esclaves. Le père de Bryan les délivra de servitude peu de temps après, et leur fournit une pirogue avec des vivres pour les mettre à même de retourner chez eux, en les priant de ne pas oublier cet acte de bonté, si son fils arrivait dans leur havre.

Bryan ne contesta pas la probabilité de leur histoire; mais on ne put le déterminer à débarquer avec ces jeunes gens.

(Tome I, page 237.) J'ai souvent eu des entretiens avec les sauvages. Ils m'ont tous dit que la première fois qu'ils avaient vu des Européens, ils les avaient supposés descendus des nuages, et s'étaient figuré qu'ils ne pouvaient avoir d'autre dessein, en venant dans leur pays, que d'enlever leurs provisions et d'emmener leurs femmes et leurs enfans en esclavage. Cette idée était fondée sur l'habitude générale de ces insulaires d'enlever les femmes et les enfans de leurs ennemis dans leurs expéditions guerrières, tandis que lorsqu'ils vont rendre une visite amicale aux habitans d'une île voisine ou d'un pays étranger, leurs femmes et leurs enfans les accompagnent d'ordinaire.

M. Dillon raconte aussi la visite que lui fit Shongui à son retour à la Nouvelle-Zélande; il est bon de rappeler

que cette visite eut lieu tout au plus quatre mois avant la mort de ce chef célèbre. (*Tome II, page 263.*)

13 novembre 1827. Vers dix heures du matin je reçus la visite de Shongui, ce chef puissant qui avait fait, quelques années auparavant, le voyage d'Angleterre, et avait eu l'honneur d'être présenté au roi Georges IV. Il avait alors promis à Sa Majesté d'abolir le cannibalisme à son retour dans son pays. Il ne tint pas cette promesse; car depuis cette époque il aida à tuer et à manger un grand nombre de ses semblables. Il arriva à bord de mon vaisseau, accompagné de sa famille et des chefs sous ses ordres, dans deux belles pirogues de guerre. Quoique presque exténué des suites d'une blessure qui l'entraîne graduellement au tombeau, il a encore l'air imposant. La férocité et la ruse brillent dans ses petits yeux perçans, et l'ensemble de ses traits annonce un vrai sauvage, mais un sauvage chez lequel il y a quelques lueurs d'intelligence.

Sa blessure est fort singulière : une balle de fusil lui a percé le corps d'outre en outre, en traversant les poumons; elle a laissé un trou à la poitrine et un autre au dos. L'air sort par ce dernier trou, avec un bruit qui ressemble un peu à celui de la soupape de sûreté d'une machine à vapeur. Shongui en fait lui-même un sujet de plaisanterie. Au reste, quoiqu'il ne souffre pas beaucoup, on voit clairement qu'il n'a pas long-temps à vivre, et il paraît en être persuadé lui-même par la précipitation avec laquelle il se dispose à entrer en campagne, comme généralissime de tous les chefs du nord, pour une expédition contre les tribus de la Tamise.

En arrivant à bord, Shongui embrassa très-tendrement Bryan Borou, et lui exprima, en termes fort touchans, son regret d'être obligé de faire la guerre à son père qui, disait-il, était un homme très-bon. « Mais, ajouta-t-il, la mort de Potuare doit être vengée, et il faut absolument sang pour sang. »

LA NOUVELLE-ZÉLANDE..

(1829.)

Extrait de la Revue Britannique.

Dans un recueil littéraire justement estimé, et qui paraît mensuellement à Paris, sous le titre de *Revue Britannique*, se trouve un article (n° 59, mai 1830) relatif à la Nouvelle-Zélande. Il ne nous apprend presque rien de nouveau sur cette contrée; mais il nous donne quelques détails sur les habitans de la baie d'Abondance, et ces détails confirment tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour sur les mœurs et le caractère de ces insulaires. C'est pour cette raison principalement que nous allons le rapporter ici en entier.

La Nouvelle-Zélande, composée de deux grandes îles dont la circonférence n'est guère moins considérable que celle des Îles-Britanniques, fait partie de l'Australie ou Océanie, que les géographes modernes considèrent comme une cinquième partie du monde. Elle peut se partager en trois divisions principales, savoir : l'Archipel-Oriental, que l'on regardait autrefois comme appartenant à l'Asie; le grand continent de la Nouvelle-Hollande et son appendice, la terre de Van-Diemen; et les mille îles de la Polynésie, parmi lesquelles se trouve la

Nouvelle-Zélande. Le récit suivant d'un officier du brick *le Hawes* fera voir combien les insulaires de la Nouvelle-Zélande sont encore barbares. Cette barbarie contraste avec l'aptitude aux arts de la civilisation, manifestée par les insulaires des Sandwich, de Taïti, et de quelques autres groupes d'îles de la Polynésie.

Le 17 novembre 1828, je partis de Sydney comme second du brick *le Hawes*, de cent dix tonneaux et de quatorze hommes d'équipage; ce brick était commandé par le capitaine John James, qui avait aussi avec lui douze matelots que nous devions débarquer, soit aux îles des Antipodes, soit à celles de Bounty. Après avoir laissé dix de ces matelots aux Antipodes et deux à Bounty, nous fîmes voile pour la Nouvelle-Zélande, but de notre voyage entrepris dans des vues commerciales. Nous touchâmes à la baie des îles au mois de décembre, pour faire du bois et de l'eau, et nous nous dirigeâmes vers le cap de l'Est, éloigné environ de cinq cents milles. Dès que les indigènes nous aperçurent, ils vinrent en foule dans de larges canots. Nous avions pris à notre bord, dans la baie des îles, un Anglais qui nous servait d'interprète : ce fut en vain qu'il chercha à leur persuader de faire des échanges. Nous fûmes très-surpris de ce refus; car ces peuples sont très-avides de tout ce qui vient d'Europe. Mais le mystère fut bientôt éclairci : notre interprète nous dit qu'ils commençaient leur échant de guerre, et se préparaient à attaquer le navire.

Déterminés à faire une vigoureuse résistance, nous courûmes aussitôt aux armes, et nous découvrîmes notre pièce de canon. Mais n'espérant réussir qu'autant qu'ils surprennent leurs victimes, les insulaires s'enfuirent avec la plus grande précipitation dès qu'ils s'aperçurent que leurs intentions nous étaient connues. L'objet de notre voyage ne pouvant être atteint sur ce point, nous levâmes l'ancre, et, longeant la côte, nous allâmes à quelques milles plus loin à la baie de Plenty. Les insulaires y sont en grand nombre; ils sont belliqueux, voleurs et perfides. Notre capitaine permit à quel-

ques-uns des principaux chefs de venir à bord : il eut pour eux beaucoup d'égards, espérant ainsi les disposer à trafiquer avec nous. Sa conduite adroite lui réussit; nous obtinmes en deux jours autant de lin que nous en désirions.

Nous fûmes continuellement sur nos gardes pendant ces deux jours, car les insulaires firent plusieurs tentatives pour surprendre le navire; mais notre vigilance, excitée par l'avis que notre interprète nous avait donné si à propos, déjona leurs projets. Nous retournâmes dans la baie des lles arrimer nos marchandises, et faire de la place pour nos provisions. Lorsque nous eûmes achevé le tonnage de nos barils, nous allâmes à quelques milles de là à un endroit nommé Tanranga, situé à l'entrée de la baie de Plenty. Tauranga offre un bon port pour les petits bâtimens; à marée basse, il y a trois brasses d'eau. Le pays est montagneux, coupé par des bouquets de bois si agréablement jetés çà et là, qu'il ressemble à un parc dessiné par une main habile. Les montagnes sont couvertes de verdure; chaque vallon est arrosé par un ruisseau qui tantôt serpente paisiblement dans un silence délicieux, et tantôt, arrêté par des débris de rochers ou par des arbres, semble s'irriter de ces obstacles, se gonfle et s'échappe en cascades successives. Nous apprîmes qu'on trouvait dans ce lieu beaucoup de cochons sauvages : leur chasse devant nous retenir assez long-temps, nous jetâmes l'ancre. Nos entrevues avec les insulaires confirmèrent, du moins en apparence, ce qu'on nous avait dit de leurs dispositions amicales, et, pendant quelques jours, nous obtinmes des vivres en suffisante quantité; mais cela dura peu, car au bout de sept semaines nous n'avions encore que sept tonneaux de pommes de terre et trois de viande préparée.

Notre interprète recommanda au capitaine d'envoyer une barque à Walki-Tanna (qu'il faut peut-être écrire *Wariki-Tana*), établissement situé à environ cinquante milles de Tauranga où nous étions, l'assurant qu'il y trouverait des vivres en abondance.

En conséquence, la barque fut grée, et je fus chargé du commandement. Le lendemain matin je partis avec notre interprète et un homme de l'équipage. A minuit, nous jetâmes l'ancre dans une petite baie qui est en avant de l'établissement. Au point du jour, nous remontâmes la rivière, et, à un quart de mille environ, nous nous trouvâmes en face du *pâ* ou village. Ce *pâ*, comme tous ceux que j'ai vus dans la Nouvelle-Zélande, est situé sur une montagne escarpée et de forme conique. Sa force naturelle est encore augmentée par une espèce de parapet en terre. On y arrive par un sentier tournant et très-étroit que les Européens ne peuvent gravir sans danger, tandis que l'habitant de la Nouvelle-Zélande court nudi-pieds sur les rocs les plus hérissés de pointes avec une extrême légèreté.

Des insulaires rassemblés au lieu de notre débarquement nous saluèrent de leur *aire mai*, parole d'amitié qui veut dire : Venez ici. Notre interprète les ayant informés de l'objet de notre visite, leur joie devint excessive ; ils dansèrent et chantèrent autour de nous en faisant les gestes les plus bizarres, et ils déclarèrent qu'ils nous rendraient tous les services qu'ils pourraient. Ils nous conduisirent à l'habitation de leur chef par le sentier dont j'ai parlé. C'était une petite hutte faite de pieux enfoncés en terre ; les parois et le toit étaient de roseaux arrangés de façon à ne pas laisser pénétrer la pluie. La seule ouverture qui donnât du jour et de l'air était une petite porte de roseaux à coulisse et à peine assez large pour laisser passer un homme. La hauteur de cette hutte ne permettait pas que l'on s'y tint debout. Elle était entourée d'une espèce de galerie ornée de sculptures grossières, peintes en rouge, ce qui désignait le rang et la famille du chef. Les huttes des autres membres de cette peuplade sont tout-à-fait misérables, et ressemblent à des toits à porc. Ils ont l'habitude de dormir en plein air, et il faut que le temps soit bien rigoureux pour les forcer à chercher un abri dans ces cabutes. Ils dorment assis les jambes pliées sous eux, et ils sont couverts d'une natte de jonc ;

en sorte que pendant la nuit ils ont l'air de petites meules de foin éparpillées sur le revers de la montagne.

Le chef auprès duquel on nous introduisit se nommait Ngara ou le *Lézard*. Il était grand, bien fait, d'une forte stature et d'un aspect imposant. Tout son corps était tatoué. Nous le trouvâmes assis devant sa hutte, ayant une belle natte sur les épaules. Sa figure était harbouillée d'huile et d'ocre rouge. Ses cheveux, arrangés à la mode du pays, étaient attachés sur le sommet de la tête, et ornés de plumes de *poe*, oiseau très-remarquable. Dès qu'il fut informé de ce que nous désirions, il nous montra un assez grand nombre de beaux cochons qu'il consentait à nous céder. Je le priai de les envoyer par terre à l'endroit où notre navire était stationné; mais il répondit que cela lui était impossible, attendu qu'il était en guerre avec quelques-unes des tribus intermédiaires. Je ne vis d'autre moyen que de retourner à notre bâtiment, la barque étant trop petite pour transporter ces provisions. Malheureusement le vent était contraire et la mer très-houleuse; nous étions obligés de courir des bordées et de nous tenir au large. La nuit survint; le vent fraîchissant au nord-ouest, nous prîmes des ris, et notre petite barque se sentit mieux que nous n'aurions pu l'espérer; mais au point du jour nous nous trouvâmes tellement sous le vent de la rivière, que nous fûmes forcés de retourner à Walki-Tanna. Le vent s'étant calmé, nous prîmes nos rames, et, à trois heures après midi, nous étions revenus au même point que nous avions quitté la veille. Le capitaine m'avait dit de lui envoyer, par terre, un homme avec un guide, si j'étais retenu par les vents ou par quelque autre circonstance. Voyant que le vent se fixait au nord-ouest et qu'il n'était guère probable que la barque pût rejoindre le bâtiment, je priai notre interprète d'y aller par terre. Il refusa ainsi que mon matelot, n'osant ni l'un ni l'autre se fier aux insulaires qu'ils pourraient rencontrer. Je me décidai donc à y aller moi-même; j'engageai un des chefs de cette tribu à venir avec moi, et nous nous mîmes en route le lendemain à la pointe du jour.

Je trouvai le pays montagneux, coupé de nombreuses rivières, dont il neus fallait souvent côtoyer les bords pendant des milles entiers avant de trouver un endroit guéable; ce qui alongea de beaucoup notre route. Le lin croît en abondance sur ces rives; on y voit de petites pièces de terre cultivées, qui produisent des choux, des pommes de terre, des panais, des carottes, une petite espèce de navet, des melons d'eau et des pêches. La culture de l'oranger y a été introduite avec assez de succès. Les arbres les plus remarquables sont le kai-katea et le koudi : ils s'élèvent tous les deux à une hauteur prodigieuse et sans une seule branche; ils seraient excellens pour faire des mâts de grands vaisseaux. Le kai-katea se trouve dans les endroits marécageux et sur le bord des rivières; sa feuille paraît être persistante et ses baies sont rouges. Le koudi, qui lui est préféré, croît dans les terrains sablonneux; il a un très-beau feuillage, et contient beaucoup de résine. Une grande partie du voyage se fit à travers les sables, ce qui le rendit très-pénible. Enfin, après avoir marché pendant deux jours et deux nuits, en évitant avec soin la rencontre des insulaires, nous arrivâmes auprès de notre bâtiment. Je donnai à mon guide une couple de tomahawks et un peu de poudre, ce dont il parut satisfait. Dès que notre capitaine sut que nous avions trouvé des provisions à Walki-Tanna, il leva l'ancre, et se dirigea vers l'établissement devant lequel nous arrivâmes la nuit suivante. Les habitans parurent joyeux de nous revoir; ils vinrent à nous dans de grandes barques, nous apportant d'abondantes provisions de porc que nous leur achetâmes sans aller jusqu'au mouillage. Ngarara vint à bord, et nous traita avec une apparente cordialité. Son peuple semblait animé des mêmes sentimens, et, conformément aux ordres qu'il en avait reçus, il se tint à distance de notre navire. Nous rangâmes nos provisions sur le pont le mieux qu'il nous fut possible, afin qu'il en tint davantage; et, le vent fraîchissant au sud-est, nous retournâmes dans la baie de Tauranga pour tner et saler nos cochons; mais la quantité n'étant pas suffisante, nous mîmes

encore une fois à la voile pour Walki-Tanna, où nous arrivâmes le dimanche 1^{er} mars 1829. Le temps étant superbe, nous jetâmes l'ancre entre l'île de Maltora (ne serait-ce pas *Motou-Hora*?) et l'île principale. A peine étions-nous arrivés que les insulaires vinrent en grand nombre; nous n'avions besoin que de vingt pores, et ce fut tout ce que nous leur achetâmes.

Le lundi 2 mars, à six heures du matin, la barque fut envoyée à terre avec un officier et huit hommes, y compris l'interprète, pour tner et préparer promptement nos pores à une source d'eau chaude qui se trouvait sur la côte à peu de distance du vaisseau. A une heure après midi, nous les hélâmes pour qu'ils vinssent dîner. Comme ils ne nous entendaient pas, le capitaine alla les trouver, et me laissa, avec trois hommes, le soin du bâtiment, ne se méfiant nullement des intentions perfides des insulaires. Ngarara était alors à bord avec dix ou douze des siens. Je remarquai plusieurs fois qu'ils parlaient avec chaleur du *kaï-pouke* (le bâtiment), et, soupçonnant quelque trahison, je dis au commis aux vivres, qui était un Taïtien, de sortir les sabres et de surveiller Ngarara, que je vis redresser son arme. A ce signal, ses hommes se précipitèrent sur les haubans du grand mât, ayant chacun un fusil qu'ils avaient caché dans leurs canots. Dans ce moment critique nous n'avions pas de pistolets sur le pont, et je sentais bien que, si l'un de nous descendait pour les chercher, Ngarara en profiterait pour commencer l'attaque. Comme nos fusils avaient été placés dans la hune de misaine, non-seulement pour qu'ils fussent plus en sûreté, mais aussi crainte de surprise, j'ordonnai à l'un de mes hommes d'y monter et de tirer sur Ngarara; mais comme il n'était pas convaincu aussi bien que moi des mauvais desseins des insulaires, il refusa d'obéir. Il n'y avait pas cependant un moment à perdre : je restai moi-même dans la hune en ordonnant d'avoir l'œil au guet. Malheureusement mes hommes m'écoutèrent peu, disant que je méditais la mort d'un innocent, et ils continuèrent à plaisan-

ter entre eux. Mais dès que Ngarara me vit dans la hune occupé à dénouer les fusils, il tira sur un des nôtres qui était à trois pas de lui et qui s'amusa à jouer avec un sabre; la balle passa au travers de sa tête, que Ngarara lui coupa aussitôt avec son *mere*, sorte de petite massue qui se termine par un caillou aiguisé. Tous les siens sautèrent alors sur le pont, et les deux pauvres matelots qui nous restaient furent massacrés. Les insulaires tirèrent ensuite sur moi sans m'atteindre; mais au moment où j'armais mon fusil, Ngarara m'envoya dans le bras droit une balle qui brisa l'os. Quand ils me virent tomber dans la hune, ils commencèrent leur danse de guerre en faisant d'horribles hurlements, puis ils se mirent à piller le navire. Quoique je fusse presque accablé par la douleur, je remarquai que, dans la chaleur du pillage, ces misérables n'avaient aucun égard pour l'autorité de leur chef; et, comme ils ne voulaient point lâcher prise, quelques-uns furent tués sur la place. Leur diligence à remplir leurs canots fut extrême. Ngarara ordonna à un des siens de venir me prendre; cet homme, ne pouvant y parvenir à lui seul, appela à son aide, et je fus traîné dans un des canots. Le soleil était couché; ces sauvages firent force de rames pour entrer dans la baie avant la nuit, ce qui alors est extrêmement dangereux. Nous y arrivâmes sans accident, quoique nous eussions à passer sur un brisant. Quelques-uns des canots trop chargés, principalement ceux qui l'étaient de nos armes et de nos munitions, chavirèrent; les insulaires parvinrent à se sauver, mais ils perdirent et leur butin et leurs canots.

J'ignorais le sort du capitaine et celui de l'équipage; je croyais même qu'ils avaient tous été taillés en pièces, et je me voyais la seule victime qui eût survécu. Destiné à souffrir de la part de ces cannibales les plus horribles tortures avant qu'ils assouvissent sur moi leur passion pour la chair humaine, j'aurais dû regarder avec indifférence la perte de leurs canots; mais malgré l'agonie de corps et d'esprit dans laquelle j'étais, je vis avec ravissement cet acte de justice. Quand nous fûmes

arrivés à l'établissement, les femmes nous entourèrent en chantant, en dansant, en faisant toutes les démonstrations d'une joie extravagante, et en louant leurs héroïques maîtres de l'action courageuse que, dans leur opinion, ils venaient de faire. Lorsque les indigènes eurent débarqué leur butin, ils allumèrent de grands feux autour desquels ils se réunirent. La lueur des flammes faisait voir de plus en plus leurs horribles contorsions. Ils paraissaient discuter avec violence : j'entendais assez leur langage pour comprendre que j'étais l'objet qui les occupait si vivement. Mon sort me parut inévitable; la plupart des sauvages demandaient ma mort : l'on en ordonna autrement. Je dus mon salut au chef qui m'avait servi de guide et qui intercédait pour moi, promettant que, si ma rançon n'arrivait pas à une époque fixée, ce serait lui-même qui me tuerait; mais qu'un fusil valait bien mieux que ma personne. Ce raisonnement décida les insulaires à différer ma mort.

Alors il me conduisit dans sa hutte. Tous les événemens de cette pénible journée se retraçant tour à tour à ma pensée, j'affris à Dieu des actions de grâces pour ma délivrance miraculeuse, et j'implorai sa miséricorde.

Je passai les deux premières nuits sans fermer l'œil; tout ce que j'avais éprouvé, et la douleur que me causait mon bras, ne m'en laissaient pas la possibilité. Mes plaintes importunèrent mon hôte, au point qu'il me mit hors de sa hutte; je me traînai sous une espèce de hangar qui était tout auprès. Pendant ces deux jours personne n'avait songé à me soulager; enfin je trouvai un morceau de cuir, que je plaçai comme une éclisse autour de mon bras; puis, déchirant mon bas pour me servir de bandage, mon hôte le serra contre ma blessure, et j'allai plusieurs fois la laver à la rivière, où l'un de mes gardiens m'accompagnait. La balle avait traversé l'os, et il restait encore du plomb que je ne pouvais extirper. Le second jour de ma captivité, me trouvant du côté du pâ qui fait face à la baie, la vue d'une galette attira mon attention. Lorsqu'elle fut proche de notre misérable navire, dont presque tous

les agrès avaient été enlevés, je vis les insulaires l'abandonner en toute hâte et la goélette chercher à le remorquer hors de la baie. Je suppliai ces misérables de me mener à bord, leur promettant ma rançon et des indemnités ; ils furent sourds à mes prières. On concevra mieux que je ne pourrais l'exprimer ce que j'éprouvai en voyant s'éloigner ces deux vaisseaux qui pouvaient seuls m'assurer quelque chance de salut. Je tâchai donc de me résigner à mon sort puisqu'il était inévitable ; mais l'amour de la vie et cette pensée que je venais d'échapper à un plus grand danger firent rentrer dans mon âme un rayon d'espoir. Ce qui m'arriva le lendemain n'était cependant pas de nature à diminuer mes mortelles anxiétés. Un des indigènes m'apporta la tête d'un de mes infortunés compagnons : c'était celle du Taïtien qu'ils avaient préparée avec beaucoup de soin et tatouée. Ils conservent ainsi un grand nombre de têtes, et c'est même une de leurs branches de commerce ; je frissonnai à l'idée que la mienne ne tarderait pas à en faire partie.

Le matin du quatrième jour de ma captivité, je fus vivement alarmé en voyant les insulaires se réunir autour de moi. J'en demandai la raison : c'était, me dirent-ils, le peuple de Tauranga, tribu voisine, qui venait les attaquer avec des forces supérieures aux leurs.

Peu après, Ngarara parut tenant le sextant du capitaine ; il me le donna en me disant d'observer le soleil et de l'instruire si véritablement la tribu de Tauranga s'avancait vers la sienne. Le refuser m'eût été fatal ; il ne l'était pas moins de mal prophétiser. Toutefois réfléchissant, d'après le caractère bien connu de ces insulaires, que la nouvelle du pillage de notre bâtiment devait avoir excité la cupidité des peuplades voisines, j'obéis aux ordres de Ngarara, j'observai la hauteur du soleil et demandai un livre, que j'eus l'air de consulter attentivement. « Oui, lui dis-je, la tribu de Tauranga s'avancera vers ton peuple avec des intentions hostiles. — Et quand ? » me demanda-t-il. Mon agitation était extrême, je savais à peine

ce que je disais et lui répondis : « Demain. » Il parut content de moi et se prépara à une défense vigoureuse. Les naturels construisirent, du côté de la rivière et au pied du pâ, une espèce de rempart en terre de quatre pieds de hauteur, sur lequel ils placèrent nos caronades et nos pierriers, et ils attendirent avec impatience et sans crainte l'aurore du jour suivant. Elle paraissait à peine que j'entendis une décharge de mousqueterie. Ngarara, se précipitant dans ma hutte, m'annonça que l'attaque de ceux de Tanranga avait lieu ainsi que je l'avais annoncé. Sa confiance en mes prédictions ne connaissait plus de bornes; il me supplia de lui dire s'il serait vainqueur. Je lui répondis que oui, ce qui inspira une nouvelle ardeur à son peuple, parmi lequel ma première prédiction s'était promptement répandue. L'ennemi était alors de l'autre côté de la rivière; il avait commencé un feu très-vif, auquel ceux de Walki-Tanna répondaient vigoureusement. Un d'eux me conduisit derrière l'établissement, pensant que j'y serais moins en danger; ma vie était devenue un objet de sollicitude. J'entendis bientôt après le bruit d'un de nos canons, puis ensuite des chants de victoire; cette décharge avait produit une telle frayeur parmi les assaillans, qu'ils s'étaient enfuis dès qu'ils l'avaient entendue. Ngarara vint à moi suivi de plusieurs chefs, m'appelant *Atoua* (Dieu). On coupa la tête des blessés ennemis restés prisonniers; on enleva et nettoya l'intérieur des corps; on les fit cuire, et l'avidité que montrèrent ces sauvages, hommes et femmes, à cet horrible repas, me persuada qu'ils préférèrent la chair humaine à toute autre nourriture.

Comme leur manière de conserver les têtes pendant plusieurs années, sans que les traits subissent la moindre altération, peut exciter quelque curiosité, j'en rendrai compte ici. Lorsque la tête a été séparée du tronc et toutes les parties intérieures enlevées, on l'enveloppe de feuilles et on la met dans un four en pierre, que l'on a assez fortement chauffé et que l'on enfonce dans la terre en le recouvrant de gazon. La cha-

leur est modérée et fait évaporer doucement l'humidité, qu'on essuie avec soin jusqu'à ce qu'il n'en reste plus; après quoi on expose la tête assez long-temps à l'air pour que la siccité soit parfaite. Les traits, les dents, les cheveux de quelques-unes de ces têtes sont comme lorsqu'elles étaient pleines de vie, et restent dans cet état pendant des années entières.

L'usage de conserver les têtes est commun dans toute la Nouvelle-Zélande : ce sont leurs trophées de guerre. Quand elle cesse, ils rendent ces têtes aux parens afin que la paix soit durable. Ils les donnent maintenant aux Européens pour un peu de poudre à canon. Les insulaires que j'ai vus sont généralement grands, bien faits, actifs; ils ont la peau basanée, les cheveux noirs et souvent bouclés, les dents blanches et régulières. Ils sont divisés en deux classes : les *Rangatiras* ou chefs avec leur famille et leur parenté; les *Koukis* ou esclaves, qui sont presque tous noirs, d'une stature plus petite, et paraissent être d'une autre race.

Avant qu'ils soient tatoués, les traits de l'habitant de la Nouvelle-Zélande sont agréables, quelquefois même d'une beauté remarquable. Quand un jeune homme arrive à l'âge de vingt ans, il doit se soumettre à cette opération pénible, ou bien il est considéré comme un être sans courage.

Généralement ils la supportent avec fermeté. On s'y prend ainsi : le patient pose sa tête sur les genoux de celui qui doit le tatouer, et qui commence par tracer les lignes particulières à sa tribu. Un petit ciseau, fait d'os de poisson, incise un peu jusqu'aux chairs; on applique ensuite sur ces incisions une préparation de charbon. L'inflammation qui en résulte est telle qu'on est obligé de s'y prendre à plusieurs reprises et qu'il faut des mois entiers avant qu'un homme soit complètement tatoué. Les femmes se soumettent à cette opération, mais on leur fait moins d'incisions qu'aux hommes. Le vêtement de ces insulaires consiste en deux nattes d'un lin soyeux et artistement travaillé par les femmes; l'une de ces nattes est jetée sur l'épaule, l'autre est attachée par une ceinture autour

du corps. Lorsque le temps est mauvais, ils portent une grande natte qui les couvre entièrement. Leurs cheveux sont huilés, réunis en touffe sur le sommet de la tête et ornés des plumes du *poe*. Quand ils vont combattre, ils se peignent le corps d'huile et d'ocre rouge. On perce les oreilles aux enfans des deux sexes et on agrandit progressivement le trou en y introduisant de petits bâtons, car plus ce trou est grand, plus il est regardé comme un ornement. Les classes supérieures y suspendent la dent d'un poisson rare, et cette marque de distinction est telle qu'un *kouti* n'oserait se la permettre. Ils portent aussi autour du cou une image grotesque gravée sur du talc vert : ils paraissent y tenir beaucoup, car on la garde, dans une même famille, pendant des générations entières. L'habillement des femmes est semblable en tout à celui des hommes. Généralement elles ont le maintien modeste; leur teint ressemble à celui des Italiennes : elles sont belles, bien faites, et supportent avec une douceur et une patience extraordinaires les brutalités de leurs maris. Épouses tendres et fidèles, elles aiment passionnément leurs enfans.

Toutefois il existe parmi elles un usage dont la seule pensée fait frémir. Lorsque le nombre des filles dépasse celui des garçons, la mère elle-même, dès la naissance de son enfant, le tue en appuyant fortement son doigt sur la partie du crâne appelé la fontaine; mais la plupart de ces mères voient sans doute avec horreur une coutume aussi révoltante. La pluralité des femmes a lieu dans les classes supérieures, mais il existe une grande distinction entre l'épouse principale et les autres. Celle-ci étant toujours la fille d'un chef, c'est la politique qui décide de ces sortes d'unions. Ses enfans l'emportent sur ceux des autres femmes, qui ne sont auprès d'elle guère mieux que des domestiques. A la mort du chef, l'épouse principale se pend ordinairement, et cette action porte avec elle un caractère sacré.

Il ne m'arriva rien d'intéressant jusqu'au 9 mars. Mais ce jour-là j'appris, contre toute attente, et avec une joie impos-

sible à décrire, que ma rançon était arrivée. Cette délivrance extraordinaire était due aux événemens suivans.

Quand le capitaine quitta le bâtiment pour aller sur la côte, la première chose qu'il aperçut fut un insulaire emportant les sabres de nos gens; et lorsqu'il eut rejoint ceux-ci, il apprit qu'effectivement ils avaient été dépouillés de leurs armes.

Il donna aussitôt l'ordre de détacher la chaloupe, mais les rames n'y étaient plus : on vit, sur un des rochers, l'insulaire qui les avait prises et qui les tenait encore. Nos gens le poursuivirent avec tant de vigueur qu'il jeta les rames et s'enfuit. Comme ils revenaient vers la chaloupe, les sauvages cachés derrière les rochers tirèrent sur eux, et ne leur firent heureusement aucun mal. Ils avaient à peine quitté le rivage qu'ils s'aperçurent que les insulaires s'étaient emparés du brick : ils étaient sans armes; par conséquent il était inutile de songer à sauver le bâtiment. Ils s'avancèrent en pleine mer, se dirigeant vers le nord-ouest en faisant force de rames, et ils eurent l'heureux hasard de rencontrer la goëlette *la Nouvelle-Zélande*, capitaine Clarke, venant de Sydney, et qui les reçut à son bord. Ce capitaine, apprenant le sort de notre bâtiment, résolut de le reprendre, ce qu'il fit ainsi que nous l'avons vu. Les lambeaux de chair humaine répandus sur le pont, les débris du feu qu'on y avait allumé, ne laissèrent pas de doute que les malheureux restés à bord n'eussent été dévorés par ces cannibales. La goëlette rentra dans le mouillage de Tauranga. Là, on apprit que j'étais encore vivant et prisonnier à Walki-Tanna. Le capitaine envoya deux chefs porter des fusils pour ma rançon; ils allèrent par terre, et arrivèrent le 9 mars. Je partis aussitôt avec eux : ma faiblesse me rendit encore ce voyage plus pénible que la première fois. J'eus beaucoup de peine à traverser les montagnes couvertes de fougère tellement mouillée par la rosée que je ne pouvais m'y reposer.

Mes guides me procurèrent cependant quelque soulagement en faisant dans le sable des trous dans lesquels je me couchais jusqu'à ce que le froid et le frisson m'obligeassent à marcher

de nouveau; il nous fallait aussi faire de nombreux détours pour éviter les insulaires. Après trois jours et trois nuits d'une marche pénible, nous atteignîmes Tauranga, où j'eus le bonheur inexprimable de retrouver mon capitaine et mes camarades, et où nous nous racontâmes tous les événemens qui s'étaient passés depuis notre séparation.

Nous arrivâmes le 15 mars dans la baie des Îles. Le capitaine me mena à terre auprès du révérend M. Williams, missionnaire établi dans ces parages; mais, n'étant pas médecin, il ne put me donner d'autre secours qu'une poudre pour empêcher l'excroissance des chairs. Je partis pour Sydney le 17, à bord de la *Nouvelle-Zélande*, et nous arrivâmes le 25, ayant ainsi passé vingt-trois jours sans aucun secours des gens de l'art. On extirpa de mon bras trois plombs et plusieurs esquilles; la blessure était en si mauvais état que le chirurgien voulait faire l'amputation; je n'y pus consentir. Je passai trois mois à Sydney pendant lesquels ma blessure se guérit; mais désespérant de pouvoir jamais me servir assez bien de mon bras pour continuer mon service dans la marine, je retournai en Angleterre où j'arrivai après une traversée de quatre mois et demi.

(*United Service Journal.*)

OUVRAGE

INTITULÉ

NEW-ZEALANDERS.

Les matériaux de ce recueil sur la Nouvelle-Zélande étaient prêts depuis un an environ, mais leur impression a été retardée par des circonstances indépendantes de ma volonté. Sur ces entrefaites, j'appris qu'un ouvrage venait de paraître en Angleterre sur ce même objet et sous le titre de *New-Zealanders, London, Charles Knigth, Pall mall East. 1830.* Je réussis à me le procurer à Portsmouth, dans le voyage que je fis en Angleterre pour y conduire le roi Charles X et sa famille. Un examen rapide de cet intéressant ouvrage m'eut bientôt convaincu que je venais d'être devancé dans le travail que je projetais sur ces îles australes. Seulement, au lieu de présenter, comme je le fais, un tableau des mœurs et des coutumes des Nouveaux-Zélandais, et de réunir ensuite en un volume, par extraits détachés, tous les matériaux qui existent sur

ces peuplades : l'auteur anglais a fondu ces divers documens dans le cours de son ouvrage dont le corps est principalement formé par le récit d'un Anglais nommé *Rutherford*, qui est resté long-temps prisonnier chez les sauvages. Je ne discuterai point ici à laquelle de ces deux méthodes on doit donner la préférence, mais je reconnaitrai que l'ouvrage anglais m'a paru excellent sous tous les rapports ; il est aussi complet qu'on peut le désirer, et l'auteur a puisé aux meilleures sources. Si j'avais eu connaissance de ce travail avant de commencer le mien, je me serais probablement contenté d'y ajouter mes propres observations. Mais ayant terminé mes recherches, et la marche que j'ai adoptée pouvant avoir son utilité, j'ai cru devoir poursuivre mon premier plan ; d'autant plus qu'il répondait mieux au titre sous lequel je l'ai annoncé, de *Pièces justificatives* ou de *Collection des Chroniques de la Nouvelle-Zélande*. D'ailleurs on y trouvera textuellement le récit des intéressantes excursions de M. Marsden dont on ne rencontre que des extraits fort succincts dans le *New-Zealanders*. J'ai extrait, au reste, de ce dernier ouvrage deux épisodes remarquables, savoir : la captivité de *Rutherford* dans la Nouvelle-Zélande et le voyage de *Toupe-Koupa* en Angleterre, et j'en donne ici la traduction pour compléter la série de mes *Pièces justificatives*.

Histoire de Rutherford.

Rutherford, suivant son propre récit, était né à Manchester vers l'an 1796. Il prit la mer, à ce qu'il assure, ayant à

peine dix ans et après avoir jusqu'alors travaillé comme ouvrier dans une fabrique de coton de sa ville natale : il partit qu'ensuite, et durant plusieurs années, il se retrouva fort peu en Angleterre et même à terre. Il servit long-temps à bord d'un vaisseau de guerre, sur la côte du Brésil, et il prit part à l'affaire de Saint-Sébastien en août 1813. A son retour d'Espagne dans sa patrie, il passa à bord d'un autre vaisseau du Roi destiné pour Madras, sur lequel il se rendit ensuite en Chine par la route de l'Est, et il séjourna près d'un an à Macao. Dans le cours de ce voyage, son vaisseau toucha à plusieurs des îles du grand archipel de l'Inde, et entre autres aux îles Basée, qui avaient été peu visitées. A son retour des Indes, il embarqua à bord d'un navire chargé de convicts pour la Nouvelle-Galles du Sud; puis il fit deux voyages sur des bâtimens de commerce aux îles de la mer du Sud. Ce fut dans le premier de ces voyages qu'il vit pour la première fois la Nouvelle-Zélande, son navire ayant touché à la baie des îles, dans sa traversée d'Angleterre à Port-Jackson. Sa seconde campagne commerciale dans ces mers eut lieu sur le *Magnet*, schooner à trois mâts, commandé par le capitaine Vine; mais ce navire ayant relâché à Hawaï, Rutberford tomba malade et fut laissé sur cette île. Du reste s'étant rétabli, au bout de quinze jours environ, il fut reçu à bord de l'*Agnes*, brick américain de six canons et quatorze hommes d'équipage; commandé par un certain capitaine Coffin, alors occupé au commerce des perles et de l'écaille de tortue, dans les îles de l'Océan-Pacifique. Ce bâtiment, après avoir touché sur divers autres points, à son retour de Hawaï, accosta la côte orientale de la Nouvelle-Zélande, dans le dessein de relâcher à la baie des îles pour y prendre des rafraîchissemens. Le 6 mars 1816, nos navigateurs se trouvèrent en vue des îles Barrière, situées devant l'entrée de la rivière Tamise, et par conséquent à quelque distance au sud du port où ils compaient aller. C'est pourquoi ils remirent le cap au nord; mais ils n'avaient pas été loin dans cette direction, quand il com-

mença à souffler un coup de vent du N. E. qui, joint au courant, non-seulement les mit dans l'impossibilité d'atteindre la baie des Iles, mais leur fit même dépasser l'embouchure de la Tamise. Ce coup de vent dura cinq jours, et, quand'il cessa, ils se trouvèrent à quelque distance au sud d'une haute pointe de terre, qui, d'après la description de Rutherford, doit être certainement celle à laquelle le capitaine Cook donna le nom de cap Est. Rutherford l'appelle tantôt cap Est, et tantôt cap Sud-Est, et la représente comme la partie la plus élevée de la côte. Elle est presque située par la latitude de $37^{\circ} 42' S.$

La terre précisément devant eux se creusait en une large baie. Le capitaine ne se souciait nullement d'y entrer, pensant qu'aucun navire n'y avait encore mouillé. Cependant nous ne doutons guère que ce ne fût la baie même où Cook toucha d'abord, à son arrivée sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, au commencement d'octobre 1769. Il la nomma baie de Pauvreté et la trouva située par $38^{\circ} 42' L. S.$ La baie où se trouvait Rutherford doit avoir été du moins fort près de cette partie de la côte; et sa description correspond exactement à celle que Cook nous donna de la baie Pauvreté. « Elle était, dit Rutherford, en forme de demi-lune, avec une plage de sable tout autour et au fond une rivière d'eau douce; celle-ci a une barre à son embouchure, ce qui la rend navigable seulement pour des canots. » Il fait mention aussi de l'élévation de la terre qui en forme les côtés. Tous ces détails sont aussi mentionnés par Cook. Le nom même qui lui est donné par les natrels, tel qu'il est rapporté par l'un d'eux, n'est pas tellement différent de celui que donne l'autre, qu'il n'est pas hors de vraisemblance que les deux ne représentent le même nom exprimé également d'une manière inexacte. Cook l'écrivit Taone-Roa, et Rutherford Tako-Mardo*.

* Il paraît que cette baie Tako-Mardo de Rutherford doit être la baie Toko-Malou de l'*Australie*, située à quarante milles au N. N. E. de la baie Taone-Roa.
(Note de M. d'Urville.)

Le plus léger examen des vocabulaires des langues sauvages, tels qu'ils ont été recueillis par les voyageurs et les navigateurs, prouvera facilement l'imperfection avec laquelle l'oreille saisit les sons auxquels elle n'est point habituée, et démontrera les erreurs auxquelles on est exposé en essayant de représenter les mots d'un langage que l'on ne comprend point, d'après la simple prononciation des naturels.

Malgré la répugnance qu'éprouvait le capitaine à donner dans cette baie, par suite de son ignorance de la côte et de ses soupçons sur les dispositions des habitants, l'équipage se détermina enfin à y relâcher, attendu l'extrême besoin d'eau où l'on se trouvait, joint à ce qu'on ne savait point si le vent permettrait de gagner la baie des Iles. En conséquence on mit à l'ancre, au large d'une pointe de récifs située précisément au-dessous d'une terre élevée qui formait un des côtés de la baie. Aussitôt qu'on eut laissé tomber l'ancre, le navire fut environné par un grand nombre de pirogues qui arrivaient de tous les points de la baie, et dont chacune était montée et manœuvrée par une trentaine de femmes. Très-peu d'hommes se montrèrent dans la journée; mais bon nombre de femmes restèrent à bord toute la nuit, occupées principalement à voler tout ce qui leur tombait sous la main. Leur conduite alarma vivement le capitaine; et toute la nuit on fit une bonne garde. Le lendemain matin un chef, que l'on dit se nommer Emaï, arriva à bord, dans une grande pirogue de guerre de soixante pieds de long environ et portant plus de cent naturels. Ils étaient approvisionnés d'une quantité de nattes et de lignes de pêche fabriquées en lin blanc et fort du pays, qu'ils paraissaient empressés de vendre aux hommes de l'équipage.

Quand ce chef eut été quelque temps à bord, il fut convenu qu'il retournerait à terre avec quelques hommes de sa tribu, dans le canot du navire, pour se procurer une provision d'eau. Le capitaine tenait beaucoup à faire cet arrangement, car il répugnait à envoyer aucun de ses hommes à terre, désirant les garder tous à bord pour la défense du navire. Au bout du

temps nécessaire, le canot revint chargé d'eau, qui fut sur-le-champ embarquée; puis le chef et ses hommes furent expédiés de nouveau pour le même objet. Pendant ce temps, le reste des naturels continuait d'apporter des cochons à bord en très-grande quantité. A la fin du jour, environ deux cents de ces animaux avaient été achetés, avec une provision de racine de fongère pour les nourrir. Jusqu'à ce moment, aucune intention hostile n'avait été manifestée par les sauvages, et leurs relations avec le navire portaient l'empreinte de l'amitié et de la cordialité, si toutefois on met de côté leur penchant à dérober un certain nombre des objets précieux et tentans que leur montraient leurs hôtes civilisés. Sous ce rapport leur conduite semblerait presque prouver qu'ils n'avaient encore formé aucun projet pour attaquer le navire, attendu qu'en pareil cas il n'est guère probable qu'ils se fussent donné la peine de voler de faibles portions de ce dont ils auraient espéré se rendre maîtres en totalité. D'un autre côté, une pareille infraction aux lois de l'hospitalité ne se serait guère accordée avec ce système d'honnêteté perfide qu'ils ont coutume d'employer pour endormir les soupçons de ceux qu'ils sont à la veille d'égorger.

Au reste, durant la nuit les vols se renouvelèrent et devinrent plus inquiétans; car on s'aperçut dans la matinée que quelques-uns des naturels avaient non-seulement dérobé le plomb sur l'arrière du navire, mais qu'ils avaient coupé plusieurs cordages et les avaient emportés dans leurs pirogues. Ce ne fut aussi qu'au point du jour que le chef revint avec sa seconde cargaison d'eau; et l'on s'aperçut alors que le canot du navire, qu'il avait emmené avec lui, faisait beaucoup d'eau. Le charpentier l'examina, et reconnut qu'une grande partie des clous qui tenaient ses bordages avaient été arrachés. Dans le même temps, Rutherford surprit un des naturels occupé à voler le plomb de sonde. « Comme je le lui arrachais des mains, dit Rutherford dans son récit, le sauvage grinça des dents et me menaça de son tomahawk. Alors le capitaine paya le chef pour l'eau qu'il avait apportée, en lui donnant deux

mousquets, de la poudre et du plomb, les armes et les munitions de guerre étant les seuls articles que ces peuples voulussent recevoir. En ce moment il se trouvait environ trois cents naturels sur le pont, et Emai au milieu d'eux; chaenn était armé d'une pierre verte, suspendue à une ceinture passée autour de leurs reins. Ils appellent cette arme un *mere*; c'est une pierre d'environ un pied de long, aplatie, de forme oblongue, tranchante sur les deux bords et terminée par une poignée : ces sauvages s'en servent pour tuer leurs ennemis, en les frappant sur la tête. On vit alors des fumées s'élever de plusieurs sommets, et les naturels semblaient se rassembler sur le rivage de tous les points de la baie. Le capitaine fut très-effrayé, et il nous pria de larguer les voiles et de nous hâter de terminer notre dîner, car il avait l'intention de remettre sur-le-champ à la voile. Aussitôt que nous eûmes dîné, nous montâmes sur les vergues et je m'occupai de larguer le foc. En ce moment, personne autre que le capitaine et le coq ne se trouvaient sur le pont, le premier maître étant occupé à charger quelques pistolets dans la salle à manger. Les naturels saisirent cette occasion pour commencer à attaquer le navire. D'abord le chef se déponilla de la natte qu'il portait en guise de manteau; et, brandissant son tomahawk, il eotoona le chant de guerre. Alors tous les autres jetèrent aussi leurs nattes, et, désormais complètement nus, ils se mirent à danser avec une telle violence, que je crus qu'ils allaient enfoncer le pont du navire. Le capitaine était alors appuyé contre le capot; l'un des sauvages se glissa à l'improviste derrière lui, et lui asséna sur la tête trois ou quatre coups de casse-tête qui le tuèrent à l'instant. Le coq, voyant le capitaine attaqué, courut à son secours; mais il fut aussitôt assassiné de la même manière. J'étais alors assis sur le bâton du foc, les yeux baignés de larmes et tremblant de frayeur. Peu après je vis le maître qui accourait par l'escalier du capot; mais avant d'arriver sur le pont, il fut frappé sur la nuque du cou, comme l'avait été le capitaine et le coq. Il tomba sur le coup; mais il ne mourut pas tout

de suite. Une foule de naturels se précipitèrent dans la chambre, tandis que d'autres y entraient par les fenêtres, et que d'autres travaillaient à couper les rides des haubans et des étais. Dans cet instant, quatre hommes de notre équipage s'élançèrent à la mer de dessus la vergue de misaine; mais ils furent ramassés par quelques pirogues qui venaient de terre, et eurent aussitôt les pieds et les mains liés: Alors les naturels montèrent dans le grécement; ils traînèrent en bas le reste des hommes de l'équipage et les firent tous prisonniers. Un des chefs me fit signe de venir à lui: j'obéis à l'instant, et me rendis à ce chef. Nous fumes alors placés tous ensemble dans une grande pirogue, avec les mains liées. Les Nouveaux-Zélandais nous fouillèrent et nous enlevèrent nos couteaux, nos pipes, nos boîtes à tabac, et divers autres objets. Les deux cadavres et le maître blessé furent jetés dans la pirogue avec nous. Le maître poussait d'affreux gémissemens et semblait à l'extrémité, le casse-tête lui ayant entamé le cou à deux pouces de profondeur. Durant tout ce temps, un des naturels qui était assis dans la pirogue avec nous, essayait avec sa langue le sang de la plaie. Sur ces entrefaites, plusieurs femmes qui étaient restées sur le navire sautèrent à l'eau et nagèrent vers le rivage, après avoir coupé le câble du bâtiment, si bien qu'il s'en fut en dérive et vint échouer sur la barre, à l'embouchure de la rivière. Les naturels n'eurent pas l'adresse de larguer les ris des voiles; mais ils coupèrent la toile le long des vergues, en y laissant tenir le reste des bandes de ris. Les cochons que nous avions achetés furent, en grande partie, tués à bord et portés morts à terre dans les pirogues. D'autres furent jetés tout vivans par-dessus le bord et voulurent se sauver à terre à la nage; mais plusieurs furent tués à l'eau par les naturels, qui leur sautaient sur le dos et les frappaient à la tête avec leurs *mere*. Plusieurs des pirogues arrivèrent à temps, chargées du butin fait à bord; quantité de naturels se querellèrent touchant le partage de ces dépouilles; ils se battirent et s'entretuèrent. J'observai aussi qu'ils brisèrent nos pièces à eau, pour s'emparer des ecreles

de fer. Tandis que tout cela se passait, nous fûmes retenus dans la pirogue; mais à la fin, quand le soleil fut couché, ils nous conduisirent à terre dans un de leurs villages, où ils nous attachèrent à plusieurs petits arbres. Le maître avait rendu le dernier soupir avant que nous fussions à terre, de sorte qu'il ne restait plus que douze de nous en vie. Les trois corps morts furent alors emportés et pendus par les pieds à la branche d'un arbre, afin que les chiens ne pussent pas y toucher. Une quantité de grands feux furent allumés sur le rivage pour éclairer les pirogues qui ne cessaient d'aller de terre au navire, et du navire à terre, durant toute la nuit, bien qu'il ne cessât de pleuvoir la plus grande partie du temps.

• Lecteur compatissant, s'écrie Rutherford, considère maintenant la triste situation où nous étions réduits; notre navire perdu, trois de nos compagnons déjà massacrés, et le reste d'entre nous attachés chacun à un arbre, épuisés de faim, de froid et d'humidité, et sachant que nous étions entre les mains de cannibales. Le lendemain matin je remarquai que le resac avait fait passer le navire par-dessus la barre; qu'il se trouvait alors à l'embouchure de la rivière et échoué près de l'extrémité du village. Tout ce qu'il contenait ayant été emporté, vers dix heures du matin les sauvages y mirent le feu; ensuite ils se rassemblèrent tous dans une pièce de terre inculte près du village, où ils restèrent quelque temps debout; mais, à la fin, ils s'assirent tous, à l'exception de cinq, qui étaient les chefs, pour lesquels on réserva une grande place au milieu de l'assemblée. Les cinq chefs, au nombre desquels était Emaï, s'approchèrent de l'endroit où nous étions; après s'être consultés quelque temps ensemble, Emaï me détacha, ainsi qu'un autre de mes camarades, et nous ayant conduits au milieu du cercle, il nous fit signe de nous asseoir, et nous obéîmes. Quelques minutes après, les quatre autres chefs vinrent aussi dans le cercle, amenant avec eux quatre autres de nos hommes, qu'on fit asseoir par terre entre nous. Alors les chefs marchèrent en avant et en arrière dans le cercle, avec leurs *mere* à la

main, et ils continuèrent de parler ensemble durant quelque temps, mais sans que nous comprissions ce qu'ils disaient. Durant tout ce temps le reste des naturels garda un profond silence; ils semblaient écouter leurs chefs avec une grande attention. A la fin, un des chefs parla à l'un des naturels qui était assis par terre; celui-ci se leva sur-le-champ, prit à la main son casse-tête, et alla tuer les six hommes qui étaient liés aux arbres. Les malheureux jetèrent plusieurs fois des cris en luttant contre les dernières souffrances de la mort; et, à chaque cri, les naturels poussaient de longs éclats de rire. Nous ne pûmes nous empêcher de pleurer sur le triste sort de nos camarades, sans savoir, en même temps, si notre tour n'allait pas venir tout de suite. Plusieurs des naturels, en voyant nos larmes, se mirent à rire et nous montrèrent leurs *mers*.

• Quelques-uns d'entre eux creusèrent alors huit grands trous de forme ronde, d'environ un pied de profondeur chacun; ils y jetèrent ensuite une grande quantité de bois sec et le couvrirent de beaucoup de pierres. Ils mirent le feu au bois, qui continua de brûler jusqu'à ce que les pierres fussent chauffées à rouge. En même temps quelques-uns d'entre eux étaient occupés à dépouiller les corps de nos compagnons morts; après les avoir d'abord lavés dans la rivière, ils les coupèrent par morceaux pour les faire cuire; puis ils les portèrent sur plusieurs branches vertes qui avaient été arrachées aux arbres et étendues par terre, près des feux, pour cet objet. Les pierres une fois chauffées à rouge, les plus gros morceaux de bois enflammés furent retirés de dessous les pierres et jetés au large; des branches vertes, après avoir été d'abord trempées dans l'eau, furent placées tout autour des pierres, tandis qu'on les couvrait avec quelques poignées de feuilles vertes. Les morceaux de chair furent ensuite placés sur ce tas de feuilles, et une quantité d'autres feuilles les recouvrirent; après quoi une natte en paille fut étendue par-dessus chaque trou. Enfin, trois pintes d'eau environ furent répandues sur chacune de ces nattes,

et cette eau, en coulant sur les pierres, produisit une épaisse fumée; puis le tout fut à l'instant couvert de terre.

• Ils nous donnèrent ensuite un peu de poisson rôti à manger, et trois femmes furent employées à nous faire griller de la racine de fougère. Quand elle fut rôtie, ces femmes la mirent sur une pierre et la battirent avec un morceau de bois, jusqu'à ce qu'elle fût devenue molle comme de la pâte. Du reste, en se refroidissant, elle se durcit et prend la consistance du pain d'épice. Nous ne mangéâmes que fort peu des mets qu'on nous donna; ensuite les femmes nous conduisirent dans une cabane et nous donnèrent à chacun une natte et de l'herbe sèche pour nous servir de lit. Nous y passâmes la nuit, et deux des chefs dormirent avec nous.

• Aussitôt qu'il fit jour, le lendemain matin, nous nous relevâmes ainsi que les deux chefs, et nous allâmes nous asseoir en-dehors de la maison. Nous y trouvâmes une quantité de femmes occupées à fabriquer des corbeilles en feuilles de liu vertes; quand elles furent terminées, quelques-unes furent destinées à recevoir les corps de nos camarades, qui avaient cuit toute la nuit, tandis que d'autres furent remplies de patates préparées par un procédé semblable. Je remarquai quelques enfans qui arrachaient la chair des os de ces cadavres; avant qu'on les retirât du feu. Peu après, les chefs s'assemblèrent et s'assirent par terre; les corbeilles furent placées devant la multitude, et ils les partagèrent sur-le-champ aux assistans, à raison d'une corbeille pour un certain nombre de personnes. Ils nous envoyèrent aussi une corbeille de patates et un morceau de viande qui ressemblait à du porc; mais au lieu d'en manger, nous frémîmes à la seule idée d'une coutume aussi barbare, aussi horrible, et nous abandonnâmes ces mets à l'un des naturels.

Rutberford et ses camarades passèrent une seconde nuit de la même manière; puis le matin suivant ils se mirent en route, accompagnés par cinq chefs, pour l'intérieur du pays. Quand ils quittèrent la côte, il fit la remarque que le navire

brûlait encore. Ils étaient escortés par environ quarante naturels chargés du butin du malheureux bâtiment. Il calcula que ce jour ils marchèrent l'espace de dix milles environ ; la marche était très-fatigante par le défaut de routes régulières et la nécessité de se frayer un chemin au travers d'une suite de bois et de marais. Le village où ils s'arrêtèrent était la résidence d'un des chefs, dont le nom était Rangadi et qui à son arrivée fut reçu par environ deux cents des habitans. Ils arrivèrent en masse, et, s'agenouillant autour de lui, ils commencèrent à pousser des cris et à se déchirer les bras, le visage et d'autres parties du corps avec des morceaux de cailloux tranchans, qu'ils portaient autour du cou, jusqu'à ce que le sang coulât en abondance de leurs plaies.

La maison du chef où Rutherford et ses compagnons furent logés était la plus vaste du village ; quoique très-basse, elle était longue et large, et elle n'avait pas d'autre issue qu'une ouverture qui fermait au moyen d'une porte à coulisse, et qui était elle-même si basse que pour y passer il fallait ramper sur les genoux et les mains. Deux forts cochons et une quantité de patates furent préparés de la manière qu'on vient de décrire : quand ces vivres furent prêts, une portion en fut assignée aux esclaves qui ne peuvent jamais manger avec les chefs, et les derniers s'assirent par terre pour prendre leur repas, avec les blancs placés devant eux. Le banquet n'eut pas lieu dans l'intérieur de la maison, mais en plein air ; et l'on suspendit à des poteaux pour un autre repas ce qui ne fut pas consommé alors. Un des plus grands préjugés des Nouveaux-Zélandais, est l'aversion qu'ils éprouvent à voir suspendre au-dessus de leurs têtes quelque sorte de mets que ce soit ; c'est pour cela qu'ils ne peuvent souffrir qu'on apporte aucune espèce de vivres dans leurs maisons ; mais ils placent constamment ces objets dans un certain espace proche leurs cabanes, que quelques écrivains ont nommé la cuisine, en ce qu'il leur sert à la fois pour faire cuire leurs vivres et pour les y manger.

Rutherford dit que les figures grossières placées sur la porte des cabanes des chefs ont pour objet d'interdire aux esclaves l'accès de ces cabanes en l'absence de leurs propriétaires, et qu'une mort immédiate serait le châtiment d'une pareille offense. Ce sont ces effigies que quelques voyageurs ont prises pour des idoles.

Rutherford prétend que les corbeilles dans lesquelles les provisions sont placées ne servent jamais deux fois. Les calabasses sont le seul vase qu'ils emploient pour contenir leurs liquides; quand ils boivent avec ces vases, ils ont soin que leurs lèvres n'y touchent point; mais ils lèvent la tête en l'air et font couler la liqueur dans leur bouche. Après dîner, ils se placent sur un rang pour boire, un esclave va présenter la calabasse de l'un à l'autre, et chacun tient sa main sous son menton, tandis que l'esclave lui verse la liqueur dans la bouche. Ils ne boivent rien de chaud ni de tiède. Leur unique boisson paraît être l'eau; et leur aversion prononcée pour le vin et les spiritueux a été remarquée par presque tous ceux qui ont observé leurs coutumes.

Le dîner fini, Rutherford et ses compagnons passèrent la soirée assis autour d'un grand feu; pendant ce temps, plusieurs des femmes, qu'il décrit comme agréables, s'amusaient à jouer avec les doigts des étrangers, tantôt ouvrant leurs chemises pour considérer leur poitrine, tantôt leur tâtant le gras des jambes. « Cela nous fit penser, dit Rutherford, qu'elles nous examinaient pour s'assurer si nous étions assez gras pour être mangés. Le grand feu qui avait été allumé pour chauffer la maison, ayant été retiré, nous nous étendîmes pour dormir suivant leur manière ordinaire. Mais, bien que le feu eût été éteint, la maison resta pleine de fumée, attendu que la porte était fermée et qu'il n'y avait ni cheminée ni fenêtre pour lui donner issue. Le matin, quand nous nous levâmes, le chef nous rendit nos couteaux et nos boîtes à tabac qu'on nous avait pris dans la pirogue lors de notre captivité; puis nous dîcînâmes avec des patates et des coquillages qu'en avait fait

cuire pendant que nous étions au bord de la mer, et qu'on avait apportés dans des corbeilles. La femme et les deux filles d'Emaï arrivèrent, ce qui occasiona une nouvelle cérémonie de gémissemens; quand elle fut terminée, les trois dames vinrent me voir ainsi que mes compagnons. Bientôt elles eurent envie de quelques petits boutons dorés que j'avais à ma veste; Emaï me fit signe de les conper, je lui obéis sur-le-champ et les présentai aux femmes. Elles les reçurent avec joie, et, me touchant les mains, elles s'écrièrent : *L'homme blanc est très-bon*. Tous les naturels s'étant assis par terre en cercle, nous fûmes conduits au centre, déponillés de nos vêtemens et couchés sur le dos; puis chacun de nous fut retenu par cinq ou six naturels, tandis que deux autres commencèrent l'opération du tatouage sur nos personnes. Après avoir pris un morceau de charbon et l'avoir écrasé sur une pierre avec un pen d'eau, de manière à former un liquide épais, ils y trempèrent un instrument fabriqué avec un os à bord tranchant comme un ciseau, et façonné en forme de pioche; puis ils l'appliquaient sur-le-champ contre la peau, en frappant dessus deux ou trois fois avec un petit morceau de bois. De cette manière, il entra dans la chair comme aurait fait un ciseau, et faisait couler une quantité de sang qu'ils avaient soin d'essuyer à mesure avec le revers de la main, pour examiner si l'impression était assez nette. Dans le cas contraire, ils appliquaient une seconde fois le ciseau à la même place. Du reste, ils employaient divers instrumens dans le cours de l'opération; quelquefois ils se servaient d'un ciseau fait avec la dent d'un requin, quelquefois d'un autre qui avait des dents comme une scie. Ils en avaient aussi de différentes grandeurs, suivant les diverses parties du travail. Tandis que je subissais cette opération, je ne bougeai nullement et ne poussai aucun cri; mes camarades au contraire criaient horriblement. Quoique les opérateurs fussent adroits et expéditifs, je restai quatre heures entre leurs mains. Pendant l'opération, la fille aînée d'Emaï essuya plusieurs fois le sang de ma figure avec du lin préparé. Quand

tout fut terminé, elle me conduisit à la rivière pour que je pusse me laver; car cette opération m'avait rendu complètement aveugle; puis elle me ramena près d'un grand feu. Alors les sauvages nous rendirent tous nos habits, à l'exception de nos chemises que les femmes gardèrent pour elles-mêmes, et nous observâmes qu'elles les portaient en plaçant le devant derrière. De ce moment, nous fûmes non-seulement tatoués, mais encore ce qu'ils appelaient *taboués*, ce qui signifie *sacrés*, ou condamnés à ne toucher aucune sorte de provisions avec nos mains. Cet état de choses dura trois jours; pendant ce temps nous fûmes nourris, par les filles des chefs, des mêmes vivres et aux mêmes corbeilles que les chefs eux-mêmes et que les personnes qui nous avaient tatoués. Au bout de trois jours, les enflures occasionées par l'opération s'étaient considérablement apaisées, et je commençai à recouvrer la vue; mais il se passa six semaines avant que je fusse tout-à-fait bien. Pendant ma maladie je ne reçus aucune sorte de secours médical; mais les deux filles d'Emat se montrèrent fort attentives pour moi; elles s'asseyaient fréquemment à mes côtés, et m'adressaient souvent la parole dans leur langage, auquel du reste je ne comprenais pas encore grand'chose. »

Rutherford déclare que dans la contrée où il se trouvait les hommes étaient ordinairement tatoués sur la figure, sur les hanches et sur le corps; quelques-uns l'étaient jusqu'aux genoux. Il n'était permis qu'aux plus grands chefs de l'être sur le front, le menton et la lèvre supérieure. Il ajoute que plus ils sont tatoués, plus ils se croient honorés.

Rutherford demeura dans ce village environ six mois, ainsi que les autres hommes qui avaient été faits prisonniers avec lui et n'avaient point été mis à mort. Un seul, nommé John Watson, bientôt après leur arrivée sur ce point, avait été emmené par un chef nommé Nene. Une maison leur fut assignée pour leur logement, et les naturels leur donnèrent aussi une marmite qu'ils avaient prise sur le bâtiment pour faire cuire leurs vivres: cet ustensile leur devint fort utile. Il était

taboué, de sorte qu'aucun esclave ne pouvait manger de ce qui avait été cuit dedans, et on l'avait taboué, à ce que nous supposons, parce que l'on imagina que c'était le moyen le plus sûr pour empêcher qu'on ne le volât. A la fin, les blancs se mirent en route avec Emai et un autre chef pour continuer leur voyage plus avant dans l'intérieur; l'un d'eux seulement, dont le nom n'a pas été donné, resta avec Rangadi. Etant arrivés dans un autre village, dont le chef se nommait Paramā, un autre blanc, appelé John Smith, fut laissé chez lui. On doit se rappeler que le nombre de ceux auxquels on avait consacré la vie était de six, si bien que trois d'entre eux ayant chacun une destination, comme on a vu, il n'en resta plus qu'un même nombre ensemble, y compris Rutherford. Quand ils eurent fait encore douze milles, ils s'arrêtèrent à un troisième village et y restèrent deux jours. « Nous fûmes traités avec beaucoup de bonté, dit Rutherford, par les naturels de ce village. Le chef, dont le nom était Wanā, nous fit cadeau d'un gros cochon que nous tuâmes suivant l'usage de notre pays, au grand étonnement des Nouveaux-Zélandais. J'observai qu'un grand nombre d'enfans recueillèrent le sang qui en découlait dans le creux de leurs mains, et le buvaient avec la plus grande avidité. Leur manière ordinaire de tuer un cochon est de le noyer, pour éviter de perdre son sang. Les naturels se mirent à râcler le poil en tenant l'animal au-dessus du feu, et le vidèrent aussi, ne demandant que les entrailles pour leur peine. Nous le fîmes cuire dans notre marmite que les esclaves qui nous suivaient avaient apportée avec le reste du bagage appartenant à notre troupe. Il ne fut permis à personne de prendre de ce cochon, à moins que nous-mêmes n'en disposassions, et seulement en faveur des personnes qui appartenaient à la famille d'un chef. En quittant ce village, nous laissâmes avec Wana un de nos camarades nommé Jefferson qui, en se séparant de nous, me serra la main et s'écria les larmes aux yeux : « Dieu vous bénisse tous les deux ! nous ne nous reverrons jamais ! » Nous continuâmes notre voyage en compagnie

d'Emaï, de sa famille et d'un autre chef. Après avoir marché l'espace de deux milles sans que personne proferât une parole, nous arrivâmes au bord de la rivière. Là nous nous arrêtâmes et allumâmes du feu; les naturels chargés du bagage étant arrivés au bout d'une heure environ, apportant avec eux des patates et du poisson sec, nous fîmes cuire notre dîner de la manière habituelle. Ensuite nous traversâmes la rivière où nous n'eûmes de l'eau que jusqu'aux genoux, et nous entrâmes aussitôt dans un bois au travers duquel nous continuâmes à cheminer jusqu'au soleil couchant. En sortant de la forêt, nous nous trouvâmes au milieu d'un terrain cultivé où nous observâmes des pommes de terre, des navets, des choux, des taros (racine ressemblant à l'igname), des melons d'eau, et des *koumaras* ou patates douces. Peu après, nous arrivâmes à une autre rivière, et sur l'autre bord se trouvait le village où résidait Emaï. Étant entrés dans une pirogue, nous nous rendîmes au village devant lequel se trouvaient plusieurs femmes qui s'écrièrent en nous voyant approcher, et en agitant leurs pattes : *Aire maï ! aire maï !* c'est-à-dire soyez les bienvenus. Alors nous fûmes conduits à la maison d'Emaï qui était la plus grande du village et bâtie de la manière ordinaire, avec des murailles formées de grands pieux recouverts de tapis de jone qui composaient aussi le toit. Un cochon fut tué et préparé avec des *koumaras* pour notre souper; puis nous étant assis autour du feu, nous nous amusâmes à entendre chanter plusieurs des femmes. En outre, une jeune fille esclave fut tuée, et mise à rôtir dans un four en terre, comme nous l'avons déjà décrit, pour servir au festin du lendemain, en l'honneur du retour du chef chez lui. Nous passâmes cette nuit dans la maison du chef, mais le lendemain matin nombre de naturels furent employés à nous construire une cabane de la même forme que celle qui servait au chef, et presque de la même dimension. Dans le courant de la journée, plusieurs autres chefs arrivèrent au village, accompagnés de leurs familles et de leurs esclaves, pour féliciter Emaï sur son retour, ce qu'ils firent suivant leur

coutume. Dans le nombre, quelques-uns apportèrent une quantité de melons d'eau, et ils m'en donnèrent ainsi qu'à mon camarade. Enfin ils s'assirent tous par terre pour faire leur festin, après que plusieurs grands cochons et quantité de sorbeilles de patates, de taros et de melons d'eau eurent d'abord été apportés devant les convives par les gens d'Emaï. Les cochons, après avoir été noyés dans la rivière et apprêtés, avaient été rôtis avec les patates. Quand ceci fut mangé, le four qui avait été chauffé la veille au soir fut ouvert, le corps de la jeune esclave en fut retiré, et les naturels s'en régalerent avec le plus grand plaisir. On ne nous invita point à en prendre notre part, car Emaï savait que nous avions déjà refusé une fois cette espèce de mets. Quand le repas fut achevé, les restes furent ramassés et emportés par les esclaves des différents chefs, suivant la coutume constamment observée en semblable circonstance à la Nouvelle-Zélande.

La maison que le chef avait fait bâtir pour Rutherford et son compagnon fut prête au bout d'une semaine environ; ils y établirent leur résidence, et on leur permit de vivre suivant leurs propres habitudes autant que les circonstances où ils se trouvaient pouvaient le permettre. C'est dans ce village que Rutherford habita pendant le reste du temps qu'il passa à la Nouvelle-Zélande.

Rutherford déclare positivement, et il est la seule autorité à cet égard, que plusieurs riches veines de charbon de terre se montrent sur le revers des montagnes dans l'intérieur de l'île septentrionale, bien que les naturels ne brûlent autre chose que du bois. Il assure avoir aussi observé des bancs de coquilles d'huitres, à trois pieds au-dessous de la surface du sol, et à la distance de dix milles de la côte. Les naturels, ajoute-t-il avec une simplicité caractéristique, ne peuvent expliquer comment cela a pu arriver. Rutherford, dans un entretien, rapporta aussi qu'il y avait une plaine d'un mille carré environ, près du cap Est, dont la superficie était couverte d'herbes, mais qui au-dessous offrait jusqu'à la profondeur de plusieurs pieds une

poussière d'un jaune brillant comme du soufre, caustique en l'appliquant sur la peau, et tant soit-peu chaude.

Suivant Rutherford, les cochons errent à l'état sauvage dans les bois, et on les chasse avec des chiens. Il fait mention aussi de quelques bêtes à corne dans l'intérieur, qui seraient provenues de celles qu'auraient laissées sur l'île les navires de découverte.

Rutherford déclare que, durant son long séjour, il devint très-adroit, à l'imitation des naturels, à attraper les oiseaux avec des lacets, et qu'il a pris aussi des milliers de perruches vertes avec des lignes de cinquante pieds environ de longueur.

Les Nouveaux-Zélandais sont d'excellens plongeurs, et Rutherford assure qu'ils vont attraper avec la plus grande adresse les poissons vivant dans les eaux les plus profondes.

Le point de l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande où se trouvait le village qu'il fut obligé d'habiter, ne saurait être fixé bien exactement, d'après le récit qu'il donne de son voyage de la côte jusqu'à cet endroit. Il est cependant évident qu'il était situé trop avant dans l'intérieur pour qu'on pût, de cet endroit, apercevoir la mer.

Durant la première année qui suivit notre arrivée au village d'Emaï, dit Rutherford, nous passâmes notre temps principalement à pêcher et à chasser; car le chef avait un excellent fusil de chasse à deux coups et quantité de poudre et de plomb à canard, qu'il avait emportés de notre navire; il avait coutume de me confier cette arme toutes les fois que j'avais envie d'aller à la chasse, bien qu'il m'y accompagnât rarement lui-même. Nous étions généralement assez heureux pour rapporter plusieurs pigeons sauvages, oiseau très-commun à la Nouvelle-Zélande. A la fin, il arriva qu'Emaï et sa famille se rendirent à une fête, dans un autre village situé à quelques milles du nôtre. Mon camarade et moi nous restâmes à la maison, avec un petit nombre d'esclaves et la mère du chef, femme âgée qui était malade et assistée par un médecin. Dans

ce pays un médecin demeure jour et nuit avec ses malades, et ne les quitte que quand ils sont guéris ou morts. Dans ce dernier cas, il est traduit devant une cour d'enquête, composée de tous les chefs, à plusieurs milles à la ronde. En l'absence de la famille, mon camarade vint à prêter son couteau à un esclave pour conper des joncs, avec lesquels il comptait réparer une maison. Cela fait, le couteau lui fut remis. Peu de temps après, lui et moi nous tuâmes un cochon; nous en conpâmes une partie en morceaux et la mîmes dans notre marmite avec des patates que nous avions aussi pelées avec nos couteaux. Quand elles furent cuites, la vieille femme malade nous pria de lui en donner quelques-unes, ce que nous fîmes en présence du docteur, et elle les mangea. Le lendemain matin elle mourut, et le chef, avec le reste de sa famille, revint immédiatement chez lui. Le cadavre fut d'abord porté dans une pièce de terre inculte, au milieu du village. Là, il fut assis contre un poteau, avec une natte par-dessous, et recouvert jusqu'au menton par une autre natte. La tête et le visage étaient enduits d'huile de requin; une feuille de lin verte était attachée autour de la tête, et l'on y avait fiché plusieurs plumes blanches; car c'est la couleur que l'on préfère à toute autre. Ensuite ils élevèrent autour du corps une cloison en branchages, ressemblant en quelque sorte à la cage d'un oiseau, pour empêcher les chiens, les cochons et les enfans d'en approcher. Ces opérations terminées, on ne cessa de faire des décharges de mousqueterie pendant le reste du jour, en mémoire de la vieille femme. Sur ces entrefaites, les chefs et leurs familles de plusieurs milles à la ronde faisaient leur apparition dans notre village, amenant avec eux leurs esclaves chargés de provisions. Le troisième jour après la mort, tous les naturels, au nombre de quelques centaines, s'agenouillèrent autour du cadavre; après avoir dépoillé leurs nattes, ils commencèrent à crier et à se déchirer, de la même manière que nous l'avions observé à l'arrivée des différens chefs dans les villages par où nous avions passé. Après avoir consu-

cré quelque temps à cette cérémonie, ils s'assirent tous par terre pour se régaler avec les provisions même qu'ils avaient apportées. Le lendemain matin les hommes seuls formèrent un cercle autour du corps mort, armés de lances, mousquets, tomahawks et *mere*, puis le docteur se montra et se mit à marcher en avant et en arrière au milieu de l'assemblée. A cette époque, mon compagnon et moi nous avions déjà beaucoup appris de leur langage; comme nous prétions l'oreille à ce qu'on disait, nous vîmes que le docteur racontait les circonstances relatives à la maladie et à la mort de la vieille femme; ensuite les chefs commencèrent à s'informer minutieusement de ce qu'elle avait mangé dans les trois jours qui précédèrent sa mort. A la fin, le docteur s'étant retiré du cercle, un vieux chef s'avança, avec trois ou quatre plumes blanches plantées dans les cheveux. Quand il eut fait quelques tours dans l'assemblée, il prit la parole et dit qu'à son avis la mort de la vieille femme venait de ce qu'elle avait mangé des patates pelées avec le couteau d'un blanc, après qu'on s'en était servi pour conper des jones destinés à réparer une maison; pour ce motif, il pensait que le blanc auquel le couteau appartenait devait être immolé, ce qui serait un grand honneur à la mémoire de la femme décédée. Plusieurs des autres chefs donnèrent leur assentiment à cette proposition, et il parut qu'elle allait être adoptée par le conseil. Pendant ce temps, mon compagnon tremblait de tout son corps, et la peur lui ravit la parole. Alors je m'avançai au milieu du cercle et je leur représentai que si l'homme blanc avait mal fait de prêter son couteau à l'esclave, c'était uniquement par ignorance des coutumes du pays. En même temps je m'approchai d'Emaï pour lui adresser la parole et le supplier d'épargner les jours de mon compagnon, mais il ne bougea pas de l'endroit où il était assis, et continua de pleurer la perte de sa mère, sans me répondre, ni paraître faire attention à ce que je disais. Tandis que je lui parlais, le chef aux plumes blanches s'avança vers mon camarade, et l'assomma d'un coup de

son *mere* sur la tête. Du reste, Emaï ne voulut pas permettre qu'on le mangeât, bien que je n'aie pu connaître quel fut pour cela son motif. En conséquence, les esclaves ayant creusé un tombeau pour lui, il fut enterré d'après mes instructions. Quant au cadavre de la vieille femme, il fut enveloppé dans plusieurs nattes et emporté par Emaï et le docteur, sans qu'il fût permis à personne de les suivre. J'appris cependant qu'ils l'avaient porté dans un bois du voisinage, et qu'ils l'y avaient enterré. Ensuite de cela, les étrangers quittèrent tous notre village et s'en retournèrent chacun chez eux. Environ trois mois après, le corps de la femme fut relevé et porté au bord de la rivière, où les os furent nettoyés et lavés, puis renfermés dans une caisse préparée pour cet emploi. La caisse fut ensuite attachée au sommet d'un poteau, à l'endroit où le corps avait d'abord été déposé. Cet espace fut entouré d'une palissade de trente pieds de circonférence environ, et l'on y planta une figure de bois pour annoncer que ce terrain était taboué ou sacré, et que l'accès de cette enceinte était interdit à qui que ce fût. Tel est, à la Nouvelle-Zélande, la manière régulière d'enterrer tous ceux qui appartiennent à la famille d'un chef. Quand un esclave meurt, on creuse un trou et le corps y est jeté sans aucune cérémonie. Dans la suite, jamais il n'est déterré, et l'on n'y fait aucune attention. Ils ne mangent jamais ceux qui meurent de maladie ou de mort naturelle. •

Ainsi, demeuré seul parmi ces sauvages, et sachant par le meurtre de son camarade combien sa propre existence était précaire, exposé comme il l'était à tout moment à se trouver en butte à leur fantasque cruauté, Rutherford, comme on peut bien l'imaginer, dut trouver sa captivité de jour en jour plus insupportable. Un des plus grands désagrémens qu'il eut à éprouver, provint de l'usure de ses vêtemens : il les rapiéça comme il put pendant quelque temps, mais au bout de trois ans environ de séjour dans le pays, ils se trouvèrent tout-à-fait hors de service. Alors tout ce qu'il eut pour s'habiller se borna à une natte blanche en lin, que le chef lui donna ; elle

lui couvrait les épaules et tombait jusqu'aux genoux. Ce fut là, dit-il, son unique vêtement, et il fut obligé d'aller nu-tête et nu-pieds, car il n'avait ni chapeau, ni souliers, ni bas. Sa vie, d'ailleurs, semble avoir été semée de peu d'incidens dignes d'être cités; et nous sommes porté à croire qu'il passa généralement son temps à chasser et à pêcher, comme auparavant. Durant les seize premiers mois de sa résidence dans le village, il tint compte des jours au moyen de coches sur un bâton; mais quand il fut obligé par la suite de voyager avec les chefs, il négligea ce moyen de noter le cours du temps.

A la fin, il arriva un jour, dit son Journal, que tandis que nous étions tous rassemblés pour prendre part à un festin dans le village, Emaï me fit approcher de lui, en présence de plusieurs autres chefs; et, après leur avoir parlé de mon activité à la chasse et à la pêche, il termina en leur disant qu'il désirait m'élever au rang de chef, si je voulais y consentir, ce que je fis sur-le-champ. Alors mes chercheurs furent coupés par devant avec une coquille d'huitre, comme l'étaient ceux des chefs. Plusieurs chefs me firent présent de quelques nattes, et promirent de m'envoyer le lendemain quelques cochons. De ce moment je revêtis une patte enduite d'huile et de rouge d'ocre, semblable à celles que portaient les autres chefs. J'eus aussi la tête et le visage barbouillés de la même composition par la fille d'un chef, qui m'était entièrement étrangère. Je reçus en même temps un beau *mere* en pierre, que je portai ensuite constamment avec moi. Emaï m'invita à prendre deux ou trois femmes, attendu que c'est la coutume des chefs d'en prendre autant qu'il leur est agréable, et je consentis à en prendre deux. Environ soixante femmes furent amenées devant moi; aucune ne me plut, et je ne choisis aucune d'elles. Alors Emaï me dit que j'étais taboué pour trois jours, et qu'à l'expiration de ce terme il me conduirait au camp de son frère, où je pourrais trouver quantité de femmes qui me plairaient. En conséquence, au jour fixé nous allâmes chez son frère, où l'on nous présenta plusieurs femmes; mais ayant jeté les yeux

sur les deux filles d'Emaï, qui nous avaient suivis et étaient assises sur l'herbe, je m'approchai de l'aînée et lui dis que je la choisissais. Aussitôt elle poussa des cris et s'enfuit; mais deux des naturels ayant jeté leurs nattes la poursuivirent et la ramenèrent bientôt. D'après l'ordre d'Emaï, j'allai à elle et m'emparai de sa main. Les deux naturels la lâchèrent, et elle me suivit tranquillement vers son père, la tête penchée vers la terre et ne cessant de rire. Alors Emaï appela son autre fille, qui vint aussi en riant; et il m'invita à les prendre toutes les deux. Je me tournai vers elles et leur demandai si elles consentaient à venir avec moi; elles répondirent toutes les deux *ia pea*, c'est-à-dire oui, ou j'y consens. Emaï leur signifia qu'elles étaient tabouées pour moi et nous ordonna de retourner tous trois ensemble à la maison, ce que nous fîmes, accompagnés par plusieurs naturels. Nous n'étions que depuis quelques minutes au village, quand Emaï et son frère y arrivèrent aussi; le soir Emaï donna une grande fête au peuple.

• Durant la plus grande partie de la nuit, les femmes ne cessèrent d'exécuter une danse nommée *kani-kani*, et qui n'a guère lieu que quand elles sont rassemblées par troupes nombreuses. Lorsqu'elles l'exécutent, elles se tiennent toutes sur un rang, et plusieurs d'entre elles agitent des mouquets sur leurs têtes. Leurs mouvemens sont accompagnés par le chant de plusieurs hommes; car il n'y a aucune espèce de musique en ce pays.

• La plus âgée de mes femmes se nommait Eahou, et la plus jeune Epeka. Elles étaient toutes deux jolies, douces et d'un bon caractère. Désormais j'étais obligé de manger avec elles en plein air; car elles n'eussent pas consenti à prendre leurs repas sous le toit de ma maison; c'eût été contraire aux usages du pays. Quand je devais m'absenter pour un certain temps, j'avais coutume d'emmener Epeka avec moi, et de laisser Eahou à la maison. Les femmes des chefs, à la Nouvelle-Zélande, ne sont jamais jalouses les unes des autres;

elles vivent au contraire ensemble dans une grande union. La seule distinction qui règne parmi elles, est que la plus âgée est toujours considérée comme la première femme. Dans le cas du mariage, il n'y a pas d'autre cérémonie que celle que j'ai mentionnée. Tout enfant issu d'une femme esclave est esclave comme la mère, quand même le père serait un chef. Une femme surprise en adultère est sur-le-champ mise à mort. Plusieurs chefs prennent des femmes parmi leurs esclaves; mais quiconque épouse une femme esclave peut être impunément dépouillé, tandis que celui qui prend une femme dans la famille d'un chef est à l'abri de toute espèce de pillage; car les naturels n'oseraient piller une personne de ce rang. A l'égard des vols ordinaires, la coutume est que si celui qui a dérobé quelque chose peut le tenir caché durant trois jours, l'objet volé devient alors sa propriété; et le seul moyen qu'ait l'offensé d'obtenir satisfaction est de voler à son tour le voleur. Si le vol est découvert dans le délai des trois jours, le voleur doit restituer l'objet dérobé; mais dans ce cas même, il reste impuni. Bien que les chefs soient à l'abri de toute déprédation de la part de leurs inférieurs, ils se livrent souvent au pillage les uns envers les autres, ce qui occasionne parmi eux des guerres fréquentes.

• Tous les naturels, dit Rutherford, sont assaillis de vermines qui habitent dans leurs cheveux et se nichent aussi dans leurs nattes. Leur manière de les détruire est d'allumer un grand feu, d'y jeter une quantité de broussailles vertes et d'étendre leurs nattes au-dessus. La fumée oblige la vermine à se réfugier à la surface; les femmes s'empressent alors de donner la chasse à ces insectes avec leurs deux mains et les dévorent de grand cœur. Quelquefois deux ou trois femmes s'occupent de cette chasse sur une même natte.

• Les Nouveaux-Zélandais préparent leur poisson en le trempant plusieurs fois dans l'eau salée, et le faisant sécher au soleil. Ils font d'abord cuire, suivant leur coutume, les grands coquillages, puis les retirent de leurs coquilles, les at-

tachent ensemble et les font sécher à la fumée ; ainsi préparés, ils se mangent comme du vieux fromage, et peuvent se garder des années. Les koumaras ou patates donees sont aussi préparées de la même manière, et alors on les mange comme du pain d'épice. Les naturels ramassent leurs pommes de terre dans des corbeilles faites en feuilles de lin vert, et les conservent ainsi tout l'hiver. Du reste, il y a trois mois de l'année où les naturels ne se nourrissent guère que de navets, et à peine boivent-ils durant tout ce temps. »

Rutherford nous donne quelques détails sur un voyage qu'il fit un jour avec le chef Emaï. « Je pris, dit-il, ma femme Epeka avec moi ; nous étions accompagnés par environ vingt femmes esclaves pour porter nos provisions ; chacune d'elles, outre la provision nécessaire à sa propre consommation, portait sur ses épaules environ trente livres de patates, et conduisait devant elle en même temps un cochon qu'elle tenait par une corde attachée aux jambes de devant de l'animal. Les hommes ne voyagent jamais sans leurs armes. Notre marche avait lieu tantôt par eau et tantôt par terre ; en continuant de cette manière, au bout d'un mois environ, nous arrivâmes dans un endroit nommé Tara-Nake, sur la côte du détroit de Cook, où nous fûmes reçus par Otako, chef puissant qui était venu des environs du cap Snd. Dans cette rencontre nous nous saluâmes les uns les autres de la manière accoutumée en faisant toucher nos nez, et il y eut aussi, comme de coutume, beaucoup de cris et de gémissemens. Là je vis un Anglais nommé James Mowry, qui me dit avoir été jadis mousse à bord d'un navire appelé *le Sidney-Cove*. Ce navire avait touché près le cap Snd lorsque l'équipage d'un canot dont il faisait partie fut envoyé à terre pour commercer avec les naturels. Les Anglais furent bientôt attaqués et tous massacrés, lui seul excepté ; il dut son salut à sa jeunesse et à la protection de la fille d'Otako qu'il épousa par la suite. Il y avait à cette époque huit ans qu'il se trouvait dans le pays, et il s'était si bien habitué aux coutumes et à la manière de vivre des naturels, qu'il avait résolu de ne

jamais les quitter. Il était âgé de vingt-quatre ans, joli garçon, d'une taille moyenne, et il avait été bien tatoué. Mowry avait été aussi proclamé chef, et avait souvent accompagné les naturels dans leurs combats. Il parlait leur idiôme, et avait perdu en partie l'usage de sa propre langue. Il me dit qu'il avait su la prise de notre navire, et il me donna des détails sur la mort de Smith et de Watson, deux de mes infortunés compagnons; à mon tour je lui racontai mon histoire et les aventures qui m'étaient arrivées.

« Le village de Tara-Nake est situé au bord de la mer; les manières et les coutumes des habitans y sont les mêmes que dans les autres parties de l'île. Nous y restâmes six semaines; et pendant ce temps je guettaï attentivement les navires qui pourraient passer par le détroit; mais je n'eus jamais le bonheur d'en apercevoir un seul. Du reste, j'avais soin de cacher mes intentions à Mowry, car il était trop attaché aux naturels pour que je pusse me fier à lui.

« En quittant Tara-Nake, nous fîmes route le long de la côte; après un voyage de six semaines nous arrivâmes au cap Est, où nous rencontrâmes un grand chef, nommé Pomare, et appartenant à la baie des Iles. Il nous dit qu'il résidait dans le voisinage de M. Kendall le missionnaire. Il avait environ cinq cents guerriers avec lui et plusieurs pirogues de guerre, dans l'une desquelles je remarquai un coffre qui portait le nom du capitaine Brin, du navire de la mer du Sud *Asp*. Ses gens avaient aussi avec eux bon nombre de mousquets avec des canons polis, quelques petits barils de poudre et une grande quantité de patates et de nattes de lin. Ils avaient pillé et massacré presque tous les peuples qui habitent entre le cap Est et la rivière Tamise, et tout le pays tremblait au nom de Pomare. Ce guerrier fameux nous montra les têtes de plusieurs des chefs qu'il avait tués dans cette expédition, et il avait, disait-il, l'intention de les rapporter avec lui à la baie des Iles, afin de les vendre pour de la poudre à canon aux navires qui touchaient en cet endroit. Ce chef et ses compagnons ayant pris

congé de nous et fait voile avec leurs pirogues, nous quittâmes aussi le cap Est le jour suivant, et continuâmes notre route pour revenir chez nous, marchant tout le jour, et la nuit campant dans les bois, où nous dormions à l'entour de grands feux et à l'abri des branches d'arbres. Ce fut ainsi que nous arrivâmes au bout de quatre jours dans notre village, où je fus reçu avec beaucoup d'allégresse par Esbou, l'aînée de mes deux femmes. J'étais bien fatigué de mon voyage, ainsi que mon autre femme Eprka qui m'avait accompagné. »

Pour préparer les têtes humaines, suivant Rutherford, on vide d'abord entièrement la cervelle, et on arrache la langue et les yeux, puis les narines et l'intérieur du crâne sont bourrés de lin. A l'endroit où la tête a été séparée du corps, la peau du cou est réunie comme l'ouverture d'une bourse, en laissant un espace assez grand pour y faire entrer la main. Puis on l'enveloppe dans un paquet de feuilles vertes, et dans cet état on l'expose au feu jusqu'à ce que l'humidité en soit bien évaporée; après quoi on rejette les feuilles et on laisse la tête suspendue à la fumée, de manière à donner à la chair une consistance dure et coriace. Les cheveux et les dents restent en place, et le tatouage de la figure demeure tout aussi net que dans l'état de vie. Ainsi préparées, ces têtes peuvent se conserver toujours si on les tient au sec. Il paraît, en effet, que par cette exposition à un feu de bois ces têtes sont imprégnées d'acide pyroligneux, et c'est ce qui les met désormais à l'abri de toute décomposition.

Durant un certain temps après son retour du détroit de Cook, l'existence de Rutherford paraît n'avoir offert aucun événement remarquable. » A la fin, dit-il, un jour il arriva d'un village voisin un messenger qui annonça que tous les chefs à plusieurs milles à la ronde allaient sous trois jours se mettre en route pour un endroit nommé Kai-Para, près de la source de la rivière Tamise, et distant de deux cents milles environ de notre village. Ce messenger apportait aussi une demande de la part des autres chefs pour Emai, qui le priaient de se joindre à

eux avec ses guerriers. Il répondit qu'il se rallierait à eux à Kaï-Para dans le temps indiqué. Nous comprîmes que nous allions combattre à Kaï-Para contre un certain nombre de chefs de la baie des Iles et de la rivière Tamise, en vertu d'une convention arrêtée avec les chefs de notre voisinage. En conséquence tout fut préparé pour notre voyage aussi promptement qu'il fut possible : les femmes s'occupèrent sur-le-champ de fabriquer une grande quantité de corbeilles neuves pour transporter nos provisions. Dans ces sortes d'expéditions, chaque guerrier doit se procurer ses armes, ses munitions, ses provisions et les esclaves nécessaires pour les porter. D'un autre côté, le butin que fait chaque famille est pour son propre compte, et elle ne doit au chef que ce qu'elle juge convenable de lui accorder. Les esclaves ne sont point forcés de combattre, bien que dans la mêlée ils accourent souvent au secours de leurs maîtres.

• Quand le jour de notre départ fut arrivé, je me mis en marche avec le reste de l'armée, muni de mon *mere*, d'une paire de pistolets, d'un fusil de chasse à deux coups, de poudre, de balles, et d'une grande quantité de plomb à canard, que j'emportai pour tuer du gibier le long du chemin. J'étais accompagné par ma femme Epeka, qui portait trois nattes neuves pour nous servir de lit; ces nattes avaient été fabriquées par Eshou durant notre voyage à Tara-Nake. Les guerriers et les esclaves qui marchaient avec nous montaient en tout à cinq cents personnes environ; mais à mesure que les esclaves étaient débarrassés des provisions qu'ils portaient, on les renvoyait à la maison, attendu qu'on n'en avait plus besoin. Dans le voyage, si nous arrivions dans un village ami, nous y passions la nuit, sinon nous campions dans les bois. Quand les provisions que nous avions apportées avec nous furent toutes consommées, il nous fallut en dérober partout où nous pouvions en trouver. Notre voyage, eu égard à la saison pluvieuse qui régnait alors, fut plus pénible que de coutume. Nous employâmes cinq semaines pour atteindre Kaï-Para, où nous

trouvâmes environ onze cents autres naturels campés au bord d'une rivière. A notre arrivée, des cabanes furent sur-le-champ construites pour notre troupe, et il y en eut une destinée pour moi et ma femme. On nous désigna aussi deux femmes esclaves pour arracher les racines de fongère, ramasser les coquilles et pêcher le poisson pour notre nourriture, car ce fut là nos seules provisions durant tout notre séjour en cet endroit, excepté quand j'allais de temps en temps au bois pour y tirer quelques pigeons ou un cochon sauvage.

• Du côté opposé de la rivière, qui avait au moins un demi-mille de large, et qui pourtant n'avait pas plus de quatre pieds de profondeur, étaient campés environ quatre cents ennemis qui attendaient des renforts. En attendant, des courriers se rendaient continuellement d'une armée à l'autre pour porter des messages concernant la guerre. L'un d'eux nous apprit qu'il y avait dans son parti un homme blanc qui avait entendu parler de moi et désirait me voir; il ajouta que les chefs qui désiraient aussi me voir me donneraient la permission de traverser la rivière pour me rendre près du blanc, et que je pourrais ensuite m'en retourner sans être inquiété, si je le jugeais convenable. En conséquence, du consentement d'Emaï, je traversai la rivière; mais on ne me permit point d'aller en armes, ni même de mener ma femme avec moi. Quand j'arrivai sur le bord opposé, plusieurs des chefs vinrent me saluer à la manière ordinaire, en appliquant leur nez contre le mien, puis j'allai m'asseoir au milieu d'eux, à côté de l'homme blanc, qui me dit que son nom était John Mawman, qu'il était originaire de Port-Jackson, et qu'il avait déserté du *Tees*, corvette de guerre, tandis qu'elle était mouillée dans cette île. Depuis ce moment il s'était réuni aux naturels, et il vivait maintenant chez un chef nommé Rau-Mate, dont il avait épousé la fille, et qui résidait dans un lieu nommé Sbouki-Anga, sur la côte occidentale, à cinquante milles de la baie des Îles. Il me raconta qu'il était peu de temps auparavant à la baie des Îles, et qu'il avait vu plusieurs des missionnaires anglais. Il me

dit ainsi qu'il avait appris que ces naturels avaient dernièrement pris un navire dans un endroit nommé Wangarua, qu'ils l'avaient pillé et l'avaient ensuite laissé aller en dérive; mais que l'équipage s'était échappé dans les embarcations et avait repris le large. C'est à ce même endroit que l'équipage du navire *le Boyd* fut massacré quelques années auparavant.

• Tandis que je me trouvais avec ces gens, on amena un esclave devant un des chefs; sur-le-champ celui-ci se leva, frappa l'esclave avec son *mere* et le tua. Ce *mere* était différent des autres, car il était d'acier. Le cœur fut tiré du corps de l'esclave aussitôt qu'il expira, et fut sur-le-champ dévoré par le chef qui l'avait tué. Je demandai quel était ce chef, et l'on m'apprit qu'il se nommait Shongui; c'était un des deux chefs qui avaient été en Angleterre, et qui avaient été présentés en ce pays à plusieurs personnes de distinction, dont Shongui avait reçu plusieurs présents de prix, entre autres un fusil à deux coups et une armure complète, qu'il avait par la suite portée dans plusieurs batailles. Sa raison, me dit-on, pour tuer cet esclave qui lui appartenait, était qu'il avait volé cette armure et qu'il s'enfuyait avec elle à l'ennemi, quand il fut arrêté par un détachement campé sur la lisière du camp. Ça été le seul exemple de vol que j'aie jamais vu puni à la Nouvelle-Zélande. Quoique Shongui ait habité deux ans parmi les Européens, je le considère encore comme un des plus féroces cannibales de son pays. Il protège les missionnaires qui viennent sur son territoire, uniquement pour ce qu'il peut retirer d'eux.

• Je revins vers mon parti. Le lendemain matin, de bonne heure, l'ennemi se retira à la distance de deux milles de la rivière; alors les gens de notre parti jetèrent sur-le-champ leurs nattes et se mirent sous les armes. Les deux armées ensemble possédaient environ deux mille fusils, qui avaient été principalement achetés des navires anglais et américains de la mer du Sud, qui touchent à l'île. Nous traversâmes la rivière; arrivés vers le côté opposé, je m'établis sur un petit tertre à un quart

de mille de l'endroit où notre tronpe fit halte; de sorte que j'avais de là une vue complète de l'engagement. Je ne fus point requis de combattre moi-même, mais je chargeai mon fusil à deux coups, et, muni de cette arme, je restai à mon poste avec ma femme et les deux filles esclaves assises à mes pieds. Alors le commandant en chef de chaque armée s'avança de quelques verges, et chacun se plaçant en face de ses troupes, entonna le chant guerrier. Quand il fut terminé, les deux troupes exécutèrent la danse de guerre, et chantèrent en même temps, d'une voix aussi forte qu'il leur était possible, en brandissant leurs armes en l'air. La danse achevée, chaque armée se forma sur une ligne de deux hommes d'épaisseur, tandis que les femmes et les enfans se tenaient à dix verges environ de l'arrière. Alors les deux corps s'avancèrent à une centaine de verges l'un de l'autre, et là ils déchargèrent leurs mousquets. Un petit nombre d'entre eux, pour faire feu, porta l'arme à l'épaule, mais pour la plupart ils tenaient simplement le fusil à la position de la charge. Ils ne tirèrent qu'une seule fois; ensuite jetant leurs mousquets derrière eux, où ils furent ramassés par les femmes et les enfans, ils tirèrent leurs *mere* et leurs *casse-têtes* de leurs ceintures; puis, tous ensemble, entonnant le chant de guerre de la manière la plus lugubre, les deux partis en vinrent aux mains. De la main gauche ils saisissaient leur ennemi aux *ebevenx*, tandis qu'ils cherchaient à lui couper la tête avec la main droite. Pendant ce temps, les femmes et les enfans les suivaient de près en poussant les cris les plus affreux que j'eusse jamais entendus. Ces derniers recevaient des mains des guerriers les têtes de ceux qui avaient succombé aussitôt qu'elles étaient tranchées, et ceux-ci couraient s'emparer ensuite des cadavres au travers des ennemis; mais il arrivait souvent qu'ils s'emparaient de corps qui n'avaient point appartenu aux têtes qu'ils avaient coupées. La mêlée ne durait que depuis quelques minutes quand l'ennemi commença à battre en retraite, et fut poursuivi par nos gens au travers des bois; quelques-uns des ennemis,

daus leur fuite, traversèrent la colline où je me trouvais, et l'un d'eux, en passant, me lança un dard barbelé qui m'atteignit en dedans de la cuisse gauche. Deux femmes le retirèrent au moyen d'une incision qu'elles firent tout autour avec une écaille d'huitre; l'opération laissa une plaie de la largeur d'une coupe à thé ordinaire, et quand elle fut terminée, je fus transporté au travers de la rivière, sur le dos d'une femme, jusqu'à ma cabane; là, ma femme appliqua sur la blessure quelques herbes fraîches qui sur-le-champ arrêterent l'effusion du sang, et rendirent la douleur beaucoup moins violente.

• Bientôt nos gens revinrent victorieux, ramenant avec eux plusieurs prisonniers. Tous ceux qui sont pris dans les combats, chefs ou non, deviennent les esclaves de ceux qui les ont pris. Un de nos chefs avait été tué d'un coup de fusil par Shongui, son corps fut rapporté et déposé sur des nattes devant les cabanes. Vingt têtes furent plantées sur de longues lances autour de nos maisons, et un nombre presque double de cadavres furent placés sur les foyers pour les faire cuire suivant la coutume. Notre armée ne cessa de danser et de chanter toute la nuit, et le lendemain il y eut un grand festin, dont les corps des tués et la racine de fougère firent les frais, pour célébrer la victoire que nous avions remportée. Le nom du chef dont le corps était déposé devant nos cabanes était Wana; c'était un de ceux qui avaient pris part à l'enlèvement de notre navire. Son corps fut ensuite découpé en plusieurs morceaux, et emballé dans des corbeilles recouvertes de nattes noires, et mises à part dans une des pirogues pour être transportées avec nous le long de la rivière. Outre Wana, il y eut encore cinq autres chefs tués de notre côté, savoir : Nene, Wari, Tome-Toui, Ware-Oumou et Rau. Du côté opposé, trois chefs furent tués, savoir : Charlaï, le fils aîné de Shongui, et deux fils de Moudi-Wai, chef puissant du Shouki-Anga. Leurs têtes furent rapportées par nos gens comme des trophées de la guerre, et préparées à l'ordinaire.

• Nous quittâmes Kai-Para sur un grand nombre de pirogues, et nous descendîmes la rivière jusqu'à un endroit nommé Shouraki, où résidait la mère d'un des chefs qui avaient été tués. Quand nous arrivâmes en vue de cette place, toutes les pirogues se réunirent et les guerriers qui les montaient entonnèrent l'hymne funéraire. Durant ce temps, plusieurs des côtes vis-à-vis de nous furent couverts de femmes et d'enfants dont le visage était barbouillé d'ocre et la tête ornée de plumes blanches, et qui agitaient leurs nattes en l'air, en criant de toutes leurs forces : *Aire maï, Aire maï* ; c'est le salut par lequel ils accueillent les étrangers chez eux. Quand le chant funéraire fut terminé, nous débarquâmes de nos pirogues que nous hélâmes à terre, et tous nos hommes complètement nus exécutèrent une danse; puis ils furent accueillis par une autre troupe de guerriers qui arriva de derrière la colline, et ils figurèrent ensemble un simulacre de combat qui dura vingt minutes environ. Ensuite les deux bandes allèrent s'asseoir autour de la maison qui appartenait au chef du village, et devant cette maison l'on plaça les corbeilles qui renfermaient le corps mort. On les ouvrit toutes, et la tête ayant été retirée et ornée de plumes, fut placée au-dessus de l'une de ces corbeilles, tandis que les autres têtes qui avaient été enlevées dans le combat furent plantées sur de longues lances, en diverses parties du village. Pendant ce temps, la mère du chef qui avait péri se tenait sur le toit de la maison, tournant continuellement la tête, se tordant les mains et poussant des cris sur la perte de son fils.

• Le corps mort ayant été peu de jours après enterré avec les cérémonies accoutumées, nous nous préparâmes tous à nous en retourner chez nous. Shouraki est un des endroits les plus délicieux de la Nouvelle-Zélande, et j'y ai observé plus de terres cultivées qu'en aucun autre pays. Tandis que je m'y trouvais, je vis une esclave manger une partie de son propre enfant, qui avait été tué par le chef son maître. J'ai en connaissance de plusieurs exemples où des femmes de la Nouvelle-

Zélande avaient mangé leurs enfans aussitôt qu'ils étaient nés.

• Leurs pirogues, dit Rutherford, sont construites avec des pins de la plus grande dimension; ces pièces de bois qui ont généralement quarante à cinquante pieds de long, sont creusées dans toute leur étendue, alongées à chaque extrémité par d'autres pièces de bois de huit pieds de long et exhaussées de chaque côté par des planches de deux pieds de largeur. Ces pirogues portent une figure à l'avant, et leur arrière s'élève de près de dix pieds au-dessus de l'eau; cette partie est bien sculptée, ainsi que la figure de devant et tout le corps de la pirogue. Les côtés sont ornés de morceaux de nacre incrustés dans les bas-reliefs, et au-dessus règne un cordon de plumes. Dans l'intérieur et dans toute la longueur de chaque pirogue sont des bancs où deux hommes peuvent s'asseoir de front. Ces embarcations arment environ cinquante pagaies de chaque bord, et plusieurs d'entre elles portent jusqu'à deux cents personnes. Quand ces naturels pagaient, le chef se tient debout et les anime par une chanson à laquelle ils se joignent en chœur. Ces pirogues roulent beaucoup et peuvent filer jusqu'à sept nœuds; leurs voiles sont des nattes en paille et taillées dans la forme de voiles latines. Les naturels font leur cuisine à bord de ces pirogues, mais ils descendent toujours à terre pour manger. Ils s'avancent souvent jusqu'à trois ou quatre cents milles le long de la côte. »

Maintenant nous avons rapporté toutes les aventures que Rutherford s'est rappelé lui être arrivées durant sa résidence à la Nouvelle-Zélande, et il ne nous reste plus qu'à raconter la manière dont il s'échappa à la fin de ce pays. C'est ce que nous allons faire dans ses propres termes.

• Peu de jours après notre retour du Shouraki, nous fûmes alarmés à l'aspect de plusieurs colonnes de fumée qui se montraient sur diverses montagnes; les naturels couraient aussi de tous côtés dans le village, en criant : *Kai-pouke*, ce qui signifiait qu'un navire était sur la côte. A cette nouvelle, je fus ravi de joie; de concert avec plusieurs guerriers et suivis par une troupe d'esclaves chargés de nattes et de patates et condui-

sant devant eux des cochons pour vendre aux gens du navire, Emaï et moi sur-le-champ nous nous mîmes en route pour Toko-Malou ; en deux jours nous arrivâmes en cet endroit, malheureux théâtre du désastre de notre bâtiment et de son équipage, dans la journée du 7 mars 1846. Je ne tardai pas à distinguer le navire à vingt milles environ de la côte, car le vent qui soufflait avec force de terre l'empêchait d'en approcher. En attendant, comme la nuit arrivait, nous campâmes et nous nous mîmes à souper. Je remarquai que plusieurs des habitans portaient encore au cou et aux poignets plusieurs des bagatelles qu'ils avaient volées à bord du navire. Comme Emaï et moi soupions ensemble, un esclave vint avec une corbeille neuve qu'il plaça devant moi, en disant que c'était un présent de la part de son maître. Je lui demandai ce qu'il y avait dans la corbeille, et il m'apprit que c'était un morceau de la enise d'une jeune esclave que l'on avait tuée trois jours auparavant. Je lui ordonnai d'ouvrir la corbeille, ce qu'il fit, et cette viande avait tout-à-fait l'apparence d'une pièce de porc qui avait été cuite au four. J'en fis présent à Emaï qui la partagea entre les chefs.

Les chefs tinrent conseil et décidèrent que, si le navire entrait dans la baie, ils s'en empareraient et massacreraient l'équipage. Le lendemain matin il parut bien plus près de terre qu'il ne l'était la veille ; mais les chefs craignaient encore qu'il ne vînt point au mouillage ; en conséquence ils résolurent de m'envoyer à bord pour l'attirer vers la côte, et je promis d'agir suivant leurs désirs. J'étais alors revêtu d'un manteau de plumes, d'une ceinture, d'un turban, et armé d'une hache de combat dont la lance était fabriquée avec une pierre assez semblable à du verre vert, mais si dure qu'elle pouvait résister au coup le plus violent du meilleur acier ; la poignée était d'un bois noir, dur, joliment sculpté et orné de plumes. Dans ce costume je m'embarquai dans une pirogue, accompagné par le fils d'un des chefs et par quatre esclaves. Quand nous fûmes arrivés le long du bâtiment, qui se trouva être un brick amé-

riesin , commandé par le capitaine Jackson , employé à commercer au travers des îles de la mer du Sud et destiné en ce moment pour la côte de la Californie , je montai sur-le-champ à bord et me présentai au capitaine qui , en me voyant , s'écria aussitôt : « Voilà un Nouveau-Zélandais blanc. » Je lui dis que je n'étais point un Nouveau-Zélandais , mais un Anglais ; alors il m'invita à descendre dans sa chambre où je lui fis le récit de mes aventures et de toutes mes infortunes. Je l'instruisis du danger auquel son navire serait exposé s'il mouillait dans cette partie de l'île ; et je l'engageai à reprendre le large le plus promptement possible , en le priant de m'embarquer avec lui , attendu que c'était la seule chance que j'eusse de me rencontrer de pouvoir m'échapper. Pendant ce temps , le fils du chef ayant commencé ses vols sur le navire , les hommes de l'équipage l'avaient attaché , l'avaient fouetté avec les araignées d'un de leurs bamaes , puis l'avaient renvoyé dans sa pirogue. Ils auraient aussi fouetté les autres , si je n'eusse intercedé pour eux , réfléchissant qu'il y avait peut-être encore quelques-uns de mes infortunés compagnons vivans , à terre , sur lesquels les naturels auraient pu se venger. Le capitaine consentit à me prendre à son bord , et la pirogue ayant été laissée en dérive , nous reprîmes le large. Pendant les seize premiers mois de mon séjour à la Nouvelle-Zélande , j'avais compté les jours au moyen de coches sur un bâton ; mais ensuite j'y avais renoncé. Je sus cependant que le jour que je fus emmené de l'île était le 9 janvier 1826 ; ainsi j'étais resté prisonnier chez ces sauvages dix ans entiers moins deux mois. »

Le capitaine Jackson donna ensuite à Rutherford tous les vêtemens dont il avait besoin , et celui-ci , en retour , lui fit présent de son costume national et de sa hache d'armes. Le navire se dirigea vers les îles de la Société , et mouilla à Taiti le 10 février. Là Rutherford entra au service du consul anglais , qui l'employa à scier du bois. Le 26 mars il fut marié à une femme de distinction qui se nommait , dit-il , Nowai-Roua , par M. Pritchard , l'un des missionnaires anglais. Tandis qu'il

résidait dans cette île, il fut aussi employé comme interprète par le capitaine Peachy (lisez Beechey), du sloop de guerre *le Blossom*, alors employé à l'exploration de ces îles. Du reste, brûlant du désir de revoir son pays natal, il embarqua le 6 janvier 1827 à bord du brick *Macquarie*, commandé par le capitaine Hunter, et destiné pour Port-Jackson. En prenant congé de sa femme et de ses amis, il leur fit la promesse de revenir dans l'île sous deux ans ; « promesse que j'ai l'intention de tenir, dit-il, si cela est en mon pouvoir, et je désire y terminer mes jours. » *Le Macquarie* atteignit Port-Jackson le 19 février, et Rutherford raconte qu'il y rencontra une jeune femme qui avait été sauvée du massacre du *Boyd*, et qui lui fit le récit de cette catastrophe. C'était probablement la fille de la femme que M. Berry transporta à Lima. Il trouva aussi à Port-Jackson deux navires prêts à opérer leur retour en Angleterre, avec une réunion de personnes qui avaient tenté de former un établissement à la Nouvelle-Zélande, mais qui avaient été contraintes de renoncer à ce projet, à ce qu'il comprit, par la conduite perfide des naturels. Il s'embarqua à bord du *Sydney-Packet*, commandé par le capitaine Taylor, qui toucha d'abord à *Hobart-Town*, sur la terre de Van-Diemen, et, après un séjour de quinze jours environ, fit voile pour Rio-Janeiro. A son arrivée dans cette ville, il entra au service d'un M. Harris, Hollandais. M. Harris, ayant appris son histoire, le présenta à l'empereur Don Pédro, qui lui fit plusieurs questions par un interprète, et lui fit présent de quatre-vingts dollars. Il lui offrit aussi de l'emploi dans sa marine ; mais Rutherford refusa, préférant retourner en Angleterre sur la frégate *Blanche*, alors sur le point de mettre à la voile, et sur laquelle il obtint un passage à la recommandation du consul anglais. A l'arrivée du navire à Spithead, il le quitta sur-le-champ, et se rendit à Manchester, sa ville natale, qu'il n'avait pas revue depuis la première fois qu'il s'était embarqué en l'année 1806.

Depuis son retour en Angleterre, Rutherford gagnait parfois son entretien en accompagnant une caravane ambulante

de curiosités, en montrant son tatouage, et racontant quelque partie de ses aventures extraordinaires. L'éditeur de ce volume eut plusieurs entretiens avec lui, en janvier 1829, quand il se laissait montrer à Londres. C'était évidemment un homme d'une grande intelligence, et doué d'un véritable talent d'observation. Il repassa son journal entier avec beaucoup de soin, en expliquant les passages difficiles, et communiquant certains détails dont nous avons profité dans le cours de cette narration. Ses manières étaient douces et polies : il aimait les enfans, et se plaisait à leur expliquer les causes de sa singulière apparence; c'était aussi un homme très-sobre d'habitude. Il souriait à l'idée de voir ses aventures publiées, et fut charmé qu'on fit son portrait, quoiqu'il fût bien pénible pour lui de



poser devant l'artiste, avec le haut du corps découvert, dans un temps de gelée très-rigoureuse. En masse, il semblait avoir contracté beaucoup de la confiance du peuple avec lequel il avait si long-temps vécu, et il était en quelque sorte hors de son élément au milieu de la contrainte des relations sociales et des occupations monotones du peuple anglais. Il lui était fort pénible de se montrer pour de l'argent, et il ne s'y prêtait guère que pour acquérir une somme qui, jointe à ce qu'il avait reçu pour son manuscrit, lui permit de retourner à Taïti. Nous n'avons plus eu de nouvelles de lui depuis cette époque, et il est probable qu'il a réalisé ses projets. Il assurait qu'il ne balancerait point à aller à la Nouvelle-Zélande; que ses anciens compagnons en seraient très-volontiers qu'il avait été emmené de force; que, d'après la connaissance qu'on avait de leurs coutumes, on pourrait l'employer avec beaucoup de succès à commercer avec eux; et que s'il ramenait avec lui un forgeron et beaucoup de fer, il pourrait acquérir la plupart des productions les plus précieuses du pays, particulièrement l'écaille de tortue, qu'il considérerait comme l'objet le plus important pour une spéculation commerciale.

Histoire de Toupe-Koupa.

Ce fut au commencement de l'année 1826 que le docteur Traill reueontra Toupe-Koupa; il avait été appelé pour visiter ce sauvage, attaqué de la rongeole à Liverpool. M. Traill le trouva logé chez un capitaine Reynolds de l'*Urania*, navire marchand de la mer du Sud, appartenant à MM. Staniforth et Gosling de Londres, sur lequel il était venu de son pays natal. La manière dont ce sauvage se présenta au capitaine Reynolds est très-extraordinaire, et dénote vivement l'intrépidité et l'énergie de son caractère. Tandis que l'*Urania* naviguait au travers du détroit de Cook, qui divise en deux îles les terres qui constituent la Nouvelle-Zélande, on observa

trois grandes pirogues contenant ensemble soixante-dix à quatre-vingts naturels, qui faisaient voile pour le navire. Cela causa une vive alarme à l'équipage qui, du reste, se disposa à recevoir chaudement les sauvages, dans le cas où leurs intentions deviendraient hostiles. Quand la plus grande pirogue vint à approcher, un des naturels qui la montaient se tenait debout, et par signes, comme par quelques mots de mauvais anglais, il exprimait que son désir était d'être reçu à bord. Ce naturel était Toupe-Koupa. Sa requête fut rejetée par le capitaine Reynolds qui craignait quelque trahison ; mais lorsqu'il eut remarqué qu'il n'y avait point d'armes dans la pirogue, il la laissa accoster le navire. Alors le sauvage déterminé, quoique le capitaine s'obstinât encore à ne pas le recevoir, s'élança du milieu de ses compatriotes, et fut en un instant sur le pont. La première chose qu'il fit, après être monté à bord, fut d'ordonner aux pirogues de se retirer à une certaine distance. Son but était de montrer que ses intentions étaient entièrement pacifiques. Puis, par des signes non équivoques, il demanda au capitaine des armes à feu. Cette demande ayant été refusée, il annonça sur-le-champ le projet qu'il avait formé de se rendre, en dépit de toute résistance, en Angleterre. « Je vais en Europe, dit-il, pour voir le roi Georges. » Embarrassé de cette résolution, le capitaine, après avoir tenté en vain de lui persuader de rentrer dans sa pirogue, ordonna à la fin à trois de ses plus robustes matelots de le jeter par-dessus le bord. Il savait que tous les Nouveaux-Zélandais uagent fort bien, et les pirogues étaient encore à une petite distance. Mais Toupe devina son intention ; sur-le-champ se jetant tout de son long sur le pont, il s'accrocha à deux barres de fer avec tant de force, que, pour l'en détacher, il eût fallu employer une violence qui répugnait à l'humanité du capitaine Reynolds. Quand cette lutte eut cessé, le chef, car on ne pouvait plus douter que tel ne fût son rang, se sentant fermement établi à bord, annonça à ses gens dans les pirogues qu'il était en route pour l'Europe, et leur ordonna de retourner à terre. Ceux-ci

obéirent à l'instant. Durant quelques jours, le capitaine Reynolds fit diverses tentatives pour le débarquer sur différents points de la côte voisine, mais les vents l'empêchèrent d'effectuer cette résolution. Pour cette raison, voyant qu'il ne pouvait faire autrement, il renonça à l'espoir de se débarrasser de son hôte importun, et se décida à rendre son existence à bord du navire la plus douce possible. Peu à peu les manières du Nouveau-Zélandais lui concilièrent le respect et l'attachement des matelots, et ils étaient ensemble sur le pied le plus amical avant que le navire arrivât à Lima. A Monte-Video, il survint un incident qui rendit indissolubles les liens de l'amitié entre Toupe et le capitaine Reynolds. Celui-ci tomba à la mer, et eût péri sans l'intrépidité de Toupe. Ce naturel s'élança à la mer après lui, et l'ayant saisi au moment où il coulait, il le soutint d'une main sur l'eau, tandis qu'il nageait de l'autre, jusqu'à ce qu'on eût pu les découvrir du bord. Après cette aventure, l'attachement de Toupe et du capitaine Reynolds devint si fort, que le docteur Traill raconte qu'à Liverpool le premier semblait tout inquiet quand le capitaine restait absent une heure ou deux de plus que de coutume; et dans la crainte de voir son ami et protecteur s'éloigner de lui, il avait retiré le bagage du capitaine dans sa propre chambre. D'un autre côté, la conduite du capitaine Reynolds envers l'étranger, de l'entretien duquel il se trouvait ainsi chargé, était marquée par des soins et une bienveillance qui lui faisaient le plus grand bonheur. Bien qu'il fût sans emploi et que ses ressources fussent très-modiques, il les partageait avec son ami, et il avait constamment résisté avec fermeté aux propositions réitérées qu'on lui avait faites de montrer Toupe pour de l'argent. Dans le temps de sa maladie particulièrement, Toupe reçut les soins les plus attentifs du capitaine et de sa femme. Sans la présence presque continue du capitaine, le pauvre chef serait resté presque sans appui, même après son arrivée en ce pays; car bien qu'il pût comprendre quelques mots d'anglais, quand on lui parlait, il

n'avait pas acquis une connaissance suffisante de la langue pour pouvoir s'exprimer, même pour les besoins les plus ordinaires; et le capitaine Reynolds, qui conversait avec lui dans sa langue maternelle, lui était en conséquence essentiellement nécessaire comme interprète.

Quand le docteur Traill fut appelé près de Toupe, il le trouva, comme nous l'avons déjà dit, attaqué de la rougeole et assisté d'un chirurgien qui l'avait vacciné quelques jours auparavant. Des saignées et des vésicatoires appliqués à propos firent céder heureusement la maladie, et le malade fut bientôt complètement rétabli. Toupe resta à Liverpool quelques semaines après son rétablissement, et pendant ce temps il faisait de fréquentes visites au docteur Traill; ainsi ce *gentleman* eut les occasions les plus favorables d'observer son caractère et ses manières, et d'obtenir de très-précieux renseignemens touchant ses compatriotes.

Toupe-Koupa semblait être encore dans la fleur de l'âge, bien qu'au moment où il entreprit son aventureuse expédition il eût laissé son fils aîné, disait-il, à la tête de sa tribu pendant son absence. Sa figure était agréable et annonçait de l'intelligence, quoiqu'elle fût si bien tatouée qu'à peine y restait-il le moindre espace qui eût conservé sa couleur primitive. Qui plus est, toutes les parties de son corps étaient couvertes de ces dessins; ses bras nerveux et bien conformés étaient surtout sillonnés par un grand nombre de simples lignes noires, et ces lignes, disait-il, indiquaient le nombre des blessures qu'il avait reçues dans le combat. Son caractère était généralement doux et facile, mais il lui échappait parfois des boutades qui rappelaient l'humeur capricieuse et irritable du sauvage. Une fois, tandis qu'il se trouvait à bord, un matelot vigoureux l'insulta avec intention; aussitôt il s'élança sur cet homme, le saisit par le col et par la ceinture, et après l'avoir tenu quelques momens suspendu sur sa tête, il l'éteudit sur le pont avec une grande violence. Du reste, de pareils emportemens de sa part semblaient fort rares. En société ses manières étaient tout-à-

fait exemptes de gêne, et dénotaient cette aisance naturelle à un homme accoutumé à inspirer de la considération. Toutefois; pénétré de l'idée qu'il devait se conformer aux coutumes du pays où il se trouvait, il était constamment sur ses gardes pour observer la conduite de ceux qui l'environnaient, et généralement sa manière de les imiter était admirablement prompt et exempt de toute gaucherie. En prenant sa leçon, pour ainsi dire, son habitude était de tenir les yeux sur celui qu'il considérait comme la principale personne de la compagnie. A table, bien qu'il fût ordinairement servi le premier, à titre d'étranger; il ne commençait jamais à manger, surtout si le plat était nouveau pour lui, à moins qu'il ne vît les autres se servir de leur cuiller, ou de leur couteau et de leur fourchette. Il comprit bientôt l'usage des verres à laver les doigts et des serviettes; une fois il avala cependant l'eau des premiers, mais il ne retomba jamais dans la même erreur.

Le motif pour lequel Toupe avait entrepris le voyage extraordinaire, où il débuta d'une manière si déterminée, était le même qui dans ces dernières années attira en Angleterre plusieurs autres de ses compatriotes. Il venait, comme il en est convenu lui-même, pour se procurer une provision d'armes à feu. Aucun chef de la Nouvelle Zélande, parmi ceux dont il a été question jusqu'à ce jour, ne saurait lui être comparé sous le rapport du pouvoir et de l'importance, si nous devons en croire les détails qu'il a donnés sur l'étendue de ses domaines. Quand on lui montra son pays natal sur une carte, il le reconnut tout de suite; quand on lui demanda où était le terrain où il résidait, il représenta ses États comme embrassant toute la partie méridionale de l'île Nord, qui en serait détachée par une ligne tirée depuis la pointe de Sugar-Loaf, sur la côte de l'Ouest, jusqu'au cap Turn-Again sur la côte orientale; et cette étendue ne formerait guère moins du quart de l'île entière. Il déclarait que sa principale résidence était l'île Entry, située à peu de distance de la côte, sur la rive septentrionale du détroit de Cook, et presque en face de l'entrée

du canal de la Reine-Charlotte. Précisément vis-à-vis de cette petite île, un canal spacieux et profond pénètre, dit ce chef, fort avant dans les terres. Il décrivait aussi un autre canal, qui n'est pas tout-à-fait aussi étendu, et qui pénètre dans la terre située à l'Est, entre le cap Tera-Witi et le cap Palliser. Cette partie de la côte fut très-imparfaitement explorée par Cook qui, dans le fait, ne l'a guère figurée que par conjecture; et depuis ce temps on n'a eu aucun détail à cet égard. Toupe assurait que les bords de ces mers intérieures étaient couverts jusqu'au bord de l'eau de plus magnifiques de l'espèce du koudi.

Toupe avait été l'une des principales victimes dans le nombre de ceux qui avaient souffert des invasions de Shongui, lorsque ce chef belliqueux fut de retour d'Europe avec une ample provision d'armes, et des projets ambitieux de conquêtes qui ne tendaient à rien moins qu'à subjuguier l'île entière. La partie la plus voisine des domaines de Toupe n'est pas éloignée de moins de quatre cents milles de ceux de ce puissant et infatigable capitaine; en effet leurs États étaient séparés l'un de l'autre par la longueur presque entière de l'île. Aussi rien ne peut donner une idée plus exacte des projets de conquête de Shongui, que de montrer qu'elles l'avaient conduit à avoir pour ennemi un peuple séparé du sien par un intervalle aussi considérable. Cependant le récit de Toupe ne fait pas connaître si Shongui envahit effectivement son territoire; peut-être est-il plus naturel de supposer que, comme cela est ordinaire dans les guerres de ces peuples, ils convinrent d'en venir aux mains sur quelque pays intermédiaire, et de vider leur différend par les armes. Toupe, qui n'avait aucune idée des armes redoutables que son rival allait lui opposer, n'hésita pas un instant à accepter le cartel qui lui fut proposé. Quand même il eût été mieux instruit qu'il ne l'était de l'effet des armes à feu, les usages de la Nouvelle-Zélande ne lui eussent peut-être pas permis de refuser ce défi. Quoi qu'il en soit, les deux chefs se vinrent aux mains, et la défaite de Toupe eut

fut le résultat. Cet événement eut les conséquences les plus funestes pour cet infortuné chef. Poursuivant ses succès, Shongui chassa devant lui son rival vaincu, jusqu'à ce qu'il l'eût réduit à se réfugier avec un petit nombre de ses partisans dans un de ses p^{as} ou châteaux-forts. De cette citadelle, le misérable Toupe, parmi nombre d'atrocités exercées sur son peuple, fut soumis à l'horreur de voir deux de ses enfans taillés en pièces et dévorés sous ses yeux par son impitoyable vainqueur. Bien qu'il fût sans doute accoutumé aux scènes affreuses de barbarie, si ordinaires dans les guerres de ce pays, cette horrible scène avait fait sur son cœur une impression ineffaçable, et le souvenir de cet instant fatal semblait le poursuivre dans toutes les circonstances de sa vie. En Angleterre, il fut vivement ému la première fois qu'il vit un des fils du docteur Traill, petit garçon de quatre ans environ. Ayant pris l'enfant sur ses genoux, il se mit à l'embrasser et à pleurer; et quand on lui demanda le motif de son affliction, il répondit que cet enfant était précisément du même âge que l'un de ses fils qu'il avait vu tuer et manger; puis, d'un ton et d'un air qui annonçaient toute son émotion, il détailla la manière dont son enfant avait été égorgé. Sa figure prit une expression terrible quand il fit connaître, par un petit nombre de mots proférés à la hâte, et par des signes non équivoques, qu'il avait vu son ennemi arracher les yeux de son enfant et les dévorer. L'accès de sa rage se terminait par des menaces entrecoupées de vengeance, et il était évident que l'espoir de voir arriver le jour où il pourrait satisfaire ce sentiment était désormais le vœu le plus ardent de son cœur.

Quoiqu'il fût venu en Angleterre uniquement pour obtenir les moyens de se mesurer avec son puissant ennemi à armes égales, il déclarait qu'il était résolu, à son retour, de réprimer les affreux excès que ses compatriotes ajoutent aux horreurs inévitables de la guerre. Ils avaient l'habitude, ainsi qu'il l'avouait, de boire le sang fumant de ceux qui succombaient dans le combat, mais il affirmait qu'il ne permettrait plus à

son peuple de pareilles actions; lui-même, disait-il, ne mangerait plus de chair crue, ni ne tuait personne que dans le combat, car il voulait essayer de vivre à tous égards comme les blancs. Nonobstant les coutumes sauvages dans lesquelles il avait été élevé, il est certain que Toupe donnait souvent des preuves d'un caractère naturellement humain et susceptible d'affection. Il était en outre doué de tant de sagacité et d'intelligence, que l'on ne pouvait douter que la connaissance qu'il avait acquise de la vie civilisée ne lui fit vivement sentir toute la dégradation des habitants de son pays; mais il est douteux qu'il ait assez d'autorité ou d'énergie dans le caractère pour introduire, à son retour, quelques réformes salutaires parmi ses compatriotes, réduit comme il le sera à ses propres moyens et au milieu de circonstances aussi peu favorables à ses vues.

Cependant, durant son séjour en Angleterre, il s'informait attentivement de tous les objets qui pourraient être le plus utiles à son pays. Plusieurs fois le docteur Traill lui fit faire de courtes excursions dans son cabriolet, au travers de la campagne des environs de Liverpool, et dans ces occasions, Toupe lui adressa plusieurs questions qu'il posait avec beaucoup d'intelligence. Tout ce qui se rapportait à l'agriculture et à l'art du forgeron l'intéressait particulièrement. Il fut très-surpris de voir comment le blé croissait et se changeait ensuite en farine. Il fut impossible de faire comprendre à Toupe le mécanisme de quelques-uns des moulins les plus compliqués qu'on lui fit voir; l'unique moyen de communication dont on pouvait user en ces circonstances était trop borné pour permettre à ses amis de lui donner les explications nécessaires, quand bien même il eût été en état de les comprendre; mais lorsqu'on lui montra un moulin à eau pour moudre le grain, il saisit facilement comment la chute de l'eau faisait mouvoir la grande roue, et il semblait concevoir aussi de quelle manière ce mouvement se communiquait à la pierre supérieure. Une autre machine, si toutefois on peut l'appeler ainsi, d'une nature bien différente, et tout-à-fait à la portée de son intelligence,

ne lui causa pas moins de plaisir et d'étonnement : c'était un arc, car, ce qui est assez étrange, cette arme est tout-à-fait inconnue aux Nouveaux-Zélandais, malgré leur passion pour les combats, et quoique l'arc soit par sa simplicité l'arme naturelle des peuples primitifs. Il essaya de s'en servir à plusieurs reprises, et il témoigna un vif plaisir en voyant avec quelle force la flèche pénétrait dans le but. Il ramassa avec soin quelques arcs et flèches dont ses amis de Liverpool lui firent cadeau, et il en faisait un grand cas; quoiqu'il sentît bien que cet instrument fût loin de valoir le fusil, il voyait cependant qu'il pouvait en tenir lieu jusqu'à un certain point.

Sa surprise fut extrême la première fois qu'il vit un homme à cheval. Il demanda un jour quel animal c'était, et il parut stupéfait quand il vit le cavalier descendre à son gré et se promener seul. Il aimait à rappeler combien sa surprise avait été grande en ce moment. Quand ce phénomène lui fut devenu plus familier, il témoigna le désir de monter lui-même à cheval, on le satisfît à cet égard; il fut d'abord enchanté de voir marcher l'animal avec lui, mais il lui arriva de lâcher la bride, le cheval décampâ, et le pauvre Toupe fut jeté par terre avec quelque violence, catastrophe à laquelle il ne s'était nullement préparé.

Le docteur Traill le conduisit un jour voir la revue d'un régiment de dragons, spectacle tout-à-fait de son goût. La belle apparence des troupes, leurs évolutions en exécutant une charge; les commandemens avec lesquels s'exécutaient les divers exercices, tout cela arrachait à Toupe les plus vives expressions de surprise et de joie. Ayant demandé à qui ces hommes appartenaient, on lui dit que c'était au roi Georges; alors il voulut savoir si le roi avait beaucoup d'autres guerriers semblables à ceux-ci; quand il eut appris qu'il en avait un grand nombre d'autres, il s'écria sur-le-champ : « En ce cas, pourquoi ne donne-t-il pas à Toupe des mousquets et des sabres? » ajoutant qu'il paierait généreusement ces objets avec des espars et du lin. Il appelait le lin *ariki-kai*, terme que nous

n'avons vu mentionné nulle part, *koradi* étant celui qu'on emploie habituellement. Pourtant on ne put douter que Toupe ne fût allusion au *phormium tenax*, à la manière dont il reconnut sur-le-champ un échantillon de cette plante qu'il vit dans une serre. Ravi de joie à cet aspect, comme s'il eût rencontré un vieil ami, il s'écria tout-à-coup : *Ariki-kai!* *ariki-kai!* et il rit de bon cœur, de voir cette plante cultivée avec soin dans un pot, remarquant qu'elle deviendrait bien plus robuste si on la laissait en pleine terre; qu'elle était très-commune dans son pays, et ne méritait pas du tout le soin que nous en prenions en Angleterre. Il semblait croire que cet échantillon ne signifiait pas grand'chose, ajoutant qu'il en enverrait de beaucoup plus beaux de la Nouvelle-Zélande.

Quand le docteur Traill et Toupe se promenaient en voiture ensemble, ils étaient ordinairement entourés d'une foule de spectateurs, partout où ils s'arrêtaient dans les rues; le chef était enebanté de la curiosité que montrait le peuple, il tirait son chapeau aux curieux, et touchait les mains de plusieurs d'entre eux. Un jour, une jeune fille qui vendait des oranges lui ayant présenté son panier pour l'inviter à en acheter quelques-unes, il s'imagina qu'elle lui faisait un cadeau du tout, et il se mit à vider la corbeille dans la voiture. Il fut impossible de lui faire entendre raison; c'est pourquoi on lui permit de vider le panier, et l'on paya la femme à son insu. Aussi, à son retour chez lui, il raconta au capitaine Reynolds, avec un air très-satisfait, quelle admiration il avait excitée, et combien le peuple avait été honnête à son égard en lui faisant des présents.

Mais parmi les divers objets qu'on lui offrait, il attachait toujours un bien plus grand prix à ceux qu'il jugeait réellement utiles, qu'à ceux qu'il considérait comme purement de luxe. Immédiatement après les armes à feu, les instrumens de fer et les outils d'agriculture étaient les grands objets de son ambition. Les scies, les haches et les ciseaux avaient beaucoup de valeur à ses yeux, ainsi que les couteaux et les fourchettes dont il voulait, disait-il, à son retour, intro-

duire l'usage parmi ses compatriotes. Le docteur Traill lui fit présent d'un couteau de voyage ordinaire à cuiller et à fourchette; la réunion de ces trois pièces en une seule fut un grand sujet d'admiration pour lui, et le ravissement que lui fit éprouver ce présent fut réellement inexprimable. Il ne fut surpassé que par l'extase dans laquelle il fut plongé, quand un autre de ses amis le gratifia de quelques vieux fusils et d'un mousqueton de cuivre; cette fois il poussa des cris et sauta de joie.

On peut citer le fait suivant comme une preuve curieuse de la difficulté qu'il y a de se procurer des renseignements exacts touchant plusieurs des coutumes et des opinions en vigueur chez un peuple dont la condition sociale est très-différente de la nôtre. Pendant tout le temps que Toupe s'était trouvé avec le capitaine Reynolds, depuis leur première rencontre à la Nouvelle-Zélande, jusqu'à leur arrivée en Angleterre, le dernier n'avait jamais pu découvrir si son ami avait quelque notion d'un être ou intelligence supérieure, bonne ou mauvaise. Il se passa même un temps considérable avant que le docteur Traill pût s'assurer de la vérité à cet égard. A la fin, un jour comme ils passaient près d'une église, Toupe demanda à qui était cette grande maison, et on lui dit qu'elle avait été bâtie par les Anglais pour prier le grand Esprit du ciel qui envoie la pluie, le vent et le tonnerre. Cette explication ayant été traduite par le capitaine Reynolds, à l'aide de signes qui imitaient l'acte de la prière, sembla être comprise. Toupe interrogé s'il n'y avait point aussi un grand Esprit dans son pays natal, répondit : « Oh ! oui, plusieurs, les uns bons, d'autres très-méchans, envoyant les tempêtes et la maladie. » Il faisait connaître en même temps, par des signes très-expressifs, que ses compatriotes avaient coutume de leur adresser à tous des prières. On le conduisit ensuite à l'église, et il sembla comprendre le but général des cérémonies religieuses, qu'il observa avec une grande attention. On fit quelques efforts pour lui imprimer la doctrine qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, mais le succès de ces tentatives demeura douteux.

Quelques renseignemens fort curieux touchant le *moko* furent accidentellement obtenus de la part de Toupe. L'esquisse de sa tête, dont nous donnons ici une gravure, fut tracée,



durant son séjour à Liverpool, par un de ses amis, M. John Sylvester; et Toupe s'intéressa beaucoup aux progrès de son exécution. Mais par-dessus tout il tenait fortement à ce que les dessins de son visage fussent fidèlement reproduits sur le portrait. Ces dessins, assurait-il, n'étaient pas du tout l'ouvrage du caprice, mais ils étaient tracés suivant certaines règles de l'art qui déterminaient la direction de chaque ligne. Dans le fait, leur ensemble constituait la marque distinctive de l'individu : il y a plus, Toupe donnait constamment son nom à la marque de sa figure qui se trouvait précisément au-dessus de la partie supérieure de son nez, en disant : « L'homme de l'Europe écrit son nom avec une plume, le nom de Toupe est ici, » en désignant son front. Pour mieux expliquer sa pensée, il traçait sur un papier, avec une plume

ou un pinceau, les marques correspondantes dans les *mokos* de son frère et de son fils, et faisait remarquer les différences qui se trouvaient entre ces dessins et le sien. Du reste, cette partie de sa décoration qu'il appelait son nom n'était pas seule aussi familière à l'esprit de Tonpe; chacun des dessins, tant de sa figure que de toutes les autres parties de son corps, était constamment gravé dans sa mémoire.

Quand on eut découvert le talent de Tonpe dans ce genre de dessin, plusieurs de ses connaissances de Liverpool lui demandèrent des échantillons de son savoir-faire, et, durant une quinzaine de jours, tout son temps fut employé à fabriquer des dessins des cicatrices dont sa figure était couverte. La profondeur et la quantité des traits du tatouage indiquaient, disait-il, la dignité de l'individu; suivant cette règle, il devait avoir été lui-même un chef d'un rang distingué, attendu qu'il restait à peine le moindre espace de la peau de sa figure dans l'état naturel. Quelques-uns de ses ouvrages représentaient aussi les dessins des autres parties de son corps; et il traça pour le docteur Traill les *mokos* de son frère et de son fils aîné, jeune homme qu'il avait laissé, comme nous l'avons déjà dit, pour commander sa tribu jusqu'à son retour. En finissant le dernier, il le tint en l'air, le contempla avec un murmure de contentement affectueux, le baisa plusieurs fois, et fondit en larmes en le remettant au docteur.

L'ensemble de ces anecdotes forme la peinture la plus agréable que nous possédions du caractère des Nouveaux-Zélandais; il démontre ce qu'un peuple doué d'un aussi bon cœur pourrait devenir, si l'on pouvait améliorer la condition fâcheuse où il se trouve, condition qui dirige la plupart de leurs qualités vers un but si funeste, puisqu'elle ne fait servir leur sensibilité, leur bravoure, et même leur intelligence et leur adresse naturelle, qu'à l'entretien de leurs haines mutuelles, et à ajouter une férocité nouvelle et un esprit de vengeance plus insatiable encore à leurs guerres perpétuelles. Tonpe, une fois soustrait à ces funestes influences, et placé au milieu

des habitudes de la vie civilisée, ne montrait plus que des dispositions douces et affectueuses. Le barbare, qui dans les combats avait tant de fois semé la mort autour de lui, était devenu le compagnon de jeu des enfans et le disciple complaisant des contumes les plus paisibles. Personne n'eût montré des dispositions plus naturelles pour tous les avantages de la civilisation. Sa reconnaissance de tous les petits services qu'on pouvait lui rendre était toujours exprimée avec une chaleur et d'une manière qui prouvait qu'elle venait du cœur. Lorsqu'il quitta Liverpool, il fut profondément ému en prenant congé du docteur Traill : d'abord il lui baisa les mains; ensuite, oubliant on dédaignant les nouvelles formes qu'il avait contractées depuis son arrivée en Europe, pour revenir à celles que son cœur jugeait sans doute beaucoup plus expressives, il frotta son nez contre celui de son ami, d'après la coutume de son pays, avec une cordialité passionnée. En même temps Toupe assura le digne médecin que, s'il venait jamais dans son pays, il aurait des vivres en abondance, et pourrait remporter avec lui autant de chanvre et d'espars qu'il en désirerait.

Le docteur Traill était sincèrement pénétré des avantages que l'on pouvait retirer de la visite de Toupe en Angleterre, visite qui nous avait prouvé l'amitié d'un chef aussi puissant, et qui avait donné une preuve si extraordinaire de son caractère énergique et entreprenant, en même temps qu'elle avait démontré ses dispositions à cultiver ses relations avec les Anglais; et il s'arrangea de manière à présenter un mémoire sur cette matière au gouvernement. D'après le récit de Toupe, on ne pouvait douter que son territoire ne produisît en abondance du bois de koudi et du lin; et il était très-probable qu'on pourrait se procurer ces deux productions dans le district de Toupe, avec plus de facilité et de meilleure qualité que dans toute autre partie de la Nouvelle-Zélande. Nous avons déjà fait observer que la plus belle espèce de lin croît seulement sur la partie méridionale de l'île. La difficulté de se procurer

le bois de koudi dans les autres parties de l'île, où l'on s'est déjà dirigé pour cet objet, provient de ce que cet arbre croît trop loin dans l'intérieur pour être transporté jusqu'à la mer, ou seulement sur le bord de rivières que les navires d'un fort tonnage ne peuvent remonter. Mais Toupe représentait les deux détroits, qui conduisent du détroit de Cook jusqu'à l'entrée de son territoire, comme assez profonds et assez spacieux l'un et l'autre pour recevoir les plus grands navires, et comme couverts de bois jusqu'au bord de l'eau. La formation d'un établissement de commerce, pour échanger ces objets contre les armes à feu des Européens, était un des projets favoris de Toupe, et ses idées à cet égard étaient certainement assez raisonnables. Le capitaine Reynolds, disait-il, achèterait un navire et le conduirait à la Nouvelle-Zélande, où Toupe le chargerait de lin. Le capitaine Reynolds irait vendre ce lin en Europe, et du produit achèterait des fusils, des objets de coutellerie, etc.; et, quand il serait de retour avec ces articles, Toupe lui donnerait une autre cargaison de lin pour sa peine.

On a sujet de croire aussi que, si nous ne le faisons point, d'autres nations ne sont pas éloignées de tenter d'ouvrir un commerce régulier avec les Nouveaux-Zélandais. Lorsque le capitaine Reynolds revenait en Europe, il rencontra un navire américain dont le capitaine vint à bord de l'*Urania*. Après avoir entendu l'histoire de Toupe, il offrit à Reynolds mille dollars s'il voulait faire passer le chef de la Nouvelle-Zélande sur son bâtiment.

Par suite de la requête du docteur Traill, un ordre du trésor fut sur-le-champ transmis au capitaine Reynolds pour l'autoriser à recevoir chaque semaine une indemnité pour l'entretien de Toupe, et l'on fit connaître à celui-ci qu'il serait reconduit chez lui aux frais du gouvernement. Du reste il fut arrêté qu'on ne lui fournirait point d'armes à feu, et cela pour des motifs que comprendront suffisamment tous ceux qui sont instruits des suites fatales qui ont résulté durant ces derniè-

res années de l'introduction de ces armes à la Nouvelle-Zélande.

En conséquence, en quittant Liverpool, Toupe se dirigea vers Londres, et peu après on apprit qu'il avait fait voile pour la Nouvelle-Galles du Sud. Le gouvernement eut la bonté de le gratifier de différens instrumens d'agriculture et d'autres également utiles; il fut en outre pourvu d'ordres qui invitaient le gouvernement de Sydney à lui remettre différens animaux domestiques.

Nous n'avons point eu de nouvelles de Toupe depuis qu'il a mis à la voile pour la Nouvelle-Zélande : mais bien qu'il n'eût point réussi dans l'objet principal de son voyage, il y a lieu d'espérer, d'après le caractère qu'il a montré et la manière dont il a été traité pendant son séjour en Angleterre, que ses rapports avec le monde civilisé n'aient pas été sans une heureuse influence sur son existence. Aujourd'hui que Shongui, son ennemi mortel, n'est plus, il a plus de chances de pouvoir vivre en paix; il lui suffira d'oublier les injures qu'il a reçues, et dans ce cas, même avec les notions imparfaites de civilisation qu'il a acquises durant sa visite en Angleterre, il pourra devenir le bienfaiteur de son propre pays.

VOYAGE

DE JOHN SAVAGE

A LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

M. J. Savage, médecin, ayant fait en septembre 1805 une visite à la baie des Iles, où il séjourna un mois ou six semaines, publia, à son retour en Angleterre, dans l'année 1807, ses observations sous le titre de *Some Account of New-Zealand, particularly the bay of Islands, etc.*, London, 1807. Ce récit, écrit avec simplicité, donne une description assez étendue des mœurs, des coutumes, du gouvernement et du véritable caractère des Nouveaux-Zélandais. Cet ouvrage nous manquait quand nous avons commencé notre travail, et nous n'avons pu en faire mention en sa place naturelle. Quel que soit d'ailleurs son mérite, pour éviter de répéter des faits et des descriptions déjà souvent donnés dans ce Recueil, nous nous bornerons à rappeler ici ce qu'il dit de Tepouma, ancienne résidence de Tepahi, et du voyage

de Maounga en Angleterre *. Le lecteur est déjà familiarisé avec le nom de ce naturel, qui a été souvent prononcé dans ces Mémoires, et qui le premier osa se transporter en Angleterre.

(Pages 12 et suiv.) La capitale de cette partie du pays (la baie des Iles) qui est située en partie sur la grande terre et en partie sur une petite Ile, se nomme Tepouna et se compose en tout d'environ cent habitations. Sur le continent, les cabanes des naturels sont entourées chacune d'un petit morceau de terre cultivée; mais l'Ile est réservée pour être la résidence du chef principal et de sa cour, et il n'y a aucune culture. L'Ile est si escarpée et par conséquent si facile à défendre contre l'ennemi, qu'en temps de guerre elle est fréquemment le refuge des naturels; elle offre tous les avantages d'une forte citadelle, et leur sert en même temps de dépôt général pour les objets de prix, en temps de paix!.... allais-je ajouter. Mais hélas! ces temps sont rarement connus chez les peuples sauvages où la population est nombreuse.

Tepahi, le chef de l'endroit, possède une maison bien construite sur cette Ile, et un grand magasin de lances, nattes de guerre, et autres objets de valeur.

A peu de distance de la résidence du chef est un édifice soutenu sur un seul pilier, tout-à-fait semblable, pour la forme et la grandeur, à une niche à pigeons. Tepahi y renferma une de ses filles durant plusieurs années; nous apprîmes qu'elle s'était rendue amoureuse d'un individu d'une condition inférieure, et que cette mesure avait été adoptée pour l'empêcher de déshonorer sa famille. L'espace réservé à la dame ne pouvait lui permettre ni de se tenir debout, ni de s'étendre tout de son long; elle avait une auge où l'on dé-

* Partout où le nom de ce naturel a été écrit *Moïangui*, il faudra lire *Maounga*.

posait sa nourriture, lorsque cela était nécessaire, durant sa réclusion, et je ne pense pas qu'on lui accordât aucune autre douceur. Ces privations et la défense d'aucune sorte de communication avec elle prouvent que Tepahi était déterminé à offrir un sévère exemple à ses sujets, au moins pour ce qui regardait les jeunes dames de cette partie de la Nouvelle-Zélande, qui seraient disposées à se déshonorer elles et leurs familles par des alliances inconvenantes.

Cette longue réclusion, avec toutes ses privations, prodnisit l'effet qu'on se proposait et rendit la princesse obéissante aux désirs de son royal père. Cette cage barbare, qui est ornée de sculptures grotesques, est restée comme un épouvantail pour toutes les jeunes femmes du pays soumis à l'autorité de Tepahi.

Les habitations des naturels ont d'ordinaire cinq pieds de haut, les murs en sont formés de claies et tapissés de broussailles. Le tout est fabriqué avec une herbe forte en forme de lame, et généralement bien appliquée.

L'espace que la cabane occupe est proportionné au nombre des membres de la famille : il n'y a d'ordinaire qu'une porte ou issue, et ces cases ressemblent assez, pour l'aspect, à une ruche.

Tels sont les logemens ordinaires des naturels ; leurs opérations de cuisine, qui du reste n'exigent ni beaucoup de vases ni de nombreux serviteurs, ont lieu sous un hangar à petite distance de la case. Ce hangar est formé par quatre pieux de cinq pieds de haut, fichés en terre, et qui soutiennent un toit plat en broussailles.

(Pages 38 et suiv.) Le portrait que je fis de Tareha fut si ressemblant qu'il me donna une grande popularité parmi les naturels, et il en vint plusieurs d'une distance considérable pour le voir. Beaucoup d'entre eux s'offrirent pour m'accompagner en Europe ; j'en choisis un dont la tonnerre me plaisait, pour le conduire en Angleterre : c'était un jeune homme sain et vigoureux, nommé Maounga, de la classe des guer-

riers, et allié aux familles de la première condition dans ces contrées.

(*Pages 94 et suiv.*) Notre départ de la baie fut retardé de plusieurs jours par des vents contraires, après que Maounga et ses amis eurent pris un congé en règle les uns des autres, de sorte que leurs visites se trouvèrent plusieurs fois répétées durant ce délai.

Un jour ou deux avant notre départ, je l'avais revêtu d'habits européens; ils étaient grossiers et semblables à ceux que portent les matelots à la mer. Cependant ils lui plurent ainsi qu'à toutes ses connaissances; il paraissait affecter une sorte de supériorité sur ses anciens compagnons, et ceux-ci le considéraient d'un air qui montrait qu'ils le regardaient comme hautement favorisé par la fortune. Maounga supporta le dernier adieu avec beaucoup de courage, mais à mesure que nous nous éloignons de la terre, son ame était en proie aux plus vifs regrets. Le soleil se coucha dans tout son éclat sur son île natale, et son oeil resta constamment fixé sur elle jusqu'au moment où les ténèbres lui en ravirent l'aspect. Le souvenir des scènes de son heureuse jeunesse, qu'il abandonnait pour traverser un élément qui offre peu de plaisir et de repos, lui fit plus d'une fois veuir la larme à l'oeil. Pourtant Maounga voulut être un homme; il récita son chant du soir et alla se coucher.

Durant plusieurs jours encore Maounga regardait avec inquiétude du côté de l'ouest, où sa terre natale avait disparu à ses regards; mais il retrouva bientôt son courage, et, non content de s'amuser lui-même, il était un sujet d'amusement pour les autres.

Durant la terrible et longue traversée de la Nouvelle-Zélande au cap Horn, Maounga conserva beaucoup de gaieté; son chant du matin et du soir ne fut jamais oublié. Il s'amusaît avec les matelots, et exerçait souvent à leurs dépens son talent pour les grimaces.

La vue éloignée du cap Horn lui causa beaucoup de satis-

faction; je erois en effet qu'il commençait à craindre de s'être embarqué sur un *monde d'eau*, dans le sens littéral de ces mots.

Quand nous approchâmes de la terre, et qu'il reconnut qu'elle était couverte de neige, il parut grandement désappointé, et décida qu'il avait fait une sottise en quittant un fertile et beau pays pour une terre qui semblait totalement stérile.

Ces sauvages estiment la valeur de la terre par la quantité de patates qu'elle produit, et comme il ne voyait dans ce pays aucune trace de culture, Maounga fut très-satisfait de la quitter, et nous continuâmes notre route vers Sainte-Hélène. Plusieurs des oiseaux de mer que nous vîmes dans la traversée étaient nouveaux pour lui et attirèrent son attention; les poissons volans l'amusèrent beaucoup. Il nageait parfaitement bien, ainsi qu'on peut l'imaginer; comme il faisait très-chaud et que le navire marchait lentement, il se plaisait souvent à se baigner. Dans une de ces circonstances, un très-grand requin faillit mettre un terme aux voyages du pauvre Maounga: nous vîmes le danger qu'il courait, nous l'avertîmes, et il n'échappa qu'à peine aux mâchoires du monstre vorace. Le requin suivit le navire durant quelque temps; Maounga le contemplait avec horreur, en prononçant souvent les mots: « *Kaï ore* » *ika mate mate Maounga* — mauvais poisson, tuer Maounga. » A la fin, à sa grande satisfaction, nous touchâmes à Sainte-Hélène.

La beauté du climat, les édifices de la ville, et les nombreux vaisseaux monillés dans la rade rendaient cette scène intéressante pour toutes les personnes du bord; mais Maounga en fut complètement enchanté; il dansait, chantait, et s'écriait à diverses reprises: « *Paï ana, maitai* — très-bon, très-

* M. Savage traduit toujours *kai ore* ou *kiooda*, comme il l'écrit, par *mauvais*; nous ne connaissons cependant qu'un sens de simple négation à la première de ces expressions, car pour celle de *kiooda*, elle n'existe pas dans la langue, à notre connaissance. (Note de M. d'Urville.)

beau! » et quand je lui eus annoncé que cette île produisait en quantité d'excellentes patates, je erois qu'il onblia presque son pays natal.

Pendant l'intervalle de temps qui s'écoula entre le moment où nous monillâmes et celui où je le conduisis à terre, la batterie de Ladder-Hill fit un salut; sa surprise et sa peur furent extrêmes. Il se coucha tout de son long sur le pont, se boucha les oreilles, et se crut sans doute à la fin de ses jours. Cependant, comme il vit le feu continuer, et qu'il ne se sentait aucun mal, il reprit par degrés de la confiance et du courage; mais dans les occasions de ce genre, il témoignait toujours quelque inquiétude, et se bouchait constamment les oreilles en disant : « *Mate mate taringa* — cela tue les oreilles. »

Nous allâmes ensuite à terre, et rien n'échappa à l'attention de Maounga. La quantité des grandes ancres, des canons et des autres objets en fer l'étonna; jusqu'alors il semblait ne s'être pas fait une juste idée de notre opulence nationale. Les militaires fixèrent beaucoup son attention. Il avait beaucoup de penchant à montrer du doigt tout ce qui le frappait, soit dans la personne soit dans le costume des individus; et l'uniforme de la garnison se trouvait particulièrement dans ce cas. Il se permettait quelquefois de telles libertés à cet égard, que, suivant toute apparence, il en eût été rudement corrigé si je n'avais été là pour certifier aux personnes insultées qu'il n'y avait aucune mauvaise intention de sa part, et que sa grossièreté tenait uniquement à son ignorance de nos manières et de nos coutumes.

Il admirait beaucoup les édifices de Sainte-Hélène; mais quant à l'île elle-même, il n'en avait qu'une très-pauvre opinion, et répétait souvent : « *Kai ore outa* — mauvaise terre. »

La première fois qu'il vit une couple de bœufs, sa surprise fut très-grande, car il n'avait pas d'idée d'un animal de cette taille. Peu après, il vit un homme à cheval, ce qui lui fit tant de plaisir, qu'il se mit à rire de tout son cœur, et quand l'animal se mit en route d'un pas modéré, Maounga l'accompagna

dans le vallon; puis il revint, et me témoigna qu'il aimait beaucoup cette façon de se faire porter. La musique du régiment l'enchantait; il avait une passion très-prononcée pour toute espèce de musique, et je l'ai vu en extase en entendant un violon. Tout était nouveau pour lui, et presque tout lui plaisait. Je le présentai au gouverneur Patten, qui était, lui dis-je, le chef de l'île. Il fut très-content du gouverneur, et il me disait souvent : *Paï ana Tepahi, paï ana*.

Sainte-Hélène n'offre pas une grande variété d'objets, et, peu après notre arrivée, Maounga préféra le navire à la terre. Il avait des connaissances à bord, et il prenait beaucoup de plaisir à la pêche à laquelle il était fort adroit. Pendant cette relâche, il faillit une seconde fois être dévoré par un requin; il se baignait un matin quand un de ces voraces animaux parut sur la rade et se trouva bientôt près de Maounga, qui n'atteignit le navire que tout juste à temps pour échapper à sa perte. Malheureusement ce monstre des mers fut plus heureux dans une autre occasion. Un officier de dragons, à son retour de l'Inde, devint la victime de sa voracité. Nous continuâmes notre route vers l'Angleterre, et rien n'attira l'attention de Maounga. Du reste, on eut occasion de remarquer combien sa vue et son ouïe étaient supérieures à celles des autres personnes du bord. Maounga entendait distinctement un coup de canon éloigné, et distinguait aisément une voile étrangère, quand personne ne pouvait entendre ou voir ces objets.

A la fin, la terre si long-temps désirée, la terre de promesse pour Maounga, se montra à ses regards; et l'abondante provision de poisson, de viande et de végétaux, qu'on reçut d'un port de l'Irlande, firent sur lui une impression favorable à notre pays. Le nombre des navires, d'après lequel il estimait notre richesse et notre population, était pour lui une source constante de surprise qui n'eut plus de bornes à notre entrée dans le port de Londres.

J'avais des dépêches pour le gouvernement, et de Cork je fus obligé de me rendre à Londres par la route de Dublin et

de Holy-Head. Le navire fut retenu plusieurs jours par des vents contraires, et, pendant ce temps, Maounga regretta mon absence d'une manière très-touchante.

A l'arrivée du bâtiment dans la Tamise, j'allai à la rencontre de Maounga, qui fut très-content de me voir. Le grand nombre des navires et l'aspect de Londres excitèrent chez lui plus d'étonnement qu'il n'en avait jamais éprouvé; mais ces objets firent aussi naître une réflexion qui lui causa quelque chagrin. Il me dit qu'à la Nouvelle-Zélande il était un homme de quelque importance; mais il voyait que, dans un pays comme celui-ci, il ne jouirait plus d'aucune sorte de considération. Pourtant, comme rien n'était capable d'affliger Maounga pendant long-temps, il me suivit au rivage avec gaieté.

L'immensité de cette métropole a frappé les hommes les plus éclairés : il ne paraît donc pas extraordinaire qu'un pauvre naturel des Antipodes ait été à son aspect dans le plus grand étonnement. Nous débarquâmes dans la partie orientale de la ville, et il nous fallut marcher quelque temps à pied avant de pouvoir nous procurer une voiture : il eut donc, pendant cette promenade, sujet d'admirer tout ce qui s'offrait à ses regards. Les immenses magasins des taillandiers fixèrent particulièrement son attention. Quand nous passions devant les boutiques où ces marchandises étaient étalées, il me faisait toujours cette observation : « *Paï ana outa, nouï nouï toki* — Bon pays, beaucoup de haïbes. » Les objets d'une utilité réelle tenaient constamment à ses yeux le premier rang. Les boutiques qui déployaient des objets de toilette et de luxe le faisaient rire, tandis que celles qui offraient des vêtemens de première utilité semblaient lui donner une satisfaction véritable. Dans la partie de la ville que nous eûmes à traverser se trouvaient plusieurs magasins de cette dernière espèce; toutes les fois qu'il en voyait un, il me faisait observer : « *Paï ana, nouï nouï kakahou* — C'est bon, beaucoup d'habits. »

Les marins lui avaient appris le salut familier de : « *How do*

you do, my boy? — Comment vous portez-vous, mon garçon? » Maounga trouva l'occasion de l'employer pendant sa promenade; car la singularité de sa tournure excitait la curiosité des passans : souvent ils s'arrêtaient pour le considérer. Maounga avait un bon caractère, et toutes les fois qu'il voyait quelqu'un s'arrêter devant lui, il allait à lui, et lui tendait la main en ajoutant : *How do you do, my boy?* Son aspect effrayait beaucoup ces curieux, et ils s'enfuyaient sans vouloir répondre à son honnêteté.

La voiture lui causa beaucoup de satisfaction. Quand les chevaux se mirent en marche, le mouvement sembla lui causer d'abord quelque effroi, mais avec moi il reprit bientôt courage. Il regardait de chaque côté, puis devant; puis il parut pensif. Je lui demandai comment il trouvait notre allure actuelle; il répondit : « *Paï ana, ware nouï nouï aïre* — Très-bien, la maison marche très-fort. »

Comme nous traversions un grand nombre de rues sur notre route vers mon logement situé à l'extrémité occidentale de la ville, rien n'échappait à ses observations. Les clochers, les boutiques, les passans, les chevaux et les voitures, tout excitait de sa part quelque remarque singulière. A propos de la hauteur des clochers, il disait : « *Paï ana ware, tawiti tawiti pokoura* — Bonne maison, aussi loin que les nuages. » Lorsqu'il observait dans un passant quelque effet de vieillesse, blessure ou maladie, il ne manquait pas de dire : « *Kaï ore tangata*, ou *Kaï ore wahine* — Mauvais homme, ou mauvaise femme. » Son œil cherchait constamment les objets en fer, les habits ou les vivres. Touchant certaines rues, il observait *Nouï nouï tangata*, *nouï nouï ware*, *iti iti ika*, *iti iti potatou* — Beaucoup d'hommes, beaucoup de maisons, mais très-peu de patates.

Je ne pus jamais amener Maounga à prononcer le mot *England* (Angleterre); en conséquence je lui laissai faire usage, en sa place, de celui d'Europe, qu'il prononça sans difficulté. Quelquefois, sur la route, il faisait la comparaison de ce pays

avec le sien , et cette idée l'entraînait dans des réflexions mélancoliques. Il disait alors : *Nouï nouï Youroupi, iti iti Niou-Ziland.*

Nous arrivâmes à mon logement, où Maounga retrouva mon domestique, qui avait été son compagnon durant la traversée, et il parut complètement satisfait.

Peu après mon arrivée , je présentai Maounga au comte Fitz-William. Je lui dis que sa seigneurie était un chef, et Maounga entra dans sa maison avec le respect convenable. L'ameublement et les tableaux lui plurent beaucoup, mais il fut tout-à-fait enchanté de l'affabilité du comte et de la comtesse Fitz-William. Lord Milton et quelques nobles pères de Fitz-William étaient présents, et tous eurent part à l'approbation de Maounga. Il était grand physionomiste et fort disposé à contracter une opinion bonne ou mauvaise des personnes au premier abord. Les traits de la figure de sa seigneurie lui plurent davantage que ceux de tous les hommes sur lesquels il m'avait jusqu'alors exprimé son opinion. Un buste en marbre qui représentait sa seigneurie attira toute son attention durant plusieurs minutes; il alla se placer en face dans une chaise, et en contempla les traits avec une grande admiration. Il dit qu'à son retour à la Nouvelle-Zélande il s'efforcerait de graver une figure semblable à ce buste. Toutes les fois que lord Fitz-William me tournait le dos, il me disait à l'oreille : « *Paï ana Tepahi* — C'est un bon chef; » et il fut aussi satisfait de la comtesse et de sa compagnie.

Les objets d'ornement dans l'ameublement ne faisaient point sur lui autant d'impression qu'on aurait pu l'imaginer : à l'occasion des glaces et autres ornemens splendides, il disait simplement : « *Maitai* — c'est bien; » et tandis que je pensais qu'il admirait des objets plus remarquables, je trouvai qu'il comptait les chaises. Il s'était procuré un petit morceau de bois, qu'il avait rompu par morceaux pour aider sa mémoire. Il fit cette remarque : « *Nouï, nouï tangata Tepahi* — Beaucoup d'hommes assis chez le chef. »

Maounga s'en alla très-satisfait de sa visite; il me pria souvent de la renouveler, et s'informait fréquemment de la santé du chef et de sa famille.

Il était très-incommode de conduire Maounga à des spectacles publics, ou même de se promener avec lui dans les rues, à cause de la curiosité de John Bull : c'est pourquoi je ne le faisais pas sortir aussi souvent que je l'eusse fait sans eet inconvenient. Je le menai à la cathédrale de Saint-Paul; les vastes dimensions de cette masse de bâtimens parurent l'étonner. Il contempla avec beaucoup de satisfaction l'intérieur du dôme, mais il s'attacha avec un plaisir infini à considérer les monumens de nos grands hommes.

Une grande source de divertissemens pour Monanga était d'observer les passans, en faisant une foule de remarques sur leur figure et leur personne, et souvent il riait de tout son cœur à leurs dépens.

Les jambes de bois l'amusaient beaucoup. Un jour il vit un homme qui en avait deux; il m'appela en hâte pour voir ce pauvre malheureux, en disant : « *Tangata kadoua pouna pouna rakou* — Un homme avec deux jambes de bois. »

Il détestait le bruit et les criailleries; aussi le tumulte des cris de Londres lui déplaisait fort. Dans ces occasions, il exprimait son déplaisir en disant : « *Kai ore tangata ou kai ore wahine, nouï nouï moum moum moum* — Mauvais homme, ou mauvaise femme, fait beaucoup de tapage. »

Nos marchés lui causaient beaucoup de satisfaction, en lui faisant connaître que nous étions abondamment pourvus de vivres. Du reste, l'aspect de plusieurs des passans eût suffi pour le délivrer de semblables craintes, à supposer qu'il eût pu d'abord en concevoir. Toutes les fois qu'il voyait passer près de lui un homme opulent, il disait : « *Tangata nouï nouï kai kai* — Cet homme a beaucoup à manger. » Comme il ne voyait aucune apparence de bestiaux ni de terres cultivées, ce fut d'abord un mystère pour lui que d'expliquer comment pouvait vivre une population si prodigieuse, mais l'arrivée de quel-

ques troupeaux de bœufs et de chariots chargés de légumes , qui passaient constamment devant notre maison , bannit bientôt toutes ses craintes touchant notre subsistance.

J'ai rendu compte des motifs que j'avais eus de renvoyer Maounga si promptement chez lui, et de la manière touchante dont il prit congé de moi. Quand il arrivera dans sa patrie, il sera un homme de haute importance sous le rapport des richesses et des connaissances utiles. L'usage des outils du charpentier et du tonnelier lui est familier, et s'il reste à la Nouvelle-Zélande, je ne doute point qu'il ne se rappelle sa visite en Europe avec une satisfaction particulière pendant le reste de ses jours.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

644825



TABLE

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

	Pages.
<u>AVERTISSEMENT.</u>	1
<u>VOYAGE DE TASMAN.</u>	5
<u>VOYAGES DE COOK.</u>	14
Plantations, 14. — Villages fortifiés, 15. — Naturels de la baie des Iles, 18. — Traditions, 19. — Notions religieuses, 20. — Dispositions des naturels, 22.	
<u>VOYAGE DU CAPITAINE SURVILLE.</u>	26
<u>VOYAGE DU CAPITAINE MARION.</u>	31
Remarques générales sur les naturels, 52. — Description des villages, 55. — Nourriture, 59. — Habillement, 61. — Industrie, 64. — Religion, 68. — Productions du pays, 69.	
<u>EXTRAIT DE L'OUVRAGE DE COLLINS.</u>	76
<u>OBSERVATIONS DE TURNBULL.</u>	87
<u>EXTRAITS DU MISSIONNARY REGISTER.</u>	106
<u>VOYAGE ET REMARQUES DE M. KENDALL EN 1814.</u>	116
<u>ÉTABLISSEMENT DES MISSIONNAIRES EN 1815.</u>	132
<u>PREMIER VOYAGE DE M. MARSDEN EN 1814.</u>	136
Arrivée au cap Nord, 137. — Aux Iles Cavailles, 143. — Visite au camp de Wangaroa, 147. — Arrivée à la baie des Iles, 155. — Visite au chef Tara, 159. — Voyage à Wai-Mate, 162. — Le lac Maupere, 166. — Débarquement des colons à Rangui-Hou, 170. — Voyage à la rivière Tamise, 171. — Visite à Koukupa, 185. — Probité des naturels, 188. — Visite à Wai-Kadi, 191. — Traitement des malades, 195. — Maladie de Doua-Tara, 203. — Conclusion, 212.	
<u>TOME III.</u>	51

NOTE SUR MAWI.	221
EXTRAITS DU JOURNAL DE M. KENDALL EN 1815 ET 1816.	226
Lettres de Titari et de Touai.	248
MÉMOIRES DE DOUA-TARA.	252
SECOND VOYAGE DE M. MARSDEN EN 1819.	267
Arrivée à Ranguï-Hou, 269. — Rivalité des chefs Shongui et Koro-Koro, 271. — Kidi-Kidi choisi pour un nouvel établissement, 272. — Visite à Paroa, 275. — Visite à Motou-Doua, 279. — Cruelles superstitions des naturels, 284. — Visite à Korora-Reka, 288. — Idées des naturels à l'égard du vol, 295. — Coutumes touchant les têtes des chefs tués au combat, 303. — Du tatouage, 310. — Sacrifices humains, 315. — Famille de Shongui à Tepouua, 319. — Détails sur la rivière Shouki-Anga, 325. — Querelle des chefs de Karaka et de Houta-Koura, 330. — Visite à Widi-Nake, 343. — Tradition des naturels, 352. — Arrivée à Tepapa, 355. — Visite à Motou-Ili, 361. — Visite à Tao-Ame, 364. — La source chaude et le lac Blanc, 374. — Conversations sur le Tabou, 376. — Départ de la baie des Iles, 386. — Conclusion, 388.	
EXTRAITS DES JOURNAUX DES COLONS EN 1819 ET 1820.	391
TROISIÈME VOYAGE DE M. MARSDEN EN 1820.	401
Affection des naturels pour leurs enfans, 407. — Un conseil de guerre, 408. — Dédication d'un chef mort, 411. — Effets destructeurs des superstitions, 414. — Pâs de la rivière Tamise, 415. — Visite à la baie Mercure, 419. — Réconciliation entre des chefs ennemis, 432. — Détails sur Moudi-Panga, 435. — Frayeur de la colère divine parmi les naturels, 439. — Entretiens sur la religion, 445. — Deuil pour les morts, 447. — Pâ de Moïangui, 449.	
Voyage de Shongui en Angleterre, effets de cette visite.	450
EXTRAITS DU JOURNAL DE M. F. HALL EN 1821 ET 1822.	460
EXTRAIT DU JOURNAL DE M. LEIGH EN 1822.	470
QUATRIÈME VOYAGE DE M. MARSDEN EN 1823.	472
Misère et cruautés du paganisme, 473. — Remarques sur le caractère des naturels, 476. — Indices satisfaisans parmi les natu-	

DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

795

rels, 479. — Touai devient le chef de sa tribu, 481. — Georges de Wangaroa, 484.	
Mort de Touai.	487
Violences de Toï-Tapou.	492
Description de la mission de Wangaroa.	497
Mort de Shongui.	518
Crautes et superstitions des naturels.	529
DÉTAILS SUR LA MORT ET LES FUNÉRAILLES DE SHONGUI.	539
EXTRAITS DE QUELQUES LETTRES DES MISSIONNAIRES EN 1828.	542
SITUATION DES MISSIONS.	549
EXTRAITS DU JOURNAL DE M. YATE EN 1829.	551
EXTRAITS DU JOURNAL DE M. W. WILLIAMS EN 1829.	555
Combats entre les naturels du nord et ceux du sud de la baie des Iles.	560
EXTRAITS DU JOURNAL DE M. STACK.	569
VOYAGE DE M. LIDDIARD NICHOLAS.	575
Portraits de quelques chefs, 577. — Notions religieuses des Nouveaux-Zélandais, 580. — Costumes de guerre, 585. — Catastrophe du <i>Boyd</i>, 588. — De la racine de fougère, 594. — Défense de manger dans les maisons, 596. — Privilège des Arikis, 598. — Portrait de Pomare, 601. — Description du pā de Wai-Mate, 604. — Revue des guerriers, 606. — Conférences solennelles à Wai-Kadi, 607. — Cérémonies au sujet d'un peigne, 618. — Funérailles, 621. — Superstitions concernant le Tabou, 623. — Nature du climat, 628. — État social des Battas comparé à celui des Nouveaux-Zélandais, 629. — Du Tabou, 633.	
VOYAGE DE M. RICHARD CRUISE.	635
Le Kai-Katea et le Koudi, 636. — Description des cabanes, 638. — Visite de Touai, 639. — Barbarie d'un guerrier envers sa captive, 641. — Culture et récolte des Koumaras, 643. — Règlements relatifs aux morts, 645. — Visite de Poro au <i>Dromedary</i> sur la rade de Wangaroa, 647. — Attachement des femmes pour les Européens, 654. — Caractère, usages, coutumes et industrie des Nouveaux-Zélandais, 657.	

VOYAGE DE M. DUPREY.	672
Observations personnelles.	675
Affection des naturels pour leurs parens, 674. — Shongui, 675. — Touai, 678. — Des esclaves, 679. — Devoir des chefs, 681. Baptême, 682. — Fidélité des femmes, 686. — Du Pihe, 687.	
OBSERVATIONS DE M. DE BLOSSEVILLE.	692
VOYAGE DE M. DILLON.	701
Entrevue de Bryan-Borou et Mac-Marragh avec le neveu de Po- mare et Maounga, 702. — Traditions des naturels touchant le massacre de Marion et de ses compagnons, 705. — Mort de Pomare, 707. — Blessure grave de Shongui, 710.	
LA NOUVELLE-ZÉLANDE (1829).	711
Relève du Hawes à Tauranga, 713. — A Walki-Tanna, 717. — Enlèvement du navire par les sauvages, 717. — Coutumes des Nouveaux-Zélandais, 721.	
OUVRAGE INTITULÉ NEW-ZEALANDERS.	726
Enlèvement du brick l'Agnes par les Nouveaux-Zélandais, 732. — Massacre des Européens, 734. — Leurs corps sont rôtis et mangés, 736. — Rutherford et ses compagnons sont tatoués, 739. — Rutherford conduit au village d'Enai, 741. — Son compa- gnon sacrifié pour infraction du tapou, 746. — Rutherford fait chef et marié à deux femmes, 748. — Coutumes des naturels, 750. — Voyage de Rutherford à Tara-Nake, 751. — Sa rencontre avec Pomare, 752. — Voyage à Kai-Para, 754. — Combat entre les guerriers de Kai-Para et ceux de Shongui, 757. — Station à Shouraki, 759. — Départ de Rutherford de la Nouvelle-Zé- lande, 762. — Portrait de Rutherford, 764. Histoire de Toupe-Koupa, 765. — Son arrivée à bord de l'Ura- nia, 766. — Son caractère, 768. — Ses combats avec Shongui, 770. — Sa conduite en Angleterre, 772. — Ses idées sur le Moko, 776. Départ de Toupe-Koupa d'Angleterre, 780.	
VOYAGE DE JOHN SAVAGE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE.	781
Description de Teponna, 782. — Départ de Maounga pour l'An- gleterre, 784. — Incidens du voyage, 785. — Observations de Maounga durant son séjour en Angleterre, 786.	







